

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Dynamiques de participation et processus de cristallisation de bandes armées dans les crimes de masse. Retour sur la violence en ex-Yougoslavie

Par

Samuel Tanner

École de criminologie
Faculté des Arts et des Sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de doctorat ès sciences (Ph. D.) en criminologie

Août 2008.

© Samuel Tanner



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

Dynamiques de participation et processus de cristallisation de bandes armées dans les crimes de masse. Retour sur la violence en ex-Yougoslavie

Présentée par :

Samuel Tanner

A été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Dianne Casoni
président-rapporteur

Jean-Paul Brodeur
directeur de recherche

Carlo Morselli
membre du jury

Jacques Sémelin
examineur externe

Laurence McFalls
représentant du doyen de la FES

RÉSUMÉ

Les événements de violence de masse, qui se sont produits en ex-Yougoslavie entre 1991 et 1999, se définissent comme un ensemble de pratiques sociales d'agressions menées par un groupe d'exécuteurs contre une population civile. Ces pratiques sont massives puisqu'elles impliquent des réseaux étendus et complexes de protagonistes, à la fois en ce qui a trait aux exécuteurs qu'aux victimes ; elles se déroulent sur des territoires entiers et enfin elles s'étendent sur plusieurs années. Dans le contexte de ce travail ce sont leurs auteurs et plus spécifiquement les *exécuteurs irréguliers* qui font l'objet de notre intérêt. Est exécuteur irrégulier tout acteur participant activement à une violence de guerre de proximité – par opposition au « criminel de bureau » – sans pour autant qu'il ne soit membre *permanent* d'une bureaucratie d'État ou d'une force armée légale, tels que les paramilitaires, la police ou l'armée régulière. L'exécuteur irrégulier est un acteur non-étatique, ou privé, de la guerre et n'y participe que ponctuellement et sur un mode d'appoint.

Basés sur une approche qualitative composée d'une série d'entrevues menées en ex-Yougoslavie, d'une ethnographie conduite auprès de quatre anciens exécuteurs serbes, ainsi qu'un corpus documentaire, nos résultats montrent que la participation d'exécuteurs irréguliers dans la violence de masse est le produit d'une *préméditation émergente*. Celle-ci renvoie à un processus progressif et séquentiel de décisions prises par les exécuteurs en relation à trois dimensions majeures : l'identification initiale d'une opportunité contextuelle pouvant mener à des gains politiques, idéologiques, matériels, ou symboliques et concourant à la mobilisation sociale ; un jeu d'interactions entre protagonistes de la violence qui se situe à la fois entre les acteurs périphériques (pression à la conformité) et le pouvoir central (collusion et jeu de profit mutuel) qui précipite la mobilisation dans la violence de masse, et enfin, l'implication des acteurs dans des activités criminelles parallèles non liées à la violence de masse (petits trafics) et leur immersion dans des réseaux de confiance communautaires de soutien facilitant à la fois leur mobilisation, mais aussi leur protection dans le contexte post-conflit de toute poursuite judiciaire. La préméditation émerge puisque chacune de ces décisions ne vise pas tant *in fine* à détruire une population en vertu de sa quiddité

mais, bien plutôt, à répondre à des préoccupations et opportunités relatives à l'environnement (social, politique, économique) immédiat des protagonistes qui, lui, change.

Cette préméditation émergente voit se *crystalliser* des *bandes armées*, expression d'un rapport de forces et de jeux de profits mutuels entre pouvoir central et exécuteurs irréguliers qui se déploie dans l'exercice d'une criminalité de faible, moyenne et longue portée eu égard aux conséquences matérielles et humaines de cette dernière. De ce fait, ces formations constituent les acteurs cruciaux d'une articulation entre politisation de la criminalité civile et privatisation de la criminalité politique telle qu'observée dans les conflits armés contemporains. La préméditation émergente permet ultimement d'appréhender la violence de masse, non plus strictement comme processus finalisé et à travers ses conséquences – perspective téléologique, – mais comme une suite de séquences dynamiques et de points de basculement qui ultimement aboutissent aux tueries et aux massacres.

MOTS-CLÉS : bandes armées – nettoyage ethnique – ex-Yougoslavie – crimes contre l'humanité – ethnographie – criminalité – violence politique – nationalisme – réseaux de confiance – communautés.

ABSTRACT

Mass violence that occurred in former Yugoslavia between 1991 and 1999 is defined as a set of social practices of aggression conducted by a group of executioners against a civilian population. Such practices are considered massive for three reasons. First, they involve complex and widespread networks of both executioners and victims. Second, such social practices of aggression spread over a whole territory. And finally, they last several years. We concentrate on *irregular perpetrators* of such social practices. *Irregular perpetrators* refer to those who are involved in face-to-face mass violence in opposition with desk criminals who acted as “bureaucratic cogs”. They are neither permanent members of a state bureaucracy, nor of a regular army, paramilitary unit or police force. They are non-state, or private, actors. Accordingly, their participation in mass violence is both considered sporadic and on a back-up basis.

Based on a qualitative approach made up of interviews conducted in former-Yugoslavia; an ethnography carried out with four former Serbian irregular perpetrators, and finally, a corpus of written and audiovisual documents, our results show that *irregular perpetrators’* participation in mass violence is the result of an *emerging premeditation* pattern. It refers to a sequential and gradual process of decisions made by the actors that unfolds in relation to three crucial dimensions. First, actors identify a contextual opportunity, the exploitation of which can lead to political, ideological, material or symbolic profits. This awareness leads to a mobilization. Second, an interaction play unfolds among mass violence protagonists, which takes place both among those who acts in periphery (pressure to conformity), and between those who act in periphery (non-state actors) and the authorities (collusion and mutual profit), the articulation of which precipitates mobilization into mass violence. Third, the involvement of irregular perpetrators in parallel criminal activities (non mass violence related) and their immersion in community trust networks, both facilitate their mobilization and contribute to their “criminal justice immunity” in a post-conflict context. Premeditation emerges because every decision taken by the perpetrators is not initially aiming at the destruction of a group due to its nature *per se*,

but rather focused on immediate opportunities and social, political and economic environment surrounding the actor. That environment whose actors act upon is changing due to political, economical and social contingencies, leading thus to more and more radical decisions.

The emerging premeditation process leads to a crystallization of irregular perpetrators into *armed groups*. They are the result of a play of mutual profit between the authorities and irregular perpetrators that unfolds by, and within, the commission of criminality of short, middle and long range, such as determined by the human and material consequences they cause. These armed groups are crucial actors in a process that politicizes a civil criminality and privatizes a political criminality, such as apparent in contemporary armed conflicts. Ultimately, the emerging premeditation proposition may offer an alternative mass violence account that is not strictly considered through the consequences of such a phenomenon – teleological perspective – but as a series of dynamic sequences and tipping points, which ultimately ends in mass killings and massacres.

Key-Words: armed groups – ethnic cleansing – former Yugoslavia – crimes against humanity – ethnography – criminality – political violence – nationalism – trust networks – community.

TABLE DES MATIÈRES

TITRE	i
IDENTIFICATION DU JURY	ii
RÉSUMÉ	iii
ABSTRACT	v
TABLE DES MATIÈRES	vii
LISTE DES ABRÉVIATIONS	xi
REMERCIEMENTS	xii
CHAPITRE 1. Introduction	1
CHAPITRE 2. Irréguliers, exécuteurs et violence de masse : état de la littérature...	8
2.1 « Exécuteurs » et « irréguliers »	8
2.2 « Violence de masse » : enjeux, définition et concepts clés	11
2.3.1 Les « hommes ordinaires » : contexte situationnel	17
2.3.2 Psychopathes et sadiques	32
2.3.3 Criminels violents, brutes et maraudeurs opportunistes	34
2.3.4 Fanatiques ou « true believer »	40
2.3.5 Un concept alternatif : les bandes armées	43
2.4 La violence de masse comme processus de radicalisation : « travailler en direction du Führer »?	45
2.5 Une hypothèse : la préméditation émergente	51
CHAPITRE 3 : Méthodologie et démarche	54
3.1 Quatre anciens exécuteurs serbes comme informateurs clés	56
3.1.1 Radislav, Nenana, Ivan et Janko : éléments biographiques	58
3.1.2 L'ethnographie et la restitution de l'expérience de terrain	71
3.1.3 Données techniques et mode de collecte du matériel	73
3.1.4 La stratégie d'immersion et les techniques mimétiques	77

3.1.5 <i>Vraisemblance et utilisation des récits d'exécuteurs : un cadre référentiel</i>	95
3.1.6 <i>Le chercheur et l'éthique de l'enquête de terrain</i>	101
3.2 Propos d'exécuteurs : les documents	103
3.2.1 <i>Trois exécuteurs irréguliers : Borislav Herak ; Goran Stoparic et Dusko Kosanovic</i>	104
3.2.2 <i>Deux anciens de l'armée serbe de Bosnie : Drazen Erdemovic et Dragan Obrenovic</i>	106
3.2.3 <i>Documents additionnels sur une bande armée : les Tigres</i>	109
3.3 Le matériel périphérique et les entrevues : témoins et acteurs de la justice	110
3.3.1 <i>Les entrevues en Bosnie-Herzégovine et en Serbie</i>	111
3.3.2 <i>Les acteurs de la justice : le TPIY</i>	114
3.4 Matériel périphérique documentaire	115
3.3.3 <i>Les documents annexes</i>	116
CHAPITRE 4. Radislav, Nenan, Ivan : un processus émergent de radicalisation	117
4.1 Conflit politique et opportunité de mobilisation	120
4.1.1 <i>Les protagonistes du champ de la politique nationaliste serbe (1990-1991)</i>	122
4.1.2 <i>« Illusio », conflit politique et « miliciarisation » de l'opposition serbe.</i>	131
4.2 De la mobilisation à l'action collective	146
4.2.2 <i>L'action collective et la violence de masse : modes opératoires</i>	154
4.4 Conclusion : la radicalisation émergente	163
CHAPITRE 5 : La participation de deux bandes armées : les Tigres et les Scorpions	168
5.1 Les Tigres	169
5.1.1. <i>Un chef. Arkan : du crime à la pigue au « seigneur de guerre »</i>	170
5.1.2. <i>La genèse : rencontre avec les hooligans et le milieu du crime</i>	177

5.1.3. <i>Le fonctionnement au sein de la bande : la discipline et la régulation par la terreur</i>	182
5.1.4. <i>Participation et mode opératoire</i>	186
5.2. Les Scorpions	190
5.2.1 <i>Slobodan Medic, a.k.a. "Boco" : du berger au « profiteur de guerre »</i> ...	190
5.2.2 <i>Les Scorpions : les membres, leurs motivations et l'organisation intragroupe</i>	196
5.2.3. <i>Patterns d'échanges et de régulation au sein de la bande armée</i>	206
5.2.4 <i>Participation et mode opératoire</i>	211
5.4 Les Tigres, les Scorpions et la violence : retour sur la collusion avec l'État	217
CHAPITRE 6 : La bande armée et la communauté : activités parallèles et réseaux locaux de soutien	221
6.1 Communauté : structure et patterns locaux d'échanges sociaux	222
6.1.1 <i>La structure : le « komsije » et la conformité par l'honneur</i>	224
6.1.2 <i>Capital matériel et symbolique : le cas de Radislav</i>	231
6.2 La communauté et le schéma culturel : une perspective locale	236
6.2.1 <i>Théories raciales darwinistes et rejet de l'Islam</i>	239
6.2.2 <i>Interprétation idiosyncrasique du nationalisme et de la religion orthodoxe</i>	243
6.2.3 <i>Régionalisme et valeurs ancrées dans le terroir</i>	247
6.3 Radislav, Ivan et Janko et les activités criminelles parallèles	251
6.4. La communauté et le réseau de confiance comme ressources aux bandes armées et ex-exécuteurs	257
CONCLUSION : La préméditation émergente, les bandes armées et l'exécuteur 266	
<i>Hypothèse 1 : opportunité contextuelle et participation à la violence</i>	267
<i>Hypothèse 2 : configuration sociale et interactions entre protagonistes de la violence</i>	271

<i>Hypothèse 3 : les activités parallèles et les réseaux de soutien</i>	277
<i>La participation de bandes armées à la violence de masse : une préméditation émergente ?</i>	282
<i>Les bandes armées : éléments d’une définition substantielle.....</i>	286
<i>L’exécuteur et son expérience de la violence comme sources de connaissance</i>	289
<i>Vers des recherches futures ?</i>	295
ANNEXE I. Cartes géographiques indiquant les principaux lieux mentionnés en Croatie et en Bosnie-Herzégovine tout au long de ce travail.....	xv
I.1 Croatie.....	xv
I.2 Bosnie-Herzégovine.....	xvi
ANNEXE II. Liste du matériel.....	xvii
II.1. Entrevues et témoignages.....	xvii
II.2. Documents	xx
II.2.1. Monographies	xx
II.2.2 Articles de presse	xx
II.2.3 Sources juridiques	xxi
II.2.4.Sources audiovisuelles	xxii
ANNEXE III : Échantillon du matériel brut.....	xxiii
III.1. Retranscription complète du documentaire : <i>The Scorpions : A Home Movie</i>.....	xxiii
III.3 Retranscription complète du documentaire: <i>Borislav Herak: Confession of a Monster</i>	lxiii
III.4. A Killer’s Tale – A Special Report ; A Serbian Fighter’s Path of Brutality.....	lxxiii

LISTE DES ABRÉVIATIONS

CICR :	Comité International de la Croix-Rouge.
FORPRONU :	Force de Protection des Nations Unies, 1992-1995 (Croatie, République fédérative de Yougoslavie – Serbie et Monténégro ; ex-République Yougoslave de Macédoine).
HLC :	Humanitarian Law Center.
JNA :	<i>Jugoslavenska Narodna Armija</i> Armée Populaire Yougoslave.
JSO :	<i>Jedinica za Specijalne Operacije (Crvene Beretke)</i> , Unité pour les Opérations Spéciales (Bérets Rouges) (Serbie : 1995-2001).
ONU :	Organisation des Nations Unies.
OTAN :	Organisation du Traité de l'Atlantique Nord.
RDC :	Research and Documentation Center, Sarajevo.
RSK :	<i>Republika Srpska Krajina</i> , République serbe de Krajina (Croatie).
SDB :	<i>Sluzba DrzavneBezbednosti</i> , Service de Sécurité d'État, Serbie.
SIDOS :	Service suisse d'information et d'archivage de données pour les sciences sociales.
SFOR :	Stabilization Force in Bosnia-Herzegovina.
SPO :	<i>Srbski Pokret Obnove</i> , Mouvement serbe pour le renouveau.
SPS :	<i>Socijalisticka Partija Srbije</i> , Parti socialiste de Serbie.
UBDA :	<i>Uprava DrzavneBezbednosti</i> , Directorate de la Sécurité d'État de la République Fédérale Socialiste de Yougoslavie (1945 – 1991).
TPIY :	Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie.
VRS :	<i>Vojiska Republike Srbske</i> , Armée de la République serbe de Bosnie-Herzégovine.

REMERCIEMENTS

La présente thèse est l'aboutissement d'une démarche qui aura commencé en 2003. Un grand nombre de personnes m'ont permis de la mener et surtout d'y mettre un point final ! En premier lieu, je tiens à remercier mon directeur, Jean-Paul Brodeur qui, dès le départ et en dépit des difficultés méthodologiques et logistiques que représentait ce projet, m'a systématiquement encouragé et surtout fait montre d'une croyance indéfectible en ce travail.

Un soutien inestimable et sans lequel je n'aurais pas pu compléter cette recherche dans des délais raisonnables m'est aussi venu de mon institution d'accueil, l'Université de Montréal, et en particulier la Faculté d'études supérieures, l'École de criminologie et enfin le Centre International de Criminologie Comparée. Je tiens tout particulièrement à exprimer ma gratitude et toute ma reconnaissance à ce dernier pour les moyens tant intellectuels que financiers, son généreux programme de bourses mis à disposition des étudiants, dont j'ai pu bénéficier, tant pour participer à des colloques internationaux, que pour mener mes enquêtes de terrain en ex-Yougoslavie.

Au département de criminologie, je souhaite exprimer ma gratitude toute particulière à Benoît Dupont qui aura systématiquement su remotiver les troupes dans les moments difficiles que connaît le thésard. Mais aussi en tant qu'employeur, il m'aura permis de lever la tête du guidon en me faisant activement participer à de nombreux colloques internationaux, avec les rencontres intellectuelles qui les accompagnent. Je souhaite également remercier chaleureusement Carlo Morselli pour son enthousiasme envers mon travail et sa patience dans les échanges que nous avons eus.

Ma dette intellectuelle s'adresse également à de nombreuses personnes en dehors du département, bien que certaines d'entre elles y aient séjourné quelques temps, et que j'ai eu la chance de rencontrer. Merci à Emmanuel-Pierre Guittet, Amandine Scherrer, Antoine Mégie, Manon Jendly. Un merci tout particulier à Lise Monette pour sa grande patience et la perspicacité de ses commentaires dans la relecture exhaustive et minutieuse du manuscrit, un énorme merci à ma conjointe, Stéphanie Kemp, pour

avoir été là tout au long de ce projet et me remettre d'aplomb quand je flanchais. Je tiens également à remercier tout particulièrement Marcelle Tanner et Benoît Baumer pour leur patiente et relecture du texte. Un très grand merci à Belà Egyed pour ses commentaires enrichissants et le temps consacré à me venir en aide dans les moments de désarroi. Enfin merci aussi à Monique Marks, Sinclair Dinnen, V. P. Chip Gagnon, Janine Natalya Clark, Xavier Bougarel, Roger D. Petersen, Christian-Nils Robert, Peter Grabosky, Isabelle Delpla, Magali Bessone, Marie-Joëlle Zahar, Lara Nettelied.

La grande partie du matériel sur lequel se base cette thèse provient de multiples enquêtes de terrain menées en ex-Yougoslavie et aux Pays-Bas, à La Haye. J'ai bénéficié de l'aide généreuse et systématique de nombreuses personnes tout au long de ces démarches, à commencer par quatre anciens exécuteurs serbes impliqués dans les événements qui ont déchiré la Yougoslavie durant les années 90 et qui ont bien voulu participer à cette recherche. Je tiens à leur exprimer toute ma gratitude pour le courage qu'ils ont eu de bien vouloir parler de leur expérience à un inconnu et pour la confiance qu'ils m'ont témoignée tout au long de ces enquêtes. C'est sur ces rencontres que la nature inédite de ce travail repose. Ils seront référés plus loin sous les pseudonymes de Radislav, Ivan, Nenand et Janko.

Mais ces enquêtes de terrain ont également été rendues possibles par un grand nombre de personnes qui toutes, à des degrés divers, ont contribué à cette recherche : Louise Arbour, Graham Blewitt, Tony Durakovic, Miroslav Zovko, Misrad Tokaca, Natasa Kandic, Almir Maljevic, Natasa Lambic, Nenand Tanguz, Gordon Bacon, Adnan Efendic, Chris Engles, Marianne Gasser, Sanela, Neda Dojcinovic, ainsi que les deux personnes, qu'il me faut garder anonymes, dont l'une m'a permis de faire la rencontre des quatre anciens membres de bandes armées ci-dessus, et l'autre m'aura mis en contact avec des analystes du Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, rencontrés à La Haye à l'automne 2007. L'ensemble de cette recherche et des analyses n'engagent que la seule responsabilité de l'auteur.

Enfin, je tiens à exprimer ma gratitude toute particulière à ma famille et mes proches qui auront, et sans faillir à aucun moment, été présents et sans l'aide desquels cette thèse n'aurait tout simplement jamais pu aboutir : Alain Tanner, André Tille, Claudine Tanner, Mélanie Schweizer, Cédric Schweizer, Romane Schweitzer, William Kemp, Lise Tremblay, Pierre Chemartin, Massimiliano Mulone, Nicolas Dulac, Ariane De Blois, Patricia Rudnickas, Éric Turenne, Céline Turenne, Valérie Dupont, Anne Monnier.

Enfin, un clin d'œil au chat qui, dans son arrogante nonchalance, et alors qu'il s'allongeait entre clavier et écran d'ordinateur, me rappelait qu'il était bon parfois de prendre du recul et faire une pause.

CHAPITRE 1. Introduction

Les crimes de masse qui ont marqué l'ex-Yougoslavie durant les années 90 ont fait l'objet d'une littérature abondante. Or, à quelques exceptions près, la criminologie est demeurée silencieuse sur ces événements, tout comme la question générale des crimes de guerre et des massacres de populations civiles. Dans le cadre de cette thèse, c'est pourtant comme criminologue que nous allons aborder ces phénomènes à travers le nettoyage ethnique qui s'est produit sur le sol de l'ex-Yougoslavie durant les années 90. Mais ce n'est pas tant par le corpus de connaissances propres à cette discipline que par sa méthode que nous allons procéder. Celle-ci repose en premier lieu sur la prise en considération de petits groupes ou d'individus dans une sphère locale et immédiatement tangible. Aussi, et contrairement aux disciplines des sciences politiques ou de l'histoire, dominantes dans l'étude de l'éclatement de la Yougoslavie au début des années 90 et des violences qui l'ont suivies, ce n'est pas à travers le prisme des grands courants politiques ou d'un retour historique sur la genèse de ces conflits que nous allons procéder. Plutôt, nous nous intéresserons à la petite politique, ou petite histoire : celle d'anciens exécuteurs rencontrés lors d'enquêtes de terrain dans la région. Nous ne reviendrons donc pas sur les grands débats touchant à l'étiologie de cette crise qui relève en première instance des disciplines des sciences politiques, ou de l'histoire¹.

Dans le cadre de cette thèse, c'est par une approche socio-criminologique et sous l'angle de la participation d'un petit groupe d'exécuteurs à la violence extrême, telle qu'elle s'est déroulée sur le sol de l'ex-Yougoslavie entre 1991 et 1999, que nous procéderons. La question de recherche qui nous occupe est la suivante : par quels processus et sur quels modes ces quatre individus ont-ils participé aux massacres de masse tels qu'ils se sont produits dans cette région ? Nous concentrerons notre attention sur les violences qui se sont produites en Croatie, ainsi qu'au nettoyage ethnique en Bosnie-Herzégovine, principaux sites sur lesquels ces individus ont opéré.

¹ Le lecteur curieux pourra se référer en premier lieu à l'ouvrage remarquable de Sabrina P. Ramet : Ramet, S., P., *Thinking About Yugoslavia. Scholarly Debates About the Yugoslav Breakup and the Wars in Bosnia and Kosovo*. Cambridge, UK; New York: Cambridge University Press, 2005.

C'est là ce qui génère un découpage géographique et temporel. L'ensemble de la démarche se développe en six étapes.

À la suite de ce premier chapitre, nous débuterons par la présentation de concepts clés nécessaires à la compréhension et au développement de notre argument. Nous introduirons les notions d'exécuteurs et d'irréguliers qui désigneront, tout au long de ce travail, les quatre individus rencontrés. Davantage que de crime de masse, nous utiliserons la notion de *violence de masse*. Cette distinction se justifie pour des raisons épistémologiques, ou relatives à la manière dont le phénomène d'élimination d'une population est érigé en objet de connaissance. Alors que la notion de crime de masse renvoie à un cadre normatif défini essentiellement par le droit, la violence de masse, quant à elle, constitue un objet sociologique, marquant une cohérence accrue avec le cadre théorique adopté dans l'ensemble de ce travail. La problématique des exécuteurs, et plus particulièrement de leur participation à la violence de masse, a été abondamment traitée dans la littérature. Nous dresserons une recension critique des connaissances en la matière, en parcourant les grands paradigmes ou langages dans lesquels ces théories ont été formulées. Par exemple, nous reviendrons sur la grande famille des explications dites *situationnelles* – liées à l'influence du contexte et de l'environnement de la personne – et notamment du rôle de l'obéissance à l'autorité, des contraintes exercées par le groupe au sein desquels les tueurs exercent, ou encore, et pour n'en citer qu'un dernier exemple, des cadres de référence guidant l'acteur sur le champ de la violence. Généralement, l'exécuteur est considéré comme un homme ordinaire qui, une fois placé dans les conditions adéquates, se transforme en bourreau. Cette grande famille d'explications s'oppose à ce que l'on nomme les théories *dispositionnelles*. Celles-ci renvoient à l'idée que la violence et les tueries sont le fait de dispositions internes des acteurs, innées ou acquises, et qui en seraient en première instance la cause. Dans cette famille d'explications, nous verrons que la violence est envisagée comme le fait de psychopathes, sadiques, criminels violents, brutes, ou encore fanatiques. Nous en montrerons les limites. Enfin, dans cette typologie, nous élaborerons un nouveau concept, les *bandes armées*, dont l'objectif tient à regrouper un type alternatif d'exécuteurs irréguliers qui ne sont ni des hommes ordinaires, ni des

psychopathes, ni des sadiques, ou encore ni des brutes non plus. C'est là un outil conceptuel qui nous permettra de développer notre argumentaire. Quel que soit le type d'exécuteur, il est important de considérer sa participation dans un contexte plus global de déploiement et de développement de la violence de masse. Celle-ci n'est pas tant le résultat d'une stricte intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe en fonction de son identité ou d'une perspective juridico-intentionnelle. La violence développe ses propres mécanismes d'autonomisation et se « capillarise ». C'est là un processus de radicalisation de la violence qui, peu à peu, se déploie, s'accélère et mue, à la fois, dans ses dimensions quantitatives et qualitatives. C'est là précisément le cadre conceptuel dans lequel s'inscrit cette thèse. Enfin, nous serons en mesure de présenter nos hypothèses et plus spécifiquement le concept de *préméditation émergente*. Il renvoie à l'idée selon laquelle la participation d'exécuteurs irréguliers à la violence de masse s'explique par un jeu et une articulation entre trois sphères distinctes : la sphère politique et idéologique ; la sphère structurelle et les relations qui caractérisent les multiples acteurs du champ de la violence et enfin ; la sphère communautaire et l'insertion dans des réseaux locaux de soutien qui facilite cette participation.

Le troisième chapitre présentera la méthodologie et retracera l'ensemble de la démarche qui a sous-tendu à la collecte du matériel. Si la rencontre avec les anciens exécuteurs mentionnés ci-dessus constitue le matériel central de cette thèse, il s'accompagne d'un corpus périphérique composé à la fois d'entrevues menées en Bosnie-Herzégovine et en Serbie avec des témoins (victimes, journalistes, experts), ainsi qu'au Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, à La Haye. Les sources documentaires représentent également une part importante du matériel qui nous permettra de répondre à notre objectif. En conséquence, le chapitre trois se découpe en quatre parties. La première se compose de l'ensemble des données collectées auprès des quatre exécuteurs, Radislav, Nenan, Ivan et Janko, lors de deux enquêtes de terrains menées en 2006. Après une brève présentation de leurs biographies nous expliciterons le cadre ethnographique dans lequel ces rencontres ont eu lieu, qui se sont ponctuées non seulement d'entrevues, mais aussi de notes de

terrain et d'observations. Nous retracerons chronologiquement les étapes de cette démarche de cueillette de données, les modalités de sa faisabilité ainsi que les techniques et circonstances ayant permis la collecte de ce matériel. Nous formulerons quelques remarques quant au degré de vraisemblance et à l'utilisation des récits de ces exécuteurs, mais aussi quant à l'éthique du chercheur dans la conduite de cette enquête de terrain. Une seconde section, toujours axée sur les exécuteurs, présentera quant à elle l'ensemble du matériel documentaire (sources juridiques, articles de presse, sources audiovisuelles, monographies) dont les témoignages de cinq d'entre eux. Borislav Herak, Goran Stoparic et Dusko Kosanovic sont des tueurs irréguliers. Dragan Obrenovic et Drazen Erdemovic sont, quant à eux, d'anciens membres de l'Armée Serbe de Bosnie, alors sous commandement de Ratko Mladic, dont le récit nous permettra d'apporter un éclairage supplémentaire. Ces deux premières sections constituent ce que l'on désigne comme des sources *endogènes ou primaires*, c'est-à-dire relatant les propos mêmes des exécuteurs quant à leur expérience. La troisième section comprend les entrevues menées auprès de témoins (victimes, journalistes, experts, représentants d'organisations non-gouvernementales et internationales) provenant à la fois des enquêtes de terrain menées en Bosnie-Herzégovine et en Serbie, au cours des trois déplacements dans cette région entre 2004 et 2006, mais aussi à La Haye, au Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, en septembre 2007. Enfin, la dernière section constitue la présentation d'un ensemble de matériel annexe et d'appoint contribuant à répondre à notre question de recherche. Ces deux dernières sections se composent de *sources exogènes, ou secondaires*, c'est-à-dire « rapportant » le discours ou l'expérience des exécuteurs.

Viennent ensuite trois chapitres d'analyse. Le premier d'entre eux, le chapitre quatre, retrace l'expérience de Radislav, Nenan et Ivan qui ont agi au sein de la même bande armée, que nous nommerons les *Radislavcevi*. Janko quant à lui était engagé dans une bande armée connue sous le nom des *Tigres*, qui fera l'objet du chapitre suivant. L'expérience et le parcours des *Radislavcevi*, qui ont essentiellement opéré en Croatie à la fin de l'année 1991, montrent un pattern de participation de ces trois individus pour le moins atypique. Pour mieux le saisir, il est nécessaire de le décomposer en

deux temps : la mobilisation en tant que bande armée, ou *miliciarisation*, d'une part et l'action collective d'autre part, c'est-à-dire la participation en tant que telle à la violence de masse. Une première sous-section montre que la mobilisation de ces trois acteurs est avant tout la conséquence d'une opportunité issue d'un conflit politique au sein même du champ nationaliste serbe. Nous présenterons alors les principaux protagonistes de ce champ et, à partir de là, serons en mesure de retracer la séquence d'événements ou de mécanismes, soit le processus qui a mené ces trois protagonistes de l'état « neutre » à l'état mobilisé (0 à +1). La seconde sous-section quant à elle retracera la séquence d'événements qui ont fait basculer ces acteurs du stade mobilisé à l'action collective en tant que telle, c'est-à-dire la participation à la violence de masse (+1 à +2). Ce processus s'explique en exposant la genèse des *Radislavcevi* ainsi qu'en analysant les modes opératoires employés sur le terrain de la violence. Nous pourrons enfin dévoiler le mode de participation de cette bande armée, qui relève en dernière instance d'une *radicalisation émergente*.

L'exemple des *Radislavcevi* sera contrebalancé par l'expérience de deux autres bandes armées : les *Tigres*, dirigés alors par Zeljko Raznjatovic et mieux connu sous le nom d'Arkan, qui constituent l'espace d'accueil de Janko rappelons-le, ainsi que les *Scorpions*, bande armée serbe active dans les massacres de Srebrenica. C'est là l'objet du chapitre cinq, qui sera composé de deux sous-sections traitant respectivement du mode de participation à la violence de chacune des deux bandes armées. Celui-ci sera plus spécifiquement abordé, et pour chacune des unités, à travers leur genèse, l'analyse de leur mode de recrutement, leurs dynamiques internes de fonctionnement et enfin, leur mode opératoire respectif d'action une fois sur le théâtre de la violence. Plus spécifiquement, nous verrons que leur participation résulte d'un *jeu de collusion et de profit mutuel* entre le pouvoir central, ou régime de Slobodan Milosevic, et ces unités.

Le chapitre six, soit troisième chapitre d'analyse, se concentrera sur un aspect inédit de la participation de bandes armées. Il s'intéressera en particulier aux activités parallèles (à la violence de masse) menées par ces groupes et leurs membres, mais

aussi, et surtout, aux réseaux de soutien dont ils disposent dans la sphère *communautaire* et locale à laquelle ils appartiennent. Ce chapitre se nourrira, en premier lieu, de l'ensemble des observations et notes de terrain prises au cours d'une immersion d'une semaine complète au sein de la communauté d'appartenance de Radislav, Nenana, Ivan et Janko. Nous en décrirons alors la structure et les patterns locaux d'échanges, dont notamment les mécanismes de contraintes, tels qu'ils se manifestent dans un mode d'interaction nommé le *komsije*. Celui-ci renvoie à un ensemble de pratiques quotidiennes et de normes d'échanges qui entretiennent et consolident la solidarité entre les individus affiliés aux mêmes bars, clubs de sports et quartiers. Nous mettrons en relief le rôle crucial qu'exerce un individu comme Radislav, figure d'autorité locale disposant d'un capital symbolique et d'une position stratégique au sein de la population. L'organisation de cette communauté se déploie également autour de ce que nous définirons comme un schéma culturel et un ensemble de représentations locales ayant trait aux thématiques relatives à l'Islam, au nationalisme, à la religion orthodoxe et aux valeurs du terroir. Nous reviendrons sur les activités parallèles et essentiellement de nature criminelle exercées par Radislav, Ivan et Janko avant et après la guerre. L'ensemble de ces dimensions tend à créer des liens extrêmement forts au sein de la communauté et *cristalliser* des réseaux de confiance, qui permettent d'expliquer pourquoi ces individus sont toujours en liens les uns avec les autres, quinze ans après les faits, sans n'avoir jamais été inquiétés par la justice.

Enfin, dans le dernier chapitre, nous reviendrons sur la vérification de nos hypothèses de départ et serons en mesure de formuler la proposition de la préméditation émergente. Nous opérerons également un retour sur la notion de bande armée et en donnerons des éléments d'une définition substantielle, justifiant de fait une démarcation de notions telles que « hommes ordinaires », psychopathes, sadiques ou criminels dangereux. Fort de l'ensemble de ce qui aura précédé, nous dresserons quelques considérations sur la question de l'exécuteur et de son rapport à la violence, ainsi que sur son expérience passée dans les massacres. Nous formulerons quelques hypothèses renvoyant à l'emploi, quasi systématique, d'un discours inscrivant

l'expérience passée dans un cadre référant à une guerre mythique et ce, en flagrante contradiction avec la manifestation de symptômes apparents – stress et bouffées de paniques – nés d'un carnage vécu. Enfin, et ultimement, nous formulerons quelques perspectives qu'ouvre cette thèse et qui constitueront un programme de recherche à venir.

CHAPITRE 2. Irréguliers, exécuteurs et violence de masse : état de la littérature

2.1 « Exécuteurs » et « irréguliers »

Dans le cadre de massacres de masse ou d'un génocide, tels que les événements qui se sont produits sur le sol de l'ex-Yougoslavie entre 1991 et 1999, ou encore au Rwanda en 1994, un *exécuteur* s'entend de tout individu directement impliqué dans le meurtre, le viol, le pillage, la déportation d'une population et tout geste concourant à son élimination. L'exécuteur a les deux pieds dans la violence et à ce titre, constitue le pivot essentiel par lequel une politique d'élimination d'une population en puissance bascule en acte. L'exécuteur zigouille, pille, viol, vol, déporte, maltraite, torture, terrorise. Il accomplit des gestes dont les conséquences sociales, politiques, psychiques, et surtout démographiques, sont irréversibles. Si le passage à l'acte de toute politique nécessite des exécuteurs, la réciproque est plus complexe et ne constitue pas une condition suffisante. Le *consentement* à une idéologie ou une entreprise politique radicale – destruction d'une population, infliction de cruautés extrêmes – sont des composantes, certes nécessaires, mais ne deviennent actives qu'une fois en interaction avec les dynamiques de groupes au sein desquels les exécuteurs agissent. Contrairement au concept tel qu'il est utilisé dans la littérature traitant des auteurs de massacres, l'exécuteur sera compris dans ce qui suit comme étant avant tout l'homme de terrain², préférant la notion d'*exécutant* pour les « criminels de bureau » : les fonctionnaires et les agents de l'autorité. À partir des travaux d'Hannah Arendt, ou Zygmunt Bauman, l'exécutant peut être considéré comme un maillon, ou un engrenage, au sein d'une machine bureaucratique complexe sous-tendant l'élimination d'une population³. Par sa position même de fonctionnaire ou de bureaucrate, l'exécutant est placé à *distance* de la violence en tant que telle,

² Hilberg, R., *Exécuteurs, victimes, témoins : la catastrophe juive, 1933-1945*. Paris : Gallimard, 2004.

³ Arendt, H., *Eichmann à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal*. Paris : Gallimard, 1966. Arendt affirme que la bureaucratie : « provoque un réel effondrement moral [...] non seulement chez les bourreaux mais aussi les victimes » (p. 205), Zygmunt Bauman, quant à lui, prétend que cette bureaucratie « [transforme] les hommes en fonctionnaires, en rouages administratifs et [...] les déshumanise. Le phénomène connu sous le nom de bureaucratie, c'est le règne de Personne : c'est là un fait indiscutable » (p. 463). ; Bauman, Z., *Modernity and the Holocaust*. Ithaca, N.Y. : Cornell University, 2000.

bien qu'il y contribue activement. La bureaucratie produit l'anesthésie du sens critique de ses fonctionnaires par les tâches administratives qui ne leur permettent pas de percevoir, ou éprouver la violence : « fonctionnaires, techniciens, scientifiques, employés, chacun à sa place faisait consciencieusement son travail, appliquait des procédures de routine, résolvait des problèmes pratiques »⁴. L'exécutant n'éprouve pas la réalité des massacres sur une base sensible puisqu'il est coupé des conséquences ultimes de ses gestes par la nature administrative de sa tâche :

« Le crime du bureau, dont les armes sont le stylo et le formulaire administratif, dont le mobile est la soumission à l'autorité et que rien d'apparent ne distingue d'un travail ordinaire, est la forme paroxystique de cette dissociation mentale : [...] ne pas éprouver pour ne pas penser et ne pas penser pour ne pas éprouver »⁵.

L'exécuteur, quant à lui, fait immédiatement face aux conséquences de ses gestes. Citons en exemple, le cas du Lt Calley et de l'ensemble de sa section au sein de la « Compagnie Charly », lors du massacre de My Lai, le 16 mars 1968 au Vietnam. Pensons également aux cas du caporal Charles Garner Jr, ainsi que du sergent Nenán Frederick, tous deux impliqués, avec 7 autres personnes, dans les mauvais traitements infligés aux détenus Irakiens, suspectés de collusion ou d'implication dans des activités terroristes, et détenus à la prison d'Abu Ghraib, entre 2003 et 2004⁶. Relevons aussi la « Brigade Dirlewanger », du nom de son chef, Oskar Paul Dirlewanger, pervers sexuel et homme au parcours chaotique, condamné à plusieurs reprises par la justice avant d'être promu SS-Brigadeführer, à la tête d'une unité irrégulière d'hommes recrutés dans les prisons et les camps de concentration du IIIème Reich, ou de soldats de la Wehrmacht ou des SS radiés des postes cadres. Ils seront envoyés dans l'Est – Ukraine, Slovaquie, Pologne, Russie – durant la Seconde Guerre mondiale où ils commettront de nombreux vols, pillages, viols et exécutions.

⁴ Brauman, R. & Sirvan, E., *Éloge de la désobéissance. À propos d'un spécialiste Adolf Eichmann*. Paris : Le Pommier, p. 17, 1999.

⁵ Brauman, R. & Sirvan, E. (1999), op. cit. p. 18.

⁶ Hersh, S. M., *Chain of Command: The Road from 9/11 to Abu Ghraib*. New York: Harper & Collins, 2004; Gourevitch, P. & Morris, E., "The Woman Behind the Camera at Abu Ghraib", *The New Yorker*, March 24, 2008.

Dirlewanger bénéficiera de protection en haut lieu de la SS⁷. Enfin, citons le cas des « docteurs nazis », dont Josef Mengele, se livrant à des expériences sur les prisonniers des différents camps de concentration et d'extermination des Juifs d'Europe, infligeant des traitements inhumains, sous couvert d'expériences médicales débordant tout cadre éthique⁸. Ces exemples révèlent que l'univers même des exécuteurs, au sens où nous l'avons défini ci-dessus, inclut un vaste kaléidoscope de types différents d'acteurs. Une distinction des plus évidentes consiste en premier lieu à différencier les soldats professionnels – tels les hommes de la « compagnie Charly », ou les protagonistes de la 372^{ème} compagnie de la police militaire des Etats-Unis impliqués dans les mauvais traitements d'Abu Ghraib – d'acteurs tels que la Brigade Dirlewanger ou les docteurs nazis. C'est pour ces raisons que, dans le second cas, nous parlerons d'*irréguliers*.

Est considéré irrégulier tout acteur participant activement à la violence de guerre, sans pour autant qu'il ne soit membre *permanent* d'une bureaucratie d'État ou d'une force armée légale : police, paramilitaires, ou armée régulière⁹. L'irrégulier appartient, à priori, à ce que la littérature qualifie d'acteurs non-étatiques, ou acteurs privés¹⁰, et qui participent à la guerre sur un mode d'appoint¹¹. Par définition, l'irrégulier est un protagoniste de la violence au statut flou et non qualifié dans le droit régissant les règles et coutumes de la guerre, ou droit international humanitaire. L'irrégulier se distingue aussi d'une armée statutaire régulière et permanente par le fait qu'un

⁷ Ingrao, C., *Les chasseurs noirs. La brigade Dirlewanger*. Paris : Perrin, 2006.

⁸ Lifton, R., J., *The Nazi Doctors : Medical Killing and the Psychology of Genocide*. New York: Basic Books, 1986.

⁹ Plus spécifiquement et au moment de commettre l'action violente, l'individu n'est pas employé sur une base permanente au sein d'une force armée régulière l'habilitant de facto et légalement à faire usage de la force.

¹⁰ Fowler, Michael, C., *Amateur Soldiers, Global Wars. Insurgency and Modern Conflict*. Westport, Connecticut; London: Praeger Security International, 2005; Kalyvas, S., N. "The Ontology of Political Violence: Action and Identity in Civil Wars", *Perspective on Politics*, 1(3), pp. 475-494; Kalyvas, S., N. *The Logic of Violence in Civil War*. Cambridge, UK; New York: Cambridge University Press; Nordstrom, C., *Shadows of War: Violence, Power and the International Profiteering in the Twentieth Century*. Berkeley: University of California Press, 2004; Zahar, M.-J., *Fanatics, Mercenaries, Brigands... and Politicians: Militia Decision-Making and Civil Conflict Resolution*. Ph. D. dissertation, Montreal: McGill University, 1999.

¹¹ Francis, D. J., *Civil Militia : Africa's Intractable Security Menace?* Burlington, VT : Ashgate, 2005.

épisode de « *crise extrême* »¹² le métamorphose en tueur et plus généralement en tueur de masse, rôle qu'il n'a pourtant pas en temps de paix et pour lequel il n'a pas non plus suivi un entraînement professionnel. Les irréguliers constituent cependant une grande proportion des protagonistes des crises extrêmes, qu'il s'agisse de crimes de masse ou de terrorisme. C'est de massacres de masse dont il est question dans ce travail, et plus particulièrement de la participation d'un petit groupe de quatre anciens exécuteurs serbes, que nous nommerons Radislav, Nenan, Ivan et Janko, dans les événements qui se sont produits en ex-Yougoslavie durant les années 90, et qualifiés de « nettoyage ethnique ».

2.2 « Violence de masse » : enjeux, définition et concepts clés

Comprendre, raconter et expliquer les dynamiques par lesquelles des populations entières sont massacrées, pillées, violées, déportées et exterminées nécessite, au préalable, quelques clarifications terminologiques et conceptuelles. Tel que le révèle Jacques Sémelin, l'étude de ces phénomènes et la connaissance que nous en avons dégagées se sont systématiquement construites à cheval entre les sciences sociales et le droit¹³. Pour nous en convaincre, l'auteur considère l'exemple de la notion de génocide, telle que développée par le juriste polonais Raphael Lemkin dans son livre majeur, publié en 1944, et dont la genèse tenait en la nécessité de développer des concepts modernes s'appliquant à des formes modernes d'élimination d'une population. Son travail représente une cartographie impressionnante – d'autant plus que les événements sont alors en cours – du mode opératoire par lequel des centaines de milliers de civils sont éliminés et auquel il émet une série de recommandations juridiques visant à lutter contre ce qu'il qualifie alors de *crime*, et ainsi, en bannir les pratiques¹⁴. À peine quatre ans après la publication de cet ouvrage, Lemkin connaît

¹² La notion de crise extrême renvoie à l'idée « d'événements qui ont mis en péril l'existence de groupes humains entiers » selon la définition qu'en donnent Marc Le Pape, Johanna Siméant et Claudine Vidal. Précisons que les événements dont il est question ici exécutent les catastrophes naturelles. Le Pape, M., Siméant, J., & Vidal, C. (Eds.), *Crises extrêmes. Face aux massacres, aux guerres civiles et aux génocides*. Paris : La Découverte, 2006.

¹³ Sémelin, J., *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*. Paris : Seuil, 2005.

¹⁴ Lemkin, R., *Axis Rules in Occupied Europe*. Washington D.C. : Carnegie Endowment for International Peace, 1944 ; Par ailleurs, nous développons la problématique de l'importance du droit

une consécration par la ratification de la Convention des Nations Unies pour la Prévention et la Répression du Crime de Génocide¹⁵. En conséquence, le concept de génocide se voit très rapidement attribuer un caractère *normatif* problématique pour la recherche et le champ d'étude touchant à l'élimination de populations qui, selon l'expression de Jacques Sémelin : « a été enfanté par le droit »¹⁶. Que cela soit pour l'exemple du génocide, ou plus largement pour les « crimes contre l'humanité » ou les « crimes de guerre », ce sont avant tout les textes juridiques qui ont fourni un cadre conceptuel pour faire sens des épisodes de destruction de populations dans la littérature. Dès lors, la loi devient le cadre principal dictant comment penser et nommer des événements et processus sociologiques. Par exemple, un génocide est systématiquement associé à la notion d'*intention*, de sélection, et qui plus est seulement de certains groupes – racial, social, ethnique et religieux. Toute attaque contre un groupe politique ne peut être qualifiée de génocide. Cette situation est absurde et on comprend bien qu'une lecture de tels phénomènes par le paradigme, ou langage juridique, conduit rapidement à des limites, voire des écueils. Tout comme avec la notion de crime dans le contexte de la sociologie ou de la criminologie, il devient nécessaire de quitter l'ordre du normatif. En ses termes, Jacques Sémelin identifie le problème de la façon suivante :

« Ce courant de recherche, que je nommerai l'« école onusienne » [du fait de l'adoption de la définition du génocide telle que dans la convention des Nations Unies], se heurte à une question redoutable : dans quelle mesure est-il légitime d'adopter une norme juridique internationale, résultant d'un compromis politique entre les États, comme base de recherche en histoire, sociologie ou anthropologie »¹⁷ ?

Fort de cela, c'est toute une littérature, qui se développe à partir du début des années 80, qui tente d'adopter les outils des sciences sociales pour développer une définition sociologique du génocide et qui, en vertu du principe de « nommer les objets pour

dans la conceptualisation dans l'article suivant : Tanner, S., « Le génocide à l'épreuve des massacres de masse contemporains : vers une rupture paradigmatique ? », *Criminologie*, 39(2), pp. 39-58.

¹⁵ Nations Unies, *Convention pour la Prévention et la Répression du Crime de Génocide*, Résolution 260-III, adoptée le 9 décembre 1948.

¹⁶ Sémelin, J. (2005), op. cit. p. 375.

¹⁷ Sémelin, J. (2005), op. cit. p.382.

mieux les penser», s'évertue à définir ce qu'est un génocide tout en adoptant un vocabulaire non-normatif et non-juridique pour construire cet objet de recherche¹⁸. Mais ces approches, et jusqu'à la fin des années 90, ont essentiellement visé pour objectif la définition du génocide sans pour autant considérer d'un point de vue *systématique* sa substance, ses dynamiques et l'articulation qui caractérise ses auteurs. C'est là que les travaux de Jacques Sémelin sur cette thématique générale, tout comme ceux de Ian Kershaw et Zygmunt Bauman¹⁹ dans le contexte de l'Holocauste, apportent un regard neuf. Nous reviendrons sur les travaux de Ian Kershaw par la suite, restons pour le moment dans le contexte des considérations liminaires sur les massacres de masse.

C'est en réponse à cela que Jacques Sémelin développe la notion de *massacre de masse comme unité lexicale de référence* qu'il définit comme : « une forme d'action plus souvent collective, de destruction de non-combattants, hommes, femmes, enfants ou soldats désarmés »²⁰. Mais, plus qu'une simple définition, l'auteur perce l'écorce de cet objet « massacre de masse » pour proposer des outils conceptuels et des mécanismes qui permettent de mieux le saisir et de mieux le penser. Nous ne sommes plus dans l'ordre de la définition, mais bien de la typologie des dynamiques du massacre de masse. Cette démarche est résumée par le sens des propos de l'auteur : « C'est donc le bon sens méthodologique qui conduit à privilégier ce « massacre » comme objets d'études, la question étant notamment de savoir quand, et dans quelles circonstances, un massacre devient génocide »²¹. Aussi, tout massacre ne se ressemble pas et l'auteur distingue plusieurs types morphologiques. Par exemple, il faut distinguer les massacres de proximité – où bourreaux et victimes sont en contact direct – des massacres à distance – via l'utilisation d'armes à longue portée. Le massacre est-il « bilatéral », se déroule-t-il entre adversaires lors d'un conflit armé, ou

¹⁸ Les grands principes de cette littérature sont très bien résumés aux pages 375-380, sous le titre « les études pionnières » dans : Sémelin, J. (2005), op. cit. Parmi les auteurs les plus influents de ce courant, citons Naimark, N., *Fires of Hate. Ethnic Cleansing in the Twentieth-Century Europe*. Cambridge : Harvard University Press, 2001 ; Shaw, M., *War and Genocide. Organized Killing in Modern Society*. Cambridge : Polity Press, 2003 ; Valentino, B., A., *Final Solutions. Mass Killing and Genocide in the 20th Century*. Ithaca, N.Y. : Cornell University Press, 2004.

¹⁹ Kershaw, I., *Hitler: 1889-1936: Hubris*. Paris : Flammarion ; Bauman, Z. (2000), op. cit.

²⁰ Sémelin, J. (2005), op. cit. p. 384.

²¹ Sémelin, J. (2005), op. cit. p. 385.

« unilatéral », c'est-à-dire d'un État contre sa population ? Le massacre est-il conduit par un État ou une organisation militante ? Enfin, les auteurs sont-ils prêts à mourir dans l'action même ? C'est là un ensemble de questions et concepts clés qui nous permettent de dresser des typologies²².

C'est précisément dans la prolongation de ce courant et de l'adoption d'une perspective des sciences sociales que ce présent travail s'inscrit. Or, contrairement à la notion de massacre de masse, c'est davantage celle de violence de masse que nous allons utiliser. Bien que notion extrêmement délicate d'usage, puisque difficilement définissable²³, la violence permet malgré tout d'élargir le spectre conceptuel des agressions généralement menées lors de l'élimination d'une population. Plus spécifiquement, et dès lors que l'on pense à ces événements, non pas tant en termes de politique, mais davantage en renversant la question qui devient désormais « comment les populations ont-elles été éliminées », on se rend compte immédiatement que le massacre n'est pas la seule « arme » de l'agresseur. Dans le contexte du nettoyage ethnique qui s'est produit en ex-Yougoslavie, les techniques de la terreur, du viol, et des pillages ont tout autant contribué à l'élimination des populations, où l'épuration des territoires s'est produite sans pour autant que les populations soient systématiquement massacrées²⁴.

Aussi, et dans ce qui suit, la violence de masse comprend l'ensemble des pratiques sociales d'agression menée par un *groupe* d'exécuteurs, contre une *population* civile. La nature massive de ces pratiques tient en plusieurs critères. Premièrement, elles impliquent la présence de réseaux étendus, et parfois complexes, de protagonistes, à la fois en ce qui a trait aux exécuteurs qu'aux victimes. Deuxièmement, ces agressions se produisent sur un large territoire. Par exemple, le nettoyage ethnique en Bosnie-Herzégovine s'est produit sur l'ensemble du territoire, tout comme les tueries de masse des Tutsis par les Hutus au Rwanda, en 1994. Et enfin, les pratiques de

²² Sémelin, J. (2005), op. cit. pp. 385-386.

²³ Imbush, P., « The Concept of Violence ». In Heitmeyer, W. & Haggan, J., *International Handbook of Violence Research, Vol. 1*. Dordrecht, Boston, London: Kluwer Academic Publisher, pp. 13-39, 2000.

²⁴ Cigar, N., *Genocide in Bosnia : The Policy of Ethnic Cleansing*. College Station, T.X.: Texas A & M University Press, 1995.

violence de masse se déroulent sur une longue période. Là encore, on peut penser au nettoyage ethnique de Bosnie-Herzégovine qui s'est déroulé sur une période de plus de trois ans. Les massacres ; viols, déportations, l'instigation de la terreur, l'emprisonnement dans des camps de concentration et l'extermination constituent les principaux symptômes de la violence de masse. Ainsi, la violence de masse est aux sciences sociales ce que la criminalité de masse est à la sphère du droit : une notion générique qui *se dégage du droit* mais qui, dans le cadre de ce travail, permet de quitter l'ordre du normatif²⁵. Tout comme le massacre de masse défini ci-dessus, la violence de masse est un concept que l'on peut déconstruire. Il existe une violence de masse de proximité versus, « à distance » ; unilatérale versus « bilatérales », etc. Le massacre de masse n'en est finalement qu'une composante, la plus extrême. La violence de masse peut bien entendu aussi être envisagée dans sa globalité. On mentionnera, par exemple, l'étude de la violence de masse durant les événements au Rwanda en 1994, ou encore, l'étude de la violence de masse dans le contexte du nettoyage ethnique en ex-Yougoslavie durant les années 90. Mais elle peut aussi s'envisager à travers des épisodes au sein de ces événements. On pense par exemple au massacre de Srebrenica, en juillet 1995, ou encore à la chute de Vukovar, en novembre 1991. C'est sur des épisodes, bien davantage que sur son aspect global, que nous nous concentrerons dans la suite de ce travail.

Enfin, et pour terminer cette section avant de revenir plus spécifiquement sur les exécuteurs, rappelons que la violence de masse – dont les massacres, pillages, viols en sont l'expression la plus impressionnante et tragique – est un processus global non linéaire. Il implique : « [...] l'idée d'une dynamique de destruction qui peut connaître des aléas, des inflexions, des accélérations – bref, un scénario qui n'est pas écrit à l'avance, mais qui se construit au gré de la volonté des acteurs et des

²⁵ La criminalité de masse, quant à elle, se définit comme l'ensemble des violations d'une règle de droit (droit à la dignité, droit à exercer sa croyance, etc.) – et la sanction qui leur est afférente – essentiellement relative à ces domaines du droit international incluant le Droit International Humanitaire (DIH) ainsi que les Droits Humains (DH). La criminalité de masse est essentiellement une appréhension juridique et nominale d'un processus d'élimination d'une population qui se définit par l'ensemble des outils juridiques touchant à la régulation des comportements admis et prohibés dans un contexte de conflit armé, comme de paix, et qui touchent au groupe davantage qu'à l'individu.

circonstances »²⁶. En d'autres termes, il s'agit d'un phénomène tributaire des dynamiques internes qui demeurent en grande partie indéterminées. C'est ce que nous qualifierons plus loin de phénomène émergent, axiome fondamental de notre travail. Les principes d'indétermination et de processus non-linéaire, résultant d'un phénomène de radicalisation, feront l'objet d'une section à part entière plus loin dans ce chapitre. Au préalable, il nous faut revenir sur la question des exécuteurs, qui plus est irréguliers, et de leur mode de participation à la violence de masse, tel qu'il ressort de la littérature.

2.3 Les formes de participation d'« irréguliers » à la violence de masse

La question qui nous préoccupera tout au long de ce travail est la suivante : quel est le processus par lequel quatre anciens irréguliers, que nous nommerons Radislav, Ivan, Nenán et Janko, ont, à un moment de leur trajectoire de vie, participé aux massacres et se sont-ils métamorphosés en tueurs de masse ? Que savons-nous de la participation d'irréguliers à la violence de masse ? C'est là l'objet d'une littérature abondante²⁷. Nous nous limiterons aux théories touchant à l'explication de la présence et de l'action des *exécuteurs irréguliers*. Ceux-ci se répartissent en plusieurs familles qui s'échelonnent sur un continuum qui s'étend du simple citoyen, ou « homme ordinaire », au fanatique et en passant par les sadiques ou psychopathes. Si la participation de l'homme ordinaire s'explique en majorité par les circonstances et l'environnement dans lesquels il est placé – conformité au groupe, obéissance à l'autorité – le fanatique, quant à lui s'engage, pour une cause idéologique : la violence est un mal nécessaire au nom d'une politique ou idéologie extrémistes ou radicales (pureté de la race ; pureté d'un territoire ; clash de civilisations, etc.). Quant au sadique et au psychopathe, leur présence est généralement attribuée à leur goût même de la violence et pour qui l'infliction de brutalités ou de traitements cruels est une

²⁶ Sémelin, J. (2005), op. cit. p. 387.

²⁷ Dont notamment : Browning, C. R., *Ordinary Men: Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*. New York: Harpers & Collins, 1992; Waller, J., *Becoming Evil: How Ordinary People Commit Genocide and Mass Killing*. Oxford, New York: Oxford University Press, 2002; Sémelin, J. (2005), op. cit. ; Welzer, H., *Les exécuteurs : des hommes normaux aux meurtriers de masse*. Paris : Gallimard, 2007.

finalité en soi. Parcourons de façon plus détaillée les explications fournies dans la littérature à l'énigme de la participation de chacun de ces types. Rappelons que nous nous limitons aux hommes de terrain, c'est-à-dire aux exécuteurs de proximité.

2.3.1 Les « hommes ordinaires » : contexte situationnel

Un paradigme dominant l'explication de la participation d'irréguliers dans la violence de masse est celui de l'« homme ordinaire ». Il part du postulat que la grande majorité des exécuteurs, irréguliers compris, correspondent à la norme de la population dans laquelle ils vivent et évoluent et sont en cela tout à fait ordinaires. Le basculement de ces individus dans la violence de masse et les tueries tient alors en un ensemble complexe de facteurs ou déterminants par lesquels toute personne peut se métamorphoser en tueur de masse. La notion d'« hommes ordinaires » provient des travaux de Christopher R. Browning²⁸ et notamment de la participation d'un bataillon de réservistes de la Police d'Ordre du IIIème Reich, mieux connu sous le nom de bataillon 101, dans les tueries de masse des Juifs sur le territoire de la Pologne, en 1941. Sa mission consistait à suivre les troupes des Waffen—SS dans leur avancée vers l'est pour « nettoyer » et germaniser la Pologne des partisans, des Tziganes ainsi que des Juifs. Théoriquement, les individus conscrits dans la Police d'Ordre étaient exemptés de service dans l'armée et censés opérer dans leurs zones d'habitations. Selon l'explication de Christopher R. Browning, c'est là ce qui motiva en grande partie de nombreux hommes, jeunes et moins jeunes, alors peu enclins à joindre les lignes de front et la violence qui y régnait, de s'enrôler dans cette force essentiellement civile. En 1939, puis en 1941, le bataillon de police 101 subit une réorganisation et voit toute son élite et ses policiers de carrière transférés dans d'autres unités plus stratégiques où leur compétence est requise. Il ne reste donc plus que les réservistes, autrement dit les membres non permanents de l'unité ou, d'après la définition ci-dessus, les *irréguliers*. Selon Browning :

“[...] for the most part, Reserve Police Battalion 101 was now composed of men without any experience of German occupation methods in eastern Europe,

²⁸ Browning, C., R. (1992), op. cit.

or for that matter—with the exception of the very oldest who were World War I veterans—any kind of military service”²⁹.

À la tête de ce bataillon se trouvait le Major Wilhelm Trapp, ancien combattant de la Première Guerre mondiale, décoré de la Croix de Fer Première Classe, devenu par la suite policier de carrière. Si Trapp pouvait être considéré comme un combattant de la première heure du Parti, il n’a pourtant jamais fait partie des SS, contrairement à ses deux subordonnés, les capitaines Wolfgang Hoffmann et Julius Wohlauf. Dans une description plus détaillée des hommes du bataillon, Christopher R. Browning mentionne que :

“Of the rank and file, the vast majority were from the Hamburg area. About 63 percent were of working-class background, but few were skilled laborers. The majority of them held typical Hamburg working-class jobs: dock workers and truck drivers were most numerous, but they were also many warehouse and construction workers, machine operators, seamen, and waiters. About 35 percent were lower-middle-class, virtually all of them white-collar workers. Three-quarters were in sales of some sort; the other one quarter performed various office jobs, in both the government and private sector. The number of independent artisans and small businessmen was very small. Only a handful (2 percent) were middle-class professionals, and very modest ones at that, such as druggists and teachers. The average age of the men was thirty-nine; over half were between thirty-seven and forty-two, a group considered too old for the army but most heavily conscripted for reserve police duty after September 1939”³⁰.

L’auteur ajoute que, compte tenu de leur âge, ces individus ne pouvaient pas être considérés comme fanatiques puisque la majeure partie de leur éducation s’était déroulée dans l’ère pré-nazie. Bref, il s’agissait là d’hommes tout à fait banals et représentatifs d’une grande proportion de la population allemande et dont les caractéristiques juraient pour le moins avec l’idée de criminels dangereux, psychopathes ou sadiques. Pourtant, une fois arrivé sur le théâtre de leur première mission, à Jozefow, en Pologne, le 13 juillet 1943, le Major Trapp annonce à ces hommes leur mission et propose à tous ceux qui la refusent de le manifester et sortir du rang. Sur 500 hommes, seulement douze la refusent. Comment interpréter

²⁹ Browning, C. R. (1992), op. cit. p. 44.

³⁰ Browning, C., R. (1992), op. cit. pp. 47-48.

qu'autant d'individus, qui n'ont pourtant rien de fanatiques ni de déséquilibrés, participent si massivement aux massacres ? Rappelons que ce bataillon, composé de 500 hommes, fut responsable de la mort de 30'000 civils par pelotons d'exécution, ainsi que de la déportation de 45'000 autres personnes dans les camps d'extermination et ce, sur une période de 16 mois. Harald Welzer fait remarquer qu'un simple calcul indique que chaque tueur comptabilise en moyenne 170 victimes³¹. Christopher R. Browning constate pourtant que ces tueurs se répartissent selon trois modalités. La première se réfère à ce qu'il nomme des « tueurs enthousiastes » se portant volontaires pour la « chasse aux Juifs »³². Il s'agit d'à peu près cinq à dix pour cent de l'ensemble des hommes et dont il prétend qu'ils agissent par pur sadisme. Une seconde modalité renvoie à environ dix à quinze pour cent des individus qui refusent systématiquement toute participation. L'auteur ne donne pas d'explication à cela, mais nous y reviendrons par la suite. Enfin, une troisième modalité regroupe le quatre-vingt pour cent des hommes : « who performed as shooters and ghetto clearers when assigned but who did not seek opportunities to kill (and in some cases refrained from killing, contrary to standing orders, when no one was monitoring their actions) »³³. Dans ce dernier cas, l'auteur affirme que ces individus auraient agi par un double mécanisme situationnel d'obéissance à l'autorité et de pression à la conformité. Ce sont là deux mécanismes majeurs qu'il nous faut présenter plus systématiquement.

2.3.1.1 Obéissance ou consentement à l'autorité ?

L'obéissance à l'autorité tel qu'y renvoie Christopher R. Browning, renvoie à la désormais célèbre expérience du psychologue social américain Stanley Milgram³⁴. Celle-ci met en évidence la promptitude d'individus, pourtant tout à fait ordinaires, à obéir à un expert — perçu comme figure d'autorité — et à infliger des décharges électriques à un sujet qui ne parvient pas à associer des paires de mots dans une banale étude sensée porter sur la mémoire. Dans cette expérience, dont les sujets constituent des individus recrutés par des petites annonces du journal local, 26 des 40 participants

³¹ Welzer, H. (2007), op. cit.

³² Browning, C., R. (1992), op. cit. p. 168.

³³ Browning, C. R. (1992), op. cit. p. 168.

³⁴ Milgram, S., *Obedience to Authority : An Experimental View*. New York: Harper & Row, 1974.

vont jusqu'à appliquer, non sans stress ressenti, des décharges pouvant aller jusqu'à 450V à un individu qui leur est parfaitement inconnu et dont ils savent qu'elles peuvent être létales. Si Stanley Milgram parle alors d'un « état agentique » en vertu duquel les participants se métamorphosent en instruments de la volonté d'un autre, d'une organisation, ou d'une hiérarchie et qu'ils perçoivent comme une figure d'autorité, c'est surtout leur adoption de la situation expérimentale, ou contexte de l'expérience qui explique leur comportement. Selon les propos d'Hannah Arendt :

« [...] toute action, accomplie par une pluralité d'hommes, peut se diviser en deux étapes : le commencement, initié par un « chef », et la réalisation, au cours de laquelle beaucoup de gens viennent se joindre à ce qui devient alors une entreprise commune. Dans le contexte qui est le nôtre [l'entreprise commune d'élimination d'une population] tout ce qui compte, c'est l'idée que nul homme, quelle que soit sa force, ne peut accomplir quoi que ce soit, de juste ou d'injuste, sans l'aide d'autrui »³⁵.

Dès lors, et selon la philosophe, si les gens viennent se joindre à l'entreprise commune, ce n'est pas tant par obéissance mais bien plutôt parce qu'ils y consentent. Or, pour bien saisir le sens de l'expérience de Milgram, il est nécessaire de revenir sur la distinction entre ces deux notions, telle qu'établie par Hannah Arendt et selon laquelle :

« [...] tous les gouvernements, même les plus autocratiques, même les tyrannies, « reposent sur le consentement », et l'erreur réside dans l'équation entre consentement et obéissance. Un adulte consent là où un enfant obéit ; si on dit qu'un adulte obéit, en réalité, il soutient l'organisation, l'autorité ou la loi à laquelle il prétend « obéir »³⁶.

L'enfant, tel l'esclave, obéit à son supérieur. Dans l'obéissance, contrairement au consentement tel que définit par Hannah Arendt, le supérieur n'a pas besoin du soutien au sens donné ci-dessus pour mener un projet à bien. L'enfant se soumet puisque sans l'obéissance à son tuteur, il ne peut se développer. Aussi, et malgré le désormais célèbre titre de l'expérience de Milgram, c'est davantage un soutien et un

³⁵ Arendt, H., *Responsabilité et jugement*. Paris : Payot, 2005, p. 77.

³⁶ Arendt, H. (2005), op. cit. pp. 76-77.

consentement à une entreprise qui est en jeu plutôt qu'une soumission. C'est là le principe même de la *servitude volontaire* des écrits d'Étienne de La Boétie selon qui :

« Il ne faut pas seulement que [ceux qui entourent le tyran] fassent ce qu'il ordonne, mais aussi qu'ils pensent ce qu'il veut et souvent même, pour le satisfaire, qu'ils préviennent ses propres désirs. Ce n'est pas le tout de lui obéir, il faut encore lui complaire ; il faut qu'ils se rompent, se tourmentent, se tuent à traiter ses affaires, et puisqu'ils ne se plaisent qu'à son plaisir, qu'ils sacrifient leur goût au sien, qu'ils forcent leur tempérament et dépouillent leur naturel. Il faut qu'ils soient attentifs à ses paroles, à sa voix, à ses regards, à ses gestes : que leurs yeux, leurs pieds, leurs mains soient continuellement occupés à épier ses volontés et à deviner ses pensées »³⁷.

Ainsi, et à travers cette lecture des résultats de l'expérience de Stanley Milgram, il ressort que les participants *consentent* à l'entreprise consistant à infliger des traitements cruels à une personne, davantage qu'ils ne se soumettent strictement à une autorité. C'est ce consentement à la *situation*, ou anticipation de la tâche à accomplir par le participant et de la volonté de l'autorité incarnée par l'expérimentateur – plutôt qu'exclusivement aux ordres de l'expérimentateur – qui tendrait à détourner ou annihiler toute empathie pour la victime. C'est là l'explication que donne Hannah Arendt du comportement et des actions d'Adolf Eichmann, ancien responsable nazi de la coordination des déportations des Juifs d'Europe vers les camps de la mort³⁸. La philosophe prétend que ce n'est pas tant une haine ou un antisémitisme qui sous-tendent la participation du bureaucrate à l'élimination des Juifs, qu'un soutien, ou consentement total, à cette entreprise qui s'est exprimé, ou manifesté, par un travail zélé et une dévotion à la bureaucratie et aux ordres à leur tour exprimant un souci d'ambition et d'accomplissement personnel. Eichmann ne transférait pas des êtres humains mais des « colis », dont les armes étaient davantage « le stylo et le formulaire administratif »³⁹ plutôt que la mitrailleuse. Ce mécanisme d'efficacité et de consentement est *banal* pour Hannah Arendt puisqu'il est caractéristique de toute bureaucratie moderne, indépendamment de la tâche dans laquelle celle-ci est impliquée, fût-elle l'infliction du *mal*. C'est là le cœur même de la célèbre thèse de la

³⁷ La Boétie, E., de, *Discours de la servitude volontaire*. Paris : Mille et une nuits, 1995, p.36.

³⁸ Arendt, H. (1966), op. cit.

³⁹ Brauman, R. & Sirvan, E. (1999), op. cit.

banalité du mal d'Arendt. Dès lors, Eichmann, tout comme l'ensemble des fonctionnaires, a soutenu, bien plus qu'il n'a obéi à l'entreprise criminelle sans laquelle *le tyran* serait resté totalement impuissant. Bien qu'il s'agisse d'explications qui portent avant tout sur les fonctionnaires et non sur les exécuteurs au sens que nous en avons donné plus haut, l'idée de consentement est pourtant fondamentale pour saisir la participation et le maintien des exécuteurs dans la violence. Mais avant cela, pourquoi ces individus, et là nous revenons aux « hommes ordinaires », ont-ils consenti ? Le consentement peut provenir de sources multiples – idéologie, religion, fanatisme – mais il peut aussi résulter des dynamiques sociales entourant immédiatement l'acteur. C'est là le principe même de la thèse de la pression à la conformité, autre mécanisme expliquant la participation de ces « hommes ordinaires » aux tueries et massacres.

2.3.1.2 *La pression à la conformité*

Dans le cadre des hommes ordinaires décrits par Browning, si tous ont agi au sein d'une organisation hiérarchisée, la comparaison avec le cas d'Eichmann doit être menée avec précaution. Ces hommes étaient directement exposés aux conséquences de leurs gestes. Mais aussi, et contrairement au criminel de bureau, ils agissaient en premier lieu au sein d'un groupe évoluant selon ses dynamiques propres et notamment selon un mécanisme de pression à la conformité. Il renvoie au principe en vertu duquel, dès lors qu'un groupe est impliqué dans une tâche, quelle qu'elle soit, y compris l'extermination d'une population, apparaît un phénomène constant et systématique selon lequel tous les membres se voient structurellement contraints de participer à l'action en cours et se conformer aux usages, normes et idées du groupe et dont le non respect peut entraîner l'exclusion⁴⁰. Tel que le révèle Muzafer Sherif, plus la situation dans laquelle se trouvent les participants les plonge dans l'incertitude, plus ils auront tendance à abandonner leurs cadres référentiels et s'aligner sur les normes supposées du groupe. Aussi, plus l'incertitude est grande et la situation rompant avec

⁴⁰ Le mécanisme de la pression à la conformité a essentiellement été mis en évidence dans les expériences des psychologues sociaux Sherif, M., *The Psychology of Social Norms*, New York, 1936 ; ainsi que Asch, S., « Effects of Group Pressure Upon The Modification and Distortion of Judgements », in H. Guetzkow (éd.), *Groups, Leadership and Men*, Pittsburgh, 1951 : p177-190.

les habitudes, plus l'alignement avec le groupe est prégnant⁴¹. C'est également là les résultats de la recherche de Salomon Asch sur la malléabilité, ou plasticité des jugements de sujets qui doivent déterminer laquelle des trois barres dessinées sur un panneau correspond à un étalon placé juste à côté. Dès lors que des compères – de sept à neuf personnes – identifient systématiquement la mauvaise barre, le participant s'y conforme trois fois sur quatre⁴². Tout laisse à penser que la situation dans laquelle se sont trouvés ces hommes ordinaires était pour le moins inhabituelle et où s'exclure du groupe aurait entraîné une situation d'autant plus difficile à supporter pour l'individu. Aussi, un *alignement* mutuel des acteurs les uns aux autres s'opère. Ces individus agissent au sein d'un réseau d'interactions et la prise de décision est tributaire de ce que font les autres membres du groupe.

Le fait même d'infliger la violence agit comme un rite⁴³ qui unit, ou cimente, ses acteurs et donne une existence au groupe en générant peu à peu la solidarité, ou l'obligation morale des uns envers les autres. La violence transforme des individus vulnérables face à une violence extrême en un groupe redouté et capable d'instiller, en tant que groupe, une terreur ultime. Dans le cas de ces hommes ordinaires, la participation aux tueries s'envisage en vertu d'une logique interne de cohésion et, ultimement, de cohérence. C'est par ces mécanismes que Christopher R. Browning conclut qu'il est paradoxalement plus répandu parmi les exécuteurs de participer activement aux tueries et ainsi rester intégré au groupe, plutôt que de refuser la tâche et d'en être exclu⁴⁴. Aussi, et sur le théâtre des exécutions, les dynamiques du groupe l'emportent sur la capacité de jugement de l'individu qui se trouve coopté dans la violence par le contexte situationnel dans lequel il évolue. Il ressort des recherches de Christopher R. Browning⁴⁵ que des gens ordinaires placés dans des circonstances extraordinaires — stress des tueries, contexte de guerre, pression à la conformité — deviennent capables de se livrer à des actions qu'ils n'ont pourtant pas préméditées.

⁴¹ Sherif, M. (1936), op. cit.

⁴² Asch, S. (1951), op. cit.

⁴³ Girard, R., *La violence et le sacré*. Paris : Hachette Littérature, 1990.

⁴⁴ Browning, C. R. (1992), op. cit.

⁴⁵ Ibid.

En conséquence, et pour la majorité des exécuteurs, le sociologue Zygmunt Bauman en conclut que :

« [...] cruelty correlates with certain patterns of social interaction much more closely than it does with personality features or other individual idiosyncrasies of the perpetrators. Surely some individuals tend to be cruel if cast in a context which disempowers moral pressures and legitimizes inhumanity »⁴⁶

Les circonstances dans lesquelles évolue l'individu ont le pouvoir de le transformer en tueur de masse selon la perspective situationnelle — par opposition à dispositionnelle — de l'étiologie du comportement génocidaire. La métamorphose des individus en tueurs de masse résulte d'un mécanisme par lesquels ils se glissent dans des rôles que les circonstances leur offrent⁴⁷. Qu'il s'agisse de l'obéissance à l'autorité, ou du consentement à l'autorité tel que nous l'affirmons, ou même de la pression à la conformité, l'individu est plongé dans un univers total, au sens donné par Erving Goffman⁴⁸, ce qui ne laisse qu'un espace de manœuvre très limité à l'acteur. En cela, dirait Hannah Arendt, cet univers constitue les circonstances (atténuantes ?) dans lesquelles l'individu a pourtant décidé d'agir⁴⁹. Le contexte, certes, déterminé en grande partie les actions des tueurs, mais il ne peut en expliquer les mécanismes à lui seul et c'est pour cela qu'il nous faut encore présenter un point de vue touchant aux dimensions situationnelles de la participation des irréguliers dans la violence de masse.

2.3.1.3 Les cadres de référence

Harald Welzer franchit une étape supplémentaire en matière d'explication situationnelle⁵⁰. Pour lui, tout phénomène d'élimination d'une population — et corollairement, toute participation à cette élimination — débute par un processus de distinction entre un « eux » et un « nous » et qui se polarise peu à peu pour

⁴⁶ Bauman, Z. (2000), op. cit. p. 166.

⁴⁷ Milgram, S. (1974), op. cit.; Bauman, Z. (2000), op. cit.

⁴⁸ Goffman, E., *Asiles; études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*. Paris : Éditions de Minuit, 1968.

⁴⁹ Arendt, H. (2005), op. cit.

⁵⁰ Welzer, H. (2007), op. cit.

bouleverser les rapports sociaux et entraîner une exclusion des premiers du cercle d'obligation des seconds. Selon Claude Levi-Strauss :

« L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères »⁵¹.

De facto, cette exclusion produit des conséquences sur le plan de la responsabilité morale du groupe composé du « nous » puisque celui-ci va systématiquement chercher à promouvoir ses propres intérêts au détriment du « eux », dont l'élimination n'est plus interprétée en terme de crime, mais bien plutôt en vertu des intérêts propres du « nous »⁵². L'extermination constitue la forme extrême de ce mécanisme qui fait partie des constantes du comportement humain mises en évidence par la psychologie sociale traitant des dynamiques de groupes⁵³. Il s'agit là d'un phénomène mieux connu sous le nom de *déshumanisation* de l'ennemi. Ce premier cercle, telle une « matrice interprétative, [...] fournit un cadre aux orientations normatives des individus et à leurs transformations »⁵⁴. À son tour, ce cadre référentiel, formé de normes politiques, religieuses, sociales ou autre, évolue et change au gré du développement de la situation tant politique que sociale dans laquelle les acteurs sont immergés. Ce phénomène ressort de manière frappante dans le témoignage de Sebastian Haffner, alors jeune juriste en cours de formation durant la montée au pouvoir d'Adolf Hitler, et qui dépeint la dégradation de la situation sociale, économique et juridique des Juifs en Allemagne avant même que la violence n'ait

⁵¹ Lévi-Strauss, C., *Race et histoire*. Paris :Gonthier, 1961, pp. 19-20.

⁵² Anderson, B., *Imagined Communities: Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*. London: Verso, 2006; Arnold, B., "Justifying Genocide: Archaeology and the Construction of Difference". In Hinton, A., L., *Annihilating the Difference: the Anthropology of Genocide*. Berkeley & Los Angeles: University of California Press, 2002.

⁵³ Tajfel, H., *Human Groups and Social Categories*, New York: Cambridge University Press, 1981.

⁵⁴ Welzer, H. (2007), op. cit. p. 19.

débute⁵⁵. Une étape décisive du rejet des Juifs hors du cercle d'obligation morale fut la mise sur pied des Lois de Nuremberg, en 1935, légalisant – et de fait légitimant – le boycott de leur commerce. Pour les hommes ordinaires dont il est question chez Christopher R. Browning, la déshumanisation des Juifs ne prend pas des formes extrêmes — vermine, maladie — telles qu'elle peut se manifester chez les fanatiques. Cela apparaît clairement dans les hésitations que nombreux d'entre eux éprouvent dès lors qu'ils doivent mettre leur fusil en joue et tirer. L'action de ces tueurs intervient dans le cadre d'une « politique de défense » de l'Allemagne et de sa population et, à ce titre, une fois surmontées les difficultés initiales des tueries, non problématique ou contraire à la morale. Les tueurs ne sont même plus déresponsabilisés puisqu'en vertu de ce cadre référentiel, ils n'ont plus aucun engagement moral à entretenir envers cet « ennemi ». La progression dans l'abjecte modifie aussi profondément les représentations des exécuteurs où des effets de normalisation de l'horreur s'observent. Par exemple, de nombreux tueurs envoyaient à leurs familles, ou petites amies, des lettres décrivant la violence des champs d'exécutions et dont ils ne se doutaient même pas qu'elles pourraient choquer pour qui ne partageait pas leur expérience. L'idée de *cadre de référence*, notion inspirée d'Erving Goffman⁵⁶ est absolument cruciale pour Harald Welzer, car, c'est en vertu de l'interprétation d'un cadre référentiel qu'en font les acteurs, que des comportements aussi extrêmes que le meurtre de masse peuvent être adoptés⁵⁷. Aussi, Harald Welzer avance que :

« [...] les exécuteurs, sur place, agissaient à l'intérieur d'un cadre référentiel ne laissant pas place au moindre doute sur la nécessité et l'opportunité de leurs actes ; en ce sens le réseau de normes mutuellement définies que constituaient les hommes dans leur pratique était hermétique et aucune critique extérieure ne le mettait en question »⁵⁸.

⁵⁵ Haffner, S., *Histoire d'un Allemand. Souvenirs (1914-1933)*. Paris : Babel, 2003.

⁵⁶ Goffman, E., *Les cadres de l'expérience*. Paris : Éditions de Minuit, 1991.

⁵⁷ Goffman définit le cadre de la manière suivante : « je soutiens que toute définition de situation est construite selon des principes d'organisation qui structurent les événements — du moins ceux qui ont un caractère social — et notre propre engagement subjectif. Le terme de « cadre » désigne ces éléments de base », Goffman, E. (1991), op. cit. p. 19.

⁵⁸ Welzer, H., (2007), op. cit. p. 230.

Ce cadre évolue par la pratique de la violence et des actions commises sur le terrain. Par exemple, il a été montré que la pratique de la violence altère les esprits et provoque fascination, excitation, attraction et frénésie de ceux qui la perpètrent⁵⁹. Selon Hugo Slim, une partie de l'altération que provoque la guerre, et la violence, ajouterons-nous, provient du fait morbide, mais indéniable, qu'elle s'accompagne de plaisir, tel qu'il en ressort de nombreux témoignages, notamment de soldats américains lors de la guerre du Vietnam⁶⁰. Les viols, destructions, humiliations, pillages, révèle Joanna Bourke, provoquent une « atmosphère carnavalesque » qui excite une grande partie des agresseurs⁶¹. Cette excitation, ou frénésie provoque une *décharge* de terrain qui s'exprime sous la forme d'une violence extrême⁶² et qui, d'une certaine manière, rééquilibre la situation de stress vécue par les tueurs. Elle ressort notamment à de nombreux endroits dans la lecture des *Bienveillantes* de Jonathan Littell⁶³. Selon Hugo Slim, une telle excitation, quasi sexuelle, est probablement une des raisons pour lesquelles le viol est si fréquent en temps de guerre, tel que cela s'est produit en Bosnie-Herzégovine entre 1992 et 1995⁶⁴. Cette forme, ou plus-value, est le symptôme d'un mécanisme pourtant plus profond qui renvoie au pouvoir que de telles humiliations et violences confèrent à leurs auteurs, et de l'impuissance totale de leurs victimes. Dans certains cas, la violence extrême infligée restaure une spoliation perçue de la part de l'auteur, dont il se sent le droit et la légitimité de restaurer ce tort. Dans le contexte du nettoyage ethnique en Bosnie-Herzégovine, le viol a souvent été perpétré par de jeunes hommes sans réelle situation, aussi modeste soit-elle, en temps de paix, et n'ayant jamais eu, pour toutes sortes de raisons, une relation stable avec une femme⁶⁵. Dès lors, le contexte de violence et les activités violentes qui s'y déroulent, telles des plus-values, provoquent plaisir et

⁵⁹ Grossman, D., *On Killing : The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*. Boston: Little, Brown & Company, 1995; Sofsky, W., *Traité de la Violence*. Paris : Gallimard, 1998 ; Bourke, J., *An Intimate History of Killing : Face-to-Face Killing in Twentieth Century Warfare*. New York: Basic Books, 1999.

⁶⁰ Slim, H., *Killing Civilians. Method, Madness, and Morality in War*. New York : Columbia University Press, 2007 ; Bourke, J. (1999), op. cit.

⁶¹ Bourke, J. (1999), op. cit.

⁶² Sofsky, W., *L'ère de l'épouvante. Folie meurtrière, terreur, guerre*. Paris : Gallimard, 2002.

⁶³ Littell, J. *Les Bienveillantes*. Paris : Gallimard, 2006.

⁶⁴ Slim, H. (2007), op. cit.

⁶⁵ Rieff, D., *Slaughterhouse: Bosnia and the Failure of the West*. New York, Toronto : Simon & Schuster, 1995.

jouissance et ainsi décharges de tensions provoquées par la spoliation perçue de la part des exécuteurs. La guerre, et la violence qui l'accompagne, redéfinissent totalement les normes sociales, où la surenchère des conduites des exécuteurs n'a de limite que leur imagination, sans pour autant que ceux-ci n'aient nécessairement une personnalité sadique ou pathologique :

« A sustained familiarity with violence, killing and rape combines with a lack of regards for the enemy as real people to enable extrême cruelty. Killing, rape and torture are then often done simply for fun and sheer sadistic pleasure »⁶⁶.

Dans le contexte de massacres de masse, le plus difficile est d'initier les exécuteurs à commettre leur premier acte violent. Mais une fois celui-ci accompli, le mécanisme de répétition — instinct parmi le plus puissant que l'homme connaisse — « normalise » la violence et facilite son maintien tout en inhibant la faculté de juger, ou ce que Hannah Arendt nomme la « pensée », et sur laquelle nous reviendrons ci-dessous⁶⁷. La répétition désensibilise et c'est précisément pour cette raison que le premier meurtre doit immédiatement s'accompagner d'une série d'autres ; les chefs nazis l'avaient bien compris pour les hommes ordinaires transformés en exécuteurs de masse par les pelotons d'exécution. Les travaux de Christopher R. Browning⁶⁸, tout comme les récits de tueurs rwandais collectés par Jean Hatzfeld⁶⁹, montrent avec quelle rapidité, et malgré quelques difficultés initiales, ces bourreaux accomplissent leur mission sans pour autant qu'ils ne s'en émeuvent. Par exemple, Léopold, relatant sa première fois, prétend que :

« Ce monsieur tué sur la place du marché, je peux vous en raconter un souvenir exact, car il est le premier. Pour d'autres c'est plus fumeux, je n'en ai plus trace dans ma mémoire. Je les ai considérés sans gravité ; je n'ai même pas repéré, à l'occasion de ces meurtres, cette petite chose qui allait me changer en tueur »⁷⁰.

⁶⁶ Slim, H. (2007), op. cit. p. 235.

⁶⁷ Arendt, H. (1966), op. cit. ; Arendt, H. (2005), op. cit.

⁶⁸ Browning, C. R. (1992), op. cit.

⁶⁹ Hatzfeld, J., *Une saison de machettes, récits*. Paris : Seuil, 2003.

⁷⁰ Hatzfeld, J. (2003), op. cit. p. 34.

Quant à Adalbert, qui a également participé au génocide rwandais, questionné sur son apprentissage aux tueries, il relate :

« Nombre de cultivateurs n'étaient pas lestes en tueries, mais ils se montraient consciencieux. De toute façon, la manière se façonnait avec l'imitation. Le rabâchage et la répétition contraignent la maladresse. C'est, je crois, une vérité pour n'importe quelle activité de main »⁷¹.

Tout dépend de l'interprétation que l'exécuteur fait de la situation dans laquelle il se trouve. Le sens qu'il en donne, et qui guide en grande partie son action, est tributaire de ses attentes et expériences antérieures, mais aussi de sa manière d'accomplir sa tâche ainsi que la gestion des *inattendus* qui peuvent surgir au moment de sa réalisation et des solutions qui y sont apportées. Ce processus laisse entendre que l'action des exécuteurs se déroule dans un contexte ouvert, c'est-à-dire laissant place à une marge de manœuvre et un espace d'autonomie. Aussi, il est crucial de tenir compte de l'évaluation que l'exécuteur a de cette marge de manœuvre. En est-il conscient ? Comment l'évalue-t-il ? Et comment évalue-t-il les conséquences d'une participation ou, au contraire, d'un refus d'exécution des victimes ? Cette appréciation, ainsi que l'interprétation de la marge de manœuvre et la décision finale que prend l'acteur, « dépendent aussi de dispositions personnelles, d'expériences biographiques, d'opinions et de convictions individuelles, de la compétence dans l'action envisagée »⁷². Et l'auteur de conclure sur son modèle :

« Un acte se situe donc dans le cadre de plusieurs contextes qu'il faut distinguer, depuis le niveau social jusqu'au niveau individuel. Grâce à cette distinction, nous pouvons non seulement décrire ce que les acteurs ont fait, mais aussi comment ils ont perçu, en tant que personnes, chaque situation, quelles conditions propres à celle-ci ont déterminé leur conduite et dans quel cadre de conditions normatives d'ordre social et dépassant les seules compétences et responsabilité individuelles chaque action a eu lieu »⁷³.

Cette violence transforme peu à peu ces groupes en communautés organiques fermées où les actions entreprises tendent à homogénéiser et rendre similaire les individus qui

⁷¹ Hatzfeld, J. (2003), op. cit. p. 43.

⁷² Welzer, H. (2007), op. cit. p. 20.

⁷³ Ibid.

y participent et qui, désormais, sont de mêmes race, ethnie, conditions sociales ; mais aussi homogènes, puisque partageant une action commune : l'extermination de civils ou l'infliction d'une cruauté extrême. Cette communauté est fermée puisque ce sont les normes internes et les interactions de ses membres, réels organes, qui permettent à celle-ci de survivre et d'évoluer. Cette fermeture se manifeste dans les lettres que leurs membres envoient à leur famille et qui dépeignent l'horreur des scènes auxquelles ils contribuent sans se douter moindrement de la réaction qu'un individu externe, et encore plus surprenant, un être aimé, puisse être horrifié et dégoûté et se rendre compte de la nature abjecte des actions en cours.

2.3.1.4 *Hannah Arendt et l'absence de pensée*

Nous l'avons mentionné ci-dessus, sur l'ensemble des individus composant le bataillon 101 de réserve de la Police d'Ordre, 10 à 15% des individus ont systématiquement refusé les ordres⁷⁴. Il nous paraît important d'envisager les raisons de ce refus et ce, dans l'espoir d'affiner les connaissances relatives à ceux qui, sans pour autant être sadiques ou psychopathes, ont participé à cette violence. Étonnamment, la recherche s'est très peu intéressée au pourquoi d'un tel refus. Contrairement à ce qui est généralement prétendu, les quelques hommes qui sont sortis du rang quand le Major Trapp leur en a donné le choix, ne semblent pas avoir été inquiétés ni menacés de quelle que manière que ce soit⁷⁵. Selon un constat similaire, le criminologue allemand Herbert Jäger⁷⁶, cité par Peter Longerich⁷⁷, et qui s'est lui aussi intéressé aux exécuteurs de terrain de la Solution finale, arrive à peu près aux mêmes résultats que Christopher R. Browning. Il révèle que sur cent trois dossiers d'archives de cas de refus d'ordre, aucun n'a donné lieu à des menaces ou représailles de la part de la hiérarchie. Les refus entraînaient au pire un ostracisme qu'il fallait alors assumer, mais ne constituaient en rien un crime au sein du IIIème

⁷⁴ Browning, C. R. (1992), op. cit.

⁷⁵ Ibid.

⁷⁶ Jäger, H., *Verbrechen unter totalitärer Herrschaft. Studien zur nationalsozialistischen Gewaltkriminalität*. Frankfurt a. M. : Suhrkamp, 1982.

⁷⁷ Longerich, P., « Holocaust ». In Heitmeyer, W. & Hagan, J., *International Handbook of Violence Research, Vol. 1*. Dordrecht, Boston, London: Kluwer Academic Publishers, 2003, pp. 139-169.

Reich⁷⁸. Dès lors, comment expliquer que si peu aient refusé les ordres, alors que la majorité y ait consenti ?

Hannah Arendt propose une thèse tout à fait intéressante en la matière⁷⁹. Selon la philosophe, comme nous l'avons déjà relevé plus haut, la participation aux tueries relève avant tout d'un consentement des individus : ceux-ci soutiennent l'entreprise criminelle. Selon elle, et dans le contexte de la Solution finale, ceux qui n'ont pas participé aux tueries sont les seuls qui ont « osé juger par eux-mêmes » de la situation dans laquelle ils évoluaient et que, contrairement à leurs congénères, ils disposaient d'un meilleur, ou du moins d'un autre cadre référentiel ou « système de valeurs »⁸⁰. Ces individus n'ont pas systématiquement appliqué une « formule », qui leur était pourtant fortement recommandée, dès lors qu'ils se trouvaient en situation d'équilibre instable face à la majorité. Hannah Arendt avance la thèse selon laquelle, pour ces individus, le refus de participer aux tueries ne provient pas tant du fait que cela était mal, mais bien davantage parce que ce :

« n'était qu'à cette condition qu'ils pourraient continuer à vivre avec eux-mêmes. [...] Pour le dire crûment, ils ont refusé le meurtre, non pas tant parce qu'ils tenaient fermement au commandement « Tu ne tueras point », que parce qu'ils ne voulaient pas vivre avec un meurtrier – à savoir eux-mêmes »⁸¹.

Pour reprendre une dimension cruciale de la thèse de la banalité du mal telle que développée dans son ouvrage sur Eichmann⁸², ces individus ont refusé parce qu'ils :

« ont été les seuls à oser juger par eux-mêmes, et ils ont été capables de le faire parce qu'ils disposaient d'un meilleur système de valeur ou parce que les vieux

⁷⁸ La question du « Befehlnotstand », ou situation dans laquelle l'individu ne peut agir autrement qu'exercer les ordres sous peine de craindre pour sa propre vie demeure malgré tout un débat et il est dangereux de généraliser les propos de Jäger. Le cas de Drazen Erdemovic, impliqué dans la fusillade de centaines de civils musulmans dans le cadre du massacre de Srebrenica, en Bosnie-Herzégovine, révèle que ses supérieurs avaient exprimé la ferme intention de le placer aux côtés de gens à abattre s'il persistait dans son refus de réintégrer les pelotons d'exécutions.

⁷⁹ Arendt, H. (2005), op. cit.

⁸⁰ Arendt, H. (2005), op. cit. p. 74.

⁸¹ Arendt, H. (2005), op. cit. p. 75.

⁸² Arendt, H. (1966), op. cit.

standards sur ce qui est juste et ce qui est injuste étaient encore fermement implantés dans leur esprit et leur conscience »⁸³.

C'est par l'absence du « penser », autrement dit de la relation avec soi-même et l'engagement dans un dialogue silencieux avec soi-même, de même que la faculté de juger par soi-même plutôt qu'en adoptant les valeurs et les standards moraux de la société que la participation à la violence de masse de ces individus s'explique. Pour Arendt, le tueur est celui qui a accepté sans critique et sans faire preuve de scepticisme les normes et standards moraux proposés par Hitler et le IIIème Reich, contrairement à ceux qui s'y sont opposés et ont pris conscience de l'impossibilité qu'ils auraient de vivre avec eux-mêmes s'ils les mettaient en application activement. Ne pas agir constituait probablement l'unique option que les citoyens, dans la sphère individuelle, possédaient pour contrer les politiques du IIIème Reich : ne pas consentir. Ces quelques remarques viennent clore les grands axes théoriques touchant à la participation d'hommes ordinaires dans la violence de masse. Celle-ci est aussi le résultat de la participation d'exécuteurs qui n'ont rien de l'homme ordinaire. Il s'agit de psychopathes, sadiques ou brutes, objet de la section suivante.

2.3.2 *Psychopathes et sadiques*

Pour certains, les massacres, viols, pillages et ce qui confère à la violence son aspect massif et si efficace, sont en partie la conséquence de l'action de psychopathes et sadiques; ou ce que Christopher R. Browning nomme des « enthusiastic killers »⁸⁴. Selon Benjamin Valentino : « These men seem driven more by an undifferentiated urge to hurt others than by a well-developed hatred of their specific victims »⁸⁵. La structure nazie responsable de l'élimination des Juifs n'y échappait pas, comme le révèle Raul Hilberg :

⁸³ Arendt, H. (2005), op. cit. p. 75.

⁸⁴ Browning, C. R. (1992), op. cit. p. 168; Lifton, R. J., *The Nazi Doctors: Medical Killing and the Psychology of Genocide*. New York: Basic Books, 1986; Rhodes, R., *Masters of Death. The SS-Einsatzgruppen and the Invention of the Holocaust*, New York: Alfred A. Knopf, 2002; Valentino, B., A., *Final Solution, Mass Killing and genocide in the Twentieth Century*, Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 2004.

⁸⁵ Valentino, B., A. (2004), op. cit. p. 41.

« Dans certains cas, le sadisme s'exerçait à l'état pur. Cette forme de conduite apparaissait lorsque ces hommes qui voulaient faire étalage de leur domination sur les Juifs se retrouvaient face à face avec eux. Ces individus jouaient avec leurs victimes. Au début, ils tendaient des broches à dents aux Juifs pour nettoyer les trottoirs. [...] Dans le contexte d'un camp où ils se sentaient tout permis, ils pouvaient se servir des Juifs pour s'exercer au tir, ou se choisir des femmes comme esclaves sexuelles. À Auschwitz, Otto Moll, sadique achevé, promettait la vie sauve à un détenu si celui-ci était capable de traverser deux fois pieds nus en courant, et sans tomber, une fosse de cadavres en train de brûler »⁸⁶.

Le cas de l'Holocauste n'est pas singulier et la présence de sadiques s'observe aussi dans d'autres contextes, comme l'illustre l'extrait suivant dans le cadre yougoslave :

« Un individu a eu les oreilles coupées au couteau par un soldat [...]. Alors que, de douleur, il se prenait la tête dans les mains, une jeune femme l'a émasculé avec un instrument appelé « cuillère ». Un garde lui a tiré une balle dans la tête pendant qu'il gisait sur le sol. Certains prisonniers ont eu le nez ou les oreilles coupés. D'autres ont été énucléés. On s'est servi de couteaux pour faire des plaies jusqu'à l'os ; on a coupé des doigts, et tout cela en présence d'autres prisonniers »⁸⁷.

La présence de ces individus ne peut s'envisager sans tenir compte du « contexte d'habilitation » corollaire à leur participation. Leur présence, nous dit Benjamin Valentino, nécessite d'être envisagée à la lumière des *buts* et *stratégies spécifiques* des élites politiques et militaires⁸⁸. Pour cet auteur, la « Solution finale » l'est précisément pour deux raisons. D'une part elle est irréversible ; d'autre part, elle constitue la stratégie ultime employée par l'élite nazie pour régler ce qu'ils avaient érigé comme leur problème : la question juive et leur élimination d'Europe. L'auteur affirme que la violence à l'encontre des populations civiles ne constitue jamais une finalité en soi, mais bien un instrument de leur éradication. À cet effet, tous les moyens sont bons, y compris ce qu'il nomme la « sélection préférentielle »⁸⁹, ou recrutement par l'élite de

⁸⁶ Hilberg, R. (1992), op. cit. pp. 94-95.

⁸⁷ Etats-Unis, « Troisième rapport du gouvernement des Etats-Unis au Conseil de Sécurité des nations unies sur les violations des lois humanitaires et des Conventions de Genève dans l'ex-Yougoslavie », 6 novembre 1992., in Reporters Sans Frontières et Le Nouvel Observateur (1993) *Le livre noir de l'ex-Yougoslavie : purification ethnique et crime de guerre*, Paris : Arléa, p. 319.

⁸⁸ Valentino, B., A. (2004), op. cit.

⁸⁹ Valentino, B., A. (2004), op. cit. p. 31.

petits groupes d'irréguliers sélectionnés tout spécialement pour leurs dispositions déviantes et leur potentiel destructeur, parmi lesquels des psychopathes, des sadiques ou encore des criminels dangereux que l'on sort de prisons par milliers. Mais de l'avis de nombreux chercheurs, la présence de ce type d'exécuteurs, tout comme dans la société de manière générale, est relativement faible⁹⁰. C'est pour cette raison même que la sélection préférentielle est aussi menée au sein d'autres groupes de marginaux de la société tels que les brutes, maraudeurs et criminels d'opportunité.

2.3.3 Criminels violents, brutes et maraudeurs opportunistes

Un troisième paradigme envisage la participation d'exécuteurs et d'irréguliers en vertu de leurs caractéristiques dispositionnelles et dont on postule qu'elles sont criminogènes. On parle alors de la présence de criminels dangereux, de brutes, ou encore de maraudeurs opportunistes. La présence de ces individus, tout comme dans le cas des psychopathes et sadiques, résulterait également d'une sélection préférentielle des leaders politiques pour la mise en application d'un plan de destruction d'une population⁹¹. Qu'il s'agisse de la *Brigade Dirlewanger* dans la contexte de la Seconde Guerre mondiale⁹²; des milices *Interahamwe* au Rwanda⁹³, ou encore des *Aigles Blancs* de Vojislav Seselj dans le cadre du nettoyage ethnique en ex-Yougoslavie⁹⁴, l'emploi de criminels dangereux ou de brutes que l'on sort de prisons, ou encore de hooligans de clubs de football⁹⁵ que l'on nomme à la tête d'unités de combat, relève également d'une stratégie de leaders aux desseins criminels.

⁹⁰ Browning, C. R. (1992), op. cit. ; Valentino, B., A. (2004), op. cit.; Sémelin, J. (2005), op. cit.; Welzer, H. (2007), op. cit.

⁹¹ Gourevitch, P., *Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, nous serons tués avec nos familles*. Paris : Gallimard, 1998 ; Ignatieff, M., *L'honneur du guerrier. Guerre ethnique et conscience moderne*. Paris : La Découverte, 2000 ; Mueller, J., "The Banality of Ethnic War", *International Security*, Vol. 25(1), pp. 42-70, 2000; Rhodes, R., (2002), op. cit.; Mueller, J., *The Remnants of War*. Ithaca, N.Y. : Cornell University Press, 2004 ; Valentino, B., A. (2004), op. cit.; Ingrao, C., (2006), op. cit.

⁹² Ingrao, C. (2006), op. cit.

⁹³ Gourevitch, P. (1998), op. cit.

⁹⁴ Ignatieff, M. (2000), op. cit. ; Mueller, J. (2004), op. cit.

⁹⁵ Colovic, I., « Football, Hooligans and War », in Popov, N. (Eds.), *The Road to War in Serbia*, Budapest: Central European University Press, 2000, pp. 373-398.

C'est précisément leur capacité d'initiative, et qui plus est d'initiative cruelle, qui est valorisée par une hiérarchie dont la stratégie, ou tactique, tient dans l'application de conditions extrêmes à des populations afin que celles-ci quittent spontanément leurs régions, tel qu'il en a été le cas dans le cadre du nettoyage ethnique en Bosnie-Herzégovine par exemple⁹⁶. C'est là une stratégie redoutable de « capillarisation », ou de gouvernance à distance de la violence de masse, consistant à susciter, ou induire des foyers criminogènes locaux qui participeront « spontanément » à l'élimination de la population. Dès lors, et tout comme la répartition d'allumettes en de nombreux endroits dans un tas de bois que l'on veut faire brûler, la sélection de criminels dangereux et de maraudeurs par leur potentiel destructeur – à la fois en tant que tel, mais aussi par *contagion* – précipite et potentialise la violence de masse et le nettoyage ethnique. Si le pouvoir central donne le ton, les tactiques et stratégies locales en prennent le relais et en précipitent les effets. Bref, cela crée une réticulation de la violence dont les formes débordent ce même pouvoir central. En termes foucaaldiens, cette réticulation participe à la création de dispositifs locaux d'exécuteurs – coordonnés au niveau local – dont les intentions sont facilement déchiffrable sans pour autant que l'on parvienne à en retracer les concepteurs initiaux, donnant l'impression d'un mouvement spontané sur lequel le pouvoir central n'aurait alors aucun contrôle⁹⁷. Mais la contagion est aussi la conséquence de la désintégration du tissu social, qui corrèle avec une chute des contrôles sociaux. Tel que cela a été révélé dans le cas de la Bosnie-Herzégovine⁹⁸, la violence, que ce type d'exécuteurs exerce, est si intense, de nature orgiaque et carnavalesque selon les termes de John Mueller⁹⁹, que la simple évocation de leur présence entraîne la fuite de la population qui préfère quitter les lieux plutôt que de subir leurs traitements et contre lesquels elle est totalement impuissante. Il est à noter que seules la présence et l'action de quelques hommes permettent de décimer des villages entiers¹⁰⁰. Dès lors, concluent Benjamin

⁹⁶ Cigar, N. (1995), op. cit.

⁹⁷ Foucault, M., *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*. Paris : Gallimard, 1976.

⁹⁸ Cigar, N. (1995), op. cit.

⁹⁹ Mueller, J. (2000), op. cit.

¹⁰⁰ Gutman, R., *A Witness to Genocide: the 1993 Pulitzer Prize Winning dispatches on the "Ethnic Cleansing" in Bosnia*. New York: Mcmillan Publisher, 1993; Sudetic, C., *Blood and Vengeance: One Family's Story of the War in Bosnia*. New York, London: Norton, 1998; Hatzfeld, J., *L'air de la guerre. Sur les routes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine*. Paris: Seuil, 1994.

Valentino, ou John Mueller¹⁰¹, la grande majorité de la violence est en réalité le résultat d'une minorité d'exécuteurs. Aussi, et quel que soit le contexte, Rwanda comme Yougoslavie, cette violence résulte d'un mécanisme « remarquablement banal » selon l'expression de John Mueller :

“The mechanism of violence in the former Yugoslavia and in Rwanda, then, is remarkably banal. Rather than reflecting deep, historic passions and hatreds, the violence seems to have been the result of a situation in which, common, opportunistic, sadistic, and often distinctly nonideological marauders were recruited and permitted free rein by political authorities. Because such people are found in all societies, the events in Yugoslavia and Rwanda are not peculiar to those locales, but could happen almost anywhere under the appropriate conditions”¹⁰².

L'auteur ajoutera ailleurs qu'une dynamique clé de la violence ne tient non pas en des haines explosives ni dans un clash de civilisations. Cette violence, selon lui, provient d'une prédation ciblée de petits groupes de malfrats et criminels semi-coordonnés par des politiciens. Pour lui, l'identité, le nationalisme, la culture, la religion sont plus un prétexte à leur engagement que sa cause¹⁰³. On peut conclure des propos de John Mueller et Benjamin Valentino que dès lors que ces anciens exécuteurs invoquent des raisons idéologiques pour revenir sur leurs actions, c'est avant tout en vertu d'une dynamique post-facto de justification.

Dans le cas de la violence en ex-Yougoslavie, une forte corrélation existe entre la présence de ces groupes criminels et la nature élevée des violations graves des droits de l'Homme où, leurs comportements quasi incontrôlables, et leurs modes opératoires dévastateurs, ont conféré à la violence extrême un caractère extraordinairement volatile¹⁰⁴. Mais aussi, et dans ce même contexte, la sélection préférentielle de maraudeurs, criminels violents et hooligans a constitué un moyen de palier à un

¹⁰¹ Valentino, B., A. (2004), op. cit. ; Mueller, J. (2000), op. cit. ; Mueller, J. (2004), op. cit.

¹⁰² Muller, J. (2000), op. cit. p. 43. L'auteur ne spécifie pas lesquels de conditions, mais on peut extrapoler qu'il s'agit essentiellement de celles qui ont été décrites jusqu'à maintenant dans ce chapitre : situationnelles, consentement à l'entreprise criminelle et espace d'autorisation laissant libre cours à la violence.

¹⁰³ Mueller, J. *The Remnants of War*. Ithaca: New York, Cornell University Press, 2004.

¹⁰⁴ Loyd, A., *My War Gone by, I Miss it So*. New York: Penguin, 1999; Maass, P., *Love Thy Neighbor: A Story of War*. New York: Alfred A. Knopf, 1996.

problème majeur auquel devait faire face les va-t-en guerre, à savoir une démobilisation et déliquescence de l'armée populaire fédérale yougoslave (JNA). Parmi le corps militaire de l'époque, nombreux ont été ceux, officiers comme soldats, qui ont refusé de s'engager dans des projets manifestement criminels et dont ils excluaient de se rendre responsables¹⁰⁵. Qui plus est, de nombreux hommes en âge et dans l'obligation de s'engager dans le service militaire, usaient de stratégies complexes et développées pour éviter toute mobilisation¹⁰⁶. Parmi celles-ci, on relève notamment les déménagements fréquents d'un appartement à l'autre dans la ville même de Belgrade afin de déjouer les fouilles de la police.

L'usage de la force extrême par des criminels violents ou brutes ne peut s'envisager qu'à la lumière des conditions de leur participation ou rémunération. En effet, et outre les remises de peines pour les criminels libérés des prisons, c'est également par le pillage des biens et propriétés que ces irréguliers se rétribuent, avec l'accord des leaders et politiciens. Aussi, et hormis leurs dispositions, c'est à travers un principe de recherche du profit que leur violence doit être interprétée. Une logique du pire se déploie où les recettes dépendent de la quantité de populations dépossédées et expropriées et pour lesquelles les victimes sont violentées. Dès lors, et selon le principe de l'entrepreneuriat, ces irréguliers transforment leur « capital terreur » en richesses matérielles, où la violence est stratégique pour leur enrichissement personnel. C'est là ce qu'on appelle plus généralement les profiteurs de guerre¹⁰⁷. La présence accrue d'irréguliers en ex-Yougoslavie dont certains étaient particulièrement bien entraînés — on pense aux *Tigres* d'Arkan — a impliqué une privatisation de la violence complexifiant par là-même ses enjeux. C'est une logique qui participe au brouillage des frontières permettant une distinction entre guerre (habituellement définie comme violence entre États ou groupes organisés pour divers motifs politiques), crime organisé (utilisation de la violence par des groupes organisés pour

¹⁰⁵ Gagnon, V. P., "Ethnic Nationalism and International Conflict: The Case of Serbia", *International Security*, Vol. 19(3), 1994/95, pp. 130-166; Silber, L. & Little, A., *The Death of Yugoslavia*. London: Penguin Books; BBC Books; New York: Penguin Books, 1996; Judah, T., *The Serbs: History, Myth & the Destruction of Yugoslavia*. New Haven & London: Yale University Press, 1997.

¹⁰⁶ Milicevic, A., S., *Joining Serbia's Wars: Volunteers and Draft Dodgers, 1991-1995*. Ph. D. dissertation, Los Angeles, University of California, 2004; Judah, T. (1997), op. cit.

¹⁰⁷ Nordstrom, C. (2004), op. cit.

des intérêts privés, notamment des gains financiers), ou encore violation des droits de l'homme à grande échelle (utilisation de la violence par des États ou groupes politiquement organisés contre des civils)¹⁰⁸. À son tour, ce phénomène accélère la dégradation du tissu social et affaisse d'autant plus tout contrôle social. À Sarajevo, par exemple, et dès le début du siège de la ville par les forces serbes de Bosnie-Herzégovine, en 1992, la présence de gangs criminels musulmans tels que les hommes de *Celo* ou de *Juka*, figures notoires du milieu interlope de la ville, et recrutés par l'« appel des patriotes »¹⁰⁹ lancé par le président Alija Izetbegovic en avril 1992, s'accompagne d'un business florissant qui fait fi des lignes de front. Les forces serbes — ayant pu bénéficier de la saisie de matériel militaire appartenant en son temps à l'armée populaire yougoslave — vendaient des munitions, de l'essence, nourriture et autres biens aux groupes armés contre lesquels elles se battaient pourtant. À leur tour, ces groupes criminels monnayaient ces biens, avec profit maximum, à leur population affamée¹¹⁰. De manière surréaliste parfois, les forces serbes louaient même 1'000 DM par jour des tanks aux croates et musulmans qui pourtant les combattaient sur d'autres fronts¹¹¹. Ces violences, et ces activités annexes qui leurs étaient afférentes, profitaient à de nombreux acteurs qui n'avaient plus aucun intérêt à ce qu'elles cessent. Mais ce climat provoquait également un appel d'air où certains témoignages révèlent la présence de « guerriers du week-end » ou d'*opportunistes* qui, de Serbie ou Monténégro, traversaient les frontières de Bosnie de façon intermittente, profitant de la situation orgiaque pour piller et s'enrichir¹¹². Selon David Rieff, il en était de même des forces armées des autres nationalités, Croates et Musulmans de Bosnie, essentiellement composées de groupes criminels violents, provenant de gangs de rue et d'organisations criminelles. L'auteur parle même d'un « retournement de la pyramide sociale », où :

¹⁰⁸ Kaldor, M., *New and Old Wars : Organized Violence in a Global Era*. Stanford, C.A.: Stanford University Press, 1999.

¹⁰⁹ Il s'agissait alors, face à l'arrivée des forces serbes encerclant la ville de Sarajevo, de mobiliser autant que possible les forces armées et les gens armés du pays. C'est comme cela que les groupes criminels organisés se sont « mobilisés » dans la guerre.

¹¹⁰ Burns, J. F., "2 Gang Leaders in Sarajevo Face Crackdown in Bosnia", *New York Times*, 27 octobre 1993, A6.

¹¹¹ Judah, T. (1997), op. cit.

¹¹² Ibid.

“Simple boys from the countryside and tough kids from the towns found that their guns made them the ones who could start amassing the Deutschmarks and the privileges, sexual and otherwise”¹¹³.

Le profit n'est donc pas systématiquement lié à l'aspect matériel puisque dans ce cadre, la violence permet, au pire une mobilité, au mieux une promotion, dans l'échelle sociale pour des individus en marge d'une société et qui ne voient guère d'autres moyens pour quitter leurs rangs que de s'engager dans l'agression contre des populations civiles désarmées et les trafics rendus possibles par les pillages. Qu'il s'agisse de criminels dangereux, de brutes ou d'opportunistes, ces individus n'ont rien de patriotes puisque l'usage de la force vise avant tout un enrichissement personnel, tant matériel que symbolique, ou social¹¹⁴. Bien qu'autorisée en haut lieu, la présence de ces groupes devient rapidement incontrôlable et la recherche de capital matériel, social et politique peut même se transformer en menace contre le pouvoir central.

La présence de criminels violents, brutes et opportunistes n'est pas sans poser quelques problèmes à ceux qui leur laissent le champ libre. Si elle permet une capillarisation de la violence et donne l'illusion que celle-ci résulte en premier lieux de maraudeurs et de querelles locales, elle contribue aussi, et par contagion, à la désintégration du tissu et au fléchissement du contrôle social tel que le laisse entendre le mémo ci-dessous cité par John Mueller, dans le cadre de la guerre en ex-Yougoslavie :

« The appearance in the wars of the paramilitaries was caused in part by the collapse of army morale, but their presence may also have helped to aggravate that collapse. An internal Yugoslav army memo from early in the conflict found them to be dangerous to “military morale” because their “primary motive was not fighting against the enemy but robbery of private property and inhuman treatment of Croatian civilians”¹¹⁵.

¹¹³ Rieff, D. (1995), op. cit. p. 130.

¹¹⁴ Collier, P. & Hoeffler, A., “Greed and Grievance in Civil War”. *Oxford Economic Papers*, 56(4), pp. 563-595.

¹¹⁵ Mueller, J. (2000), op. cit. p. 49.

C'est là un levier supplémentaire qui précipite la violence. Une dynamique de profit et de violence extrême se substitue à une logique patriotique et au service des leaders. Aussi le risque est grand pour ceux-ci de perdre le contrôle de ces maraudeurs et criminels dangereux qui, de surcroît, n'ont qu'une motivation très faible à servir un État qui, d'autant plus, les a mis derrière les barreaux auparavant. Dès lors, et pour palier à la difficulté que constitue le contrôle de ce type d'individus, il a alors souvent recours aux fanatiques et hommes de devoir, soit, l'objet de la prochaine section.

2.3.4 Fanatiques ou « *true believer* »

La participation à la violence de masse s'explique aussi par la présence de fanatiques, ou « *true believers* » en anglais. Ils sont alors animés par, et persuadés de, la nécessité de l'extermination des populations civiles. Les fanatiques sont probablement les irréguliers pour lesquels la déshumanisation de l'autre est la plus forte et chez qui la distance avec la victime est la plus grande. Selon les éléments relevés par Claude Lévi-Strauss¹¹⁶ et présentés plus haut, c'est cette distance même et la nature étrangère des coutumes et modes de penser de cet Autre, qui produirait et potentialiserait cette déshumanisation. Du fait qu'il soit étranger et n'appartienne pas au groupe, cet autre peut être menaçant. Cette mise à distance, tant symbolique à ses débuts, que physique dans ses conséquences, progresse peu à peu selon un processus de construction de cet étranger en ennemi¹¹⁷. Un ensemble de représentations et d'étiquettes est peu à peu attribué à l'étranger transformé en ennemi qui galvanise une symbolique du miasme, de la maladie, du cancer et d'une société qui doit en être nettoyée et purifiée¹¹⁸. Dans le cadre du génocide au Rwanda, les Tutsis étaient désignés par le terme de « cafards »¹¹⁹; les Juifs étaient perçus comme un cancer social à éradiquer par Hitler¹²⁰. La première condition pour que des individus se métamorphosent en tueurs, affirme Hugo Slim¹²¹, consiste à leur faire croire qu'ils tuent autre chose : des

¹¹⁶ Lévi-Strauss, C., (1961), op. cit.

¹¹⁷ Hyden, R., M., "Imagined Communities and Real Victims: Self-Determination and Ethnic Cleansing in Yugoslavia". In Hinton, A., L., *Genocide: An Anthropological Reader*. Malden, M.A; Oxford, UK: Blackwell Publishers, 2002, pp. 231-253.

¹¹⁸ Sémelin, J. (2005), op. cit.

¹¹⁹ Gourevitch, P. (1998), op. cit.

¹²⁰ Hilberg, R., *La destruction des Juifs d'Europe*. Paris : Gallimard, 1988.

¹²¹ Slim, H. (2007), op. cit.

insectes, une maladie, des animaux. C'est donc sous cette forme que l'ennemi doit apparaître. Aussi, l'extermination de populations, bien que désagréable, est perçue comme une tâche nécessaire et légitime par les tueurs, tout comme une partie de chasse. Les tueurs ne tuent plus : ils accomplissent un devoir, ils protègent leurs semblables. Selon Benjamin Valentino :

“These perpetrators are drawn to mass killing because they are deeply convinced that it is both necessary and just. True believers may derive no sense of pleasure from the violence itself. On the contrary, it may disgust them. [...] Men such as these are motivated by a commitment to the ideological principles that justify the killing or by a profound hatred of their victims”¹²²

De son côté, Jacques Sémelin affirme que :

« [...] l'horreur de leurs actes les oblige à se projeter dans une certaine transcendance. Celle-ci se présente comme une « Loi » supérieure, un impératif catégorique, dicté par le sens absolu du devoir. Au lieu de penser : « Que de choses horribles j'ai faites ! », les tueurs doivent pouvoir dire : « Que de choses horribles *j'ai dû faire* ! ». Par là même, l'exécutant se « déconnecte » de lui-même, ayant agi par sens du devoir. C'est entendu : il a fait un « sale boulot », mais il en ressort grandi à ses yeux et aux yeux des autres. Il fallait bien le faire et c'était même nécessaire pour la survie de son groupe, pour le bien de tous »¹²³.

Ainsi, si le fanatique est tout aussi prompt à faire usage de la violence que les criminels violents, brutes et opportunistes, ses motivations sont pourtant différentes puisqu'elles sont idéologiques, politiques ou raciales. En conséquence, il n'est pas aussi volatile dans ses actions et son mode opératoire, que les criminels ou psychopathes décrits ci-dessus et présente l'avantage d'être « gouvernable » par le pouvoir central. Contrairement aux hommes ordinaires, leur « utilisation » est moins coûteuse en termes de dispositifs et ressources organisationnelles à mettre en œuvre puisque à la différence du citoyen lambda, ils sont déjà convaincus de la nécessité de

¹²² Valentino, B., A. (2004), op. cit. p. 41.

¹²³ Sémelin, J. (2005), op. cit. pp. 304-305. Mais attention, l'auteur nous met en garde sur le fait que : “Cette « bonne conscience » des tueurs n'est pas tant un préalable au passage à l'acte qu'une conséquence de celui-ci : une fausse posture morale à laquelle ils sont de plus en plus acculés à mesure qu'ils s'enfoncent dans la répétition du meurtre ». p. 305.

l'élimination du groupe visé, quels qu'en soient les moyens. De fait, ils constituent des acteurs cruciaux, selon Benjamin Valentino, pour qui une démarche stratégique du pouvoir central vise ainsi à « produire » ces exécuteurs de conviction. C'est là le travail des organes en charge de la propagande. Le fanatique se distingue des autres types en grande partie par la question de la haine qui est à la genèse même de son action. Des types d'exécuteurs présentés jusqu'à maintenant, le fanatique est considéré comme le seul type d'exécuteur dont la violence résulte d'une haine. Par exemple, dans le contexte des « hommes ordinaires », la haine dont ils témoignent parfois est essentiellement le fait d'une transformation de leur cadre référentiel post-facto bien davantage qu'une motivation première¹²⁴. Dans le cas des psychopathes et sadiques, la haine ne constitue pas non plus une motivation première dans la mesure où c'est surtout la praxis même de la violence qui procure plaisir et les pousse à joindre la guerre. Enfin, dans le cas des criminels, maraudeurs ou opportunistes, c'est en grande partie une logique de business et d'exploitation du contexte de dégradation du tissu social et de nouvelles opportunités de s'enrichir qui l'accompagnent qui explique leur participation. La présentation du fanatique vient clore les grands paradigmes par lesquels la participation d'irréguliers dans la violence de masse a été envisagée jusqu'ici.

Dès lors que l'on résume les grands paradigmes cherchant à comprendre la participation des irréguliers dans la violence de masse, on se rend compte que les irréguliers semblent systématiquement cooptés par l'État, et ce, en vertu d'une « sélection préférentielle », ou d'un mécanisme « remarquablement banal » selon l'expression de John Mueller. Or, ces explications tendent à minimiser un aspect pourtant central de la violence telle qu'elle se produit dans un contexte de crise extrême, à savoir son autonomisation et sa durabilité. On l'a vu brièvement ci-dessus avec l'implication de ce que John Mueller nomme les maraudeurs ou criminels

¹²⁴ Dans l'expérience de Stanley Milgram décrite plus haut, il ressort qu'une fois les participants devant s'expliquer sur les chocs électriques qu'ils venaient d'infliger au « compère », ils tendaient à penser qu'il le méritait et que c'était sa piètre performance, associée à un déficit intellectuel, qui justifiaient leur geste. Ces résultats mènent l'auteur à la conclusion que ce n'est pas tant la haine qui conduit les participants à infliger des traitements cruels, mais bien davantage les traitements cruels qu'ils ont infligé qui les mènent à haïr les participants. Milgram, S., (1974), op. cit.

opportunistes, certaines dynamiques locales, telle que la recherche du profit, peuvent prendre le pas sur une politique gouvernementale et participer à l'élimination d'une population. Mais, entre l'irrégulier coopté par le pouvoir central et le maraudeur sans foi ni loi, peut-on élargir le cercle des protagonistes et penser à d'autres types d'acteurs irréguliers ? C'est précisément le cas de Radislav, Ivan, Nenan et Janko pour qui les paradigmes présentés jusqu'ici n'ont qu'une valeur heuristique réduite dès lors qu'il faut rendre compte des dynamiques qui ont caractérisé leur participation. Pour ce faire, nous estimons nécessaire de proposer une nouvelle catégorie d'irréguliers que nous nommerons les *bandes armées*.

2.3.5 Un concept alternatif : les bandes armées

La notion de bandes armées tend à répondre à une carence conceptuelle en matière d'irréguliers. Dans un premier temps, et une fois n'est pas coutume, définissons les bandes armées par la négative, autrement dit en décrivant ce qu'elles ne sont pas. Une bande armée ne se compose pas d'« hommes ordinaires », selon l'expression de Christopher R. Browning¹²⁵, concept abondamment repris dans la littérature sur les exécuteurs¹²⁶. Elle ne contient pas non plus, à priori, de psychopathes ou de sadiques dont les dispositions mêmes expliquent la cruauté des violences, tels que le laissent entendre les travaux de John Mueller¹²⁷. Enfin, et bien que la dimension politique soit un élément constitutif majeur des membres de bandes armées, celles-ci n'incluent pas non plus des fanatiques, ou individus prompts à tuer pour un idéal politique, religieux ou racial. Qu'il s'agisse de Radislav, Nenan, Ivan et Janko, l'expérience et le temps passé en leur compagnie ont révélé qu'ils n'appartenaient pas strictement, ou n'étaient catégorisables à aucun de ces groupes. La réalité s'est avérée plus complexe et nécessite de tenir compte d'affiliations multiples.

Si nous savons ce que ne sont pas les membres de bandes armées, il nous faut procéder désormais à une définition positive de ce concept. À ce stade de notre démarche, nous ne sommes en mesure que d'en proposer une définition nominale, ou

¹²⁵ Browning, C. R. (1992), op. cit.

¹²⁶ Waller, J. (2002), op. cit.; Welzer, H. (2007), op. cit.

¹²⁷ Mueller, J. (2000), op. cit.; Mueller, J. (2004), op. cit.

définition de travail. Ce n'est qu'à l'issue de cette recherche que nous reviendrons plus systématiquement sur cet outil conceptuel et proposerons une définition substantielle. Une bande armée se présente comme une petite unité, ou groupe d'individus dont la participation à la violence de masse est tributaire d'une articulation, ou conjonction d'activités criminelles de faible, moyenne et longue portée, en relation avec les conséquences humaines et matérielles qu'elles provoquent. Les activités criminelles de faible portée renvoient à la petite délinquance, tels que le vol ou petits trafics de biens et services illégaux et dont les conséquences humaines et matérielles sont faibles. Les activités criminelles de moyenne portée incluent par exemple les trafics d'être humains, certaines formes de viol (tels que les viols de guerre par opposition au viol systématique comme politique) ; ou encore le pillage à grande échelle. Bien qu'impliquant des conséquences humaines et matérielles dramatiques, ces pratiques ne sont pas systématiques. Enfin, les activités criminelles de longue portée réfèrent à des politiques raciales et idéologiques systématiques d'élimination d'une population en fonction de sa quiddité, projets élaborés par l'élite politique et intellectuelle. Elles incluent des attaques portées aux plans politique, culturel, religieux, moral, biologique, physique, économique et social. Telle quelle, cette définition laisse entendre qu'il s'agit d'individus agissant à l'interface d'une criminalité civile et politique, ou privée et étatique. Elle suggère aussi que la participation d'irréguliers provient de la conjonction de dynamiques complexes qui débordent la stricte sélection préférentielle. Elle requiert ainsi la prise en compte d'un jeu de miroir et de profit mutuel entre pouvoir central et acteurs périphériques.

La question de la participation des irréguliers dans la violence de masse mérite d'être abordée à travers un cadre théorique qui tienne compte des modalités par lesquelles cette violence émerge, s'autonomise et dure. S'il est indiscutable qu'une appréhension verticale de la violence et du rôle des élites doivent être pris en considération, il est tout aussi nécessaire de tenir compte de son horizontalité, autrement dit, des dynamiques qui caractérisent les protagonistes entre eux et les logiques « par le bas », ou locales, qui elles, s'intéressent à la manière dont la masse réagit et interagit avec l'entreprise d'élimination d'une population. C'est cette articulation là qu'il nous faut

tâcher d'expliquer à présent et qui constitue un cadre conceptuel fondamental qui nous permettra de poser nos hypothèses quant à la participation des bandes armées dans la violence de masse et plus spécifiquement celle de Radislav, Nenan, Ivan et Janko.

2.4 La violence de masse comme processus de radicalisation : « travailler en direction du Führer »?

Un débat majeur entre deux positions alimente la réflexion quant à l'économie, ou principe d'organisation de la violence de masse. Il ressort particulièrement des études sur l'Holocauste. D'une part, une perspective *intentionnaliste* envisage ces événements comme le strict résultat de meurtres administratifs calculés et planifiés par les leaders politiques, militaires, ou encore ce que l'on nomme des criminels de bureaux. Dans cette perspective, que Christopher R. Browning nomme le « modèle décisionnel simple »¹²⁸, l'élimination d'une population est appréhendée comme l'application d'un plan élaboré en haut lieu, à travers un dispositif d'exécuteurs constitué d'une chaîne de commandement et d'une bureaucratie. L'ensemble du processus de destruction d'une population est considéré de façon téléologique, où chaque événement — massacre, expropriation, etc. — constitue un échelon supplémentaire et nécessaire en vue d'atteindre la finalité ultime, c'est-à-dire l'éradication de la population visée¹²⁹. Les leaders détiennent la plus grande responsabilité des violences, ne serait-ce que par les rôles d'initiateur et de coordinateurs qu'on leur attribue au sein de l'ensemble du dispositif d'exécution. Or l'intentionnalisme se heurte aux dynamiques mêmes de terrain. On l'a vu ci-dessus, une grande part des violences est le fait d'irréguliers sur lesquels le pouvoir central n'exerce qu'un contrôle relatif, bien qu'il participe à leur sélection préférentielle. Ces violences résultent également de stratégies de moyenne ou faible portée des acteurs, ou stratégies « par le bas », non liées immédiatement à une volonté de détruire une population en vertu de sa quiddité. Pour ces raisons, il nous faut nous tourner vers l'alternative du débat.

¹²⁸ Browning, C. R., *Les origines de la Solution finale. L'évolution de la politique antijuive des nazis, septembre 1939 – mars 1942*. Paris : Les Belles Lettres, 2007, p. 234.

¹²⁹ Longerich, P. (2003), op. cit.

D'autre part, certains envisagent la destruction d'une population selon une perspective *fonctionnaliste* qui interprète davantage ce phénomène comme le résultat d'un « processus cumulatif de radicalisation ».¹³⁰ Celle-ci résulte d'une compétition entre acteurs – bureaucratie, exécutés de terrain — qui s'autonomise peu à peu. Aussi, ce sont les caractéristiques même du champ de la violence de masse qui provoquent une sélection des acteurs et des moyens qu'ils emploient pour l'élimination des populations.¹³¹ L'intentionnalisme autant que le fonctionnalisme s'accordent pour dire que la responsabilité des massacres et tueries de masse repose paradoxalement sur de petits groupes de criminels¹³². Selon l'expression de Christopher R. Browning¹³³, la Solution finale n'est pas tant le produit d'un « big bang » que celui d'un processus progressif de décisions qui s'inscrit dans la durée. C'est là une position que nous adopterons dans l'interprétation des événements qui se sont produits en ex-Yougoslavie. Elle nous permettra de comprendre le processus de participation d'irréguliers dans la violence de masse. Envisageons cette perspective fonctionnaliste plus en détail et pour cela, concentrons-nous sur l'Holocauste, cas le plus documenté.

Ian Kershaw met à jour un aspect inédit et fondamental du mode opératoire de la logique par laquelle la destruction des Juifs — et d'autres groupes, comme nous le verrons — s'est produite¹³⁴. Pour cet auteur, l'élimination résulte d'un processus qu'il nomme « *travailler en direction du Führer* ». Il constitue l'objet d'un chapitre entier de la biographie qu'il consacre à Hitler. C'est là le cœur même de la thèse fonctionnaliste et du processus de radicalisation qui a accompagné les tueries, aussi il nous faut s'y attarder quelque peu. Cette expression provient d'un discours de Werner Willikens, secrétaire d'État au ministère prussien de l'Agriculture, lors d'une réunion des ministres de l'Agriculture qui se tint le 21 février 1934 à Berlin :

¹³⁰ Mommsen, H. "The Realization of the Unthinkable : The Final Solution of the Jewish Question in the Third Reich", in Michael Marrus (ed.) *The Nazi Holocaust. Historical Articles on the Destruction of European Jews*. Vol. 3, London: Meckler, pp. 217-264, 1989.

¹³¹ Longerich, p. (2003), op. cit.

¹³² Ibid. Pour l'intentionnalisme, il s'agit avant tout de petits cercles de l'élite, alors que pour les fonctionnalistes, c'est avant tout de petits groupes de tueurs sur le terrain.

¹³³ Browning, C. R. (2007), op. cit. p. 233.

¹³⁴ Kershaw, I., (1998), op. cit.

[...] le devoir de tout un chacun est d'essayer, dans l'esprit du Führer, de travailler dans sa direction. Quiconque commet des erreurs s'en apercevra assez tôt. Mais qui travaille correctement en direction du Führer, suivant ses lignes et sans perdre de vue son objectif, recevra comme par le passé la plus belle des récompenses : celle d'obtenir un jour, soudain, la confirmation légale de son travail »¹³⁵.

L'arrivée d'Hitler au pouvoir, en 1933, provoqua peu à peu un bouleversement fondamental de l'appareil d'État. On assiste en particulier à une érosion du gouvernement collectif jusqu'ici en charge d'administrer le territoire de l'Allemagne; à l'émergence d'objectifs idéologiques toujours plus radicaux, et enfin, à un absolutisme du Führer. Ce contexte facilite la systématisation d'un principe d'initiative qui consiste, pour l'ensemble de l'appareil d'État, ainsi que pour les membres du parti nazi, à tendre vers la volonté du Führer¹³⁶, sans que les acteurs de cette machine ne qu'ils soient pour autant et nécessairement animés par une idéologie raciste. Par exemple, Hannah Arendt, qui s'inscrit pleinement dans le paradigme proposé par Kershaw, affirme :

« [...] on doit comprendre que, bien que ces meurtriers de masse aient agi en accord avec une idéologie raciste, antisémite, ou en tout cas démographique, les meurtriers et leur complices directs ne croyaient le plus souvent pas à ses justifications idéologiques ; pour eux, il suffisait que tout se passe selon « la volonté du Führer », qui était la loi du pays, et en accord avec « les paroles du Führer », qui avaient force de loi »¹³⁷.

Aussi, chaque *initiative*, qu'elle provienne de la base du parti ou du sommet de la hiérarchie d'État, était systématiquement appuyée en haut lieu dès lors qu'elle cadrerait avec l'interprétation des objectifs d'Hitler, définis pour la plupart du temps en termes généraux mais s'inscrivant dans l'idéologie national-socialiste et généralement à forte saveur émotionnelle. La notion d'initiative est centrale dans l'interprétation que Ian

¹³⁵ Kershaw, I. (1998), op. cit. p. 748.

¹³⁶ Ian Kershaw mentionne que : « la désintégration de la machine gouvernementale et la radicalisation idéologique qui l'accompagna furent la conséquence directe et inexorable du pouvoir personnalisé propre à Hitler. Inversement, elles façonnèrent de manière décisive le processus par lequel ce pouvoir peut s'émanciper de toute contrainte institutionnelle et devenir absolu » (KERSHAW, 1998 : 750).

¹³⁷ Arendt, H. (2005), op. cit. p. 73.

Kershaw donne des dynamiques de radicalisation qui ont mené à l'extermination de 6 millions de Juifs puisqu'elle en est à la base même. Dès lors que seule l'initiative cadrant avec le principe de l'anticipation des volontés du Führer et de ses objectifs permettait à son auteur une promotion, chacun et chaque appareil de la bureaucratie nazie rivalisaient d'imagination afin d'élaborer des moyens efficaces de mettre en application les volontés du Führer et ainsi contribuer à réaliser sa *Weltanschauung*. Par exemple, la création et le fonctionnement de l'Office central de la Sécurité du Reich (RSHA), le 22 septembre 1939, grâce à la fusion du service de sécurité (SD), de la police secrète (Gestapo), ainsi que de la police criminelle (Kripo) sont illustratifs de ce principe. Le RSHA fut mis sur pied par Heinrich Himmler et dirigé par Reinhard Heydrich jusqu'en juin 1942, date de son assassinat, puis par Ernst Kaltenbrunner jusqu'à la fin de la guerre¹³⁸. Sa mission consistait à neutraliser les « ennemis du Reich » et les « indésirables ». Le RSHA était considéré comme l'organe exécutif de la volonté du Führer et à ce titre, en charge de promouvoir la *Weltanschauung* d'Hitler. « Pour Werner Best, l'adjoint de Heydrich, la police était une « formation combattante », faite pour extirper tous les symptômes de maladie et les germes de destruction qui menaçaient la santé politique de la nation »¹³⁹. Selon Ian Kershaw :

« Aucune directive de Hitler ne fût nécessaire pour encourager une force de police née de telles prémisses pour étendre l'éventail des groupes ciblés – « ennemis de l'État » ou « nuisibles au peuple ». La liste pouvait être allongée presque à volonté. Outre les principales victimes raciales, les Juifs et les ennemis idéologiques et politiques les plus en vues, les communistes et les socialistes, ou encore les francs-maçons [...] les carriéristes assidus de la police et les idéologues SS unirent leurs efforts afin de trouver de nouveaux « ennemis » de l'intérieur à combattre. Pour la plupart, il s'agissait de groupes sociaux faibles, mal vus de la population et marginalisés : Tziganes, homosexuels, mendiants, « antisociaux », « tire-au-flanc » et « criminels habituels ». Le besoin d'éliminer tout « espace institutionnel » se solda en outre par la persécution non seulement de ceux qui n'étaient pas disposés à céder devant les prétentions totalitaires de l'État nazi – les témoins de Jéhovah ou les représentant « politiquement actifs » des grandes confessions chrétiennes – mais aussi des petites sectes chrétiennes qui s'étaient mises en quatre pour s'accommoder du nazisme comme les mormons ou les adventistes du septième jour. [...] L'intensification du radicalisme était inscrite dans la

¹³⁸ Hilberg, R. (1988), op. cit.

¹³⁹ Kershaw, I. (1998), op. cit. p. 765.

nature même d'une telle force de police, dans la brutalité implacable et l'efficacité de la persécution faisaient bon ménage avec ses finalités et son dynamisme idéologiques. Les directives et les diktats de Hitler étaient superflus. La SS et la police comptaient des hommes et des services plus que capables d'entretenir cette spirale discriminatoire »¹⁴⁰.

C'est en vertu de ce processus progressif d'initiatives et de décisions à la pièce que s'explique la radicalisation politique caractérisant l'Allemagne durant la période nazie qui laissait apparaître les objectifs d'Hitler comme autant d'impératifs d'action et qui, peu à peu, a mené à l'extermination d'autant de civils. L'exploitation du cadre et des volontés du Führer devient la règle, où les assassinats perpétrés par les « hommes ordinaires » et les bataillons de police de réserve – ou Einsatzgruppen – et où l'extermination massive par les chambres à gaz ne représentent qu'une étape de l'évolution du processus d'élimination d'une population. Les chambres à gaz, quant à elles, constituent l'expression ultime de l'exploitation des volontés du Führer qui, d'un mode artisanal se transforme en une action industrielle. Mais aussi, une caractéristique importante de cette logique du « travail en direction du Führer » est qu'elle n'était pas coordonnée, ce qui engendrait des différends et conflits endémiques entre protagonistes de l'élimination des « indésirables ». Aussi, la distance qui accompagnait le rôle du Führer, ainsi que son inclination à prendre systématiquement le parti du plus fort, tendaient à institutionnaliser « [...] un État éminemment moderne et avancé sans la moindre instance centrale de coordination et avec un chef de gouvernement largement désengagé de la machine gouvernementale »¹⁴¹. Dès lors, et contrairement à ce qui est pourtant avancé dans la perspective intentionnaliste, le III^{ème} Reich évoluait bien davantage en vertu d'une logique d'autonomisation de ses structures que d'une gouvernance stricte par l'élite. « Jamais ne fut créée au sommet du parti une véritable structure hiérarchique ni d'instance de décision collégiale »¹⁴². Aucune politique systématique n'a jamais été décidée, ou du moins imposée, à l'ensemble de l'administration étant donné qu'aucune coordination, et donc de réunions des instances supérieures du Reich, n'a eu lieu. Qui plus est, comme le remarque Ian Kershaw, Hitler se gardait bien de s'impliquer dans les conflits opposant

¹⁴⁰ Kershaw, I. (1998), op. cit. pp. 765-766.

¹⁴¹ Kershaw, I. (1998), op. cit. p. 753.

¹⁴² Kershaw, I. (1998), op. cit. p. 761.

les différentes institutions. Il n'est intervenu qu'à de très rares exceptions, notamment en donnant son aval à la création des Lois de Nuremberg, en 1935. La radicalisation et la violence exercées contre les Juifs avaient alors soulevé une vague d'indignation au sein de la population qui désapprouva la violence sans pour autant rejeter l'antisémitisme. Mais cette vague menaçait directement le Führer et celui-ci fut, de facto, dans l'obligation d'exiger la réglementation des actions anti-juives, sous peine de passer pour un leader barbare cautionnant la violence gratuite. Paradoxalement, ces lois freinèrent le déchaînement de la violence tout en l'autorisant fondamentalement. Cet épisode marqua le premier acte du processus de radicalisation et fixa un cadre décisif pour la discrimination permanente des Juifs qui peu à peu mena à leur extermination. Ainsi, Hitler passait systématiquement pour le pacificateur et le sauveur de l'ordre dès lors que la population était indisposée par la violence. Cette stratégie de l'esquive de la compromission caractérise aussi, dans une certaine mesure, Slobodan Milosevic qui, dès lors qu'il n'était plus en position de force, se distançait des courants extrémistes nationalistes pour venir s'asseoir à la table des négociations avec la communauté internationale et négocier des accords de paix, notamment le Plan Vance-Owen, qui permit de mettre fin à la guerre en Croatie, en 1992.¹⁴³

Ainsi, et selon le courant fonctionnaliste, l'extermination des populations civiles s'explique davantage par un mouvement « horizontal » de compétition entre protagonistes de l'élimination de la population juive que par la stricte mise en application d'une politique « par le haut ». Il fournit une explication riche de la radicalisation des pratiques par lesquelles les populations ont été éliminées. La thèse du « travail en direction du Führer » implique une réciprocité, ou utilisation mutuelle et systématique entre chef-initiateur et acteurs périphériques exécuteurs consentants. Par ce principe même, une dynamique de confirmation, consolidation et légitimation mutuelle émerge, réel jeu de miroir, qui institutionnalise les pratiques de violence de masse. Dans le cadre de l'Holocauste, Hitler ne pouvait poursuivre son projet sans la présence et la participation d'une collectivité d'exécuteurs et exécutants dont l'action

¹⁴³ Silber, L. & Little, A. (1996), op. cit.; Gagnon, P., V., *The Myth of Ethnic War: Serbia and Croatia in the 1990s*. Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 2004.

tendait entièrement vers son projet criminel. D'autre part, et selon l'interprétation qu'en donne Ian Kershaw¹⁴⁴, la promotion de l'esprit d'initiative et l'appui reçu, dès lors qu'ils cadraient avec les projets du Führer, permettaient à son entrepreneur d'accéder au pouvoir et à un avancement certain, pour autant qu'il soit plus efficace que ses collègues. Ainsi, l'analyse proposée par Ian Kershaw en particulier¹⁴⁵, et le postulat de processus cumulatif de radicalisation du courant fonctionnaliste en général, permettent de mettre à jour une économie de la violence complexe, qui nécessite de tenir compte, non seulement de sa durée et de son caractère séquentiel, mais aussi de se centrer sur les protagonistes et leur trajectoire.

La perspective fonctionnaliste en général, et la théorie du « travail en direction du Führer » en particulier, envisagent les dynamiques par lesquelles des populations civiles entières sont éliminées, comme le produit d'un champ qui s'autonomise et évolue selon ses propres structures internes. Aussi, et contrairement à un paradigme intentionnaliste, qui laisse entendre à une coordination planifiée et calculée de l'exercice de la violence, la théorie de Ian Kershaw pondère le rôle de l'élite – qui malgré tout initie et établit un cadre d'action – et place davantage l'emphase sur l'initiative des exécuteurs des rangs intermédiaires et inférieurs, ou périphériques. C'est donc sur ces acteurs que nous souhaitons porter notre attention, et plus particulièrement, sur ceux d'entre eux que nous avons nommés les *exécuteurs irréguliers*.

2.5 Une hypothèse : la préméditation émergente

Ce processus de radicalisation instaure un cadre pertinent pour aborder la participation d'irréguliers, tels que Radislav, Nenan, Ivan et Janko, membres de bandes armées dans la violence de masse, et l'élimination des populations civiles qui se sont produites sur le territoire de l'ex-Yougoslavie durant les années 90. Contrairement à un processus *strict* ou *exclusif* de « sélection préférentielle », ou d'un « mécanisme

¹⁴⁴ Kershaw, I. (1998), op. cit.

¹⁴⁵ Ibid.

remarquablement banal » selon l'expression de John Mueller, ou en dehors même de la mise sur pied d'une bureaucratie complexe, telle qu'elle s'est institutionnalisée sous le IIIème Reich, et dont l'ensemble de ces dimensions constitue ce que nous pourrions qualifier d'une vision « par le haut » du processus d'élimination d'une population, nous préférons ici développer une approche « par le bas ». C'est à travers l'étude du processus de participation et de l'expérience de la violence de masse, d'anciens exécuteurs et membres de bandes armées, que nous allons lever une partie du voile sur ces dynamiques dans le contexte des événements qui se sont produits sur le territoire de l'ex-Yougoslavie durant les années 90. Nous posons l'hypothèse que, tout comme la radicalisation de cette violence, telle que démontrée par les travaux de Ian Kershaw, la participation, ou mobilisation, à celle-ci est un *phénomène émergent*. Il s'agit d'un processus de décisions, qui s'inscrit dans le temps, est progressif et s'envisage dans l'interaction que les protagonistes ont avec leur environnement, ainsi que les configurations d'acteurs au sein desquelles ils évoluent. La participation à l'exécution de civils n'est pas tant l'objet d'une décision initiale mais plutôt d'une préméditation qui se construit, ou se nourrit paradoxalement par un ensemble de décisions qui résultent d'une adaptation graduelle des acteurs à leur environnement et qui, bien qu'elles ne soient pas liées à une intention de détruire en tout ou en partie un groupe en fonction de sa nature ou de son identité, y participent cependant. Il s'agit là du principe même de la préméditation émergente. Trois hypothèses guident ce travail dont la combinaison constitue la préméditation émergente.

1. La carrière débute par un événement précis – il peut s'agir d'une rupture ou bouleversement politique, économique ou social – interprété comme une opportunité et élevée au rang d'enjeu par les acteurs, ce qui conduit à une mobilisation. Précisons que la mobilisation n'est pas violente en soi !
2. Cette mobilisation s'inscrit dans un jeu d'interactions – positif (jeu de profit mutuel) ou négatif (compétition) – et qui conditionne le répertoire d'actions possibles des acteurs. Ce jeu d'interactions convertit, ou transforme, la mobilisation en action collective et, dans le cadre des bandes armées, en violence de masse.

3. Enfin la mobilisation et l'action collective nécessitent des ressources humaines, matérielles, ainsi que de l'armement. Si le pouvoir central peut, dans certains cas, octroyer celles-ci, elles proviennent également de la sphère non-étatique. Aussi, l'appartenance des membres de bandes armées dans des réseaux criminels, sociaux, religieux, sportifs et communautaires de la sphère locale, et l'octroi de ressources qu'ils permettent, facilite l'action.

Le processus, par lequel ces individus participent à la violence de masse, s'appréhende en termes de séquences et tient compte de la temporalité et de la chronologie des événements. Chaque séquence déclenche et mène à un point de basculement. L'analyse de chacun de ces points de basculement retrace la carrière de l'exécuteur et permet d'identifier les moments clés qui ont influencé sa participation et sa progression dans la violence. Les chapitres quatre, cinq et six présenteront et analyseront les trajectoires de membres de bandes armées et le chapitre sept reviendra systématiquement sur la confrontation de ces hypothèses avec l'expérience de ces ex-exécuteurs. Mais pour l'heure, procédons à l'exposé des données qui nous permettront de vérifier ces hypothèses et les circonstances de leur collecte.

CHAPITRE 3 : Méthodologie et démarche

Notre objectif général consiste en l'analyse du mode de participation de bandes armées à la violence de masse qui s'est produite sur le territoire de l'ex-Yougoslavie et, plus particulièrement, en Croatie et en Bosnie-Herzégovine, entre 1991 et 1995. Pour cela, et tel que le laissent entendre les trois hypothèses formulées précédemment, qui forment le pattern de préméditation émergente, nous proposons de découper notre question générale en trois objectifs spécifiques :

1. Le premier objectif spécifique tient à vérifier que, davantage qu'une intention première d'éliminer une population en vertu de sa quiddité, la mobilisation dans la violence de masse débute par une rupture ou *opportunité contextuelle*, c'est-à-dire la coïncidence d'un bouleversement – politique, social, économique ou communautaire – et la perception de celui-ci comme un enjeu de la part des protagonistes centraux et périphériques – individus, groupes et État – qui mène à une mobilisation non violente en soi.
2. Notre second objectif spécifique consiste à vérifier notre seconde hypothèse, à savoir si cette mobilisation s'inscrit dans un jeu d'interactions et de profits mutuels entre protagonistes qui détermine, ou conditionne, le répertoire d'actions menées par les acteurs de la violence. Ces configurations transforment la mobilisation en actions collectives et, qui plus est, en pratiques de violences de masse.
3. Enfin, le troisième et dernier objectif spécifique s'articule autour de la question des ressources, et en particulier des activités parallèles à la violence de masse (criminalité essentiellement) et des réseaux de soutien locaux, qui permettent à ces bandes armées de se mobiliser et de se maintenir dans la violence de masse.

Compte tenu de nos objectifs, la démarche qualitative se justifie. Nous adopterons une approche hybride en faisant usage d'entrevues menées avec une série de protagonistes – exécuteurs, témoins, victimes – et de sources documentaires relatives aux événements qualifiés de violence de masse précédemment. Ce chapitre établit une description détaillée de ces sources ainsi que du processus et du mode de leur collecte. Qu'il s'agisse des trois enquêtes de terrain menées en Bosnie-Herzégovine et en Serbie – la première en novembre 2004 ; la seconde durant les mois de janvier à mars 2006 et la troisième pendant les mois de novembre et décembre 2006 – ou de notre déplacement à La Haye, au Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, en septembre 2007, les données amassées, une fois leur analyse complétée, se sont avérées de pertinence inégale pour répondre à nos objectifs.

Ce n'est qu'en février 2006, et grâce à l'opportunité d'une rencontre avec quatre anciens exécuteurs – Radislav, Ivan, Nenan et Janko – que la question de recherche a pu être arrêtée dans sa formulation définitive. Elle résulte d'un long mouvement d'alternance entre enquêtes de terrain et séjours en résidence, occupé à trier, élaguer, corroborer, supprimer, compléter et trianguler les informations glanées lors des enquêtes de terrain en ex-Yougoslavie et aux Pays-Bas. Selon l'expression de Bruno Latour, d'un ensemble épars, ces données doivent désormais être reconstituées en un corpus cohérent et intelligible¹⁴⁶. Ce corpus s'organise autour de deux principes centraux. Le premier, le *type de sources*, fait la différence entre matériel provenant d'entrevues menées par nos propres soins durant les enquêtes de terrain, versus un matériel documentaire, à la fois collecté parallèlement à la conduite d'entrevues durant les enquêtes de terrain, mais aussi depuis notre institution académique. Ces documents, quant à eux, sont de plusieurs types : juridiques (retranscriptions d'audiences, jugements, actes d'accusation), articles de presse, monographies et documentaires audiovisuels. Le second principe renvoie au *degré d'importance* des sources. Il distingue le matériel central, ou noyau même des données sur lesquelles repose l'analyse, des données périphériques. Une telle distinction nous permet de

¹⁴⁶ Latour, B., *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*. Paris : La Découverte, 2005. La notion de réseau y est définie spécifiquement à la p. 431.

mettre en valeur la nature inédite de notre démarche. L'ensemble de nos données s'organise selon une matrice à double entrée, croisant le type de sources (entrevues ou documents) et son degré d'importance (endogène ou exogène). Elle suggère quatre cases qui correspondent respectivement aux sections qui suivent.

Nous débuterons par la présentation du matériel central constitué par les entrevues menées auprès de Radislav, Ivan, Nenan et Janko. Nous dresserons une biographie de chacun d'eux et retracerons l'ensemble de la démarche et la genèse de leur rencontre. Nous décrirons également les modes de production de ces données, et notamment les conditions de terrain, les relations avec les participants, les techniques d'entrevues employées, etc. Une seconde section traitera du matériel central provenant cette fois-ci des documents. Nous présenterons chacun d'eux, leur importance relative ainsi que leur mode de collecte. Une troisième section reviendra sur les entrevues menées en Bosnie-Herzégovine, Serbie, ainsi qu'à La Haye, au Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie. Enfin, une dernière et quatrième section présentera les données documentaires et périphériques, ou exogènes, complétant notre corpus, qui nous permettront de répondre à nos objectifs. Ces deux dernières sections se justifient par le fait que le matériel et les modalités de sa collecte ont précisément contribué à forger notre question de recherche. En cela, leur présentation apporte aussi un éclairage sur la genèse même de cette thèse.

3.1 Quatre anciens exécuteurs serbes comme informateurs clés

« La difficulté la plus récurrente que rencontre l'étude scientifique de la déviance est le manque de données solides, l'insuffisance des faits et des informations sur lesquels nous pourrions fonder nos théories »¹⁴⁷

Howard, S. Becker émet le constat que les méthodologies employées par les criminologues ou sociologues du crime sont généralement inadaptées à la production de théories sur celui-ci. Il y voit deux raisons. Premièrement : « il n'y a pas assez

¹⁴⁷ Becker, H., S., *Outsiders. Études de la sociologie de la déviance*. Paris : Éditions A.-M. Métailé, 1985, p. 189.

d'études qui fournissent des données sur le mode d'existence des déviants, selon le point de vue de ceux-ci », mais aussi : « ces études ne sont pas assez nombreuses »¹⁴⁸ où une grande proportion des activités déviantes demeurent absentes des préoccupations des criminologues. La violence de masse et les exécuteurs font indiscutablement partie de ces objets peu étudiés¹⁴⁹. Pourtant, cette forme de violence extrême porte le plus lourd tribut en termes de pertes humaines au XX^e siècle et ce, pas uniquement sur des territoires lointains comme certains l'ont noté¹⁵⁰. C'est en réponse à Howard S. Becker que cette recherche s'inscrit. Là se justifie que l'on s'attarde sur l'expérience de terrain menée auprès de Radislav, Nenana, Ivan et Janko puisqu'il s'agit d'une démarche méthodologique, encore peu courante, touchant à la participation d'exécuteurs à la violence de masse. La description même de notre démarche de collecte, auprès de ces individus, semble en soi être une contribution méthodologique.

Tel que défini dans le chapitre précédent, l'exécuteur est précisément celui qui se situe sur la ligne de front de la violence de masse. Parler d'exécuteur, c'est donc forcément renvoyer à une violence de masse de proximité, pour reprendre un terme de la typologie des massacres développée par Jacques Sémelin¹⁵¹. Mais aussi, la notion d'exécuteur répond à la nécessité d'utiliser un langage, ou paradigme non-normatif par comparaison à la notion de criminel de guerre. L'exécuteur est un objet sociologique avant tout. Nous ne visons pas tant à juger, qu'à comprendre, ce qui justifie un langage des sciences sociales. Comment, et dans quelles circonstances, des pratiques de violence de masse deviennent un crime de guerre, un crime contre l'humanité ou un crime de génocide ? Ce sont là qu'interrogations subséquentes. Ce sont aux auteurs mêmes de ces pratiques, plus qu'à leur qualification par le droit, que nous nous intéressons. L'exécuteur dispose d'une faculté de jugement – certes qui

¹⁴⁸ Becker, H., S. (1985), op. cit. pp. 189-190.

¹⁴⁹ Day, E., L., & Vandiever, M., "Criminology and Genocide Studies: Notes on What Might Have Been Done and What Still Could Be", *Crime, Law and Social Change*, 34, 43-59, 2000; Woolford, A., "Making Genocide Unthinkable: Three Guidelines for a Critical Criminology of Genocide", *Critical Criminology*, 14, pp. 87-106, 2006.

¹⁵⁰ Leman-Langlois, S., "Le « mégacrime », légitimité, légalité et obéissance », *Criminologie*, 39(2), pp. 23-37.

¹⁵¹ Sémelin, J. (2005), op. cit.

peut s'altérer – et à aucun moment il n'est plongé dans cet « état agentique » dont parle Stanley Milgram¹⁵². Les exécuteurs consentent à une entreprise de destruction d'une population, selon l'expression d'Hannah Arendt¹⁵³, plutôt qu'ils ne se soumettent à une autorité. L'énigme revient justement à dénouer les fils de cette logique de consentement.

Avant d'entrer plus en détail dans la présentation des protagonistes, nous tenons à mettre en garde sur le fait, qu'il ne soit question ici que d'exécuteurs serbes, n'est en rien associé à quelle que « serbophobie » ou « serbophilie » que ce soit. À un degré variable certes, les trois principaux groupes ethniques de cette région ; les Musulmans de Bosnie-Herzégovine, les Croates de Croatie et de Bosnie-Herzégovine ainsi que les Serbes de Serbie, de Croatie et de Bosnie-Herzégovine ont activement participé au nettoyage ethnique, visant à éliminer par la force, une population civile d'un territoire, le plus souvent en instillant une terreur acculant celle-ci à quitter spontanément leurs habitations. Le fait qu'il ne soit question ici que de Serbes, à l'exception d'un acteur croate, Drazen Erdemovic, ne relève strictement que de la contingence des enquêtes de terrain où seuls ces quatre individus ont accepté de participer à la recherche. Ils sont serbes, ils auraient pu être croates ou musulmans.

3.1.1 Radislav, Nenana, Ivan et Janko : éléments biographiques

Le matériel amassé durant les enquêtes de terrain, qui se sont déroulées au cours des mois de janvier-mars ainsi que novembre-décembre 2006, se compose d'observations, de notes de terrain et d'entrevues auprès de Radislav, Ivan, Nenana et Janko. L'accès à, et la prise de contact avec ce type d'acteurs sont difficiles et ce, d'autant plus qu'une machinerie judiciaire, tant internationale que nationale les accule au secret, à la discrétion et à l'anonymat. Il nous faut expliquer comment nous y sommes parvenus.

Cette rencontre a été rendue possible grâce à une personne hors de l'ex-Yougoslavie, qui restera anonyme, et qui nous a alors mis en lien avec Radislav. Sachant que nous

¹⁵² Milgram, S. (1974), op. cit.

¹⁵³ Arendt, H. (2005), op. cit.

nous rendions dans les Balkans en ce début d'année 2006, cette personne nous a donné les coordonnées de Radislav, avec son accord. Au moment du premier contact avec lui, nous étions basés à Sarajevo, ville que nous avons choisie suite à un terrain exploratoire de deux semaines en novembre 2004, qui nous avait permis d'ouvrir des pistes de collecte de données¹⁵⁴. C'est une semaine après notre installation que nous avons pris contact avec Radislav dans une langue que nous partagions. Il nous a proposé de venir le rencontrer et passer le week-end dans la région, plus spécifiquement la petite bourgade que nous nommerons Uzila, où il était convenu qu'il nous réserverait une chambre d'hôtel. C'est n'est qu'une fois arrivé que nous avons appris que Radislav avait été actif dans les tueries et qu'il était resté en contact avec d'autres personnes qui y avaient pris part. Radislav les a sollicitées et c'est deux semaines plus tard que nous sommes retournés à Uzila pour mener la première enquête de terrain. C'est à ce moment que nous avons rencontré Nenana, Ivan et Janko. Si nous nous basons sur leur apparence, les quatre hommes devaient avoir la fin de la vingtaine et le début de la trentaine lors de l'éclatement de la Yougoslavie. À l'exception de Nenana, qui a rencontré Radislav et Ivan sur le théâtre des violences en Croatie, tous viennent de la même région et spécifiquement d'Uzila. Au fur et à mesure de l'enquête, il est apparu que ces individus – à l'exception de Nenana – étaient impliqués dans des activités criminelles de faible et moyenne portée, au sens défini plus haut, dans la période précédant les guerres, ce qui était toujours le cas au moment de la rencontre. Procédons à une description plus détaillée et retraçons, pour chacun, les grandes lignes de leur biographie et leur expérience de la guerre.

3.1.1.1 Radislav

Radislav fut notre informateur clé dans ces enquêtes de terrain. Farouchement opposé au régime de Slobodan Milosevic durant les années 90, il nous explique qu'il a fait partie d'une clique de conspirateurs qui auraient tenté d'assassiner le président. Cette tentative aurait avorté du fait d'un délateur, au sein du groupe, qui aurait dénoncé la

¹⁵⁴ Durant ces deux semaines, Sarajevo s'était alors révélée constituer un point de départ stratégique pour lancer les enquêtes de terrain, où nous avons pu mener quelques entrevues utiles pour notre recherche, dont notamment celle de Sélim, ancien membre d'une milice armée musulmane impliquées dans le conflit entre Serbes et Musulmans qui prient place autour de la ville en 1992.

conspiration¹⁵⁵. Pour sa survie, Radislav a dû quitter le pays et demander l'asile politique dans un pays européen, où il a appris la langue, qui nous a permis de communiquer. Si Radislav a été notre informateur-clé, c'est aussi lui qui a traduit les propos des individus rencontrés. À ce titre, il constitue un pilier stratégique et crucial d'une grande partie de notre collecte de données¹⁵⁶. Bien qu'exerçant sa profession à l'époque dans un grand centre urbain, dans le domaine de la santé, il a toujours eu une attache forte avec la région où il habite désormais. Son expérience et ses actions durant la guerre l'ont décidé à quitter l'exercice de sa profession, mais il reconnaît qu'elle lui a permis de mettre à mort des individus sans qu'ils ne souffrent trop, et en sachant où asséner les coups de couteau. Lors de cette première enquête de terrain, c'est dans un appartement inoccupé, qu'il possède, que nous avons été hébergés. Plusieurs raisons expliquent pourquoi Radislav nous a offert l'hospitalité. La première tient au fait que, lors de la rencontre initiale, un certain niveau de confiance s'est établi, une fois les conditions de confidentialité et d'anonymat définies. Mais, outre l'accueil et la générosité que l'on réserve à celui qui devient familier, c'est également pour des raisons pratiques que Radislav nous a hébergés. Du fait que les rencontres avec les trois autres individus étaient généralement imprévues et se décidaient souvent à la dernière minute, Radislav a suggéré qu'il était mieux que nous ne soyons pas loin et, surtout, soyons atteignables à toute heure de la journée, comme de la nuit. Rétrospectivement, il s'avère aussi qu'une des raisons tient en la possibilité d'une surveillance – la plupart du temps bienveillante – et permanente de nos faits et gestes. À plusieurs reprises Radislav a fait mention des risques que nous pouvions encourir dans cette région – notamment pour notre sécurité physique – et d'autant plus avec l'objet de notre recherche. Il était donc préférable que nous demeurions chez lui où nous serions en sécurité.

En comparaison de Janko et de Nenán, que nous décrivons ci-dessous, l'expérience de Radislav dans la guerre est limitée dans le temps et circonscrite géographiquement à la Croatie. Il affirme avoir été présent et actif dans les régions de Knin et Vukovar,

¹⁵⁵ Nous n'avons aucun moyen de corroborer cette information.

¹⁵⁶ Tout n'a pas toujours été traduit, comme nous nous en sommes aperçus. Nous reviendrons sur ces considérations par la suite.

notamment durant le siège de cette ville, au mois de novembre 1991, et les périodes qui l'ont précédée et suivie. Radislav nous affirme n'avoir été présent que trois mois sur le théâtre de la violence, vers la fin 1991 et le début 1992, correspondant approximativement avec le déploiement de la FORPRONU¹⁵⁷. Comme il le mentionnera à un moment au cours de la semaine :

« À ce moment ça devenait trop critique, avec la communauté internationale qui s'en mêlait. On n'y arriverait pas [à conquérir les régions convoitées] » (Radislav, 19 février 2006).

Rappelons brièvement qu'au moment de l'engagement de Radislav, tout comme Ivan et Nenaj, l'indépendance de la Croatie et de la Slovanie entre en vigueur, même si leurs situations avaient pourtant été « gelées » quelques mois, sur demande de la Communauté européenne, pensant pouvoir éviter un bain de sang dans les Balkans¹⁵⁸. La tension entre Serbes (de Croatie et de Serbie) et Croates atteint des proportions inquiétantes, qui s'accompagne d'une rhétorique de la haine puisant ses racines dans les périodes les plus sombres des relations croato-serbes, notamment, des événements opposant les deux camps durant la Seconde Guerre mondiale¹⁵⁹. C'est là du pain béni pour les politiciens cherchant à assurer leur pouvoir qui, habilement, polarisent leurs clans et les maintiennent sur des positions extrémistes, instrumentalisant alors des foules apeurées¹⁶⁰. À ce moment, l'opposition démocratique de chaque clan était

¹⁵⁷ Nations Unies, Résolution 743 du Conseil de Sécurité des Nations Unies établissant une Force de Protection des Nations Unies « FORPRONU » sur le territoire croate contrôlé par les autorités parallèles. S/RES/743/1992. (21 février 1992).

¹⁵⁸ Silber, L. & Little, A. (1996), op. cit.; Gow, J., *Triumph of the Lack of Will: International Diplomacy and the Yugoslavia War*. New York: Columbia University Press, 1997; Meier, V., *Yugoslavia: A History of Its Demise*. London & New York: Routledge, 1999.

¹⁵⁹ Rappelons que suite à la capitulation de la Yougoslavie face aux nazis, en 1941, le régime fantoche de Ante Pavelic, mieux connu sous l'appellation d'Oustachi, s'est allié avec Hitler et a participé activement à la concentration de milliers de Juifs, Tziganes et Serbes, notamment dans le camp de Jazenovac, puis à leur extermination. À partir des années 1990-1991, les Croates étaient systématiquement désignés d'Oustachi dans la rhétorique nationaliste et populaire serbe, tout comme les Serbes étaient désignés de *Tchetniks* par la rhétorique nationaliste et populaire croate.

¹⁶⁰ Petersen, R., D., *Understanding Ethnic Violence: Fear Hated and Resentment in Twentieth-Century Eastern Europe*. Cambridge, UK; New York: Cambridge University Press, 2002; Gagnon, V., P. (2004), op. cit.

bâillonnée¹⁶¹. C'est aussi à cette période que les chaînes de télévisions nationales, tant croate que serbe, diffusent des images d'atrocités commises entre les deux camps durant la Seconde Guerre mondiale et que l'on présente, simultanément, les incidents qui se systématisent peu à peu entre Croates et Serbes sur le territoire de la Croatie. Il s'agit là d'une propagande minutieusement orchestrée par les pouvoirs centraux des deux pays¹⁶². Ces images ont contribué à forger l'opinion et la conviction de Radislav quant à la nécessité de s'engager. Mais comme nous le montrerons dans le chapitre suivant, la violence n'a pourtant pas été la première option qu'il a choisie.

Du point de vue du contexte global de la violence au moment où Radislav, tout comme Ivan et Nenán, s'engagent à partir d'août 1991, la JNA, accompagnée d'autres forces paramilitaires et de volontaires, avait lancé une opération massive contre les villes de Slavonie orientale—zone frontière de la Croatie avec la Serbie—qui ont rapidement éliminé (assassinat et expulsion), par la force, la totalité des populations non-serbes de ces régions, dès octobre 1991, à l'exception de Vukovar. Mais la population non-serbe de cette ville assiégée subissait déjà un régime brutal par les persécutions, les meurtres, les tortures et d'autres actes de violence. Durant le siège de Vukovar, qui s'est terminé le 18 novembre 1991, des centaines de civils non serbes ont été tués et la ville a, en grande partie, été détruite par les bombardements de la JNA. L'immense majorité de la population non-serbe a alors été éliminée. Pendant les quelques jours qui ont précédé la fin du siège de Vukovar, de nombreux civils s'étaient réfugiés dans l'hôpital de la ville. Mais le 19 novembre, malgré un accord conclu entre la JNA et les autorités croates de libérer les occupants de l'hôpital de Vukovar et de les maintenir sains et saufs, des unités paramilitaires et de volontaires serbes ont chargé les civils provenant de l'hôpital, qui avaient pourtant été déplacés dans un hangar de la JNA, et les ont emmenés sur un site, à un kilomètre d'Ovcara,

¹⁶¹ Caspersen, N., "The Thorny Issue of Ethnic Autonomy in Croatia: Serb Leaders and Proposals for Autonomy". *Journal on Ethnopolitics and Minority Issues in Europe*, 3: pp. 1-27, 2003; Gagnon, V., P. (2004), op. cit.

¹⁶² Judah, T. (1997), op. cit.; Gordy, E., *The Culture of Power in Serbia: Nationalism and the Destruction of Alternatives*. University Park, P.A.: Pennsylvania State University Press, 1999.

pour les fusiller. 264 civils non-serbes ont été assassinés¹⁶³. Ces massacres¹⁶⁴ représentent le point culminant d'un contentieux qui dure depuis fin 1990 et qui a débuté avec la proclamation unilatérale et la création de la région autonome serbe de Krajina, le 21 décembre 1990, multipliant depuis lors les gestes de souveraineté¹⁶⁵. Les violences qui accompagnent la guerre de Croatie se sont caractérisées par une systématisation croissante : d'escarmouches éparées et isolées entre communautés locales. Elles se sont répandues et systématisées, tout en s'intensifiant, pour finalement atteindre le massacre à grande échelle tel que celui de Vukovar, en novembre 1991. Aussi, au moment où Radislav s'engage, les violences atteignent leur pic et sont particulièrement féroces dans l'est du pays, à la frontière Serbe, et dans l'ouest, la région de la Lika (Saborsko). Un document vidéo fourni par Nenana, lors de notre première rencontre, révèle que Radislav, tout comme lui, ont également été présents dans la région de Benkovac, au sud-est de Zadar, ville de la côte adriatique. Sur ces images, et au vu des nombreux bâtiments détruits, il est manifeste que des offensives se sont déroulées¹⁶⁶. On y voit également la présence simultanée de Radislav et un certain Dragan Vasiljkovic, mieux connu sous le nom de Capitaine Dragan, qui était à la tête d'une bande armée portant le nom de *Kninjas*. Nous reviendrons sur ce personnage dans le chapitre suivant. Relevons encore que Radislav, tout comme Ivan et Nenana, ont affirmé avoir suivi une formation de quelques semaines dans un camp d'entraînement dirigé par le capitaine Dragan, dans la région de Knin. Par recoupement, et selon le témoignage de Dragan Vasiljkovic au procès de

¹⁶³ *Le Procureur du Tribunal Vs. Mile Mrksic ; Miroslav Radic & Veselin Sljivancanin*, Affaire N°IT-95-13/1-PT, "Hôpital de Vukovar", Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, 15 novembre 2004.

¹⁶⁴ Ces violences ont fait l'objet d'un film d'Élie Couraki qui, à travers le récit d'une femme qui, partant à la recherche de son mari photographe pour le *New York Times* alors disparu, parcourt le terrain d'une Yougoslavie en guerre pour finalement retrouver son mari à l'hôpital de Vukovar en plein siège. Il s'agit de « *Harrison's Flowers* », sorti sur les écrans en 2001.

¹⁶⁵ L'ensemble de ce processus a extrêmement bien été documenté par Silber & Little (1996), ainsi que dans le documentaire de Janko Baljak intitulé : *Vukovar: the Final Cut*. (2006)

¹⁶⁶ Nous laissons le soin au lecteur de se référer à l'annexe I qui représente une carte des sites de violence auxquelles ces individus ont participé.

Slobodan Milosevic, cette formation consistait tant à l'entraînement physique des recrues qu'à leur endoctrinement¹⁶⁷.

Au moment de notre rencontre, en janvier 2006, Radislav occupait un poste à responsabilité dans l'administration publique locale et représentait, dans la région, un parti nationaliste serbe.

3.1.1.2 Nenan

Certaines sources se référant à Arkan, alors commandant de l'unité des *Tigres*, dont nous reparlerons plus tard, le surnomment le « *baby-face* »¹⁶⁸. Ce terme convient tout à fait à Nenan. Ancien soldat professionnel de l'Armée Populaire Yougoslave (JNA), il l'a quitté au moment où elle est passée sous le commandement quasi exclusif de la clique de Slobodan Milosevic et du Parti Socialiste de Serbie (SPS), avec la désintégration de la fédération yougoslave durant l'année 1991¹⁶⁹. Tout comme Radislav, Nenan était, et demeure, affilié à la mouvance monarchiste de Serbie qui prône un retour de la famille du monarque Alexandre Karadjordje I^{er} qui, à partir de 1921, a aboli le Parti communiste et suspendu la constitution en rebaptisant le pays le « Royaume de Yougoslavie » pour y régner en monarque absolu¹⁷⁰. Une revendication du mouvement monarchiste visait précisément, au début des années 90, à rétablir les frontières dudit royaume. Sa figure de proue n'était autre que Vuk Draskovic et son parti le *Mouvement Serbe du Renouveau* (SPO). L'exemple de Nenan est instructif puisqu'il laisse entendre qu'au sein même du corps de la JNA, de multiples affiliations politiques – et l'idéologie qui les accompagnait – s'exprimaient dans une institution pourtant sensée préserver le communisme et la fédération yougoslave. Aussi, et si de nombreux individus au sein de l'armée ont quitté l'institution dès lors qu'il devenait manifeste qu'elle contribuait à des crimes de guerre en Croatie,

¹⁶⁷ *Le procureur du Tribunal contre Slobodan Milosevic*, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire IT-02-54, acte d'accusation du 22 novembre 2001, audiences des 19, 20 et 21 février 2003.

¹⁶⁸ Colovic, I. (2000), op. cit.

¹⁶⁹ Gow, J. (2003), op. cit.

¹⁷⁰ Le territoire du Royaume de la Yougoslavie couvrait une large superficie regroupant l'actuelle Sloénie, Croatie, Monténégro, Bosnie-Herzégovine, Macédoine et, bien entendu, la Serbie dont la Voïvodine et le Kosovo.

l'exemple de Nenan présente un pattern atypique puisque, dans son cas, ce n'est pas tant l'activité en tant que telle qui lui semblait problématique, comme ce le fut pour de nombreux déserteurs¹⁷¹, que son inféodation exclusive à la clique de Milosevic. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ces quelques éléments laisseraient entendre que la JNA connaissait des dissensions internes, non pas exclusivement consécutives à la tâche par laquelle elle fût progressivement assignée, c'est-à-dire la violence de masse, mais aussi par une légitimité limitée de Milosevic aux yeux de soldats et officiers. C'est pour une tradition, un idéal politique—le monarchisme opposé au communisme de Milosevic—que Nenan a quitté la JNA devenue illégitime à ses yeux. Le mouvement monarchiste ne visait pas tant à préserver les frontières de l'ex-Yougoslavie, telles qu'elles l'avaient été sous le Maréchal Tito, qu'à retracer celles qui caractérisaient le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, tracées par le Traité de Versailles et c'est, selon ses propos, une raison de l'engagement de Nenan.

C'est n'est qu'une fois en Croatie et à partir de l'été 1991, qu'il a rejoint le camp d'entraînement dirigé par le Capitaine Dragan et qu'il a rencontré Radislav et Ivan. Au sein du groupe, que nous nommerons les *Radislavcevi*, Nenan a mené des opérations d'infiltration au-delà des lignes ennemies, ainsi que des missions d'espionnage. Il nous explique qu'il se déguisait avec les uniformes ennemis (militaires comme paramilitaires), tout en tâchant de bien assimiler leurs tics de langage ou expressions. Il partait quelques jours, sans que personne n'ait de nouvelles, pour enfin revenir et livrer les renseignements. Mais aussi, et bien qu'il sera nettement moins loquace sur ce sujet, Nenan reconnaît avoir participé à des tueries en Croatie, notamment durant les événements qui se sont produits à Vukovar en novembre 1991. Il nous expliquera avoir été actif dans trois zones de violences en Bosnie-Herzégovine. Il s'agit des premières violences qui se sont déroulées dès le 8 avril 1992 dans l'est du pays et plus spécifiquement à Zvornik. Un pattern récurrent des attaques, qui se sont produites dans ces régions, a été identifié comme suit : l'armée yougoslave (JNA) assiégeait les villes ou villages, puis les groupes paramilitaires ou unités de volontaires entraient dans les lieux et terrorisaient les populations pour

¹⁷¹ Milicevic, A., S., (2004), op. cit.

qu'elles prennent spontanément la fuite¹⁷². Il s'agit ici, dans son expression la plus rudimentaire, du *nettoyage ethnique*¹⁷³. Mais aussi, Nenán a participé à des massacres commis dans la région de Sarajevo, en juillet 1992, et plus particulièrement à Ilidza, où des persécutions ont eu lieu contre la population musulmane¹⁷⁴. Enfin, Nenán avoue avoir une implication dans les événements qui se sont produits avant et durant le massacre de 7'000 hommes, qualifiés de génocide, dans la région de Srebrenica, en juillet 1995¹⁷⁵. Nenán prétend aussi avoir été présent et actif durant l'offensive serbe au Kosovo, en 1998. En tout, il aura passé une période de 9 ans d'activité dans la violence de masse. Lors de notre rencontre, Nenán n'exerçait pas un métier fixe et occupait la plupart de son temps à voyager et à parcourir le territoire de l'ex-Yougoslavie, ainsi qu'une partie des pays limitrophes. Il vivait essentiellement de la générosité des gens croisés sur sa route, d'une petite pension de l'armée et de petits boulots. Radislav, Ivan et Janko nous ont avoué qu'ils ne savaient même pas exactement ce que Nenán faisait ni, désormais, à quoi il occupait la plupart de son temps. Mais il demeurait manifestement accessible grâce à son téléphone portable, et c'est par ce biais que Radislav l'a contacté pour les besoins de cette recherche. Il a

¹⁷² Tindemans, L., Cutler, L., Geremek, B., Roper, J., Sommer, T., Veil, S. & Anderson, D., *Unfinished Peace: Report of the International Commission on the Balkans*. Aspen Institute, Berlin: Carnegie Endowment for International Peace, 1996.

¹⁷³ Le nettoyage ethnique se définit comme le fait de « [...] rendre une région ethniquement homogène par l'utilisation de la force ou de l'intimidation dans le but d'expulser la population de groupes donnés de cette région. [...] à partir de nombreux rapports décrivant la politique et les pratiques conduites en ex-Yougoslavie, le « nettoyage ethnique » a été accompli par le meurtre, la torture, l'arrestation et la détention arbitraires, les exécutions extrajudiciaires, le viol et les agressions sexuelles, le confinement de la population dans des ghettos, l'expulsion forcée, le déplacement et la déportation de la population civile, l'attaque militaire délibérée ou les menaces d'attaques sur les civils ou les zones habitées par les civils et enfin la destruction massive de la propriété. [...] Le nettoyage ethnique est une politique intentionnelle conçue par un groupe ethnique ou religieux dans le but d'expulser, par la violence ou des moyens inspirant la terreur, la population civile d'un autre groupe ethnique ou religieux d'une zone géographique en particulier ». United Nations, Commission of Experts on the Former Yugoslavia (1994). *Final Report of the Commission of Experts Established Pursuant to Security Council Resolution 780 (1992) and Annexes*. Prepared by Professor Cherif Bassiouni and the Staff of the DePaul University College of Law and Its International Human Rights Law Institute (IHRLI), à Chicago. Document S/1994/674. Ce rapport est accessible sur Internet à l'adresse suivante: http://www.ess.uwe.ac.uk/comexpert/REPORT_TOC.HTM, consultée le 27 février 2008. La traduction est de l'auteur.

¹⁷⁴ Il s'agit essentiellement des crimes contre l'humanité commis dans cette région entre les 1^{er} juillet 1991 et décembre 1992, tels que mentionnés au chef 3 de l'acte d'accusation de Momcilo Krajisnik et Biljana Plavsic : *Le Procureur du Tribunal Vs. Momcilo Krajisnik et Biljana Plavsic*, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire N° IT-00-39 & 40 PT.

¹⁷⁵ Tel que qualifié dans la décision rendue par le TPIY dans le jugement du colonel Krstic : *Le Procureur du Tribunal Vs. Radislav Krstic*, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire N° IT-98-33.

immédiatement accepté. À cet égard, et ceci vaut autant pour Nenán, Ivan et Janko, cet empressement de nous rencontrer et l'acceptation de participer à la recherche s'expliquent, en grande partie, par la confiance qu'ils ont en Radislav et leur promptitude à lui rendre service. Voici ce qui dénote d'autant plus le caractère stratégique de participant dans cette recherche.

3.1.1.3 Ivan

Nous ne disposons que de très peu d'informations biographiques touchant à Ivan. Son passé dans les sports de combat lui a laissé un visage marqué. Il nous est présenté par Radislav comme son parrain. Mais en Serbie, et dans les régions alentours, cette notion a un usage différent que celui que l'on en fait en Europe ou en Amérique du nord. Plus qu'un lien familial, elle désigne une proximité entre individus. Est appelé parrain quelqu'un qu'on estime, que l'on présente comme un mentor et qui prend soin de son protégé dans des moments difficiles. Tout comme Radislav et Nenán, Ivan est monarchiste et ses références sont inspirées du mouvement *Tchetnik*, anciens soldats du roi Karadjordje et gardiens désignés de la quiddité serbe. Les discussions, que nous avons eues avec lui, révèlent qu'il est très ancré dans les grandes théories raciales et mythiques qui dépeignent son peuple comme « céleste ». C'est là une thématique récurrente dans le nationalisme serbe. Tout individu partant combattre pour la défense et la préservation de cette quiddité est généralement associé à l'ordre des « guerriers célestes », qui jouit de la bénédiction de la frange la plus conservatrice de l'Église orthodoxe¹⁷⁶. Ce discours, entrelaçant politique, religion et traditions ancestrales revient très souvent dans les propos et les justifications des anciens exécutés de la violence de masse. Une de ses manifestations tient aux rites de sacralisation, si l'on veut, des individus, dès lors qu'ils entrent dans certaines milices — tel qu'on le verra dans le cas des *Tigres* et des *Scorpions* — et qui s'accompagnent d'une bénédiction de l'Église orthodoxe par le baptême et l'assermentation. Nous verrons que l'usage de ce

¹⁷⁶ La genèse du mythe du « guerrier céleste » remonte au Moyen-âge et plus spécifiquement à la bataille désormais célèbre sur le Champ des Merles que la Serbie a perdu contre l'Empire ottoman, le 28 juin 1389. Selon la légende, le prince Lazare, alors chef des Serbes, aurait été approché par le prophète Elija à la veille de la bataille qui lui aurait proposé un choix. Lazare pouvait alors soit remporter la bataille et ainsi gagner un royaume terrestre, ou la perdre et ainsi s'ouvrir le royaume céleste pour lui et son peuple, les Serbes. Depuis lors, et dans la sphère nationaliste, les combattants luttant pour la « défense » de la quiddité serbe sont associés à Lazare et au mythe du guerrier céleste.

discours ne tient pas strictement en la présentation d'un investissement injustifiable post-festum, contrairement à une thèse fréquemment avancée dans la littérature touchant à la violence de masse et au rôle des exécuteurs. Sans pour autant qu'il ne suffise à lui seul à expliquer la participation d'individus dans ces pratiques, l'analyse de ce discours apporte un élément important de compréhension du « système » d'interprétation et de décodage de ces événements qu'en font les exécuteurs. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant, ainsi que dans le chapitre six. Enfin, nous ne saurons pas exactement quelle est l'activité professionnelle d'Ivan. À plusieurs reprises durant les séjours passés, il apparaît qu'il est impliqué dans des « petites affaires » d'ordre semi- ou illégales avec Radislav. Même si Radislav détient une autorité certaine dans le groupe, il ne fait aucun doute que Ivan, pourtant guère plus âgé que lui, exerce une grande influence sur notre informateur clé et constitue indiscutablement une référence à ses yeux.

Enfin, Radislav, Nenana et Ivan affirment avoir agi ensemble dans une unité nommée ici les *Radislavcevi*, littéralement « hommes de Radislav » en serbo-croate. Selon la description qu'ils en font, et à la différence d'autres bandes armées telles que les *Tigres* ou les *Scorpions*, comme nous le verrons, les *Radislavcevi* agissaient sur une base ponctuelle et leur mission consistait principalement en la cueillette de renseignements, de l'autre côté des lignes ennemies, ainsi qu'au sabotage. Leur affiliation était en premier lieu locale – c'est à dire aux autorités serbes locales qui, comme l'ont montré certaines analyses¹⁷⁷, n'étaient pas toutes acquises à la chaîne de commandement du régime de Slobodan Milosevic – et agissaient en dehors de la chaîne de commandement officielle dirigée par Belgrade. Nous le verrons dans le chapitre suivant, c'est essentiellement dû à leur opposition au régime de Milosevic que Radislav, Nenana et Ivan ont joint cette unité. Mais Radislav mentionnera aussi, bien qu'avec grande difficulté, leur participation à des opérations plus « traditionnelles » de massacres de civils. Généralement, à l'occasion, il se référait à ce type d'action, il est était question du niveau de professionnalisation de l'unité et de la discipline de fer qui la caractérisait, contrairement à de nombreux groupes armés

¹⁷⁷ Caspersen, N. (2003), op. cit.

présents sur le terrain. Radislav, Nenan et Ivan admettent avoir participé activement à des tueries et à l'exercice de la terreur à la fois contre des membres des forces armées adverses et contre des populations civiles. Mais si Radislav et Ivan prétendent que cela s'est déroulé et confiné dans les régions de Knin et Vukovar, Nenan quant à lui reconnaît par la suite s'être déplacé en Bosnie-Herzégovine et au Kosovo sur les sites décrits ci-dessus. Mais, bien que leur participation active dans des tueries soit indiscutable, il est malgré tout difficile de déterminer précisément leur degré d'implication et de responsabilité dans ces événements. Contrairement à certains témoignages d'ex membres d'unités comme les *Tigres* ou les *Scorpions*, ou encore des hommes ordinaires de Christopher R. Browning, les tueries et violences infligées par Radislav et Ivan s'insèrent dans l'ordre du ponctuel bien davantage que du systématique. Bien que l'aspect qualitatif nous semble primer sur la dimension quantitative, l'ordre de grandeur des victimes de ces deux hommes semble davantage se situer dans la tranche 0-99 que dans celle des 100-999 ou 1000-10'000. Il s'agit là d'une estimation personnelle et non d'une affirmation reposant sur un aveu de l'un ou l'autre qui, du reste, ont un souvenir très vague des événements. À aucun moment ils ne quantifieront leurs victimes. Cette estimation se justifie surtout pour signifier que les *Radislavcevi*, sur le terrain de la Croatie, ne constituaient une bande armée que marginale, en comparaison d'unités telles que les *Tigres* d'Arkan ou les *Tchetniks* de Vojislav Seselj. Quant à Nenan, et considérant sa participation dans les trois guerres – Croatie ; Bosnie-Herzégovine et Kosovo – on peut raisonnablement supposer qu'il compte un certain nombre de victimes à son actif. C'est là tout ce que nous pourrions dire avant de verser, nous semble-t-il, dans la spéculation. Ce flou correspondait-il à une stratégie de leur part de diminuer leur responsabilité et leur degré d'implication dans la violence et garder ainsi la face devant le chercheur, ou l'étranger ? C'est là une hypothèse qui ne nous semble pas valide dans la mesure où, comme nous le verrons, ces individus ont révélé, par moment, des détails très précis de leur mode opératoire mais aussi, et pour Radislav et Nenan, une reconnaissance de la nature absurde et inutile de leurs actions passées qu'ils ont besoin d'exorciser.

3.1.1.4 Janko

Janko, quant à lui, est de loin le personnage le plus énigmatique. Sa présence est la plus intimidante. C'est celui qui parlera le plus volontiers des violences auxquelles il a participé, comme membre des *Tigres*, dirigés à l'époque par Zejko Raznjatovic, mieux connu sous le nom d'Arkan. Sa participation a débuté avec les premiers massacres qui se sont produits à Zvornik, en avril 1992. Il a été affilié à cette unité jusqu'à sa dissolution, en 1996. Précisons que contrairement à l'idéologie monarchiste dominante chez les trois autres participants, les *Tigres* agissaient pour le compte de Slobodan Milosevic et du Parti Socialiste de Serbie (SPS). Cela n'a changé en rien la nature des contacts entre ces hommes qui, à l'exception de Nenan, se connaissaient depuis bien avant les guerres des années 90. C'est alors une amitié d'enfance, sur laquelle s'est greffée une complicité dans la violence de guerre, qui renforce la solidarité dans le clan, le tout cimenté par une idéologie renvoyant à la quiddité serbe, qui caractérise les relations entre Radislav, Nenan, Ivan et Janko. C'est le respect d'hommes, qui sont allés « combattre » de l'autre côté de la frontière pour « défendre le peuple serbe », qui cimente les liens entre ces hommes. Au moment de la rencontre, les divergentes affiliations politiques de l'époque n'étaient absolument pas perçues comme un enjeu problématique par les participants. Enfin, Janko affirme avoir participé aux événements mentionnés ci-dessus à Zvornik à partir d'avril 1992, ainsi qu'aux massacres qui se sont produits avant et pendant les événements de Srebrenica, en juillet 1995. Avant la guerre, et tout comme Radislav et Ivan, Janko était impliqué dans des activités criminelles de faible et moyenne portée. Quant à son activité au moment de l'enquête de terrain, il dirigeait une entreprise de transport basée non loin de la région où les rencontres ont eu lieu. Enfin, il fera mention de sa participation dans des activités criminelles, notamment de trafics de femmes entre l'ex bloc de l'Europe de l'est et les grandes capitales occidentales.

À l'exception de Janko, les trois autres participants sont devenus de fervents croyants et pratiquants. Lors de la seconde enquête de terrain menée à l'automne 2006, Radislav et Ivan respectaient scrupuleusement le carême orthodoxe (28 novembre – 6 janvier) en suivant le jeûne et l'abstinence de toute nourriture animale : viande,

poisson, produits laitiers ainsi que toute consommation d'alcool. Quant à Nenan, une année vécue reclus dans un monastère orthodoxe à l'étranger après les guerres l'a, dit-il, transformé et il prie quotidiennement. Il nous montrera sa collection d'icônes orthodoxes, petites photographies plastifiées, qu'il garde précieusement dans son porte-monnaie. La religion tient une place importante dans leurs discours et nous verrons plus loin que, si elle permet de restaurer un minimum de sens et de cohérence dans leur vie, elle constitue un cadre sémantique, ou un référentiel de choix, pour inscrire leurs expériences dans la violence. Chacun de ces participants incarne un aspect différent de la figure de l'exécuteur. Ivan a énormément parlé de ce que Jacques Sémelin nomme « l'imaginaire »¹⁷⁸, qui touche à toute la dimension de représentation de l'ennemi et sa catégorisation. La littérature traitant du comportement génocidaire a souvent mis l'accent sur la nécessité, pour les tueurs, de déshumaniser leurs victimes/ennemis. Le matériel collecté auprès d'Ivan nous permettra de documenter ceci. Janko représente le personnage du « pur » exécuter sans vraiment d'état d'âme. C'est lui qui aura été le plus explicite dans le mode opératoire de la violence de terrain. Radislav, quant à lui, incarne le « chef » capable de mobiliser les hommes. Son statut d'ancien professionnel de la santé et l'éducation qu'il a reçue y contribuent incontestablement. Enfin, Nenan constitue la figure du professionnalisme dans son travail et jure avec les images de hordes d'exécuteurs indisciplinés et pillards qui, pourtant, ont activement participé à ces crimes et auxquels la littérature s'est abondamment intéressée, comme nous l'avons vu au chapitre précédent.

3.1.2 *L'ethnographie et la restitution de l'expérience de terrain*

Une tâche nécessitant un grand doigté de la part du chercheur consiste à reconstituer l'histoire à partir de ses données, à les mettre en récit. Comment passer de l'expérience brute et souvent chaotique de terrain¹⁷⁹ à un propos intelligible, linéaire et communicable ? L'analyse ne se base pas tant sur le matériel brut que sur une interprétation de celui-ci, une première transformation de cette matière. C'est là le

¹⁷⁸ Sémelin, J. (2005), op. cit.

¹⁷⁹ Selon John Van Maanen, l'expérience de terrain est un long processus social par lequel on en vient à bout de la connaissance d'une culture. Il ajoute que ce processus commence avant l'arrivée sur le terrain et se poursuit longtemps après qu'on l'ait quitté. Van Maanen, J., *Tales of the Field: On Writing Ethnography*. Chicago: University of Chicago Press, 1988.

principe même de l'*ethnographie*. Selon John Van Maanen, l'ethnographie est ultimement le produit d'une représentation sociale, qui résulte de l'analyse qu'un chercheur fait de son expérience au sein d'un autre groupe. L'auteur précise qu'une ethnographie est tributaire des sensibilités de celui qui mène les enquêtes de terrain, mais constitue le fondement d'une comparaison possible entre la société dans laquelle le chercheur évolue et celle des personnes qu'il a interrogées¹⁸⁰. Basée sur le concept de « textualisation »¹⁸¹ développé par Paul Ricoeur, John Van Maanen propose plusieurs stratégies d'écriture du récit (*tale*) de l'expérience de terrain. Nous retiendrons ici ce qu'il nomme les *récits ethnographiques impressionnistes* (*impressionist tales*). Ce type de récits constitue un mode de présentation des données, qui se situe entre la stricte description télégraphique de l'enquête de terrain, et le récit quasi auto-psychanalytique, tendant à utiliser le self du chercheur comme outil de collecte de données. Selon John Van Maanen, le récit ethnographique nécessite une certaine habileté dans l'écriture et nous nous efforcerons au mieux de rendre justice à cette expérience de terrain avec ces quatre individus et leur communauté.

Les récits impressionnistes se caractérisent par quatre conventions. En premier lieu, intervient ce que John Van Maanen nomme l'*identité textuelle* : l'histoire est guidée par les événements d'une expérience dont la valeur d'effets dramatiques galvanise l'attention du chercheur, mais parfois le stupéfie aussi. Ce sont ces événements que nous avons retenus et qui marquent le rythme de progression de cette section, mais aussi de l'analyse qui suit. En second lieu, et ceci est une conséquence directe du premier point, les récits impressionnistes laissent place à une *connaissance fragmentée* des événements. Par opposition à un récit réaliste, le récit impressionniste s'accompagne forcément d'ellipses et la formule racinienne d'unité de temps, de lieu et d'action est sacrifiée sur l'autel des moments significatifs de l'expérience perçus comme tels par le chercheur. Le troisième point touche, quant à lui, à ce que Van

¹⁸⁰ Van Maanen, J., (1988), op. cit. p. xi.

¹⁸¹ « [...] la notion de Ricoeur désignant le processus par lequel des comportements, croyances, valeurs, rituels, traditions orales, et ainsi de suite, non-écrits, deviennent fixés, atomisés et classifiés comme des données d'un certain type. Seules sous leur forme textualisées les données peuvent mener à des analyses. Le processus d'analyse n'est pas dépendant des événements eux-mêmes, mais d'une version textualisée des événements, dépendante de celui qui mène l'enquête de terrain ». traduction libre de l'auteur à partir de John Van Maanen (1988), op. cit. p. 95.

Maanen appelle l'*incarnation* ou *personnification* (*characterization*) laissant apparaître les propos des acteurs sous leur forme brute. Les participants sont identifiés par des noms, tels des personnages de récits de fiction. Enfin, le dernier point avancé renvoie au *contrôle dramaturgique* que l'auteur doit exercer sur le récit qu'il produit et dont le résultat consiste en un dosage savant d'intérêts, de cohérence et de fidélité par rapport à l'expérience vécue. L'objectif étant de se dégager des paramètres formels, pour faire usage de la plus-value des impressions et de l'emprunte, que l'expérience de terrain laisse sur le chercheur. On comprend alors l'importance d'exposer la démarche de collecte de données dans ses détails ainsi que les choix, stratégies, décisions qui ont prévalu à un moment ou un autre, qui ont fléchi son cours. Inscrire ce travail dans le domaine de la recherche scientifique nécessite, contrairement aux récits de fiction, d'exposer ces stratégies, décisions, impondérables et permettre au lecteur de se formuler une opinion éclairée sur la genèse de cette collecte de données. Il s'agit de faire acte de transparence, pré-requis nécessaire selon les règles élémentaires de l'académisme. Il nous faut alors ouvrir ce que Bruno Latour a appelé la « *boîte noire de Pandore* »¹⁸².

3.1.3 Données techniques et mode de collecte du matériel

L'ensemble des enquêtes de terrain s'est déroulé dans le cadre d'une observation participante *ex post-facto*. Les événements, qui ont fait l'objet de discussion, étaient terminés depuis quelques années puisqu'ils ont essentiellement pris place entre 1991 et 1999. Bien qu'il s'agisse d'observation participante, précisons que nous n'avons participé ou assisté à aucune violence ou mise en danger de la vie de qui que ce soit. L'observation participante s'accompagne généralement d'un faisceau de techniques de collecte de données et, dans notre cas, le matériel utilisé provient d'entrevues, d'observations de terrain compilées dans un carnet de recherche, ainsi que de nombreuses activités et discussions informelles qui ont, de façon inattendue, généré les données les plus riches et inédites que nous avons collectées. Mais aussi, l'observation participante, et sa durée, procurent une certaine latitude au chercheur dans l'évaluation de la situation et, au besoin, lui permettent de rebondir sur des

¹⁸² Latour, B., (2005), op. cit.

dimensions qui émergent au fur et à mesure de la progression de l'enquête de terrain et qui ne lui étaient pourtant pas apparues dans une connaissance « by the book » de l'objet qu'il cherche à analyser. Comme nous le décrirons tout au long de cette section, c'est avant tout par la technique de l'immersion propre à l'ethnographie que ce matériau a été collecté. Le principe consistant ainsi à devenir membre du groupe¹⁸³ et ainsi pénétrer ultimement, et à travers une série de techniques que nous allons exposer ci-dessous, les *motifs/intentions non-exprimés* pour ces individus quant à leur participation dans la violence de masse.

D'un point de vue technique, les entrevues n'ont pas été enregistrées et ce, pour deux raisons principales. Premièrement, et pour des raisons d'anonymat et de confidentialité, les participants ne le souhaitaient pas par crainte de reconnaissance vocale et de possibilité de les identifier, et servir ainsi de matériel de première main dans le cas de poursuites criminelles. Deuxièmement, sortir l'enregistreur leur évoquait l'aspect trop formel de l'interrogatoire policier. Nous pouvions malgré tout griffonner quelques mots sur un bout de papier, mais ils ne se sentaient pas à l'aise quand nous prenions des notes de façon plus systématique. Aussi, et ceci est un point fondamental, tout le matériel, présenté dans ce qui suit, consiste en des reconstructions d'entrevues, après coup, c'est-à-dire la journée même la plupart du temps, aussitôt à nouveau seul. C'est une technique souvent employée dans le contexte de terrains difficiles, qui constitue une condition de possibilité d'un tel travail¹⁸⁴. C'est une procédure qui n'est certes pas idéale, mais sans laquelle nous n'aurions jamais pu mener ni poursuivre cette recherche. Les conditions de l'enquête de terrain, à savoir un rythme d'activités soutenu – rencontres d'amis, discussions dans les bars et cafés, visites de la région – ne nous permettaient de prendre des notes que le soir, ou une fois seul, que nous compilions alors sur ordinateur. Il nous arrivait, dès lors que les circonstances le permettaient, de griffonner quelques éléments cruciaux d'une

¹⁸³ Walker, R. (ed.), *Applied Qualitative Research*. Aldershot, UK: Gower Publishing Company, 1985.

¹⁸⁴ C'est par exemple une technique employée par Vadim Volkov dans son étude sur le milieu de la criminalité organisée moscovite, tout comme dans l'étude d'une unité de la police de Durban entreprise par la chercheuse Monique Marks. Volkov, V., *Violent Entrepreneurs: The Use of Force in the Making of Russian Capitalism*. Ithaca, N.Y.; London: Cornell University Press; Marks, M., *Transforming the Robocops. Changing Police in South Africa*. Scottsville, South Africa: University of KwaZulu-Natal Press, 2005.

conversation, sur un petit calepin, que nous gardions toujours sur nous. La plupart du temps, les entrevues et discussions prenaient place chez Radislav ou dans des bars, ou des arrières salles de cafés. Il est aussi arrivé que Radislav nous emmène dans les boîtes de nuit locales, rendant d'autant plus difficile la prise de notes in vivo.

C'est en grande partie à travers les activités (égorgement de cochon, visite de la région, fêtes religieuses, aide dans les tâches quotidiennes telles que faire les courses) que le matériel a été collecté. C'est lors que l'on était investi dans ce type d'activités que les informations les plus pertinentes et inédites surgissaient. Comme, si le fait de ne pas concentrer toute l'attention sur les événements passés, les faisait ressurgir d'autant plus facilement. Une hypothèse à cela tient à présumer que, le simple fait de partager leur quotidienneté et les activités qui l'accompagnaient, a réduit de facto la distance entre l'étranger que nous étions et ces participants. Corollairement, cette familiarité a permis de lever peu à peu les inhibitions. Mais aussi, et nous y reviendrons plus tard, ces activités quotidiennes constituaient leur « terrain de jeu » si l'on veut, contrairement à une situation d'entrevue en face à face, où ces hommes devaient s'expliquer tout en ayant le sentiment de rendre des comptes à un étranger, tel que le cadre de l'entrevue le suggère. Pour qui n'y est pas familier, le face à face avec le chercheur, dont il est parfois difficile pour les participants de cerner exactement ce qu'il attend, est souvent perçu comme une situation non naturelle qui induit stress et inhibition.

Nous l'avons dit plus haut, Radislav a fait office d'interprète, mais aussi d'informateur-ressource. C'est lui qui prenait contact avec les autres participants et fixait les rendez-vous. Nous n'aurons jamais connu les autres que par leurs pseudonymes, qui diffèrent des noms que nous leur donnons ici. Sans Radislav, ce terrain n'aurait jamais été possible. Cette situation a constitué un avantage majeur, mais il est aussi évident que notre informateur clé a filtré à plusieurs reprises les propos de ses collègues. Tout n'a pas été traduit et il nous a semblé, par moments, que nos questions étaient réinterprétées. Aussi et parfois, du fait même que Radislav a partagé une grande partie de l'expérience d'Nenan et Ivan, il arrivait qu'il réponde à

leur place. Il nous fallait insister pour avoir leur version des faits. De manière générale, nous étions libres de poser nos questions et à plusieurs reprises Radislav nous y a encouragés. Malgré cela, il arrivait aussi que la discussion se bloque et que d'un coup Radislav change de ton, sans que nous ne puissions clairement en identifier la raison. Il était donc difficile de maintenir une distance adéquate pour ne pas vexer, déranger ou mettre l'interlocuteur à découvert, sans qu'il n'y ait consenti, et avec le risque de verrouiller momentanément l'accès à l'information. Le flot de celle-ci était variable et certaines questions pouvaient un jour froisser et le lendemain laisser cours à une discussion tout à fait ouverte et enrichissante. C'est précisément ce qui s'est passé alors que nous parlions un jour des actions violentes sur le terrain, que Radislav tendaient à présenter généralement comme de la légitime défense, quand il a inopinément utilisé l'expression de « nettoyage » pour qualifier leurs actions. Quand nous avons relevé l'expression, Radislav est soudain devenu nerveux et nous a suggéré de changer de sujet de discussion. Ce n'est que le lendemain qu'il a tenté de se justifier et de revenir sur ce « lapsus ».

Des deux enquêtes de terrain avec Radislav, Nenan, Ivan et Janko, toutes n'ont pas contribué de façon égale à la collecte du matériel. C'est essentiellement lors de notre premier séjour, au mois de février 2006 et de la semaine entière passée à Uzila, que le 90% des données ont été collectées. Mais la seconde, entre les mois de novembre et décembre 2006, a permis de corroborer certaines hypothèse formulées à la suite de la première enquête et, bien qu'elle n'ait contribué que marginalement à fournir d'éléments neufs ou inédits, elle a permis de consolider l'analyse des trajectoires de Radislav, Ivan, Nenan et Janko. La raison de cette parcimonie tient en un manque de disponibilité de la part des quatre hommes. À ce moment là Radislav était très occupé dans des activités politiques. Nous avons pu le suivre dans des meetings organisés dans la région et avons parcouru quelques villages locaux en sa compagnie. Nous en avons profité pour poursuivre la collecte de données à Belgrade où nous avons entrepris d'autres démarches qui seront exposées dans la deuxième partie de ce chapitre, touchant aux données périphériques.

3.1.4 La stratégie d'immersion et les techniques mimétiques

L'immersion représente une stratégie, ou processus, par lequel le chercheur ou interviewer se colle à, ou intègre, le plus possible le point de vue de ses interlocuteurs afin d'en restituer une photographie la plus probante possible¹⁸⁵. Un objectif à longue portée consiste à dégager une connaissance endogène du phénomène à l'étude, qui nous permette d'en décrypter les codes et les motifs/intérêts non exprimés qui peuvent sous-tendre des pratiques sociales ou une conduite. Dès lors, Howard S. Becker affirme que :

« Ce que nous présentons n'est pas une vision déformée de la « réalité », mais la réalité dans laquelle sont engagées les personnes que nous avons étudiées, la réalité qu'ils créent en donnant un sens à leur expérience, et par référence à laquelle ils agissent. Si nous ne parvenons pas à restituer cette réalité, nous ne produirons pas une analyse sociologique satisfaisante du phénomène que nous cherchons à expliquer »¹⁸⁶.

Cela implique donc, de la part de celui qui conduit la recherche, de faire fi, ou du moins, de maîtriser du mieux qu'il peut, ses propres représentations et préjugés pour mieux pénétrer l' « herméneutique », ou système de représentation de ceux qu'il étudie. Cet objectif à longue portée est là une tâche difficile, probablement la plus difficile, mais nécessaire.

L'objectif à moyenne portée de la stratégie d'immersion est d'ordre pragmatique. Elle nécessite d'établir un minimum de *complicité* avec les participants et ainsi créer un *espace de confiance* absolument crucial, non seulement pour l'accès à l'information, mais surtout et dans notre cas, pour la protection du chercheur. Lors des premières enquêtes de terrain, et sans informateur clé tel que Radislav, il est très difficile, voire impossible, d'évoluer dans cet environnement très fermé. Poser des questions au sujet des criminels de guerre, souvent décrits comme héros dans des régions où ils bénéficient de forts appuis, peut s'avérer dangereux et requiert l'aide d'un « insider »

¹⁸⁵ Walker, R. (1985), op. cit.

¹⁸⁶ Becker, H., S. (1985), op. cit. pp. 196-197.

ou d'une personne dont on est sûr, ou du moins convaincu, qu'on peut lui faire confiance.

Enfin, l'objectif à courte portée renvoie à la situation transactionnelle et d'*interaction* entre chercheur et participants. Erving Goffman nous a appris qu'une dimension cruciale des échanges quotidiens tient en la nécessité pour chacun de ne pas perdre la face¹⁸⁷. Dès lors, la transaction, ou l'interaction, devient un espace de négociation complexe dont dépendent à tous égards la pertinence et la nature inédite des histoires que le chercheur peut collecter, avec les risques de compromission que cela comporte. Dans le cadre de cette thèse, on comprend que livrer une expérience, aussi intime que celle d'avoir participé à des tueries dans le contexte d'une politique criminelle d'élimination d'une population, nécessite une confiance mutuelle qui permette au participant de s'assurer qu'il ne sera pas jugé par le chercheur sur ce qu'il dit. Mais aussi, la confiance permet à celui qui mène l'enquête de s'assurer de l'honnêteté et de la véracité des propos du participant. Dans ce qui suit, notre intérêt portera sur les objectifs à courte et moyenne portée de la stratégie d'immersion. Cette démarche nous permettra de revenir in fine à l'objectif à longue portée et formuler quelques commentaires sur la vraisemblance de ce matériel. Nous présenterons essentiellement les techniques employées pour parvenir à gérer, du mieux possible, ces dynamiques d'interaction, et la réalité et contingence du terrain. Nous ne prétendons pas avoir systématiquement adopté la bonne attitude ou démarche pour créer cet espace de confiance, qui se renégocie perpétuellement. Par moments rien ne s'est dit, à d'autres, il était manifeste qu'aucun des participants ne souhaitait aborder le passé et, dans certains cas, nous avons pu sentir que nous étions de trop, que nous n'étions pas dans un laboratoire avec des rats, mais que l'on avait affaire à des individus qui n'étaient pas uniquement des anciens criminels de guerre, mais aussi des pères, maris, employés, pratiquants, qui désormais aspiraient au calme.

La prise de contact avec le terrain constitue une épreuve de force en ce qui touche à la confrontation de l'objet de recherche tel qu'initialement élaboré « by the book ». Sa

¹⁸⁷ Goffman, I., *Les rites d'interaction*. Paris : Éditions de Minuit, 1973.

mise à l'épreuve avec la réalité des enquêtes et les individus que l'on y rencontre peut parfois ébranler une lecture des événements, que l'on pensait pourtant maîtriser. Prenons par exemple les notes prises le 28 janvier 2006, qui documentent la manière par laquelle nous avons appris que Radislav était un ancien exécuter :

« Après les quelques échanges de politesse initiaux de notre première rencontre, Radislav me demande finalement les raisons pour lesquelles je suis en cette région à une époque plutôt inhospitalière de l'année du point de vue climatique. Je lui parle de ma recherche et de ses objectifs. Alors qu'il écoute, je le sens songeur mais concentré. Il restera silencieux pourtant. Ce n'est que plus tard, une fois que nous serons seuls, le premier soir, qu'il se met à parler ouvertement de la guerre et révèle un point de vue inédit sur ces événements. Nous ne nous connaissons finalement que depuis quelques heures et je n'ose immédiatement lui demander comment se fait-il qu'il en connaisse autant. Ce n'est que plus tard finalement et avec force *rakija*—alcool de prune local et sésame aux discussions les plus intéressantes—que la discussion suivante se déroule :

Radislav : Tu sais, ta recherche là, je pense que je peux t'aider si tu veux.
 S.T. : Ah bon ?
 Radislav : Ouais, ouais, je crois que je peux t'aider à trouver des gens qui pourraient avoir des choses à te dire sur la guerre et qui y ont participé.
 S.T. : Ben écoute, ce serait intéressant...
 Radislav : ... à commencer par moi. J'ai été actif en Croatie.
 S.T. : Tu étais dans l'armée [JNA] ?
 Radislav : Ah non, tu sais l'armée à ce moment là elle était aux mains de cette ordure de Milosevic. Je le haïssais et c'est par d'autres moyens que je suis allé combattre. Je suis parti avec un groupe d'hommes et on est allé voir ce qui se passait en Croatie. À ce moment là [fin de l'année 1991] ça pétait et on voulait aller voir ce qui se passait. (28 janvier 2006)

Dans ce qui précède, la première énigme revenait à faire sens de ce que nous considérons comme un paradoxe : pourquoi, ou comment pouvait-on s'engager dans la violence tout en étant à la fois farouchement opposé au gouvernement central qui pourtant promouvait ses politiques criminelles ? Cette question comporte sa part de naïveté mais elle reflète l'état dans lequel nous étions au moment même de la rencontre avec ce que nous cherchions : un ancien exécuter prêt à parler. Dans ces conditions où le chercheur n'a que très peu de repères, il ne peut facilement juger de la

validité de ce qu'il entend. Les acteurs locaux ont une interprétation des événements qui n'est pas toujours —et même rarement— celle de ceux qui les vivent à distance et ce phénomène s'est indiscutablement révélé lors de notre première expérience dans les Balkans, et qui plus est en Serbie, avec la rencontre de gens fatigués d'être pris pour des parias de la scène internationale par la presse occidentale. Dans un ouvrage remarquable, Carolyn Nordstrom¹⁸⁸ prétend que dans le contexte d'une guerre, le regard extérieur initial du chercheur sur la violence peut être sidéré par une appréhension globale de l'événement, alors que les acteurs locaux ne sont souvent préoccupés que par un aspect de la guerre ou du conflit armé, et déterminés par leur quotidienneté même. En ce qui concerne les participants rencontrés, c'est une *vignette* très spécifique qu'ils nous ont permis de documenter : celle d'opposants ultranationalistes au régime de Slobodan Milosevic et qui pourtant se sont engagés dans la violence de masse. C'est là une histoire encore peu racontée dans les ouvrages portant sur les crimes commis au nom des Serbes d'ex-Yougoslavie. Mais avant d'aborder les techniques et les stratégies employées, qui nous ont permis cette immersion et qui permettront au lecteur de se forger une idée des conditions dans lesquelles ces données ont été collectées, tout au long de ces enquêtes, il nous faut aborder un dernier point général qui touche au rôle de l'alcool dans la collecte de ces données.

Tel que nous en avons fait mention plus haut, une grande partie des rencontres s'est déroulée dans des bars ou chez Radislav et l'alcool, du moins lors de la première enquête de terrain, tient une part importante dans cette collecte. Il s'agit de *rakjia*, ou alcool de prune local dont la production privée, très répandue, est une marque de fierté. Sa dégustation et sa consommation sont un rite social essentiellement masculin et machiste. Mais si elle fait de celui qui s'y livre un « homme » au regard des critères locaux, elle signifie aussi une marque d'intégration et c'est à ce titre que l'alcool a opéré comme condition de possibilité de ces enquêtes de terrain. L'alcool est aussi un excellent moyen de baisser la garde et lever les inhibitions. Compte tenu de la nature

¹⁸⁸ Nordstrom, C. & Robben, A., C., G., M., *Fieldwork Under Fire : Contemporary Studies of Violence and Survival*. Berkeley: University of California Press, 1995.

des événements marquant leur expérience, réactivée par nos questions, mais aussi de la difficulté par moment pour les participants d'en parler, l'alcool a incontestablement facilité l'avènement de l'information. Dès les premiers jours, la dégustation de *rakija* a été un rite initiatique à notre égard et, dès lors que ses effets se manifestaient, les participants nous questionnaient systématiquement sur notre identité de chercheur et si nous n'allions pas finalement livrer ces informations au Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie ou à la presse. À aucun moment nous n'avons perdu le contrôle, bien que parfois enivrés, c'est systématiquement qu'il nous a fallu répéter les clauses de confidentialités et réassurer notre position de chercheur en sciences sociales davantage qu'enquêteur ou journaliste.

3.1.4.1 Les objectifs de courte portée

Si la stratégie d'immersion tend ultimement à s'approcher au plus près des participants, à faire partie de leur groupe et ainsi dévoiler les motifs ou intentions non exprimées à la base de leurs comportements, elle s'accompagne aussi de buts qui se définissent dans la courte et la moyenne portées. Nous commencerons par nous intéresser aux techniques employées pour y parvenir. En premier lieu, l'immersion vise à gérer, négocier l'espace d'interaction qui caractérise les échanges entre le chercheur et les participants, de manière à préserver la face de chacun. Ainsi, un espace de confiance se développe et s'instaure, qui permet au chercheur de poser des questions sensibles à des gens qu'il ne connaît que depuis peu, mais aussi aux participants d'être convaincus qu'ils peuvent s'exprimer en toute liberté sans qu'ils ne soient trahis symboliquement (en perdant la face) ou concrètement (la dénonciation). Bref, il s'agit de créer les conditions minimales de confiance et complicité, nécessaires à la conduite d'une enquête de terrain.

S'adapter au rythme des participants – En premier lieu, et contrairement aux récits bien ordonnés de la violence de masse, dont il est question dans la littérature, et qui ont traversé les affres de l'édition, les informations collectées sur le terrain ne suivent que très rarement un ordre chronologique ou thématique. C'est plutôt sur le mode chaotique que le chercheur doit appréhender son matériel et, à ce titre, distinguer ce

qui est utilisable de ce qui ne l'est pas. Qu'il s'agisse de Radislav, Ivan, Nenan et Janko, les souvenirs, ou le « matériau » pour employer une expression crue, se présentent davantage selon les aléas de la mémoire plutôt que sous une forme chronologique bien ficelée. Aussi, c'est par leur contenu émotionnel des événements ayant marqué leur participation dans la violence de masse que le discours était ponctué. Très fréquemment, il arrivait que l'un d'eux ne parvienne pas à donner de réponse à une question précise, mais finalement y revienne le lendemain, lors d'une discussion informelle et sans pour autant que la question ne soit réitérée. Peu à peu, nous avons compris qu'il fallait nous adapter à ce rythme « imposé » par les participants. Dans les premiers temps de l'enquête de terrain, une technique a consisté à débiter les entretiens par quelques questions naïves et générales, visant à sonder la volonté des participants d'y répondre. Souvent, et malgré une réplique franche, un louvoiement se manifestait et les relances étaient nécessaires. Ces relances se basaient sur les connaissances que nous avions des événements. Les notes de notre carnet illustrent ce propos :

- Radislav : Tu sais, ce qui s'est passé à Srebrenica [juillet 1995] c'est horrible. Mais quand tu regardes les faits, il y a eu les hommes de [Nasser] Oric [chef des forces armées mixtes de Bosnie-Herzégovine, notamment responsable de la région de Srebrenica] qui ont massacré nos frères serbes dans la région, entre 1992 et 1993... Tu sais, il n'y a pas de fumée sans feu...
- S.T. : Comment ça ? Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Ivan : Ce qu'on essaie de te dire, c'est que l'attaque de juillet 1995 n'était qu'une conséquence de l'action des hommes d'Oric.
- S.T. : Ok, Mais d'un autre côté, Srebrenica avait déjà été attaquée par les forces serbes dès le moment où la Bosnie a obtenu son indépendance, au mois d'avril 1992 et qui ont participé à l'expulsion des populations musulmanes de la région, dont Srebrenica, non ?
- Radislav : C'est vrai, mais qu'est-ce que tu veux, des gars comme Janko ou Nenan ne pouvaient pas rester les bras croisés après ce qu'avaient fait Oric et ses hommes, on ne pouvait pas laisser les Musulmans prendre le contrôle de la région, ils en auraient profité pour envahir la Republika Srpska. (17 février 2006)

Les intérêts sont grands de présenter les événements en leur faveur, on s'en doute. Une technique de relance et d'entretien consistait à adopter une posture naïve puis,

peu à peu, et par rapport à ce que les participants affirmaient, resserrer les questions en fonction de la connaissance que nous avions des événements. Voilà ce qui permettait de recentrer le débat ou parfois de relancer les participants sur des affirmations que nous ne pouvions pas saisir, ou laisser passer, tels que le dialogue ci-dessus le révèle. À dire vrai, la connaissance littéraire constitue un élément dont il faut faire un usage judicieux puisque qu'elle peut paralyser le chercheur dans des « récits stéréotypés » des événements et ainsi ruiner la spontanéité du terrain et de l'interaction. Par exemple, les premières questions que nous posions tombaient très souvent à côté tel que cela se manifestait dans les réponses de type oui/non que nous obtenions. Notre insistance sur certains points qui semblaient n'avoir aucune pertinence à leurs yeux — par exemple, leur rapport avec le gouvernement central — plombait systématiquement les entretiens.

Cependant, la connaissance préalable des événements peut s'avérer utile, ne serait-ce que dans sa valeur d'*établissement des faits*. À plusieurs reprises il est apparu que nous étions trompés — même si cela ne correspondait pas forcément à une stratégie délibérée de la part des interlocuteurs — et présenter des faits montre aux participants que nous avions une connaissance minimale de ce qui s'était passé et des événements dont ils avaient été les protagonistes. Aussi, des rapports de forces et une relation plus équilibrés s'instauraient entre tous les interlocuteurs, puisque nous n'étions plus qu'exclusivement l'étranger et cette personne qui « ne pouvait pas comprendre », tel que les chercheurs travaillant avec des sujets rompus aux techniques des armes et de la guerre y sont habitués¹⁸⁹. Dès lors qu'il était apparent que les interlocuteurs avaient tiré la couverture à eux dans leur version des faits, et que nous n'avions pas mordu à l'hameçon, un climat de gêne prenait place où, en guise de restauration du statut et du tort provoqué, les participants étaient prêts à répondre à des questions plus sensibles. Ces événements étaient rares et il y a, certes, des moments où nous n'avons pu évaluer la véracité de leurs propos.

¹⁸⁹ Bourke, J. (1999), op. cit.

Mais, s'il faut être vigilant par rapport au contenu du discours de ceux que l'on interroge, il est aussi important d'adapter les modalités d'extraction de cette expérience. Nous le suggérons plus haut, c'est par un ensemble d'activités mené en compagnie des participants que les langues se sont déliées. Dès lors que nous quittons le protocole formel de l'entrevue — assis autour d'une table où l'ensemble de la discussion porte sur l'expérience de l'interviewé — la nature des informations devenait moins stéréotypée et plus inédite. Alors que les entrevues donnaient lieu à de nombreuses justifications, l'information collectée en cours d'activité était plus *brute* et directe quant à elle. Par exemple, à un moment donné, Radislav a souhaité que nous l'accompagnions à une ferme, où il avait commandé un cochon entier pour sa famille. Le porc est un met commun dans ces régions et il est tout à fait habituel d'aller directement le chercher chez le fermier local. Une fois arrivés sur place et les formalités de présentations avec les hôtes passées, c'est sur la scène d'exécution de la bête que Radislav s'est mis à parler de son expérience en tant qu'exécuteur, et de la manière dont il s'y prenait. Nous apprendrons que, tout comme les fermiers qui égorgent la bête, c'est au couteau qu'il a tué la plus grande partie de ses victimes. Il est indiscutable que cette scène a constitué un *cadre* à l'avènement de cette confession. C'est là un type d'information qu'il était beaucoup plus rare de voir surgir dans un contexte d'entrevue en face à face. Les nombreux moments passés dans les bars en leur compagnie ont aussi apporté leur lot d'information. En conclusion, dès lors que nous quittons le cadre formel de l'entrevue, peu familier et naturel pour ces hommes, et que nous participions à la vie sociale du groupe et respectons leur rythme d'interaction, les langues se déliaient et les informations non-stéréotypées (contrairement aux justifications et à l'utilisation d'un discours transcendant) apparaissaient.

L'adoption d'une position basse – Fort des propos d'Harald Welzer¹⁹⁰ mais aussi des recherches d'Erving Goffman¹⁹¹ sur les rites d'interaction, nous postulons que le contrôle, ou maîtrise, de la situation est une dimension majeure de l'enquête de terrain

¹⁹⁰ Welzer, H. (2007), op. cit.

¹⁹¹ Goffman, I. (1973), op. cit.

et qui caractérise les échanges entre chercheur et participants. Il peut s'exercer à un niveau tout à fait concret où, par exemple, l'emploi du temps et le rythme des rencontres étaient en grande partie déterminés par les participants et, en particulier, Radislav. Mais il peut également se présenter sous une forme plus complexe ou subtile et toucher directement à la maîtrise du contenu de l'interaction. Aussi, l'enquête de terrain s'articule également autour d'un jeu de *positions haute/basse* où le chercheur occupe la plupart du temps la seconde. Or il s'agit là d'une posture tout à fait différente de la soumission. La position basse sur le plan symbolique est une position de bienséance, de protocole. Elle assure aux participants que l'on va *garder son rang*. Ce rang, nous avons dû systématiquement le renégocier avec Radislav, Nenana, Ivan et Janko, qui sont, à certains égards, demeurés perplexes quant à ce que nous allions faire de ces rencontres et de ces entrevues. Il est absolument fondamental d'être *transparent* avec les participants. L'exemple qui suit, en relation avec le rôle de l'alcool et tiré de notre carnet de notes, est une illustration de ce principe.

Il est vrai que l'alcool est un excellent moyen de délier les langues et je dois dire que les discussions d'hier ont été plutôt gratinées. Mais si les langues se délient, ça peut aussi mal tourner et j'ai bien compris hier soir qu'ils ont tenté de me cuisiner sur les *vrais* raisons de ma présence ici. « Ok, ta recherche là, c'est bien sympa, mais qu'est-ce que tu veux vraiment ? Tu peux nous le dire, tu veux écrire dans les journaux ? Tu veux travailler au TPIY par la suite et tu viens te faire les dents sur des gars comme nous que tu as rencontrés par hasard ? Vas-y, tu peux nous dire la vérité, tu sais. Tu bosses pour les Nations Unies ? C'est quoi ça faire de la recherche ? Et fais gaffe, tu pourrais finir par trouver... ». Je n'ai pas bronché et n'ai à aucun moment perdu le contrôle : non je ne suis pas journaliste ; non, je ne suis pas enquêteur pour le TPIY ; non je ne travaille pas pour les Nations Unies. Je suis là parce que j'essaie d'apporter une contribution socio-criminologique à un phénomène encore peu étudié : la participation aux crimes de masse leur ai-je répété ». (19 février 2006)

Tout manque de transparence peut, au mieux, nuire à l'élaboration d'un climat de confiance et d'une atmosphère favorable d'interaction et, au pire, mettre en danger le chercheur. La position basse est à la fois une posture *de facto* mais aussi qui répond à une stratégie. C'est une position *de facto* puisque le chercheur se trouve en *terra incognita* et n'a guère le choix que de s'en remettre à son environnement et aux

participants. C'est une stratégie puisqu'il est important de réserver son jugement moral quant à ce qui est entendu au cours de l'interaction, mais sans pour autant adopter une stricte écoute naïve. Les participants ne sont pas dupes et, bien qu'ils acceptent de témoigner et de livrer leur expérience, c'est se leurrer de les croire convaincus qu'ils bénéficient de l'assentiment du chercheur. La position et le rang de ce dernier fluctuent indiscutablement tout au long des enquêtes de terrain et, par moments, c'est la toge de confesseur qu'il endosse, tel que le laisse entendre un événement que nous décrirons plus loin et qui touche aux cauchemars et à la difficulté qu'a Radislav à gérer son passé par moments.

La négociation de rang se manifeste également dans des situations plus légères, tel que l'humour, et qui participent aussi à la création et l'évolution de l'espace d'interaction et de confiance entre le chercheur et la communauté dans laquelle il se trouve. À ce titre, voici un extrait de notre carnet de notes :

« Aujourd'hui, dimanche, nous sommes allés nous promener avec les enfants de Radislav et un des ses amis. La journée étant splendide, Radislav décide de nous emmener sur une colline non loin de la ville et d'où la vue est magnifique. [...] Radislav nous propose de nous y rendre [à son sommet]. Une fois arrivés, la vue est effectivement magnifique et le climat plutôt doux pour le mois de février. Je lui fais part de mon enthousiasme et il me répond que la radioactivité provoquée par les bombardements de l'OTAN, en 1999 y est pour beaucoup. Voyant ma perplexité, Radislav ajoute qu'il vaut mieux ne pas trop s'attarder [...]. Je reste coi et ne sais pas trop que dire... Mais d'un coup Radislav et son ami éclatent de rire et je me sens ridicule ». (19 février 2006)

Une autre anecdote s'est déroulée après avoir assisté à l'égorgeage du cochon, dont il a déjà été question plus haut. Après avoir exécuté la bête les fermiers découpent une petite partie de l'animal qui nécessite une vérification sanitaire. Nous montons dans la voiture avec Radislav et un ami et partons chez un vétérinaire dans le village voisin. Arrivé à destination, Radislav et son ami nous prennent à parti :

Radislav : Tu sais, Sam, j'en profite qu'on soit loin de la ferme pour te dire quelque chose. Ici il y a une superstition avec l'égorgeage du cochon.

S.T. : Ah, et c'est quoi ?

- Radislav : Ça porte malheur au fermier quand quelqu'un assiste à un égorgement pour la première fois.
- S.T. : Oups...
- Radislav : Mais il y a un moyen que tu y remédies : il faut que toi tu égorges un cochon !
- S.T. : Euh... là je crois pas... je pense pas que ça va être possible.
- Radislav : Mais enfin, tu ne peux pas laisser ce fermier croire qu'il va avoir de mauvaises années d'élevage devant lui quand même.
- S.T. : Mais j'en suis complètement incapable...
- Radislav : Mais t'inquiète pas, tu pourrais être surpris de toi-même, crois-moi.
- S.T. : [Blême et commençant à transpirer] Non, non, vraiment ça va pas être possible.
- Radislav : Toi qui viens faire de la recherche sur la violence et le sang, tu as une opportunité de voir ce que ça veut dire [que de tuer].
- S.T. : ...
- Radislav : Alors ?
- S.T. : ...

Puis, au bout d'une minute de silence, Radislav et son ami explosent de rire à tel point que les larmes leur coulent des yeux.

Radislav : Ha, ha, ha... On t'a bien eu, non ?
Et c'est l'éclat de rire généralisé... (20 février 2006)

D'un point de vue du fond, cet échange est crucial et notamment les dernières répliques laissant entendre que nous pourrions être surpris de nous-mêmes sur l'opportunité de tuer. L'objectif de ce chapitre consiste avant tout à dresser le décor et raconter l'expérience de terrain. Nous reviendrons sur le fond de ces propos dès lors qu'il sera question de l'analyse de la violence. Cette réplique révèle cependant un aspect troublant de cette enquête de terrain, qui s'est manifesté sous plusieurs formes et à quelques reprises. Il a consisté de la part des ces hommes, et en particulier de Radislav, à gommer la différence de statut entre nous et eux par l'adoption d'une stratégie de la compromission ou de la conversion. À plusieurs reprises, il nous a été proposé des gratifications immédiates (femmes, argent via une pseudo-loterie, alcool) et une hypothèse tient à avancer qu'ils cherchaient à éliminer la différence de statut et, qui plus est, celui du chercheur, pour prouver que nous ne valions « pas mieux » et que n'importe qui est corruptible. Il s'agit de faire entrer le chercheur dans la conspiration du silence en s'assurant qu'il soit lui aussi mouillé. L'ensemble de cette

semaine passée avec ces hommes s'est accompagnée d'un sentiment étrange qu'il suffisait de tendre la main pour recevoir toutes sortes de petites faveurs, conférant faussement le sentiment que c'est comme cela que fonctionnait la majorité de la population dans cette région. Après tout, Radislav ne nous a-t-il pas dit que les gens par ici n'aimaient pas trop que l'État et ses lois ne se mêlent des affaires locales ? À y regarder de plus près, la scène décrite ci-dessus était une tentative de nous tirer à eux et, par le sang, leur ressembler davantage. Ce type d'expérience, tels que l'égorgement du cochon, est généralement qualifié de « rite de passage »¹⁹² dans la littérature et permet au chercheur de franchir un pas supplémentaire dans son acceptation au sein du groupe. C'est dans ces moments qu'un sentiment de vulnérabilité nous envahit, où il est évident que c'est les participants qui mènent la situation. Le fou rire qui a suivi cette scène n'était finalement que la tension libérée suite au relâchement de l'« étreinte » de Radislav, mais de cela, nous ne nous en sommes rendu compte qu'après coup.

3.1.4.2 *Les objectifs de moyenne portée*

La protection – Il ne fait aucun doute que durant tout le temps passé en compagnie de Radislav, Nenán, Ivan et Janko, ce sont eux qui fixaient – et de fait contrôlaient – l'emploi du temps des activités. C'est Radislav qui s'occupait de prendre contact avec les trois autres pour prévoir des plages où nous pouvions les rencontrer. Nous étions donc *l'invité* au sein du groupe qui acceptait bien de nous recevoir. Il était le patron et ce n'était qu'en respectant ce qu'il nous proposait, ou ce qu'il pensait être bon pour nous, que l'enquête de terrain se déroulerait dans des conditions favorables. Comprenant rapidement que nous présentions peu de danger et que nous allions nous fier à ses recommandations, cette stratégie nous a, non seulement permis l'intégration au sein du groupe, mais aussi d'assurer notre *protection*. C'est là un aspect central de la démarche d'immersion et l'adoption d'une stratégie mimétique, propriété que possèdent certains organismes pour se rendre semblables à leur environnement ou même pour « mieux s'en protéger ». Il était évident que nous ne passions pas inaperçus dans la région, qui ne connaît quasi aucun tourisme international. Radislav a

¹⁹² Rodgers, D. (2001), op. cit.

rapidement montré à la population que nous étions sous la protection et le contrôle d'une figure respectée de la région. Il nous a avoué à un moment que lui-même se mettait dans une situation délicate, par rapport à ses amis et sa communauté, en nous laissant poser des questions sur ce sujet. Il a pris une part de risque en nous recevant. À cet égard, les premiers jours de la première enquête de terrain ont été occupés à faire la tournée des bars de ses amis dans le coin, souvent après l'heure de fermeture. Radislav souhaitait que nous rencontrions leurs propriétaires pour qu'ils comprennent que nous étions avec lui. En sortant d'un de ces bars, le premier soir de notre arrivée, il nous dit :

« C'est important que ces gars sachent que tu es avec moi. Je ne sais pas trop comment les gens peuvent réagir à ta présence ici [...] » (18 février 2006).

À dire vrai, nous n'avons pas vraiment su qui étaient ces « types » si ce n'est que certains avaient participé avec Radislav et les trois autres à la guerre, et que Radislav faisait des « petites affaires » avec eux. Certains de ces hommes avaient été sollicités par lui pour parler de leur expérience, mais la majorité n'a pas voulu participer à la recherche. Notre hôte nous a expliqué qu'il n'avait pas que des amis dans la région et c'est la raison pour laquelle il souhaitait s'assurer qu'il ne nous arrive rien, en sollicitant les contacts de son réseau pour qu'ils gardent l'œil ouvert, eux aussi. Apparemment, il a un certain sens du danger, comme l'attestent les notes prises le 22 février 2006, alors qu'il vient nous rechercher, comme convenu, dans une boîte de nuit où un membre de sa famille a absolument voulu qu'on l'accompagne pour nous présenter des amis :

[...] Radislav arrive et tout le monde lui sert la main respectueusement, avec des courbettes. Il me demande si tout s'est bien passé et je lui fais comprendre que je me sens bien et que je suis traité aux petits oignons. Il est nerveux et me demande de terminer rapidement ma consommation et qu'on parte. Je sens qu'il y a urgence et je m'exécute. Une fois de retour dans la voiture je comprends mieux son stress :

Radislav : T'as vu les types en costumes cravates vers l'entrée ?
S.T. : Ouais, mais je ne saurais pas les reconnaître dans la rue...

- Radislav : Rien ne t'a frappé ?
 S.T. : Non, rien...
 Radislav : T'en as vu beaucoup toi des types qui viennent en boîte habillés comme ça ?
 S.T. : Non, effectivement.
 Radislav : Ce sont des gars du « renseignement », c'est évident. Ils n'ont encore pas compris que c'est comme ça qu'on les reconnaît. En plus ils ne savent pas danser, c'est sûr !
 S.T. : Ok, d'accord !
 Radislav : Il y a beaucoup de trafics [drogue] dans le coin et ces gars là interviennent de temps à autre. Ils arrêtent tout le monde et s'ils t'avaient arrêté on aurait tous été dans la merde, toi surtout...

Nous sommes repassés dans le coin une heure plus tard. La boîte était encerclée de voitures de police et il y a eu des arrestations. Radislav a été très inquiet pour le membre de la famille, Dusko, et je comprends mieux pourquoi avec l'échange qui suit :

- Radislav : Dusko, lui il faut toujours qu'il se batte. J'ai eu un problème avec lui, une fois il a battu un type qui travaillait pour un trafiquant dans la région. Le gars voulait tuer Dusko pour ce qu'il avait fait. J'avais pu arranger les choses mais j'y ai perdu des plumes.
 S.T. : Et là, t'as peur qu'il se batte ?
 Radislav : Je sais pas, il est capable de tout quand il perd le contrôle. Mais avec les flics ou le renseignement, je ne peux rien faire, je les déteste (22 février 2006).

L'emphase, mise par Radislav sur le fait que c'est nous qui aurions été dans le trouble, renvoie à la situation où, non seulement nous aurions dû répondre de notre présence dans cette région, mais aussi de nos liens avec des individus dont les relations avec la police sont pour le moins problématiques. Enfin, le « surtout » est une référence claire de Radislav sur l'évidence selon laquelle nous aurions dû lui rendre des comptes sur l'attention ainsi suscitée de la police sur lui-même. Cette enquête de terrain a ainsi été ponctuée de moments où les événements se produisaient sans pour autant que nous n'en comprenions immédiatement les tenants et aboutissants. C'est là qu'il nous fallait faire confiance à Radislav. C'est aussi pour des raisons de sécurité que la première enquête de terrain s'est terminée au bout d'une semaine. Alors que nous étions en train de mener une entrevue avec Janko, dans un restaurant local, son téléphone a sonné, où, de façon surréaliste nous devons l'admettre, nous apprenions la localisation

et l'arrestation de Ratko Mladic par la police serbe et que le gouvernement devait alors statuer dans les prochains jours sur son transfert ou non à La Haye. C'est donc avant la presse que nous avons été informés¹⁹³. Après quelques minutes de stupeur et de discussion à bâtons rompus entre Radislav et Janko, notre hôte nous a fortement recommandé de plier bagage et quitter au plus vite la région, où Mladic dispose d'un grand soutien. La conjonction de notre venue et de nos recherches avec l'arrestation du fugitif nous plaçait, de facto, en danger. Mais c'était là également une nécessité pour préserver la sécurité de Radislav par la même occasion. Le danger, ou du moins le sentiment d'insécurité, provenait paradoxalement, et la plupart du temps, des dynamiques mêmes d'interaction au sein du groupe. À l'occasion, des révélations extrêmement gratinées et incriminantes ont été exprimées, alors que l'alcool coulait à flots, et qui nous ont malgré tout traduites¹⁹⁴. Aussi, la crainte était que l'un d'eux ne réalise qu'il en ait trop dit et que nous nous soyons trouvés au mauvais endroit, au mauvais moment, où notre seule présence ne fasse perdre la face à l'un d'eux. Un seul incident s'est produit de la sorte qui a jeté un froid sur la tablée. Alors que les discussions allaient bon train sur la question de la responsabilité des hommes de Nasser Oric dans les violences qui ont été commises dans la région de Srebrenica, entre 1992 et 1993, d'un coup Ivan s'est levé et s'est écrié :

« Allez les gars, venez on prend les voitures et on part égorger du monde, de l'autre côté de la frontière » (17 février 2006).

Radislav lui a immédiatement lancé un regard sévère et Ivan s'est rassis aussitôt. La discussion a repris peu à peu, mais la tension a mis du temps à s'évaporer. Toutes les informations n'ont donc pas été filtrées et c'est tant mieux pour cette recherche. Il arrivait parfois à Radislav d'avouer des faits qu'il avait pourtant tus quelques jours auparavant. Dès lors que l'on sortait de cette zone contrôlée des interactions, la situation pouvait prendre une tournure nettement plus volatile, les événements devenir imprévisibles et présenter des risques pour le chercheur.

¹⁹³ *International Herald Tribune*, "Mladic Reported Close to Surrender. War Crime Suspect from Balkans War Said to Be Located", Mercredi 22 février 2006.

¹⁹⁴ La possibilité pour Radislav de ne pas traduire présentait également un moyen de contrôle.

Le statut – Qu'en est-il de l'acceptation du chercheur et de notre travail au sein de ce groupe d'anciens exécutants et de leur communauté ? Nous souhaitons aborder cette question avec un extrait de notre carnet de notes :

- Radislav : Mais pourquoi tu travailles sur ces questions là ? Qu'est-ce que tu veux savoir sur des gars comme nous qui sommes partis combattre ?
- S.T. : Ben je te l'ai expliqué, je veux essayer de comprendre comment quelqu'un peut se retrouver dans une situation où il participe activement à des violences dans le contexte d'une guerre...
- Radislav : À quoi ça sert ? Il n'y a pas autre chose sur quoi travailler ? Et pis de toute façon, à quoi ça sert la recherche, hein ? Tu vois, j'ai fais des études mais ça ne m'a pas empêché de faire ce que j'ai fait [participer à la guerre].
- S.T. : Mais là il s'agit d'autre chose...
- Radislav : Mais oui, mais à quoi ça sert de faire de la recherche, comme ça ?
- Ivan : Tu n'as pas envie de faire quelque chose de sérieux ? Gagner ta vie ?
- S.T. : Mais j'ai quelques fonds qui me permettent de vivre...
- Ivan : Non, mais moi je te parle d'un vrai boulot, ici, avec nous.
- Radislav : Et pis plus tard, qu'est-ce que tu diras à tes enfants ? « Papa il fait de la recherche... » Ça veut dire quoi ça ? C'est vrai, tu pourrais bosser avec nous, ici, maintenant, tu pourrais nous servir...
- S.T. : Mais vous savez que ce n'est pas possible. Il faut que je finisse ma thèse et puis comment voulez-vous que je vienne travailler en Serbie, je n'ai même pas de permis de travail ?

Les deux se regardent et éclatent de rire :

- Radislav : Tu veux un passeport serbe ? Donne-moi deux semaines et on fait de toi un serbe... (22 février 2006).

De toute évidence, et tout comme la tentative de nous faire égorger un cochon, plus haut, cette discussion participe à la stratégie visant à faire de nous un des leurs et qui plus est un membre actif du groupe et non plus un strict observateur, avec ses questions compromettantes – mais auxquelles ils ont répondu cependant –, et ainsi se « salir » un peu. Cela renvoie à une dynamique déjà mise en évidence dans le chapitre précédent qui est celle de la pression à la conformité. Bien que tâchant au mieux de nous intégrer dans le groupe et respecter les règles d'interaction ci-dessus décrites, ne

pas participer activement à leurs activités constituait un manque de solidarité à leurs yeux. C'est là une source de tension qui aura duré tout au long des deux enquêtes de terrain et aura pu constituer un rempart à la collecte d'un matériel certainement crucial puisque, comme nous l'avons déjà signalé, c'est avant tout par l'entrée dans le jeu, le leur, que les données inédites émergeaient.

Comme le mentionne Monique Marks¹⁹⁵, la conduite d'une ethnographie est tributaire de ce qu'elle appelle les « identifiants » personnels de celui qui la conduit : sa race, son sexe, sa nationalité pour n'en mentionner que quelques uns. La manière dont le chercheur construit son identité, et dont celle-ci est perçue dans le milieu au sein duquel il s'immerge, détermine en grande partie la nature de la relation qu'il peut avoir avec les participants et donc l'information qu'il va pouvoir collecter (ou pas). Monique Marks soulève aussi l'aspect crucial de la personnalité du chercheur qui pourra (ou pas) lui ouvrir des portes dans le milieu qu'il tente de pénétrer. Nous en profitons ici pour donner un aperçu de ce que signifie être, dans cette région, un étudiant nord américain. À quelques exceptions près, l'accueil a systématiquement été excellent. Bien que notre présence ait suscité quelques questions sur ses raisons en cette saison pourtant non touristique, un siège nous était toujours tendu quand nous pénétrions dans la demeure d'inconnus, accompagnant Radislav dans ses meetings politiques entre les mois de novembre et décembre 2006. Mais malgré cela, et à travers des pointes d'humour de ci, de là, nous demeurions l'*outsider* occidental associé à l'« ennemi » qu'est l'OTAN. De surcroît, les gens de notre âge — début de la trentaine — dans cette région sont tous déjà mariés, ont des enfants et gagnent leur vie en exerçant un « vrai » travail. Nous étions ironiquement le prototype du paria et cela, surtout auprès des gens de notre âge, dont Dusko mentionné plus haut. Comme en témoigne l'échange ci-dessus avec Radislav et Ivan, nous suscitons une certaine perplexité aux yeux des quatre participants et cela, même si Radislav avait passé une partie de son temps sur les bancs de la faculté pour exercer son métier d'alors, dans le domaine de la santé. À quelques reprises, nous avons remarqué notre hôte tempérer les critiques à notre égard, par certains membres de sa famille qui ne comprenaient pas

¹⁹⁵ Marks, M., (2005), op. cit.

notre démarche, ni son utilité. Mais Radislav a systématiquement pris notre défense en public, même si, de façon ambiguë comme le révèle le dialogue ci-dessus, il demeurerait prompt aux questions parfois taquines¹⁹⁶. C'est là une dimension que le chercheur doit assumer : il ne peut prétendre débarquer chez autrui et collecter des histoires parmi les plus intimes sans qu'en contrepartie il soit, lui aussi, mis sur le grill ou évalué. Interviennent alors sa personnalité et son sens de l'humour. Par exemple, une question récurrente à notre égard touchait à notre opinion quant aux bombardements de l'OTAN, en 1999, ou encore de l'éventualité de l'indépendance du Kosovo¹⁹⁷. Répondre à cela demande du doigté et, faut-il l'avouer, nous n'avons pas toujours, et systématiquement, été convaincants. Qui plus est, notre approche consistait à les informer que nos opinions—qui n'étaient pas toujours les leurs—étaient fondées sur la presse et non pas sur une connaissance de terrain, comme eux. Nous leur faisions comprendre que c'était précisément pour ça que nous étions là, pour documenter et développer une analyse plus fine de ces événements. Il y a cependant une dimension sur laquelle nous devons faire attention, qui n'était pas la bienvenue, à savoir la thématique des criminels de guerre qui ne sont pas considérés comme tels par une grande partie de la population locale. En Serbie une réelle *omerta* règne sur cette question, du moins dans les régions rurales. Leur dénonciation est considérée comme une trahison nationale pour beaucoup et, dès lors que nous touchions à ces questions, en dehors du groupe de Radislav, Nenān, Ivan et Janko, il a fallu faire montre d'une grande prudence dans cette région, ce qui était moins le cas dans l'anonymat que permettait Belgrade. Enfin, bien qu'il ne soit pas toujours bien perçu, le chercheur est généralement associé à la sphère intellectuelle dont on présume qu'il a une capacité accrue d'analyse des phénomènes sociaux, historiques et politiques et c'est une étiquette qui s'accompagne d'un inconfort de la part des interlocuteurs, notamment lors des entrevues. Ces hommes, à l'exception de Radislav, ne sont pas habitués à *se raconter*, tâche hautement complexe.

¹⁹⁶ Cette défense s'explique par la relation qui s'est tissée peu à peu au cours de la semaine et des longues discussions que nous avons eues les deux. Mais aussi, et dû à son expérience de l'exil, Radislav avait une idée de ce que cela signifie d'arriver dans une communauté étrangère et du sentiment de solitude que l'on peut ressentir par moments.

¹⁹⁷ Qui entre temps a déclaré son indépendance le 17 février 2008.

3.1.5 Vraisemblance et utilisation des récits d'exécuteurs : un cadre référentiel

Dans une petite brochure éditée par le Comité International de la Croix Rouge, intitulée *Les origines du comportement dans la guerre*, on cite les propos de M. Hadorn, chef du Service Suisse d'Information et d'Archivage de Données pour les Sciences Sociales (SIDOS) qui prétend qu'« [i]l n'y a pratiquement aucune relation statistique entre ce que les gens disent dans une interview et ce qu'ils font en situation réelle »¹⁹⁸. Lors d'enquêtes de terrain, la question de la validité des propos des participants est cruciale. Ils constituent la matière première de l'analyse. Dans quelle mesure le chercheur n'est-il pas dupé et instrumentalisé ? Relativement à la question de leur participation à la guerre et ultimement aux activités de violence de masse, un faisceau d'éléments indique que les individus rencontrés étaient sur certains lieux ayant connu des attaques aux mêmes moments. Par exemple, voici les notes compilées dans notre carnet de terrain :

« Hier [...], dans la première partie de la soirée s'est produit quelque chose qu'il me faut relater. Alors que nous étions en train de discuter de leur participation dans les événements qui ont marqué la Croatie, en 1990-1991, Nenán me demande si j'ai de quoi lire les DVD avec moi. Je vais chercher mon ordinateur portable, dans l'appartement non loin. Nenán sort alors une série de 4 ou 5 DVD qu'il trie et finit par m'en tendre un, avec un grand sourire. Radislav est perplexe et un échange qui ne me sera pas traduit débute entre les deux hommes. Je sens Radislav un peu nerveux et Nenán tâche de le rassurer. [...]. Quand les images apparaissent [il s'agit d'une suite de séquences sans qu'aucun montage n'ait été réalisé], Nenán me demande d'avancer le curseur du Media Player™ à environ 1 heure de diffusion. À ce moment là, apparaît sur l'image un attroupement d'hommes en tenue de combat. Manifestement les images proviennent d'un caméraman amateur. Il n'y a pas vraiment d'ordre parmi ces hommes armés et la situation est même un peu chaotique [...]. Sur ces images figurent également Arkan, Vojislav Seselj ainsi que le capitaine Dragan, de notoires chefs de guerre. Puis d'un coup apparaît à l'écran Nenán, armé de sa kalachnikov, tout sourire. Assis à côté de moi Nenán est mi fier mi amusé de me présenter ses images et me montrer qu'il était bel et bien présent dans les zones de guerre. Elles ont été filmées dans la région de Benkovac, en Croatie, en novembre 1991 et on y voit de nombreuses maisons détruites par des attaques militaires. Radislav s'en amuse aussi et demande à Nenán comment il s'est procuré ces images. Mais Nenán lui dit de rester concentré et d'un coup Radislav blêmit lors qu'il

¹⁹⁸ Frésard, J.-J., *Origines du comportement dans la guerre. Révision de la littérature*. Genève : Comité International de la Croix-Rouge, 2004, p. 8.

apparaît à l'écran, aux côtés de Vojislav Seselj et du capitaine Dragan [...]. Il est manifeste que ces séquences, et le fait qu'elles puissent être disponibles, rendent Radislav nerveux [...] » (19 février 2006).

À aucun moment n'apparaît à l'écran quel qu'acte de violence que ce soit. Il est simplement question du fait que Nenan et Radislav ont été en contact à un moment donné, et sans pour autant que ces images n'en révèlent la nature permanente ou ponctuelle, avec des individus exerçant déjà à ce moment une responsabilité dans les massacres des populations civiles non serbes en Croatie¹⁹⁹. Mais lors d'une enquête de terrain, les modalités de validation peuvent s'exprimer de façon moins formelle, inopinée, mais tout aussi révélatrice. Par exemple, alors que nous venions de sortir d'un bar, vers 3 heures du matin, Radislav nous dit qu'il a besoin de marcher un peu et qu'il ne veut pas rentrer tout de suite. Nous le sentons nerveux. Nous aurons alors une longue discussion sur la guerre et les événements qui se sont produits sur le territoire de l'ex-Yougoslavie quand, d'un coup, il blêmit et commence à suer, présentant toutes les caractéristiques de l'attaque de panique. Nous nous inquiétons de cet état et lui demandons s'il veut qu'on rentre. Radislav répond :

« Tu sais, depuis que tu es ici je ne dors plus, je fais des rêves la nuit. [...] Mais il ne faut pas qu'on arrête, je crois qu'on est plusieurs à regretter ce qui s'est passé. On n'avait pas le choix, c'est vrai, c'étaient nos frères serbes qui se faisaient tuer en Croatie, en Bosnie et au Kosovo. Il fallait éliminer les ennemis. Mais quand même, ces vies qu'on a brisées, ces familles qu'on a détruites. Je crois que c'est bien qu'on puisse parler à quelqu'un, il faut qu'on écrive la vérité sur ces guerres, mais à qui veux-tu qu'on parle ? » (19 février 2006)²⁰⁰

¹⁹⁹ Vojislav Seselj est au moment de la rédaction de cette thèse en cours de procès à La Haye et tel qu'il ressort de son acte d'accusation, il était déjà impliqué dans des activités de violence de masse depuis août 1991. *Le Procureur du Tribunal contre Vojislav Seselj*, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire IT-03-67, Acte d'accusation du 7 décembre 2007. Quant au capitaine Dragan, et tel qu'il ressort des retranscriptions de son témoignage aux audiences des 19, 20 et 21 février 2003 du procès de Slobodan Milosevic, il avait déjà été impliqué dans des violences à Glina, en Croatie, en juin 1991. *Le Procureur du Tribunal contre Slobodan Milosevic*, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire IT-02-54, Acte d'accusation du 21 avril 2004.

²⁰⁰ Borislav Herak, autre exécutif que nous présenterons dans la suite de ce chapitre prétend : « *I don't have dreams. My dreams aren't connected. Suddenly, I would get a flashback, an image of a man I killed. Then I fade away and I wake up in sweat. I am not at peace when I sleep, not at all* ». Borislav Herak: *Confession of a Monster*, ci-après.

À l'énoncé de ces propos, notre hôte était très pâle et agité et manifestement ses activités passées lui causaient une grande peine. Il ajoutera que sa vie ne sera jamais plus la même après ce qu'il a fait et, que par moments, ces événements le rattrapent, qu'il en souffre. Un psychologue pourrait certainement mieux assurer le diagnostique, mais tel qu'il ressort de nombreux documentaires²⁰¹ et ouvrages touchant à la question des exécuteurs et de leur gestion parfois difficile de leurs gestes passés, Radislav présentait, parfois, des signes similaires avec ce que la littérature qualifie de stress post-traumatiques²⁰². Radislav prétendra que cette situation est partagée par Ivan et Nenana, mais qu'ils n'en parlent presque jamais. En lui faisant part des règles déontologiques relatives au fait que le chercheur n'est pas sensé perturber l'équilibre des participants, Radislav avance qu'au contraire, c'est là un moyen pour lui d'en parler et qu'il faut continuer le travail.

Aussi, et à la lumière de ce qui précède, il ne fait aucun doute à nos yeux que les individus rencontrés ont bel et bien participé à des activités de violence de masse. Mais là n'est accomplie qu'une première étape du mode de validation des propos des participants. Le chercheur doit aussi se fixer un cadre référentiel qui lui permette de trouver une distance adéquate pour palier aux risques que sont, d'une part, une distance trop proche des participants, due à l'immersion même au sein du groupe, et risquer la perte d'objectivité pourtant essentielle, mais aussi, d'autre part, tout en gardant un degré de perméabilité adéquat au mode qu'ont les participants de se raconter et de livrer leur récit pour laisser la porte ouverte à l'inédit et l'original. Ce cadre nous permet d'introduire la question cruciale de la vraisemblance des propos et du matériel collecté auprès de Radislav, Nenana, Ivan et Janko.

Dès lors, que l'on travaille sur des questions aussi sensibles que les massacres de masse, et qui plus est, en se basant sur les propos même de leurs auteurs, l'intérêt est grand pour ceux-ci de présenter leurs actions sous un jour meilleur tel que cela a déjà

²⁰¹ Borgman, M. & Menkes, N., *Massaker: The Murderers of Sabra & Shatilla*. France, Germany, Lebanon, Lichtblick Film und Fernsehen Produktion, 2005.

²⁰² Grossman, D. (1995), op. cit.; Sémelin (2005), op. cit.; Welzer, H. (2007), op. cit.

été spécifié dans la littérature²⁰³. C'est un phénomène inévitable. Par exemple, le thème de la vérité revient invariablement et plus spécifiquement le fait qu'indépendamment de ce que pouvaient affirmer les autres clans – que les participants nous conseillaient vivement de rencontrer – ce sont eux, combattants Serbes, qui possédaient la version ultime des faits. En voici une illustration :

- Radislav : Tu sais, c'est bien que tu viennes ici et que tu prennes notre point de vue.
- S.T. : Radislav, je ne prends le point de vue de personne, j'essaie de comprendre, ou plutôt contribuer à comprendre ce qui vous a poussé à agir comme ça.
- Radislav : Ouais mais il faut que tu écrives la vérité sur ce qui s'est passé, c'est important.
- S.T. : [...] Ma vérité ne sera peut-être pas la même que la vôtre... Et pis moi je travaille sur des processus sociaux, je ne suis pas historien ou juriste.
- Radislav : Peut-être, mais enfin, nous ce qu'on te dit ici c'est la vérité. (20 février 2006).

Ainsi donc, les propos de Radislav, Nenana, Ivan et Janko nécessitent d'être appréhendés à travers un cadre référentiel critique qui nous permette de les examiner avec une distance adéquate. Le fait de présenter ses propres actes sous un jour positif est un phénomène qui, sans conteste, fournit un cadre interprétatif aux propos de Radislav touchant à la vérité ci-dessus. Mais c'est là ne tenir compte que d'un aspect de ce cadre référentiel, qui doit aussi appréhender les dynamiques non systématiquement délibérées de dissimulation ou de transformation de la vérité, ou des faits tels qu'ils se sont produits. La déformation des récits, ou la restitution des expériences d'exécuteurs, peuvent aussi résulter d'une difficulté à mettre en mots une expérience malgré tout traumatisante qui sidère et paralyse l'esprit²⁰⁴. C'est pour ces

²⁰³ Sémelin, J. (2005), op. cit.; Welzer, H. (2007), op. cit.

²⁰⁴ Nous postulons que la transformation de la réalité et de l'expérience vécue par chacun des interlocuteurs, dans leur mise en récit, n'est pas systématiquement délibérée. Par exemple, à plusieurs reprises chacun d'eux m'a avoué qu'il avait oublié certains détails de son histoire. Rappelons que nous avons affaire à un *comportement extrême* qui peut s'accompagner de *blacks outs*. L'exemple de Drazen Erdemovic et de son témoignage devant les juges du TPIY est à cet égard frappant. Bien entendu on ne peut présumer à 100% de l'absence de stratégie de la part de l'accusé de diminuer son implication dans le massacre des civils de la Ferme de Pilica. Mais cette hypothèse nous semble peu plausible dans la mesure où Erdemovic a immédiatement reconnu sa culpabilité dans les faits et n'a jamais montré une quelconque résistance à collaborer avec le bureau du Procureur du TPIY. Or, dès lors qu'il est question

raisons que le cadre référentiel auquel nous faisons référence doit également tenir compte d'un principe fondamental qu'est celui de *déni*. Selon Stanely Cohen, le déni se définit comme:

“[...] an unconscious defense mechanism for coping with guilt, anxiety and other disturbing emotions aroused by reality. The psyche blocks off information that is literally unthinkable or unbearable. The unconscious sets up a barrier which prevents the thought from reaching conscious knowledge. Information and memories slip into an inaccessible region of the mind”²⁰⁵

L'auteur présente plusieurs formes du déni et c'est en particulier l'une d'entre elles qu'il nous faut retenir ici, le *déni d'implication (implicatory denial)*. Tel que son nom l'indique, ce déni ne tient pas tant en un refus de reconnaître une réalité – le fait d'avoir participé à la violence – qu'en tirer des conséquences, et notamment des conséquences morales. Adapté aux exécuteurs, le déni d'implication renvoie au mécanisme psychologique, par lequel l'individu remplit le fossé qui sépare le fait d'avoir participé à la violence de masse, et les implications morales et psychiques que cela peut entraîner sur l'image qu'il a de lui-même et ce qu'il en fait, c'est à dire les actions concrètes qu'il en tire. Le déni d'implication répond à la nécessité, pour chacun, de maintenir un sens de la cohérence et palier aux conséquences morales de ses propres actions. Stanely Cohen précise qu'il peut s'exprimer sous des formes mythifiantes. Et l'auteur d'ajouter: « These techniques of evasion, avoidance, deflection and rationalization should draw on good – that is, believable – stories »²⁰⁶. Dès lors, c'est systématiquement à travers ce cadre référentiel qui mêle nécessité pour les participants de présenter une image positive de soi et de ses actions à autrui, mais aussi à eux-mêmes, à travers le mécanisme du déni d'implication, que le matériel collecté auprès d'eux doit être considéré et scruté. C'est à travers ce cadre que nous

de mentionner les faits qui ont caractérisé le moment de sa participation, le matin et une partie de l'après-midi du 16 juillet 1995, en tant que membre d'un peloton d'exécution, tout s'embrouille dans sa tête et il prétend ne percevoir qu'une noirceur et n'être pas capable de discerner les contours des événements. En conséquence, il est probable qu'une pièce manquante de son histoire que l'on doit pourtant raconter parce qu'un chercheur nous le demande puisse faire l'objet d'une reconstruction. Cette dernière peut suivre plusieurs logiques, dont la *cryptomnésie*, ou utilisation d'un élément que l'on a entendu et dont on est convaincu qu'il est de nous sans pour autant ne se souvenir de sa provenance.

²⁰⁵ Cohen, S., *States of Denial. Knowing About Atrocities and Suffering*. Malden, M.A.: Polity Press, 2001, p. 5.

²⁰⁶ Cohen, S. (2001), op. cit. p. 9.

garderons tout au long une distance qui nous permettra de quitter une lecture naïve de leurs propos. La déformation des événements, et qui plus est, d'événements de cette ampleur, est un phénomène qui s'observe auprès de l'ensemble de protagonistes de la violence de masse, bourreaux comme victimes, tels que certains l'ont mis à jour²⁰⁷. Dans certains cas, précise Robert Anthelme, l'unique fait d'en parler entraîne, pour les protagonistes, le risque de rompre le contact avec l'expérience même des événements²⁰⁸.

Outre la corroboration des propos des individus par des sources alternatives—documents, entrevues avec d'autres acteurs—et que nous présenterons par la suite, il est difficile de mettre en place des stratégies qui puissent nous assurer de la validité de leurs propos. Une technique employée systématiquement était celle de la confrontation. Elle se déroulait selon deux variantes. La première consistait à reposer plusieurs fois les mêmes questions à quelques jours d'écart et, ainsi, corroborer les propos. Dès lors que nous discernions des différences, nous confrontions les participants sur celles-ci et demandions des éclaircissements. L'autre variante se basait sur des données factuelles alternatives (provenant essentiellement de la connaissance que nous avions des événements), ce qui nous permettait de revenir sur les éléments peu clairs ou incohérents de leurs propos. Les explications fournies par ces individus, quant à leurs activités passées, constituent un matériel tout aussi important du fait même qu'il ouvre une fenêtre sur la manière dont ils les gèrent, contribuant à la mise à jour de connaissances. Dès lors, et selon un postulat du courant de l'interactionnisme symbolique²⁰⁹ :

²⁰⁷ Levi, P., *Les naufragés et les rescapés : quarante ans après Auschwitz*. Paris : Gallimard, 1989.

²⁰⁸ Anthelme, R., *L'espèce humaine*. Paris : Gallimard, 1999.

²⁰⁹ L'interactionnisme symbolique se résume en trois grandes propositions : 1) les pratiques des acteurs sont avant tout guidées par l'interprétation que ceux-ci se font de leur situation et le sens qu'ils attribuent aux objets qui les entourent ; 2) À leurs tours, ces interprétations et significations sont générées par les interactions que les acteurs ont entre eux et avec leur milieu, et enfin ; 3) c'est ce processus interprétatif itératif qui, à travers le déroulement du temps, permet de tenir compte du changement d'attitude de l'acteur dépendamment de la situation et du temps (t_1, t_2, t_3, \dots) dans lequel il se situe et où on le considère. Le Breton, D., *L'interactionnisme symbolique*. Paris : Presses Universitaires de France, 2004.

« [Notre] posture scientifique n'est nullement celle d'une objectivité venant expliquer les données, mais une compréhension des significations mises en œuvres par les différentes parties en présence. La tâche est de fournir une interprétation plausible des données après la confrontation méticuleuse de terrain »²¹⁰

En d'autres termes, et bien que nous ayons à faire à des données endogènes immédiatement issues des propos d'exécuteurs, pour toutes les raisons que nous mentionnons ci-dessus, il faut admettre à ce stade du travail que c'est davantage sous l'angle du « vraisemblable » plutôt que du « vrai » qu'il nous faut considérer le matériel collecté auprès de ces ex exécuteurs. Dans le cadre de cette enquête de terrain, la vraisemblance ne constitue pas tant une contingence arbitraire, qu'une réponse inévitable à l'usage d'anciens exécuteurs comme communauté épistémique, au contexte dans lequel de telles enquêtes de terrain peuvent être menées. C'est pour ces raisons que nous faisons usage de données alternatives qui nous permettront de corroborer ces propos et ainsi accentuer leur versimilitude.

3.1.6 Le chercheur et l'éthique de l'enquête de terrain

Dès lors que l'on scrute les approches méthodologiques et épistémologiques, qui sous-tendent la logique par laquelle la violence est érigée en objet de connaissance, il apparaît que c'est essentiellement via les témoignages de victimes et les rapports d'organisations internationales que les connaissances ont été mises à jour jusqu'ici. Si les questions éthique et morale de la démarche du chercheur ne sont généralement pas, ou peu, problématiques dès lors que l'on adopte la position des victimes, la situation est différente dans le cas d'utilisation d'exécuteurs comme source de connaissance. Il nous faut éclairer notre démarche sur cette question. Outre l'opportunité exceptionnelle que la rencontre de Radislav, Nenana, Ivan et Janko a constituée, ce choix se justifie aussi sur un plan épistémologique. Il répond à l'appel d'Howard S. Becker, formulé en introduction de ce chapitre, et apporte des informations et des faits solides qui, ultimement, permettront et contribueront à fonder des théories éclairées sur la participation à la violence de masse. Encore une fois, il s'agit de sources épistémologiques fondamentales et à ce titre se justifiant autant que l'emploi de

²¹⁰ Le Breton, D. (2004), op. cit. p. 171.

victimes ou de rapports d'enquêtes. Entrer en contact avec d'anciens exécutés, et qui plus est, n'ayant pas fait l'objet de poursuites pour leurs actes, peut causer quelques réactions quant à l'éthique qu'est la nôtre dans cette recherche. Ces enquêtes de terrain ne sont-elles pas éthiquement discutables, alors que ce type d'individus est activement recherché et poursuivi pour les massacres et violences, et ce, tant par le Tribunal Pénal International que par la justice nationale ? Et que faire avec cette « *dirty information* »²¹¹ qu'ils nous livrent ? Les conséquences de cette recherche ne viennent-elles pas égratigner la réputation et l'éthique de la discipline « Criminologie Inc. » ? Contrairement à d'autres chercheurs²¹², nous n'avons jamais été témoin de quelle que violence que ce soit, ni n'y avons participé. Aussi, l'enquête n'a jamais, et à aucun moment, mis qui que ce soit en danger si ce n'est nous-mêmes ou Radislav dans une certaine mesure, du fait de nous avoir accueilli. Sa décision était pleinement réfléchie et consentie. Le contact avec de telles informations suit une logique de pénétration et de compréhension du processus de participation de ces individus dans les crimes de masse et, en cela, est inévitable. Ces éléments sont cités dans le but de lever davantage le voile sur les circonstances qui les entourent et les interprétations que ces participants en font. S'il peut nous être reproché de faire le jeu de ces individus qui, au lieu d'être jugés et punis pour leurs crimes, font l'objet d'une recherche académique, nous répondrons que c'est justement ce type d'informations, certes incriminantes, qui peuvent venir contre balancer d'autres types de données, tout aussi cruciales, provenant des témoignages de victimes ou témoins et, ultimement, parvenir à une meilleure description du phénomène « violence de masse » sur lequel, par la suite, bâtir des théories plus solides. Chercher à comprendre n'implique en rien le consentement ni ne fournit d'« alibi esthétique »²¹³ ou romantique à la figure de

²¹¹ Thomas, J. & Marquart, J., "Dirty Information and Clean Conscience: Communication Problems in Studying "Bad Guys"", in Couch, C. & Maines, D. (eds.), *Communication and Social Structure*, Springfield: Charles Thomas, 1987, p. 81.

²¹² Rodgers, D., *Making a Danger Calling: Anthropology, Violence and the Dilemmas of Participant Observation*. Working Paper for the Crisis States Programme at the London School of Economics and Political Science, University of London, 2001. Winslow, S., Hobbs, D., Lister, S. & Hadfield, P., "Get Ready to Duck: Bouncers and the Realities of Ethnographic Research on Violent Groups". *British Journal of Criminology*, 41: pp. 536-548, 2001; Marks, M., "Researching Police Transformation. The Ethnographic Imperative", *British Journal of Criminology*, Vol. 44(November), pp. 866-888; Marks, M. (2005), op. cit.

²¹³ Mahmoud, C., K., *Fighting for Faith and Nation: Dialogues with Sikh Militants*. Philadelphia, P.A.: University of Pennsylvania Press, 1996.

l'exécuteur. À aucun moment il ne faut oublier la participation de ces individus en tant qu'auteurs dans la violence. Mais, une fois encore, c'est le processus de participation, et sa genèse, qui font l'objet d'intérêt dans cette thèse plutôt que la qualification juridique de leurs actes et la détermination de leur culpabilité. L'éthique du chercheur en sciences sociales, face à ses interlocuteurs de terrain, tient, en premier lieu, en la cohérence et la transparence de sa démarche. S'il se présente comme sociologue ou criminologue, il ne peut se transformer en enquêteur ou procureur. Déroger à cette règle est non seulement une marque de manque d'éthique de la recherche face à des participants qui pourtant accordent leur confiance, mais peut aussi nuire à d'autres chercheurs souhaitant mener des travaux similaires et alors potentiellement les mettre en danger. C'est pour ces raisons que la préservation de l'anonymat et la confidentialité de ses sources est absolument *primordiale*. Le jugement moral du chercheur sur de tels événements est personnel et, à ce titre, relève de la sphère privée plutôt que publique. Il n'apporte rien dans une thèse. Quant aux implications que la recherche peut avoir sur les participants eux-mêmes, il était clair, dès le départ avec eux, que les informations qu'ils nous livraient allaient être utilisées dans des publications de nature scientifique – en spécifiant explicitement la différence d'avec des articles de presse – et où tout élément susceptible de les retracer serait soigneusement gommé. Dès lors que les règles de confidentialités ont été longuement explicitées, les participants ont exprimé leur plein accord sur l'utilisation de ce qu'ils nous livraient. Les analyses peuvent être susceptibles de ne pas leur convenir, mais c'est là un droit accordé au chercheur. Aussi, et pour toutes ces raisons, notre conscience est claire et nous sommes tout à fait en mesure de vivre avec le *chercheur-qui-a-rencontré-d'anciens-exécuteurs* en nous, pour paraphraser l'expression d'Hannah Arendt.

3.2 Propos d'exécuteurs : les documents

Comme nous le mentionnions en début de chapitre, notre corpus repose sur un réseau de données que l'on peut répartir sur deux axes – documentaire ou entrevues/observations de terrain – ainsi que de leur importance. Ci-dessus, nous nous

sommes longuement attardés à la présentation des données les plus inédites ainsi qu'à leurs conditions de production. Dans cette section, et au regard des deux critères rappelés ci-dessus, ce sont les données centrales mais documentaires de notre réseau qu'il nous faut présenter. Il s'agit essentiellement de matériel relatif à l'expérience et aux propos de cinq exécuteurs serbes dans leur participation à la violence de masse en ex-Yougoslavie durant les années 90. Ces sources sont centrales puisqu'elles nous permettent de dégager une lecture endogène de la participation d'exécuteurs à une telle violence.

3.2.1 *Trois exécuteurs irréguliers : Borislav Herak ; Goran Stoparic et Dusko Kosanovic*

Trois autres témoignages d'anciens exécuteurs nous permettront de mettre en relief ainsi que comparer et compléter les propos de Radislav, Nenan, Ivan et Janko. À la différence des quatre individus précédents, ils ne résultent pas d'une rencontre directe mais ressortent de deux documentaires. Le premier provient d'une collecte de données menée au Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, à La Haye, Pays-Bas, au mois de septembre 2007 et s'intitule *Confession of A Monster*²¹⁴. Ce documentaire, réalisé à l'automne 1992 à la prison militaire Viktor Buban de Sarajevo, est la restitution d'une partie des six heures de l'interrogatoire d'un dénommé Borislav Herak, jeune homme bosno-serbe de 21 ans accusé de crime de génocide. Cet interrogatoire a fait l'objet d'un article de John, F. Burns dans le *New York Times*²¹⁵ qui en complètera le contenu. Borislav Herak a joint un groupe de volontaires serbes dans la région de Sarajevo en 1992 où il aurait commis 29 meurtres tels que reprochés dans son acte d'accusation. Selon celui-ci, il aurait confessé avoir participé à, ou été témoin de, 220 autres assassinats. En conséquence, et au moment du tournage de ces images, il faisait face à des accusations de génocide, meurtre de masse, viols et pillages. Ce matériel s'avère crucial pour le regard qu'Herak porte sur ses actes, et la description qu'il en fait, en tant qu'exécuteur, d'où la justification de son utilisation. Une retranscription complète dudit documentaire se trouve en annexe III, ainsi qu'une

²¹⁴ Kenovic, A. & Arnaulatic, I. *Confession of a Monster*. Sarajevo: SaGa Production, 1992.

²¹⁵ Burns, J., F., "A Killer's Tale – A Special Report; A Serbian Fighter's Path of Brutality". *New York Times*, 27 novembre 1992.

copie de l'article de John, F. Burns qui fournit une description précise de la nature des actions commises par le jeune homme.

Quant au second documentaire, intitulé *Scorpions : A Home Movie*²¹⁶, il présente le témoignage de deux anciens membres d'une bande armée nommée les *Scorpions* en rapport à leurs expériences en son sein et leur trajectoire dans la violence. Il s'agit de Goran Stoparic et Dusko Kosanovic, anciens repentis et grâce auxquels les activités de cette unité ont été révélées au grand jour. Goran Stoparic, ancien policier, a témoigné dans plusieurs procès liés à l'implication de membres de cette unité, par exemple, dans des massacres qui se sont produits à Podujevo, au Kosovo au mois de mars 1999 et mettant en accusation un certain Sasa Cvjetan²¹⁷. C'est aussi grâce à lui, avec Dusko Kosanovic, également ancien policier bosno-serbe, que le scandale de la participation des *Scorpions* à la violence de masse a été mis à jour et surtout les images d'une violence extrême relatant l'exécution sommaire de six Musulmans diffusée en 2005. Elles ont immédiatement mené à l'arrestation des cinq responsables²¹⁸. Il s'agit de l'« Affaire Slobodan Medic et. a.l », KTRZ.br.3/05²¹⁹ et pour laquelle nous avons pu assister²²⁰ à quatre jours d'audience, début mars 2006, à

²¹⁶ Majdak, N., *The Scorpions : A Home Movie*, Belgrade, Serbia: Humanitarian Law Center, 2007.

²¹⁷ Wood, N., "Serb Policeman Describes Massacre in Kosovo". *New York Times*, 11 December, 2003.

²¹⁸ Selon Kosanovic, c'est le procès même des événements de Padujevo qui l'aurait poussé à livrer ces images au *Humanitarian Law Center*, organisation non-gouvernementale basée à Belgrade est impliquée dans la poursuite des criminels de guerre serbe et la promotion des droits de l'homme, et plus spécifiquement à sa présidente, Natasa Kandic qui en a demandé le montage et la diffusion sur les chaînes publiques serbes.

²¹⁹ *The Prosecutor of the Tribunal Vs. Slobodan Medic et. a.l*, War Crimes Prosecutor's Office, Republic of Serbia, Case KTRZ.br. 3/05, Belgrade, 7 October 2005.

²²⁰ C'est accompagné d'un traducteur, Miroslav, que nous avons assisté aux audiences, durant 4 jours. Une journée type débutait vers neuf heures, où la salle d'audiences était ouverte au public, essentiellement composé des familles de victimes, celles des accusés, ainsi que journalistes et observateurs. Les citoyens lambda se faisaient assez rares au moment où nous avons assisté à ces procès. Les cinq accusés étaient assis dans le box, protégés par une vitre pare-balles, juste devant le premier rang généralement occupé par leurs familles. Quant aux proches des victimes, ils étaient principalement regroupés au fond de la salle. Nous nous asseyions généralement au milieu, accompagné de Miroslav. Une journée d'audience se terminait vers quatorze, quinze heures. La règle de silence absolue nous imposait de procéder selon le schéma suivant : Miroslav prenait des notes sur ce qui se disait et les grands thèmes du procès. Nous l'avions alors briefé quant aux thèmes sur lesquels nous souhaitions collecter des données : le parcours de ces individus ; la manière dont ils s'organisaient sur le terrain ; les rapports avec d'autres forces armées ; l'occupation antérieure des membres. Aussi, tous les détails liés à la procédure judiciaire étaient laissés de côté. Durant les pauses, Miroslav nous retranscrivait les événements dans leurs grandes lignes. À la fin de la journée, nous allions prendre un café où Miroslav nous traduisait de façon beaucoup plus systématique ce qui s'y était déroulé et nous

Belgrade²²¹. Dusko Kosanovic a témoigné à charge lors de ce procès, tels que le révèlent les retranscriptions d'audiences²²² et qui figurent également en annexe III de ce présent travail. Les massacres de Podujevo de 1999 ainsi que de Godinjaske, en Bosnie-Herzégovine, en 1995, sont les deux principaux événements connus à ce jour attestant de la participation des *Scorpions* dans la guerre. Bien que ces deux individus aient occupé un emploi de policier avant de rejoindre cette bande armée, et qu'en cela on ne puisse les considérer comme irréguliers, il n'en demeure pas moins que leur expérience, en tant que membre des *Scorpions*, et à cet égard témoins directs des événements et des dynamiques au sein de la bande, constituent une source de première qualité pour répondre à nos objectifs et nos hypothèses.

3.2.2 Deux anciens de l'armée serbe de Bosnie : Drazen Erdemovic et Dragan Obrenovic

En sus des sept individus présentés ci-dessus, il nous est apparu important de retenir également deux autres protagonistes impliqués dans la violence de masse, à savoir Drazen Erdemovic et Dragan Obrenovic. Tous deux ont avoué et reconnu leur culpabilité dans les faits qui leur ont été reprochés et leur récit constitue un matériau, ou *témoignage in vivo* inédit.

*Drazen Erdemovic*²²³

Drazen Erdemovic, n'était à l'époque de sa participation dans un peloton d'exécution de Bosnie-Herzégovine en juillet 1995 et en tant que soldat du 10^{ème} détachement de

prenions des notes détaillées à ce moment là. Il arrivait cependant que nous brisions la règle du silence quand un événement se produisait qui faisait réagir l'audience, tel que susciter les applaudissements des familles des accusés et l'indignation des proches des victimes.

²²¹ Cette affaire implique 5 citoyens serbes – Slobodan Medic ; Pera Petrasevic ; Aleksandar Medic ; Aleksandar Vukov et Branislav Medic – accusés de l'assassinat de jeunes Musulmans dans la région de Sarajevo, le 16 ou 17 juillet 1995, dont trois d'entre eux étaient mineurs. Ces exécutions se sont produites à Godinjaske, près de Trnovo, en Bosnie-Herzégovine, en juillet 1995. Après 15 mois de procès, deux d'entre eux, dont le commandant, ont écopé d'une condamnation de 20 ans de prison ; le troisième a été condamné à 13 ans, peine allégée pour avoir exprimé des remords et collaboré avec le bureau du procureur ; le quatrième a reçu condamnation de 5 ans de prison, et enfin ; le dernier, commandant adjoint, a été acquitté pour manque de preuves.

²²² *Slobodan Metic et. al*, War Crimes Chamber, Belgrade District Court, Republic of Serbia, Case K.br. 6-05, retranscriptions d'audiences couvrant la période du 20 décembre 2005 au 5 juillet 2006.

²²³ Les informations présentées ici proviennent en grande partie de : *Le Procureur du Tribunal Vs. Drazen Erdemovic*, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire IT-96-22 « Ferme de Pilica », 29 mai 1996.

sabotage de l'armée serbe de Bosnie-Herzégovine (VRS) qu'un jeune homme de 20 ans. Il a participé au meurtre d'une centaine d'hommes musulmans de Srebrenica non-armés. Cet événement est connu sous le nom de l'affaire de « la ferme de Pilica », endroit où ont eu lieu les tueries, le 16 juillet 1995. Erdemovic aurait personnellement tué environ 70 personnes. Il fût arrêté le 2 mars 1996 par les autorités de la République Fédérale de la Yougoslavie (en Serbie) et transféré le 30 mars de la même année à La Haye, au TPIY. Il a plaidé coupable et a été condamné une première fois à 10 ans d'emprisonnement. Mais la Chambre d'appel du TPIY a remis l'affaire devant une nouvelle cour, du fait qu'il n'avait pas été suffisamment informé des implications de l'aveu de culpabilité lors de son premier jugement. À son nouveau procès, il sera condamné à 5 ans de prison, le 5 mars 1998. Il sera enfin transféré en août 1998 en Norvège pour purger le reste de sa peine.

Suite à la prise de Srebrenica par les forces serbes de Bosnie, en juillet 1995, zone pourtant déclarée sous protection des Nations Unies, des bus ont transféré des hommes musulmans âgés entre 17 et 60 ans dans différentes régions de la Bosnie orientale, sous contrôle des forces serbes. Un certain nombre de civils ont été amenés à Pilica. Selon l'acte d'accusation de Drazen Erdemovic, à 10 heures du matin ce 16 juillet 1995, il a été ordonné aux premiers hommes de descendre du bus par groupe de 10. Ils ont ensuite été escortés jusqu'à un champ adjacent à des bâtiments agricoles, tournant le dos au peloton d'exécution. Puis les hommes du 10^{ème} détachement de sabotage de la VRS, incluant Erdemovic, ont ouvert le feu et les ont exécutés. Le jeune soldat a tout d'abord manifesté un refus pour, finalement, céder aux ordres quand son chef lui a dit qu'il pouvait joindre les hommes à abattre et qu'il serait fusillé avec eux. Le peloton de Drazen Erdemovic aurait procédé aux exécutions jusqu'à 15 heures, moment auquel il a été relevé. Le jeune homme pense avoir tué environ 70 personnes. Par la suite, il a refusé de reprendre son service et son insubordination lui a valu deux balles pour lesquelles il a dû être évacué dans un hôpital de Bijeljina, et enfin être transféré à Belgrade où il a rencontré une journaliste à qui il a avoué son implication dans les crimes commis à la ferme de Pilica.

Drazen Erdemovic a plaidé coupable des chefs d'accusations de meurtre (crimes de guerre) mais a fait valoir le fait qu'il aurait été tué s'il n'y avait pas participé et a donc invoqué la contrainte. L'ancien soldat a également manifesté beaucoup de remords pour ses actions et, dès que son état de santé s'est amélioré, après avoir été touché par balles, c'est lui qui, avec l'aide d'un ami, aurait contacté la journaliste. Lors de son entrevue, Erdemovic aurait manifesté son envie de se rendre au TPIY. C'est cette entrevue qui lui a valu son arrestation par les autorités serbes et, par la suite, son transfert à Belgrade. Enfin, à plusieurs reprises, apparaît, dans les comptes rendus d'audiences du procès Erdemovic, son rôle crucial pour avoir attiré l'attention des enquêteurs sur les événements de la ferme de Pilica, sans lequel ils n'auraient probablement jamais été découverts. Erdemovic a pleinement coopéré avec la justice.

*Dragan Obrenovic*²²⁴

Dragan Obrenovic est un Serbe de Bosnie-Herzégovine, né en 1963 à Rogatica. Au moment de sa participation dans la violence de masse, il est commandant adjoint de la 1^{ère} Brigade d'Infanterie du Corps de la Drina de l'Armée serbe de Bosnie (VRS), dirigée à cette époque par le général Ratko Mladic, également inculpé par le TPIY et toujours en fuite au moment de la rédaction de cette thèse. Dragan Obrenovic a été reconnu coupable de persécutions pour motifs politiques, raciaux et religieux. Plus spécifiquement, on lui reproche d'être resté passif et ne pas être intervenu pour empêcher ses subordonnés de participer à l'exécution d'environ 1200 civils musulmans, incluant des hommes, des femmes, des enfants et des personnes âgées. Ces exécutions, qui se sont produites à l'arme automatique, ont eu lieu dans une ferme appartenant à l'armée, à Branjevo, à 20 kilomètres au nord de Zvornik, en Bosnie-Herzégovine orientale. Ces civils musulmans ont, par ailleurs, été sujets à des actes de violence, incluant des passages à tabac dans des écoles et d'autres lieux de détention, dans la région de Zvornik. Dans un village nommé Luke, à environ 30 kilomètres à l'ouest de Srebrenica, des femmes qui avaient été séparées de leurs maris à Potocari, ont été, le 13 juillet, sélectionnées par des soldats serbes de Bosnie pour être ensuite

²²⁴ Tout comme pour la présentation de Drazen Erdemovic, les informations présentées ici proviennent essentiellement de : *Le Procureur du Tribunal Vs. Dragan Obrenovic*, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire IT-02-60/2 « Srebrenica », 9 avril 2001.

emmenées dans une école où elles ont été violées et agressées. Les hommes et jeunes garçons qui ont été sélectionnés, quant à eux, ont été agressés avant d'être exécutés. Entre les 13 et 16 juillet 1995, des civils musulmans de Srebrenica et Potocari ont été abusés sexuellement et maltraités dans des centres de détentions et sur des sites d'exécution. Durant toute cette période, c'est-à-dire du 12 au 16 juillet 1995, les biens et propriétés de ces victimes, ainsi que leurs documents d'identification, ont été saisis et détruits par les membres de l'armée serbe de Bosnie et le Ministère de l'Intérieur serbe (MUP), dans la région de Zvornik. Dragan Obrenovic sera finalement reconnu coupable de complicité de génocide (crime de génocide) ainsi que de meurtre, d'extermination, de persécutions et d'actes inhumains (crime contre l'humanité). Il a été arrêté le 15 avril 2001 par la Force Multinationale de Stabilisation, déployée en Bosnie-Herzégovine (SFOR), et transféré le même jour à La Haye, au TPIY. Il ne plaidera coupable que lors d'une seconde comparution, le 21 mai 2003 et sera condamné le 21 décembre de la même année à 17 ans d'emprisonnement. En juin 2004, il est transféré en Norvège pour purger le reste de sa sentence. Tout comme Drazen Erdemovic, Obrenovic a joué un rôle crucial dans la mise à jour, par les enquêteurs du TPIY, des événements qui ont suivi la prise de Srebrenica par la VRS et à ce titre levé le voile sur le sort de milliers de civils musulmans disparus. Il a pleinement collaboré avec le bureau du Procureur. Mais, c'est surtout par le regard qu'il porte sur ses propres agissements, à travers des déclarations faites à plusieurs moments de son procès, que nous avons décidé d'inclure l' « affaire Obrenovic » dans notre échantillon d'exécuteurs.

3.2.3 Documents additionnels sur une bande armée : les Tigres

Nous ferons aussi usage d'une monographie inédite d'un journaliste, Christopher R. Stewart, sur les *Tigres*, à la tête desquels se trouvait un des protagonistes le plus tristement célèbre des massacres dans cette région, à savoir Zeljko Raznjatovic, mieux connu sous le nom d'Arkan²²⁵. Cette monographie constitue le produit de recherches que Stewart a menées sur cette unité durant six ans à travers les Balkans.

²²⁵ Stewart, C., S., *Hunting the Tiger : The Fast Life and Violent Death of the Balkans' Most Dangerous Man*. New York: St Martin's Press, 2007.

Extrêmement bien documentée, cette source présente également l'avantage de relater le discours d'anciens membres de l'unité qu'il a rencontrés. Rappelons que Janko était affilié aux *Tigres*. Tout comme pour le témoignage de Goran Stoparic et Dusko Kosanovic, il représente un document inédit, qui met à jours les dynamiques internes de cette bande armée et retrace la carrière de son chef, Arkan. Par l'analyse comparative, Ce matériel, ainsi que les données portant sur les *Scorpions*, décrites ci-dessus, nous permettront de répondre en grande partie au second objectif spécifique mentionné en début de chapitre et, ainsi, analyser la genèse et l'évolution de bandes armées dans la violence de masse. Enfin, deux sources documentaires²²⁶ nous seront également utiles, qui viennent compléter le matériel central. Il s'agit de deux analyses traitant d'un aspect crucial touchant à la provenance des membres des *Tigres* et, notamment, du milieu des supporters de football serbe. Compte tenu du concept d'irréguliers, tel que nous l'avons défini dans le chapitre précédent, ces documents nous permettront d'envisager comment, d'un point de vue social, des citoyens lambda se métamorphosent en exécuteurs de masse.

3.3 Le matériel périphérique et les entrevues : témoins et acteurs de la justice

Le corpus de données ne se confine pas uniquement aux propos des exécuteurs. Lors des enquêtes de terrain, notamment en novembre 2004 en Bosnie-Herzégovine ainsi que lors de deux déplacements effectués en ex-Yougoslavie en 2006, c'est un ensemble d'acteurs diversifiés qui ont été rencontrés et dont les propos et le point de vue participent à l'élaboration de l'analyse qui suit. Cet ensemble, nous le nommons les *témoins*. C'est là une désignation qui englobe une catégorie vaste d'individus qui, en vertu de leur statut, et quel qu'il soit — victimes, journalistes, anciens soldats de l'armée régulière, analyste au TPIY, procureur du TPIY, activistes des droits de l'homme — ont tous, à un moment ou l'autre, été confrontés avec la violence de masse qui s'est produite sur le territoire de l'ex-Yougoslavie durant les années 90 et à des degrés plus ou moins variés, aux exécuteurs, réguliers comme irréguliers. Ces

²²⁶ Colovic, I. « Football, Hooligans and War », in Popov, N. (Eds.), *The Road to War in Serbia*, Budapest: Central European University Press, 2000, pp. 373-398; Foer, F., *How Soccer Explains the World. An Unlikely Theory of Globalization*. New York: Harper Perennial, 2004

entrevues sont qualifiées de périphériques puisqu'elles apportent un éclairage avant tout exogène sur les exécuteurs irréguliers. Du fait de sa nature périphérique, et contrairement à la démarche qui a prévalu jusqu'à maintenant, et qui a consisté à présenter en détail le matériau et sa collecte, nous ne présenterons ces sources que dans leurs grandes lignes.

3.3.1 *Les entrevues en Bosnie-Herzégovine et en Serbie*

Ce matériel est le résultat de procédures complexes et d'un long processus de terrain entrepris auprès de diverses organisations locales impliquées dans des thématiques relatives aux droits de l'homme, à la gestion du passé dans un contexte post-conflit, à la recherche des disparus et à l'identification des victimes. D'autre part, il se caractérise par un travail d'approche de la population locale, particulièrement en Bosnie-Herzégovine.

Parmi les organisations, qui nous ont substantiellement aidés, figurent le *Research and Documentation Center* (RDC), dirigé par Misrad Tokaca, ainsi que le personnel de la délégation du *Comité International de la Croix Rouge* (CICR) de Sarajevo. Nous tenons à préciser qu'à aucun moment n'a été divulgué quelque information que ce soit, qui ne soit pas déjà de l'ordre publique, et *aucune* information confidentielle n'a été divulguée. Ces institutions nous ont permis de développer une meilleure connaissance de la situation de terrain et, ainsi, d'orienter notre collecte de matériel de façon plus stratégique. Le RDC nous a notamment aidés, lors de notre premier déplacement, en novembre 2004, en organisant une entrevue avec celui que nous appellerons Sélim. À l'époque, Sélim était responsable d'une association d'anciens combattants musulmans ayant participé « à la défense de Sarajevo » durant le siège, entre 1992 et 1995, lui-même ayant également combattu. Au moment de cette rencontre, Sélim nous avait proposé de rester en contact avec lui et de le solliciter à nouveau lors de notre deuxième enquête de terrain, entre les mois de janvier à mars 2006, qui devait débiter en Bosnie-Herzégovine. Il nous avait proposé de nous mettre en lien avec d'autres anciens combattants musulmans affiliés à son association. C'était alors la principale raison pour laquelle nous avons décidé de retourner à Sarajevo en

janvier 2006, pour nous y baser le temps de l'enquête de terrain. Mais, nous aurons rapidement déchanté car, si Sélim a bien voulu nous rencontrer à nouveau lors de cette deuxième enquête de terrain, il n'aura jamais donné suite à sa proposition. Les refus ou l'absence de réponse se sont produits à de nombreuses reprises et, outre les inconvénients que cela implique pour le chercheur — qui, sans contexte, sont minimes à l'échelle des événements vécus par les personnes sollicitées — c'est souvent là source d'impasses. Quant aux autres grandes organisations internationales présentes en Bosnie, aucune n'aura accepté de nous rencontrer²²⁷. Seul un employé de l'une d'elle, que nous appellerons Ismet, et après moult tentatives auprès de sa secrétaire — Ismet a participé en tant que soldat de l'Armée de Bosnie-Herzégovine (ABiH) à la défense de Sarajevo — a bien voulu nous parler à titre personnel.

Parallèlement aux sollicitations menées auprès des organisations internationales, c'est un réel travail de terrain et de démarchage auprès de la population locale — essentiellement en Bosnie-Herzégovine — qui a été entrepris avec l'aide cruciale de Tony, notre traducteur dans ce pays, et sans lequel l'ensemble des rencontres locales n'auraient pu aboutir. C'est ainsi, selon un processus d'« effet boule de neige », que les rencontres se sont produites en Bosnie-Herzégovine. Les personnes interviewées nous référaient à d'autres, susceptibles de nous parler et livrer de l'information. Tony mobilisait également son réseau et c'est peu à peu que les entrevues se sont enchaînées²²⁸.

Nous sommes aussi reconnaissants au soutien de Sanela, journaliste durant le siège de Sarajevo et rencontrée par l'entremise du CICR. En plus d'avoir contribué à éclairer nos lanternes, et ainsi nous avoir sensibilisés à de nombreux aspects de la politique en Bosnie-Herzégovine, passée et actuelle, Sanela nous a permis de faire deux rencontres décisives. L'une avec une journaliste locale connue, Vildana Salimbegovic, l'autre

²²⁷ Pour raison de « sécurité » nous disait-on.

²²⁸ Précisons que Tony n'a pas vécu la guerre de Bosnie-Herzégovine, alors réfugié aux États-Unis. Il avouera ne s'être jamais vraiment intéressé au passé de son pays, fatigué d'en entendre parler tous les jours dans la presse. Or notre projet de recherche l'a interpellé, où il a vu un moyen d'en apprendre davantage à travers un procédé original : aller directement à la rencontre de certains des protagonistes de ces événements. Tony était sans emplois fixe au moment de cette enquête de terrain—janvier-février 2006—et nous l'employions, avec rémunération, à plein temps durant la semaine.

avec un ancien général de l'armée de Bosnie-Herzégovine (ABiH), Jovan Divjak. À son tour, Mme Salimbegovic nous a référé à un journaliste, que je nommerai Nino, spécialiste de la question des Moudjahidines présents sur le territoire lors de la guerre. Nino nous a mis en contact avec Izet, professeur d'université également très au fait de la question des Moudjahidines. De son côté, Tony a réussi à organiser des entrevues avec trois personnes se présentant comme des anciens combattants, alors impliqués dans les événements de la « Vallée de la Lasva » (dont Zepce et Zenica), entre 1992 et 1994²²⁹. Deux d'entre eux sont Musulmans, Rahim et Mehmed. Les entrevues se sont déroulées à Zepce, à deux heures de conduite au nord de Sarajevo. Si la rencontre avec Mehmed a pris le ton de l'apologie de l'Islam les propos de Rahim nous ont profondément marqués. Lors de l'entrevue, il est apparu que cet homme, dans la cinquantaine, n'a combattu que trois jours et a rapidement été détenu dans un camp serbe de la région, géré par les Croates durant une période de 9 mois²³⁰. Le récit de Rahim a souvent résonné à nos oreilles durant notre séjour passé en compagnie de Radislav, Nenan, Ivan et Janko. Enfin, la troisième entrevue s'est déroulée avec celui que nous nommerons Milan. Grâce aux recherches de Tony, elle s'est déroulée à Zenica, au nord de Sarajevo, avec un ancien soldat croate, qui a combattu contre les Musulmans, pour finir par s'allier avec eux. Milan a perdu son fils durant la guerre, mais avouera qu'il y a trouvé la foi. La rencontre a essentiellement porté sur la religion, malgré nos tentatives de relances sur les raisons qui l'ont poussé à joindre le combat. Dès lors, c'est basé sur des entrevues menées avec 11 personnes, soit Misrad Tokaca; Sélim; Izmet; Sanela; Vildana Salimbegovic; Joavn Divjak; Nino; Izet; Rahim; Mehmed et Milan que cette section nous permet d'apporter un complément à

²²⁹ Ces événements sont abondamment documentés dans : *Le Procureur du Tribunal Vs. Tihomir Blaskic*, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, affaire N°IT-95-14 « La Vallée de la Lasva », 10 novembre 1995.

²³⁰ Ayant été rassuré par un ami croate que ceux-ci protégeraient les Musulmans des attaques serbes, il s'est avéré que du jour au lendemain la situation a changé et les Croates de la région se sont alliés avec les Serbes contre les Musulmans. Rahim n'a combattu que trois jours avant d'être fait prisonnier, étant malgré tout parvenu à mettre sa femme et ses enfants en lieu sûr auparavant. Parmi les moments forts de l'entrevue, Rahim raconte que son ami croate a fait partie des pilliers de sa maison et que, ironiquement, c'est grâce à lui qu'il a pu récupérer une guitare qui lui était chère. Mais aussi, nous proposant de faire une visite d'un ancien camp de détention, nous l'accompagnons et après 100 mètres, Rahim nous montre le hangar dans lequel il a été détenu 6 mois avant d'être transféré. Puis, revenant d'une dizaine de mètres sur nos pas, Rahim s'arrête, nous montre sa maison, en face de nous, puis nous salue en nous souhaitant bonne chance.

l'analyse qui suit. Nous précisons que l'ensemble des personnes rencontrées en Bosnie, à l'exception de Joavn Divjak, n'ont jamais été liées, en quoi que ce soit, aux théâtres des violences auxquelles ont participé Radislav, Nenana, Ivan et Janko. C'est une raison supplémentaire pour laquelle nous considérons le matériel présenté ci-dessus comme périphérique. Mais, aussi et compte tenu de notre objet de recherche, la rencontre avec les quatre participants ci-dessus a, de facto, relégué l'ensemble du matériel présenté dans cette section à la périphérie. Dès lors, et à l'échelle de l'ensemble du processus de collecte de données et aux nombreuses démarches que cela a requis, c'est avant tout le matériel, collecté auprès des quatre participants décrits plus haut, que nous avons retenu comme étant central et ce, en raison de sa nature inédite.

3.3.2 Les acteurs de la justice : le TPIY

Mais les entrevues périphériques ont également été conduites auprès de protagonistes, que nous qualifierons d'experts, ou d'acteurs stratégiques, en matière de la violence qui s'est produite sur le sol de l'ex-Yougoslavie. Il s'agit du personnel du Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie. Dans les premières démarches entreprises pour amasser du matériel susceptible de répondre à nos objectifs, nous souhaitions rencontrer des employés du bureau du procureur du TPIY, à La Haye, pensant qu'il s'agirait d'un point de départ crucial pour le processus de collecte de données. En tant qu'experts enquêteurs ou analystes, et en cela éclairés, nous considérons de telles entrevues de premier ordre, ne serait-ce que pour affiner ou préciser notre question de recherche. Une première rencontre a eu lieu en février 2004 avec Louise Arbour, alors ex-procureure du TPIY. Malgré la nature encourageante de cette séance et la volonté de Mme Arbour de nous venir en aide, cette piste s'est rapidement transformée en impasse. En effet, après quelques lettres échangées avec M. Graham Blewitt, alors procureur-adjoint au TPIY, et sur recommandation de Mme Arbour, c'est à un refus qu'il nous a fallu faire face. Malgré l'avis positif de M. Blewitt, qui entre temps avait pris sa retraite, c'est à un successeur beaucoup moins coopérant que nous nous sommes heurtés. Comprenant qu'il était illusoire, pour le thésard que nous étions, de pénétrer une telle institution sans contact à l'intérieur, nous avons donc

momentanément laissé de côté cette voie. Ce n'est que trois ans plus tard, à l'été 2007, et grâce à l'aide d'une personne ressource²³¹, que nous avons pu nous rendre à La Haye et mener des entrevues avec des analystes. Cette personne est parvenue à convaincre 3 employés du bureau du Procureur, qui ont accepté de nous rencontrer et de répondre à quelques questions. Nous les nommerons John, Paul et Karl. Il s'agit de trois entrevues semi-directives, entreprises à titre personnel et non pas au nom du TPIY, et de discussions dans un cadre plus informel et en dehors de l'institution. John a été enquêteur sur d'autres terrains de la violence de masse, en Afrique notamment. L'expérience et le point de vue de ces trois participants se sont révélés particulièrement utiles à la compréhension du processus par lequel la justice reconstruit les événements de violence de masse. À nouveau, aucune information confidentielle, ou qui ne soit pas déjà de l'ordre public, n'a été divulguée.

3.4 Matériel périphérique documentaire

Enfin, et pour terminer, le matériel périphérique et documentaire se distribue en plusieurs catégories. Il s'agit en premier lieu d'affaires jugées ou en cours de jugement au Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie. Ces documents permettent non seulement de reconstruire les événements auxquels Radislav, Nenana, Ivan et Janko ont affirmé avoir participé, mais fournissent aussi un matériel abondant grâce aux retranscriptions d'audiences disponibles sur le site Internet du TPIY²³². Par exemple, on y trouve le témoignage de Dragan Vasiljkovic, alias Capitaine Dragan²³³ qui a été mentionné à quelques reprises par Radislav, Nenana et Ivan, dès lors qu'ils parlaient de l'entraînement qu'ils ont suivi, arrivés en Croatie, dans la région de Knin. On y trouve également le témoignage de la secrétaire d'Arkan et une description détaillée des relations que les *Tigres* entretenaient avec le pouvoir central de Belgrade

²³¹ Ce contact, qui restera anonyme, nous a alors expliqué que les raisons de cette décision tenaient à la politique de refus systématique du TPIY d'ouvrir ses portes à la plupart des chercheurs pour des raisons de responsabilité en cas de fuite d'une information pouvant compromettre les enquêtes ou procès alors en cours. Compte tenu de la nature de mon sujet de recherche il était alors quasi assuré d'essuyer un refus.

²³² <http://www.un.org/icty/index-f.html>

²³³ Il s'agit notamment des témoignages des 19, 20 et 21 février 2003 au procès de Slobodan Milosevic et qui ont été cités plus haut.

et les responsabilités de chacun dans la violence de masse²³⁴. Ce type de documents est d'un usage commun dans la recherche touchant à la participation d'exécuteurs à la violence de masse et constitue une source d'information cruciale²³⁵. Pour se donner une idée des avantages et limites qu'ils constituent, le lecteur pourra se référer à la section « *Sources et bibliographie* » de l'ouvrage d'Harald Welzer, tout à fait pertinente en la matière²³⁶. L'ensemble des affaires utilisées figure à l'annexe II – sous la rubrique « sources juridiques » – qui constituent une liste de la totalité des documents utilisés dans cette thèse.

3.3.3 *Les documents annexes*

Les sources annexes se composent d'une série de documentaires collectés lors de notre séjour à La Haye, au TPIY, et dont la valeur tient essentiellement en la diffusion d'images d'archives et de reconstruction des événements tels qu'ils se sont produits durant les guerres, sur le territoire des Balkans. Il s'agit ici d'une *reconstruction procédurière*²³⁷, ou institutionnelle, des faits dont les modalités pourtant diffèrent de l'approche que nous utilisons. Leur valeur tient en ce qu'ils permettent de corroborer ou étoffer l'information déjà mise à jour par les autres sources présentées jusqu'ici, et c'est là leur utilité principale. Une liste de ces documentaires figure en annexe II de ce travail et nous préciserons leur utilisation au fur et à mesure de l'analyse. Enfin, cinq²³⁸ monographies sont utilisées à titre de données, qui touchent au contexte politique serbe des années 90. Elles figurent aussi dans l'annexe II sous la rubrique « monographies ».

²³⁴ 16 et 17 avril 2003, témoin B-129 lors du procès de Slobodan Milosevic.

²³⁵ Browning, C. R. (1992), op. cit.; Ingrao, C. (2006), op. cit.

²³⁶ Welzer, H. (2007), op. cit. pp. 295-308 et plus particulièrement les pp. 295-299.

²³⁷ Selon l'expression d'André Guichaoua. Guichaoua, A., « Vérité judiciaire et vérité du chercheur ». In Le Pape, M., Siméon, J., & Vidal, C. (Eds.), *Crises extrêmes. Face aux massacres, aux guerres civiles et aux génocides*. Paris : La Découverte, 2006, pp. 119-135.

²³⁸ Colovic, I. « Football, Hooligans and War », in Popov, N. (Eds.), *The Road to War in Serbia*, Budapest: Central European University Press, 2000, pp. 373-398; Drakulic, S. *They Would Not Hurt a Fly : War Criminals on Trial in The Hague*. London, UK: Penguin, 2004 et plus précisément du chapitre 11 « Punished by the Gods », pp. 154-175 ; Glamocak, M., *La transition guerrière yougoslave*. Paris : L'Harmattan ; Hartmann, F., *Milosevic : la diagonale du fou*. Paris : Denoël, 1999 ; Stojanovic, D., « The Traumatic Circle of the Serbian Opposition ». In Popov, N. (ed.), *The Road to War in Serbia. Traumas and Catharsis*. Budapest: Central European University Press, 2000, pp. 449-478.

CHAPITRE 4. Radislav, Nenan, Ivan : un processus émergent de radicalisation

Mis à part Nenan, qui a longtemps servi comme soldat professionnel de l'Armée Populaire Yougoslave (JNA), il s'avère que les 3 autres individus proviennent essentiellement de ce que l'on peut qualifier de sphère marginale, ou périphérique, par opposition au pouvoir central et les institutions étatiques impliquées dans le nettoyage ethnique – JNA, services de renseignement serbes (SDB), unités paramilitaires (dont notamment la garde prétorienne de Slobodan Milosevic nommée les Bérêts Rouges), ou encore simplement les divers services de police affiliés au « clan » serbe, tant en Croatie qu'en Bosnie-Herzégovine. Aussi, la question qui se pose est la suivante : comment peut-on comprendre la participation de ces trois individus périphériques et non-étatiques²³⁹ à l'entreprise d'épuration et de nettoyage ethnique des populations civiles non-serbes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine ?

Rappelons-le, un épisode de violence de masse ne résulte pas d'un « big bang » en vertu duquel une élite déclencherait, selon un modèle décisionnel simple – décision, ordre, exécution – un processus d'extermination²⁴⁰. Au contraire, il s'agit d'un phénomène progressif qui s'inscrit dans la durée. Dans le cadre de la Shoah par exemple, Christopher R. Browning prétend que, si l'idée d'éliminer les Juifs du territoire apparaît relativement tôt après l'arrivée au pouvoir d'Hitler, la forme ultime que ce processus a adopté, c'est-à-dire l'extermination dans les chambres à gaz, n'a vu son institutionnalisation que dans les dernières années du règne du III^{ème} Reich²⁴¹. C'est la position à partir de laquelle nous considérerons les événements qui se sont produits en Croatie et en Bosnie-Herzégovine entre 1991 et 1995 et, par extension, la participation, ou la trajectoire de Radislav, Nenan, Ivan et Janko dans ces événements. Des analyses de Christopher R. Browning et Ian Kershaw²⁴², il ressort que l'extermination, bien qu'étant la dimension la plus préoccupante, n'est que l'expression sous sa forme de « haute visibilité » d'une séquence de radicalisation des

²³⁹ Rappelons qu'au moment des faits, Nenan n'était plus soldat professionnel de la JNA. À ce titre, il correspond à la définition d'exécuteur irrégulier telle que donnée dans le chapitre 2.

²⁴⁰ Browning, C. R. (2007), op. cit.

²⁴¹ Ibid.

²⁴² Ibid ; Kershaw, I. (1998), op. cit.

pratiques d'élimination. Rappelons que dans le cadre de l'Holocauste, deux éléments sont marquants, selon la thèse de Ian Kershaw. Premièrement, la radicalisation de la violence est le produit d'une compétition entre protagonistes de l'entreprise d'extermination et, deuxièmement et à ce titre, elle n'est pas coordonnée par le pouvoir central. Elle se développe davantage en vertu d'un *jeu de miroir*. Basée sur la pensée de Michel Foucault, la notion de jeu de miroir renvoie au principe selon lequel le pouvoir – en l'occurrence celui d'exterminer une population entière – n'est pas tant une propriété intrinsèque au souverain – l'État nazi et Adolf Hitler en l'occurrence – qu'une stratégie.

« [...] ses effets ne sont pas attribuables à une appropriation, « mais à des dispositions, à des manœuvres, à des tactiques, à des techniques, à des fonctionnements » ; « il s'exerce plutôt qu'il ne se possède, il n'est pas le privilège acquis ou conservé de la classe dominante, mais l'effet d'ensemble de ses positions stratégiques »²⁴³.

Ces tactiques et techniques ont été mises en évidence dans le premier chapitre et nous avons relevé l'importance du principe, ou stratégie, d'initiative et d'anticipation des volontés du Führer pour les membres de la bureaucratie nazie, sans lequel l'extermination n'aurait jamais pu avoir lieu. Aussi le jeu de miroir renvoie à cet effet d'ensemble, ou collusion, entre objectifs définis en termes généraux par Hitler et le pouvoir central qui incite, suscite et combine mais aussi épaula toute initiative provenant de la base et de la périphérie, pour autant qu'elle cadre avec ses objectifs. Et Gilles Deleuze d'ajouter en référence à la pensée de Foucault :

« Non seulement les systèmes privés, mais des pièces explicites de l'appareil d'État ont à la fois une origine, des procédés et des exercices que l'État entérine, contrôle ou même se contente de couvrir plus qu'il ne les institue »²⁴⁴.

C'est là, à notre avis, un cadre conceptuel fondamental, qui permet de jeter une lumière inédite sur le processus, par lequel des populations entières sont éliminées, et

²⁴³ Deleuze, G. *Foucault*. Paris : les Éditions de Minuit, 1986, pp. 32-33.

²⁴⁴ Deleuze, G. (1986), op. cit. p. 33.

qui se base sur l'idée centrale de *Surveiller et Punir* de Michel Foucault²⁴⁵ selon laquelle, et par extension, l'élimination d'une population ne peut être identifiée avec une institution, ou un appareil d'État. Elle est une technique, une stratégie qui traverse l'ensemble des acteurs ou protagonistes du champ de la violence et qui, en cela, les relie, les prolonge, les fait converger et les fait s'exercer sur un nouveau mode, selon l'expression de Gilles Deleuze²⁴⁶. Il s'agit là donc d'une appréhension de la violence de masse « par capillarisation ».

C'est précisément à partir de ce « jeu de miroir » et de bénéfices mutuels entre acteurs centraux et périphériques, que nous souhaitons aborder la participation des bandes armées dans le contexte de la violence en ex-Yougoslavie. C'est, dans un premier temps, sous l'angle de l'expérience et de la trajectoire des exécuteurs présentés dans la catégorie du matériel central dans le chapitre précédent, que nous allons procéder. Mais ici, un premier découpage du matériel s'impose, qui se justifie avant tout par l'affiliation politique des participants. Nous commencerons donc par nous intéresser aux expériences et trajectoires de Radislav, Nenan et Ivan et donc aux *Radislavcevi*. Le chapitre suivant traitera des deux autres bandes armées, les *Tigres* – auxquels appartenait Janko – ainsi que les *Scorpions*. Qu'il s'agisse autant de ce présent chapitre que du suivant, nous décrirons et expliquerons dans un premier temps les dynamiques et modes de participation à la violence de masse des exécuteurs puis, reviendrons, en conclusion de chaque chapitre, sur l'idée du jeu de miroir. Dans le cadre de l'expérience de Radislav, Nenan et Ivan, le matériel révèle que le *politique* explique une part cruciale dans leur mobilisation et c'est l'objet de ce chapitre. Mais, paradoxalement, si leur participation dans les événements a bel et bien contribué, *in fine*, aux volontés de Slobodan Milosevic d'établir un État regroupant tous les Serbes de Yougoslavie, leur mobilisation initiale résulte en premier lieu d'une opposition au président serbe. C'est sur ce paradoxe que nous allons nous concentrer ici.

²⁴⁵ Foucault, M. *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Paris : Gallimard, 1975.

²⁴⁶ Ibid.

4.1 Conflit politique et opportunité de mobilisation

Souvenons-nous des paroles de Radislav, au moment où nous avons appris qu'il avait participé à la violence de masse en tant qu'auteur. Lorsque nous lui avons demandé s'il s'était engagé dans l'armée populaire yougoslave (JNA), celui-ci tient des propos virulents – tout comme Ivan et Nenana – à l'encontre de cette institution et, surtout, de celui à qui elle devait désormais rendre des comptes, Slobodan Milosevic. Si le principe d'initiative est bel et bien à la base du déclenchement de la participation de Radislav, Nenana et Ivan dans la violence de masse, comme le laisse entendre Radislav, il semble tout aussi évident que ce n'est pas en vertu d'un « travail vers le leader », soit Slobodan Milosevic, au sens donné par Ian Kershaw. Pourtant, l'idée du travail, ou de la marche « vers quelque chose » est tout à fait appropriée pour décrire le parcours de ces quatre individus et leur radicalisation dans la violence. Or, ce n'est pas tant vers un individu, ou un leader, que vers une idée, ou ce que nous nommerons ci-dessous une *illusio* que cette participation doit être appréhendée. Procédons pas à pas.

Dans son analyse du processus par lequel une population se rebelle contre un gouvernement illégitime, Roger D. Petersen identifie trois étapes importantes²⁴⁷. La première amène un groupe, ou une population, d'une position neutre à une résistance généralisée, mais inorganisée et non-armée. Cette étape renvoie à un passage de type 0 à +1 sur l'échelle d'intensité de l'action collective. La seconde étape voit le mouvement s'organiser localement et prendre les armes, il s'agit d'un passage d'un niveau +1 à +2 dans la radicalisation de l'action qui devient armée. Enfin, l'auteur réfère à l'étape par laquelle un mouvement se maintient au niveau +2. Chacune de ces étapes constitue un processus, c'est-à-dire une séquence de mécanismes. Les mécanismes sont à leur tour des : « [...] specific causal patterns that explain individual actions over a wide range of settings. [...] a mechanism is an intermediacy between law and description »²⁴⁸. Bien que la participation à la violence de masse

²⁴⁷ Petersen, R., D., *Resistance and Rebellion : Lessons From Eastern Europe*. Cambridge, UK; New York: Cambridge University Press, 2001.

²⁴⁸ Petersen, R., D. (2001), op. cit. p. 10.

diffère dans sa nature de la rébellion, il n'en demeure pas moins que le cadre théorique de jeu de miroir et de processus progressif, qui s'inscrit dans la durée, présente un grand intérêt pour rendre compte de l'engagement de Radislav, Nenana, Ivan. Son utilisation se justifie principalement par le fait qu'il procède par séquences et permet de désagréger et décortiquer la trajectoire de ces trois individus et d'identifier non seulement des étapes, mais aussi des unités analytiques – des séquences et des mécanismes – qui nous permettront d'ordonner l'analyse.

La première étape est celle de la mobilisation de Radislav, Nenana, Ivan, autrement dit du passage d'un état neutre à la participation à l'action collective de ces trois individus (0 à +1). Tel qu'il ressort des données, cette étape s'articule autour d'une dynamique de conflit politique, avec le pouvoir central de l'époque, incarné par le régime de Slobodan Milosevic. Aussi, leur participation à la violence de masse ne résulte ni d'une «sélection préférentielle»²⁴⁹, ni non plus d'un mécanisme « remarquablement banal » selon l'expression de John Mueller²⁵⁰. Les dynamiques de conflit politique – ou *contentious politics* – renvoient aux travaux de Charles Tilly et Sidney Tarrow.

“*Contentious politics* involves interactions in which actors make claims bearing on someone else's interests, leading to coordinated efforts on behalf of shared interest or programs, in which governments are involved as targets, initiators of claims, or third parties. Contentious politics thus brings together three familiar features of social life: contention, collective action, and politics”²⁵¹.

La nature politique du conflit tient au fait qu'elle implique, en premier lieu, une interaction avec les acteurs du gouvernement, soit directement, ou en s'engageant dans des activités touchant à la régulation, aux droits ou aux intérêts du gouvernement. C'est pour ces raisons que les approches développées d'une part par Charles Tilly et Sydney Tarrow, mais aussi par Roger D. Petersen, nous permettent de donner sens du parcours et de l'expérience de Radislav, Ivan et Nenana. Pour les

²⁴⁹ Velentino, B. (2004), op. cit.

²⁵⁰ Mueller, J. (2000), op. cit.

²⁵¹ Tilly, C., & Tarrow, S., *Contentious Politics*. Boulder; London: Paradigm Publishers, 2007, p. 4.

besoins de ce chapitre, qui met en évidence la dimension politique de la participation de Radislav, Nenan et Ivan, nous ferons aussi usage de sources monographiques pour dresser un portrait cohérent du contexte conflictuel d'alors. Qui sont les acteurs en conflit et quelles collectivités représentent-ils ? Nous nous intéresserons par la suite à la nature même du conflit.

4.1.1 Les protagonistes du champ de la politique nationaliste serbe (1990-1991)

La première étape qui caractérise la mobilisation de Radislav, Nenan et Ivan est de nature éminemment politique et liée à la question nationaliste. Il nous faut dresser le cadre politique dans lequel ce processus de mobilisation s'est produit. C'est précisément l'objet de cette section. Dans la section suivante, nous serons en mesure de proposer une analyse des dynamiques – ou processus de *miliciarisation* – par lesquelles ces individus se sont mobilisés dans l'action collective et qui a mené à la violence. Précisons que la mobilisation tient avant tout en un processus de rassemblement (tant au sens physique que symbolique, par la mise en place d'un cadre référentiel qui rassemble, tel que la construction du Croate ou du Musulman en ennemi) et en cela, constitue l'étape préalable à l'action collective. Ces deux notions sont considérées comme distinctes. Tel que mentionné ci-dessus, c'est sur la question politique, et qui plus est nationaliste, que Radislav, Nenan et Ivan sont entrés en conflit avec le pouvoir central, alors composé du régime de Slobodan Milosevic. Il nous faut donc dresser un portrait des deux protagonistes majeurs du champ politique nationaliste d'alors, à savoir du *Mouvement Serbe du Renouveau* – auquel étaient affiliés Radislav, Nenan et Ivan – et dirigé par Vuk Draskovic, ainsi que du *Parti Socialiste de Serbie* de Slobodan Milosevic.

Vuk Draskovic et le Mouvement Serbe du Renouveau (SPO) – Ce parti est fondé par Vuk Draskovic, en 1990, mais les idées qui y sont défendues datent des années 80. Il représente à l'époque le principal parti d'opposition au Parti Socialiste de Serbie (SPS) de Slobodan Milosevic et le second parti en importance au pays. La plateforme du SPO reposait sur une refonte majeure du système territorial et politique yougoslave et proposait de rompre avec plus de quarante ans de régime communiste, sous le règne

du Maréchal Josip Broz Tito (1892-1980). En échange, le SPO envisageait la restauration du régime monarchiste et, plus particulièrement, celui du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes de l'entre-deux guerres (1918-1941), mieux connu sous le nom de Royaume de Yougoslavie, ou 1^{ère} Yougoslavie. C'est là une raison majeure de l'affiliation de Radislav, Nenana et Ivan à ce parti :

- Radislav : On ne voulait rien savoir du communisme. Au contraire, ce qu'on voulait, c'était restaurer la monarchie serbe et c'était là une occasion de passer à l'action.
- S.T : Et c'est donc avec le Mouvement Serbe du Renouveau que vous pensiez pouvoir y arriver ?
- Radislav : Oui, à cette époque. Mais Draskovic nous a bien trahis par la suite²⁵².
- (Radislav, 21 février 2006).

Le programme du SPO définit en grande partie l'identité politique, essentiellement nationaliste, de Radislav, Ivan et Nenana. Pierre Bourdieu²⁵³ parlerait alors d'*habitus politique*, considéré comme un système de dispositions ou ensemble de schèmes et manières de voir et qui permet à l'acteur, en conjonction avec une situation ou un événement particulier, d'ériger celui-ci en événement ou non. Et c'est bien en grande partie le cadre du programme du SPO qui a fait office de référent à Radislav, Nenana et Ivan, pour qui le contexte politique et social serbe du début des années 90 a été vu comme enjeu crucial. Commençons par identifier le contenu politique de cet *habitus* ouvrant ainsi une fenêtre sur la nature, ou le type, de revendications de ces participants et, ultimement, leur mobilisation dans l'action collective. Nous serons en mesure par la suite, et une fois que nous aurons présenté la position du SPS, d'exposer les grands enjeux du conflit politique entre ces acteurs et, de revenir sur la notion d'opportunité politique.

Dans ses propos, Radislav affirme la volonté de restaurer une monarchie passée. Développons ce point. Le Royaume de Yougoslavie, résultat de la Déclaration de

²⁵² Il fait référence au retournement de veste du leader politique qui une fois la guerre officiellement commencée en Croatie, s'est fait l'apôtre de la paix et parmi les plus critiques des va-t-en-guerre.

²⁵³ Et en particulier sur son ouvrage sur l'esquisse d'une théorie de la pratique. Bourdieu, P., *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*. Genève : Droz, 1972.

Corfou de 1917, a été formé le 1^{er} décembre 1918 et proclamé par le Serbe Pierre Karadjordjevic. Cette période est souvent décrite comme la première Yougoslavie. Ce royaume, dirigé pour la plus grande partie par Alexandre Karadjordjevic, incluait les Royaumes indépendants – de la fêrûle des Empires austro-hongrois d’une part, et ottoman d’autre part – de Serbie et Monténégro, ainsi que de nombreux territoires jusqu’alors appartenant à l’Empire austro-hongrois, dont : la Croatie, la Slovénie et la Bosnie-Herzégovine. Il s’agissait d’un vaste territoire dirigé par les Serbes qui avaient pâti des plus grandes pertes face aux empires austro-hongrois et ottomans. Cette période se caractérise par de grandes tensions entre Croates et Serbes qui tentent de se répartir les différentes régions. Mais, l’arrivée des forces de l’Axe en Yougoslavie, en avril 1941, a raison du Royaume qui capitule à peine quelques jours après l’arrivée d’Hitler. Parmi les forces combattantes opposées aux nazis, l’histoire retiendra les Partisans de Tito comme héros contre l’envahisseur, qui parviendront, grâce à l’aide des Alliés, à vaincre les forces de l’Axe. Pourtant, la lutte contre les nazis est également menée par l’Armée Yougoslave de la Patrie, fidèle au roi Karadjordjevic, et mieux connue sous le nom de *Tchetniks*²⁵⁴ ; Tito interdira toute référence à ces combattants, ainsi qu’au nationalisme, durant son règne. C’est précisément de cet héritage monarchiste que se réclament le *Mouvement Serbe pour le Renouveau* en général, ainsi que Radislav, Ivan et Nenan en particulier.

À la fin des années 80, c’est-à-dire quelques années après la mort de Tito, en 1982, et dès lors que les premiers signes de sécession se manifestent chez certaines républiques — Croatie et Slovénie — l’idéologie nationaliste et la volonté de restaurer le Royaume de l’entre-deux guerres réapparaissent dans le discours politique de certains, dont Vuk Draskovic qui souhaite à tous prix éviter l’isolement des Serbes de leur mère patrie. La rhétorique qu’il emploie reflète le contenu même des bases de l’*habitus politique* des membres du parti, Radislav, Nenan et Ivan compris, qui adhèrent pleinement aux propos de leur chef :

²⁵⁴ Selon Xavier Bougarel, le *Tchetnik* est un terme qui au XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles « désigne un bandit d’honneur (« hajduk »), membre d’une bande armée irrégulière (« ceta »). Il ne prend le sens de combattant nationaliste qu’au moment des guerres balkaniques (1912-1913), quand l’État serbe s’appuie sur des bandes de hajduks pour constituer des formations irrégulières serbes ». Bougarel, X., *Bosnie : anatomie d’un conflit*. Paris : La Découverte, 1996, p. 34.

« [...] territory cannot be removed from current Yugoslavia, or made confederate to the disadvantage of the Serbian people, if it formed part of the Kingdom of Serbia on 1 December 1918, the day on which Yugoslavia was created, or if it comprises regions in which Serbs formed the majority before the Ustasha genocide. Such territory is the unchallengeable, historical and ethnic property of the Serbian people”²⁵⁵

Cette auto-proclamation du droit à disposer des frontières, comme l’entend le leader nationaliste, se justifie en grande partie par les pertes humaines serbes essuyées au nom de la défense des territoires, entre 1912 et 1918, tel que le martèle Vuk Draskovic :

« The graves of Serbs killed in this century’s wars have not yet been counted, and many have not been dug or marked. Nevertheless, they all bear the mark of Yugoslavia. From 1912 to 1918 one generation was mowed down in order to create Yugoslavia. From 1941 to 1945 another generation fell to recreate Yugoslavia. For the survival of a united Yugoslavia we denied ourselves faith, history and tradition, in the hope that in this way we would subdue the hatred of those who did not include state, culture, shrines, dynasties, epochs, flags, or laws in Yugoslavia, for these they simply did not have... In a stroke, Yugoslavia turned the Serbian victories of the twentieth century into their defeat”²⁵⁶

Ce projet de réunification des populations serbes sur un même territoire, outre le mépris le plus total des autres groupes ethniques partageant le même espace, renvoyant en cela à l’ethnocentrisme tel que défini par Lévi-Strauss²⁵⁷, et l’idée de répudiation de tout ce qui ne fait pas partie de la culture serbe, renvoie à un âge d’or du nationalisme serbe auquel ont très souvent fait référence Radislav, Ivan et Nenan, c’est-à-dire la 1^{ère} Yougoslavie. Un élément paradoxal du discours et de l’*habitus politique* tel qu’exprimé par le programme du SPO à travers son chef revient à déterminer le sort de populations entières, au nom des morts et du passé et ce, malgré une crise économique sociale et politique majeure vécue par les populations en

²⁵⁵ Discours tenu le 1^{er} juin 1990 et cité par Dubravka Stojanovic. Stojanovic, D., « The Traumatic Circle of the Serbian Opposition ». In Popov, N. (ed.), *The Road to War in Serbia. Traumas and Catharsis*. Budapest: Central European University Press, 2000, pp. 449-478, p. 463.

²⁵⁶ Vuk Draskovic, cité par Stojanovic, D. (2000), op. cit. p. 461.

²⁵⁷ Lévi-Strauss, (1961), op. cit.

Yougoslavie à la fin des années 80, comme en attestent les propos de Vuk Draskovic ci-dessous :

“[...] where are the western borders of Serbia, and how far do they extend ? We must establish this. Those borders were surely specified by Ante Pavelic [leader of the Croatian Ustasha during the Second World War]. They are where Serbian graves and pits lie! It is essential that these borders are marked in the Serbian national programme... Croats must know ahead of time that in the event of the dissolution of Yugoslavia, the AVNOJ and Brioni [Communist leadership congresses at which the federal borders of Yugoslavia were determined] borders would cease, and a true vote would be made by both Jasenovac and Jadovno [Croatian concentration camp during the Second World War], and by all our burial places, and by all Serbs who were driven or relocated from Croatia, Slavonia, Bosnia, Dalmatia, Hercegovina, Kordun, Lika and Banija [western Croatia]”²⁵⁸

Techniquement, le SPO n'est pas opposé à la présence d'autres groupes ethniques sur le territoire, pour autant qu'ils se soumettent au diktat serbe et qu'ils ne nuisent pas au projet de rassembler ceux-ci sur le même territoire et sous le même commandement. Vuk Draskovic propose alors la création d'un État serbe démocratique – sur papier – multipartis selon ses frontières historiques et ethniques, réintroduisant les frontières du Royaume. Il est très important de noter qu'en Serbie, c'est avant tout par le SPO et le mouvement monarchiste – bien plus que par Slobodan Milosevic – que le nationalisme a fait sa réapparition à la fin des années 80. Il a cependant bénéficié d'un dégel de l'interdiction d'en faire la promotion, par Milosevic, dès lors qu'il est devenu président de la Serbie, en 1987.

Le programme du Mouvement Serbe du Renouveau résonne dans les paroles de Radislav, Nenan et Ivan, tels que l'illustrent les propos du premier dès lors que l'on parle des événements qui se sont produits en Croatie, en 1991 :

« Il était hors de question à ce moment là que qui que ce soit menace ou agresse les Serbes, quel que soit l'endroit où cela se passait en Yougoslavie. Notre but, en tant que milice, était de contribuer dans une certaine mesure à la

²⁵⁸ Cité par Stojanovic, D. (2000), op. cit. pp. 462-463.

restauration des frontières de la Serbie, telles qu'elles existaient durant le règne du roi [Alexandre Karadjordjevic] » (Radislav, 17 février 2006).

L'autre protagoniste crucial du champ politique nationaliste serbe du début des années 90, sont bien entendu le régime de Milosevic et la Ligue Communiste de Serbie, rebaptisée par la suite le Parti Socialiste de Serbie (SPS).

Slobodan Milosevic et le Parti Socialiste de Serbie (SPS) – Slobodan Milosevic et la Ligue des Communistes de Serbie sont indiscutablement le noyau central du champ politique nationaliste serbe du début des années 90. En 1987, l'ancien banquier est élu à la tête de la Ligue des Communistes de Serbie²⁵⁹, puis, en 1989, il devient président de la République de Serbie, jusqu'en 1997²⁶⁰. Dès son arrivée à la tête de la ligue des communistes de Serbie, il se lance dans une reconfiguration majeure de la distribution du pouvoir qui, dans un premier temps, se confine à cette république, puis s'étendra à l'ensemble de la Yougoslavie dans les années qui suivent. Ce processus est mieux connu sous la notion de « *révolution antibureaucratique* ». Elle consiste à nettoyer les leaders politiques non-serbes des deux provinces autonomes de la Serbie, la Voïvodine et le Kosovo²⁶¹. Plus spécifiquement, cette révolution visait à soulever le trouble et la contestation des populations serbes locales, et avait pour but, et pour conséquence, la résignation des leaders politiques non-serbes sous prétexte de discrimination des minorités serbes et leur remplacement par des hommes affiliés à Milosevic. Slobodan Milosevic et la Ligue des Communistes de Serbie grugèrent peu à peu le champ politique serbe, étendant et verrouillant leur pouvoir et ainsi leur contrôle de l'appareil étatique central. La stratégie de Milosevic est alors extrêmement habile. En fomentant le trouble au Kosovo par exemple, et ce, dès 1989, et en dénonçant la situation de la minorité serbe locale, il parvint à éloigner l'attention de la population de leurs conditions sociales et économiques catastrophiques, et pour

²⁵⁹ La Ligue des Communistes de Serbie sera rebaptisée le Parti Socialiste de Serbie à l'occasion des premières élections multipartis de Serbie, en décembre 1990.

²⁶⁰ Il sera enfin président de la République Socialiste Fédérale de Yougoslavie (Serbie-Monténégro) jusqu'en 2000.

²⁶¹ Il s'agit d'une conséquence d'une décision prise par Tito, et entérinée par la Constitution yougoslave de 1974. Selon l'interprétation la plus fréquemment citée, Tito aurait voulu diviser les forces mêmes au sein de la République de Serbie considérée comme menaçante de par ses velléités sécessionnistes de plus en plus affirmées alors.

lesquelles il n'engageait peu ou pas de mesure. Notamment, il parvint en juin 1989 à engendrer un réveil national serbe et galvaniser la population sur un événement remontant à plus de 600 ans – la défaite des Serbes face à l'Empire ottoman de 1389, sur le Champ des Merles – qu'il érigea en symbole de souffrance et d'humiliation de la nation, présentée comme la cause originelle de leur souffrance d'alors²⁶². Il fallait agir et cela nécessitait la protection des minorités serbes, non seulement du Kosovo, mais aussi, et compte tenu des velléités sécessionnistes de Républiques telles que la Slovénie ou la Croatie, de l'ensemble du territoire de la Yougoslavie. Ironiquement, l'hommage rendu aux guerriers serbes, tombés au combat contre l'Empire ottoman il y a 600 ans, parvint à détourner les esprits et se substituer à la situation préoccupante d'une population exsangue, flouée et lésée par plus de 40 ans de communisme. La thématique du Kosovo et son instrumentalisation, telle que mentionnée ci-dessus constituèrent des piliers centraux de la genèse du nationalisme serbe de la fin des années 80 et début 90.

Tout en se maintenant au pouvoir, et grâce à la tempête créée par la révolution antibureaucratique et le remplacement des leaders de la Voïvodine et du Kosovo, Milosevic parvint d'une part, et simultanément, à combler un vide laissé par l'opposition politique, qui n'était jamais parvenue à ébranler le régime communiste précédant. D'autre part, la position du régime de Milosevic, au regard du Kosovo, marqua une rupture de la ligne politique de la Ligue des Communistes de Yougoslavie, telle qu'elle avait été menée jusqu'ici par Tito. En cela, le régime se présenta comme une opposition aux idées et au mode de gouvernance qui avaient jusqu'ici relégués les serbes en position de citoyens de seconde zone de la Yougoslavie. C'est alors une doctrine de communisme nationaliste qui permit à Milosevic de se faire valoir, aux yeux de la population, comme un pouvoir aux idées nouvelles, et d'être plébiscité, comme nous allons le voir rapidement²⁶³. En même temps, et sur la scène fédérale, ces putschs, tout à fait anticonstitutionnels, transformèrent la Ligue des Communistes de Serbie en outsiders de la Ligue

²⁶² Judah, T. (1997), op. cit.

²⁶³ Stojanovic, D. (2000), op. cit.

Yougoslave des Communistes, c'est-à-dire le parti communiste au niveau fédéral. Les autres républiques s'en méfièrent et furent peu rassurées des conséquences de la stratégie de Milosevic sur leurs propres minorités serbes. Elles craignirent légitimement un retour du discours « grand serbe » jugulé sous Tito, grâce à la Constitution de 1974. Peu à peu, Milosevic et sa clique parvinrent à s'allier une grande majorité de la population serbe, fatiguée (à tort ou à raison) de passer pour l'appendice de la fédération. Il suscita aussi l'insécurité parmi celle-ci en présentant la réaction de la Fédération Yougoslave à ses actions – la suppression du statut d'autonomie du Kosovo et de la Voïvodine – comme une atteinte au droit du peuple serbe de réclamer son dû et restaurer les torts encourus sous Tito. Peu à peu, la légitimité de Milosevic, en tant que porte-parole de la cause serbe, s'accrût, ce qui permit d'asseoir sa position aux commandes de l'État et de la Fédération Yougoslave par la suite (Monténégro et Serbie, incluant la Voïvodine et le Kosovo). Milosevic et la Ligue des Communistes de Serbie, rebaptisée par la suite Parti Socialiste de Serbie (SPS), disposèrent dès lors et indiscutablement des ressources les plus importantes, tant matérielles que symboliques, et en cela constituèrent des acteurs politiques incontournables de la marche des événements²⁶⁴. À cet égard, Dubravka Stojanovic avance que :

« The nature of Serbian authoritarian rule, partly totalitarian, controlled the character of the opposition. As there existed no sufficiently strong alternative cultural and political model on which to lean, the opposition parties became part of the same model represented by the ruling party, in their internal organization and ideological identity »²⁶⁵.

Le programme du SPS était entièrement dicté par la volonté de Slobodan Milosevic, à savoir non seulement son propre maintien au pouvoir, mais aussi la préservation d'une fédération yougoslave qui, à partir de 1990, mais surtout 1991, se disloque à cause de la sécession de la Slovénie et de la Croatie. Dès 1989, et avec la commémoration du 600^{ème} anniversaire de la bataille du Champ-des-Merles – perdue par le roi Lazar le 28 juin 1389, mettant fin à l'empire médiéval serbe et inaugurant cinq siècles de

²⁶⁴ Comme l'Histoire le montre, Milosevic n'aura jamais réellement été menacé par les autres acteurs nationalistes qu'il sera également parvenu à manipuler.

²⁶⁵ Stojanovic, D. (2000), op. cit. p. 454.

domination ottomane – Milosevic s’est lancé dans la promotion d’un nationalisme farouche et de l’« impérium serbe », selon l’expression de Florence Hartmann²⁶⁶. Peu à peu, et grâce à sa rhétorique ultranationaliste qui réclame non plus seulement l’unification de la Serbie (avec le retour en son sein du Kosovo et de la Voïvodine) mais aussi de l’ensemble des Serbes de Yougoslavie, le tribun Milosevic est sacré leader des Serbes de Serbie, mais aussi des Serbes de l’ensemble du territoire de la Yougoslavie auxquels il rend leur fierté. Par l’utilisation et l’instrumentalisation de la mobilisation populaire, Milosevic devient un acteur incontournable du pouvoir, tant au niveau de la fédération, qu’au sein même de la Serbie. De leader, il est peu à peu devenu le *guide* des Serbes et, à ce titre, bénéficiant d’une très grande légitimité populaire. C’est dans ce contexte que le 8 mai 1989 il est élu président de la Serbie.

Le projet d’unification de tous les Serbes sur un même territoire permettait à Slobodan Milosevic de préserver un État-Parti qu’il dirigerait, ainsi qu’un système politique en plein effondrement dans le reste des pays de l’Europe de l’est. C’était là son premier objectif, et c’est à ce titre qu’il instrumentalisa une rhétorique nationaliste, dont il sut immédiatement que ses promoteurs constitueraient des alliés nécessaires pour la promotion d’un grand État serbe. C’est précisément sur ce point que les dynamiques du conflit s’articulent et sur lesquelles nous reviendrons dans la section suivante. Le maintien d’un État central fort était aussi une préoccupation de l’Armée Populaire Yougoslave – JNA – qui apporta tout son soutien au leader, tout comme l’Église orthodoxe dès lors que le président prit la décision de lever l’interdiction, qui régnait sur la pratique liturgique de celle-ci, dans le cadre d’événements nationaux serbes, interdiction qui avait été instaurée sous Tito. Aussi, les symboles *Tchetniks*, gardiens de la royauté durant l’entre-deux guerres et figures emblématiques du nationalisme serbe, furent tolérés à nouveau, apportant au président le soutien d’une partie importante des acteurs du nationalisme.

²⁶⁶ Hartmann, F., *Milosevic : la diagonale du fou*. Paris : Denoël, 1999.

Ces deux partis constituent les protagonistes politiques centraux du champ politique nationaliste serbe des années 1990-1991²⁶⁷. Qu'il s'agisse du SPO de Vuk Draskovic, du SPS de Slobodan Milosevic ou encore du SRS de Vojislav Seselj, ces partis politiques ont cultivé une plateforme ancrée sur les traumatismes du peuple serbe au cours de l'histoire, récente comme lointaine, et sont ainsi parvenus à galvaniser une opinion populaire prompte à légitimer la nécessité de restaurer, ou du moins étendre, les frontières du territoire, telles qu'elles étaient à un temps donné. Ce fût là un appui populaire décisif pour mener les guerres qui ont suivi. Mais aussi, selon une analyse de Dubravka Stojanovic :

“Parties did not come into being spontaneously or gradually, growing out of the various internal, opposing needs of a social group, but rather grew from the political ideas of their leaders. This method of creating a party, from the head downwards, favours a leading, charismatic type of party, recognizable by its leadership and not its programme [...]. The party leader becomes a symbol, incomparably more important than the policy promoted by the party, and the promotion of personal attributes becomes a sign of recognition and suggestion to voters (for example Vuk Draskovic, the romantic rebel; [...] strong and uncompromising Vojislav Seselj)”²⁶⁸

Ces dernières remarques viennent clore la présentation des principaux protagonistes politiques et de leur programme respectif. Nous laissons entendre ci-dessus que la mobilisation de Radislav, Nenad et Ivan résulte d'une dynamique de conflit politique. Il nous faut maintenant décrire et expliquer les enjeux de ce conflit.

4.1.2 « *Illusio* », conflit politique et « *miliciarisation* » de l'opposition serbe

Quels sont les enjeux et dynamiques de ce conflit politique et en quoi Radislav, Nenad et Ivan y sont-ils impliqués ? Quelles en sont les conséquences ? Rappelons que, dans le contexte des événements de la Seconde Guerre mondiale, la radicalisation de

²⁶⁷ Il faut également compter sur la présence du Parti Radical Serbe (SRS) dirigé par Vojislav Seselj, mais celui-ci n'apparaît d'un point de vue systématique sur la scène politique qu'à partir de janvier 1991, c'est-à-dire quelques semaines après les premières élections multipartis qui ont déclenché l'action collective à laquelle Radislav, Nenad et Ivan ont participé. C'est pour ces raisons, ainsi que pour alléger cette section déjà complexe, que nous avons décidé de ne pas présenter le SRS ici.

²⁶⁸ Stojanovic, D. (2000), op. cit. p. 455.

l'extermination des Juifs s'explique, selon Ian Kershaw²⁶⁹, par l'initiative de l'ensemble des protagonistes des différentes bureaucraties du III^{ème} Reich qui, toutes, travaillent en direction du Führer et anticipent ses volontés. C'est là, nous semble-t-il, un cadre tout à fait pertinent pour aborder les dynamiques du conflit dont il est question dans le contexte du champ politique nationaliste serbe du début des années 90. Or ici, ce n'est pas tant en direction du leader Slobodan Milosevic – qui bien que charismatique, ne bénéficiait certainement pas de l'absolutisme d'Hitler – que les protagonistes du champ politique serbe ont travaillé. Nous faisons l'hypothèse que c'est davantage une idée, ou plus exactement une *illusio*, selon la terminologie de Pierre Bourdieu, qui constitue le cadre interprétatif dans lequel la mobilisation collective – y compris celle de Radislav, Nenan et Ivan – s'est produite. L'*illusio* désigne une croyance fondamentale dans la valeur d'un jeu – politique en l'occurrence – et la nécessité d'y adhérer²⁷⁰. Il s'agit ici de la défense de la quiddité serbe, ou des vraies valeurs serbes, à travers la (ré)instauration d'un imperium serbe. Cette hypothèse, relative à la promotion d'un patriotisme farouche, est en partie corroborée par certains auteurs. Par exemple, Dubravka Stojanovic affirme qu'à l'époque, exprimer tout programme ou discours alternatif à l'apologie du nationalisme relevait de l'hérésie et du suicide politique, voire de trahison²⁷¹. Mais au sein même de ce champ politique polarisé, les protagonistes ne partageaient pas la même vision de la quiddité serbe et de la restauration de l'imperium, ni ne possédaient les mêmes moyens d'y parvenir. Comme nous l'avons vu ci-dessus, si pour le SPS il s'agissait de créer un grand État serbe sous tutelle communiste, et au sein duquel tous les Serbes auraient vécu, il s'agissait plutôt pour le SPO de rétablir les frontières de la 1^{ère} Yougoslavie (1921-1941) et d'y réintroduire un régime monarchiste, et donc, opposé au communisme. Par exemple, Nenan mentionne que :

« On était contre le communiste qui avait paralysé la Yougoslavie durant toutes ces années. Ce qu'il fallait, c'était un roi et un retour aux traditions » (Nenan, 17 février 2006).

²⁶⁹ Kershaw, I. (1998), op. cit.

²⁷⁰ Bourdieu, P., *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Paris : Seuil, 1992.

²⁷¹ Stojanovic, D. (2000), op. cit.

L'argument, que nous allons défendre dans ce qui suit, est le suivant : les dynamiques internes du champ de la politique serbe, et de luttes intestines s'articulant autour de la promotion des diverses visions touchant à l'*illusio* de la restauration de l'imperium serbe, ont conduit à un processus de *miliciarisation* qui, à son tour, marqua un pas ou une séquence supplémentaire en direction du processus d'élimination des populations non-serbes du territoire de l'ex-Yougoslavie. La *miliciarisation* renvoie au processus selon lequel, peu à peu, les différents groupes politiques évoluant au sein de l'*illusio* de l'imperium serbe, mais confinés hors de l'espace institutionnel légal et officiel, se sont mobilisés – formant ainsi des milices – dont leur présence sur les territoires croate et bosniaque a participé ultimement à la radicalisation de la violence de masse. Illustrant ce principe, un ancien général de l'Armée de Bosnie-Herzégovine interviewé à Sarajevo en février 2006 affirme que :

« De l'autre côté de la Drina tous les partis [politiques] ont créé leur armée. Il s'agit de petits groupes : le groupe de Seselj, Jovic etc... C'est-à-dire ce sont les militaires des partis nationaux, en Serbie. Ce sont les troupes de partis, [quelle que soit leur nature]. Il faut savoir ça. Par exemple, les « *Scorpions* », ce sont tous des groupes qui appartiennent à des partis politiques. [...] En Serbie il y a des partis plus forts que d'autres et [qui] ont plus de moyens. Certains groupes étaient bien armés et très impliqués dans la criminalité liée à la guerre. C'est-à-dire que ce n'est pas une chose qui était officielle avant et ce n'était pas les gouvernements de Serbie-Monténégro, Croatie ou BiH qui organisaient ces groupes. Ces groupes n'étaient pas sous le contrôle des gouvernements [nationaux] » (Jovan Divjak, Sarajevo, le 2 février 2006).

La *miliciarisation* est avant tout une *mobilisation* et n'implique pas *en soi* l'action violente, selon la distinction que nous avons établie plus haut entre ces deux notions. Si la *miliciarisation* constitue le passage d'un niveau non-mobilisé à mobilisé – 0 à +1 – la violence, quant à elle, est le résultat d'un passage d'un niveau +1 à +2 de radicalisation et nous y reviendrons par la suite. Aussi, et si l'on reformule la question traitée dans ce chapitre, celle-ci se pose de la façon suivante : quel est le processus, ou séquence de mécanismes, par lequel Radislav, Nenan et Ivan sont passés d'un état neutre (0), à un état « mobilisé » (+1), selon la terminologie établie plus haut, c'est-à-dire un groupe d'individus prêts à quitter la Serbie pour « aider » – selon l'expression employée par Radislav – les Serbes de Croatie ? Trois mécanismes nous permettront

de reconstituer cette séquence : la formation de ressentiment ; les mécanismes de point de convergence, et enfin ; l'adoption de rôles paradigmatiques.

4.1.2.1 Les élections multipartites de décembre 1990 et la formation de ressentiment

Le ressentiment renvoie à un tort subi, ou à quelque chose auquel on pensait avoir droit et dont on n'a pourtant pas bénéficié. La formation de ressentiment s'accompagne généralement d'antipathie envers la source de spoliation, phénomène corrélant positivement avec le degré perçu de confiscation, dol, ou dépossession. Le ressentiment est subjectif et dépend des objectifs et intérêts des acteurs. Aussi, c'est dans leur relation les uns aux autres que ce sentiment s'évalue et s'interprète²⁷². Dans le cas de Radislav par exemple, le discours laisse indiscutablement apparaître un tel sentiment et rappelons-nous les termes qu'il utilise pour décrire Slobodan Milosevic : une ordure. Comprendre et expliquer la genèse de ce ressentiment, nécessite un retour sur un événement majeur de la politique serbe du début des années 90. Il s'agit des premières élections multipartis au pays, qui se sont déroulées en décembre 1990, et qui ont vu le SPS très largement plébiscité²⁷³. Or, et c'est là principalement que gît l'objet de ressentiment des membres du SPO en général, et de Radislav, Nenana et Ivan en particulier, à savoir que cette victoire a été interprétée par ces individus comme un vol de la part de Milosevic, dont la plateforme politique était en tous points calquée sur le programme des partis nationalistes de l'opposition pourtant battus²⁷⁴. Dubravka Stojanovic affirme que :

“[...] Thus the new Serbian leadership [Slobodan Milosevic], announcing the defence of Serbianism as its most important task, seized the programme from the hands of the opposition, leaving it with no ideological identity. The opposition never recovered from that first blow”²⁷⁵.

²⁷² Petersen, R., D. (2001), op. cit.

²⁷³ Les résultats de ces élections révèlent que le SPS a obtenu 46% des voix, le SPO 16% et le Parti Démocratique 7%, in Pribicevic, O., « Changing Fortunes of the Serbian Radical Right ». In Ramet, S., P. & Griffin, R., *The Radical Right in Central and Eastern Europe Since 1989*. University Park, Pennsylvania: The Pennsylvania State University Press, 1999, pp. 193-211.

²⁷⁴ Hatrmann, F. (1999), op. cit.

²⁷⁵ Stojanovic, D. (2000), op. cit. p. 451.

L'auteur ajoute que le programme du SPS n'était en fait qu'un syncrétisme de l'ensemble des positions ultranationalistes de l'intelligentsia serbe des années 80²⁷⁶. Elle cite en exemple la reprise quasi point par point d'un *Mémoire* de l'Académie Serbe des Sciences, datant de 1986, dans lequel une série d'intellectuels dressait une liste de doléances de la population serbe et des traumatismes vécus par celle-ci sous Tito. L'auteur révèle également que les positions monarchistes de Draskovic et de nombreux intellectuels, tel que Dobrica Cosic, considéré comme le père du renouveau du nationalisme serbe au début des années 90, dataient déjà en réalité des années 80, bien avant qu'il ne crée le SPO. Cette plateforme nationaliste – de par la promotion de la création d'un grand État serbe englobant tous les Serbes de Yougoslavie sur un même territoire – permettait également, et surtout, de préserver un État-Parti yougoslave et communiste mis en péril par les intentions de sécessions de la Slovénie et de la Croatie au cours de l'année 90²⁷⁷. Rappelons que Slobodan Milosevic bénéficiait d'un capital symbolique et matériel important, et ce, grâce à ses « révolutions antibureaucratiques » décrites plus haut. Il était un protagoniste connu et, les quelques années de mobilisation de la fibre nationaliste serbe avaient assis sa popularité aux yeux de l'électorat serbe. On pense aussi notamment au discours tenu à Kosovo Polje le 28 juin 1989 pour commémorer le 600^{ème} anniversaire de la défaite des Serbes contre l'Empire Ottoman et sa fameuse citation affirmant que plus jamais personne ne fera du mal à un Serbe. Dans un contexte de luttes intestines entre les différents protagonistes engagés dans l'*illusio* de l'imperium serbe, ce que reprochaient les trois participants à Slobodan Milosevic était précisément son opportunisme politique et tous les moyens possibles déployés pour préserver son pouvoir et son poste à la tête de l'État. Sur ce point Radislav affirmera que :

« Milosevic n'était qu'un opportuniste et il s'est servi de nous et de nos idées pour accéder au pouvoir et gagner les élections de 1990. Et une fois qu'il n'avait plus besoin de nous, il est devenu menaçant à notre égard » (Radislav, 28 janvier 2006).

²⁷⁶ Stojanovic, D. (2000), op. cit.

²⁷⁷ Hartmann, F. (1999), op. cit.

Ces élections multipartis sont un véritable échec pour l'opposition nationaliste radicale et une grande vexation pour ceux qui, paradoxalement, se perçoivent pourtant comme les « vrais » patriotes, promouvant cette plateforme depuis longtemps déjà, avant même que Slobodan Milosevic ne devienne le président de la Ligue des Communistes de Serbie, en 1987. Ironiquement, et face à un gouvernement disposant de l'appui crucial de la JNA, les ultranationalistes affiliés au SPO et au SRS ne finissent par occuper que les postes d'adversaires, voire d'outsiders au sein du régime. Fort d'une intolérance au multipartisme, Milosevic, tout comme la JNA, verrouillent l'accès de l'opposition – tant démocratique que nationaliste – à la gouvernance des institutions et du pays qui se voit acculée à agir en dehors de toute structure étatique. C'est précisément dans ce contexte que s'est initiée la mobilisation collective à la quelle Radislav, Ivan et Nenana ont participé et qui mènera plus tard à l'action collective : la violence.

« Après ces élections [décembre 1990], on savait qu'il ne fallait pas laisser aller Milosevic seul et qu'il représentait un danger pour le pays. L'important ce n'était pas la fédération (yougoslave) et encore moins le communisme. L'important c'était la population serbe. Il fallait agir et on en a pris conscience » (Radislav, 20 février 2006).

Dans le cas de Nenana, la consécration de Slobodan Milosevic et du SPS aux élections de décembre 1990, mais aussi de l'alignement progressif de la JNA sur la politique de ce parti, ont également provoqué une réaction. Mais cependant :

« À ce moment j'étais soldat professionnel de l'armée et malgré le résultat des élections de 1990, j'étais avant tout soldat et mon devoir était de répondre aux ordres de mes supérieurs. C'est plus tard que j'ai réalisé que Milosevic était finalement dangereux pour les Serbes et que j'ai quitté l'armée » (Nenana, 17 février 2006).

C'est au cours de l'été 1991 que Nenana quitte l'armée, alors qu'il est déployé sur le territoire de la Croatie et qu'ultimement il finit par rejoindre un groupe armé, les *Radislavcevi* en l'occurrence. Si le ressentiment constitue un mécanisme crucial et nécessaire au déclenchement de l'action collective, il ne permet pas à lui seul d'expliquer comment celle-ci se déclenche. Un sentiment anti-régime, ou une

spoliation, de quelque nature qu'ils soient, ne suffisent bien entendu pas en soi à activer une mobilisation et une *miliciarisation*. Un second mécanisme nous permet de faire un pas supplémentaire et d'expliquer comment le ressentiment s'est transformé en action collective. Il s'agit du mécanisme de point de convergence, et c'est là l'objet de la section suivante.

4.1.2.2 *La figure du Tchetnik comme mécanisme de point de convergence*

Toute mobilisation implique des risques et un moyen de les diminuer, ou du moins de les relativiser, à savoir que l'on n'est pas seul à agir. Jusqu'ici, nous nous sommes concentrés sur un petit groupe d'acteurs avec le sentiment que ce sont sur leurs épaules que repose l'entière responsabilité de la mobilisation et de la lutte contre le régime de Milosevic. Il ne s'agit bien entendu que d'un petit échantillon de cette opposition nationaliste monarchiste radicale. Or malgré tout, Radislav et Ivan font partie de ces quelques acteurs qui ont initié la mobilisation de cette opposition nationaliste contre le régime de Milosevic. C'est cette séquence qu'il nous faut décortiquer maintenant. Ce n'est qu'en relation à l'ensemble des mécanismes employés par l'opposition nationaliste, et en particulier la mouvance monarchiste, que l'on peut comprendre comment Radislav, Ivan et Nenana se sont mobilisés, ou *miliciarisés* et ont quitté la Serbie pour la Croatie. C'est l'attitude de ces initiateurs – et sa diffusion au sein de la population – qui donne le signal, au plus grand nombre, de se mobiliser et par ce biais faire diminuer le risque qu'engendre l'action contre le régime. Mais quelles actions ou attitudes permettent de donner le signal ?

C'est précisément là que la notion de mécanismes de point de convergence est d'un apport crucial. Tels que défini par Roger D. Petersen, les points de convergence sont des symboles clairs et non-ambigus capables de fonctions coordinatrices²⁷⁸. Ce mécanisme est totalement tributaire d'une culture, ou ensemble de symboles et d'actions symboliques, dont la signification est partagée par un groupe²⁷⁹. L'auteur mentionne l'exemple du rendez-vous fixé devant Big Ben à une heure précise. Big

²⁷⁸ Petersen, R., D. (2001), op. cit. p.36.

²⁷⁹ Petersen, R., D. (2001), op. cit. p. 38.

Ben constitue un symbole connu et s'y donner rendez-vous, en un moment précis, permet de coordonner l'action de deux individus, sans pour autant qu'une tierce personne n'intervienne. Quant à la symbolique, elle peut se manifester sous plusieurs formes : un discours, un lieu, une action ou la combinaison de plusieurs de ces éléments. Pensons par exemple à la réunion annuelle des mères des disparus sur la Plaza de Mayo, à Buenos Aires, en Argentine, le 30 avril de chaque année, exprimant leur opposition à la junte militaire accusée de la disparition de leurs proches dans les années 70. Cette place se situe à proximité des édifices symbolisant le pouvoir des institutions liées à l'usage de la force au pays et à qui l'on continue de demander des comptes sur les années de dictature. Le mécanisme de point de convergence tient en une action symbolique de manière telle que cette valeur symbolique soit interprétée et reconnue comme un signe de ralliement par le plus grand nombre d'individus, au sein du groupe, et partageant le ressentiment.

Dès lors que le mécanisme de point de convergence fait appel à la dimension symbolique, encore faut-il un symbole efficace. Tout lieu, action, attitude, discours n'entraîne pas la même signification et il est nécessaire de mobiliser les symboles adéquats pour galvaniser. Dans le cas de l'opposition nationaliste monarchiste, les ressources symboliques mises en avant se sont principalement articulées autour de la thématique de la sécurité des populations civiles serbes, dans un contexte de dislocation de la fédération yougoslave – particulièrement entre les années 1990 et 1991. Plus spécifiquement, ces actions et discours symboliques ont visé à jeter le discrédit sur Milosevic et le SPS. Radislav se souvient :

« Ce qui se passait en Croatie était une catastrophe et on voyait bien que le gouvernement n'était pas en mesure de répondre à la situation. Alors imagine, si [le gouvernement] n'était pas capable de protéger les Serbes de Croatie, qu'en aurait-il été des Serbes de Serbie ? C'est pour ça qu'il fallait montrer qu'ils étaient incapables au pouvoir central » (Radislav, 22 février 2006).

C'est alors une campagne de diffamation et de discrédit à l'encontre du pouvoir central qui, peu à peu, a animé l'opposition nationaliste et plus spécifiquement l'opposition monarchiste. Résumée en sa plus brève expression, elle consistait à briser

le capital dont bénéficiait Slobodan Milosevic et le SPS et à utiliser pour cela les règles mêmes du champ et de l'*illusio* politique d'alors : le discours patriotique. L'histoire a bien entendu montré que cette stratégie n'a pas abouti, à la grande déception de Radislav qui, au moment des rencontres, demeurait toujours aussi virulent à l'égard de Milosevic. Mais c'est pourtant la logique qui permet de comprendre et expliquer comment Radislav, Ivan et Nenad sont passés d'un état neutre (0) à un état mobilisé (+1).

Comme certaines analyses l'ont déjà montré, la sécurité était un enjeu crucial aux yeux de la population serbe – tout comme les autres groupes ethniques de l'ex-Yougoslavie – qui était chauffée à blanc par une propagande nationaliste fomentée par le régime de Milosevic²⁸⁰. Une couverture médiatique intense et souvent alarmiste des événements opposants les communautés croate et serbe sur le territoire de la Croatie – événements accompagnant le processus d'autonomisation des régions serbes de Croatie, notamment la Krajina, suite à la déclaration d'indépendance de celle-ci – activa les haines mutuelles, mais aussi la peur de l'autre qui, de voisin, se transformait peu à peu en ennemi. Ce fut aussi le cas de Radislav, Ivan et Nenad, tel que le laisse entendre le propos de Radislav et qui reprend en partie les propos déjà cités ci-dessus :

« C'était une catastrophe ce qui se passait en Krajina. Comment ils [le gouvernement de Milosevic] ont pu laisser une chose comme ça arriver ?²⁸¹ Très rapidement nous nous sommes mobilisés, de manière informelle, pour aller voir ce qui se passait. Nous étions un groupe d'ici [Uzila] et nous sommes partis pour donner un coup de main aux Serbes. L'armée était quasi absente et il a fallu qu'on commence le travail seuls » (Radislav, 28 janvier 2006).

Et Radislav rajoutera également :

« Nous étions contre le communisme. Ainsi, avec une ou deux personnes, on savait qu'il fallait qu'on agisse seuls et alors, on a décidé de créer notre propre

²⁸⁰ Judah, T. (1997), op. cit. ; Hartmann, F. (1999), op. cit. ; Stojanovic, D. (2000), op. cit. ; Glamocak, M. (2002), op. cit. ; Ramet, S., P. (2005), op. cit.

²⁸¹ Radislav mentionne notamment la politique croate visant à débarrasser les institutions étatiques et les forces armées de tous les Serbes croates. Cet épisode entraîna un enchaînement d'épisodes pour enfin aboutir à des violences de masse.

milice pour venir en aide aux Serbes de l'étranger. [...] Nous étions farouchement opposés au communisme [...]. Milosevic était notre pire ennemi et nous devons agir contre lui ». (18 février 2006).

Dans ce contexte, le répertoire permettant de jeter le discrédit sur Milosevic et le SPS de façon générale était tout désigné : la sécurité des populations. Et c'est précisément là que la question a été lancée par l'opposition nationaliste monarchiste : Milosevic était-il le bon candidat pour assurer la protection et la sécurité de la population ? Selon l'analyse de Marina Glamocak²⁸², que les propos de Radislav semblent confirmer, il ressort que l'opposition nationaliste a lancé une campagne de discrédit contre l'Armée Populaire de Yougoslavie – JNA – montrant qu'elle n'était pas en mesure d'assurer la sécurité des Serbes – qu'ils soient en Serbie, Croatie ou encore en Bosnie-Herzégovine – étant donné sa structure, à savoir une institution fédérale et multiethnique. La JNA présentait aux yeux des monarchistes le risque d'une 5^{ème} colonne et devenait suspecte. Cette campagne de discrédit, comme le montre Marina Glamocak, provoqua une inquiétude de la population et servit de point de convergence qui accéléra la mobilisation de l'opposition ultranationaliste. Plus spécifiquement, c'est autour de la formation d'une armée proprement serbe que cette opposition nationaliste se mobilisa contre Milosevic et le SPS. Le mécanisme de point de convergence était tout désigné puisque l'opposition fit usage d'une thématique centrale du discours nationaliste monarchiste serbe, à savoir la restauration de ceux perçus comme les vrais gardiens de la tradition serbe : les *Tchetniks*. Ainsi, si la mobilisation de l'opposition démocratique au régime de Milosevic s'organisait autour de manifestations dans les rues de Belgrade, celle de l'opposition radicale et nationaliste s'organisait quant à elle autour de la figure du *Tchetnik*. Rappelons les propos de Radislav :

« Ce que nous voulions alors [en 1990], c'était la réhabilitation des vrais guerriers de la Serbie, j'entends les *Tchetniks* qui ont combattu contre les Oustachis²⁸³ et les Communistes durant la Seconde Guerre mondiale » (Radislav, 21 février 2006).

²⁸² Glamocak, M. (2002), op. cit.

²⁸³ Xavier Bougarel définit l'Oustachi de la manière suivante : « Le terme « oustachi » (ustasa, pl. ustasi) signifie insurgé. À l'origine, il n'a pas de connotation nationale, peut désigner un *hajduk*, et est

Le Tchetnik – Ce terme a connu de nombreux usages et, bien qu'il soit généralement associé au nationalisme serbe, il émerge dans le contexte de la Macédoine, au début du XX^{ème} siècle. Il s'agit d'un terme technique militaire, qui désigne le « détachement » ou la « compagnie »²⁸⁴ et qui qualifiait les nébuleuses de gens en armes luttant essentiellement aux côtés de la Serbie, notamment contre l'Empire ottoman, et contre tout mouvement autonomiste ou opposé aux intérêts serbes. Le terme de *Tchetnik* n'est donc pas réservé aux citoyens serbes, puisqu'autant de Croates, Macédoniens, Slovènes, Monténégrins et Musulmans ont combattu pour les intérêts de la Serbie – et surtout contre les grands empires – au cours de l'histoire. C'est parce que cette figure a été associée à la défense des intérêts et de l'imperium serbe, qu'elle s'est muée en symbole nationaliste. En conséquence, et dans l'absolu, le *Tchetnik* renvoie à plusieurs époques et plusieurs interprétations, si l'on veut, de combattants pour les intérêts serbes. Dans le discours monarchiste, le *Tchetnik* renvoie au mouvement fondé le 13 mai 1941 à Ravna Gora, en Serbie, par le colonel Dragoljub – ou Draza – Mihailovic et dénommé *Armée Yougoslave pour la Patrie*²⁸⁵. Rappelons qu'à ce moment, il s'agit de la 1^{ère} Yougoslavie dirigée par la Monarchie serbe Karadjordjevic. Mihailovic et les *Tchetniks* ont combattu pour la préservation de ce royaume et contre l'avènement du communisme, jusqu'au dernier instant, et ont, depuis et toujours, été considérés comme une garde fidèle au roi. Cette armée regroupait le reliquat de soldats mobilisables à la suite de la capitulation contre les pays de l'Axe et l'Allemagne nazie. Draza Mihailovic n'est pourtant jamais parvenu à contrôler systématiquement ses hommes²⁸⁶. Le mouvement lui-même était gangréné et plusieurs factions se sont formées en son sein. On pense, par exemple, au groupe « *Tchetniks sauvages* » (divlji cetnici) qui, profitant de l'honneur attribué à ceux qui servaient la monarchie, ne représentaient, en bout de ligne, qu'une bande de pillers et de profiteurs de guerre. C'est un phénomène qui s'est répété durant les conflits des années 90. Les *Tchetniks* se sont toujours farouchement opposés au communisme. Par

même parfois utilisé, pendant les guerres balkaniques, pour désigner... les *Tchetniks* serbes! Il ne prend son sens actuel de nationaliste extrémiste croate qu'au cours de la Seconde Guerre mondiale ».

Bougarel, X. (1996), op. cit. p. 34.

²⁸⁴ Tomasevic, J., *The Chetniks : War and Revolution in Yugoslavia, 1941-1945*. Stanford: Stanford University Press, 1975.

²⁸⁵ Ironiquement, son leader, Draza Mihailovic, n'a jamais accepté le nom de *Tchetniks*.

²⁸⁶ Tomasevic, J. (1975), op. cit.

exemple, quand les Nazis ont pris le commandement de la Serbie, en 1941, l'*Armée yougoslave pour la patrie* espérait d'abord éliminer les communistes, pour ensuite, et dans un second temps, lutter contre les Nazis. Mihailovic a été capturé, jugé et condamné à mort par le régime de Tito, en 1946, pour génocide et collaboration avec les nazis. Sous le régime de Tito, le mouvement royaliste fut banni et interdit, ainsi que toute allusion à ses combattants. Ce n'est, ironiquement, qu'à l'arrivée au pouvoir de Milosevic, en 1989, que l'interdiction fut levée et que la littérature et l'iconographie *Tchetniks* refirent surface en Serbie. À la fin des années 80 et, avec la montée des tensions entre les différentes républiques de la fédération yougoslave et les velléités séparatistes de la Slovénie, mais surtout de la Croatie et de la Bosnie-Herzégovine, la figure du *Tchetnik*, comme gardien de l'imperium serbe, est mobilisée publiquement à nouveau. Pour le mouvement ultranationaliste monarchiste, et donc opposé au communisme, le *Tchetnik* incarne l'alternative à une Armée Populaire Yougoslave (JNA) inféodée au régime de Milosevic. Mais la promotion du *Tchetnik*, tout symbole par excellence des valeurs serbes qu'il soit, ne suffit pas en soi à mobiliser, encore faut-il des initiateurs ou des volontaires qui fassent le choix de s'engager. C'est là précisément le cas de Radislav, Nenan et Ivan dont la participation à l'action collective – la mobilisation – s'explique par l'adoption de rôles paradigmatiques.

4.1.2.3 Radislav, Ivan et l'adoption de rôles paradigmatiques

Les mécanismes de point de convergence sont avant tout liés à une culture. La figure du *Tchetnik* – outre le fait qu'elle symbolise la violence la plus extrême dont peuvent être capables les nationalistes Serbes – n'a bien entendu pas la même résonance chez les Musulmans ou Croates. D'un symbole d'honneur et de fierté pour les ultranationalistes serbes, elle réfère à la haine et la violence la plus extrême du serbe chez les autres groupes. Ce principe est similaire à la figure de l'Oustachi croate, combattant fasciste allié aux nazis et responsable du massacre d'un grand nombre de Serbes, Juifs et Tziganes, durant la Seconde Guerre mondiale²⁸⁷. La culture s'envisage

²⁸⁷ Bien entendu, nous nous référons ici aux factions polarisées et les plus extrémistes des deux clans. Tout Serbe ne considère pas le *Tchetnik* comme une figure de fierté incarnant les « vraies » valeurs serbes. Le principe vaut tout autant pour le clan croate.

comme un ensemble de symboles et d'actions symboliques, qui s'accompagnent de significations partagées au sein d'un groupe²⁸⁸. Plus spécifiquement, c'est la notion de schéma culturel qui présente quelque pertinence pour notre propos. Elle se définit ainsi :

« [...] the cultural schema has been moved by an actor from an external to an internal position, from an abstract model of deeds done by ancient heroes and ritual participants to a personal program for understanding what is happening to one right now, and for acting upon it.... There is a distance between actors' selves and their cultural models, in the sense that not all of a culture's repertoire of symbolic frames make sense to all at all the times''²⁸⁹

Pour Sherry Ortner, la culture et, par conséquent les schémas culturels, ne doivent pas être envisagés comme un ensemble de ressources sémantiques nébuleuses, difficilement appréhensibles et strictement instrumentalisées par des acteurs rationnels soucieux, en premier lieu, d'atteindre leurs objectifs politiques, sociaux et économiques. À l'opposé, la culture et les schémas culturels ne peuvent non plus être considérés comme la source d'un conditionnement ou d'une « programmation » qui déterminerait les choix et comportements individuels d'un acteur ultimement « agi ». Au contraire, le concept de schéma culturel, tel que proposé par Sherry Ortner, constitue une position intermédiaire. Ce sont, avant tout, les *conditions* dans lesquelles évoluent les individus, qui déterminent si les schémas intériorisés par les acteurs agissent comme une contrainte ou, au contraire, si une distance est rétablie par les protagonistes entre leur *self* et leur schéma culturel. Sans pour autant qu'ils ne soient déterminés une fois pour toutes, les schémas culturels s'envisagent comme des ressources mobilisables par les acteurs en temps de crise et, dès lors qu'une rupture d'équilibre ou un événement inattendu viennent bouleverser leurs attentes et l'ordre auquel ils sont habitués. Nous l'avons vu ci-dessus, les élections multipartites de décembre 1990 ont provoqué une onde de choc au sein de l'opposition nationaliste

²⁸⁸ Petersen, R., D. (2001), op. cit.

²⁸⁹ Ortner, S., « Patterns of History : Cultural Schemas in the Foundings of Sherpa Religious Institutions ». In Emiko, O.-T. (ed.), *Culture Through Time: Anthropological Approaches*. Stanford: Stanford University Press, 1990, p. 89. Cité par Petersen, R., D. (2001), op. cit. p. 292.

monarchiste et ce, d'autant plus, que c'est avec le programme même du SPO que Milosevic et le SPS ont été plébiscités.

C'est là qu'entre en scène la figure du *Tchetnik*, mobilisable comme *rôle paradigmatique* pour des individus comme Radislav, Nenan et Ivan. L'adoption de rôles paradigmatiques renvoie au mécanisme par lequel, au sein d'une population, des individus adoptent, suite à un événement particulier, un rôle socialement significatif pour exprimer une attitude ou croyance profondément ancrées. C'est la définition même du rôle paradigmatique :

"A certain percentage of the given society, a small percentage no doubt, will value this role highly enough to become first actors. The more the event produces opportunities to play a paradigmatic role, the more individuals will feel compelled to be "true to themselves" despite the risks. Thus, it is the specific match-up of events and paradigmatic roles that produces first action and other risk-insensitive actions, not personality types, general levels of nationalism, or simple lack of structural constraints (although all of these may have some place in the overall explanation)"²⁹⁰.

L'adoption et la revendication de rôles paradigmatiques s'accompagnent de leur mise en action et c'est justement en vertu même du *Tchetnik* comme protecteur de l'imperium serbe et de ses citoyens, que Radislav, Nenan et Ivan, accompagnés d'autres individus, se sont mobilisés pour partir en Croatie, comme l'illustrent les propos suivants :

- Radislav : C'était la guerre en Croatie et il fallait qu'on agisse. Qu'est-ce que tu aurais fait toi ? Mets-toi à notre place... Nos frères se faisaient zigouiller là-bas, il fallait bien qu'on y aille, non ?
- S.T. : Je ne sais pas ce que j'aurais fait... Peut-être que je serais parti avec vous, peut-être pas...
- Radislav : Pour nous c'est comme ça qu'on voyait les choses... Si on se réclamait de la lignée de ceux qui ont défendu la patrie serbe à travers les âges, comme les *Tchetniks* [...], on n'avait pas le choix, il fallait qu'on y aille et tu aurais fait comme nous à notre place !
- S.T. : Probablement...

²⁹⁰ Petersen, R., D. (2001), op. cit. p. 285.

- Radislav : Mais tu sais, je vais te dire un truc... En vérité, moi quand je suis parti, mon intention n'était pas de tuer des gens... Tu pars parce que tu vas aider les tiens... Pis finalement les choses prennent une autre tournure... Moi j'étais [travailleur dans le domaine de la santé], et si je suis parti là-bas c'était avant tout en tant que [professionnel de la santé], pour voir comment je pouvais aider.
- S.T. : Tu veux dire que tu ne pensais pas que tu allais participer à la violence en tant que telle ?
- Radislav : Moi je suis parti en me disant que c'était exclu qu'on laisse des Serbes se faire intimider et massacrer... Après, mon intention n'était pas de tuer activement du monde... Pour d'autres types c'était différent. Tu as rencontré Janko, pour lui, il ne se posait pas de question... Il s'est engagé pour tuer (le 21 février 2006).

Nous reviendrons plus spécifiquement sur les dynamiques de participation de Radislav en Croatie et sur le processus par lequel, d'une intention initiale de venir en aide en tant que travailleur dans le domaine de la santé, l'ont vu peu à peu se transformer en tueur de masse. Mais pour l'heure, et en conclusion de cette partie, l'analyse révèle, à ce stade, un élément encore inédit dans les théories traitant d'une part, de la participation d'irréguliers dans les crimes de masse, tels qu'ils se sont produits en ex-Yougoslavie, mais aussi, d'autre part, des théories touchant à la participation des irréguliers dans les crimes de masse. Au regard du premier point, l'analyse qui précède laisse entendre que toute mobilisation d'irréguliers – du moins les irréguliers appartenant à l'opposition nationaliste monarchiste – dans la violence de masse, telle qu'elle s'est produite en Croatie, s'est déroulée selon une coordination non pas exclusivement « par le haut », mais bien plutôt « par le bas ». Ce n'est pas tant par une sélection préférentielle, ou un mécanisme remarquablement banal d'un pouvoir central, recrutant sur un mode classique une armée secrète d'irréguliers – psychopathes, criminels dangereux et autres – que par l'enchaînement d'une séquence d'événements ou de mécanismes se déroulant a priori hors de la sphère étatique, que la mobilisation d'irréguliers tels que Radislav, Ivan et Nenán, dans une certaine mesure²⁹¹, s'est produite. Cette séquence d'événements consiste en la formation de ressentiment ; les mécanismes de point de convergence, et enfin ; l'adoption de rôles

²⁹¹ Rappelons que c'est en tant que soldat de la JNA qu'Nenán est arrivé sur le sol croate. Ce n'est que quelques semaines plus tard qu'il quitte l'institution pour se joindre au mouvement d'irréguliers.

paradigmatiques : c'est là un processus fort différent d'une pure recherche de profit opportuniste, telle qu'on la voit aussi dans certaines explications touchant à la participation d'irréguliers²⁹². Dès lors, du moins dans sa prémisses et d'un point de vue rétrospectif, cette séquence d'événements semble s'inscrire tout à fait dans le cadre d'analyse foucaldien, décrit en première partie de ce chapitre où, pour paraphraser et adapter les termes employés par Gilles Deleuze, la mobilisation de Radislav et Ivan tient en des « manœuvres, tactiques, techniques, modes de fonctionnement, qui s'exercent, plutôt qu'ils ne se possèdent », et qui de fait, *débordent* le strict commandement du pouvoir central. La mobilisation des acteurs irréguliers, ou *miliciarisation*, telle que nous l'avons définie ci-dessus, confirme que le déploiement d'acteurs sur le terrain de la violence de masse – bien que nous ne parlions pas encore à ce stade de violence – n'est pas strictement tributaire d'une institution ou d'un appareil d'État. Cette miliciarisation est une technique, un processus qui traverse un ensemble vaste d'acteurs, tels que l'expérience de Radislav, Nenana et Ivan, le laisse entendre, et qui ne représentent pourtant qu'un petit échantillon du mouvement ultranationaliste monarchiste. Mais, toujours en relation avec l'analyse foucaldienne du pouvoir, la question à laquelle il nous faudra répondre est la suivante : dans quelle mesure ces irréguliers et l'État central sont-ils liés, convergent, se prolongent mutuellement et s'exercent sur un mode nouveau ? Autrement dit. Qu'en est-il du jeu de miroir ? Pour cela, il nous faut aborder la question de la violence en tant que telle et ce n'est qu'en conclusion à ce chapitre que nous serons en mesure d'apporter une première réponse à cette énigme.

4.2 De la mobilisation à l'action collective

Une fois mobilisés et convaincus de la nécessité de s'engager dans la promotion de l'imperium serbe, Radislav et Ivan ont quitté la Serbie pour rejoindre la Croatie. Dans cette section, nous allons retracer la séquence qui a mené ces individus à franchir une étape supplémentaire, et passer du niveau +1 au niveau +2, c'est-à-dire à l'action collective. Nous nous intéresserons, premièrement, à la genèse de la bande armée, au

²⁹² Collier, P. & Hoeffler, A. (2004), *op. cit.*

sein de laquelle ils ont agi, puis nous reviendrons sur les théâtres des violences auxquelles ils ont participé et aux modes opératoires qu'ils ont appliqués, pour l'élimination des populations non-serbes.

4.2.1 La genèse d'une bande armée : les Radislavcevi

Sur le théâtre des opérations, en Croatie, et durant les premiers mois de la guerre, en 1991, toutes les milices n'étaient pas affiliées au pouvoir central de Belgrade, malgré ce que le sens commun laisse entendre. Mais contrairement aux milices armées affiliées au régime, comme nous le verrons dans le chapitre suivant avec l'exemple des *Tigres*, auxquels était affilié Janko, ainsi que des *Scorpions*, les gens en armes regroupés sous la bannière de l'opposition ultranationaliste, ou *Garde Serbe*, ne disposaient que de peu de ressources pour mener leur cause. C'est en dehors des chaînes de commandement légales et officielles de l'État, qu'ils étaient contraints d'agir. C'est alors qu'il a fallu s'organiser une fois sur place.

- Radislav : Ce qui se passait en Krajina [région serbe de Croatie] était une catastrophe. Comment est-ce qu'ils ont pu [Milosevic et le gouvernement d'alors] laisser quelque chose comme ça se produire ? Très rapidement, on a décidé d'agir, de manière informelle et de partir pour voir ce qui se passait concrètement. Nous étions un groupe d'ici [Uzila] et nous sommes partis pour aider les Serbes [en Croatie]. L'armée était quasi absente et nous avons dû commencer par nos propres moyens²⁹³.
- S.T. : Qu'est-ce qui se passait à ce moment là, en Krajina ?
- Radislav : Ben, suite à la volonté des Croates de demander leur indépendance, les Serbes devenaient peu à peu des citoyens de seconde zone et étaient pris en otage par les Croates.
- S.T. : Et tu dis que l'armée [JNA] ne faisait rien ? Qu'est-ce que vous vouliez qu'elle fasse à ce moment ?
- Radislav : Mais l'armée ne pouvait tout simplement pas intervenir parce qu'elle était yougoslave [et à ce titre armée de tous les Yougoslaves] avant tout. Et elle ne voulait pas non plus... Quand elle est arrivée dans la région, elle était officiellement une force tampon, qui devait s'assurer que la situation ne dégénère pas entre les Croates et les Serbes. Mais nous, on ne lui a jamais fait confiance parce qu'elle était l'instrument de

²⁹³ Pourtant, ce que Radislav semble négliger de dire est le fait que la JNA avait déjà été déployée à partir du mois d'août de la même année, c'est-à-dire à peu près deux mois avant que Radislav et Ivan ne se mobilisent.

- Milosevic²⁹⁴, mais aussi parce qu'elle était fédérale et pourquoi d'autres nationalités auraient participé à la défense des intérêts serbes ?
- S.T. : Ok, je comprends. Une fois que vous étiez mobilisés, qu'est-ce qui s'est passé ? Comment avez-vous fait pour vous rendre en Croatie et choisir une destination en particulier ?
- Radislav : Ben on est partis, on a rassemblé quelques affaires et on est partis, un petit groupe d'ici [Uzila].
- S.T. : Avec [Ivan] et [Nenan] ? C'est ça ?
- Radislav : Il y avait Ivan, Nenan n'était pas dans le groupe à ce moment, on l'a rencontré plus tard.
- S.T. : Pour aller où ?
- Radislav : Dans la région de Knin, en Croatie. C'était vers les mois d'octobre-novembre 1991.
- S.T. : Pourquoi à Knin ? Et qu'est-ce qui s'est passé une fois que vous êtes arrivés ?
- Radislav : À ce moment là, et pendant les années qui ont suivi, Knin était la capitale des Serbes de Croatie. C'était là-bas que les choses se passaient. Moi, tu sais, je suis parti initialement pour donner un coup de main en tant que [professionnel du milieu de la santé]. Je savais qu'il y avait de la violence contre les Serbes et je me suis dit qu'en tant que [professionnel de la santé], je pouvais faire quelque chose. Je voulais voir s'ils avaient besoin de mon aide pour les soins.
- S.T. : Et les autres qui t'accompagnaient ?
- Radislav : Eux aussi ils venaient là pour donner un coup de main et ils n'ont pas pris les armes tout de suite (28 janvier 2006).

Quelques jours après leur arrivée à Knin, Radislav et Ivan, tout comme de nombreux volontaires affluant dans la ville à ce moment là (et depuis avril 1991), mentionnent avoir joint un camp dirigé par un certain Dragan Vasiljkovic, alias capitaine Dragan. Dragan est né à Belgrade en 1954, mais quitte la Yougoslavie en 1969 pour l'Australie. Il exerça le rôle de conseiller militaire durant les conflits en Tanzanie et en Angola²⁹⁵. Certains diront qu'il s'agit là d'un euphémisme pour ne pas dire mercenaire²⁹⁶. Quand le conflit menace d'éclater, en 1990, Vasiljkovic revient en

²⁹⁴ Ce fait ne datait que depuis très récemment puisque, comme l'ont montré Florence Hartmann (1999), ou Marina Glamocak (2002), ce n'est qu'en août 1991 que la JNA a cédé aux volontés de Milosevic qui parvint à convaincre que la participation à la guerre en Croatie contribuerait justement à maintenir la fédération yougoslave et ainsi la raison d'être de la JNA.

²⁹⁵ Bassiouni, C., *Final Report of the United Nations Commission of Experts Established Pursuant to Security Council Resolution 780 (1992)*, Annexe III: Special Units, United Nations, 1994.

²⁹⁶ Hartmann, F. (1999), op. cit.

Yougoslavie²⁹⁷. Mais, malgré son retour, ce n'est pas au mouvement de Milosevic qu'il s'associe :

« J'ai adhéré à ce parti [SPO], quoi que je n'aie jamais été très actif [politiquement] là-bas [en Krajina]. Je me suis affilié plutôt en raison des Serbes de là-bas, et j'ai apprécié l'idée d'avoir une forte opposition. J'ai toujours été dans l'opposition, de nos jours encore. C'est tout ce que je pourrais vous dire à ce sujet »²⁹⁸.

Dès lors, pour des individus comme Radislav, Nenan et Ivan, Vasiljkovic présente un avantage certain, non seulement de par son affiliation politique monarchiste, mais aussi parce qu'à ce moment ils partagent tous une *illusio* et un projet : la venue en aide aux Serbes de Croatie. Questionné sur les raisons de son retour et de sa participation dans les événements en Croatie, Vasiljkovic répond, faisant écho aux propos de Radislav :

Réponse : Et bien j'ai vécu la chose comme l'arrivée au pouvoir d'un parti politique extrémiste, tel que cela était le cas du HDZ [parti nationaliste croate dirigé par Franjo Tudjman], qui a ressuscité certains événements datant de la Deuxième Guerre mondiale. J'ai vécu cela comme étant une peur sincère et une peur viscérale des Serbes, qui ont vécu dans cette région. J'ai rencontré un grand nombre de personnes, et j'estime que cette peur ressentie par ces gens était tout à fait sincère.

Question : À un moment donné, avez-vous fait savoir que vous étiez prêts à aller en Krajina pour apporter votre assistance si celle-ci pouvait se révéler d'une quelconque utilité ?

Réponse : Non, j'ai pris cette décision seulement lorsque j'ai effectué une visite [en] Krajina. Je ne savais pas de quelle façon j'étais en mesure d'aider, mais j'ai voulu me rendre sur les lieux et voir de mes yeux ce dont on m'a parlé à Belgrade²⁹⁹.

²⁹⁷ L'ensemble des informations ci-dessous en lien avec les unités et l'expérience de Vasiljkovic provient essentiellement de son témoignage les 19, 20 et 21 février 2003 au procès de l'ancien président Slobodan Milosevic (IT-02-54).

²⁹⁸ *Le Procureur du Tribunal Vs. Slobodan Milosevic*, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire IT-02-54, Acte d'accusation initial 8 octobre, 2001. Audience du 19 février 2003, p. 16470.

²⁹⁹ *Le Procureur du Tribunal Vs. Slobodan Milosevic*, op. cit., Audience du 19 février 2003, p. 16465. À son arrivée en Yougoslavie, en 1990, Vasiljkovic fréquente un café de Belgrade, lui-même lieu de rencontre de Serbes originaires de Krajina. C'est là qu'il aurait été contacté par des individus du service de la sécurité de la Krajina serbe de Croatie pour qu'il mette à profit ses qualités et son expérience dans le milieu de la guerre.

C'est donc à Knin, Croatie, que la rencontre entre les trois participants et le clan Vasiljkovic se fit, lieu même de mise sur pied d'un camp d'entraînement des volontaires serbes locaux, mais aussi de Serbie et d'autres pays³⁰⁰. Ce camp sera connu sous le nom de Golubic, non loin de Knin, dans le sud ouest de la Croatie, et proche de la frontière bosniaque. Il s'agissait d'un ancien centre estival pour la jeunesse. Cette rencontre marqua un tournant décisif dans la carrière de Radislav, Ivan et, dans une certaine mesure, de Nenan. De simples individus marginaux, mais néanmoins désireux d'aider et défendre les intérêts serbes, ces participants progresseront, peu à peu, dans le milieu des forces armées serbes en Croatie, ce qui, de facto, les conduira à participer aux théâtres de violence. C'est là que Radislav et Ivan feront la rencontre de Nenan :

- S.T. : Tu m'as dit que vous avez fait la rencontre de Nenan une fois sur le terrain, en Croatie, c'est ça ?
- Radislav : Ouais, on s'est rencontré dans un camp d'entraînement... Tu sais, ça fait 15 ans et je dois dire que je ne me souviens plus vraiment du nom. Mais il n'y en avait pas des masses non plus. C'était proche de Knin et son chef était la capitaine Dragan.
- S.T. : Et vous, [Nenan] est-ce que vous vous souvenez du nom ?
- Nenan : Pas vraiment, non. Mais [Radislav] a raison, c'était Dragan qui le dirigeait.
- Radislav : On y était entraîné selon une discipline stricte et seuls les meilleurs étaient envoyés en mission par la suite. Moi, dans mon groupe, il n'y avait que les meilleurs, les troupes d'élites.
- S.T. : Et vous Nenan, d'où arriviez-vous quand vous avez abouti dans ce camp ?
- Nenan : J'étais soldat professionnel dans la JNA.
- S.T. : Et pourquoi avez-vous quitté l'armée pour venir dans ce camp d'entraînement ?
- Nenan : C'était à l'été 1991, on sentait que l'armée quittait la responsabilité de la Présidence collégiale de la fédération yougoslave et passait peu à peu dans les mains de Milosevic. Moi je ne voulais plus être son soldat. Pis en plus, c'était complexe, l'état-major ne savait pas quoi faire [intervenir ou pas en Croatie], on sentait qu'il y avait du flottement, moi j'avais envie d'agir, alors je suis parti (17 février 2006).

³⁰⁰ Selon le rapport de la Commission d'experts des Nations Unies déjà mentionné et dirigé par Chérif Bassiouni, Dragan aurait eut sous son commandement, à un moment ou un autre, une formation de mercenaire italiens nommée l'unité Garibaldi, essentiellement responsable de missions de renseignement et de sabotage. Bassiouni, C. (1994), op. cit.

D'après le souvenir des trois hommes, l'entraînement aurait duré quelques semaines avant qu'ils partent dans des missions à travers la Croatie puis, plus tard, en Bosnie-Herzégovine pour Ivan et Nenan. Dragan n'agissait pas seul et le camp était placé sous la responsabilité de Milan Martić, alors chef de la police serbe de Croatie, qui le finançait en partie. Mais, selon Vasiljkovic, une grande partie du soutien provenait également de la population locale et de « de toutes les parties du monde »³⁰¹. L'objectif était clair : monter une armée serbe capable d'assurer la protection des populations locales et maintenir les frontières du territoire, qui deviendra peu à peu la Région Autonome de Krajina, autrement dit, la partie à majorité serbe, qui se séparera de la Croatie en 1991. Selon le témoignage de Vasiljkovic :

« Le plan que j'avais, c'était de mettre sur pied un camp d'entraînement, et que tous ceux qui avaient quelle que forme d'arme que ce soit, devaient forcément passer par un entraînement, par une formation, pour que tout soit placé sous contrôle. Comme je vous l'ai déjà dit, les choses me semblaient être plutôt désordonnées là-bas »³⁰².

Cette force armée, elle, portera le nom de Défense Territoriale serbe de Croatie et sera mieux connue sous le nom de police de Martić, ou *Marticevci*. Mais, dans ce camp, et tel qu'il ressort de plusieurs sources où auraient été entraînés environ 1'000 hommes³⁰³, plusieurs bandes armées ont été formées et les *Knindjas* qui furent impliqués dans plusieurs opérations de nettoyage, dont notamment à Vukovar entre les mois d'août et novembre 1991, aux côtés des *Tigres* d'Arkan, les *Aigles Blancs*, *Tchetniks* de Vojislav Seselj³⁰⁴ et encore les *Scorpions*³⁰⁵ sont les plus connues. Les hommes, qui suivirent une formation dans ce camp, y compris Radislav, Nenan et Ivan, furent par la suite disséminés à travers l'ensemble du territoire de l'ex-Yougoslavie, durant la durée des conflits armés et des violences qui s'y sont produits. Ces formations qui, tels des champignons, poussèrent en de nombreux endroits en Croatie – et plus tard en Bosnie-Herzégovine – étaient extrêmement volatiles. Parfois

³⁰¹ *Le Procureur du Tribunal Vs. Slobodan Milosevic*, op. cit., Audience du 19 février 2003, p. 16480.

³⁰² *Le Procureur du Tribunal Vs Slobodan Milosevic*, op. cit. Audience du 19 février 2003, p. 16474.

³⁰³ Bassiouni, C. (1994), op. cit. ; Hartmann, F. (1999), op. cit. ; Glamocak, M. (2002), op. cit.

³⁰⁴ Bassiouni, C. (1994), op. cit.

³⁰⁵ Tel qu'il ressort du témoignage de Goran Stoparic dans le documentaire intitulé *Scorpions : A Home Movie*, (2007), op. cit.

leur existence ne se limitait qu'à quelques semaines, avant que leurs membres ne rejoignent d'autres groupes. Sur cette question, les *Radislavcevi*, d'après le témoignage de Radislav, n'eurent qu'une durée de vie limitée à quelques semaines, principalement durant la dernière période des violences en Croatie, entre la fin de l'année 1991 et le début 1992. La quasi exclusivité des sites de violence, en Croatie, ont vu sévir ces groupuscules et celui que nous nommons ici les *Radislavcevi*, auquel appartenaient les trois participants, a agit notamment dans la région de Knin et Vukovar, à l'automne 1991. Des images fournies par Nenana, lors de notre rencontre, et sur lesquelles apparaissent Radislav et Nenana, indiquent qu'ils étaient également présents dans la région de Benkovac, à la fin novembre 1991, aux côtés de Vasiljkovic et de Vojislav Seselj³⁰⁶, tel que nous l'avons mentionné au chapitre précédent.

Comme certaines analyses le montrent, tout comme le témoignage de Vasiljkovic au procès de Milosevic, ces milices furent peu à peu cooptées par le pouvoir central de Belgrade et intégrées dans les forces armées régulières. Milosevic fit amender la loi sur la défense de la Yougoslavie pour inclure, peu à peu, l'ensemble de ces groupes sous le commandement de la JNA³⁰⁷. Mais surtout, Slobodan Milosevic donna l'ordre à ses proches collaborateurs de la Sécurité d'État de Serbie – SDB – de procéder à l'élimination systématique de tout groupe ou individu refusant de se plier à cet ordre et agissant en dehors de la chaîne de commandement dirigée par le président³⁰⁸. C'est le sort que connut un certain Djordje Bozovic Giska, criminel notoire et agent de la police secrète pour le compte du service de Sécurité d'État serbe, qui tourna le dos à Milosevic pour s'affilier au SPO de Vuk Draskovic. C'est lui qui finança en grande partie – avec les revenus du crime organisé, dont il était un représentant notoire – et entraîna la *Garde Serbe*, qu'il déploya en Croatie³⁰⁹. Giska fut tué d'une balle dans le dos sur le théâtre des opérations, à l'été 1991, à peine quelques semaines après son

³⁰⁶ Précisons que ces images ne montrent aucune violence ou quelque acte incriminant.

³⁰⁷ Hartmann, F. (1999), op. cit.

³⁰⁸ Comme nous y reviendrons dans le chapitre suivant, en plus des pleins pouvoirs exercés sur la JNA et les Défenses Territoriales, Slobodan Milosevic mit sur pied une ligne de commandement parallèle, via les services de Sécurité d'État, et dont la mission consista à mettre sur pied une armée secrète dont la mission consista à mettre en application le projet politique d'instauration d'un grand État regroupant l'ensemble des citoyens serbes, c'est à dire à nettoyer les régions convoitées de leur population non-serbes. Cette armée fût nommée la *ligne militaire*.

³⁰⁹ Hartmann, F. (1999), op. cit.

arrivée sur le territoire croate. C'est sur les directives de Slobodan Milosevic, que ses lieutenants, Jovica Stanisic et Franko Simatovic, alias « Frenki », auraient donné l'ordre à leurs tueurs à gages de l'éliminer.

En qualité de formateur de groupes armés et affiliés au SPO, Vasiljkovic représentait une menace certaine pour la promotion des intérêts de Milosevic en Croatie, et il s'en rendit compte rapidement. Début juin 1991, alors que les Serbes locaux étaient parvenus à repousser la population croate et monter des barricades autour de la ville de Glina, à une centaine de kilomètres au sud de Zagreb, les forces croates lancèrent une offensive et reprirent rapidement la ville. Quelques semaines plus tard, accompagné d'une vingtaine d'hommes, et parvenant à convaincre un chauffeur de tank de la JNA, le capitaine Dragan, alors furieux et en accord avec Milan Martić, lança une offensive et récupéra la ville, après 5 jours de combats³¹⁰. Cet événement transforma le capitaine Dragan en héros aux yeux de la population serbe locale, mais lui valut d'être immédiatement rapatrié à Belgrade, en août 1991. Jovica Stanisic, alors numéro deux du régime après Milosevic, et qui pourtant avait été au courant de la mise sur pied du camp de Golubic, l'aurait averti :

Réponse : « Et bien d'une certaine façon c'est avec beaucoup d'excuses que Stanisic m'a raconté qu'il se passait des choses très sales dans la Krajina, et que, sans en avoir conscience, je m'étais mêlé de politique ; qu'il ne faudrait pas que je retourne là-bas et que, si j'essayais de retourner là-bas, il se verrait contraint de placer une rampe sur mon chemin. En d'autres termes, il m'avait littéralement interdit de retourner en Krajina [...]. »

Question : Avez-vous interrogé M. Stanisic ? Lui avez-vous demandé qui vous interdisait de retourner dans la Krajina ?

Réponse : Oui. En principe... Il m'a dit : « Je ne peux pas t'en dire très long. Tu comprendras. Mais ça vient de tout à fait en haut ». Alors, d'après ce que j'ai cru comprendre, cela devait être soit le ministre de l'Intérieur, soit le Président Milosevic³¹¹.

³¹⁰ *Le Procureur du Tribunal Vs. Slobodan Milosevic*, op. cit.

³¹¹ *Le Procureur du Tribunal Vs. Slobodan Milosevic*, op. cit. Audience du 19 février 2003, pp. 16505-16506.

Malgré ça, le capitaine Dragan revint en Croatie et continua à former des recrues et c'est quelques mois après cet incident, et dans le camp d'entraînement mis sur pied par Dragan, que Radislav et Ivan rencontrèrent Nenan. Dragan était notoirement connu pour ne pas suivre à la lettre les directives de Slobodan Milosevic et c'est là une des raisons qui a poussé ces trois individus à venir rejoindre ses forces.

Dès lors, et tel que cette section le montre, la genèse des *Radislavcevi* ne tient pas tant en une mobilisation initiale, en tant que bande armée sur le sol même de la Serbie, mais, bien davantage par un faisceau d'opportunités que constituent, en premier lieu, la rencontre des ces trois hommes avec la figure de Dragan Vasiljkovic ainsi que la structure préexistante du camp d'entraînement de Golubic. Mais aussi, la genèse de cette bande armée tient à l'évolution progressive du cadre référentiel, tel que définit par Harald Welzer – et cela s'observe surtout chez Radislav – et de la manière dont ces individus interprètent progressivement les événements, qui les entourent : d'une volonté de venir en aide aux frères serbes, s'exprimant par une démarche humanitaire de soigner les blessés. Celle-ci s'est peu à peu, et à la suite du passage dans le camp de Golubic, métamorphosée en une démarche d'élimination de la population non-serbe. Rétrospectivement, la violence n'était pas l'option première de Radislav, et la participation à celle-ci se construit progressivement, émerge. Si, initialement, l'engagement de ces individus, dans la sauvegarde et la promotion de la quiddité serbe, peut encore être mené sur un plan individuel – soigner les victimes serbes – son évolution – l'usage de la force – il requerra des ressources plus conséquentes et notamment la nécessité d'agir en groupe, d'où la genèse des *Radislavcevi*. C'est en tant que membres des *Radislavcevi* que Nenan, Ivan et Radislav ont participé à la violence de masse. Voyons comment, et selon quelle modalité, celle-ci s'est déployée.

4.2.2 L'action collective et la violence de masse : modes opératoires

Tel que mentionné plus haut, Radislav, Nenan et Ivan affirment avoir participé aux opérations de nettoyage des populations non-serbes en Croatie entre 1991 et 1992, date du déploiement de la Force de Protection des Nations Unies – FORPRONU – sur

décision du Conseil de Sécurité³¹². D'après leurs témoignages, Nenan était déjà présent en Croatie – depuis juillet 1991 selon son témoignage – au moment où Radislav et Ivan sont arrivés, en octobre. Après avoir complété un entraînement, dans la région de Knin, les trois hommes se sont rendus dans la région de Vukovar, alors assiégée depuis fin août 1991, et arrivent dans les cycles ultimes d'une violence extrêmement brutale contre les populations non-serbes. Vukovar est incontestablement un symbole fort de la nature de la violence infligée par les forces serbes sur les populations civiles. C'est à partir de mi-novembre 1991, le 19 pour être précis, que les massacres atteignent des sommets. Ce jour là, les quelques forces croates, qui tentaient de maintenir l'armada serbe à distance, capitulent, et leurs combattants se réfugient dans les caves des habitations et dans l'hôpital de Vukovar. Ils y seront délogés par des grenades. Des rapports font également mention de 250-300 patients de l'hôpital exécutés à la ferme d'Ovcara, à quelques kilomètres de là³¹³. Les forces serbes pénètrent la ville, parmi lesquelles on compte les *Tigres* d'Arkan, sur lesquels nous reviendrons dans le chapitre suivant, les *Tchetniks* et *Aigles Blancs* de Vojislav Seselj, les hommes de Vasiljkovic³¹⁴ ainsi que les *Scorpions*³¹⁵. Radislav, Nenan et Ivan étaient également présents lors des événements qui ont contribué à la chute de Vukovar. Selon une description de Radislav du mode opératoire des forces serbes :

« Parmi les groupes qui étaient présents [...] il y avait beaucoup de criminels et de groupes armés qui n'avaient pas suivi un entraînement spécifique. Parfois nous étions mêmes totalement opposés aux affiliations politiques de ces groupes. Certains, on ne savait même pas qui ils étaient ni d'où ils venaient. Mais c'est sûr, le résultat était le même. [...] Il y avait beaucoup de groupes sur le terrain. Certains n'étaient même pas organisés, tu pouvais le voir. Ils ressemblaient à des types ordinaires et je pense que c'est ce qu'on appelait des « tueurs du week-end ». C'étaient des opportunistes qui ont débarqué parce qu'ils avaient entendu qu'il y avait quelque chose à faire dans la région. Ces

³¹² Résolution 743 du Conseil de Sécurité des Nations Unies instaurant la Force de Protection des Nations Unies « FORPRONU » sur le territoire contrôlé par les para-autorités. S/RES/743/1992.

³¹³ Bassiouni, C. (1994), op. cit. ; Le Nouvel Observateur & Reporters Sans Frontières, *Le livre noir de l'ex-Yougoslavie : purification ethnique et crimes de guerre*. Paris : Arléa, 1993.

³¹⁴ Bassiouni, C. (1994), op. cit.

³¹⁵ Bien présents sur le terrain de la violence, l'unité à laquelle appartiennent ces hommes ne porte pas encore le nom de *Scorpions*. Ce n'est que lors des événements de Bonsie-Herzégovine qu'elle sera nommée ainsi.

individus, c'est sûr, n'étaient affiliés à aucun groupe politique, ils venaient pour piller et tuer » (Radislav, 21 février 2006).

Quant à Goran Stoparic, ancien membre des *Scorpions*, également présent à Vukovar en novembre 1991, il prétend que :

“The fighting for Vukovar was really bad, people were killed on a daily basis. But so were Croats, on a daily basis. [...] The next day Seselj turned up and asked to be taken to the front line, to see Prvomajska street. We took him to see the bodies. He looked and said: “Why haven't you burned those? Want to catch something?” Then he went to the other side of the street and asked for a gun to shoot at the Croats. It was literally house-to-house fighting. I remember we used hammers to knock holes in interconnecting walls. So we could move from one house into another. If you went through the yards, you would get killed. As soon as you started separating them, people thought they were going to be killed. It didn't happen always, it depended on the individual who was in charge”³¹⁶.

Radislav, Nenanc et Ivan étaient également présents et ont participé à l'exécution de civils, mais aussi de membres des forces croates, tels que des gardes ou des soldats, sur lesquels ils insisteront le plus. L'arme à feu était certes un outil avec lequel ils opéraient, mais Radislav reconnaît avoir aussi beaucoup utilisé le couteau.

« On utilisait des couteaux, on ne pouvait pas prendre des armes dans notre groupe car nous étions aux postes d'avant-garde et il ne fallait pas que l'on se fasse repérer. La technique était simple mais demandait de la précision [...] je voulais que les choses aillent vite et je frappais dans l'aorte pour que la personne ne souffre pas » (19 février 2006).

Le passage suivant est plus éloquent quant au mode opératoire employé, tel que cet extrait de nos carnets de notes de terrain le révèle et qui, ici, donne une description détaillée de l'égorgement du cochon, scène déjà mentionnée à plusieurs reprises :

« Nous revenons à peine d'une visite de ferme et cet événement mérite sans doute d'être relevé. Après être rentrés tard la nuit dernière, Radislav m'a averti qu'il fallait qu'on se lève tôt ce matin et qu'il y avait quelque chose qu'il voulait me montrer :

³¹⁶ *The Scorpions : A Home Movie*, (2007) op. cit.

- Radislav : Toi qui fais des recherches sur la violence et qui veut savoir comment ça s'est passé, il faut que tu m'accompagnes demain matin.
- S. T. : Où ça ?
- Radislav : Tu verras, va dormir, je viens te réveiller à 7 heures demain.

Puis vient le matin. Le temps d'enfiler un pantalon et nous partons. Je comprends finalement que nous nous rendons à une ferme, où nous sommes attendus, à quelques kilomètres d'où nous logeons. [...] Finalement, notre hôte nous explique qu'il a commandé un cochon et qu'il faut aller l'abattre. Nous en aurons pour toute la journée. Nous arrivons à la ferme et sommes accueillis chaleureusement par le fils du fermier. Nous entrons dans sa salle à manger et c'est avec force *rakija*, que nous sommes accueillis, à 8h30 du matin. [...] Il est temps maintenant de passer au travail et nous sortons dans la cour arrière. À ce moment, le fermier, son fils et une personne qui faisait aussi partie du voyage, préparent le matériel nécessaire à l'exécution du cochon : une masse, un couteau guère plus long que la paume d'une main et un trépied plus haut qu'un homme, muni d'un treuil et d'un crochet au bout du câble. Les trois hommes sont concentrés, ils discutent quelques secondes, puis le père fait signe au troisième gars d'aller chercher la bête. À partir de là, les événements se produisent rapidement : l'homme revient de la grange avec le cochon, une bête de bonne taille, et l'amène sur le site d'exécution ; le fils assène un coup sec avec la masse fixée à un long bâton ; la bête s'effondre sur le flanc, tout en s'agitant puis, immédiatement ; le père, placé derrière elle, lui entoure la tête avec le bras gauche, et avec la main droite, d'un geste extrêmement rapide, lui tranche la gorge. L'incision est telle que la bête n'a pas le temps de se débattre [...]. À ce moment là, Radislav, blême, se met à parler :

« As-tu vu comment la scène se déroule ? As-tu remarqué à quel point les gestes sont précis, les gens disciplinés ? Chacun sait ce qu'il a à faire et tout se passe en silence. C'est avec des gens comme ça que je travaillais quand j'étais en Croatie. Je n'aime pas trop voir ça, ça me rappelle des choses difficiles ». (19 février 2006).

Le fermier fut l'un des collègues de Radislav en Croatie, nous dira-t-il plus tard. Ces propos, qui ouvrent une fenêtre inattendue sur l'expérience même passée des tueries, auxquelles participait Radislav, nécessitent que l'on revienne point par point sur ce qui est dit. Premièrement, et conformément aux nombreuses scènes d'exécution décrites dans la littérature touchant aux exécuteurs³¹⁷, il ressort, qu'au sein des *Radislavcevi*, une répartition des tâches et des rôles existait et qu'apparemment, ce

³¹⁷ Sémelin, J. (2005), op. cit.; Welzer, H. (2007), op. cit.

n'est pas là une caractéristique propre à des dispositifs plus vastes d'exécuteurs, tels que les bataillons d'*Einsatzgruppen*, mis en place pour l'extermination des Juifs en Pologne³¹⁸. Au sein même de ces petites unités, que constituaient les bandes armées, la répartition des rôles participe à la diffusion de la responsabilité où, l'action de chacun s'insère entre celle des autres : apporter la victime sur le lieu d'exécution n'est pas mortel en soi, tout comme lui asséner un coup pour l'assommer et une fois que celle-ci est semi-consciente, ce n'est plus tant un homme ou une femme que l'on tue, mais c'est un geste, qu'en tant que fermier, par exemple, l'on pose de manière hebdomadaire et répétée, à de nombreuses reprises, sur des cochons, depuis bien avant la guerre. À cet égard, l'égorgeage de cochons semble, dans certains cas, avoir constitué un entraînement des jeunes recrues avant de joindre des unités de tueurs, tel que le laisse entendre le témoignage de Borislav Herak :

- B. H.: « [The coach] would take a pig by the ears, throw it to the ground, take a knife and slit its throat. And that's what we all did. Throw a pig to the ground, a small one, take a knife and cut the throat open.
 Q: What about the knives you used, what were they like?
 B. H.: Big knives, local product [il fait un geste de ces deux mains pour montrer à peu près la taille des couteaux : 20-30 cm de long] »³¹⁹.

L'ensemble de la scène de l'égorgeage du cochon, à laquelle il faut ajouter les propos de Borislav Herak ci-dessus, ouvre une fenêtre inédite sur la nature même d'une partie de la violence exercée, et plus particulièrement, sur les tueries au couteaux, qui constituent un mode opératoire répandu d'exécution dans les divers conflits en ex-Yougoslavie durant les années 90³²⁰. Plus spécifiquement, ces données permettent de revenir sur la thèse de la banalité du mal, développée par Hannah Arendt. Formulée dans sa plus brève expression, cette thèse renvoie à l'idée que le processus, par lequel Adolf Eichmann a participé à l'éradication de centaines de milliers de Juifs, ne tenait pas tant en une haine ou un sadisme envers ce peuple, plutôt qu'en un mode de fonctionnement inhérent à sa position de bureaucrate, comme nous

³¹⁸ Browning, C. R. (1992), op. cit.

³¹⁹ *Confession of a Monster* (1992), op. cit.

³²⁰ Le Nouvel Observateur & Reporters sans frontières, (1993), op. cit.

l'avons expliqué au chapitre traitant de la recension des écrits³²¹. Le cadre, dans lequel la mise à mort des victimes se déroule, est bien entendu différent dans le cas de Radislav et Borislav Herak. Cependant, la notion de banalité mérite d'être explorée. Ce qui précède laisse entendre que la banalisation peut agir à plusieurs niveaux y compris – contre-intuitivement – au niveau des exécuteurs tels que définis plus haut. Un premier échelon de banalisation – que nous nommerons la *banalisation de la similitude* – caractérisant les événements ci-dessus décrits, réside dans le fait que l'acte d'égorger, *en tant que rituel*, est inscrit et intégré dans les pratiques culinaires locales et donc, la culture locale. Dès lors, trancher la gorge à sa victime présente une certaine similarité du *geste*, ce qui nous permet de dégager un premier niveau de banalisation. Par exemple, et à l'exception de Radislav, pour qui la scène évoquait manifestement un malaise, nous étions le seul à pâlir à la vue de la mise à mort de la bête, et cela pour des raisons évidentes, puisqu'il s'agissait de la première fois. En cela, l'expérience n'avait rien de banal pour nous qui n'avions jamais vu un être vivant être saigné ainsi. Ceci nous mène à un second niveau de banalisation du mal, qui est celui de la *familiarité*. Encore une fois, autant pour celui qui a égorgé le cochon que pour les gens qui y assistaient – mis à part nous – ces pratiques étaient familières. Le troisième niveau de banalisation, que nous nommerons la *banalisation par l'idée*, est, avant tout, lié au cadre référentiel, caractérisant l'état d'esprit des tueurs sur le champ de la violence. Il constitue, ce que nous avons nommé plus haut, un consentement avec l'entreprise d'élimination d'une population, mais surtout avec l'idée d'élimination du Croate « forcément » Oustachi, ou du Musulman « forcément » djihadiste. C'est finalement une expression fonctionnaliste de ce qui a été appelé ailleurs l'« *imaginaire* »³²² et qui renvoie à l'ensemble de représentations, qui rejettent l'ennemi hors de tout cercle d'obligation morale, dès lors qu'il est défini comme un cancrelat, une vermine etc. Il s'agit d'une forme extrême d'ethnocentrisme, tel que défini par Claude Lévi-Strauss³²³. Enfin, cette banalisation du mal s'exprime par un quatrième niveau, que l'on nommera la *banalisation de la répétition*. Tel que le laissaient entendre les propos de cet exécuteur rwandais, Adalbert, dès lors qu'on tue

³²¹ Arendt, H. (1966), op. cit.

³²² Sémelin, J. (2005), op. cit.

³²³ Lévi-Strauss, C. (1961), op. cit.

une première fois, les suivantes sont moins difficiles à mener et un effet de routine prend place. Dès lors où l'on tue des cochons à grande échelle – ce que laissent entendre les propos de Borislav Herak – l'acte de tuer se banalise et rend éventuellement l'action sur un être humain moins difficile, pour qui a déjà l'habitude du sang. Plus qu'une forme ou l'autre de banalisation, c'est l'interaction de ces quatre types, qui apporte un éclairage et une explication, non seulement à l'emploi du couteau comme arme d'exécution, mais à la diffusion de ce mode opératoire d'élimination des populations civiles.

La précision des gestes, la répartition des tâches et le silence avec lequel la scène se déroule – rompu uniquement par les cris de la bête et certainement ceux de la victime à l'époque – tel un rituel, ne correspond pas à cet univers généralement décrit dans des termes, qui emploient l'analogie du carnavalesque³²⁴. Contrairement à l'image d'une horde désorganisée de sadiques et psychopathes exécutant des civils tous azimuts, la scène ci-dessus laisse entendre, dans le cas des *Radislavcevi*, qu'un ordre dans l'horreur était présent et chacun connaissait exactement sa place, son rôle et les gestes à accomplir. Pour ces individus, et si l'on en croit les propos de Radislav, ces exécutions jurent alors avec l'*état altéré*³²⁵ de conscience décrit par certains, lors de tels événements, et qui permet, ou facilite, à l'auteur de franchir le rubicond et mettre à mort sa victime. Pourtant, l'exercice de la violence altère l'état et c'est précisément ce qui ressort des propos de Radislav, à qui ses événements rappellent des moments difficiles, puisque ce « sacrifice » le replonge manifestement sur le théâtre passé de la violence. Comble de cette scène, Radislav précise que l'utilisation du couteau permettait précisément de provoquer une mort rapide en tranchant la gorge ou en sectionnant l'aorte, sous-entendu, de tuer plus humainement. En cela, il fera valoir son expérience dans le milieu de la santé. Comment un individu, évoluant pourtant dans les professions de la santé, en vient-il à devenir capable d'infliger un tel traitement ? C'est une question déjà posée par Robert Jay Lifton, cherchant à comprendre le processus par lequel des médecins nazis avaient été capables de participer aux

³²⁴ C'est notamment l'expression emprunté par Slim, H. (2007), op. cit.

³²⁵ Ibid.

expériences cruelles contre les Juifs enfermés dans les camps³²⁶. Il prétend qu'il s'agit de la conséquence d'une dissociation, ou clivage, entre un ensemble de processus mentaux et le reste de la personnalité de l'individu. Ce clivage a pour fonction la préservation du psychisme de l'auteur de ces pratiques. Aussi, et pour faire usage d'une image simplifiée, il correspond à la situation selon laquelle la main gauche immaculée ignore ce que fait la main droite couverte de sang. Il s'agit là, plus communément, de ce que l'auteur nomme le « *doubling* »³²⁷.

Mais, les exécutions n'étaient pas les seules activités auxquelles se livraient ces individus, du moins pas dans le cas de Nenán, tel que le laisse entendre la discussion suivante :

- S.T. : Est-ce que vous agissiez toujours ensemble ?
 Radislav : Non, parfois d'autres menaient des missions différentes.
 S.T. : Qu'est-ce que tu veux dire par là ?
 Radislav : Ben pour neutraliser les forces croates, il nous fallait des informations sur elles et pour ça, il y avait des gars comme Nenán. Nenán participait à des missions de renseignement. Il fallait qu'il franchisse les lignes ennemies parfois. Il prenait l'uniforme des adversaires, croates ou musulmans, pis il passait quelques jours avec eux et les types n'y voyaient rien. Ce n'est pas écrit sur son front qu'il est serbe. Et pis souvent il en profitait pour se livrer à des actes de sabotage.
 Nenán : Il fallait faire très attention parce que si tu te faisais attraper, c'était la fin pour toi. C'était toujours stressant ces missions (17 février 2006).

À la différence des autres milices qui, à chaque fois qu'elles sont mentionnées, sont généralement associées exclusivement aux tueries, pillages ou viols, les individus, entraînés par le capitaine Dragan, ont également été impliqués dans des opérations de sabotage et d'espionnage. Par exemple, l'unité portant le nom de Combattants Garibaldi, originaire d'Italie mais entraînée par Vasiljkovic, était réputée mener des missions de reconnaissance et de sabotage derrière les lignes ennemies, pour le

³²⁶ Lifton, R. J., *The Nazi Doctors: Medical Killing and the Psychology of Genocide*. New York: Basic Books, 1986.

³²⁷ Plus spécifiquement, le «doubling» se définit comme : «the division of the self into two functioning wholes, so that a part-self acts as an entire self», Lifton, R. J. (1986), op. cit. p. 426.

compte des chefs paramilitaires serbes³²⁸. La même source ajoute que le capitaine Dragan aurait revendiqué 114 de ces missions. Finalement, le déploiement de la Force de Protection de l'Organisation des Nations Unies (FORPRONU), sur le territoire croate, le 21 février 1992³²⁹ fit quitter Radislav, Nenan et Ivan de la région et des théâtres de la violence. Sur ce point Radislav mentionne que :

« Moi, je suis parti à ce moment là. J'ai tout arrêté parce que dès le moment où la communauté internationale s'en est mêlée, ça changeait tous les rapports de force sur le terrain et là c'était plus possible pour des gars comme nous de faire quoi que ce soit » (Radislav, 22 février 2006).

À l'exception de Radislav, tous se déploieront aussitôt en Bosnie-Herzégovine. Selon certaines sources, de nombreuses unités se sont impliquées dans les violences, qui se sont produites, à partir des mois de mars et avril 1992, dans l'est de la Bosnie-Herzégovine, et qui seront mieux connues sous le nom de nettoyage ethnique³³⁰. Tout en reconnaissant avoir été impliqués dans les événements qui se sont produits à Zvornik, en avril 1992, Nenan et Ivan n'en diront pas plus, quant à leur affiliation et au nom de l'unité au sein de laquelle ils ont agi. Ivan affirmera avoir été présent dans les premiers mois de la guerre en Bosnie, dans les régions de Zvornik, Bijeljina et Višegrad, qui se trouvent dans le nord est du pays, proches de la frontière avec la Serbie et où, les populations civiles non-serbes ont systématiquement fait l'objet de pratique d'élimination (déportations, exécutions, viols, pillages). Les événements qui s'y déroulèrent seront traités plus systématiquement dans le chapitre suivant, relatant les faits d'une des milices les plus redoutables, les *Tigres*, à laquelle appartenait Janko. Ivan n'aura pas mentionné d'autres sites. Quant à Nenan, il a participé à l'ensemble des guerres, qui se sont déroulées sur le territoire de l'ex-Yougoslavie, c'est à-dire durant les 9 ans des conflits armés qu'auront connus les Balkans. Au cours de ces années, il révélera sa participation dans les violences, qui se sont produites dans

³²⁸ Bassiouni, C. (1994), op. cit.

³²⁹ Nations Unies, *Résolution 743 du Conseil de Sécurité des Nations Unies établissant une force de protection des Nations Unies (FORPRONU) sur le territoire croate*. S/RES/743/1992.

³³⁰ Bassiouni, C. (1994), op. cit.

la région de Sarajevo, à Ilidza, durant l'été 1992³³¹, mais aussi à Srebrenica, avant et durant le génocide du mois de juillet 1995³³². Ils ne feront que le mentionner, et n'en parleront pas davantage. Aussi, et en conclusion de cette section, il ressort que, dès le moment où l'on désagrége la violence de masse comme action collective, et que l'on s'intéresse plus spécifiquement aux détails de celle-ci, et à la manière dont elle se répand, ses modes opératoires étaient en grande partie conditionnés par les configurations d'acteurs – bandes armées organisées versus tueurs du week-end – ainsi que des contraintes imposées par l'environnement même ou les conditions d'action. Par exemple, Radislav affirme qu'ils ne pouvaient utiliser des armes à feu, du fait qu'ils agissaient proches des lignes ennemies, qu'ils franchissaient parfois pour aller cueillir de l'information. Mais aussi, et tel qu'il ressort des propos de Goran Stoparic, cette violence et son mode opératoire étaient tributaires de l'état d'esprit ou la tolérance de chacun aux images qu'ils voyaient et étaient capables d'assumer. Ceci est certainement lié à des traits de personnalité, mais aussi au phénomène déjà mis en évidence dans les analyses d'Harald Welzer, confirmé par l'expérience de Radislav, quant à son consentement graduel à l'exercice de la violence. Il renvoie à la progression et métamorphose du cadre référentiel des exécuteurs et surtout, au degré de banalisation avec lequel l'individu perçoit les horreurs et la détresse des populations qui l'entourent. C'est là, précisément, l'expression de la violence de masse à travers ses tactiques locales, et les stratégies de longue ou moyenne portée de ses auteurs, ensembles de dynamiques que nous avons résumés plus tôt par l'expression de violence « par le bas ».

4.4 Conclusion : la radicalisation émergente

Plusieurs éléments de ce chapitre nécessitent d'être relevés. Premièrement, et dès lors que l'on retrace le parcours de Radislav, Ivan et Nenad il ressort que leur participation

³³¹ Il s'agit essentiellement des crimes contre l'humanité commis dans cette région entre les 1^{er} juillet 1991 et décembre 1992, tels que mentionnés au chef 3 de l'acte d'accusation de Momcilo Krajisnik et Biljana Plavsic : *Le Procureur du Tribunal Vs. Momcilo Krajisnik et Biljana Plavsic*, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire N° IT-00-39 & 40 PT.

³³² Qualifié comme tel dans la décision rendue par le TPIY dans le jugement du colonel Krstic : *Le Procureur du Tribunal Vs. Radislav Krstic*, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire N° IT-98-33, Acte d'accusation initial le 2 novembre 1998.

dans la violence de masse ne résulte pas d'une intention initiale de tuer, en tout ou en partie, un groupe en fonction de sa nature, tel qu'une « approche onusienne » selon l'expression de Jacques Sémelin, le laisserait entendre. Au contraire, et comme nous l'avons montré, il s'agit bien plutôt d'un processus progressif, qu'il est nécessaire d'envisager, à travers un ensemble de séquences, qui se répartissent en deux grands moments : la mobilisation et l'action collective. Comme nous l'avons vu, la mobilisation de ces individus résulte d'une dynamique de conflit politique – *contentious dynamics* – les opposant au gouvernement central, alors aux mains du régime de Slobodan Milosevic. Plus spécifiquement, cette séquence débute par les élections multipartites de décembre 1990, alors « volées » par le SPS, plébiscité, ironiquement, sur la base du programme politique du SPO. Se déclenche alors le processus de mobilisation, ou ensemble de séquences composé des mécanismes de formation de ressentiment ; du point de convergence et enfin ; d'adoption de rôles paradigmatiques et en particulier, celui du *Tchetnik*.

Le second moment, l'action collective, se réfère aux pratiques de violence de masse en tant que telles. Si, la mobilisation semble résulter en premier lieu d'un engagement des protagonistes dans la promotion de l'imperium et la défense de la quiddité serbe, l'action collective, quant à elle, ne semble pas tant résulter d'une préméditation – du moins une décision mûrie au même titre que celle présidant l'engagement politique – que des circonstances et de la contingence des événements, dans lesquels les individus évoluent. Tel qu'il ressort de l'analyse ci-dessus et de la compréhension que nous pouvons dégager de l'expérience de Radislav, Nenad et Ivan, il semblerait qu'un processus circulaire d'ajustement explique leur participation progressive à la violence de masse. Plus exactement, le déroulement des événements – arrivée en Croatie, rencontre avec Dragan Vasiljkovic, engagement dans le camp d'entraînement, participation aux activités du camp, etc. – apporte autant de nouvelles situations, qui ébranlent les référents des participants, et nécessitent une adaptation constante de leur part. De facto, ces situations provoquent un bouleversement des habitudes et des pratiques. À leur tour, et comme le démontre Harald Welzer, ces pratiques déforment les grilles normatives, ou cadres référentiels des acteurs et ainsi, provoquent des états

psychiques et physiques qui n'existaient pas auparavant³³³. Pour reprendre la logique de cet auteur, le comportement des acteurs s'altère « dans une situation qui change également, de sorte que l'ajustement entre situation et comportement est maintenu »³³⁴, alors que, rétrospectivement, l'ensemble de cet ajustement laisse croire à un comportement absurde de la part des acteurs, non seulement aux yeux de l'observateur externe, mais aussi d'eux-mêmes. Comment en suis-je arrivé là, se demandent-ils ? C'est donc à partir de cette logique que l'on peut considérer la participation de Radislav, Nenan et Ivan comme le résultat d'une radicalisation émergente qui, d'un engagement politique, se métamorphose en tuerie de masse. Pourtant, c'est bel et bien la conséquence d'un processus décisionnel, graduel et progressif, qui caractérise les participants, qui nous permet de vérifier, en partie, le pattern de préméditation émergente de la violence de masse, tel que formulé dans le chapitre deux. Les trajectoires de Radislav, Nenan et Ivan révèlent une dynamique de participation à la violence de masse, pour le moins inédite, dans la compréhension que nous avons jusqu'ici de la mobilisation de milices armées dans les événements qui ont marqué la Yougoslavie durant les années 90. Il est alors évident que leur mode de participation ne résulte pas d'une sélection préférentielle, ou d'un mécanisme remarquablement banal, tels qu'ils ressortent des thèses de Benjamin Valentino et John Mueller³³⁵ et pour ne citer que deux auteurs représentatifs d'un courant dominant dans l'explication de la participation des milices dans la violence. Tout comme leur participation ne résulte pas non plus d'une dynamique de recherche de profit³³⁶.

Cette micro analyse laisse entendre que, la violence de masse se répand et procède par « capillarisation » et, par analogie avec l'analyse foucaldienne de la discipline³³⁷, constitue un phénomène, qui traverse un ensemble d'acteurs qui déborde l'État et le strict pouvoir central. Elle nous permet aussi de revenir sur un élément fondamental, tel qu'il apparaît dans la grille foucaldienne de conceptualisation du pouvoir. Rappelons que, selon cet auteur, la discipline est une stratégie qui traverse l'ensemble

³³³ Welzer, H. (2007), op. cit.

³³⁴ Welzer, H. (2007), op. cit. p. 161.

³³⁵ Valentino, B., A. (2004), op. cit.; Mueller, J. (2000), op. cit.; Mueller, J. (2004), op. cit.

³³⁶ Collier, P. & Hoeffler, A. (2004), op. cit.

³³⁷ Foucault, M. (1975), op. cit.

des acteurs du champ de la surveillance de l'individu et qui, surtout, les relie, les prolonge, les fait converger et s'exercer sur un nouveau mode dans le champ. Qu'en est-il dans le contexte de la violence de masse et qu'en est-il de la notion de jeu de miroir entre pouvoir central et acteurs périphériques ? Peut-on, et doit-on, considérer la participation de la bande armée des *Radislavcevi* comme le produit d'une initiative visant à accomplir les volontés de Slobodan Milosevic, dans l'espoir d'une promotion et d'un rapprochement du pouvoir central, tel que le laisserait entendre une adaptation du paradigme du travail en direction du Führer, développé par Ian Kershaw ? S'il y a bel et bien collusion entre pouvoir central et acteurs périphérique, tels que les *Radislavcevi*, celle-ci s'articule selon une logique différente. Si, dans le contexte nazi, l'initiative des acteurs est le produit d'une interpellation du leader, ou plutôt le résultat de fonctionnaires nazi et de SS interpellés par la volonté du leader, Radislav, Nenana et Ivan, tout comme l'ensemble de l'opposition nationaliste monarchiste, sont avant tout interpellés par la *quiddité serbe*. Dans ce dernier cas, l'objet de la détermination n'est pas tant un individu – Hitler – qu'un projet : le projet nationaliste monarchiste. Étonnamment, et c'est là un paradoxe que cette analyse permet d'expliquer, la mobilisation et, ultimement, les actions de violence de masse de ces individus résultent, au premier chef, d'une opposition à Milosevic. Dès lors, ce qui soude, ou cristallise les *Radislavcevi*, n'est pas tant un leader (même en s'y opposant) qu'une vision, un projet. Aussi, nous pouvons affirmer que, ce qui détermine en dernière instance les *Radislavcevi*, n'est pas tant une dynamique verticale d'obéissance ou d'anticipation à un chef, qu'une dynamique horizontale d'appropriation et de consentement à un projet qui, en premier lieu, vise à restaurer la quiddité serbe au sens que lui en donne le monarchisme et, de facto, à éliminer le régime de Milosevic. Ultimement, la violence de masse n'est donc pas attribuable à une appropriation stricte de l'exercice de la force par un gouvernement central, mais plutôt à des manœuvres, tactiques et techniques, bref, à des fonctionnements qui s'exercent par un ensemble d'acteurs, qui déborde le pouvoir central. Dans ce chapitre nous avons fait une première approche de ce qu'est une bande armée, et des dynamiques qui semblent présider sa participation dans la violence de masse, qui était en grande partie tributaire du matériel collecté auprès de Radislav, Nenana et Ivan. Il nous faut désormais

contraster cet exemple avec d'autres groupes similaires et c'est à travers les cas des *Tigres* et des *Scorpions* que nous allons procéder dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 5 : La participation de deux bandes armées : les *Tigres* et les *Scorpions*

Dans le cadre de ce chapitre, c'est à deux autres bandes armées que nous nous intéressons, à savoir les *Tigres* et les *Scorpions*. Les *Tigres* constituent l'espace d'accueil de Janko, ce qui nous oblige à l'examiner attentivement. Janko est resté disert sur le fonctionnement et le rapport qu'il avait avec les autres membres de son espace d'accueil et ses propos ont surtout porté sur la violence, telle qu'elle se déroulait sur le terrain, et à laquelle il a participé. Dès lors, il nous est nécessaire de faire usage d'autres sources et c'est à travers une monographie portant sur Arkan et les *Tigres* ainsi, que des articles de presse et des témoignages dans le cadre de procès au Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, que nous nous baserons pour la compréhension et l'explication de leur mode de participation dans la violence de masse. Grâce à la triangulation de l'ensemble de ce matériel, il s'avère que si Janko était bel et bien un membre de ce groupe, il n'en était qu'un membre périphérique.

Quant à la sélection des *Scorpions*, elle résulte en grande partie d'un matériel tout à fait inédit en la matière, sur la question posée dans cette thèse, et collecté en participant à des audiences du procès de six de leur membres, à Belgrade, en février 2006, lors de notre première enquête de terrain en Serbie. De surcroît, ce matériel est complété par un documentaire ouvrant une fenêtre originale sur le parcours de cette bande armée dans la violence, qui s'est produite en Croatie et en Bosnie-Herzégovine, à travers le témoignage de deux anciens membres repentis, Goran Stoparic et Dusko Kosanovic.

Le choix de ces deux autres bandes armées se justifie pour des raisons méthodologiques et épistémologiques, qui nous permettront de mettre en perspective d'autres modes de participation à la violence de masse par ce type de groupes, et ainsi comparer ultimement l'expérience des *Radislavcevi*, *Tigres* et *Scorpions* entre elles. Enfin, le choix de deux autres bandes armées nous permet aussi de distinguer une approche individuelle, versus de groupe, dans l'explication de la participation

d'acteurs à la violence de masse. Dans ce qui suit, la participation, ou concours à la violence de masse, est déconstruit en plusieurs unités qui constitueront l'ordre de ce chapitre, à savoir : la genèse de ces bandes armées ; leurs dynamiques internes ; leurs modes opératoires. Tout comme pour le chapitre précédent, gardons à l'esprit que la violence de masse ne doit pas être envisagée tant comme le produit d'une appropriation exclusive de l'État et du pouvoir central, mais aussi comme le résultat de dispositions, de manœuvres, tactique, techniques et modes de fonctionnements, qui articulent un ensemble d'acteurs débordant l'État. Elle s'exerce, plutôt qu'elle ne se possède et, à ce titre, n'est pas le « privilège » acquis de l'État. Celui-ci ne fait qu'entériner un ordre nouveau. Parmi cet ensemble d'acteurs, les bandes armées occupent une place de choix, ou stratégique, pour poursuivre l'analogie foucaldienne. Ce chapitre illustrera en quoi.

5.1 Les *Tigres*

La participation de l'ensemble des unités paramilitaires et des bandes armées est totalement liée au pattern suivi par la violence de masse, qui a abondamment été documenté³³⁸. Dès lors, qu'un lieu, ville ou village, devait être « nettoyé » de sa population non-serbe, le mode opératoire était systématique. Dans un premier temps, l'armée pilonnait la région, pour s'assurer de détruire toute résistance armée des forces croates ou musulmanes. Puis, dans un second temps, et après quelques jours, sans avoir entendu le moindre coup de feu des forces ennemies, les unités spéciales, milices et bandes armées, étaient lâchées et pénétraient les lieux pour accomplir le nettoyage en tant que tel. Il s'agissait de procéder maison après maison, pour déloger la population non-serbe et la réunir dans les rues principales, ou sur les grandes places, rappelant les techniques nazies utilisées par les *Einsatzgruppen*, lors de l'avancée vers l'est, pour chasser les populations juives³³⁹. Tous les stratagèmes étaient utilisés pour débusquer les populations civiles et si l'appel à la reddition ne suffisait pas, des grenades étaient lancées dans les maisons encore occupées par leurs

³³⁸ Le Nouvel Observateur & Reporters sans Frontières, (1993), op. cit. ; Bassiouni, C. (1994), op. cit.

³³⁹ Browning, C., R. (1992), op. cit. ; Ingrao, C. (2006), op. cit.

propriétaires, terrés et transis de peur dans leurs caves. Le principe consistait à infliger une terreur maximale, provoquant la soumission immédiate des populations. À ce titre, les *Tigres* s'illustraient comme une bande armée parmi les plus sanguinaires, dont la seule évocation de son arrivée dans la région provoquait la fuite spontanée des populations civiles. C'est aussi le cas le plus documenté et c'est ce qui justifie sa considération.

5.1.1. Un chef. Arkan : du crime à la pige au « seigneur de guerre »

L'histoire des *Tigres* est organiquement liée à celle de leur chef, Zeljko Raznjatovic, mieux connu sous le nom d'Arkan. Raznjatovic est une figure clé de la violence de masse en ex-Yougoslavie. Il fut assassiné le 15 janvier 2000 dans le lobby de l'hôtel Intercontinental, à Belgrade. Plusieurs conjectures ont été formulées quant à ce meurtre et si certains avancent la thèse du règlement de compte mafieux, d'autres prétendent qu'il s'agit plutôt d'un assassinat politique. Ce débat n'est qu'un aperçu post-mortem du style de vie du personnage, qui incarne indiscutablement l'idéaltype du membre d'une bande armée. Si, tout comme Radislav, Nenan, Ivan et Janko, c'est un exécuter irrégulier, au sens que nous en avons donné, il occupait une position tout à fait particulière au sein du dispositif de l'extermination des populations civiles en Croatie et en Bosnie-Herzégovine, du fait qu'il est de notoriété publique désormais qu'un *lien de collusion* l'articulait au pouvoir central. C'est sur la nature de cette collusion entre Arkan et les *Tigres* d'une part, et, cette unité et l'État d'autre part, que nous allons concentrer notre attention dans ce qui suit.

De petite frappe belgradoise, Raznjatovic, désormais Arkan, devint une figure majeure du milieu criminel serbe, et surtout un personnage redouté dans le reste de la Yougoslavie. C'est en vertu d'un capital symbolique, et d'une autorité au sein du milieu criminel acquise avec le temps, qu'Arkan se transformera en protagoniste incontournable de la guerre. Né en 1952, en Slovénie, le jeune Zeljko Raznjatovic s'implique, dès son adolescence, dans des activités criminelles. Une première étape le mènera en Italie. Il s'implique essentiellement dans le vol, le trafic et le racket. Mais c'est surtout pour ses hold-up spectaculaires en Europe, durant les années 70, et ses

multiples évasions de prisons, que sa réputation de criminel audacieux et impavide se bâtit peu à peu, et constituent des *antécédents* qui lui valent, à la fin des années 70, alors qu'il est recherché par de nombreux services de police dont Interpol, d'être approché par le puissant service de la Sécurité d'État de Yougoslavie, l'UDBA, précurseur du SDB. Il s'agit là du premier acte du lien de collusion entre Arkan et l'État, qui durera jusqu'à son assassinat. Mis sur pied en 1945, quelques temps après l'arrivée de Tito au pouvoir, ce Service de Sécurité d'État avait pour mission d'assurer et défendre les intérêts du régime, et supprimer tout ennemi ou dissident, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des frontières. Entre les promoteurs de la sécession croate et les nationalistes monarchistes serbes, ce sont en tout 69 personnes, que l'UDBA exécutera à travers l'Europe, sous le règne de Tito, et ce, par le truchement de tueurs à gages et d'hommes de mains, tels qu'Arkan, recrutés dans le milieu interlope serbe. Le critère d'embauche consistait à témoigner, avant tout, d'un sang froid redoutable sans éprouver le moindre sentiment de culpabilité. C'est précisément pour ces qualités qu'Arkan fût engagé dans l'agence, tel que le laissent entendre les propos de l'un de ses anciens collègues, Spasic :

“[Arkan] was important because [at this point] he'd stopped knowing the difference between good and evil. [...] The others would pretend they didn't know, but for the most part they knew... Arkan was pathological and prone to do things most other humans wouldn't think of. He would hurt you or kill you without thinking twice. That was important to the agency”³⁴⁰

Son efficacité était telle, que son chef, Stane Dolanc, également impliqué dans la coordination des épisodes de nettoyage ethnique durant les années 90 – aurait affirmé qu'un Arkan vaut plus que l'ensemble de l'UDBA³⁴¹. Mais toute contribution nécessitant rétribution, le lien de collusion s'articulait dans les deux sens. En échange de leurs services, les hommes de main du régime étaient garantis d'une immunité judiciaire absolue, pourvus de faux passeports diplomatiques et assurés du refuge en Yougoslavie en cas de pépin. Ils disposaient donc, et en parallèle à leurs missions de nettoyage, d'une liberté totale pour mener à bien leurs activités criminelles, mais aussi

³⁴⁰ Stewart, C., S. (2007), op. cit. p 84.

³⁴¹ Stewart, C., S. (2007), op. cit. p. 90.

les développer considérablement, puisqu'ils disposaient désormais de ressources et d'un outil puissant pour cela : l'État. Dans le cas d'Arkan, qui opérait principalement depuis la Hollande, ce principe s'est révélé par le développement de réseaux de prostitutions, trafics de drogue, cigarettes et enfin missiles anti-char³⁴². Ainsi, de petite frappe de trottoir, Arkan devint peu à peu un intouchable du milieu criminel, garanti d'une immunité et d'une protection totale de l'État. La sous-traitance de l'élimination des dissidents au régime, par ces hommes de main, permettait le maintien de l'illusion, que ces meurtres n'étaient que la conséquence de règlements de compte, ou le fait de forcenés incontrôlables, gardant une distance de façade dans de telles actions, selon la stratégie du déni plausible. C'est là une dimension cruciale de ce lien de collusion entre acteurs périphériques et régime central, qui se manifestera à nouveau durant les guerres des années 90, entre Slobodan Milosevic et les bandes armées, tels que les *Tigres*. Aussi, dans les années 80, et malgré la mort de Tito, en 1982, ces individus, Arkan y compris, se métamorphosèrent de « criminels à la pige » en agents d'État institutionnalisés et rompus aux techniques de « nettoyage » des ennemis désignés. La logique de collusion, entre État central et hommes de main, est alors enclenchée et sa modalité sera adaptée par le régime de Slobodan Milosevic, dès son arrivée au pouvoir, qui verra s'opérer une transition d'une politique de meurtres ponctuels de dissidents, en un projet systématique d'élimination d'une population, tels que les événements qui se sont produits en Croatie et Bosnie-Herzégovine entre 1991 et 1995. Il s'agit d'un changement radical – à la fois d'un point de vue quantitatif et qualitatif – de la nature de l'entreprise criminelle. C'est ce que laissent entendre les éléments suivants.

À la fin des années 80 et début 90, Arkan rentre de Hollande et vient s'établir à nouveau à Belgrade. C'est le début d'une nouvelle séquence et d'un nouvel épisode du jeu de collusion, entre lui et le pouvoir central. Cette fois, les protagonistes du régime ont changé : Slobodan Milosevic et Jovica Stanisic ont respectivement

³⁴² Sudetic, C., "A Shady Militia Chief Arouses". *New York Times*, 20 December 1992; Stewart, C., S. (2007), op. cit.

remplacé Tito et Stane Dolanc. Mais aussi, Franko Simatovic³⁴³, alias Frenki, ainsi que Radovan Stojicic-Bazda, respectivement bras droit de Stanisic et chef de la police serbe, sont des acteurs stratégiques qui exerceront un rôle déterminant dans les événements des années 90. Mais pour ce qui nous concerne, ces quatre individus sont les principaux responsables de la mise sur pied de la *ligne militaire*. Il s'agit d'une armée parallèle, clandestine, secrète³⁴⁴, composée de milices et volontaires locaux – tant en Croatie qu'en Bosnie-Herzégovine – recrutés, entraînés et déployés pour l'effort de guerre par le pouvoir central³⁴⁵. La *ligne militaire* constitue le véritable bras exécutif du nettoyage ethnique. Il s'agit d'un dispositif complexe, mais certaines données nous permettent de le documenter et en particulier les liens de collusion qui caractérisent Arkan et l'État central. En premier lieu, certaines sources ont fait surface, lors du procès de Slobodan Milosevic, fournies par les soins d'un ex-fonctionnaire du SDB. Par exemple, on relève un ordre directement remis à Arkan, qui concerne l'éviction et le meurtre de Musulmans dans la région de Bijeljina, dans l'est de la Bosnie-Herzégovine³⁴⁶ :

“The leadership of SDA [parti représentant les Musulmans de Bosnie-Herzégovine], Muslim members of the MUP [service secret] and the

³⁴³ Jovica Stanisic et Franko Simatovic sont actuellement en cours de jugement au TPIY où ils doivent répondre de crimes contre l'humanité et de violations des lois ou coutumes de la guerre. Affaire IT-03-69.

³⁴⁴ Tel que le montre James Ron, le secret s'inscrit pleinement dans la stratégie de déni plausible qui, dans le cas des violences qui se sont produites en ex-Yougoslavie, tient en une logique de territorialité et de définitions divergentes de la notion de souveraineté. Pour les Serbes de la République de Serbie, la souveraineté était avant tout basée sur la nationalité des populations et à ce titre, le territoire de la République serbe devait s'étendre partout où il y avait des Serbes. Pour les autres républiques – Croatie et Bosnie-Herzégovine – qui avaient fait sécession, la souveraineté était définie en termes territoriaux et liée au découpage des frontières. Indépendamment de la nationalité de la population, toute violation du territoire était alors illégale et considérée comme acte de guerre violant les conventions internationales. La mise sur pied de la ligne militaire permettait alors de mettre en application la politique de nettoyage des territoires en excluant toute responsabilité a priori, ou de façade du régime central de Belgrade. Ron, J., « Territoriality and Plausible Deniability : Serbian Paramilitaries in the Bosnian War ». In Campbell, B. B. & Brenner, A. D., *Death Squads in Global Perspective: Murder with Deniability*. New York: St Martin's Press, 2000, pp. 287-312.

³⁴⁵ Cette ligne militaire et notamment décrite dans l'ouvrage de Florence Hartmann, Hartmann, F. (1999), op. cit. ; ainsi qu'analysée par James Ron, (2000), op. cit.

³⁴⁶ Il s'agit de Cedomir Mihailovic ancien agent de la police secrète serbe réfugié aux Pays-Bas quelques mois après le début des violences en Yougoslavie. Ce document – mieux connu sous la référence 675-11-428-V-8/4-92 – provient directement de la Section V du Ministère de l'Intérieur que Cedomir aurait subtilisé avant de prendre la fuite, selon l'enquête de Roger Cohen, du *New York Times*. Cohen, R., « Serb Says Files Link to Milosevic War Crimes ». *New York Times*, 13 April, 1995.

organizers of Muslim paramilitary formations should be arrested and transferred to Erdut [Croatia]. In order to frighten the Muslim population, a smaller number should be executed”³⁴⁷.

Le second document laisse entendre que, si les miliciens et irréguliers se sont enrichis durant la guerre, c’est aussi le cas des dirigeants de l’État serbe, avec qui ils devaient partager le butin. C’est du moins ce qu’affirme cet ordre, datant du 19 novembre 1991, provenant du ministère de l’Intérieur, adressé à Arkan et l’informant de ce qu’il doit faire avec les biens saisis à Vukovar :

“For the need of the unit, keep 2’500’000 German marks and 15 kilograms of gold” it says. “3’876’000 German marks, 375’780 dollars, 430’600 Swiss francs and 38 kilograms of gold will be taken by our own agents in Erdut. All the fighters who have been taking part in cleansing have to be searched and everything not belonging to them should be taken away”³⁴⁸.

C’est précisément en qualité de l’un de ces agents, que Mihailovic fut envoyé à Erdut, pour collecter l’argent, où il aurait été témoin d’exactions, raisons les poussant à prendre la fuite et dénoncer ce qui était en train de se produire. Selon le témoignage de Mihailovic, les agents du SDB entraînaient, payaient et donnaient des ordres aux chefs de milices, dont Arkan. À leur tour, ces miliciens terrorisaient la population musulmane et déclenchaient alors le nettoyage ethnique en Bosnie-Herzégovine. Mihailovic expliquant la raison de l’existence de la *ligne militaire* révèle :

“From the beginning, Milosevic wanted his people in the SDB to be the channels for the Greater Serbia” [...] “Unlike the army, this was Milosevic’s handpicked apparatus, and wanted the minimum of the people to know. By using paramilitary groups the appearance of disorder in Bosnia could be maintained”³⁴⁹.

L’ancien agent de la police secrète ajoute :

³⁴⁷ Cohen, R. (1995), op. cit.

³⁴⁸ Cohen, R. (1995b), op. cit.; Simons, M., “Mystery Witness Faces Milosevic”, *New York Times*. 24 April, 2003.

³⁴⁹ Cohen, R. (1995), op. cit.

« The SDB Sector V supplied the weapons and the training of the militias », Arkan himself was on the SDB payroll from 1986, as a killer in the West able to obtain a passport in whatever name he wanted ». The militias included the Serbian Volunteer Guard, nicknamed the Tigers, run by Arkan, and the Kninjas of Dragan Vasiljkovic (Captain Dragan)³⁵⁰.

D'autres sources viennent corroborer et documenter ce lien de collusion, tel que le témoin B-129, interrogé les 16 et 17 avril 2003, au Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, à La Haye, dans le cadre de l'affaire Slobodan Milosevic³⁵¹. Il s'agit de l'ex-secrétaire personnelle d'Arkan. Selon elle : « Arkan always said that without orders from the state security, the Tigers never went anywhere »³⁵². Au quartier général d'Arkan, à Belgrade, le témoin passa au crible de vastes opérations criminelles de son commandant. Mais, surtout, elle eut une position d'observatrice privilégiée sur la manière dont fonctionnait, de l'intérieur, la « machine serbe » responsable des guerres en Croatie et en Bosnie-Herzégovine, durant les années 90. Contrastant avec la ligne de défense employée par l'ancien président lors de son procès, B-129 décrit comment les *Tigres* agissaient directement sous le commandement des chefs de la Sécurité d'État, ou police secrète de Milosevic, à savoir, Jovica Stanisic et Franko Simatovic, tout en maintenant des contacts fréquents. Le financement provenait de sources multiples, comme le rapporte la secrétaire, à savoir de riches hommes d'affaires du privé ainsi que d'autres institutions de l'État, dont les douanes, via son chef, Mihalj Kertes, également membre de la *ligne militaire*. Toujours sur la question du financement de l'unité, l'ex-secrétaire révèle qu'une partie de l'argent provenait aussi du trafic d'alcool, de tabac et d'autres biens, trafic mené par Arkan, durant les années d'embargo. Ces activités criminelles étaient bien évidemment connues des officiels du gouvernement et, dès lors qu'Arkan rencontrait quelque obstacle, notamment à la frontière, son contact, Mihalj Kertes, intervenait aussitôt. Enfin, moment le plus croustillant du témoignage, quand Slobodan Milosevic lui demande comment est-il possible qu'elle se souvienne d'autant de détails, elle répond, après lui avoir rappelé sa présence à douze enterrements de membres de l'unité :

³⁵⁰ Cohen, R. (1995), op. cit.

³⁵¹ *Le Procureur du Tribunal Vs. Slobodan Milosevic*, op. cit.

³⁵² Simons, M. (2003), op. cit.

“If you had worked over there, you would have remembered things your entire life. [...] To bury 12 young men who were fighting for the Serbian people was very difficult. That is why I wanted to speak out, because it appears that the war boiled down to smuggling and that those young men died for no reasons whatsoever”³⁵³.

Enfin, selon les révélations de Steven Erlanger³⁵⁴, il apparaît qu’Arkan faisait également office d’homme à tout faire, en matière de règlement des problèmes du régime et d’octroi de la sécurité. Selon le journaliste, il aurait été approché par la femme même de Slobodan Milosevic, Mirjana Markovic, pour que lui et ses hommes brisent les manifestations pro-démocratiques à Belgrade, à la fin de 1996, contre de l’argent. Arkan aurait refusé. C’est dans une logique d’élaboration et de mise en application de cette ligne militaire, que les hommes aux commandes de l’État, à Belgrade, sollicitent leurs meilleurs éléments et agents provocateurs, auxquels l’on demande de mettre sur pied une armée secrète, qui permette au régime de déployer ses politiques. Arkan n’est pas le seul et un certain Milorad Ulemek, alias Legjia connu, un parcours similaire. Après avoir commis des vols de banques en Europe tout comme Arkan, Legjia s’engage dans la Légion Étrangère française, d’où il tire son nom. Il combattra en Lybie, en Iraq et au Tchad avant de rejoindre les *Tigres*, en mars 1992, et participer au nettoyage ethnique en Bosnie-Herzégovine. Selon un schéma similaire à Arkan et, tel que présenté plus haut, son parcours lui valut d’être approché par le SDB, qui le transférera dans le JOS (forces antiterroristes serbes) une fois les *Tigres* dissouts³⁵⁵. Mais, les données sur Legjia sont encore parcellaires et c’est sur le parcours d’Arkan, le plus représentatif de ces agents de l’État que nous allons nous concentrer et que la mise sur pied des *Tigres* consacrera en *seigneur de guerre*. Il nous faut désormais en dresser la genèse.

³⁵³ Simons, M. (2003), op. cit.

³⁵⁴ Erlanger, S., “Suspected in Serbian War Crimes Murdered by Mask Gunmen”. *New York Times*, 16 January, 2000a.

³⁵⁵ En mai 2007, la justice serbe reconnaît Legjia coupable de l’assassinat de l’ancien Premier ministre serbe démocrate, Zoran Djindjic, qui avait promis une lutte sévère contre le crime organisé auquel participait activement l’ex garde prétorienne de Slobodan Milosevic, les Bérêts Rouges, dirigés par Legjia. Châtelot, C., « Lourdes peines de prison pour les anciens assassins de l’ancien premier ministre serbe, Zoran Djindjic ». *Le Monde*, 24 mai 2007.

5.1.2. La genèse : rencontre avec les hooligans et le milieu du crime

Une première étape consista en la nomination d'Arkan comme président du club de supporters de l'équipe de football belgradoise, l'*Étoile Rouge*. C'est Jovica Stanisic, lui-même membre du conseil d'administration de l'équipe, qui aurait facilité l'accession d'Arkan à ce poste, et ainsi à la tête d'un réservoir de hooligans. Ces individus se sont avérés une ressource cruciale pour la conduite de sa nouvelle mission. Mais il est important de tenir compte du contexte sociopolitique, dans lequel cette nomination eut lieu. Comme l'ont montré certaines analyses³⁵⁶, la période qui coïncide avec le retour d'Arkan au pays, et son arrivée à la tête des supporters du club de foot, c'est-à-dire le début des années 90, est caractérisée par une crise économique majeure et une chute importante du pouvoir d'achat de la population sur l'ensemble du territoire yougoslave et en Serbie en particulier. Mise à part l'élite politique et le milieu des affaires, la crise n'épargnait aucun groupe, et encore moins ceux à peine arrivés sur le marché de l'emploi. Cette situation de tension sociale fut soigneusement exploitée par les leaders politiques d'alors, et en particulier Slobodan Milosevic. Un *mémorandum* de l'Académie Serbe des Sciences et des Arts ne venait-il pas d'être publié, qui dénonçait la situation dans laquelle le peuple serbe avait été la victime du régime communiste de Tito et des autres républiques ? À travers une propagande soigneusement orchestrée³⁵⁷, le ressentiment de la population, chauffée à blanc par un discours victimaire et populiste des leaders politiques – tant Slobodan Milosevic que Vuk Draskovic – activa peu à peu une rhétorique et un discours nationalistes virulents. Ce phénomène n'exclut personne et encore moins les supporters du club de l'*Étoile Rouge* qui, à l'occasion des rencontres de leur équipe avec celles des autres nations de la Yougoslavie, se servaient de la tribune offerte par le stade pour affronter verbalement, et parfois physiquement leurs adversaires, non plus strictement sportifs, mais désormais *politiques*. C'est ce qui confirme l'idée d'Harald Welzer sur l'évolution et la transformation des grilles normatives, ou cadres référentiels des protagonistes de la violence à venir. À cet égard, le 13 mai 1990 marque

³⁵⁶ Woodward, S., L., *Socialist Unemployment: The Political Economy of Yugoslavia, 1945-1990*. Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1995; Bennett, C., *Yugoslavia's Bloody Collapse: Causes, Course and Consequences*. Washington Square, N.Y.: New York University Press; Magas, B., *The Destruction of Yugoslavia: Tracking Yugoslavia's Break-up 1980-1992*. London: Verso, 1992.

³⁵⁷ Telle qu'analysée par Gordy, E. (1999), op. cit.

rétrospectivement une étape importante dans l'évolution des tensions entre Serbes et Croates. Ce jour là, et tel que documenté par Franklin Foer³⁵⁸, l'*Étoile Rouge* affronte chez lui le *Dinamo* de Zagreb et c'est chauffés à blanc par l'événement à venir, mais aussi par la symbolique qui l'accompagne, à savoir l'affrontement des deux nations connaissant des tensions grandissantes depuis quelques mois déjà, que des wagons, remplis de supporters serbes, débarquent en gare de Zagreb. Ils sont aussitôt accueillis par les fans du *Dinamo* et l'affrontement violent débute immédiatement. Ils se poursuivent sur le stade et, à peine 10 minutes après le début du match, la barrière séparant les deux groupes de fans se rompt, laissant place à une bagarre généralisée³⁵⁹. On compta des centaines de blessés. Tel que le remarque Ivan Colovic, ce jour là rompit cinquante ans d'absence de violence, entre nations, sur le territoire de la Yougoslavie³⁶⁰. Il prétend que cet événement, et surtout son inscription dans un cadre politique et non plus sportif dans les esprits des uns et des autres, marqua le premier acte de la guerre à venir entre les deux républiques. Ce jour là, Arkan était présent ; le potentiel de tels hooligans sera exploité ultérieurement, tout comme nous le verrons ci-dessous. La violence caractérisant les supporters de l'*Étoile Rouge* ne s'exerçait pas uniquement contre les équipes adverses et leurs fans. Certains de leurs joueurs en firent les frais. Quand un membre avait réalisé une contre-performance, il arrivait que les supporters les plus extrémistes débarquent dans les vestiaires et le menacent de lui briser une jambe, s'il réitérait son mauvais exploit³⁶¹. Dès lors, le football constitue une plateforme inestimable à Arkan pour la sélection d'une partie de ses hommes, puisqu'un grand nombre d'entre eux avaient déjà subi une métamorphose de leur cadre référentiel, ou grille normative, par leur participation même aux activités du club.

³⁵⁸ Foer, F., *How Soccer Explains the World. An Unlikely Theory of Globalization*. New York: Harper Perennial, 2004. Et en particulier le premier chapitre intitulé "How Soccer Explains the Gangster's Paradise", pp. 7-34.

³⁵⁹ Certaines images disponibles sur *Youtube* montre la violence des affrontements : <http://www.youtube.com/watch?v=uXr1Z-MiApo&feature=related> (adresse consultée le 11 juillet 2008)

³⁶⁰ Colovic, I. "Football, Hooligans and War". In Popov, N. (Ed.), *The Road to War in Serbia*. Budapest, Central European University Press, 2000, pp. 373-398.

³⁶¹ Foer, F. (2004), op. cit.

Le milieu du football ne fut pas l'unique ressource, qui permit à Arkan de constituer sa bande armée. Il profita aussi de sa notoriété dans le monde interlope belgradois. L'activité criminelle, déjà fourmillante depuis la fin des années 80, connut une progression fulgurante, suite aux sanctions et à l'embargo décrété par les Nations Unies contre la Yougoslavie – dont il ne reste plus alors que la Serbie et le Monténégro – en mai 1992, en réponse à l'agression en cours contre la Bosnie-Herzégovine³⁶². Cette situation offre une opportunité inestimable pour les groupes mafieux et le milieu interlope, qui font fructifier les affaires, et prennent le contrôle de sections importantes de l'économie, d'ordinaire réservées au milieu légal – public et privé. Par appel d'air, nombreux furent ceux qui se lancèrent dans les activités illégales pour le profit, où la violence – règlements de comptes, assassinats ; élimination de la concurrence – atteignit des proportions endémiques à Belgrade durant les années 90³⁶³. Grâce à son statut d'intouchable, et à ses antécédents dans le milieu criminel, Arkan bénéficiait d'une notoriété inégalée, inspirant de nombreux individus parmi la jeunesse, qui souhaitaient, tout comme les supporters de football, avant tout rompre avec leurs vies mornes, frustrantes et sans gratification. En cela, la participation dans les petites affaires et l'activité criminelle constitue un moyen facile de briser la monotonie ; Arkan est incontestablement une figure inspirante. Dans un documentaire intitulé « *Vidimo se u citulji* »³⁶⁴ -- littéralement traduit « On se reverra dans la rubrique nécrologique » -- et qui traite du milieu de la criminalité organisée à Belgrade, un individu d'une vingtaine d'année, du nom de Bane Grebenarevic, et actif dans le milieu, proclame que :

“Arkan is who I look up to. [...] He is the most organized, and that is especially hard in Serbia. [...] Every single young kid wants to be a criminal, if only for five minutes. [...] He would like to ride a fancy car, with a fancy girl, and [have] some gold around his neck”³⁶⁵.

³⁶² Résolution 757 du Conseil de Sécurité des Nations unies, 30 mai 1992, S/RES/757.

³⁶³ Judah, T. (1997), op. cit.

³⁶⁴ Knezevic, A. & Tufegdzic, V., *Vidimo se u citulji*, (*See you in th Obituaries*) Belgrade, Serbia : B-92 Radio, 1995, DVD.

³⁶⁵ Stewart, S., C. (2007), op. cit. p. 207.

Quant à « X », également impliqué dans les activités criminelles à Belgrade et rencontré par Christopher R. Stewart, lors de son enquête sur les *Tigres*, il donne une idée de la nature de la motivation de certains à joindre, non seulement Arkan, mais son unité également :

“I had gun powder in my blood. [...] My grandfather was in World War II. I was made for war. Some people are made for lawyering. Some for doctors. I was made to be a soldier. But not just any soldier: a soldier in the Tigers. That was a very special unit »³⁶⁶

Et comme le souligne Christopher R. Stewart :

“Of course, Arkan wasn't the only one experimenting in this new entrepreneurial underground. War profiteers — from paramilitary leaders to street criminals — were popping up all over the place, like a fast moving germ infecting the land. They were the new Kapitalists, and they had unique skills—they could break your neck, fake a customs form, hijack a Mercedes, blow up a shop, start a front company, murder a best friend, or run for parliament. The only entry requirement was that you had to pay state security its obligatory tax, but that was petty cash compared to the hundreds of thousands many began packing away in offshore bank accounts”³⁶⁷

Quant à Janko, c'est en tant que combattant actif qu'il était affilié aux *Tigres* et, selon son témoignage, c'est avant tout via ses activités criminelles qu'il aurait été mis en lien avec cette unité.

³⁶⁶ Stewart, C. S. (2007), op. cit. pp. 168-169.

³⁶⁷ Stewart, C. S. (2007), op. cit. p. 164. Comme le remarque Steve Erlanger du *New York Times*, la popularité d'Arkan ne se limite pas au milieu criminel et dans cette période difficile que connaissaient les Serbes, il constituait une ressource cruciale pour beaucoup. Environ 500 familles belgradoises lui devaient leur gagne-pain puisqu'il possédait des commerces véreux mais aussi légaux, couvrant à la fois des boulangeries, des bureaux de change, du trafic d'essence et un casino. Qui plus est, cette année là, en 1992, Arkan tentera également de se faire « homme du peuple » en se présentant comme candidat pour un siège de député au Parlement de Serbie. Il fit campagne à Obilic, au Kosovo, dans une région à majorité albanaise, laquelle boycotta les élections. De facto, Arkan se fit élire, mais cela ne dura guère plus d'une année. Il ne parvint jamais à être réélu – malgré une campagne fort coûteuse – lorsque Milosevic dissolu le Parlement suite à des mésententes avec Vojislav Seselj, second parti au pouvoir à l'époque. Erlanger, S., “Political Motive Suspected in Killing Serbian Warlord”. *New York Times*, 17 January, 2000b; Erlanger, S., « The World ; In a Land of Glitz And Crimes, He Stood Out ». *New York Times*, 23 January, 2000c.

- S.T. : Radislav m'a dit que vous étiez à l'époque de votre engagement affiliés aux *Tigres*, c'est ça ?
- Janko : Ouais...
- S.T. : Est-ce qu'on parle bien des *Tigres* dirigés par Arkan ?
- Janko : Oui, oui, c'est bien ça.
- S.T. : Comment êtes-vous entrés en contact avec ce groupe ?
- Janko : Par mes propres connaissances dans le milieu des « petites affaires ».
- S.T. : Vous voulez dire du milieu criminel ?
- Janko : Appelle ça comme tu veux, c'est les petites affaires quoi.
- S.T. : J'ai entendu dire que beaucoup se disaient appartenir aux *Tigres*, parce que ça faisait prestigieux pour quelqu'un d'appartenir aux *Tigres*.
- Janko : C'est vrai, il y avait pas mal de gars qui prétendaient en faire partie et qui n'ont jamais rencontré Arkan.
- S.T. : Vous l'avez rencontré ?
- Janko : Oui. À plusieurs reprises, mais on n'a jamais vraiment discuté. Il venait inspecter les unités et c'est là qu'on le voyait. Moi j'étais juste un type de terrain, un gars d'action.
- S.T. : Vous venez de me dire que c'est par vos connexions que vous êtes entrés en contact avec les *Tigres*, comment ça s'est passé ?
- Janko : Est-ce que vous avez été contacté ?
- Janko : Ben à l'époque, vers la fin de l'année 1991, début 1992, des connaissances m'ont dit qu'Arkan, qui était très connu dans le milieu, cherchait des gens. J'ai fait suivre à mes contacts que ça m'intéressait puis c'est comme ça que je me suis joint au groupe.
- S.T. : Arkan avait déjà été présent à Vukovar et les *Tigres* avaient déjà participé à la violence dans cette région, le saviez-vous ?
- Janko : À ton avis... C'est parce que je savais qu'avec ce groupe là on allait agir et que l'action serait efficace en Bosnie, telle qu'elle se préparait (21 février 2006).

Janko n'a jamais souhaité parler de ces « petites affaires » précédant la guerre, contrairement aux activités dans lesquelles il est impliqué maintenant, et que l'on dévoilera dans le prochain chapitre. Pour compléter les rangs des *Tigres*, aux côtés des hooligans et des membres actifs du milieu criminel belgradois, Christopher R. Stewart révèle qu'il procéda également à la tournée des prisons serbes et fit une sélection des hommes, dont il voulait s'entourer. La plupart étaient recrutés pour leur curriculum vitae de tueurs et leur promptitude à faire usage d'une violence toute particulière. Bien que les dispositions de l'ensemble de ces individus y soient pour beaucoup, c'est avant tout dans l'exploitation qu'Arkan en fera qu'il faut tenir compte. Tel qu'on peut

en conclure, d'après certaines analyses, aussi grand le potentiel destructeur de ce type de foules puisse-t-il être, il nécessite un ordre pour être exploitable³⁶⁸, qu'il s'agisse autant des supporters de football, que des jeunes issus du milieu interlope. De telles groupes sont incapables de mener une action coordonnée spontanément, aussi morbide soit-elle, comme le massacre de populations civiles. Or comme nous le verrons dans une section ultérieure, les *Tigres* agissaient selon un mode opératoire extrêmement coordonné et précis. Ce n'est pas tant comme matière brute, que ces individus ont été envoyés sur les fronts de la violence en Croatie et en Bosnie-Herzégovine, mais plutôt comme armée professionnelle d'irréguliers, pour employer un paradoxe parlant. La rencontre d'Arkan et de ces individus a engendré une potentialisation mutuelle et il nous faut désormais nous intéresser au rôle d'Arkan, comme « sauveur » et comme guide capable de canaliser cette foule et lui restaurer sa fierté. C'est ce processus de transformation qu'il nous faut aborder désormais et, plus spécialement, le mode de fonctionnement interne de l'unité.

5.1.3. *Le fonctionnement au sein de la bande : la discipline et la régulation par la terreur*

La participation d'irréguliers à la violence de masse résulte d'un processus plus complexe qu'un strict « mécanisme remarquablement banal »³⁶⁹ de « lâché » de sadiques, criminels dangereux et psychopathes et dont on présume que leurs dispositions mêmes donneront à la violence une dimension exponentielle. Tel qu'il ressort des données, que nous allons présenter maintenant, ces individus ont subi un processus de métamorphose et de formatage important, qui a permis de canaliser leur impavidité. De simples fanatiques de football, criminels à la pige et taulards, beaucoup d'entre eux devinrent des exécuteurs professionnels et qui, une fois l'unité dissoute, en 1996, furent intégrés aux troupes d'élites antiterroristes des forces serbes. La genèse des *Tigres* s'apparente à la formation d'une arme de destruction massive et ce sont les étapes de celle-ci qu'il nous faut épingle.

³⁶⁸ Buford, B., *Among the Thugs*. New York: Norton, 1992.

³⁶⁹ Ibid.

La métamorphose de ces individus, en exécutés professionnels, débuta par une sélection des plus extrémistes d'entre eux. Au sein des supporters de l'*Étoile Rouge* de Belgrade, Arkan forma un noyau d'ultra, qu'il nomma les *Delije* – littéralement rebelles – qui furent les principaux instigateurs des violences commises à Zagreb le 13 mai 1990. À ce propos, selon « Sloba » présent ce jour là en tant que membre de ce groupe, Arkan avait passé des mois à les entraîner pour ce match et il soutient qu'ils avaient suivi une formation préalable au combat de rue et avaient aussi dû apprendre des chants nationalistes³⁷⁰. Une seconde étape, et certainement la plus importante, consista alors à discipliner ces individus et c'est par la mise en place de règles strictes qu'Arkan s'y prit, tel que le laisse entendre ses propos lors d'une entrevue :

“I insisted on discipline from the very beginning. [...] You know these guys—they are noisy, they like to drink, to joke. I stopped all that in one go. I made them cut their hair, shave regularly, not drink. And so it began, the way it should”³⁷¹

Ainsi, toute boisson alcoolisée était prohibée et ces hommes devaient toujours montrer une propreté irréprochable, aussi bien de leur personne, que de leur matériel. Ils étaient testés régulièrement afin de dépister d'éventuelles consommations de drogue. Toute infraction entraînait des conséquences sévères, dont notamment des coups de barre de fer³⁷². Pour Arkan, il s'agissait d'en faire des guerriers célestes, de réels représentants de la quiddité serbe. Cela faisait partie intégrante de leur endoctrinement et, à ce titre, ils devaient ironiquement afficher une apparence irréprochable. Selon Sonja Biserko, directrice exécutive du Comité Helsinki des Droits de l'Homme, à Belgrade :

« What was odd about him, [...] was that he established a fatherly relationship with all of his men. Like the godfather in a mafia structure. They were all afraid of him. Every single one of them. He would go to their funerals and pay

³⁷⁰ Stewart, C., S., (2007), op. cit. Originellement, selon cet auteur, les supporters de l'*Étoile Rouge* étaient avant tout affiliés au SPO et au mouvement monarchiste. La nomination d'Arkan à la présidence de ce club de supporters par le régime de Milosevic était aussi la conséquence d'une crainte que de telles ressources passent dans les mains de ses opposants politiques. C'est aussi sur ce plan qu'Arkan constitua donc un acteur stratégique pour le régime.

³⁷¹ Discours rapporté par Stewart, Stewart, C., S. (2007), op. cit. p. 125.

³⁷² Stewart, C., S. (2007), op. cit.

their wages, and if they died he'd give their families money every month. There was no one else like him"³⁷³.

L'élément de peur de leur chef, de la part des membres de l'unité, tel qu'avancé par Sonjia Biserko, s'éclaire d'autant plus avec le témoignage de « Trax », ancien membre des *Tigres*, rencontré par Christopher S. Stewart :

"Arkan was a fucking nut and you didn't say no to him. [...] It was war. And during war everyone was doing bad things. Bad was normal. [...] It won't make sense to you. [...] Ever. Because you weren't there. All I can say is that it was all very bad. Like a bad dream"³⁷⁴. Il ajoutera plus tard: "You get in with Arkan [...] and you never get out. That was rule number one"³⁷⁵

Nous le suggérons plus haut, si la discipline permit à ces hooligans et membres du crime de s'aguerrir et se « professionnaliser », une part importante de leur entraînement consista à faire d'eux, non pas « juste » des exécuteurs, mais aussi des gardiens de la quiddité serbe, des « guerriers célestes », marquant aussi en cela une collusion avec l'Église. Cette dimension ressort de la cérémonie établissant la date officielle de la naissance des *Tigres*, le 11 octobre 1990, où, ce jour là, une douzaine d'hommes prêtèrent allégeance et furent sacrés dans une église de Velika Plana, lieu d'origine d'un certain Radovan Karadjordje, chef de la première révolte serbe contre les Turcs, et où la cérémonie fut complétée par un baptême. C'était, là aussi, l'occasion de réaffirmer, par la religion, la quiddité serbe et de marquer une distinction, d'autant plus forte, d'avec les armées catholiques et musulmanes. Mais surtout, cela participait à l'inscription des actions injustifiables à venir, dans un cadre légitime, puisqu'il ne s'agissait pas de crimes, mais bien d'une guerre de religions, voire de civilisations. Un ancien membre des *Tigres* se souvient : « It was a beautiful day. [...] We were going to do something important »³⁷⁶. Mais, ces rituels et ces premières assermentations scellèrent aussi Arkan dans son nouveau statut, à savoir un seigneur de guerre à la tête d'une armée « légitimée » par les plus hautes autorités morales du pays : l'État et la religion.

³⁷³ Stewart, C., S. (2007), op. cit. p. 131.

³⁷⁴ Stewart, C., S. (2007), op. cit. pp. 181-182.

³⁷⁵ Stewart, C., S. (2007), op. cit. p. 192.

³⁷⁶ Stewart, C. S. (2007), op. cit. p. 131.

Quant à leur nombre et leur composition, ils ont fluctué au cours des conflits armés. Selon Stewart, le noyau dur de la bande armée comptait entre 500 à 1000 hommes. Cependant, et au fil de la guerre, ce chiffre a évolué ; par moments et, selon ses estimations, les *Tigres* auraient compté jusqu'à 9'000 hommes. Comme le précise Christopher R. Stewart, ces chiffres incluent les nombreux guerriers du week-end, et autres voyous cooptés, aux périodes les plus intenses de la violence de masse. Mais aussi, une part de ces effectifs comprenait des Serbes réfugiés par les violences des autres clans ethniques, dont ils étaient victimes. Quant à leur rétribution, outre les pillages de terrain, les hommes d'Arkan recevaient 1'000\$ US par mois (provenant en partie des propres richesses du leader, mais aussi de la police secrète de Serbie), ce qui est énorme en comparaison des 7\$ US que recevaient parfois les soldats de la JNA mensuellement et ce, sur une base irrégulière. Les *Tigres* étaient répartis en plusieurs compagnies dont Stewart relève l'infanterie, le soutien et enfin le combat actif. Malheureusement, il n'explique pas la différence exacte entre le premier et le troisième type.

Les *Tigres* étaient certainement l'une des milices les mieux structurées et organisées, qui ont été impliquées dans les violences en Croatie et en Bosnie-Herzégovine. Il ressort de l'enquête de Stewart qu'au sein même du groupe, plusieurs cercles concentriques d'exécuteurs et d'irréguliers s'échelonnaient. Au centre, on retrouvait le noyau dur et les plus fidèles à Arkan, ceux qui furent présents dès la première heure. À la périphérie, les rangs se constituaient de réfugiés serbes recrutés localement, par les membres mêmes de l'unité puis des volontaires provenant de Serbie. Ce recrutement s'opérait selon les besoins de la tâche et, une fois les opérations de nettoyage accomplies, seul le noyau dur est demeuré de manière permanente. Bien qu'ayant été un membre régulier, Janko ne faisait pas partie du cœur des *Tigres*, du moins tel qu'il ressort de ses propos ci-dessus. Il a, par contre, été présent dans toutes les opérations majeures de la bande armée en Bosnie-Herzégovine, que nous décrivons ci-dessous, dès lors que nous traiterons du mode opératoire. Janko avait une expérience préalable dans le milieu de la violence, et c'est une des dimensions qui facilita sa cooptation au sein de l'unité. Ces hooligans, criminels et prisonniers,

devenus membres des *Tigres* et guerriers célestes, sont l'exemple le plus patent de la notion d'*irréguliers*. Enfin, et avant de procéder à la description des *Scorpions*, il nous faut encore aborder une dimension cruciale de la participation des *Tigres* à la violence, à savoir leurs modes opératoires.

5.1.4. Participation et mode opératoire

La discipline au sein des *Tigres* s'exerçait également sur le terrain des opérations, tel que le révèle le témoignage d'un ancien membre dans un magazine croate, *Globus*, relevé par Stewart. En faisant mention du massacre de l'hôpital de Vukovar, où les *Tigres* auraient déplacé et exécuté 250 à 300 patients dans un endroit proche, du nom de la Ferme d'Ovcara : « We summarliy executed three hundred prisoners » [...]. « We have a people's court here, you shoot and that's it »³⁷⁷ et Stewart d'ajouter :

“[...] Tigers did not do anything during the war without Arkan's orders. It was more than an outspoken rule; if a Tiger acted alone, especially at this level, he would have been just as dead as the hundreds of others in that man-made pit at Ovcara Farm. Like one of his ex-soldiers said: “You do something in violation of the commander, he fucks your mother”³⁷⁸.

Mais, Arkan ne pouvait pas systématiquement être présent en tout temps et sur tous les sites de violence, auxquels participaient ses hommes. Aussi, il n'était pas en mesure de contrôler systématiquement leurs actions. Sur cette question, le témoignage de Janko est des plus intéressants, tel qu'il ressort des notes de terrains prises après la première rencontre que nous avons eue :

- S.T. : « Comment venait la décision de s'engager dans une opération de combat ?
 Janko : Ben, on n'y réfléchissait pas trop, on y allait...
 S.T. : Vous y alliez ? Mais comment ça ? Quelles étaient les étapes depuis le moment où vous décidiez de partir et celui où vous vous retrouviez sur le terrain, à Zvornik, par exemple, comme vous mentionniez y avoir été présent ?
 Janko : On opérait généralement de nuit. J'étais personnellement impliqué dans une petite unité ; on était trois à quatre individus.

³⁷⁷ Stewart, C., S. (2007), op. cit. p.161.

³⁷⁸ Stewart, C., S. (2007), op. cit. p. 161.

- Ensuite, [une fois arrivé sur place] on traversait la [nom de rivière] et même si on ne savait pas très bien exactement où aller une fois de l'autre côté, nous savions ce que nous avions à faire. De l'autre côté quelqu'un nous attendait et nous disait où aller.
- S.T. : Qui vous attendait ? Est-ce que c'était des autres membres des *Tigres* ?
- Janko : Non, non, pas toujours...
- S.T. : Pas toujours... Mais qui étaient ces gens alors ?
- Janko : La population locale souvent, ou parfois des gens des *krizni stab*, c'était une sorte de comité d'organisation local qui coordonnait les actions de nettoyage des régions³⁷⁹. Et puis aussi, plus rarement, Arkan lui-même.
- S.T. : Arkan n'était pas toujours présent ?
- Janko : Ben non, il avait plein d'hommes ailleurs, il ne pouvait pas être toujours là.
- S.T. : Mais si Arkan n'était pas toujours là, d'où provenaient les ordres alors ?
- Janko : Ben comme je l'ai dit, c'était les gens, sur place : soit la population, les Serbes locaux, soit le *krizni stab*.
- S.T. : C'est donc la population qui vous donnait les ordres ?
- Janko : Une partie des ordres provenait d'Arkan, mais tu dois savoir qu'une partie des instructions à propos de ce qu'il fallait faire, ainsi qu'à propos de où aller, provenait aussi des *krizni stab* et de la population locale. Une fois qu'on savait où aller, on était libre d'agir et chacun savait exactement quoi attendre de nous.
- S.T. : Et après vous aviez des comptes à rendre à Arkan, c'est ça ?
- Janko : Ben oui, il ne fallait vraiment pas jouer au c... avec lui. On savait ce qu'il attendait de nous, il fallait le faire et c'est tout, il fallait se débrouiller (21 février 2006).

Ce mode de procédure a en grande partie été corroboré par des rapports d'enquête³⁸⁰. Quant aux actions telles qu'elles se déroulaient une fois sur le théâtre des opérations, le dialogue avec Janko se poursuit :

³⁷⁹ Il s'agissait de cellules de crise composées d'une série d'acteurs stratégiques des violences, parmi lesquels on comptait généralement : un représentant de l'armée populaire (JNA) ; un représentant des Défenses Territoriales locales ; un représentant politique du district local (quasi systématiquement du Parti Démocratique Serbe de Bosnie-Herzégovine – SDS – à la tête duquel se trouvait Radovan Karadzic) ; un représentant de la préfecture de police locale ; le maire, et aussi, parfois ; le représentant local de la Croix-Rouge. Il s'agissait là d'un conseil local, d'une part en charge de réunir les informations nécessaires pour la conduite des opérations – identification des individus à éliminer, désignation des habitations à nettoyer, réassignation de logements aux réfugiés serbes, mais aussi de coordination des forces serbes, y comprises les unités provenant de Serbie et qui n'étaient pas familière avec les régions où elles devaient opérer.

³⁸⁰ Bassiouni, C. (1994), op.cit. ; Le Nouvel Observateur & Reporters sans Frontières, (1993), op. cit.

- Janko : « Une fois qu'on arrivait dans le village [désigné], nous agissions aussi vite que possible et nous le « nettoyions » habituellement avec des révolvers, des couteaux ou autres.
- S.T. : Mais d'où provenaient ces armes ?
- Janko : Ce n'était pas difficile de trouver des armes. Une fois que l'armée s'est retirée [de Bosnie-Herzégovine]³⁸¹, ils ont laissé de l'armement et on savait où aller le chercher. Il n'y avait aucun problème pour ça, et en plus, il y avait le trafic aussi.
- S.T. : Mais l'armée serbe de Bosnie [VRS] était présente aussi, non ?
- Janko : Oui, l'armée venait et creusait les fosses communes pour effacer les traces. Ils étaient les seuls qui avaient assez de moyens pour ça
- S.T. : Et une fois dans les villages, qu'est-ce qui se passait ?
- Janko : On nettoyait le tout avec nos Uzis. On procédait maison par maison, avec nos armes, et c'était la panique... (21 février 2006).

La violence pouvait atteindre des extrêmes. Le soir de l'entrevue avec Janko, traduite par Radislav, les deux hommes ont commencé à se rappeler leurs expériences de terrain et la manière dont ils procédaient. Une atmosphère étrange se répand autour de la table, où les deux hommes sont entrés peu à peu dans un état d'ivresse, d'excitation et de frénésie, en mimant les gestes de leurs actions sur le terrain, tout en oubliant qu'ils étaient dans un lieu public et en notre compagnie. Hugo Slim parlerait d'« état altéré », ou dissociation de la morale et des actes par l'adoption d'un self différent (alcoolisé, drogué, enivré). Ce soir là, nous apprendrons aussi qu'il est arrivé à Janko de tuer par strangulation, dès lors qu'il n'avait plus de cartouches. Quant à « Trax », autre membre des *Tigres* rencontré par Christopher S. Stewart, il se rappelle :

« We moved from one town to the next without hardly any time to rest. [...] We'd storm the towns, do what we needed to do, take over the police station and the government buildings, and once all that was under the control of our people, we'd move on to the next town. A lot of people were killed, including my own friends »³⁸².

³⁸¹ Suite à l'injonction faite par la Communauté européenne à la Serbie, le 11 avril 1992.

³⁸² Stewart, C., S. (2007), op. cit. p. 165.

Un porte-parole du gouvernement serbe de Prijedor (ville du nord-ouest de la Bosnie-Herzégovine), une fois cette ville nettoyée de sa population musulmane, s'exclame : « [Arkan] is very expensive, but also very efficient »³⁸³. D'autres sources affirment qu'alors, dans les maisons, les *Tigres* se dirigeaient vers la cuisine et pillaient les appareils électroménagers, pendant que d'autres se servaient de la télévision, du lecteur vidéo et de tout autre appareil électronique sur lequel ils tombaient. Enfin, certains encore allaient creuser le sol, pour voir s'ils n'arrivaient pas à mettre la main sur des bijoux enterrés avant leur arrivée³⁸⁴. Le pillage suivait un ordre précis ; les *Tigres* détenaient systématiquement la priorité sur les autres groupes³⁸⁵. Ce sont eux qui bénéficiaient des premières prises. Puis, venaient ensuite les autres milices, tels que les *Tchetniks* de Vojislav Seselj ou les Aigles Blancs, pour enfin laisser place aux guerriers du week-end qui, la plupart du temps, n'avaient plus que les fils électriques et quelques cadres de fenêtres à emporter. À diverses échelles, bien entendu, ces différents groupes se sont enrichis. Mais les pillages, du moins tels qu'ils étaient organisés par Arkan et les *Tigres*, dépassaient parfois la stricte fouille des maisons, les unes après les autres, pour saisir des butins nettement plus conséquents. À Sarajevo, Arkan mit la main sur 5'000 Volkswagen Golf flambant neuves, volées dans une usine, dont la valeur de revente fût estimée à 90 millions de Deutschemarks. Ces voitures auraient été revendues en Bulgarie et Biélorussie³⁸⁶. Enfin, et suite à une défaite contre les armées croate et musulmane, fin 1995, Arkan prit la décision de dissoudre l'unité, en 1996. Mais, la disparition du groupe ne mit pas fin à la carrière de ses membres pour autant. Forts de nouveaux *habitus* guerriers, les plus expérimentés d'entre eux furent récupérés et placés dans l'Unité des Opérations Spéciales – JOS – ou unité « antiterroriste » du SDB. Il s'agit de la garde prétorienne de Slobodan Milosevic qui sera mieux connue sous le nom des *Bérêts Rouges*.

³⁸³ Bassiouni, C. (1994), op. cit. p. 7.

³⁸⁴ Bassiouni, C. (1994), op.cit.; Le Nouvel Observateur & Reporters sans Frontières, (1993), op. cit.

³⁸⁵ Le Nouvel Observateur & Reporters Sans Frontières, (1993), op. cit.

³⁸⁶ Stewart, C. S. (2007) op. cit.

5.2. Les *Scorpions*

L'unité des *Scorpions* a été dévoilée par la diffusion d'une bande vidéo, tournée par l'un des ses membres, documentant l'exécution de six civils musulmans, non loin de Sarajevo, entre les 16 et 17 juillet 1995. Ces images, qui ont provoqué une onde de choc au sein de la population serbe, ont permis l'arrestation, quasi immédiate, des membres que l'on identifie, et la conduite de leur procès, à Belgrade, qui a débuté en octobre 2005 à la Chambre Spéciale des Crimes de Guerre de la cour de district de Belgrade. Cinq personnes ont été jugées : Slobodan Medic, alias Boco (condamné à vingt ans de prison) ; son frère Aleksandar Medic (condamné à cinq ans de prison) ; Pera Petrasevic (condamné à treize ans de prison) ; Branislav Medic (condamné à 20 ans de prison) et enfin Aleksandar Vukov (acquitté pour manque de preuve). C'est à partir des informations, qui ont été mises en évidence au procès de ces cinq individus, mais aussi d'un documentaire et des témoignages de deux anciens membres de cette unité, Goran Stoparic et Dusko Kosanovic, que nous allons retracer la genèse et le mode de participation de cette bande armée.

5.2.1 *Slobodan Medic, a.k.a. "Boco": du berger au « profiteur de guerre »*

Tout comme Arkan, les violences en ex-Yougoslavie ont vu Slobodan Medic alias « Boco » se métamorphoser en profiteur de guerre. Le personnage n'a pas fait l'objet d'autant d'attention qu'Arkan, et pour cause ; avant les événements, il n'était que simple berger. Originaire de Novi Sad en Serbie, né en 1966 et père de deux enfants au moment du début de son procès, à Belgrade, Medic n'avait jamais été condamné pour quoi que ce soit³⁸⁷. Goran Stoparic, ancien membre de l'unité, précise que, contrairement à la plupart des chefs de milices à cette époque, Boco n'était ni un officier entraîné, ni un ancien membre de la Légion étrangère, tel que Legija, mentionné ci-dessus, qui à ce moment, siégeait à la tête des *Bérêts Rouges*, garde prétorienne de Milosevic³⁸⁸. Il précise que Boco était un type très intelligent et influent dans sa communauté. Or la compréhension de la participation de Boco aux

³⁸⁷ *The Prosecutor of the Tribunal Vs. Slobodan Medic et. al.*, War Crimes Prosecutor's Office, Republic of Serbia, Case KTRZ, br. 3/05, Belgrade, 7 October 2005.

³⁸⁸ *The Scorpions: A Home Movie* (2007), op. cit.

événements, qui nous concernent ici, nécessite, tout comme dans le cas des *Tigres*, de tenir compte des séquences et des circonstances liées aux événements politiques et militaires d'alors.

En février 1992, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, un accord de paix est signé entre la Serbie et la Croatie et les combats cessent. Or, la tension est grande entre les deux clans, tout comme la nécessité de sécuriser leurs ressources locales. C'est le cas notamment des champs de pétroles passés aux mains serbes et se situant à Deletovci, petite ville à l'est sur territoire croate, mais proche de la frontière serbe devenue majoritairement serbe, suite au nettoyage ethnique qui vient de se produire. Dès lors, et compte tenu du contexte tendu entre Croates et Serbes dans la région, la direction de la *Naftna Industrija Republike Srpske Krajina*, compagnie en charge d'exploiter les champs, met sur pied son propre service de sécurité : elle paie ses membres deux cent-cinquante Deutschemarks par mois. C'est là une somme considérable en ces lieux et à cette époque. Selon l'acte d'accusation de l'affaire Slobodan Medic et. al. :

"Since the Republic of Serb Krajina was engaged in an armed conflict with the Republic of Croatia, and the fields lay next to the border which ran along the River Bosut, the need arose to provide personnel to guard these fields and installations on them"³⁸⁹.

C'est à ce moment là qu'intervient un certain Milan « Mrgud » Milanovic, alors chef de la branche de la Sécurité d'État serbe à Novi Sad, Serbie, qui propose, à son ami directeur de la compagnie, d'assurer la sécurité des lieux, tel qu'il ressort du passage suivant du témoignage de Milan Milanovic auprès de Slobodan Milosevic :

« [...] C'est moi qui ai proposé [...] j'ai proposé au directeur de l'entreprise pétrolière de veiller à la sécurité des champs de pétrole qui se trouvaient sur la ligne de démarcation »³⁹⁰.

³⁸⁹ *The Prosecutor of the Tribunal Vs. Slobodan Medic et. al.*, War Crimes Prosecutor's Office, Republic of Serbia, Case KTRZ, br. 3/05, Belgrade, 7 October 2005.

³⁹⁰ *Le Procureur du Tribunal contre Slobodan Milosevic*, Affaire IT-02-54, 21 avril 2004, audience du 14 octobre 2003, p. 27491.

Plus spécifiquement, Milan Milanovic sert d'intermédiaire et suggère les services de Slobodan Medic, alias Boco, pour la mise sur pied dudit service de sécurité. Tel que le relève le passage suivant, propos de Milanovic, ce choix semble avant tout avoir été fait en fonction de la réputation dont disposait ledit Boco dans la région :

« J'ai rencontré ce jeune homme [Slobodan Medic] pour la première fois. Plusieurs personnes m'avaient parlé de lui et j'ai même demandé à Bazda [chef de la police de Serbie] s'il avait quoi que ce soit contre lui. Il m'a répondu que ce n'était pas le cas. Ce jeune homme avait à l'époque 22, 23 ans et avait montré beaucoup de compétence dans l'organisation de son travail qu'il a poursuivi d'ailleurs jusqu'à la fin de 1996 »³⁹¹.

C'est alors accompagné d'une quinzaine d'hommes, que Slobodan Medic prend la charge de l'organisation et de la mise sur pied de la sécurité des champs de pétrole : ils deviennent ainsi employés de la compagnie. Selon la défense adoptée par Slobodan Medic lors de son procès, et tel qu'il ressort des audiences auxquelles nous avons pu assister, ce n'est que quelque temps après que ce groupe, armé de fusils automatiques et de pistolets, est devenu l'unité militaire connue sous le nom des *Scorpions*, rattachée au Corps de Vukovar de l'Armée de la République Serbe de Krajina [il s'agit de l'armée serbe de Croatie], sous le commandement du général Dusan Loncar. Selon les retranscriptions des audiences du procès, le groupe aurait reçu l'ordre, à deux reprises, d'assister les unités militaires combattant contre l'Armée de Bosnie-Herzégovine (ABiH), en novembre 1994, dans une petite bourgade du nom de Licko Petrovo Selo, en Croatie et proche de Bihac [frontière nord-est entre la Croatie et la Bosnie-Herzégovine], ainsi qu'à Velika Kladusa, dans la même région, mais, aussi, de venir en aide à l'Armée Serbe de Bosnie (VRS), dans le village de Trnovo, proche de Sarajevo, en Bosnie-Herzégovine, en juillet 1995³⁹². En 1995, l'unité compte environ 500 hommes et sera dissoute en 1996.

³⁹¹ *Le Procureur du Tribunal contre Slobodan Milosevic*, Affaire IT-02-54, 21 avril 2004, audience du 14 octobre 2003, p. 27492.

³⁹² *Slobodan Metic et. al*, War Crimes Chamber, Belgrade District Court, Republic of Serbia, Case K.br. 6-05, retranscriptions d'audiences couvrant la période du 20 décembre 2005 au 5 juillet 2006.

Si Arkan semblait tout désigné pour mener une bande d'hommes au combat, tel n'est pas le cas a priori de Slobodan Medic qui, de simple berger, devient chef d'une unité de sécurité puis d'une bande armée telle que les *Scorpions*. Or, quelques informations nous permettent de lever une partie du voile en la matière. Par exemple, Dusko Kosanovic, ancien membre des *Scorpions*, prétend que :

“At the orders of general Loncar and Mrgud, we went first to the Licko Petrovo Selo area, where the unit proved itself to be a good and brave force. The CO [commandant] Slobodan “Boco”, [Slobodan Medic] was the biggest surprise for me because he had had no kind of reputation until then. He turned out to be a good commander and that's when I began to trust him”³⁹³.

Rappelons que cet événement constitue la première participation de cette unité, responsable de la sécurité des champs de pétroles, devenue les « *Scorpions* » dans la violence de masse. Cet événement, malheureusement très peu documenté, provoquera la métamorphose de Slobodan Medic en chef de bande armée. Un autre élément permet de jeter de la lumière sur ce berger devenu chef de guerre, qui provient du témoignage de Goran Stoparic. Il affirme que, bien que Medic n'ait été qu'un berger, il menait une contrebande de moutons et bœufs dans la région, qui en a enrichi plus d'un³⁹⁴. Son portrait diffère déjà quelque peu de l'image du berger assis toute la journée sur son rocher à surveiller ses moutons. Aussi, et par recoupement de sources, il apparaît que Slobodan Medic et son frère Aleksandar Medic, ainsi que certains de leurs amis proches, furent également présents durant les violences qui ont eu lieu à Vukovar à la fin de l'année 1991, décrites dans le chapitre précédent³⁹⁵. Bien qu'il ne soit jamais question de la présence des *Scorpions* dans les événements de Vukovar, et pour cause, puisque l'unité en tant que telle a vu le jour en 1992 – le nom Scorpion ne sera employé que plus tard – des témoignages semblent corroborer le fait que certains futurs membres y étaient présents. C'est le cas de Goran Stoparic, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, avec la description qu'il fait de sa participation dans

³⁹³ *The Scorpions : A Home Movie* (2007), op. cit.

³⁹⁴ *The Scorpions : A Home Movie* (2007), op. cit.

³⁹⁵ Anastasijevic, D. *The Trail of the Scorpions*. Bosnian Institute, new series No: 45-46, May-August 2005.

la chute de la ville croate³⁹⁶. La contrebande de moutons et de bœufs, ainsi que la participation à la violence à Vukovar, ne mènent pas directement à la tête d'une bande armée, mais c'est là un faisceau d'éléments, qui distinguent Slobodan Medic du quidam, et le rapproche d'une figure comme Arkan, bien qu'il ne dispose pas de sa renommée. Ses activités permettent également d'éclairer la décision prise par Milanovic de le signaler à son ami directeur de la société d'exploitation des champs de pétrole.

La collusion entre Slobodan Medic – via les *Scorpions* – et l'État – via les Services de Sécurité et Milan Milanovic, tient aussi aux profits gigantesques que leur permit la guerre. Selon Goran Stoparic :

“All the Croats had been expelled [from the zone where the oil fields are]. No one lived there anymore, only the *Scorpions*. They were deployed there because of the big earnings of the oil fields, as a favour to the Krajina oil company which, in return, was to back them with funds and everything else needed, wages and I don't know what else. Such was the arrangement »³⁹⁷

En période de sanctions économiques et d'embargo, décrétés par la communauté internationale, la possession de champs de pétrole constituait une ressource inestimable, car le prix du litre d'essence avait atteint des sommets ; cette société d'exploitation couvrait vingt pourcent des besoins de la Serbie. Le commerce et la contrebande de ce pétrole, mais aussi du bois de chêne – autre richesse de la région nécessitant la surveillance des *Scorpions* – les cigarettes et voitures volées étaient aussi, comme nous l'avons vu dans le cas d'Arkan et des *Tigres*, contrôlés par Jovica Stanisic et Frenki Simatovic³⁹⁸. À ce titre, tout contributeur avait droit à sa part et une fois ceux du haut de l'échelle satisfaits – État serbe, Arkan et hommes d'affaires locaux – il restait suffisamment de profits aux Medic pour vivre grassement et s'enrichir. Goran Stoparic, ancien membre des *Scorpions*, mentionne à cet égard que :

³⁹⁶ *The Scorpions : A Home Movie* (2007), op. cit.

³⁹⁷ *The Scorpions : A Home Movie* (2007), op. cit.

³⁹⁸ Anastasijevic, D. (2005), op. cit.

“[Slobodan medic] got the most out of the war, ending up filthy rich. He got rich on those oil wells. When giving testimony here in Belgrade, when the judge asked him about his assets, he said he had five hundred sheeps, I don’t know how many horses, pigs and whatever, as well as 2,5 millions German Marks in cash and so many cars. He lied; he had much more in cash. Now he had a 500 square meter house in Novi Sad, a huge farm near Ruma, and I don’t know how much money. He’s filthy rich and it all came from the war, from State Security turning a blind eye to his clandestine businesses. He was least of all a patriot, he was always a profiteer”³⁹⁹.

De sa position de ministre adjoint de la défense de la République Serbe de Croatie (RSK), Milan Milanovic garantissait la nature légale de ces opérations, et les marchandises pouvaient ainsi transiter, en toute légalité, entre les frontières serbe, croate et bosniaque⁴⁰⁰. L’ensemble de ces activités s’est déroulé du début 1992 à 1995, date de la chute de la RSK – suite à l’opération « Éclair » de l’armée croate, et la récupération des territoires serbes, qui s’étaient autoproclamés indépendants de la Croatie – et la signature des « Accords d’Erdut » de 1995 par lesquels le Conseil de Sécurité des Nations unies a mis sur pied un gouvernement de transition dans la région reconquise⁴⁰¹. Nous le verrons, ces accords n’ont pas pour autant mis fin aux activités des *Scorpions*, ni de leurs membres. De ce qui précède, et tout comme dans le cas d’Arkan et des *Tigres*, il est manifeste qu’un lien de collusion existait entre l’État et les *Scorpion,s* dès leur création, qui s’articulait essentiellement autour de la conduite d’activités criminelles de moyenne et longue portée, selon la définition donnée plus haut : le nettoyage des régions orientales de la Croatie par ces individus – bien qu’ils ne fussent pas à ce moment regroupés sous l’étiquette « Scorpion » – et, par la suite, la surveillance des ressources pour, non seulement garder la mainmise sur elles, mais aussi écarter tout curieux, a permis de cristalliser, voire institutionnaliser, un commerce extrêmement florissant pour ces bandes armées, tout comme pour l’État. D’autre part, et selon la stratégie du déni plausible décrite ci-dessus, ce jeu de profit mutuel a permis aux officiels de s’enrichir de façon totalement illégale, sans qu’ils ne soient inquiétés. Mais, le jeu de collusion nécessitait malgré tout une régulation, aussi,

³⁹⁹ *The Scorpions: A Home Movie* (2007), op. cit.

⁴⁰⁰ Anastasijevic, D. (2005), op. cit.

⁴⁰¹ Il est intéressant de noter que Milan Mlianovic est l’un des signataires de cet accord signé le 12 novembre 1995 à Zagreb et Erdut.

l'État central (Serbie), via Jovica Stanisic et Frenki Simatovic, avait pour tâche la responsabilité que ces bandes armées n'échappent pas à son contrôle. C'est pour cela que le gouvernement faisait appel à d'autres forces armées, dont ils pouvaient être garantis de leur confiance, mais aussi de leur capacité à promouvoir et préserver les intérêts de l'État et de ses représentants. Parmi ces autres hommes de confiance, on retrouve Arkan, mais aussi Legjia, à propos duquel Dusko Kosanovic, ancien des *Scorpions*, affirme :

“Ljega was in charge of the operation [in Licko Petrovo Selon]. I saw in the attack how good a professional he was. Our CO was not as good as him. Ljega was well trained and we were regular guys and farmers”⁴⁰².

Aussi crucial qu'ait été Slobodan Medic pour les *Scorpions*, il n'a bien entendu pas agi seul. Tout comme Arkan, Medic a dû monter ses troupes et s'entourer pour mener ses actions à bien. Or, dans le cas des *Scorpions*, le pattern d'activation du réseau diffère de l'exemple des *Tigres*. Il semble certes s'expliquer par l'aura, le capital ou l'autorité dont faisait montre Medic, mais s'inscrit en grande part dans, et révèle également, l'importance des relations de clan, c'est-à-dire d'amitié et de la famille, dans la genèse de ce groupe. La section suivante dresse un portrait des *Scorpions*, en s'intéressant à leurs membres et aux patterns d'interactions qui les caractérisent.

5.2.2 Les *Scorpions* : les membres, leurs motivations et l'organisation intragroupe

Commençons par dresser un panorama du type de membres de cette unité en tâchant, tout comme pour les *Tigres*, d'identifier les motivations de ces individus à joindre ce groupe. Cette information provient essentiellement de deux sources. Premièrement, lors du procès de Slobodan Medic et al. par la chambre serbe, responsable de juger la participation de citoyens serbes aux crimes de guerre des années 90, de nombreux témoins et anciens membres de l'unité ont comparu. Les brèves biographies de chacun nous permettront de lever une partie du voile sur les raisons avouées, qui les ont poussés à s'engager dans cette unité. Mais aussi, les témoignages de Goran Stoparic et Dusko Kosanovic issus du documentaire *The Scorpions : A Home Movie* permettront

⁴⁰² *The Scorpions: A Home Movie* (2007), op. cit.

tout autant, et de façon inédite, de cerner leurs motivations et les déterminants de leur engagement. Avant tout, il est important de mentionner que l'unité des *Scorpions* se scindait en deux grands groupes : d'une part, on relève une majorité des membres qui restaient en Krajina et s'occupaient de la surveillance des champs de pétrole ; d'autre part avait été mise sur pied une section qui partait sur le « terrain », selon l'expression utilisée par les membres. En recoupant l'information entre les différentes sources à notre disposition, on peut affirmer solidement que, seuls Slobodan Medic, Pera Petrasevic, Alaksandar Medic, Alaksandar Vukov, Branislav Medic, Dusko Kosanovic ainsi que Goran Stoparic, ont été présents sur le terrain⁴⁰³. Cependant, les deux derniers n'ont pas participé aux tueries – bien qu'ils aient été condamnés pour leur présence durant celles-ci – et c'est en tant que témoins directes que leurs propos ont une grande valeur.

En premier lieu, qui sont les membres de cette unité et que faisaient-ils avant de la rejoindre ? On peut distinguer trois groupes. En fonction des données en notre possession, à l'exception d'un membre que l'on pourrait qualifier d'« homme ordinaire » au sens qu'en a donné Christopher R. Browning⁴⁰⁴, tous ont une expérience plus ou moins récente au sein des forces serbes. Seul Branislav Medic, alias « Zekan », alors chauffeur dans l'unité, était au moment de la rejoindre un mécanicien :

«Branislav Medić was the unit's driver. He also worked as a car mechanic because he could do motor vehicle repair. His sister was married to the unit's commander»⁴⁰⁵

Sur douze autres individus, il s'avère que les données permettent d'affirmer que huit d'entre eux avaient déjà une expérience au sein des forces armées ou policières serbes. Les témoins Slobodan Stojkovic, Srdan Manojlovic, Damir Hovan et Zeljko Delic ont

⁴⁰³ *The Prosecutor of the Tribunal Vs. Slobodan Medic et. al*, War Crimes Prosecutor's Office, Republic of Serbia, Case KTRZ, br. 3/05, Belgrade, 7 October 2005.

⁴⁰⁴ Browning, C. R. (1992), op. cit.

⁴⁰⁵ *Slobodan Medic et. al*, War Crimes Chamber, Belgrade District Court, Republic of Serbia, Case K.br. 6-05, retranscriptions d'audiences couvrant la période du 20 décembre 2005 au 5 juillet 2006, audience du 23 janvier 2006.

servi, au préalable, dans les forces armées serbes de Croatie. Quant à Branislav Vucenovic et Dusko Kosanovic, tous deux témoins à la barre, ils travaillaient au sein de forces de maintien de l'ordre, autrement dit, de la police serbe de Croatie. Enfin, deux des accusés, à savoir Pera Petrasevic ainsi qu'Aleksandar Vukov, ont servi au sein de la Garde Volontaire serbe, ou *Tigres*, avant d'entrer chez les *Scorpions*. Ces deux derniers auraient rejoint cette unité, suite à la dissolution de la bande armée d'Arkan⁴⁰⁶. Ils ne semblaient pas avoir exercé de fonction spécifique au sein des forces serbes auparavant, puisque Petrasevic était traiteur et Vukov fermier, faisant d'eux des exécutés irréguliers. Petrasevic, tout comme Milorad Momic, Slobodan Davidovic and Aleksandar Medic⁴⁰⁷ constitueront la garde rapprochée de Slobodan Medic. Un lecteur consciencieux relèvera qu'un nombre important de membres, pour lesquels nous disposons d'information, semblent tous avoir eu, au préalable, une expérience dans les forces armées, invalidant même l'idée de bandes armées constituées quasi exclusivement d'irréguliers. Relevons, malgré tout, que l'ensemble des individus, pour lequel le statut d'irrégulier est discutable, ont par contre tous été affiliés à l'armée serbe de Croatie, dont la création fut récente, puisqu'elle vit le jour en 1991. Qui plus est, et comme il a été montré ailleurs⁴⁰⁸, une très grande proportion de ses membres n'étaient que des volontaires serbes, qui n'avaient pas plus d'expérience que le service obligatoire, qu'ils avaient dû accomplir au sein de la JNA, comme tout citoyen masculin yougoslave. Aussi, si ces individus ne correspondent pas strictement à la définition d'irréguliers que nous avons formulée plus haut, il semble qu'ils ne soient pas non plus des soldats professionnels rompus aux techniques de la guerre. Précisons que quatre des cinq membres accusés des *Scorpions* étaient nés entre 1965 et 1969 et le cinquième, Vukov, né en 1973. Au moment des faits, ils ont donc entre 20 et 30 ans. La composition des membres des *Scorpions* varie en fonction des opérations auxquelles ils ont participé. Lors de la violence qui s'est produite à la

⁴⁰⁶ Certains documents prétendent que les *Tigres* ont été dissouts en 1996 (Stewart, 2007), alors qu'ici il semble que l'unité aurait été dissoute plus tôt puisque Petrasevic aurait rejoint les *Scorpions* en mars 1995, après la dissolution des *Tigres*. Quoi qu'il en soit, on peut émettre l'hypothèse que certains membres des *Tigres* auraient quitté le navire avant qu'il coule et profitent de leur curriculum d'exécuteur pour réintégrer au plus vite une autre structure d'accueil.

⁴⁰⁷ Aleksandar Medic est le seul des 5 accusés à avoir été condamné pour trafic en vertu du code criminel serbe avant sa participation aux *Scorpions*.

⁴⁰⁸ Milicevic, A. "Joining the War : Masculinity, Nationalism and War Participation in the Balkans War of Secession, 1991-1995". *Nationalities Papers*, 34(3): 265-288, 2006.

fin de 1994 dans la région de Velika Kladusa, dans l'est de la Bosnie et à la frontière de la Croatie, à laquelle les *Scorpions* ont été impliqués, on relève la présence de combattants musulmans à leurs côtés. Mais, selon le Bosnian Institute, il s'agit des hommes d'une figure notoire de la criminalité organisée, du nom de Fikret Abdic, qui souhaitait, avant tout, créer une zone autonome sous son contrôle à la frontière entre la Croatie et la Bosnie, mais sur territoire bosniaque, et où les trafics en tous genres devaient proliférer. Si cet exemple vient contrer l'idée de haines ethniques, qui pourtant semble justifier la présence de ces bandes armées et leur activité, tels que l'affirment certains⁴⁰⁹, la présence des *Scorpions* semble aussi s'expliquer par l'opportunité de profits accompagnant la situation⁴¹⁰.

Quant aux motivations de ces individus de rejoindre l'unité, dont la majorité s'est engagée dans les rangs avant qu'elle ne participe aux violences – du moins celles pour lesquelles nous disposons de documentation –, il semble qu'elles étaient avant tout d'ordre matériel⁴¹¹. C'est le cas notamment de Slobodan Stojkovic, Dusko Kosanovic, Damir Hovan et Zeljko Delic. La paie, provenant directement de la compagnie d'exploitation des champs de pétroles, était nettement plus élevée que dans les forces régulières : de deux cent-cinquante à six-cents Deutschemarks. Mais aussi, on trouve d'autres motivations, telles que celle avancée par Damir Hovan, selon laquelle il souhaitait avant tout éviter devoir servir dans l'armée régulière, et qu'une brève période sur le front de la guerre l'en exemptait selon le règlement. C'est pour cela qu'il a joint une unité armée, les *Scorpions*. Mais aussi, beaucoup ont joint les rangs, du fait qu'ils connaissaient déjà quelqu'un directement. C'est le cas notamment de Dusko Kosanovic, que Slobodan Medic aurait directement sollicité, tout comme il le fera, par la suite, avec Petar Dimitovic et Zeljko Delic. De l'ensemble des individus sur lesquels nous disposons de l'information, seul un, Goran Stoparic, parle de la

⁴⁰⁹ Kaplan, R. D., *Balkan Ghosts : A Journey Through History*. New York: Picador, 2005.

⁴¹⁰ Anastasijevic, D. (2005), op. cit.

⁴¹¹ C'est là différent que de dire que ces individus se sont engagés dans la violence pour des raisons matérielles.

violence, en tant que telle, et des raisons pour lesquelles il s'est engagé dans la guerre⁴¹². Elles ne renvoient pas directement au confort de sa personne :

"Back on television you could see Croatians raising the Croatian flag. Moslems, or if you will, Bosniaks raising the Bosnian flag. Macedonians theirs and Serbian theirs. And so I found myself where my flag was. [...] There was another reason why I went to fight; you know full well how the media presented it. You just enlist and go"⁴¹³.

À l'exception de la dernière phrase de cette citation, on retrouve un processus similaire à celui qui a guidé Radislav, Nenad et Ivan : la volonté de faire quelque chose pour son pays, ou du moins pour les Serbes vivant dans les autres républiques, bref, ne pas rester les bras croisés. Or, dans le cas de Radislav et Ivan, le combat n'a pas commencé initialement par l'inscription sur une liste et le départ immédiat. Mais, une fois sur le terrain, c'est une toute autre lecture que Goran Stoparic donne des membres qui composent les *Scorpions* :

"When the Serbian Radical Party sent volunteers, more often than not they didn't even ask to see their military records. They would assign a man to be a sharp-shooter or a scout even though he was only a cook when he did his military service. You just had to be a member of the Radical Party [...]. No one asks if you are a drug user, a psychopath, if you are getting psychiatric treatment. It turned out to be better if you were a kind of psychopath. You could say that being a criminal was good. It meant being braver, more courageous, that you would be a good fighter. Not all the volunteers were bad people. But when two bad ones turned up and then went back home and started talking, embroidering with how they killed and I don't know what else, the next to come were always guys of that sort. If it had been punished, it would have been suppressed"⁴¹⁴.

Et toujours en référence aux membres de cette unité, il ajoutera ailleurs :

"Flaky was the word during the war. One may have gone flaky (toké) because it was hard for him to watch you weirdoes. I've yet to see a weirdo go flaky;

⁴¹² Si les autres participants parlent de leur motivation à rejoindre l'unité, essentiellement matérielle, ils ne font aucune référence aux raisons pour lesquelles ils se sont engagés dans la violence qui, comme nous le verrons, sont davantage tributaires des dynamiques de groupes au sein de l'unité.

⁴¹³ *The Scorpions: A Home Movie* (2007) op. cit.

⁴¹⁴ Ibid.

it's always the normal person that goes flaky. When volunteers came, half of them were kinks, crazy, insane, none of them went flaky during the war. They were already insane when they joined up”⁴¹⁵.

Il semble alors que, contrairement aux mécanismes de régulation tels que nous les avons décrits au sein des *Tigres*, personne n'ait fait – ou n'a su faire – régner la discipline et c'est là, a priori, un point en faveur de la thèse du mécanisme remarquablement banal, défendue par John Mueller⁴¹⁶. Par contre, ce que les propos de Stoparic ci-dessus laissent entendre, c'est la présence d'un mécanisme de contagion, où il suffit que deux individus ayant participé à la violence rentrent et en parlent, pour que d'autres s'y joignent. Cette contagion semble être un mécanisme extrêmement fort et nous y reviendrons dans la section suivante, touchant aux modes d'échange et de régulation au sein de la bande. Mais pour l'heure, il nous faut aborder un dernier élément relatif à la composition des *Scorpions*, à savoir son organisation ou structure interne.

Nous le mentionnions ci-dessus, les *Scorpions*, bien qu'originellement en charge d'assurer la sécurité des champs de pétrole à Deletovci, un détachement d'hommes est parti à trois reprises sur le « terrain » et a activement participé au nettoyage de régions, dont la population était non-serbe. Premièrement, et selon l'acte d'accusation de cette affaire, l'ensemble du matériel de la compagnie, c'est-à-dire les armes, les uniformes, l'équipement mais aussi les salaires et tout autre besoin, étaient fournis par la *Nafina industrija Republike Srpske Krajine*, autrement dit la compagnie qui exploitait les champs de pétrole⁴¹⁷. À propos de la structure et de l'organisation des *Scorpions*, en tant que telle, et selon les informations que nous avons personnellement collectées lors des audiences du procès *Slobodan Metić et. al.*, il apparaît que, selon le témoin Branislav Vucenovic, le groupe se composait de cinq unités : 2 sections de combattants, une équipe de travailleurs (construction, intendance, logistique, plus

⁴¹⁵ *The Scorpions : A Home Movie* (2007) op. cit.

⁴¹⁶ Tel que par exemple dans Mueller, J. (2004), op. cit.

⁴¹⁷ *The Prosecutor of the Tribunal Vs. Slobodan Metić et. al.*, War Crimes Prosecutor's Office, Republic of Serbia, Case KTRZ, br. 3/05, Belgrade, 7 October 2005.

communément appelé le génie), une équipe de cuisine et enfin, des éclaireurs⁴¹⁸. Cependant, l'accusé Pera Petrasevic affirme, quant à lui, qu'il n'y avait que deux unités : l'une appelée le peloton de reconnaissance et l'autre dénommée le détachement de travail⁴¹⁹. Les informations tendent malgré tout à se recouper, puisqu'ultimement on distingue une unité de combat et/ou de terrain et une autre liée à l'intendance. Quant à l'exercice du commandement, une fois sur le terrain même des opérations, il ressort de la défense d'Aleksandar Vukov qu'il aurait été le commandant adjoint quand Slobodan Medic était absent ou devait rester à Deletovci, sur les champs de pétrole⁴²⁰. À ce titre, il disposait d'un pouvoir de décision et d'une autonomie importants dès lors que la liaison ne pouvait être établie entre lui et Slobodan Medic. Mais, selon l'audience du procès confrontant Slobodan Medic et Aleksandar Vukov, il semble qu'une certaine confusion demeure :

“During their confrontation, Medic and Vukov adhered to the statements they had made earlier: Medic reiterated that decisions were taken according to military seniority and that company commanders, their deputies, platoon commanders and others made decisions within the scope of their competence; Vukov for his part maintained that commander Medic took every decision himself and that his word was law in all matters of the unit's operation, life and work”⁴²¹.

Si la question du commandement au sein de l'unité même semble sujette à controverse, celle touchant à l'identité de ceux desquelles les *Scorpions* recevaient des ordres, est par contre relativement claire. Par exemple, alors que Slobodan Medic est questionné sur ce point par le Président de la Chambre Spéciale responsable de juger les crimes de guerre commis par les citoyens serbes, à Belgrade, il répond :

⁴¹⁸ Informations provenant de nos notes personnelles prise lors de l'audience du 13 mars 2006 de l'affaire Slobodan Metic et. al.

⁴¹⁹ *Slobodan Metic et. al*, War Crimes Chamber, Belgrade District Court, Republic of Serbia, Case K.br. 6-05, retranscriptions d'audiences couvrant la période du 20 décembre 2005 au 5 juillet 2006, audience du 21 décembre 2005.

⁴²⁰ *Slobodan Metic et. al*, War Crimes Chamber, Belgrade District Court, Republic of Serbia, Case K.br. 6-05, retranscriptions d'audiences couvrant la période du 20 décembre 2005 au 5 juillet 2006, audience du 21 décembre 2005, audience du 23 décembre 2005.

⁴²¹ *Slobodan Metic et. al*, War Crimes Chamber, Belgrade District Court, Republic of Serbia, Case K.br. 6-05, retranscriptions d'audiences couvrant la période du 20 décembre 2005 au 5 juillet 2006, audience du 21 décembre 2005, audience du 24 décembre 2005.

“You know, people said all kinds of things, that we were [part of] the Serbian [...] State Security, Vukovar Corps, I really don’t know. I’m deeply hurt when I read that it was a paramilitary unit. Try to judge for yourself whether one could have armed 550 men out of his pocket, how can I put it, to pay their wages and what not”⁴²².

Toujours sur la question des ressources, dont disposaient les *Scorpions*, et de la nature de leur provenance, le témoignage de Goran Stoparic est également révélateur :

“I knew the men, I knew that they were well equipped, I knew they had connections with Serbia. Otherwise, a unit of the Army of the Republic of Serb Krajina could not have had modern jeeps, NATO equipment, be better equipped than the military police corps that would have been inconceivable”⁴²³.

Certains indices, quant aux emblèmes figurant sur les tenues des membres de l’unité, tendent aussi à confirmer qu’elle agissait sous le commandement des autorités serbes et, dans ce cas précis, de la République de Serbie, comme le laissent entendre le témoignage de Srdan Manojlovic lors de son audience du 14 mars dans l’affaire Slobodan Medic et. al., suivi des propos de Dusko Kosanovic :

“In reply to a question by the injured parties’ legal representative, the witness [Srdan Manojlovic] said that the members of the *Scorpions* unit wore a tricolour emblem on their uniforms. Asked what the emblem stood for, the witness replied: ‘Why, that’s the emblem of the Republic of Serbia’”⁴²⁴.

“All I can say that when we were setting off for our third operation – Treskavica, we were told to replace our Scorpion emblem with the Serbian tricolour. We got new badges for our caps. It was the Serbian tricolour. Whether it was at somebody else’s order or at Boco’s, I really can’t say.

⁴²² *Slobodan Metic et. al*, War Crimes Chamber, Belgrade District Court, Republic of Serbia, Case K.br. 6-05, retranscriptions d’audiences couvrant la période du 20 décembre 2005 au 5 juillet 2006, audience du 21 décembre 2005, audience du 22 décembre 2005.

⁴²³ *The Scorpions: A Home Movie* (2007), op. cit.

⁴²⁴ *Slobodan Metic et. al*, War Crimes Chamber, Belgrade District Court, Republic of Serbia, Case K.br. 6-05, retranscriptions d’audiences couvrant la période du 20 décembre 2005 au 5 juillet 2006, audience du 21 décembre 2005, audience du 14 mars 2006. Ces informations sont également confirmées dans nos notes prises lors de cette audience à laquelle nous avons assisté.

Actually, it wasn't nice going around with the Scorpion emblem and without any Serbian national symbols"⁴²⁵.

C'est une marque de justification et de légitimation pour les membres de l'unité, qui vient rappeler la raison de leurs missions et de l'existence du groupe : la défense des intérêts serbes. Mais aussi, le témoignage de Tomislav Kovac, dans l'affaire *Slobodan Medic et al.*, qui était, jusqu'en septembre 1995, Ministre adjoint des affaires intérieures de la République serbe de Bosnie-Herzégovine et commandant de la police serbe de Bosnie, confirme que l'armée serbe de Croatie (RSK) a envoyé à Trnovo [lieu du massacre des six Musulmans] une unité composée de trois compagnies, dont une compagnie de police de Erdut, une compagnie des *Tigres* d'Arkan, alors affiliée à l'armée serbe de Bosnie (VRS) et, enfin, les *Scorpions* de Deletovic, alors incorporés à l'armée serbe de Croatie (RSK). Deux éléments importants méritent notre attention dans ce témoignage. Premièrement, l'ensemble de ces trois unités agissait sous un commandement commun, à la tête duquel se trouvait Vasije Mijovic. Deuxièmement, et surtout, il ajoute qu'aucune de ces unités n'était paramilitaire – de simples milices armées – puisqu'à ce moment, il n'était pas possible [légalement], pour de telles formations, d'entrer sur le sol de la République serbe de Bosnie-Herzégovine.

"[A unit] could have come only as a unit belonging to the Ministry of Defence or Army, or to a defence headquarters, to the Army of the RSK, Serbia, other parts, other countries, whatever"⁴²⁶.

Enfin, la confrontation entre Tomislav Kovac et Slobodan Medic ouvre une fenêtre sur les modes de commandement, une fois sur le terrain des opérations, où il semble que ladite « chaîne » était passablement morcelée, tendant ainsi à renforcer l'autonomie des acteurs, au fur et à mesure que l'on s'approche du terrain :

⁴²⁵ *The Scorpions: A Home Movie* (2007), op. cit. Kosanovic ajoutera: "These here are our flags. This is the Scorpion's flag on which "Boco's Squad" is inscribed. Generally, our insignia was a scorpion, embroiled on our flags, hats and uniform sleeves".

⁴²⁶ *Slobodan Medic et al.*, War Crimes Chamber, Belgrade District Court, Republic of Serbia, Case K.br. 6-05, retranscriptions d'audiences couvrant la période du 20 décembre 2005 au 5 juillet 2006, audience du 21 décembre 2005., audience du 2 décembre 2005.

As to why the *Scorpions* commander [Slobodan Medic] took no orders from Vasilije Mijovic [cité ci-dessus], the witness [Tomislav Kovac] said there was a practice at the front for orders to be given by the line commanders; consequently, in the front sector manned by the *Scorpions* orders were issued by the line commander Goran Sehovac, who was in charge of the Sarajevo Security Centre Special Police Units. Slobodan Medic agreed to this”⁴²⁷.

Selon l’acte d’accusation de l’affaire *Slobodan Medic et al.*, il est précisé que les *Scorpions* ont, une fois les Accords de Erdut signés, été affiliés à l’Armée Serbe de Bosnie (VRS) et intégrés en tant que groupe dans son organigramme et ses opérations sur le terrain⁴²⁸. C’est une information corroborée par le témoignage de Goran Stoparic :

“This is where I saw general Mladic for the first time. He gave us a speech. He said we were going to advance five hundred yards in an hour, and that he didn’t give a damn even about households pets all the way to Livno, but that we were to watch out for civilians in Livno itself. I realized he wasn’t interested in taking prisoners or in civilians since he had said he didn’t care even about pets. We probably had free rein to kill everyone”⁴²⁹.

Livno se situe à l’est de la Bosnie-Herzégovine, proche de la frontière avec la Croatie, qui plus est la région à majorité serbe du pays. Ce court passage révèle un aspect déterminant du fonctionnement et du mode de régulation au sein des troupes d’exécuteurs. Rappelons-nous le principe d’anticipation de la volonté des supérieurs, décrit par Ian Kershaw, dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale⁴³⁰. Ici, l’objectif ultime de Mladic est clair, mais les moyens d’y parvenir demeurent définis en termes généraux, qui laissent une grande place à l’interprétation et qui, manifestement, cadrent en plein avec la politique d’épuration ethnique, puisque Goran Stoparic, qui n’est pourtant pas des moins réfléchis, comprend que cela signifie le massacre des civils. Mais, la compréhension de cet événement et de ce passage, nécessite quelques considérations sur le charisme de Mladic. L’ancien chef de

⁴²⁷ *Slobodan Metić et. al*, War Crimes Chamber, Belgrade District Court, Republic of Serbia, Case K.br. 6-05, retranscriptions d’audiences couvrant la période du 20 décembre 2005 au 5 juillet 2006, audience du 21 décembre 2005, audience du 2 décembre 2005.

⁴²⁸ *The Prosecutor of the Tribunal Vs. Slobodan Metić et. al*, War Crimes Prosecutor’s Office, Republic of Serbia, Case KTRZ, br. 3/05, Belgrade, 7 October 2005.

⁴²⁹ *The Scorpions : A Home Movie* (2007), op. cit.

⁴³⁰ Kershaw, I. (1998), op. cit.

l'Armée Serbe de Bosnie, et toujours fugitif à ce jour, exerçait un prestige incontestable parmi les soldats serbes et son ascétisme, sa discipline, son absence de peur des zones de combat et son rejet de toute participation aux trafics illégaux, lui ont conféré une aura d'homme incorruptible. Il n'avait pas peur de l'ennemi et sa brutalité, son arrogance et sa propre conviction de son génie militaire n'avaient d'égal que son mépris pour les représentants internationaux, y compris les militaires et les journalistes. Aux yeux de beaucoup de Serbes, il passait donc pour un protecteur et, à ce titre, était probablement l'une des personnes les plus respectées de la communauté serbe, mais aussi crainte par les autres populations. Il était souvent comparé, dans la presse, au Prince Lazare Hrebljanovic, qui combattit contre les Turcs en 1389, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. À ce titre, Mladic était l'exemple même du guerrier céleste⁴³¹. C'est donc dans la relation entre les troupes et le charisme de Mladic, qu'un rapport de forces du type « *inciter, susciter, combiner...* »⁴³² se déploie, ce qui provoque un mouvement d'anticipation de la volonté du chef militaire, provoquant une violence qui s'émancipe, du moins telle qu'elle s'exprime sur le terrain, de tout cadre juridico-institutionnel. Enfin, pour revenir et terminer sur la question du lien caractérisant l'État et les *Scorpions* – via les institutions armées – il s'avère, selon certaines sources, que non seulement ceux, parmi les *Scorpions*, qui ont joint les forces régulières, après les guerres, ont vu leur temps, au sein de cette bande armée, compter comme ancienneté en tant qu'employés au service de l'État, mais aussi, et parmi ceux qui ont été blessés, il s'avère que leurs frais médicaux ont entièrement été couverts par l'État serbe⁴³³. Passons désormais aux dynamiques internes de l'unité et aux relations caractérisant ses membres.

5.2.3. *Patterns d'échanges et de régulation au sein de la bande armée*

Nous mentionnions ci-dessus un phénomène de contagion, par lequel les membres au sein de l'unité s'influençaient les uns les autres, où dès lors qu'un « mauvais type »,

⁴³¹ Ces informations sont essentiellement issues de Drakulic, S. *They Would Not Hurt a Fly: War Criminals on Trial in The Hague*. London, UK: Penguin, 2004 et lus précisément du chapitre 11 "Punished by the Gods", pp. 154-175.

⁴³² Selon la terminologie propre à Michel Foucault et telle que citée dans Deleuze, G. (1986), op. cit. p.36.

⁴³³ Tel que nous l'avons relevé lors des audiences de l'affaire *Slobodan Medic et al.* auxquelles nous avons assisté.

un bad guy, faisait son apparition dans le groupe, il était fort à parier qu'il influence les autres et que ceux-ci finissent par adopter un comportement extrême à leur tour. C'est un phénomène abondamment traité et couvert, sur lequel nous ne reviendrons pas ici⁴³⁴. Ce qui nous intéresse par contre, c'est comment, au sein de l'unité même et entre ces individus, ils sont parvenus à s'entraîner les uns les autres à participer, c'est-à-dire à déclencher même la pratique de la violence. Encore une fois, Goran Stoparic nous fournit un indice :

“Later on [the participation in violence] became like some kind of drug, and a man can't get himself unhooked. Even when you decide not to go to a combat zone, a friend calls and you tell him you are not going. Then he calls another five and, willy – nilly, you always go”⁴³⁵.

La contagion est essentiellement liée au phénomène de contrainte et de pression du groupe, tel que nous le verrons dans le chapitre suivant traitant spécifiquement de la relation des membres de bandes armées – essentiellement Radislav, Nenan, Ivan et Janko – avec leur communauté. Mais, un élément crucial, comme il ressort du cas des *Scorpions* et qui diffère de l'exemple des *Tigres*, tient aux patterns d'interaction et, ultimement, de régulation interne du groupe. Si la discipline au sein des *Tigres* semble en assurer le fonctionnement et le contrôle par leur leader, le cas des *Scorpions*, quant à lui, met en exergue un phénomène tout à fait intéressant, qui touche à l'importance des liens, au sein du *clan*, dans les échanges et la régulation des activités du groupe. Rappelons-nous, les *Tigres* se composent essentiellement de hooligans et d'individus provenant du milieu du crime. S'il est fort à parier que nombre d'entre eux se connaissent avant de joindre l'unité, c'est essentiellement dû aux activités qu'ils menaient auparavant : le soutien d'une équipe de sport, le trafic, ou encore l'exercice de la violence etc. Dans le cas des *Scorpions*, ce n'est pas tant les activités antérieures qui unissent ces individus, que la nature ou l'essence même de ces liens. La majorité des membres des *Scorpions* vient du même village et se connaît depuis longtemps, tel qu'il apparaît dans un passage issu du documentaire, désormais familier, *The*

⁴³⁴ À cet égard, nous renvoyons aux travaux de : Asch, S. (1951), op. cit. ; Tajfel, H. (1981), op. cit. ; Zimbardo, P., « Pathology of Imprisonment ». *Society*, 6, 1972 ; Zimbardo, P. (2007), op. cit.

⁴³⁵ *The Scorpions: A Home Movie* (2007), op. cit.

Scorpions : A Home Movie. À un moment donné, l'un des deux ex-membres, Dusko Kosanovic commente, à la caméra, des images qu'il visionne sur un écran et qu'il a lui-même filmées. Il s'agit d'une scène, au cours de laquelle, les membres des *Scorpions*, les uns après les autres, défilent devant un prêtre orthodoxe pour y recevoir le sacrement. À ce moment là, Kosanovic poursuit :

"This one here is company's first commander, Boco's [Slobodan Medic] *brother* Guljo [Aleksandar Medic]. This is his deputy, *my cousin* Zoran Rakic. This is *my buddy* Slobodan Davidovic, who was charged and convicted of a crime in Croatia. This one of the commanders of the Scouts Platoon. This is Srecko, a young guy who was killed at the end, when the *Scorpions* fell apart. This is Pera Petrasevic, who was charged with murder in Trnovo, and this is Branislav Medic who was charged with the same in Treskavica. This is a *school mate* of ours. This is *my cousin* Zlatko. This is *my cousin* Momic who has also been indicted. This is *my cousin* Sico. This, in fact, was the strength of the *Scorpions*, all *the family ties*. This is Goran Stoparic [l'autre type du documentaire]. We all had *family ties* and were *old friends from school*"⁴³⁶.

Ces liens étaient souvent renforcés par des cérémonies religieuses, précédant chaque sortie sur le terrain, tel que le laissent entendre les propos de Goran Stoparic :

"From the time we moved out from Deletovci, Boco would always ask for a priest to come. So we would form up in ranks and the camera would start filming..."⁴³⁷.

Mais surtout, dans le passage mentionné par Kosanovic, ci-dessus, il ressort que l'unité comportait au moins 5 cousins de la même famille, Kosanovic inclus, deux frères, Slobodan et Aleksandar Medic, mais aussi des amis proches et de longue date, des amis d'école. Qui plus est, relevons l'insistance de Dusko Kosanovic sur le fait que, ce qui faisait la force de cette unité, était avant tout les liens familiaux. Ces liens de famille et d'amitié proche sont précisément ce qui donne sa substance à la notion de *clan*. Avant même toute activité, qu'il s'agisse du soutien d'une équipe ou du trafic de drogue, ces individus sont liés par une histoire, un passé, une famille, un lieu.

⁴³⁶ *The Scorpions : A Home Movie* (2007), op. cit.

⁴³⁷ Ibid.

L'importance de l'ancienneté au sein du groupe ressort dans l'incident suivant, conté par Dusko Kosanovic :

"One night we were in our room – me, Boco, Momic, Aco, Srdjan and Slobodan Davidovic. We were talking about some boyhood stuff, our friendship. At one point, somebody mentioned Miroslav Cavic, a friend of mine, Boco's and Momic's. Boco had started putting Miroslav down, and I came out against it, defending him. He was probably mad at me for standing up to him. Petro Petrasevic, who was not in our boyhood gang, was also there. He too was mad at me for answering back to him, and he being the commander. In fact, I looked upon him more as a friend than as a commander and didn't give him much importance as an officer because I had joined up before him and, while he was going about his own business, I was defending my village. He was still mad the next morning and told me it would be best if I went back to the Djeletovac base. I, of course, said it was no problem; that I would go back, that he could be as mad as he wanted [...]"⁴³⁸

Dès lors, le grade ne compte pas tant que la relation d'amitié qui précède les événements, dans lesquels ils sont impliqués. Enfin, l'ultime illustration des liens du clan, qui incontestablement représente un des moments forts du documentaire, est à nouveau liée à Dusko Kosanovic, quand il montre une photographie à la caméra, sur laquelle on y voit un groupe de jeunes garçons, des adolescents et qu'il commente simultanément :

"This is a picture from when we were at the eight grade. We were on a field trip to Belgrade. This is the CO, Slobodan "Boco" Medic, he was a cool cat in his salad days. This is me, and this is our pal, Petar Mitrovic, the deputy platoon commander, and here you can see Slobodan Stojkovic, the "Bulgar". I left him with my camera on Mt. Treskavica, when I left the unit"⁴³⁹

Dès lors les patterns d'échange au sein du groupe se tissent d'une maille extrêmement serrée et plus fine que dans le cas des *Tigres*, dont les membres ne partagent certainement pas ce degré de familiarité et de complicité entre eux. C'est alors que

⁴³⁸ *The Scorpions: A Home Movie* (2007), op. cit.

⁴³⁹ *The Scorpions: A Home Movie* (2007), op. cit. D'un point de vue technique l'effet de cette révélation est d'autant plus fort dans le documentaire que l'image suivante montre une colonne de prisonniers entourés de six hommes en armes sur chacun desquels l'image marque une pause et dont l'identité apparaît : Aleksandar Medic – Zara ; Slobodan Davidovic – Bodo ; Branislav Medic – Zekan ; Milorad Momic ; Djole Siptar et enfin ; Pero Petrasevic.

l'on comprend mieux la citation de Goran Stoparic, en début de cette section, sur le fait que, de toute façon, dès lors qu'un des amis avait participé à la violence et tâchait de convaincre ses collègues de l'accompagner, tôt ou tard, d'autres finissaient par le rejoindre. Le groupe – d'autant plus quand les liens sont aussi forts et quasi organiques – est incontestablement une source majeure de constitution d'identité des individus ; outre le fait que la responsabilité de l'individu s'y dissolvait, comme de nombreuses recherches l'ont montré, il participe au maintien de l'équilibre de l'individu dans un environnement en changement constant et, ainsi, confère un cadre à l'acteur pour interpréter et donner sens à ces événements. Ce clan fournit des références et, comme le prétend Harald Welzer :

« Ces références positives et négatives permettent à l'individu de ne pas rester seul avec ses idées et avec ce qu'on lui demande, mais de trouver sa place. Et c'est cette possibilité donnée à l'individu de se situer moralement et socialement dans le groupe qui assure l'efficacité meurtrière de ce dernier »⁴⁴⁰.

Se soustraire du groupe, en refusant de participer à ces actions, entraînait des conséquences importantes pour l'individu, dont l'ostracisme, et, en conséquence, des effets identitaires, que très peu étaient prêts ou capables d'assumer. Nous reviendrons plus systématiquement sur les effets de groupe, et de contrainte qui l'accompagnent, en nous basant sur le matériel issu de la relation qu'entretiennent Radislav, Nenad, Ivan et Janko avec leur communauté, dans le chapitre suivant. Pour terminer, contrairement aux *Tigres*, qui, finalement, constituent une bande armée montée de toute pièce, les *Scorpions* ne sont qu'une configuration temporaire ponctuelle et transitoire d'un clan qui existe depuis beaucoup plus de temps. Si Arkan avait besoin de terroriser ses hommes et de les discipliner pour les contrôler, et à aucun moment ne perdre le contrôle sur eux, les relations de clan constituaient, dans le cas des *Scorpions*, le principal mode de régulation des échanges et, ainsi, de la survie de cette unité. Avant de conclure ce chapitre, il nous faut revenir sur quelques éléments importants du mode opératoire de la violence infligée par les *Scorpions*.

⁴⁴⁰ Welzer, H. (2007), op. cit. p. 172.

5.2.4 Participation et mode opératoire

Nous l'avons mentionné ci-dessus, les *Scorpions* ont participé aux pratiques de nettoyage ethnique en Croatie, mais surtout en Bosnie-Herzégovine. C'est principalement la manière, ou le mode opératoire, qu'ils ont employé dans le nettoyage ethnique, qu'il nous faut aborder dans cette section. Tel qu'il ressort de l'acte d'accusation de l'affaire *Slobodan Medic et. al.*, les *Scorpions* ont notamment contribué à la violence, en trois sites différents, en Bosnie-Herzégovine : Velika Kladusa et Bihac, qui sont des villes voisines dans le nord-ouest du pays, à la frontière avec la Croatie, ainsi que dans la région de Trnovo, à quelques kilomètres au sud de Sarajevo. Remarquons que c'est précisément dans cette région, dans un luxueux complexe hôtelier de Mt Jahorina, que cette unité avait installé son quartier général⁴⁴¹. C'est aussi dans la région de Trnovo que les événements qui vont faire l'objet de ce qui suit se sont produits, en juillet 1995, à savoir, l'exécution de six civils hommes musulmans : *Safet Fejzic* (né en 1978) ; *Dino Salihovic* (né en 1979) ; *Juso Delic* (né en 1970) ; *Sidik Salkic* (né en 1959) ; *Azmir Alispahic* (né en 1978) et *Smail Ibrahimovic* (né en 1960). La bande vidéo de cet assassinat par les cinq accusés, alors filmé par Slobodan Stojkovic sur ordre de Slobodan Medic, a non seulement déclenché l'enquête et permis de faire la vérité sur la disparition de ces six individus, mais a aussi révélé l'existence de cette bande armée et son implication dans le nettoyage ethnique⁴⁴².

Tâchons de reconstruire la suite des événements, tels qu'ils se sont produits. À moins qu'il n'y soit fait référence, l'ensemble des informations ci-dessous proviennent des retranscriptions d'audiences, des interrogatoires et contre-interrogatoires, ainsi qu'à des confrontations de témoins et des accusés aux procès *Slobodan Metic et al.*⁴⁴³, mais

⁴⁴¹ *The Prosecutor of the Tribunal Vs. Slobodan Metic et. al.*, War Crimes Prosecutor's Office, Republic of Serbia, Case KTRZ, br. 3/05, Belgrade, 7 October 2005.

⁴⁴² Slobodan Stojanovic aurait remis la bande vidéo à Dusko Kosanovic, alors principal responsable de documenter les actions des *Scorpions*. En 2003 a eu lieu le procès d'anciens membres des *Scorpions* pour des massacres qui se sont produits à Pandujevo, au Kosovo. C'est cet événement qui aurait poussé Dusko Kosanovic à livrer lesdites images à Natasa Kandic, militante des Droits de l'Homme et directrice du Humanitarian Law Center, à Belgrade. C'est par son intermédiaire que nous avons pu assister aux audiences des *Scorpions* et ainsi prendre connaissance de cette unité et de ses actions.

⁴⁴³ *Slobodan Metic et. al.*, War Crimes Chamber, Belgrade District Court, Republic of Serbia, Case K.br. 6-05, retranscriptions d'audiences couvrant la période du 20 décembre 2005 au 5 juillet 2006.

aussi des retranscriptions du documentaire *The Scorpions: A Home Movie*, dont l'ensemble des retranscriptions figure en annexe III. Nous ne précisons que la date de l'audience.

En ce jour du 16 ou 17 juillet 1995, Branislav Medic est au volant de son camion, sur le chemin de Trnovo, pour aller chercher l'approvisionnement du quartier général de Jahorina, quand deux camions de l'Armée Serbe de Bosnie (VRS), dont l'un occupé par un lieutenant-colonel, le stoppent et ses occupants lui demandent où ils peuvent trouver l'unité arrivée de Krajina – les *Scorpions*. Branislav Medic leur ouvre le chemin et les conduit à Jahorina. Ce n'est qu'une fois arrivé au camp, que le lieutenant-colonel lui indique qu'il a six prisonniers [tels qu'identifiés ci-dessus], qu'il doit transférer dans le camion de Medic. Une fois le transfert accompli, le lieutenant-colonel est entré dans le post de commandement et, quelques minutes après, Slobodan Medic, Pera Petrusevic, Slobodan Davidovic et Milorad Tomic sont sortis et ont donné l'ordre à Branislav Medic d'emmener les prisonniers dans la montagne, dans un endroit proche des lignes de front, où leur exécution pouvait être menée en secret, et surtout, laisser croire à des blessures de guerre. Ils sont ensuite montés dans le camion⁴⁴⁴. Mais, lorsque le Président de la Chambre relève le caractère illogique que Medic exécute alors les ordres provenant d'un lieutenant-colonel de la VRS, qu'il ne connaissait pas, et qui n'était pas leur officier supérieur, l'accusé affirme :

“You see, I'm trying to explain things to you, but there are things I can't remember for the life of me, I just can't. As to the officer, our commander Slobodan Medic wasn't there at that moment, they arrived, a lieutenant-colonel or colonel, that was a high rank as far as we were all concerned, we respected their orders as we were under their command, we'd gone to their parts to fight for them, for their needs, so we all of us considered that we ought to respect their orders”⁴⁴⁵.

Ce matin là, Goran Stoparic était dans la cour, quand le camion est revenu, accompagné des deux autres véhicules qui, pour lui, étaient plutôt associés au service de sécurité serbe de Bosnie, plutôt qu'à la VRS :

⁴⁴⁴ Il s'agit de l'audience du 23 décembre.

⁴⁴⁵ Audience du 23 janvier 2006.

“When we got there, I had some coffee, asked the commander [Slobodan Medic] to brief me on the situation, got what I needed and was just about to set off. Suddenly, a bus pulled up, with police plate 606, I still remember the number. It was one of those buses that have TV sets inside, and it was escorted by a few guys from the Doboj Security Center. The bus was full of people. Shouting, the SC guys opened the door and began dragging people out. Boco [Slobodan Medic] came and asked: “What is this? Who are these people?” One of the guys answered that they were prisoners from Srebrenica. The order came, he said ‘cause the killing started on the spot, all in one heap. Then, he said, the order came to space out the prisoners and then kill them... “So what is this here?” [asked Slobodan Medic] “Well, your slice of the cake”, [the SC guy] said, turned on the ignition of their jeep and bus drove off. They probably unloaded groups of people from the bus in several different places on the way. I heard Boco say [...] to put them in a nearby cottage. Then he thought about what to do and said to take them up the mountain, I heard him say to bring them up to the men – to us – and liquidate them there. Then he called the cameraman, the Bulgar [Slobodan Stojkovic], to come – he was the *Scorpions*’ cameraman and filmed everything all the time”⁴⁴⁶.

C’est là une version corroborée par Slobodan Stojkovic⁴⁴⁷ ainsi que Pera Petrasevic, qui confirme l’ordre donné par Slobodan Medic de monter dans le camion et d’exécuter les prisonniers. Petrasevic reconnaît avoir été présent durant ces événements et y avoir participé activement, comme le laisse entendre son témoignage :

“The accused [Petrasevic] admitted that he gave the order to proceed after Branislav Medic returned with the battery [for the camera]. He also admitted that he chose the place for the execution – the yard of an abandoned house. He also admitted that he was the first to order a prisoner to step forward and then shoot him in the back and kill him. As to how the other prisoners were executed, the accused said that [Slobodan] Davidovic shot the last two in the head as well to make certain; regarding the rest, he said he did not remember because he was in a state of shock, because several rifles were being fired at once, and because much time had elapsed since. He said that the two members

⁴⁴⁶ *The Scorpions: A Home Movie* (2007), op. cit.

⁴⁴⁷ Audiences des 23-24 février. Stojkovic déclarera que : “as the commander gave him the order to go and take pictures Pera Petrašević, Milorad Momić, Branislav Medić, Slobodan Davidović and Aleksandar Medić were standing next to him. Slobodan Medić turned to them and said: ‘Come on, no more palaver, let’s go and get the mission done.’ The commander having given his orders, everybody drove off in the lorry carrying the prisoners, with Branislav Medić at the wheel. Stojković sat in the cabin next to Branislav, who told him as they set out that they were carrying prisoners from Srebrenica whom they were to liquidate”.

of the Reconnaissance Platoon who had arrived with [Aleksandar] Vukov were present at the execution and that [Slobodan] Stojković was filming all the time”⁴⁴⁸

Mais le témoignage de Slobodan Stojkovic, l’homme derrière la caméra, permet de compléter le récit des événements :

“The witness [Slobodan Stojkovic] observed that [Aleksandar] Vukov and [Pera] Petrasevic conversed rather quietly. He recorded their meeting with the camera. [Aleksandar] Vukov went away as soon as the lorry returned, but his two soldiers stayed. As to the part these two played, the witness said that after the first four prisoners were killed, they untied the hands of the remaining two so that they could drag the bodies into a summer cottage close by, where they too were shot. The witness [Slobodan Stojkovic] described the execution itself in nearly identical terms as [Pera] Petrasevic and said that he had filmed the whole proceeding. The witness said that while Branislav Medić was away with the lorry, Aleksandar Medic asked one of the prisoners as they lay beside the road, ‘Ever had a screw?’ The youth replied that he had not, whereupon Aleksandar said, ‘Well, you’re not going to have one ever’”⁴⁴⁹

L’ensemble de l’exécution de ces six civils musulmans apparaît dans le documentaire *The Scorpions : A Home Movie*, produit par Nataša Kandic et le *Humanitarian Law Center*, à Belgrade⁴⁵⁰. Les images sont extrêmement dures, puisque, non seulement on y voit les exécutions à la mitraillette, mais aussi l’attitude in vivo de ceux qui les perpètrent. Plus exactement, et outre l’insistance des exécuteurs afin que leurs actions soient filmées et documentées, les prisonniers y sont constamment insultés, matés et humiliés, ce qui, incontestablement, provoque l’amusement des exécuteurs. Par exemple, on entend les miliciens s’adresser aux prisonniers de la manière suivante :

Exécuteur 1 ⁴⁵¹ :	-Turn your head toward...
Exécuteur 1:	-That’s right, prostrate yourself in prayer, motherfuckers!
	- [...]

⁴⁴⁸ Audience du 21 décembre 2005.

⁴⁴⁹ Audiences des 23-24 février 2006.

⁴⁵⁰ Ce documentaire est accessible sur *You Tube* à l’adresse suivante :

http://www.youtube.com/watch?v=_uUtG7y5NZQ&feature=related, consultée le 19 août 2008.

⁴⁵¹ Il est difficile à l’image de faire correspondre les voix aux individus et ce d’autant plus que la caméra est la plupart du temps fixée sur les exécutions et les corps inertes. Il ne s’agit ici que d’un moyen de distinguer qu’il s’agit d’un dialogue entre deux personnes distinctes.

Exécuteur 1: -You didn't hesitate when you slaughtered Serbs, fuck you.

L'action contraste avec l'attitude de ces hommes armés, pour qui l'ensemble de la scène n'est que partie de jeu ; les êtres humains qu'ils abattent n'étaient finalement que de la vermine à exterminer.

Exécuteur 1: -Fucking hell !
 Exécuteur 2: -Let me try this one, what... wait old man!
 Exécuteur 1: -You missed!
 Exécuteur 2: -The hell I missed!
 Exécuteur 1: -Well, you did.
 Exécuteur 2: -What are you looking at? [en s'adressant à une des victimes]
 Exécuteur 2: -Pull him over, go...
 Exécuteur 2: -Hurry it up over there [s'adressant aux deux hommes qui doivent porter les corps].
 Exécuteur 1 : -So close, yet so far. [se moquant manifestement de son collègue]
 Exécuteur 2: -What? You don't like it? [s'adressant à une des deux hommes encore en vie]

À voir ces images, et la façon dont ils semblent considérer leurs actes, il s'agit là d'un exploit qu'ils accomplissent. Le caméraman, Slobodan Stojkovic, est constamment sollicité, on lui demande s'il a bien filmé l'exécution et si les gestes apparaissent bien dans les images. Tel que l'a relevé Harald Welzer dans d'autres contextes de tueries, du fait que ces individus veulent être filmés – tout comme les bourreaux nazis décrivaient leurs actions quotidiennes de tueries dans les lettres qu'ils envoient à leurs petites amies, restées en dehors des zones de massacres – il est manifeste que ces exécuteurs se trouvent, depuis quelques temps, dans un cadre de violence incommunicable pour qui n'y participe pas. Ces images, et ce souhait de passer à la postérité, témoignent avec quelle rapidité la perspective des protagonistes, et leur appréciation de ce qui nécessite d'être enregistré – symptôme de leur cadre de référence – se sont déplacés. L'ensemble de cette scène relève à quel point les acteurs interprètent et apprécient les actions de ceux qui les entourent, le contexte global et ce qu'on attend d'eux, afin d'y définir une position personnelle, adaptée à la situation. Être filmé, dans la commission d'un crime de guerre, semble a priori contre-indiqué.

Mais, dès lors que c'est un « film » que l'on fait entre amis, tel qu'il semble ressortir des propos des individus, il est question d'un jeu de rôle et d'une nécessité de « jouer le jeu ». C'est ce qui leur permet de gérer une situation peu claire et surtout déstabilisante, selon le propos d'Harald Welzer. Ces images prouvent également, qu'au moment où elles ont été prises, et tout comme celles qui l'ont été par la jeune Sabrina Harman, de la police militaire de l'armée américaine, par qui le scandale des mauvais traitements infligés aux prisonniers de la prison d'Abu Ghraib par les forces américaines, a éclaté en 2004, leurs auteurs étaient convaincus qu'ils n'avaient rien à cacher. Qu'il s'agisse d'Abu Graib ou des *Scorpions*, c'est par ces images mêmes que leurs auteurs ont été appréhendés et traduits en justice⁴⁵².

L'ensemble de cette exécution, à la fois décrite par les témoignages des protagonistes lors de leur procès, mais aussi par les images et la retranscription qu'on en a faite, sont sidérantes à plusieurs égards. Premièrement, et malgré le fait qu'elle se déroule dans un contexte général de nettoyage ethnique, cette exécution n'était pas prévue à l'avance puisque, même Slobodan Medic ne s'attendait pas à voir arriver les soldats de la VRS ou représentants des services de sécurité, selon les versions que l'on a présentées ci-dessus. Il s'agit d'un « paquet »⁴⁵³ dont il faut s'occuper ; il semble ne faire aucun doute que, dès le départ, ces civils doivent être éliminés, ce qui n'est pas remis en question par le groupe, puisque personne n'élève la moindre objection contre le sort réservé à ces six hommes, y compris pour Goran Stoparic qui, pourtant, laisse entendre qu'il portait un regard critique sur les événements. Cette scène est sidérante dans son déploiement, ou déroulement, en tant que tel. Contrairement aux descriptions de ce type d'exécutions, que l'on peut trouver chez Christopher R. Browning, Harald Welzer ou même Jean Hatzfeld⁴⁵⁴ dans le cas du Rwanda, à aucun moment les hommes des *Scorpions* ne montrent quelque malaise que ce soit. Au contraire, les événements les amusent et, si certains pourraient avancer qu'il s'agirait d'une diversion, nous prétendons que le souci tout particulier pris pour que l'ensemble de

⁴⁵² Gourevicth, P. & Morris, E. "The Woman Behind the Camera at Abu Ghraib". *The New Yorker*, 24th March 2008, pp. 44-56.

⁴⁵³ C'est là le terme utilisé par Slobodan Medic à plusieurs reprises dans le documentaire en question.

⁴⁵⁴ Browning, C., R. (1992), op. cit. ; Hatzfeld, J. (2003), op. cit. ; Welzer, H. (2007), op. cit.

l'événement soit documenté, et passe à la postérité, infirme immédiatement la volonté de se dissocier de ce qui se passe, de ce dont ils sont les protagonistes centraux. L'attitude d'amusement, affichée par les exécuteurs, contrastant avec les actions qu'ils commettent, tend à penser que le « doubling », tel qu'élaboré par Robert Jay Lifton⁴⁵⁵ et que nous avons présenté plus haut, ne semble pas tant « opposer » deux parties d'un même homme, en deux moments différents – le médecin qui expérimente la journée sur les détenus juifs versus le père de famille le soir –, mais bien *simultanément* : ces individus massacrent et sont soucieux de leur image et de l'exploit qu'ils cherchent à documenter. Mais, si Robert Jay Lifton parle de « doubling », la notion de *déni d'implication* de Stanley Cohen⁴⁵⁶ nous semble mieux rendre compte de cet événement, où la violence, et la conséquence des gestes de ces individus, sont paradoxalement niées en même temps qu'elles se déploient. En effet, il ne s'agit pas tant d'un massacre pour ces protagonistes, plutôt qu'un jeu de rôles devant une caméra, et ainsi, une manière d'immortaliser ses gestes. Après tout, un des exécuteurs ne demande-t-il pas à Slobodan Stojkovic : « *Like in the movie "Walter defends Sarajevo", is that the movie you are making, Bulgar?* ». En un sens, si le processus par lequel Adolf Eichmann a contribué en tant que fonctionnaire à la mise à mort de centaines de milliers de Juifs est banal, selon le concept analytique que développe Hannah Arendt, dans ce cas, la banalité du mal s'exprime sous une autre forme, qui est celle du déni d'implication et qui caractérise ces exécuteurs : on supprime la vie de civils tout en documentant cette action dans l'espoir de partager cet événement, qui plus est, élevé au rang d'exploit de guerre.

5.4 Les *Tigres*, les *Scorpions* et la violence : retour sur la collusion avec l'État

Le pattern de participation des *Tigres* et des *Scorpions* à la violence de masse, tel que mis en évidence dans ce chapitre, diffère grandement du principe de radicalisation émergente, qui sous-tend le concours des *Radislavcevi* à la violence de masse. Rappelons-le, ce pattern renvoie au principe selon lequel leur participation active au

⁴⁵⁵ Lifton, R., J. (19986), op. cit.

⁴⁵⁶ Cohen, S. (2001), op. cit.

nettoyage ethnique résulte avant tout d'une succession de séquences, de points de basculement et de décisions isolées qui, graduellement, ont mené ces trois individus à perpétrer des actes de violence sans pour autant qu'ils n'aient prémédité initialement d'éliminer, en tout ou en partie, une population en vertu de sa quiddité. Dans le cas des *Radislavcevi*, la collusion avec l'État est paradoxalement directe, mais non intentionnelle. Autrement dit, si l'action de Radislav, Nenana et Ivan et l'ensemble des membres de la *Garde serbe* contribue de facto au plan du régime, à savoir le nettoyage des populations non-serbes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine, ce n'est pas tant dans l'esprit d'anticipation des volontés de Milosevic que, dans un espoir de les contrer. Selon le principe en vertu duquel le premier qui contrôle le territoire visé gagne de facto les cœurs et les esprits de la population serbe locale, les forces armées affiliées à l'opposition monarchiste visaient ainsi à combattre, à la fois contre leurs opposants non-serbes, mais aussi contre le régime de Milosevic. La tactique consistant à faire le plus de gains possible de territoires pour, ultimement, s'assurer une plus grande légitimité. Mais cette *Garde serbe*, nébuleuse à laquelle s'affiliait les *Radislavcevi*, n'aura vécu que quelques semaines à peine, puisque Milosevic parvint à la décapiter rapidement, au sens propre comme figuré, tel que l'assassinat de Giska, mentionné au chapitre quatre, le laisse entendre.

Dans le cas des *Tigres* et des *Scorpions*, tels que décrits ci-dessus, le pattern est différent. Il est clairement montré que ces deux bandes armées – impliquées à la fois dans une criminalité de faible, moyenne et longue portée – sont des instruments au service du pouvoir central. Mais, il serait faux de penser que ces deux groupes ne résultent exclusivement que d'une dynamique de sélection préférentielle ou d'un mécanisme relativement banal, par lequel on donne les coudées franches à autant de sadiques, psychopathes et brutes, de participer et terroriser les populations locales pour qu'elles prennent la fuite spontanément, tel que l'affirment Benjamin Valentino ou John Mueller⁴⁵⁷. Certes, il nous faut cependant reconnaître que la composition des membres de ces unités, notamment en ce qui concerne les *Tigres*, n'a que peu à voir

⁴⁵⁷ Mueller, J. (2000), op. cit.; Mueller, J. (2004), op. cit.; Valentino, B. A. (2004), op. cit.

avec la notion d'hommes ordinaires élaborée par Christopher R. Browning⁴⁵⁸. En effet, on ne peut présumer que le recrutement de hooligans, repris de justice et autres acteurs du milieu du crime, n'ait pas quelques conséquences sur la nature même de la violence exercée sur le terrain. Après tout, c'est en partie pour leur *habitus* violents que ces individus ont été recrutés. Or, selon les données présentées tout au long de ce chapitre, les thèses de la « sélection préférentielle », ou du « mécanisme relativement banal », semblent court-circuiter une étape cruciale dans le parcours de ces individus, avant qu'ils ne se rendent sur le terrain. Il s'agit de cette étape, ou boîte de pandore, qu'est l'unité même, la bande armée à laquelle ils sont affiliés, avant même d'être déployés sur le terrain. Dans le cas des *Tigres*, qui a priori représenterait l'exemple même de sadiques et maraudeurs décrits par John Mueller, il s'avère, de façon inédite, qu'une discipline de fer caractérisait les relations entre Arkan, le chef, et ses disciples. Il semblerait, d'après les données présentées ci-dessus, que ce soit justement cette discipline, à l'image de celle qui a caractérisé les activités de son chef avant même qu'il ne devienne seigneur de guerre et qui ne buvait pas, planifiait ses activités, refusait toute consommation de drogue et gardait une apparence soignée, qui a donné à cette bande armée son potentiel destructeur par lequel elle s'est rendue célèbre. Dans le cas des *Scorpions*, c'est aussi à travers le pattern des relations entre membres, pattern qualifié de relations de clan, que leur participation s'explique ainsi que sa force destructrice. Mais, contrairement aux *Tigres*, il ne semble pas que la discipline ait joué un rôle aussi important dans la régulation des échanges entre *Scorpions*. Comme il ressort du témoignage de Goran Stoparic, il n'a suffi que de quelques entrepreneurs de la violence, au sein du petit groupe d'exécuteurs, pour qu'un mécanisme de cliquet s'enclenche et entraîne par contagion le groupe entier dans la violence.

Les dynamiques animant les bandes armées, mises en évidence dans ce chapitre et le précédent, nous permettent d'envisager la collusion, entre ces formations et le pouvoir central, sous un jour nouveau. S'il est incontestable que ce dernier ouvre la voie par la promotion d'un discours de haines et d'un ensemble de décisions politiques marquant

⁴⁵⁸ Browning, C. R. (1992), op. cit.

une hostilité à l'encontre du hors-groupe, il cautionne souvent ou entérine la violence et fournit même les ressources matérielles, symboliques et juridiques (immunité et impunité) à ces bandes armées. La violence de masse et son caractère extrême ne peuvent strictement s'expliquer par une appréhension verticale (par le haut), en vertu de laquelle l'État commande, contrôle et assure l'ensemble du déploiement de la violence et de la destruction d'une population. Dans l'esprit de la théorie de Ian Kershaw, et notamment dans l'idée d'anticipation et d'initiative de l'ensemble des acteurs du dispositif de la violence de masse, il est nécessaire de tenir compte des dynamiques et du pouvoir d'autonomie des différents échelons et des dynamiques de concurrence ou aide mutuelle qui les animent. Mais, les données présentées ci-dessus, autant en ce qui à trait aux *Tigres* qu'aux *Scorpions*, ainsi qu'aux *Radislavcevi* tel que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, et tout en gardant à l'esprit l'essence même du paradigme relatif aux dynamiques d'autonomisation de la violence développé par Ian Kershaw, tendent à montrer qu'il est nécessaire de tenir compte de l'horizontalité de la genèse de la violence. Plus spécifiquement, cette horizontalité renvoie aux dynamiques qui interviennent au sein même des groupes, plutôt que par une «imposition verticale» par un pouvoir central, comme nous l'avons mentionné à propos des modes de régulation mis en évidence dans le cas des *Radislavcevi*, les *Tigres* et les *Scorpions*. Ces modes instaurent des rapports de force qui incitent, suscitent et combinent les acteurs entre eux et, ultimement, les font basculer dans la violence. À ce titre, et pour paraphraser Michel Foucault quand il traite de la question du pouvoir : la violence de masse n'est pas tant le fait d'une appropriation par un acteur exclusif, l'État, mais de dispositions (la défense de la quiddité serbe), de manœuvres (l'accumulation de ressources matérielles et symboliques), de tactiques (la définition d'objectifs en des termes très généraux et susceptibles d'interprétation), de techniques (la violence), de fonctionnements (la discipline interne, la régulation par les liens du clan). La violence s'exerce plutôt qu'elle ne se possède, elle n'est pas le privilège acquis ou conservé du pouvoir central, mais l'effet d'ensemble des protagonistes qui l'exercent et des positions qu'ils détiennent, au sein du dispositif qui la sous-tend. L'État, quant à lui, vient entériner, contrôler, ces pratiques de la violence, bien davantage que d'en donner l'ordre initial.

CHAPITRE 6 : La bande armée et la communauté : activités parallèles et réseaux locaux de soutien

Jusqu'ici, nous nous sommes intéressés à trois bandes armées, les *Radislavcevi*, les *Tigres* et les *Scorpions*. Si, pour chacune d'elle, nous avons montré qu'un lien de collusion avec le régime de Milosevic permettait en grande partie d'expliquer leur participation à la violence de masse, il n'en demeure pas moins que c'est une détermination en dernière instance liée à des dynamiques horizontales, plutôt qu'une stricte obéissance à un chef, ou régime, qui a animé ces groupes armés. Pour nous en convaincre davantage, il nous faut prendre en considération une dimension inédite de la participation d'acteurs non-étatiques dans la violence de masse, et plus spécifiquement, de bandes armées, à savoir le lien et la nature des interactions qu'elles ont avec leur communauté d'appartenance et les populations locales. Pour ce faire, nous nous baserons essentiellement sur l'expérience des enquêtes de terrain menées avec Radislav, Nenan, Ivan et Janko, dans leur milieu ou habitat naturel, et c'est donc en grande partie de l'expérience des *Radislavcevi* que ce présent chapitre va traiter. Si *L'illusio* et la *radicalisation émergente* constituent deux dimensions cruciales, qui sous-tendent la participation de cette bande armée dans la violence de masse, l'une puisqu'elle explique le consentement à une entreprise criminelle, l'autre puisqu'elle fournit un cadre de compréhension de la manière dont les individus se métamorphosent en tueurs de masse, par la pratique, elles ne suffisent pas à comprendre la participation de ces bandes armées à la violence. *L'illusio* nationaliste, qui permet pourtant de galvaniser les « cœurs et les esprits », n'explique pas à elle seule l'engagement dans la violence, puisque de nombreux fanatiques n'y ont pas participé. Ces actions nécessitent des moyens et des ressources. Or, comme nous l'avons vu, et à l'exception de Janko qui était affilié à une bande armée proche du pouvoir central de Milosevic, les *Tigres*, Radislav, Nenan, Ivan n'ont pas agi au sein d'une bureaucratie étatique et d'une chaîne de commandement susceptibles de leur fournir de telles ressources ou, comme il en a été le cas dans le contexte de l'Holocauste, de permettre le lancement d'une carrière, ou de promotion sociale⁴⁵⁹.

⁴⁵⁹ Hilberg, R. (1992), op. cit.; Kershaw, I. (1998), op. cit.

Dès lors, comment se sont-ils mobilisés en dehors des structures de l'État, mais aussi maintenus dans la violence de masse ? Et comment se fait-il que, quinze ans après les faits, ces individus soient non seulement toujours en lien les uns les autres, mais n'aient jamais été inquiétés par la justice ?

Le temps passé en leur compagnie a rapidement mis en évidence que les activités – tant passées que présentes – de ces individus, incluant leur participation dans la violence de masse, nécessitent d'être envisagées en relation avec la communauté dans laquelle ils évoluent. *C'est à une ethnographie de cette relation, et son articulation dans la sphère locale, que nous allons procéder dans ce chapitre.* Nous nous concentrerons sur deux aspects : d'une part la structure et les patterns d'échange sociaux entre ses membres – incluant Radislav, Ivan, Nenan et Janko – et, d'autre part les schémas culturels, tels qu'interprétés et mobilisés dans la sphère locale. Ensuite, et partant de l'observation que tous, à l'exception de Nenan, demeuraient impliqués dans des activités criminelles, nous analyserons le rapport et l'articulation de celles-ci avec leur expérience dans la violence de masse, durant les conflits armés. Nous verrons que l'implication dans une criminalité de faible et moyenne portée, précédant la guerre, a facilité leur participation à l'action collective. En conclusion, nous verrons que, tant la communauté, que les activités criminelles passées, ont permis à la fois de créer des réseaux sociaux facilitant l'action, qui se sont peu à peu *cristallisés en réseaux de confiance*. Ce concept nous permettra d'expliquer, en grande partie, comment ces individus sont demeurés en lien jusqu'ici et se sont maintenus hors de toute poursuite judiciaire.

6.1 Communauté : structure et patterns locaux d'échanges sociaux

Dès lors que la mobilisation – ou miliciarisation – entreprise par Radislav, Ivan et Nenan n'a pu emprunter les canaux étatiques, la communauté locale a constitué les bases essentielles de l'économie des ressources nécessaires pour contrer le régime de Milosevic. Quinze ans après les faits, cette communauté constitue encore une ressource capitale pour la protection et le maintien de ces individus dans le secret. En

conséquence, la communauté forme une unité analytique primordiale. Selon la définition qu'en donne Roger D. Petersen, qui s'intéresse davantage au contexte de rébellion :

"The community is a set of social, familial, economic, and political interactions, indeed, a history of socially shared interactions, which produces information and expectations about how sanctions and rewards will operate during the period of rebellion"⁴⁶⁰

L'élément central de la notion de communauté tient en son niveau élevé de contact face à face – impliquant de facto un petit nombre d'individus – et une stabilité des relations sociales entre ses membres. Ce critère élimine les groupes ethniques, religieux et nationaux de la définition. Enfin, la communauté se caractérise par un partage de conditions matérielles et existentielles similaires, ainsi qu'un ensemble commun de croyances et de valeurs par ses membres.

Procédons désormais à l'analyse de la structure et des patterns d'interactions sociaux de la sphère locale d'appartenance de Radislav, Ivan, Nenana et Janko pour comprendre comment ils sont parvenus à se mobiliser hors de la structure étatique. Bien sûr, il s'agit d'un contexte interactionnel actuel et qui semble, à priori, peu susceptible d'expliquer des événements d'il y a quinze ans. Malgré tout, l'expérience même de la collecte de données, c'est-à-dire dans le *milieu naturel* des participants, a révélé des informations cruciales, qui nous permettent de dégager des éléments inédits touchant au rapport entre communauté locale et exécuteurs. Idéalement et méthodologiquement, il aurait été préférable de dresser un tableau identique des structures et patterns locaux des échanges sociaux, tels qu'ils caractérisaient cette communauté, au moment de la mobilisation de ces quatre individus. Mais, grâce aux données périphériques, nous montrerons que la structure interactionnelle de base n'a pas fondamentalement changé depuis les événements du début des années 90. Bien que libérée de toute guerre imminente, la population locale demeure toujours aux prises avec une situation économique, sociale et politique difficile et c'est là, en

⁴⁶⁰ Petersen, R. D. (2001), op. cit. p. 19.

partie, ce qui bénéficie à des individus comme Radislav, Nenana, Ivan et Janko. Commençons par nous intéresser à la structure au sein de laquelle les échanges prennent place au niveau local : *le komsije*.

6.1.1 La structure : le « komsije » et la conformité par l'honneur

Bien entendu, toute communauté ne présente pas les mêmes configurations sociales, politiques, économiques, ce qui, par conséquent, suggère la présence de patterns d'interactions variables et multiples, en son sein. Mais aussi, tous les membres de la communauté locale, où les enquêtes de terrain ont été menées, n'ont pas participé à la violence de masse. Pourtant, certains mécanismes, préférences, contraintes, ou normes, s'observent au sein de la sphère locale d'appartenance, permettent sa régulation mais, surtout, influencent, voire conditionnent, la conduite de ses membres. Parmi ces mécanismes, les normes de réciprocité sont les plus fortes et les plus efficaces pour contraindre des individus à agir en dépit de leur réticences⁴⁶¹. Il s'agit là d'un mode de régulation des échanges et de l'exercice des contrôles sociaux, à priori, banal – puisque caractéristique de tout groupe – et mieux connu sous le terme de pression à la conformité. Dans la région où ces enquêtes de terrain ont été menées, ces mécanismes de pression à la conformité portent le nom de *komsije*.

Le *komsije* – dont la traduction littérale signifie les « voisins » – renvoie à un ensemble de pratiques quotidiennes et de normes d'échanges, qui entretiennent et consolident la solidarité entre les individus affiliés aux mêmes bars, clubs de sports et quartiers. Bien qu'à priori banal, ce concept se traduit par une série de petites actions et de séquences, qui régulent les échanges entre individus et qui, souvent, agissent comme une contrainte sur ceux-ci. Le *komsije* institutionnalise, ou *cristallise*, les relations sociales de la sphère locale et non étatique. L'alternative idéologique, ou la déviance comportementale, sont rendues difficiles, au risque de produire la stigmatisation, voire l'exclusion, de celui qui s'y prête, et de le projeter dans une situation matérielle et sociale délicate, dans une région alors aux prises avec des

⁴⁶¹ Petersen, R., D. (2001), op. cit.; Tilly, C., *Trust and Rule*. Cambridge, UK; New York: Cambridge University Press, 2005.

difficultés économiques qui perdurent. La solidarité est un moyen crucial de se maintenir à flot et de garder accès aux ressources dans la communauté. L'ostracisme engendre une précarité matérielle, que les individus peuvent difficilement assumer. Des mécanismes informels, tels que l'humiliation, ou la culpabilisation – « shaming » – contraignent les membres à suivre les règles et respecter les codes d'interaction. Un événement mérite d'être relaté, illustrant ce point, tel qu'il a été compilé dans notre carnet de terrain :

« Hier soir, ou plutôt cette nuit, nous sommes allés à la boulangerie, Radislav et moi, comme il est devenu notre habitude, vers 3-4 heures du matin. Ce lieu est toujours plein et on y croise, la plupart du temps, la «faune» qui sort des clubs de nuit. C'est là, aussi, une occasion pour Radislav de garder contact avec la jeunesse d'Uzila qui, de ce que je peux en observer, l'apprécie plutôt bien. Mais, hier soir, quelque chose de particulier s'est produit. Alors que nous rentrons, comme d'habitude, par la porte de service de la boulangerie, porte que tout le monde emprunte à cette heure, nous arrivons dans la salle des fours, où les gens attendent d'être servis. Je remarque une certaine tension chez Radislav qui fixe un individu qui, dès qu'il nous voit apparaître dans la salle, prend immédiatement la fuite, le regard bas. Voyant bien que j'ai saisi que quelque chose s'était passé, Radislav me dit qu'il s'agit là d'un traître, et que ce type « ne respecte pas la manière dont on fonctionne ici ». En lui demandant de me décrire cette manière, il me répond que ce type ne fait pas preuve de respect comme on doit le faire dans la ville, et que ceci s'était déjà confirmé quand il n'a pas joint les unités de combattants, qui partaient en Croatie. Qui plus est, me dit Radislav, ce gars aurait balancé des noms à l'ennemi durant la guerre pour se faire de l'argent [...]. Il ajoute que ce type est sous contrôle et qu'il sait qu'il doit faire attention à lui » (21 février 2006).

Dans son étude sur la rébellion, Roger D. Petersen montre que le passage à l'acte d'un individu, dans une action pourtant dangereuse (rébellion tout comme violence de masse), nécessite d'être envisagé à travers les mécanismes puissants des normes de réciprocité, qui s'exercent au sein de la communauté d'appartenance⁴⁶². L'auteur énonce trois types de normes, A, B et C, qui problématisent la nature de la relation qui unit l'acteur avec son groupe, et précise le degré de contrainte qu'une telle relation engendre sur le processus de mobilisation dudit acteur, dans une action collective, en l'occurrence, la rébellion dans le cadre des recherches de Roger D. Petersen. Il

⁴⁶² Petersen, R., D. (2001), op. cit.

observe une corrélation positive entre intensité de la relation, ou du lien, d'une part, et force de la contrainte d'autre part.

Les normes A, qualifiées d'*inconditionnelles*, renvoient à une situation où la relation entre l'acteur et son groupe est la plus forte, tout comme avec des proches ou des membres de la famille. En conséquence, si un membre de la famille s'engage dans l'action à risque – et Roger D. Petersen parle d'*acteur premier* – l'individu tendrait à accepter davantage les risques accompagnant la mobilisation dans l'action collective. Il s'agit là d'une relation, ou affiliation organique forte, qui laisse entendre que la participation à une action collective n'est pas tant le produit d'une préférence individuelle, qu'une pression engendrée par un lien de type clanique ou organique qui, de facto, implique la conformité.

La contrainte des normes de type B – ou *normes d'honneur* – provient d'une relation de l'individu avec une organisation patriotique ou religieuse, par exemple, dont la raison d'être tient en une promesse de défendre et promouvoir une idéologie, ou une nation. Dans ce cas de figure, les membres de l'organisation sont contraints à suivre l'acteur premier, en vertu d'une logique d'honneur, qui résulte de cette promesse initiale d'allégeance à l'organisation et à sa mission. Ne pas s'engager est un signe de désolidarisation, qui entraîne déshonneur et risque des sanctions de la part du groupe. Les normes de type B renvoient à une contrainte d'affiliation, ou de solidarité.

Enfin, les normes C, ou *normes de conformité*, font référence au mécanisme tout à fait banal, selon lequel, la pression du groupe va s'exercer systématiquement envers ceux qui ne se conforment pas à ses règles. Si une minorité d'individus décide de déclencher une action collective, la majorité, plutôt réticente, exercera une pression sur cette minorité, pour qu'elle se conforme à la majorité, et vice-versa. Il s'agit donc du mécanisme de pression à la conformité, tel que mis en évidence par les travaux de la psychologie sociale, référés dans le chapitre deux⁴⁶³. Fort de ce qui précède, et

⁴⁶³ Asch, S. (1951), op. cit.; Tajfel, H. (1981), op. cit.; Waller, J. (2002), op. cit.; Welzer, H. (2007), op. cit.; Zimbardo, P., *The Lucifer Effect: Understanding How Good People Turn Evil*. New York: Random House.

notamment de l'exemple ci-dessus de l'individu, rencontré à la boulangerie, le *komsije* se caractérise par des normes de type B, autrement dit, d'affiliations ou de solidarité. Il est évident que tout membre de la communauté ne partage pas un lien familial avec Radislav, Nenan, Ivan ou Janko, encore que, de nombreux hommes de la région se sont engagés dans la violence, à l'époque, ce qui tend à étendre la « nature organique » de la communauté. D'autres part, les normes de type C ne sont pas suffisamment spécifiques et ne permettent pas de rendre compte de la dimension de solidarité au sein de la communauté, et d'un système de réciprocité, qui existe entre ses membres. Ainsi que le laissent entendre les propos de Radislav, Nenan, Ivan et Janko, cette solidarité était d'autant plus forte, à l'époque du début des hostilités, pour cette communauté plongée dans l'incertitude – et même la peur – du développement des événements et, qui plus est, est chauffée à blanc par une propagande nationaliste.

De manière générale, les gens font confiance à Radislav, Nenan, Ivan et Janko – mais ont-ils le choix ? – et se mobilisent à leur demande. En conséquence, comme le prétend Radislav :

« Les gens me connaissent et ils savent que je suis des leurs. Certains ont perdu de la famille en Bosnie ou en Croatie par la guerre et ils savent qu'ils peuvent me faire confiance, car ils m'ont vu agir pour sauver les Serbes. Tu peux comprendre maintenant que, grâce à ma position ici et mon parti politique, je peux te réunir 200 hommes en un rien de temps et intervenir si d'autres Serbes sont menacés » (Radislav, 20 février 2006).

Précisons que, contrairement à ce que Radislav affirme, il est peu vraisemblable que les gens qui l'entourent aient assisté à ses actions dans la violence de masse et, pour des gens hors des zones de combat, la mise à mort de Croates ou Musulmans reste une action qu'il demeure difficile d'inscrire dans une politique de défense et de promotion de la quiddité serbe. À cet égard, la diffusion du documentaire *The Scorpions : A Home Movie*, tel que présenté dans le chapitre précédent, a suscité un tollé et un vent d'indignation au sein de la population. Mais, ce que semblent suggérer les propos de Radislav, c'est un renvoi à une *logique du même*, où les citoyens ne sont plus tant considérés comme personnes à part entière avec leur droit à la différence, mais, bien

davantage, comme un ensemble d'individus avant tout identifiés – et qui semblent s'identifier comme tels selon les propos de Radislav – comme serbes, en première instance. Tout le monde est semblable, puisque tout le monde est serbe, semble vouloir dire Radislav. C'est le principe même de l'ethnocentrisme, qui tend, non seulement à envisager la communauté comme étant fermée, mais aussi, et en conséquence, comme organique. Mais le *komsije* s'illustre aussi dans des situations inattendues, parfois cocasses, et qui peuvent plonger les individus dans l'inconfort et la contrainte. L'événement suivant, issu de nos notes de terrain, en est une illustration.

« [...] Alors que nous parlions des expériences de guerre de Ivan, Janko et Nenana dans le contexte de la Bosnie-Herzégovine et, plus spécifiquement de l'Islam et des actions commises par les hommes de Naser Oric, chef de milice musulmane, impliqué dans des violences commises à l'égard de la population serbe à Srebrenica et Bratunac, dans l'ouest de la Bosnie, d'un coup, hors de lui, et sur un ton explosif, Ivan se lève de sa chaise et crie :

« Allez les gars, montons tous dans une voiture, traversons la frontière et allons égorger du monde ! »

À ce moment là, les occupants du bar se sont tus, et un silence a régné durant quelques secondes. Radislav a ordonné sèchement à Ivan de reprendre place et, peu à peu, la discussion a repris son cours » (17 février 2006).

Cette scène a déjà été mentionnée dans le chapitre traitant de la démarche de ce travail mais, il nous faut y revenir ici plus spécifiquement, puisqu'elle renvoie aux dynamiques du groupe. Selon l'aveu de Radislav, il est arrivé que, ce type de réaction impulsive, conduise à des actions ponctuelles, en Bosnie-Herzégovine. Un premier niveau d'analyse touche à l'expérience de collecte de données et, il s'agit là, tout comme avec la scène de l'égorgement du cochon, d'un de ces épisodes où nous nous sommes trouvés quasi dans l'intimité du groupe. Contrastant avec les moments où Radislav filtrait les propos, en ne les traduisant parfois qu'à moitié, cette scène constitue une fenêtre béante et inédite sur l'instant même, tel qu'il a pu se produire au moment précis de la décision de partir participer à la violence. Si l'impulsivité d'Ivan a placé Radislav devant le fait accompli, c'est là, aussi, un instant où nous nous sommes sentis vulnérables, lors des enquêtes de terrain. Cet épisode lève le voile sur la banalité même avec laquelle ces individus pouvaient alterner leur rôle d'individus

lambda en tueurs de masse. Il est manifeste qu'il marque une rupture avec la référence à un discours mythique, qui constitue un symptôme du déni d'implication, dont font montre les participants à plusieurs reprises lors des enquêtes de terrain.

Or, cette impulsivité nécessite un second niveau d'analyse. Quand ils se produisaient, de tels événements plaçaient les acteurs dans une situation difficile et contraignante du fait que, de leur point de vue, ils ne pouvaient s'extraire du groupe et ainsi, rompre la solidarité avec celui-ci sans entraîner un ensemble de conséquences fâcheuses, tel que suggéré ci-dessus. Dans cette situation en particulier, le refus est difficile, et l'était d'autant plus particulièrement à une époque de crise où la communauté locale voyait, chaque jour, des images de la population serbe de Croatie être massacrée⁴⁶⁴. Il s'agit clairement de la mise en acte de normes de type B, et cet exemple renvoie à une dimension importante de la participation de ces individus dans la violence de masse. Ici, c'est davantage un mécanisme *d'allégeance*, qui s'inscrit dans un *cercle d'obligation morale* et du devoir envers le groupe, qui engage l'individu dans la violence, plutôt qu'une préférence individuelle. Malgré tout, et si l'on revient à l'origine même de la contrainte d'affiliation ou de solidarité, telle que mobilisée par les normes de type B, il n'en demeure pas moins que, l'individu *consent* – selon la terminologie employée par Hannah Arendt⁴⁶⁵ – en premier lieu, plutôt qu'il n'est entièrement déterminé par la situation d'interaction, dans laquelle il se trouve. Ce qui frappe dans cet exemple, ainsi que dans les propos de Radislav, laissant entendre que de telles situations pouvaient déclencher l'action collective, tient au fait que, l'allégeance, ou la solidarité au groupe, constituent des facteurs qui comptent plus que la vie de populations civiles, dans l'interprétation qu'en font Radislav, Nenana, Ivan et Janko. En cela, les données corroborent une thèse avancée par Christopher R. Browning, qui avait remarqué que les membres du bataillon 101 de la police de réserve préféraient participer aux tueries des Juifs, et rester intégrés au groupe d'exécuteurs, indépendamment de la tâche à accomplir, plutôt que de s'y opposer et risquer de rompre de tels liens si cruciaux dans un environnement extrêmement

⁴⁶⁴ Judah, T. (1997), op. cit.; Gordy, E. (1999), op. cit.

⁴⁶⁵ Arendt, H. (2005), op. cit.

stressant pour les individus⁴⁶⁶. Dans le cas qui nous concerne, la personne rencontrée à la boulangerie en est un modèle patent. C'est là un exemple de déformation des grilles normatives, ou cadres référentiels des acteurs. Rappelons nos propos formulés plus haut, selon lesquels, le comportement des acteurs change « dans une situation qui change également, de sorte que, l'ajustement, entre situation et comportement, est maintenu »⁴⁶⁷ alors que, rétrospectivement, l'ensemble de cet ajustement laisse croire à un comportement absurde de la part des acteurs, non seulement aux yeux de l'observateur externe, mais aussi d'eux-mêmes. Les interactions, au sein de la communauté, tendent à engendrer une contrainte extrêmement forte, qui n'est pas tant verticale et en relation à une autorité, qu'horizontale et communautaire. Plus spécifiquement, elle est liée aux effets de groupe restreint, qui tendent à faire se succéder des situations engendrant des « normalités nouvelles », qui transforment et métamorphosent les grilles normatives, ou cadres référentiels des acteurs, dont, peu à peu, l'action se radicalise. Il ressort, ainsi, que le type de normes et les différentes formes de contraintes qu'elles expriment, ne sont pas propres au phénomène de rébellion et trouvent quelque résonnance dans la participation à la violence de masse.

Cet exemple, montre que la participation n'est pas le résultat d'une longue réflexion ou préméditation de la part des acteurs, mais résulte d'une interaction sociale, ou d'un processus collectif d'adaptation. L'individu est avant tout « stratégique », c'est-à-dire qu'il coordonne et adapte son action à celles des autres, qui l'entourent, et qu'il estime. À son tour, cette estime est tributaire des positions sociales, économiques ou politiques qu'autrui occupe, dans la sphère locale d'appartenance, et qui sont évaluées relativement au capital symbolique et/ou matériel de ses membres. Mais, cet épisode révèle aussi le rapport complexe qui existe entre intention et action, dans le cadre de la participation à la violence de masse. L'intention, ou la préméditation, émerge au grès de contingences liées, quant à elles, aux interactions entre protagonistes locaux. Dès lors, le terreau de l'intention, ou préméditation, est extrêmement volatile. Revenons quelque peu sur cette notion de capital matériel et symbolique. Pour cela, nous nous

⁴⁶⁶ Browning, C. R. (1992), op. cit.

⁴⁶⁷ Welzer, H. (2007), op. cit. p. 161.

intéresserons au cas de Radislav, pour lequel nous disposons des données les plus systématiques.

6.1.2 Capital matériel et symbolique : le cas de Radislav

Le *komsije* constitue donc la trame de fond, à partir de laquelle les échanges sociaux doivent être considérés et interprétés au sein de la communauté d'appartenance de Radislav, Nenana, Ivan et Janko. Il représente le châssis des normes de réciprocité. Or, tous les acteurs ne sont pas égaux en terme de statut et, si certains suivent, c'est parce que d'autres initient un mouvement. Ci-dessus, nous avons laissé entendre que, le *komsije*, et la réciprocité qui l'accompagne, ont permis à Radislav de rassembler des individus, avec lesquels il est parti en Croatie à l'automne 1991. En plus, selon ses dires, il prétend être capable de réunir 200 personnes si, d'aventure, il décidait de relancer une mobilisation collective. Bien entendu, il est impossible de vérifier ultimement cette information, mais il est un certain nombre d'éléments qui se sont révélés au cours des enquêtes de terrain, qui nous permettent néanmoins de considérer Radislav comme un acteur stratégique et d'importance déterminante au sein de cette communauté. Son statut d'alors, en tant qu'ancien professionnel de la santé, y compte certes pour beaucoup, mais il ne permet pas d'expliquer à lui seul sa position actuelle.

Au moment des rencontres, Radislav occupe un poste à la fonction publique d'Uzila et défend les intérêts locaux d'un parti nationaliste. À ce titre, on peut le considérer comme un personnage public dans la région. Au vu de l'accueil chaleureux qui nous est réservé, alors que l'on se déplace en sa compagnie dans les petits villages alentours, il est manifeste qu'il est non seulement populaire, mais aussi respecté par un grand nombre. Radislav dispose d'un capital social important, dû à l'écho de ses idées politiques monarchistes, traditionnalistes et nationalistes, qu'il trouve au sein de la population locale. Revenant sur le contexte de 1990-1991, il se rappelle que :

« Quand je suis revenu de [grand centre urbain] à [Uzila] [avant la guerre], je me souviens qu'il y avait pas mal de gens qui ne voulaient pas entendre parler de Milosevic et du SPS dans la région, mais on n'était pas encore assez organisé pour regrouper tout ce monde et former un front uni. Si le parti que je

représente maintenant avait [été plus organisé] à cette époque, je pense qu'on aurait été les plus populaires » (Radislav, 28 janvier 2006).

En vertu de sa double activité, à la fonction publique et comme défenseur des intérêts locaux d'un parti nationaliste, Radislav dispose de ressources qu'il peut distribuer localement, en accord avec sa hiérarchie. Plusieurs investissements ont été menés pour améliorer les conditions sociales de la communauté, sur lesquels nous ne pouvons donner des précisions, par souci de confidentialité et d'anonymat. Radislav ajoute qu'il a toujours été très proche du milieu des agriculteurs et des fermiers. Déjà à l'époque de sa mobilisation contre le gouvernement, il était parvenu à les enrégimenter dans son combat politique et, plus tard, physique. Certains d'entre eux, que nous avons rencontrés, mais qui n'ont pas souhaité répondre à nos questions, dont notamment les trois hommes participant à l'exécution du cochon, ont participé, à ses côtés, dans la violence en Croatie, puis, pour d'autres, se sont mobilisés pour se déployer en Bosnie-Herzégovine, à partir de 1992. C'est alors une configuration complexe d'affiliations, qui s'est peu à peu révélée au fur et à mesure de la progression des enquêtes de terrain. Radislav est un membre clé de la communauté et le maintien de son statut et de son capital social et politique nécessite de nombreux efforts et investissements de sa personne. Cela consiste en la résolution des conflits entre membres de la communauté, le témoignage actif de soutien envers des individus traversant des moments de peine ou de joie (mariages, naissances, Slava, funérailles).

« J'ai fait beaucoup pour aider la population locale ici. Via [le parti politique dont il défend les intérêts], nous avons aidé des jeunes [...]. Le chômage est très élevé dans cette région et il faut montrer de la solidarité avec les gens qui t'entourent. Des types, que j'avais aidés à l'époque, m'aident maintenant dans mes activités. C'est comme une grande famille ici » (Radislav, 21 février 2006)

La référence à la famille révèle que la communauté, ou du moins l'entourage étendu de Radislav, est perçu comme un noyau fondamental et quasi organique, renforçant l'idée de contrainte du clan et des règles de réciprocité d'autant plus fortes, qui l'accompagnent. Sur ce point précis, une rencontre avec un jeune homme, que nous

nommerons Jovan, telle que relatée dans nos notes de terrain, vient à l'appui de ces propos :

« Hier soir, alors que nous quittons le domicile de Radislav [...] pour aller rejoindre ses amis [...], nous croisons sur notre chemin un jeune type, [Jovan], qui déambule sur le trottoir. Radislav arrête la voiture au milieu de la route et lui dit de s'approcher. Le jeune gars s'exécute immédiatement et nous salue poliment aussitôt qu'il nous voit. Radislav et lui échangent quelques propos et finalement Jovan monte dans la voiture. Nous nous garons 150 mètres plus loin et entrons dans un premier bar. [...] Radislav est occupé à parler avec Ivan et je me retrouve assis à côté de Jovan. Nous commençons à échanger quelques mots en anglais. [...] Peu à peu Jovan se met à parler de Radislav et il m'explique qu'il l'a beaucoup aidé à se sortir de ses problèmes personnels [...]. Il m'explique que c'est grâce à lui qu'il a pu faire quelque chose de sa vie et que maintenant il gagne de l'argent. Au fur et à mesure de la discussion, je comprends que Jovan « travaille pour » Radislav et qu'il lui rend service dans ses « petites affaires ». Jovan est comme une fouine, il tient Radislav au courant du mieux qu'il peut de l'évolution du milieu interlope du coin en échange de quoi Radislav lui donne un peu d'argent » (18 février 2006).

Toute la population n'est bien entendu pas liguée derrière Radislav, et tous n'apprécient pas le personnage, ses relations, ni ses actions passées, pour ceux qui le connaissent. Certaines tablées deviennent silencieuses lorsqu'on entre dans les bars, et il est parfois la cible de regards torves. Ses idées et projets politiques trouvent un appui important dans la région mais, de son propre aveu, elles ne sont pas partagées par tous. Cela s'exprimera de la manière suivante, alors que nous venons de croiser quelqu'un qui ne lui a pas rendu ses salutations :

« Comme tu peux le voir, tout le monde ne m'apprécie pas ici. C'est pas grave, j'assume. De toute façon les gens [...] savent très bien qu'ils ne peuvent pas faire grand chose pour [m'éviter]. C'est pas grave, [...] il en faut toujours des adversaires et c'est ce qui permet d'avancer [...] » (Radislav, 19 février 2006).

Malgré cette hostilité, notre hôte occupe une position stratégique dans la communauté et demeure très bien informé. Une grande partie de la population lui fait confiance, et le fait que les trois autres individus aient accepté de prendre le risque, à sa demande, de participer à cette recherche, en est une manifestation. Cette confiance est particulièrement ressortie lors de la première rencontre avec Janko qui, dès lors que

Radislav lui a fait comprendre qu'il pouvait parler en toute liberté, a immédiatement accepté de livrer son expérience d'ancien exécuter. Radislav dispose de suffisamment d'ascendant pour qu'une partie des acteurs locaux – provenant autant du milieu interlope que de la population – le soutiennent et consentent à ses entreprises. Sur ce sujet, et replongé dans le contexte du début des années 90, il ressort d'une conversation avec Ivan et Radislav les éléments suivants :

- S.T. : [Radislav], tu me disais une fois qu'à l'époque vous n'étiez pas si organisés que ça et pourtant, d'après ce que je comprends, vous êtes parvenus à mobiliser du monde dans votre cause...
- Radislav : J'avais beaucoup d'amis ici et comme je te l'ai dit, on partageait à peu près les mêmes idées d'un point de vue politique, et pis moi, ils m'écoutaient pas mal tu sais. J'étais à [grand centre urbain], je savais ce qui se passait là-bas et je leur disais à quel point l'arrivée de Milosevic était dangereuse pour le pays. Les gens m'écoutaient...
- S.T. : Je veux bien, mais est-ce que tu avais déjà un poste à [la fonction publique] ? On n'écoute pas une personne comme ça parce qu'elle dit que tel ou tel candidat au pouvoir est dangereux...
- Ivan : Déjà à cette époque on faisait du petit business et quand les gens avaient des problèmes, ils savaient où aller pour que les choses soient réglées... Quand les gens avaient besoin de quelque chose, ils savaient déjà qu'ils pouvaient venir vers nous et qu'ils trouveraient ce qu'ils cherchaient.
- S.T. : Mais quel est le rapport avec la politique ?
- Radislav : Les gens étaient assez méfiants de Milosevic déjà, par ici. Mais c'est sûr qu'en regardant [la TV] ou en lisant la presse occidentale vous ne pouviez que penser qu'on était tous des moutons de Milosevic. On avait une chance de changer quelque chose et il fallait la saisir (22 février 2006).

Dans cet extrait, l'ascendant dont disposait déjà Radislav, Ivan et Janko au début des années 90 provenait en grande partie d'activités criminelles et d'offre de services et de biens, légaux comme illégaux, à la population locale, selon un principe désormais classique, tel qu'étudié dans le champ de la criminologie, et plus spécifiquement du crime organisé⁴⁶⁸, renvoyant à l'idée de *mafia*. Initialement, cette notion se définit

⁴⁶⁸ On pense notamment à l'exemple paradigmatique de la mafia sicilienne. Gambetta, D., *The Sicilian Mafia: The Business of Private Protection*. Cambridge, M.A.: Harvard University Press, 1993.

comme un cartel peu structuré de firmes indépendantes – tels que des familles, clans ou groupes d'individus – qui génèrent du profit par la production et la vente de sécurité privée⁴⁶⁹. La notion de mafia est au commerce illégal ce que celle de franchise est aux affaires légales. Plusieurs perspectives ont envisagé l'étiologie de la criminalité organisée, mais un principe qui semble faire consensus parmi les chercheurs, est le rôle crucial de la relation de l'offre et de la demande, qui est à la base même de l'alimentation de cette activité⁴⁷⁰. Dans le contexte de la communauté locale, dans laquelle s'insèrent les quatre participants, cette demande était la conséquence d'un sentiment d'abandon par le gouvernement central, bien davantage préoccupé par son maintien au pouvoir, que par le sort réel des petites gens du milieu rural. Par exemple, et malgré la révolution antibureaucratique menée par Milosevic, la situation au quotidien des citoyens ne faisait qu'empirer, non seulement d'un point de vue économique – avec un pouvoir d'achat diminuant de jour en jour – mais aussi en relation à leurs incertitudes et leur sentiment d'insécurité grandissants, par rapport à une fédération yougoslave sur le point d'éclater⁴⁷¹. Ces circonstances ont fourni une opportunité de sceller davantage leur position stratégique au sein de la communauté pour Radislav, Ivan et Janko, alors déjà engagés dans les « petites affaires », selon leur expression. Ces activités ont permis la régulation de l'équilibre local et ce, en dehors de toute implication du gouvernement central et des modes officiels de régulation des échanges et des affaires courantes de la communauté. À cet égard, les propos de Radislav sont éloquentes :

« Ici ça ne marche pas toujours [en parlant des infrastructures locales], mais je crois que c'est important de laisser les choses comme ça. C'est important que les gens puissent cultiver leurs terres comme bon leur semble, sans devoir demander des autorisations systématiques au gouvernement. C'est comme l'Italie. On laisse la place à la magouille et ça fonctionne bien » (Radislav, 14 novembre 2006)

⁴⁶⁹ Ibid.

⁴⁷⁰ Reuter, P., *Disorganized Crime. The Economics of the Visible Hand*. Cambridge, M.A.: MIT Press, 1983.

⁴⁷¹ Woodward, S. (1995), op. cit.; Ramet, S., P. (2005), op. cit.

Ça fonctionne bien, surtout pour qui est habilité à exercer le rôle d'arbitre au sein de ce « disfonctionnement », et donc pour des individus comme Radislav, Ivan et Janko en particulier. Mais, si ce mode de régulation permet de maintenir le plus possible à distance toute implication étatique dans la gestion des affaires locales et, ainsi écarter tout outsider, il permet aussi de gagner la confiance de la communauté, consolider et affiner les mailles du tissu social en son sein. Ainsi, et tout comme le *komsije* sur le plan culturel, ce mode de régulation sociale et économique, par les « petites affaires », participe tout autant à fossiliser les patterns d'interactions locaux et contribue à cristalliser et rendre d'autant plus « organiques » les liens au sein de la communauté. En bref, il ressort de cette section que Radislav a été, et demeure, un acteur clé de l'économie des interactions sociales de la sphère locale d'appartenance. Aujourd'hui, c'est en qualité de membre de la fonction publique et défenseur des intérêts d'un parti nationaliste, qui détient un certain écho dans la région, qu'il maintient son capital. Son rôle politique et son statut d'officiel font de lui un intermédiaire – *broker* – entre la sphère locale et le parti politique, lui-même représenté au gouvernement national, et pour lequel il défend les intérêts, localement, fait de lui une figure stratégique dans la région. Mais, le capital, qui caractérise Radislav, n'est pas strictement matériel et il puise ses sources aussi dans la reconnaissance que lui attribue une partie de la communauté. À ce titre, il dispose ainsi également d'un capital symbolique.

6.2 La communauté et le schéma culturel : une perspective locale

Jusqu'ici, nous avons analysé la « mécanique » des relations sociales, au sein de la communauté à laquelle appartiennent Radislav, Nenana, Ivan et Janko. Nous avons montré que les échanges, qui s'y déroulent, nécessitent d'être pris en compte à la lumière d'une trame constituée, non seulement de modes de régulation similaires et rappelant ceux empruntés dans le crime organisé, mais aussi du *komsije*. Cette trame s'accompagne d'une série de mécanismes, ou normes de réciprocité, exerçant une pression plus ou moins forte sur les membres de la communauté. Parmi ces normes, nous avons montré que la contrainte liée à l'honneur – ou promesse faite à une organisation, ou un groupe désigné par sa mission – constitue une étape intermédiaire

cruciale, dans le passage à l'acte de la violence. C'est par solidarité et allégeance, ou promesse, aux normes mêmes du groupe et de la mission qu'il s'est fixé que, dès lors qu'un de ses membres, qui plus est disposant d'un grand capital symbolique, propose d'« honorer » cette mission, qu'une grande partie des membres de la communauté le suit. C'est alors par allégeance, plutôt que préférence personnelle, que l'action collective, à savoir la participation à la violence de masse, est déclenchée.

Si le *komsije* et le rôle d'individus spécifiques, comme ces quatre protagonistes, conditionnent en grande partie les patterns d'interaction, les enquêtes de terrain révèlent qu'il est tout aussi important de tenir compte du *schéma culturel* et, plus généralement, de l'univers symbolique, ou de représentations, qui caractérise cette communauté⁴⁷². Le concept de schéma culturel nous permet d'opérer un retour analytique sur l'idée de consentement, ou de soutien, sous-jacents à l'engagement des individus dans l'action collective et la violence. Rappelons-le, cette notion, telle que proposée par Sherry Ortner, renvoie à l'idée, selon laquelle, ce sont les *conditions* (politiques, sociales, économiques) dans lesquelles évoluent les individus, et une rupture d'équilibre de celles-ci, qui déterminent si les schémas, intériorisés par les acteurs, agissent comme une contrainte ou, au contraire, si une distance est rétablie entre le self et ce schéma par les acteurs. L'adoption d'un schéma culturel n'est ni la conséquence stricte d'un déterminisme culturel, ni celle d'un choix du libre arbitre. Plus une population est rongée par la peur, quant à sa sécurité, – fortement exploitée par la propagande d'État comme il a été démontré⁴⁷³, et, tel que cela a aussi caractérisé la communauté dans lesquelles ces enquêtes de terrain ont été menées –, plus elle aura tendance à se retrancher vers des schémas culturels, ou scénarios, compensatoires, c'est-à-dire exprimant la vaillance, la résistance et l'honneur du groupe ethnique ou national, telles que ces dimensions ont pu se manifester à d'autres époques de l'histoire.

⁴⁷² Rappelons que cette notion s'entend de : « [...] the cultural schema has been moved by an actor from an external to an internal position, from an abstract model of deeds done by ancient heroes and ritual participants to a personal program for understanding what is happening to one right now, and for acting upon it.... There is a distance between actors' selves and their cultural models, in the sense that not all of a culture's repertoire of symbolic frames make sense to all at all the times". Ortner, S. (1990), op. cit. p. 89.

⁴⁷³ Judah, T. (1997), op. cit.; Gordy, E. (1999), op. cit.

C'est alors que certains acteurs incarnent des *rôles paradigmatiques*, qui tendent à mettre en scène, dans le présent, des figures héroïques ou épiques du passé (gardiens de la quiddité serbe ; guerriers contres les « Turcs » ou Oustachi), valorisées au sein du groupe. Sur le plan national, c'est ce qui explique la popularité de Slobodan Milosevic qui, en 1989 et lors d'une visite au Kosovo, alors aux prises avec des tensions entre populations albanaises et serbes, annonce que, désormais, plus personne ne fera du mal aux Serbes. C'est aussi ce schéma culturel qui participe à la popularité de Radislav qui, comme nous l'avons vu plus haut, souhaitait restaurer le *Tchetnik*, figure emblématique de lutte contre les Oustachi croates de la Seconde Guerre mondiale et qui, ultimement, a mené à la *miliciarisation*. Le temps passe et les hostilités demeurent. Mais c'est surtout là une possibilité d'exploitation de la crise, qui permet, à des acteurs marginaux, de faire des gains conséquents en matière de capital symbolique.

Or, et comme tendent à le révéler les enquêtes de terrain, les sources du schéma culturel ne sont pas toutes d'ordre héroïque, ni ne renvoient systématiquement à la dimension épique. Ce sont ces éléments et leur expression, dans leur sphère locale, qu'il nous faut désormais décortiquer et analyser. Jusqu'ici, nous avons montré que, le schéma culturel sous-tendant l'engagement de Radislav, Nenan et Ivan, renvoie à l'univers de la monarchie serbe et la figure du *Tchetnik*, mais aussi à l'*illusio* que constitue l'entreprise de restauration de l'imperium serbe. Si un tel projet peut donner une *direction* à atteindre, cette mission est bien trop lointaine et abstraite dans les faits et son expression locale, pour motiver les premières séquences d'action de l'ensemble du processus de participation à la violence de masse. D'autres éléments interviennent, qui interagissent avec ces objectifs lointains, et alimentent le schéma culturel. Ils s'expriment et se vivent dans la sphère immédiate des acteurs. Trois axes nous permettront de décrire et analyser ces éléments : les théories raciales des protagonistes rencontrés ; leur interprétation du nationalisme serbe, et enfin ; un régionalisme farouche.

6.2.1 Théories raciales darwinistes et rejet de l'Islam

La littérature portant sur les exécuteurs épingle fréquemment un discours « déshumanisant » de la part des bourreaux, dès lors qu'ils désignent leurs victimes. Dans le contexte du génocide rwandais, les Tutsis étaient désignés de cancrelats, et durant la Seconde Guerre mondiale, un champ sémantique, gravitant autour de l'idée de parasite, maladie et cancer, désignait les Juifs⁴⁷⁴. Ces discours ont tous le darwinisme social, ainsi que les théories raciales répandues dans la littérature colonialiste, comme origines communes. Un exemple classique de cette littérature est *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855)⁴⁷⁵, sous la plume de Joseph Arthur Gobineau (1816-1882). La déshumanisation d'une population, qualifiée parfois de malade, ou parasite, s'accompagne généralement d'un mécanisme, par lequel ses membres sont rejetés hors de ce qui est appelé le cercle d'obligation morale⁴⁷⁶. Ces populations perdent alors leur essence humaine. L'ultime soupape de considération ou d'empathie humaine, pour le groupe, est annihilée, et la responsabilité morale des bourreaux désengagée et totalement dissoute⁴⁷⁷. Ce serait là la condition première à tout processus d'extermination et de tuerie de masse et cet argument suscite le consensus dans la littérature traitant de la métamorphose de gens ordinaires en tueurs de masse⁴⁷⁸. La déshumanisation peut atteindre un niveau tel que l'élimination du groupe s'envisage parfois comme un acte médical prophylactique ou nécessaire, tel le retrait d'un cancer d'une société malade, comme on le voit dans le contexte de l'Holocauste⁴⁷⁹. Quinze ans après les faits, ce discours ponctue encore le discours des individus rencontrés.

En premier lieu, on trouve un ensemble de théories raciales fortement inspirées du darwinisme social où, d'après les propos de ces quatre individus, le Serbe se situe au sommet de la hiérarchie des groupes ethniques présents sur le territoire yougoslave. Il arrive que les données démographiques fassent l'objet de manipulations, laissant cours

⁴⁷⁴ Hilberg, R. (1988), op. cit.; Gourevitch, P., (1998), op. cit.

⁴⁷⁵ Gobineau, A., J., *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris : Pierre Belfond, 1967.

⁴⁷⁶ Fein, H., *Genocide : A Sociological Perspective*. London : Sage, 1993.

⁴⁷⁷ Arendt, H. (1966), op. cit.; Bauman, Z. (2000), op. cit.; Arendt, H. (2005), op. cit.

⁴⁷⁸ Waller, J. (2002), op. cit.; Hinton, A., L., *Annihilating Difference: The Anthropology of Genocide*. Berkeley: University of California Press, 2002; Sémelin, J. (2005), op. cit.; Slim, H. (2007), op. cit.

⁴⁷⁹ Hilberg, R. (1988), op. cit.

à des avis tranchés et définitifs sur les autres groupes ethniques, telle que le laisse entendre la discussion suivante avec Radislav, à propos de la place de l'Islam et des Musulmans en Yougoslavie :

- Radislav : Je n'ai pas envie que des types en haut d'une tour se mettent à hurler et appeler à la prière quatre fois par jours. Tu peux pas comprendre, tu sais ce que c'est ?
- S.T : ... j'en ai une petite idée, ça fait un mois que [je vis] à Sarajevo...
- Radislav : ... et ça [t'ennuie] pas toi d'entendre ces types trois, quatre fois par jour ?
- S.T : Non, ça fait partie de la culture de la région, historiquement la religion musulmane est présente depuis quelques siècles ici...
- Radislav : Justement pas, à l'origine c'est chrétien ici, les monastères orthodoxes sont les plus vieux dans cette région et c'est certain que ce sont les Serbes qui étaient là avant... Et pis qu'est-ce que tu en sais toi ?
- S.T : J'ai lu quelques livres...
- Radislav : ... ouais, quelques livres. Et tes livres ils te disent que tout ça c'est des Slaves qui se sont convertis ? C'est des lâches, ils ont baissé leur culotte devant l'empire ottoman ! Ils ont eu peur d'affronter l'ennemi à l'époque et pour sauver leur peau ils se sont convertis. En Yougoslavie il n'y a que des Serbes et tous les autres se sont des Serbes qui se sont convertis à l'Islam ou au catholicisme, c'est tout (20 février 2006).

Quelques jours plus tard, en compagnie de Radislav, qui traduira la discussion, Ivan nous explique, avec force exemples, que, dès lors que l'on remonte l'évolution, il ne fait aucun doute que les Musulmans n'arrivent pas la cheville des Serbes, selon son interprétation de l'histoire. Génétiquement, affirme-t-il, le type slave descend du Cosaque et de ce qu'il y a de plus « *noble du type russe* », ce qui fait de lui la race supérieure des populations yougoslaves, du fait de ses origines guerrières. À cet égard, le personnage de *Tarass Boulba*, du roman de Nikolai Gogol⁴⁸⁰, est une figure mythique, mentionnée à quelques reprises dans le discours de ces individus. Les scènes de violence, qui y sont décrites, créent une sorte d'espace commun de communication, nous permettant de discuter de leur expérience dans la violence en Croatie et en Bosnie-Herzégovine. Mais il apparaît, à quelque reprises, un flottement

⁴⁸⁰ Gogol, N., *Tarass Boulba*. Paris : Gallimard, 1991.

dans le discours et cette déshumanisation n'est pas systématique, ni ne s'exprime en permanence. Le passage suivant des notes de terrain en donne une illustration :

« [...] Les images d'archives [...] sur les actions des forces serbes en [1991] en Croatie, apportées par Nenan, suscitent de nombreux échanges et commentaires entre ce dernier et Radislav. Traduisant parfois les propos de Nenan, y mettant aussi du sien, Radislav me commente et situe ces images qu'il n'avait pourtant jamais vues. Les deux reconnaissent les endroits filmés et avouent y avoir été à un moment ou un autre de leur période en Croatie⁴⁸¹. [...] À un moment donné, [la scène] semble filmée par un membre d'une unité serbe que Nenan et Radislav reconnaissent. On parle alors un peu de la composition de celle-ci et je leur demande d'où venaient ses membres et s'ils les connaissaient ou sont toujours en lien avec eux. Les deux hommes énumèrent alors un certain nombre d'entre eux quand tout à coup ils prononcent un prénom à consonance musulmane. Compte tenu de ce que j'ai entendu jusqu'à maintenant à propos des Musulmans, je m'étonne et le leur manifeste :

S.T. : Est-ce que je me trompe ou ce prénom est à consonance musulmane ?

Radislav : Oui, c'est un prénom musulman, d'ailleurs, il était musulman tu sais.

S.T. : Vous étiez des unités mixtes ?

Radislav : Oui, oui, ça arrivait. Tu sais, il y avait pas mal de mouvements et de va-et-vient au sein de ces groupes... Il y avait aussi des gars des autres groupes... Mais ce gars là était formidable et si tous les Musulmans avaient pu être comme lui, il n'y aurait jamais eu de guerre et on ne peut pas tous les mettre dans le même sac » (19 février 2006).

Comment faire sens de ces propos et de leur manque de cohérence ? Premièrement, un élément frappe, qui caractérise la fluctuation d'un tel discours. Dans le premier cas, alors que la discussion porte sur la religion, les Musulmans y sont décrits en termes péjoratifs, voire haineux. Dans le second cas, et qui laisse entendre à des souvenirs positifs de l'ambiance entre les hommes au sein du groupe d'exécuteurs, le combattant musulman qui les accompagne y est décrit en termes positifs. Cette apparente incohérence semble s'éclaircir à travers un phénomène mis en évidence dans l'expérience de Stanley Milgram, sur l'infliction de décharges électriques, et qui se

⁴⁸¹ C'est d'ailleurs sur ces images que Radislav se reconnaîtra; cet épisode est mentionné dans le chapitre trois.

distingue d'une stricte banalisation de l'idée d'extermination de l'ennemi, telle que nous l'avons relevée plus haut⁴⁸². Partant du constat que, les sujets, ayant infligés des chocs mortels au compère, tendaient à justifier post-facto leurs actions par les dispositions mêmes de l'individu (il était têtue ; il avait une déficience intellectuelle, etc.), le chercheur affirme que ce n'est pas tant la haine de l'autre qui permet l'infliction de traitements cruels, mais bien plutôt, et au contraire, la violence commise qui produit la haine de la victime. Dans cette expérience, le sujet se trouve en état de dissonance cognitive, c'est-à-dire que, le fait même de reconnaître avoir infligé des chocs électriques mortels à un individu qu'il ne connaissait pas, vient rompre la croyance qu'il avait pourtant de lui-même, selon laquelle il se sentait incapable de faire du mal à qui que ce soit. La cohérence interne est rompue et, pour rétablir cet équilibre et réduire cette dissonance cognitive, l'individu emploie toutes sortes de stratégies dont, notamment, l'attribution de dispositions internes à une victime qui, ultimement, « méritait » ces chocs. Dans le cas de Radislav et d'Ivan, puisqu'aucune violence n'a été exercée contre leur ami intégré au sein de l'unité, il n'y a donc aucun besoin de restaurer un équilibre rompu, puisqu'aucune dissonance cognitive ne s'est manifestée. C'est une situation qui diffère fortement de l'expérience plus étendue, que ces deux hommes, et en particulier Ivan, ont eue avec les Musulmans, à savoir leur élimination physique. C'est parce que l'expérience, avec cette personne musulmane agissant à leurs côtés, a été vécue sur un mode cohérent, avec le sentiment qu'ils ont d'eux-mêmes, et qu'aucune dissonance ne rompt leur équilibre interne, qu'elle est perçue comme bonne, que ce manque de cohérence apparent s'explique. C'est une forme du déni d'implication, tel que défini par Stanley Cohen⁴⁸³. Si la littérature s'accorde généralement pour dire que la déshumanisation constitue un mécanisme d'inhibition de la responsabilité morale des exécuteurs, il semblerait alors, d'après ce qui précède, qu'il permette aussi de préserver une cohérence interne – mais aussi face à l'outsider que nous étions – et de « vivre avec ce meurtrier en soi » dans un contexte *post festum* ainsi que gérer un investissement passé injustifiable.

⁴⁸² Milgram, S. (1974), op. cit.

⁴⁸³ Cohen, S. (2001), op. cit.

6.2.2 Interprétation idiosyncrasique du nationalisme et de la religion orthodoxe

Un second axe, caractérisant le schéma culturel dans sa dimension locale, s'articule autour de la mythologie serbe et de la religion orthodoxe. Les soirées, passées en la compagnie de ces quatre participants, se terminaient souvent par la diffusion de chants *Tchetniks* exaltant les prouesses de ces anciens guerriers. Leurs paroles renvoient souvent à la métaphore d'une Serbie pure et immaculée, qui prend les traits d'une jeune fille et dont voici un extrait :

“Oh, maiden, do unbraid your red hair, They take your dad sweetheart to grave. Let it be, let it be taken, let go. He ran his hands through my hair long enough. Let that be, let be, may he rest in peace. I will find myself a much braver knight”⁴⁸⁴.

Le mythe du Champ des Merles (littéralement traduction de «Kosovo») est probablement le plus présent. Selon la légende, le prince Lazare Hrebeljanovic, alors à la tête des Serbes dans la bataille de Kosovo Polje perdue contre l'Empire ottoman, le 28 juin 1389, aurait été approché par le prophète Elija, la veille du combat, à qui il aurait donné un choix. Lazare pouvait, soit remporter la bataille et ainsi, lui et son peuple, accéder à un royaume terrestre, soit la perdre et gagner l'accès au royaume céleste. L'Histoire montre qu'il aura opté pour la seconde option. Lazare était présenté comme un homme fort, et à ce titre soutenu par l'Église orthodoxe craignant l'invasion turque. Ce mythe a fondé la légende du guerrier céleste et béni par l'Église orthodoxe, dès lors qu'il part combattre contre les « Turcs » – désignation péjorative des Musulmans de Yougoslavie. Dans ce contexte, l'action n'est plus tant une agression qu'une mission divine, où ses protagonistes, bénéficiant de l'appui de l'Église orthodoxe, agissent telle la main de Dieu. Le lien entre Église et bandes armées est souvent direct, tel qu'il ressort des images du documentaire des *Scorpions*, qui relatent une cérémonie de bénédiction et de sacralisation des membres de la bande, et dont une retranscription du discours du prêtre illustre la thématique :

“[...] And to strengthen their right arms with the might of Thy [God] will, for victory and the destruction of our enemy and opponents, who have risen

⁴⁸⁴ The *Scorpions*: A Home Movie (2007), op. cit.

against us. Let us pray to the Lord. Lord, have mercy. Brothers, the Turks have risen again like the vampires they are. Brothers and gentlemen, chosen to be heroes, the evil days are nigh. The Turkish Emperor Murad came to Kosovo and made a mighty battle in our kingdom. He sacked our villages, fields and towns, and broke the crosses on our churches. Therefore, my beloved brothers, if we are to surrender, we must all know it. Because Turks are unlike other men, they are all beast from Asia. Pray to the Lord, Lord have mercy”⁴⁸⁵.

On retrouve également le champ sémantique de déshumanisation et de vampirisation de l’ennemi, tel qu’il s’exprimait, et auquel s’oppose le héros gentleman en charge de défendre la quiddité serbe. Selon Goran Stoparic, qui a assisté à l’une de ces cérémonies en tant que membres des *Scorpions* :

“And then he would say, “God, make mighty these illustrious arms and... I don’t remember “destroy” and I don’t remember the words, something along these lines... And then he would kind of give us something. What they called the sacrament”⁴⁸⁶.

C’est là également un procédé qui alimente le déni d’implication. Le rôle de la religion et la thématique du guerrier céleste sont également présents dans le discours d’Ivan, comme en témoignent les propos suivants :

« Je n’ai aucun scrupule à ce que j’ai fait. Les gens nous dépeignent comme des tueurs excentriques mais ils ne connaissent même pas les raisons de notre geste. Nous sommes les premières lignes dans le combat et le choc des civilisations » (Ivan, 21 février 2006) Et à un autre moment : « On s’est battu pour sauver notre terre, notre religion, notre culture. Ce territoire est chrétien [...]. Nous avons agi au nom de la chrétienté, comme c’est le cas de tous les serbes qui se sont battus contre l’Empire ottoman » (Ivan, 22 février 2006)

Cet appel et ce sentiment d’être « élu » pour la tâche, le sale boulot, se retrouve dans d’autres contextes, et n’est pas exclusif aux individus rencontrés. C’est précisément ce qu’illustrent les propos de Rudolph Höss, alors responsable du camp d’Auschwitz et répondant aux ordres d’Himmler qui, à partir de juillet 1941, lui ordonne de mettre sur pied ledit camp :

⁴⁸⁵ *The Scorpions: A Home Movie* (2007), op. cit.

⁴⁸⁶ *The Scorpions: A Home Movie* (2007), op. cit.

“It was always stressed that if Germany was to survive then World Jewry must be exterminated and we all accepted it as truth. That was the picture I had in my head, so, when Himmler called me to him, I just accepted it as the realization of something I had already accepted – not only I, but everybody. I took it so much for granted that even though this order, which would move the strongest and coldest nature – and at that moment this crass order to exterminate thousands of people (I did not know then how many) – even though it did frighten me momentarily – it fitted in with all that had been preached to me for years. The problem itself, the extermination of Jewry, was not new – but only that I was to be the one to carry it out, frightened me at first. But after getting the clear direct order and even an explanation with it – there was nothing left but to carry it out”⁴⁸⁷.

Dès lors, qu’il s’agisse de Radislav, Nenan, Ivan et Janko, ou de Rudolph Höss, le passage à l’acte est non seulement présenté comme une tâche sale, que l’on exécute à reculons mais qui, surtout, résulte d’une familiarité avec l’idée d’élimination de la population, et qui s’est constituée dans une période précédant l’action. On retrouve la notion de *banalisation de l’idée* de l’élimination d’une population, telle que présentée plus haut. Si Höss est appelé à Hitler et à le servir – dont la terminologie employée par lui-même est suffisamment explicite quant au privilège que cela semble produire – dans le cas des quatre participants, c’est au nom de la chrétienté et de la nation, que ce sale boulot est entrepris, et où il est pris pour acquis que les populations civiles – tant croates que musulmane – doivent être éliminées⁴⁸⁸. C’est là un pattern qui inscrit un investissement injustifiable, dans un cadre où l’action ne relève pas tant d’une préférence individuelle, que d’une promesse ou allégeance à un groupe, mais aussi à un projet mythique, qui dépasse le strict libre arbitre de l’individu, où il ressort que *tous* y participent au nom de la survie même du groupe. Cette logique est d’autant plus renforcée, dès lors que la religion vient justifier la nécessité de répondre à cet appel, tels que les propos de Radislav l’illustrent :

« Les Musulmans n’ont rien à faire sur ces terres. Vous les Européens vous nous trouvez fous, mais vous ne vous rendez pas compte du danger de l’avancée de l’Islam. Nous avons agi au nom de la chrétienté. [...] Qu’aurais-

⁴⁸⁷ Rhodes, R. (2002), op. cit. p. 159.

⁴⁸⁸ Précisons que l’élimination n’implique pas dès le départ l’extermination.

tu fais toi dans notre cas ? Ces gens devaient être éliminés, c'était la guerre, on n'avait pas le choix » (Radislav , 18 février 2006)

Dans une situation de vie ou de mort, telle qu'elle transparaît dans l'interprétation que Radislav fait des événements, la référence à la religion facilite l'action à entreprendre, qui tient en la survie du groupe : anéantir l'ennemi avant que ce ne soit lui qui vous anéantisse. Mais aussi, et simultanément, elle fournit un cadre sémantique, au sein duquel, le processus eux/nous de différenciation systématique, comme préambule de toute élimination d'un groupe, prend place et alimente la construction de l'autre comme ennemi. Il ne s'agit plus d'un Musulman, mais d'un djihadiste qui égorge et « brise les croix sur nos églises ». Les références à la religion sont nombreuses dans le discours des exécuteurs, dès lors qu'ils reviennent sur leurs actes. Dans certains cas, le pouvoir d'infliger la mort, ou de décider qui va vivre, renvoie à l'idée que l'individu n'a été que l'agent d'une cause supérieure et, en cela, n'a eu d'autre choix que de « répondre à l'appel ». La fabrication de cette illusion, soigneusement entretenue par l'Église, ainsi que l'adoption de rôles paradigmatiques, qui laisse entendre que d'autres ont déjà agi de façon similaire par le passé, tels les *Tchetniks*, tendent à subsumer la part individuelle de l'acteur par le sacré et un discours idéologique qui le déresponsabilisent. Il est intéressant de relever qu'au moment des enquêtes de terrain, et à l'exception de Janko, les trois autres participants étaient devenus des croyants convaincus et pratiquants. Rappelons-nous, par exemple, la collection d'icônes de Nenán, et l'importance qu'elle a à ses yeux. Enfin, et pour conclure cette section, relevons que le *Tchetnik* incarne le paradigme même du guerrier, du protecteur de la nation et des valeurs serbes pour Radislav, Nenán et Ivan et, à ce titre, imprègne la quotidienneté de ces hommes. Il permet de s'identifier et de s'inscrire dans une lignée de héros de la patrie et c'est une raison pour laquelle il est adulé. Mais ce qu'il convient de noter, c'est que d'une armée tout à fait régulière alors assurant la protection du roi durant la monarchie yougoslave, le *Tchetnik* a subi une mythification pour devenir une figure céleste, aux contours flous, dont les ordres lui sont directement transmis par Dieu, alors en charge du bien-être de la nation. Il n'a plus grand chose en commun avec le soldat de l'armée régulière de l'époque.

6.2.3 Régionalisme et valeurs ancrées dans le terroir

Enfin, un troisième axe gravite autour de valeurs qui s'expriment dans l'espace local et sont liées à la terre, aux traditions propres à cette région. Cet ensemble inclut notamment une méfiance des étrangers⁴⁸⁹ – issue en grande partie des bombardements de l'OTAN dans cette région, en 1999, et qui représentent probablement le seul contact direct que cette population a expérimenté avec la sphère internationale⁴⁹⁰. Ce régionalisme s'alimente, également, d'une méfiance à l'égard des populations citadines et de la politique de Belgrade ; d'une valorisation des préoccupations et des valeurs locales (élevage de porcs et de poulets, agriculture) et d'un fort ancrage dans des modalités de fonctionnement des générations précédentes, cherchant ainsi à ralentir l'effritement de la tradition rurale. Enfin, on relève une forte résistance à la modernisation de la société serbe, qui s'exprime par l'émergence de toutes sortes de mouvements, agissant pour une plus grande tolérance, tels que l'activisme croissant des droits de l'Homme, l'avènement du féminisme, une reconnaissance toujours plus grande de l'homosexualité, mais aussi une attitude de la jeunesse de plus en plus tournée vers l'Europe occidentale, et la volonté de rompre avec un passé par trop instrumentalisé et, désormais, lié aux pires actions des gouvernements précédents. Sur la méfiance ressentie localement par rapport au gouvernement central, il est important de relever que, les conséquences de la guerre n'ont pas été vécues de la même façon dans ces contrées, où cette ethnographie a été menée qu'à Belgrade. La plupart des volontaires, qui sont partis pour la Croatie ou la Bosnie-Herzégovine, et même pour le Kosovo quelques années plus tard, proviennent de ce type même de régions. En comparaison de technocrates, politiciens ou intellectuels belgradois, la population locale a le sentiment que c'est surtout elle qui a contribué à la plus grosse part de l'effort de guerre et par rapport aux jeunes hommes en milieux urbains qui refusaient de se mobiliser, ni n'assumaient leurs responsabilités dans la défense du pays au début

⁴⁸⁹ Pour les raisons que nous avons expliquées dans notre méthodologie le fait que nous étions en compagnie de Radislav a permis d'atténuer cet effet.

⁴⁹⁰ Beaucoup de citoyens de cette région ont pourtant, ou ont eu à un moment donné, un contact direct avec d'autres sociétés en tant que *Geistarbeiter*, ou Yougoslaves travaillant à l'étranger (Allemagne, Suisse, Australie, Canada). Nous faisons référence au fait que la région n'est pas un haut lieu de tourisme international et les populations ont peu souvent affaire avec l'étranger qu'elles ne perçoivent essentiellement qu'à travers les médias. Qui plus est, et comme nous le mentionnera Radislav, les seuls étrangers qui arrivent ici sont là pour les affaires et le rachat à bon prix d'infrastructures locales, procédé perçu par moments comme une forme d'expropriation.

des années 90. Qui plus est, et ceci ressort des discussions menées avec les quatre participants, ainsi qu'avec leurs amis, cette région, comme tant d'autres en Serbie, est encore marquée par la tragédie qu'a été la « perte » de la Krajina en 1995⁴⁹¹ et l'afflux massif de réfugiés serbes – environ 200'000 – qu'elle a dû absorber, alors qu'elle faisait déjà face à de nombreuses difficultés économiques et sociales. De ces remarques, on peut dire qu'au-delà même des clivages politiques entre les différents protagonistes – JNA et milices (*Tigres*, *Scorpions* ou *Tchetniks*) – les exécuteurs se distinguaient également entre eux sur la base de schémas culturels, qui se répercutaient sur le théâtre de la violence. C'est là une dimension qui nous permet d'interpréter les dissensions régnant entre ces protagonistes d'une même nation sur le théâtre des violences, à la fois en Croatie et en Bosnie-Herzégovine. En dépit de ses promesses, le gouvernement central n'est finalement pas parvenu à apporter les changements promis, ni la restauration de l'imperium serbe. La situation s'est même dégradée, quand cette région a vu l'afflux de réfugiés serbes de Croatie. Aussi, des individus comme Radislav, Nenan, Ivan et Janko de façon spécifique, et la communauté dans laquelle ils s'insèrent, ont eu le sentiment d'avoir été floués par ces leaders, perçus comme des traîtres.

Nous l'avons vu plus haut, ces schémas culturels, exprimés dans la sphère locale, créent des attentes réciproques, ainsi que de la solidarité, qui cristallisent les membres de la communauté. Ils fournissent aussi un *cadre référentiel* ou *grille normative* à partir desquels les individus puisent leurs significations et attribuent du sens à leur environnement. Ces schémas culturels participent pleinement à l'établissement de leur identité, leurs préférences et, à ce titre, guident leurs actions. Les propos du commandant adjoint de la Brigade de Bratunac de la République Serbe de Bosnie-Herzégovine, Dragan Obrenovic, lors de sa déclaration finale, après avoir été condamné pour 17 ans de prisons pour crime contre l'humanité, par le Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, dans sa participation aux violences à Zvornik, illustrent très bien ce point :

⁴⁹¹ Il s'agit des conséquences de l'« Opération Éclair » de l'armée croate, menée en 1995, pour la reconquête de la partie du territoire qui avait été annexée par les Serbes de Croatie, en autoproclamant leur autonomie.

« Sur le territoire du pays d'où je viens et où je suis né, il était coutumier de prendre les armes pour célébrer la naissance d'un enfant mâle. Les coups de feu tirés dans ces conditions indiquaient qu'un nouveau garçon entraînait dans la famille. Ils indiquaient qu'on attendait de lui de faire preuve de force, de protéger les siens, d'être donc un combattant, un soldat, un chef de famille. Et malheureusement, lorsque [...] d'autres coups de feu ont commencé à être tirés dans l'ex-Yougoslavie, coups de feu destinés à faire la guerre, il était normal pour tous les jeunes gens, pour tous les jeunes garçons, de revêtir l'uniforme, de prendre les armes. Ils allaient défendre leur patrie, leur nation, et finalement leur famille. C'est ce qu'on attendait de ces jeunes gens. C'était leur rôle, et ce rôle était considéré comme sacré. Ces jeunes gens n'avaient pas le choix. Il n'était possible pour eux que d'être un soldat ou un traître »⁴⁹².

En complément des propos de Dragan Obrenovic, il nous faut ajouter des éléments provenant de notre expérience de la région et qui prolongent les propos ci-dessus de ce qui est attendu d'un homme dans la région. C'est en passant un peu de temps avec deux membres de la famille de Radislav, qui ont à peu près notre âge, qu'apparaissent quelques dimensions supplémentaires, qui nous permettent de cerner mieux le schéma culturel local. Notre présence a suscité quelques commentaires parmi les gens rencontrés, puisque nous ne correspondions que très peu à l'image des hommes de la trentaine dans cette région, à savoir mariés, pères, employés ou dirigeant une petite entreprise et sortant en boîte de nuit quasi tous les week-ends. C'est la norme – tout comme en de nombreux autres endroits de la planète, bien entendu – et il était manifeste que nous étions hors-normes, et ne correspondions pas au rôle et statut type d'un homme de notre âge dans la région. Mais, c'est le statut de chercheur qui a aussi suscité quelques discussions cocasses, telle que celle qui suit s'étant déroulée la veille du départ de la première enquête de terrain, qui poursuit la proposition de Radislav de nous trouver du travail dans la région, comme nous l'avons déjà mentionné dans le chapitre de méthodologie.

Au sujet de la politique, le régionalisme s'exprime par des préoccupations immédiates dans le quotidien des populations ; le sort de l'ensemble du pays ne venant qu'en

⁴⁹² *Le Procureur du Tribunal contre Dragan Obrenovic*, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire IT-02-60, 9 avril 2001, audience du 30 octobre 2003, p. 1554.

seconde ou troisième position. Par exemple, lors de la seconde enquête de terrain, nous aurons eu l'opportunité d'accompagner Radislav dans des meetings politiques de la région. Plus spécifiquement, et alors qu'il nous raccompagne à notre hôtel, la discussion suivante a lieu dans la voiture :

- S.T. : Es-tu satisfait de ta soirée ? Comment ça s'est déroulé pour toi finalement ?
- Radislav : Bien, j'espère.
- S.T. : Qu'est-ce que les gens demandent à leurs politiciens ici ? Qu'est-ce qui ferait qu'ils voteraient pour [le parti dont il défend les intérêts] ?
- Radislav : Les préoccupations ici ne sont pas celles de Belgrade et on n'est pas dans les grandes idées. Les gens, ce qu'ils demandent, c'est que l'électricité puisse être continue, sans interruption, et que chacun ait l'eau courante. À partir de là, je pense qu'ils ne sont pas très préoccupés du sort du pays. Puis de toutes façons, ici les gens sont très méfiants des grandes idées... [le parti dont je défends les intérêts] essaie de leur apporter ce dont ils ont besoin et c'est comme ça qu'il fait des voix et qu'il gagne du soutien et de la légitimité. (16 novembre 2006)

Qu'il s'agisse des théories raciales darwinistes, de l'opinion locale touchant à l'Islam, de l'interprétation idiosyncrasique du nationalisme, et enfin de l'ensemble des éléments que nous avons regroupés sous l'étiquette de régionalisme, toutes ces dimensions agissent tel un « point de convergence », selon l'expression de Roger D. Petersen⁴⁹³. Autrement dit, elles permettent de lier et coordonner les actions des individus de la communauté et ce, en dehors de toute implication de l'élite ou des autorités centrales : « The power of focal-point mechanisms relies on the nature of cultural symbol sets »⁴⁹⁴. Ces résultats ne sont pas propres, ni exclusifs, à cette région ou à la participation à la violence de masse. On les retrouve également dans un cadre radicalement différent, étudié par Roger V. Gould, qui s'intéresse, quant à lui, aux mobilisations populaires et communautaires de la Commune de Paris, en mars 1871. L'auteur prétend que, cette mobilisation collective s'explique en grande partie par l'interaction de configurations sociales de réseaux sociaux de solidarité de voisinages,

⁴⁹³ Petersen, R., D. (2001), op. cit.

⁴⁹⁴ Petersen, R., D. (2001), op. cit. p. 299.

qui créent des identités fortes rapidement mobilisables dès lors que la communauté se perçoit en danger⁴⁹⁵. Ces résultats, tout comme les nôtres, suggèrent qu'une grande proportion de ces actions collectives se joue dans la sphère locale, ou « par le bas », plutôt qu'en relation aux concepts de classe sociale, tels qu'ils ont souvent été appliqué à l'analyse de la *Commune*, justifiant davantage l'usage d'approches théoriques micrioanalytiques, pour en saisir les articulations.

Enfin, l'ensemble des dimensions, mises en évidence ci-dessus, tendent à rendre la sphère locale d'appartenance hermétique renvoyant ainsi à une *communauté fermée*. Mais, si les structures ou patterns d'interactions sociaux au sein de celle-ci, ainsi que les schémas culturels, tels que décrits jusqu'ici, permettent d'expliquer en grande partie les dynamiques par lesquelles Radislav, Ivan, Nenan et Janko se sont mobilisés, à l'époque, et sont toujours en lien les uns les autres, quinze ans plus tard, il reste encore une dimension cruciale à aborder, telle qu'elle ressort du matériel à disposition. Il s'agit des activités criminelles passées et présentes de ces individus qui, elles aussi, ont facilité et facilitent toujours leur mobilisation et le maintien de leurs liens. Elles constituent un élément central de l'activité des bandes armées.

6.3 Radislav, Ivan et Janko et les activités criminelles parallèles⁴⁹⁶

Les activités criminelles de ces trois individus peuvent être envisagées selon deux axes : la chronologie et leur portée. La chronologie se distingue en trois périodes, t_1 , t_2 et t_3 , incluant l'avant, pendant et l'après conflit. Quant à la portée de ces activités, elle s'évalue en fonction des conséquences humaines et matérielles qu'elles impliquent. Rappelons-le, les activités de faible portée incluent les petits vols et petits trafics, ou ce que l'on qualifie généralement de délinquance. Les activités de moyenne portée renvoient à des actions plus préoccupantes, tels que les trafics d'êtres humains, certaines formes de viols (mais il faut distinguer les viols de guerre des viols

⁴⁹⁵ Gould, R., V., *Insurgent Identities. Class, Community and Protest in Paris from 1843 to the Commune*. Chicago: The University of Chicago Press, 1995.

⁴⁹⁶ Selon Radislav, avant de participer à la violence de masse qui s'est produite en Croatie, Nenan était soldat professionnel de la JNA et à ce titre il aurait trouvé étonnant qu'Nenan soit impliqué dans des activités criminelles. Si c'est la cas, nous n'en saurons rien quoi qu'il en soit.

systematiques résultant d'une politique), ou, encore, les pillages à grande échelle. Enfin, les activités criminelles de longue portée renvoient à une politique systématique d'agression, à l'encontre d'une population ciblée, en vertu de sa quiddité. Il s'agit d'attaques menées sur plusieurs plans : politique, social, économique, biologique, physique, religieux, moral et culturel. Sur l'axe chronologique, les activités criminelles de longue portée se situent quasi exclusivement dans un contexte de conflit armé, alors que les deux autres types peuvent prendre place en chacun des trois temps. C'est précisément ce qu'illustrent les trajectoires de Radislav, Ivan et Janko.

À l'exception de Nenán, Radislav, Ivan et Janko se connaissaient depuis leur jeunesse. Ils ont partagé de nombreuses expériences, qui les ont d'autant plus rapprochés. Parmi celles-ci, on relève leur implication dans des activités criminelles, telle que révélée par Radislav :

- Radislav : « Tu sais, avant que je participe à la guerre, nous étions un groupe et nous nous connaissions depuis longtemps. On avait pas mal les mêmes idées sur tout et bien entendu sur la politique. On a fait un peu les 400 coups et plein de conneries avant de s'impliquer [...] et ce sont d'autres gars qui nous ont montré le chemin. Je pense que c'est ce qui nous y a menés ; des petits vols. De la petite criminalité, on était endurci »
- S.T. : Comment des petits vols peuvent-ils vous mener à des activités comme celles que vous avez menées en Croatie ou en Bosnie ?
- Radislav : Je sais pas, c'est comme si peu à peu tu passais à autre chose, d'un niveau supérieur... » (Radislav, le 22 février).

La dernière réplique de Radislav est intéressante puisqu'elle laisse entendre une progression de la participation, qui s'intègre dans ce que nous avons nommé la radicalisation émergente, au chapitre trois et, qui se déploie séquence par séquence, telle une succession de micro-points de basculement, sans que les acteurs ne parviennent à identifier les déclencheurs, ou les moments de rupture. D'autres sources révèlent qu'une grande partie des membres constituant la nébuleuse de gens armés,

nommée la *Garde serbe*⁴⁹⁷, à laquelle étaient affiliés les *Radislavcevi* au moment de leur départ pour la Croatie, se composait notamment de membres venant du milieu criminel belgradois :

« Branislav Matic, alias, Beli, membre de la pègre belgradoise, fut assassiné en août 1991 en plein Belgrade. Il finançait la branche armée du Mouvement du Renouveau Serbe [c'est-à-dire la mouvance à laquelle étaient affiliés Radislav, Nenana et Ivan], le SPO de Vuk Draskovic, à l'époque le plus puissant parti d'opposition en Serbie. À l'image de la *Garde des volontaires serbes* d'Arkan, la *Garde serbe* du SPO était constituée de repris de justice et de petits caïds du pavé belgradois décidés à mettre leur expérience des armes au profit de la défense des Serbes de Croatie. Sous le commandement de Djordje Bozovic, autre gangster belgradois, surnommé dans le milieu Giska, la Garde serbe fut empêchée par Radovan Stojicic-Badza [le chef de la police Serbe] de rejoindre au mois d'août 1991 la Slavonie orientale [région située à l'ouest de Zagreb, en Croatie]. En septembre, elle prit le chemin de Gospic, une ville de l'ouest de la Croatie où la population serbe était soumise aux sévices des milices extrémistes croates de Tomislav Mercep. Le 15 septembre, Djordje Bozovic tombait, lors d'une offensive soutenue par la JNA, tué d'une balle dans le dos. Sa mort prématurée le fit entrer dans la légende. Il avait promis d'« écraser le communisme de ses propres mains » et était devenu un héros pour bon nombre de jeunes Serbes qui doutaient de la sincérité de Slobodan Milosevic et de la JNA pour créer une Grande Serbie. Ils célébraient son courage, son indépendance, sa droiture. On raconta même qu'il avait puni quatre de ses miliciens qui avaient violé une jeune Croate. Les médias officiels ignorèrent ce héros patriote et étouffèrent le scandale que suscita sa mort »⁴⁹⁸.

Corrélativement, il apparaît qu'une criminalité, que nous qualifierons d'apolitique, se superpose aux opérations d'élimination des populations à grande échelle. Par exemple, tel que le révèle Janko, dans le cadre de sa participation au nettoyage ethnique en Bosnie-Herzégovine :

« La vraie raison pour laquelle je suis allé combattre c'est la menace que représentaient les Musulmans dans les zones habitées par les Serbes [il fait référence aux régions de Zvornik, dans l'est de la Bosnie-Herzégovine, mais, plus particulièrement, aux violences faites aux Serbes dans la région de Srebrenica et Bratunac, entre 1992 et 1993 par les hommes de Nasser Oric, milice armée musulmane]. On se faisait beaucoup d'argent, aussi, en pillant les

⁴⁹⁷ Il s'agit là du terme désignant l'ensemble des gens en armes affiliés à l'opposition ultranationaliste serbe et en particulier au SPO.

⁴⁹⁸ Hartmann, F. (1999), op. cit. pp. 220-221.

propriétés et, en volant dans les maisons des victimes. Cela a aussi constitué une raison pour laquelle j'ai continué dans la guerre » (Janko, 22 février 2006).

Un peu plus tard dans la discussion, et poursuivant sur la question des bénéfices secondaires et de la plus-value de la participation à la violence de masse, il ajoutera :

« Une fois que le travail était fini [le nettoyage d'un village], on se servait, on prenait ce qu'il y avait dans les maisons » (Janko, 22 février 2006).

Ainsi, et en ce qui concerne Radislav, Ivan et Janko, mais aussi une grande partie des membres de la *Garde serbe*, l'activité criminelle transcende le contexte guerre/paix. Mais pour Janko, et l'on peut raisonnablement penser qu'ils sont plusieurs dans ce cas, tel que le révèle John Mueller (2004), la guerre fournit une nouvelle, ou du moins une autre, opportunité de poursuivre ses activités criminelles. Quinze ans après les faits, c'est-à-dire en 2006, et lors de notre rencontre, il apparaît que Radislav, Ivan et Janko sont encore impliqués dans la criminalité, à des degrés divers. Les deux premiers évoluent dans ce qu'ils appellent les « petites affaires », qui consistent essentiellement en des paris, des jeux, des commissions sur des transactions menées avec le milieu interlope local, ainsi que de petits trafics de voitures. Plusieurs anecdotes ont témoigné de cela, dont l'extrait suivant de notre carnet de voyage :

« Hier soir, première soirée avec Radislav depuis la fois que nous nous sommes rencontrés en janvier dernier. Notre hôte a souhaité nous présenter ses amis et des gars du coin, afin que ceux-ci sachent que nous sommes son invité, « pour notre sécurité », dira-t-il. Nous arrivons alors dans un bar, que nous pourrions qualifier de salle de jeu et de paris. Il s'agit d'un endroit exigu, composé de deux pièces. [...] À un moment donné, le patron et ami de Radislav, avec lequel je communique en allemand, me propose de le suivre dans la pièce d'à côté et me montre les écrans sur lesquels les scores d'un grand nombre de matchs de toutes sortes de sports défilent, informant les parieurs de leur sort. [...] Après quelques échanges avec le patron, il me demande si je joue et si j'ai envie de faire des paris. Il a de bons conseils à me donner. Mon inexpérience en la matière me rend sceptique et je décline. Puis, il me présente un ticket d'une loterie, qu'il m'assure gagnant. Je décline également, mais je viens d'apprendre, quelques minutes avant d'écrire ces lignes, que le ticket a permis à son porteur de remporter l'équivalent de quelques milliers d'euros » (17 février 2006).

Dans le cas de Janko, qu'il s'agisse de la première enquête de terrain, entre février et mars 2006, ou de la seconde, entre les mois de novembre et décembre 2006, il était impliqué dans le trafic de femmes entre les pays de l'Europe de l'est, essentiellement Moldavie, et les grandes capitales de l'Europe occidentale. Il se justifiera de cette activité :

« Moi je ne fais pas partie des ces salopards qui frappent et maltraitent les filles. D'ailleurs, ma copine est l'une d'elle et elle pourra t'en parler, mais là elle vit en [donne le nom du pays]. Je n'ai jamais confisqué le passeport à l'une d'elle et elles m'aiment bien. J'en revois de temps en temps et elles m'ont toujours apprécié » (Janko, 22 février 2006)

Les activités criminelles constituent un moyen de conserver le contrôle par ces acteurs sur leurs sphères d'intérêt, et celles-ci ne se limitent pas au profit et aux petites affaires. Elles s'étendent à la dimension sociale et politique. Illustrant ce propos, nous revenons sur la suite de la discussion mentionnée plus haut à propos de la présence des Musulmans dans les Balkans et du refus de la présence de quelle que mosquée que ce soit dans la région et sur ses projets le cas échéant :

S.T. : Mais alors, qu'est-ce qui va se passer si une mosquée est construite dans le coin ?

Radislav : Moi je vais te dire ce qui va se passer, je vais les laisser la construire, la terminer, l'inaugurer même... Pis après je vais faire appel à deux-trois types que tu as rencontrés, [...] et je vais leur dire d'aller y mettre le feu... C'est aussi simple que ça. Ils comprendront qu'ils n'ont rien à faire ici.

S.T. : Quoi ?

Radislav : T'inquiète pas, cette fois elle sera vide... (20 février 2006)

Ces exemples montrent qu'au regard de la trajectoire de Radislav, Ivan et Janko, les activités criminelles sont polymorphes. S'ils avouent avoir été impliqués dans des « petits vols » ; les « 400 coups » ou de la « petite criminalité », celle-ci évolue dans des proportions nettement plus sérieuses et graves, dès lors que le conflit débute et se développe. On voit se systématiser une criminalité de moyenne et de longue portée – eu égard aux conséquences matérielles et humaines qu'elles impliquent – qui s'articulent et se chevauchent. Dans le contexte actuel, c'est-à-dire au moment où ces

rencontres ont été menées, si la nature « longue portée » de la criminalité n'est plus présente – du fait qu'il s'agit d'un type de criminalité qui accompagne un contexte de crise extrême – il arrive que ces individus, et particulièrement Janko, soient, par moments, impliqués dans une criminalité de moyenne portée. Or ce passage suggère aussi une violence prête à refaire surface très rapidement. Ces propos jurent avec la sublimation coutumière et l'usage d'une sémantique du mythique, qui ponctue le discours de Radislav.

Ces activités criminelles, quel que soit le moment où elles se déroulent, ont métamorphosé ces individus en des *entrepreneurs* polymorphes. Selon une définition de Vadim Volkov, l'entrepreneuriat violent est considéré comme : “[...] a set of organizational solutions and action strategies enabling organized force (or organized violence) to be converted into money or other valuable assets on a permanent basis”⁴⁹⁹. Dans le cas de Radislav, Nenana, Ivan et Janko, il est manifeste que les éléments de *solutions organisationnelles* et de *conversion* tiennent une importance toute particulière. Premièrement, et en rapport à la dimension de transmutation, le fait de répondre à la demande en sécurité, et aux besoins de la population dans la période initiale de l'éclatement de la fédération yougoslave, a opéré une première conversion de ces individus qui, d'acteurs marginaux, se sont métamorphosés en figures d'autorité au sein de la communauté. De simples citoyens, ils sont parvenus à se convertir en référents locaux. C'est un principe de l'organisation mafieuse, telle que nous l'avons décrite plus haut. Aussi, ces individus ont su déployer des « solutions organisationnelles » et des stratégies permettant d'alimenter une partie des besoins locaux de la population – autant matériels que psychiques – parvenant ainsi à convertir l'usage de la violence et des habiletés criminelles en capital symbolique. À son tour, ce capital a contribué à mobiliser les cœurs et les esprits, tout comme des individus physiques, de la population locale dans la promotion de la quiddité et de l'imperium serbe, marquant ainsi une seconde étape. Cette transformation a été rendue possible par le déploiement de nouvelles solutions organisationnelles, telles que la

⁴⁹⁹ Volkov, V., *Violent Entrepreneurs : The Use of Force in the Making of Russian Capitalism*. Ithaca, N.Y.; London: Cornell University Press, 2002, p. 27.

diffusion du ressentiment, la mobilisation du mécanisme de point de focal ainsi que l'incarnation de rôles paradigmatiques. L'ensemble de ces stratégies a ainsi permis d'opérer une conversion d'un capital symbolique (autorité) en un capital politique. *In fine*, les actions qu'ils ont déployées dans la promotion de l'imperium serbe – la participation à la violence de masse – ont ultimement transformé ces individus en héros patriotiques, s'inscrivant dans la lignée des guerriers célestes, aux yeux d'une partie de cette communauté, où quinze ans après les faits, ils demeurent des figures d'autorité locales protégées par le silence de la population, quant à leur passé et au rôle de chacun. L'ensemble de ces conversions successives a permis à ces individus une mobilité sociale et politique ascendante considérable. On peut présumer qu'un défi de taille consiste désormais, pour eux, à préserver ce statut, qui les protège de l'action de la police et de la justice, et, ainsi, de répondre de leurs actes devant un tribunal.

6.4. La communauté et le *réseau de confiance* comme ressources aux bandes armées et ex-exécuteurs

Tel qu'il ressort de l'analyse qui précède, force est de constater que la participation de Radislav, Nenana, Ivan et Janko, dans la violence de masse, doit être envisagée à la lumière du rapport qu'ils entretiennent avec leur communauté. Au sein de celle-ci, tous n'ont bien entendu pas agi comme exécuteurs dans une bande armée, mais la grande majorité a été confrontée de proche ou de loin aux violences : soit en tant que témoin direct, soit parce qu'un ami, un membre de la famille ou un proche ou une connaissance y a participé activement. En cela, il s'agit de *bystanders* selon l'expression anglaise. Cette communauté est-elle complice? A-t-elle fermé les yeux? Suivant l'argumentation d'Hannah Arendt, une chose est sûre : seuls ceux qui ont participé activement à la violence, c'est-à-dire aux tueries, viols, pillages etc. peuvent être désignés de coupables. Contrairement à la notion de responsabilité, la culpabilité n'est jamais collective et, c'est là un non-sens selon la philosophe⁵⁰⁰. La complicité renvoie à une assistance intentionnelle en vue de commettre un crime, et, si à l'époque

⁵⁰⁰ Arendt, H. (2005), op. cit.

des faits, la communauté a certainement facilité l'action d'individus comme Radislav, Nenana, Ivan et Janko par un soutien symbolique et matériel, il est extrêmement difficile de déterminer s'il s'agissait d'un appui dans l'intention de faciliter les tueries, plutôt qu'un strict soutien à des gardiens de la quiddité serbe, ou à l'action de la contrainte du *komsije*. Avec la facilité que permet toujours une position rétrospective, il peut certainement être reproché à cette communauté d'avoir étouffé sa curiosité, quant aux conséquences ultimes de son soutien, mais, il nous semble caduc de les qualifier de complices⁵⁰¹ *au moment des faits*. Or, la situation post-conflit et, à l'heure où les présumés criminels de guerre font l'objet de recherches actives, la question du lien de complicité entre communauté et anciens exécuteurs demeure d'actualité. Elle mérite que l'on s'y intéresse et, c'est à travers le concept de *réseau de confiance*, développé par Charles Tilly, que nous allons procéder.

L'ensemble de cette communauté, c'est-à-dire, les exécuteurs et les témoins, forme un réseau social et plus spécifiquement *réseau de confiance*⁵⁰², qui participe à la *cristallisation* de ces bandes armées. Selon Charles Tilly :

“Trust networks consist of ramified interpersonal connections, consisting mainly of strong ties within which people set valued, consequential, long term resources and enterprises at risk to the malfeasance, mistakes or failures of others”⁵⁰³.

Plus spécifiquement, un réseau de confiance se définit en quatre points. 1) Il constitue une structure, au sein de laquelle des individus sont connectés directement ou indirectement par des *liens similaires*, provenant essentiellement du partage de conditions d'existence semblables. Dans notre cas, cela se traduit par le partage d'un schéma culturel, ou identité collective au sein de la communauté locale. On peut également penser aux liens claniques, qui caractérisent les *Scorpions*.

⁵⁰¹ À l'exception des populations qui indiquaient clairement où résidaient des familles musulmanes ou croates tel qu'il ressort du témoignage de Janko dans le chapitre précédent.

⁵⁰² Tilly, C. (2005), op. cit.

⁵⁰³ Tilly, C. (2005), op. cit. p. 12

2) L'existence même de ces relations suffit à chacun des membres du réseau *pour revendiquer l'attention ou l'aide d'autrui*. En d'autres termes, il s'agit de règles de réciprocité. C'est précisément ce que nous avons décrit avec la notion de *komsije* et par laquelle toute défection aux règles de fonctionnement du réseau, y compris dans un cas extrême de participation à la violence de masse, peut être interprétée comme la marque d'une trahison et entraîner une sanction.

3) Les membres d'un réseau de confiance mènent collectivement *une entreprise à long terme*, tels que le commerce à distance ou la pratique d'une religion interdite par exemple. Dans le contexte de la communauté qui nous concerne, il s'agit d'activités criminelles chroniques et de portées variables – faible, moyenne et longue – au sein desquelles Radislav, Nenan, Ivan et Janko exercent un entrepreneuriat actif, par lequel ils détiennent une grande responsabilité dans la marche du réseau de confiance.

Enfin, 4) la configuration même du réseau – un ensemble de liens entre un nombre plus ou moins grands d'individus – met l'entreprise collective en *danger*. À tout moment, les activités criminelles passées et présentes de Radislav, Nenan, Ivan et Janko, et éventuellement les complicités dont ils ont bénéficié, peuvent être exposées à une enquête criminelle pouvant mener à condamnation. C'est un danger contre lequel les membres doivent se protéger, et toute infraction peut coûter extrêmement cher. À ce titre l'information tient un rôle capital pour ces membres.

Le réseau de confiance est un outil analytique pertinent pour l'explication de la participation de Radislav, Nenan, Ivan et Janko, mais aussi des membres des *Scorpions*, dans l'action collective de manière générale et la violence de masse plus spécifiquement. Premièrement, il nécessite de s'intéresser à un niveau médian entre acteurs publics et/ou étatiques d'une part, et milices ponctuelles locales d'autre part. Il oblige le chercheur à tenir compte d'un niveau crucial d'analyse entre l'État et l'individu, qui est la sphère fondamentale de *la communauté*, sans laquelle la bande armée ne peut se développer. Nos résultats montrent que la participation de ces individus, dans la violence de masse, repose sur un processus qui se déroule et se

déploie en grande partie dans cette sphère, avançant alors une explication moins polarisée et polarisante, mais aussi conceptuellement plus complexe et nuancée que la thèse de la « sélection préférentielle », ou du « mécanisme remarquablement banal », tels qu'avancés dans le chapitre deux. Ils révèlent aussi que, bien que le nationalisme ou la dimension idéologique tiennent une part importante de l'explication de la participation de ces individus à la violence de masse, ils ne peuvent être considérés comme les déterminants, en première instance, de la trajectoire de ce type d'acteurs dans la violence. Si ces explications permettent indiscutablement de lever le voile sur ce qui mobilise ces individus, elles ne parviennent pas à expliquer ce qui les précipite dans l'action collective, c'est-à-dire la violence, et qui elle, est en première instance déterminée par les dynamiques d'interactions entre acteurs et, qui se déploient au sein du groupe et de la sphère d'appartenance locale, ou communauté, ainsi que, sur le terrain même de l'exercice de la violence. Une logique intermédiaire se profile donc entre mobilisation chaotique de groupes désorganisés, qui s'engagent dans la violence de masse, et sélection préférentielle d'un pouvoir central, recrutant psychopathes et sadiques, pour infliger un maximum de violence au sein des populations civiles que l'on cherche à éliminer. Le réseau de confiance permet une cristallisation, qui est à la communauté (*Gemeinschaft*), ce que l'institutionnalisation est à la société (*Gesellschaft*), c'est-à-dire le passage à un ordre permanent. Or contrairement à l'institutionnalisation, la *cristallisation* ne se forge non pas sur des règles indépendantes du sujet, mais bien plutôt sur des normes organiques tributaires des modes d'interaction entre individus, et l'appartenance à la communauté doit être réactivée et réaffirmée de façon permanente, et où, enfin, le consensus tient une place primordiale. Elle s'articule aussi autour de dimensions symboliques et idéologiques fortes.

Le concept de réseau de confiance permet de jeter un regard éclairant sur le lien qui unit les communautés locales aux anciens exécuteurs, qui bénéficient, en grande partie, de leur protection dans un contexte où ils sont activement recherchés par la justice. Le réseau facilite les flux d'information, laquelle, tient un rôle capital pour ces fugitifs. À cet égard, l'exemple, déjà mentionné plus haut, de la localisation, et

l'arrestation de Ratko Mladic, qui a mis fin à la première enquête de terrain, vient à l'esprit⁵⁰⁴. Une lecture de cette expérience vécue quasi en directe, et qui plus est, en présence d'autres fugitifs, à travers le concept de réseau de confiance, est éclairante quant aux logiques par lesquelles ces anciens exécuteurs, quel que soit leur rang, parviennent à demeurer en liberté après tant d'années.

Premièrement, et comme le prouve le fait que ce soit une compagne de l'ex chef de l'Armée Serbe de Bosnie qui a informé Janko, des ramifications dans des sphères diversifiées (communauté, milieu politique, entre fugitifs) créent des configurations étendues, leur permettant de maintenir une information systématiquement à jour, sur tout changement de conjoncture touchant à la gestion, par le gouvernement, de ses fugitifs, qui pourrait les menacer. Cette information contribue à la réduction des risques touchant au réseau. À cet égard, relevons que la localisation et l'arrestation de Ratko Mladic, par la police serbe, ont été suivies de son transfert à Belgrade. Cette information, c'est Radislav même qui l'a obtenue de ses contacts dans la sphère gouvernementale. Le fait que cette arrestation n'ait pas mené à des poursuites judiciaires pour l'un des responsables les plus importants du massacre de Srebrenica, en juillet 1995, ainsi que du siège de Sarajevo, entre 1992 et 1995, et, qui plus est, activement recherché par la justice internationale, tend à confirmer l'hypothèse de liens de collusion qui demeurent entre gouvernement central et fugitifs, puisque celui-ci ne l'a pas livré à la justice.

Mais le soutien, qui participe à la protection de ces fugitifs, provient aussi des communautés locales et, c'est là, la raison principale pour laquelle Radislav nous a demandé de quitter les lieux, avant même qu'on ne connaisse la décision du gouvernement quant à la livraison de l'ancien chef de guerre à la justice. Au moment de notre présence dans la région, Mladic disposait d'un grand soutien et la conjonction de ces événements avec notre présence, qui plus est, nos questions sur la guerre et la participation des gens du coin dans les événements en Bosnie et en Croatie,

⁵⁰⁴ *International Herald Tribune*, 22 février 2006, op. cit.

constituaient un risque pour notre sécurité⁵⁰⁵. Ce sont aussi ces populations locales, qui participent à la protection de Radislav, Nenan, Ivan et Janko. Un lien fort caractérise ces fugitifs et leur sphère locale d'appartenance, renvoyant alors à l'idée d'une communauté d'intérêts. Ces liens quasi organiques, non seulement facilitent la genèse et le transfert d'information au sein du réseau, mais aussi ont un effet dissuasif fort, pour qui serait tenté de rompre le silence et livrer des informations à la justice sur les activités, présentes et passées, de certains de leurs membres.

Comme nous l'avons montré ailleurs, les populations locales n'ont qu'une piètre estime de la justice internationale qui, non seulement incarne une justice de l'ennemi, et ce, principalement du fait que, non seulement elle est liée dans les esprits locaux aux mêmes qui ont lâché des bombes en Serbie en 1999, mais aussi s'acharne sur des leaders politiques (Slobodan Milosevic, Vojislav Seselj), sans grande légitimité pour la communauté où ces enquêtes de terrain ont été menées⁵⁰⁶. Dans un tel contexte propice à l'omerta, il est peu probable que les populations parlent, qui, pourtant, constituent le principal pilier d'une enquête criminelle⁵⁰⁷. Ces remarques laissent entendre que, toute action judiciaire ou poursuite contre ces fugitifs nécessitent, avant tout, de tenir compte de l'attitude des communautés locales et du rapport que ces anciens exécuteurs entretiennent avec elles : s'agit-il d'un rapport de profit mutuel, tel qu'il semble être le cas pour Radislav, Nenan, Ivan et Janko et la communauté dans laquelle ils sont insérés, ou est-ce un rapport de « prise d'otages » dans lequel les populations sont maintenues au silence, par toutes sortes de contraintes et moyens de terreur⁵⁰⁸? C'est là, indiscutablement, un axe de recherche à explorer.

⁵⁰⁵ Probablement pour précipiter notre départ, Radislav ira même jusqu'à dire que le risque de se faire tirer sur notre véhicule n'était pas exclu.

⁵⁰⁶ Tanner, S. « The Mass Crimes in the Former Yugoslavia : Participation, Punishment and Prevention? ». *International Review of the Red Cross*, 90(870), pp. 273-287, 2008.

⁵⁰⁷ Comme nous le discutons dans l'article ci-dessus, la situation est différente en matière de justice nationale qui dispose d'une plus grande légitimité aux yeux des populations locales, Tanner, S. (2008), op. cit.

⁵⁰⁸ Bien entendu, tous les membres de la communauté ne cautionnent pas ces actes et le fait que d'anciens membres ayant appartenus à des bandes armées impliquées dans des crimes de guerre puissent évoluer en toute liberté dans leurs quartiers ou centres commerciaux. Mais le risque est très élevé de les dénoncer et ce d'autant plus si la source est identifiée.

Ces fuyitifs ne sont jamais à l'abri d'un changement de conjoncture dans l'équilibre qui les maintient dans le secret, et les images diffusées, de l'exécution des six Musulmans par les membres des *Scorpions*, ont provoqué une onde de choc en Serbie : cette fois-ci, il ne s'agissait pas de Slobodan Milosevic, Ratko Mladic ou Radovan Karadzic, mais bel et bien d'individus indiscutablement issus de communautés locales, clairement impliqués dans des crimes de guerre. C'est grâce à ce retournement d'opinion de la part des populations locales, et de leur participation aux enquêtes criminelles, en tant que témoins ou informateurs, qui ont permis leur arrestation, participation sans laquelle il devient très difficile d'obtenir des informations suffisamment solides dans l'élaboration du dossier d'accusation.

Cette ultime point introduit un axe de recherche potentiel à l'issue de ce travail : à partir de quel seuil, et comment celui-ci est-il défini, des communautés locales livrent-elles des informations sur leurs ex-exécuteurs ? Quels types d'événements, ou incitatifs, faut-il, pour que, dans l'esprit des populations locales, ces « héros » se transforment en criminels de guerre et, à ce titre, répondent de leurs actes devant la justice ?

Au moment où nous écrivons ces lignes, Radovan Karadzic, l'un des trois grands fuyitifs⁵⁰⁹ recherché par le Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, est arrêté à Belgrade, le 21 juillet 2008, soit après une cavale de treize ans, quasi jour pour jour, depuis sa mise en accusation par le tribunal en juillet 1995⁵¹⁰. Contrairement aux rumeurs, sa vie de fugitif ne se déroulait pas dans un monastère lointain ou une cave sombre, mais bel et bien, et paradoxalement, à la vue de tous. Sous l'identité de Dragan Dabic et caché derrière une grosse barbe, des cheveux à queue de cheval et une grosse paire de lunettes, l'homme exerçait la médecine alternative à Belgrade. À ce titre, il arrivait même qu'il signe des articles dans un magazine du nom de « *Healthy Life* », et donne des conférences publiques, qui étaient,

⁵⁰⁹ Les deux autres sont Ratko Mladic et Goran Hadzic, alors président de la République serbe de Krajina (« RSK »).

⁵¹⁰ Burns, J. F. « A Leader Turned Ghost ». *New York Times*, 22nd July 2008. Cet article dresse une brève biographie du personnage.

pour la plupart, enregistrées sur bande vidéo⁵¹¹. Selon le témoignage d'anciens amis de guerre, tout comme ses collègues de travail, Karadzic était tout simplement méconnaissable. L'ensemble de cette situation jure pour le moins avec l'idée qui vient à l'esprit de la vie de fugitif. Cette arrestation a posé beaucoup de questions, et notamment, sur les liens caractérisant Karadzic au gouvernement central. Fort de ce qui précède, et de l'information que nous avons obtenue sur les pourparlers qui se sont produits sur l'éventuel transfert à la justice de Ratko Mladic, il n'est pas déraisonnable de penser que le gouvernement, via sa police secrète, disposait certainement d'informations quant aux allées et venues de Karadzic devenu Dabic. Mais, est-ce à dire que le gouvernement serbe protégeait sciemment le fugitif? C'est là une hypothèse tout à fait probable. Or elle n'explique pas pourquoi, d'un coup, la décision a été prise de livrer le fugitif à la justice. Pour cela, il semble que l'hypothèse, soulevée ci-dessus, du changement d'attitude de la communauté ou du réseau de confiance – qui de fait même perd son qualificatif de confiance – éclaire davantage le transfert de Karadzic à la justice. Cette fois, il ne s'agit pas tant d'un bouleversement au niveau de la communauté, tel que celui qui a permis l'arrestation des cinq membres des *Scorpions*, mais, bien plutôt, dans la sphère et dans un jeu politique et économique. Ce jeu n'est autre que l'exercice d'un « soft power », ou la promesse faite à la Serbie d'une aide politique et économique considérable en des temps difficiles, ainsi que l'intégration à l'union européenne, pour autant qu'elle règle des questions cruciales, parmi lesquelles, l'arrestation des grands criminels de guerre toujours recherchés⁵¹². Mais il faut également tenir compte des dynamiques internes à la Serbie et d'une fatigue de la population liée à la question de ses criminels de guerre d'une part, et au fait que le nom de leur pays soit systématiquement associé aux crimes passés, d'autre part. Selon Sonja Licht, activiste des droits de l'Homme en Serbie : « Serbs no longer want to be the pariahs of Europe. [...] we no longer want to be known as a country that harbors war criminals »⁵¹³. Et, comme le précisera

⁵¹¹ Kulish, N. & Bowley, G. "The Double Life of an Infamous Serbian Fugitive". *New York Times*, 23rd July, 2008.

⁵¹² C'est là notamment l'analyse qui ressort de la presse et telle que synthétisée dans l'article suivant : Bilefsky, D. « Karadzic Arrest Is Big Step for a Land Tired of Being Europe's Pariah ». *New York Times*, 23rd July, 2008.

⁵¹³ Ibid.

Vildana, activiste des Droits de l'Homme et, à cette époque, membre du Humanitarian Law Center à Belgrade, rencontrée en mars 2006 à Belgrade :

“Some of our citizens committed crimes aboard in our name. Now, judging them [...] is important for our recovery because it means that we are not all guilty of these events, contrary to what international opinion expounds, and that we can identify the guilty ones and try them. It gives a strong signal to others that their turn might come”⁵¹⁴

À ce titre, l'arrestation de Karadzic a également été saluée par une grande partie des Serbes, malgré les manifestations qui ont eu lieu par la suite. Cela ne date pas de son arrestation, et pour preuve, l'élection d'un gouvernement majoritairement pro-occidental et manifestant la volonté ferme de se tourner vers l'espace européen et régler la question des criminels de guerre. C'est alors l'éviction de Vojislav Kostunica, qui a toujours considéré le TPIY comme agent des intérêts occidentaux et qui, à l'époque, s'était même opposé à l'extradition de Slobodan Milosevic à La Haye, qui a contribué à changer l'atmosphère, et à opérer une rupture dans l'équilibre et la conjoncture protégeant les fugitifs comme Karadzic et Mladic. Quant à l'arrestation de ce dernier, elle semble désormais de plus en plus plausible, du fait que ses soutiens politiques s'effritent. La question demeure encore de déterminer si une telle rupture d'état d'esprit, au sein de l'armée, institution auprès de laquelle il bénéficie encore d'un grand soutien, se produira dans un avenir proche.

⁵¹⁴ Tanner, S. (2008), op. cit. p. 12.

CONCLUSION : La préméditation émergente, les bandes armées et l'exécuteur

Comment explique-t-on la participation d'irréguliers dans la violence de masse ? Que peut-on dire de notre hypothèse de départ de la préméditation émergente, et dans quelle mesure nous permet-elle d'expliquer ou rendre compte de l'expérience de Radislav, Nenana, Ivan, Janko, Goran Stoparic, Dusko Kosanovic, Slobodan Medic, Pera Petrusevic etc. et des bandes armées, de manière plus globale ? C'est principalement l'objectif de ce chapitre, qui vise à articuler les dimensions essentielles et inédites de l'ensemble de ce qui précède, en une proposition plus cohérente, qui permette de cerner notre apport. Cette proposition, nous la nommons la préméditation émergente.

En préambule, il ressort que la participation d'irréguliers à la violence de masse est un processus complexe non-linéaire, qui se comprend, s'explique et se reconstruit, à posteriori, par la prise en compte d'une articulation progressive et chronologique de trois grandes dimensions : la sphère politico-idéologique, la sphère structurelle, et enfin la sphère communautaire. C'est cette articulation qu'il nous faut décortiquer et expliciter désormais. Nous reviendrons en premier lieu et point par point sur ces trois dimensions à la lumière de l'expérience des *Radislavcevi*, des *Tigres* et des *Scorpions*. C'est une démarche qui nous permettra, ultimement, de vérifier l'hypothèse générale de la préméditation émergente.

Dans un second temps, nous reviendrons sur la notion même de bande armée : quelle est la valeur de ce concept introduit en chapitre deux ? En quoi se distingue-t-il de notions, telles que celles de sadiques, psychopathes ou encore d'« hommes ordinaires », notamment développée par Christopher R. Browning ?

Enfin, en troisième lieu, nous reprendrons quelques considérations touchant à l'exécuteur et son expérience, ou son rapport à la violence : comment Radislav, Nenana, Goran Stoparic « vivent-ils avec l'exécuteur en eux » selon l'expression

d'Hannah Arendt ? Que nous apprend leur expérience à cet égard ? Mais revenons d'abord systématiquement sur nos hypothèses initiales, une par une.

Hypothèse 1 : opportunité contextuelle et participation à la violence

Selon cette première hypothèse, une action collective peut être déclenchée à l'occasion d'une opportunité contextuelle, c'est à dire un changement d'équilibre politique, social, structurel, économique ou communautaire et, dont l'interprétation, par un groupe (politique, social, économique, communautaire), provoque un changement de perspective, quant à ses chances de réussite dans la promotion de ses intérêts, sur ce qui est perçu comme un enjeu par lui. Transposée en des termes familiers : le déclenchement de la participation des *Radislavcevi*, des *Tigres* et des *Scorpions*, considéré comme une action collective, est-elle la conséquence d'un changement de perspective des participants dans la promotion d'un intérêt qui leur est cher ? Et si oui, quelle est la nature de ce changement, mais aussi de cette cause ? Procédons bande armée par bande armée, et commençons par les *Radislavcevi*.

Telles que les données amassées auprès de Radislav, Nenana et Ivan le révèlent dans le chapitre quatre, cette hypothèse est pleinement vérifiée par le parcours et l'expérience de ce groupe dans la violence de masse. Nous l'avons repéré dans ce chapitre, la défense de la quiddité serbe et des moyens d'en faire la promotion en Croatie, et en Bosnie-Herzégovine, dans une Yougoslavie au bord de l'éclatement, a, incontestablement, constitué une question politique et idéologique de première importance pour Radislav, Nenana et Ivan, épinglée en enjeu et plateforme politique pour ces individus et l'ensemble de l'aile ultranationaliste et monarchiste serbe. Or, les événements de la scène politique d'alors, et plus particulièrement les élections multipartis de décembre 1990, ont provoqué un bouleversement majeur au sein du clan monarchiste, incluant les trois participants. Cet échec électoral, qui plus est, face à un parti politique accusé d'avoir volé leur programme, a provoqué un renversement radical dans l'évaluation de leurs chances de promouvoir l'idéologie monarchiste. C'est alors en dehors du parlement, et par l'adoption d'un répertoire alternatif aux

modes classiques de l'exercice de la politique, c'est-à-dire du débat d'idées, qu'ils ont opté en premier lieu pour la mobilisation (0 à +1), processus que nous avons nommé la *miliciarisation*. Ce n'est que dans un second temps, que ce processus de mobilisation s'est converti en action collective et, plus spécifiquement, en une participation à la violence de masse (+1 à +2). Rétrospectivement, l'action violente à l'étranger n'est qu'une conséquence, certes la plus tragique, d'un bouleversement politique interne serbe, qui renvoie à un processus graduel et progressif, qu'une perspective téléologique ne permet pas de saisir. Dès lors, et dans le cas des *Radislavcevi*, c'est un bouleversement, ou une rupture politique, sur une question majeure à leurs yeux – la promotion de la quiddité serbe via le monarchisme – qui a déclenché le processus de mobilisation et, ultimement, l'engagement dans la violence de masse.

Dans le cas des *Tigre,s* les données du chapitre cinq, retraçant la genèse et la trajectoire de l'unité, tendent aussi à vérifier cette hypothèse. Or, l'opportunité provoquant une rupture qui, elle-même, entraîne une modification de leur regard, quant à leur chance de réussite dans la promotion de leur cause, diffère, tout comme la nature même de cet enjeu. Ce bouleversement ne tient pas tant en une dimension idéologique ou politique comme telle, bien qu'elles y participent, que structurelle. Rappelons-le, Milosevic ne pouvait se fier à l'Armée Populaire de Yougoslavie pour mener ses projets d'extension territoriale à bien. En retour, celle-ci ne lui faisait pas confiance, et sa mission demeurerait, avant tout, la protection du peuple yougoslave et non pas strictement celle des Serbes et la promotion de leurs intérêts exclusifs. D'autre part, engager l'armée, dans ce qui manifestement constituait à ses yeux des crimes de guerre, présentait le risque certain d'inculpation et, en cela, une trahison de la confiance du peuple envers un corps, pourtant reconnu prestigieux au sein de la population. En conséquence, la rencontre d'Arkan et de Milosevic, et la mobilisation des *Tigres*, constituent une solution à une carence structurelle.

Mais aussi, les enjeux, caractérisant les membres des *Tigres*, diffèrent radicalement de Radislav, Nenan et Ivan, tel qu'il ressort de l'analyse. Nous l'avons vu, cette unité se

composait en grande partie de hooligans et d'individus provenant du milieu de la criminalité, en un mot, d'acteurs marginaux de la société. Pour ces derniers, l'enjeu était davantage de l'ordre de mobilité sociale, dans une société aux prises avec de grandes difficultés économiques, un chômage endémique et une crise identitaire majeure. S'engager dans les *Tigres* constituait un moyen de tirer son épingle du jeu. Mais aussi, et sur le modèle d'Arkan alors idolâtré, cela représentait l'espoir d'une métamorphose en héros patriotique et, ainsi, la possibilité d'entrer dans l'histoire. Mais, l'engagement dans la bande armée ne constitue qu'une première étape (0 à +1), où l'on a vu que, ce sont avant tout les dynamiques d'interaction en son sein (la discipline et l'infliction de terreur aux membres par Arkan) qui ont précipité ces individus dans l'action collective (+1 à +2), à participer activement à la violence de masse. S'il ne fait aucun doute que s'engager chez les *Tigres* menait tôt ou tard à l'exercice de la violence, contre des populations civiles, c'est le fait d'en faire partie et, ce que cela conférait en termes de statut à des individus désœuvrés, qui en constituaient le point nodal.

Enfin, dans le cas des *Scorpions*, l'hypothèse de l'opportunité contextuelle, comme déclenchant la participation à la violence de masse, se vérifie également d'après les données qui retracent l'expérience de cette unité, telle que présentée dans le chapitre cinq. Contrairement à l'exemple des *Radislavcevi*, mais tout comme le cas des *Tigres*, c'est une opportunité structurelle, qui marque la genèse de cette unité, puisqu'il s'agissait de combler un manque également, mais cette fois, et originellement, pour assurer la sécurité d'un site pétrolier. Rappelons-le, c'était suite à la prise de la région désormais à majorité serbe de la Krajina, dans l'est de la Croatie, fin 1991, qu'un besoin en hommes était nécessaire pour assurer la sécurité des ressources saisies, dont les puits de pétrole. Mais, c'est aussi une opportunité économique et d'enrichissements cruciaux, pour le noyau dur des membres de cette unité qui venaient de participer à la violence à Vukovar et, qui ont trouvé là un moyen tout approprié de recycler une expérience des armes et de la violence, ou même un *habitus*, acquis en Croatie. Il s'agissait là d'une aubaine pour ces individus, qui n'avaient plus qu'à exploiter des ressources indûment acquises.

Aussi, si pour *Radislavcevi* l'enjeu est avant tout politique et, que dans le cas des *Tigres*, il renvoie à une question reliée à un « recyclage social », il semble que, pour les *Scorpions*, l'enjeu central de la genèse de l'unité relève de l'enrichissement de ses membres, à la quête d'un salaire plus élevé. Mais il s'agit là de détermination en dernière instance et, bien entendu, ces enjeux caractérisent à divers degrés les perspectives de ces participants, quant à la promotion de leurs propres intérêts. En d'autres termes, il est tout à fait vraisemblable que, des membres s'engageant dans les *Tigres*, n'aient pas poursuivi une stricte logique de mobilité sociale, mais aient aussi été attirés par la paie, qui était extrêmement élevée, considérant les circonstances d'alors (1'000 USD par mois).

Ainsi, cette première hypothèse, touchant en une articulation entre opportunité contextuelle et participation à la violence, se vérifie en grande partie dans le cas des *Radislavcevi*, des *Tigres* et des *Scorpions*. Elle s'inscrit dans une volonté de déconstruire la trajectoire de ces membres, et tend à révéler que, s'ils sont généralement appréhendés et définis par leurs actions ultimes – les exécutions – c'est par un parcours, ou une séquence d'étapes, qu'ils y parviennent, dont la première consiste en un engagement ou une mobilisation dans une bande armée. Contrairement à une perspective juridico-intentionnelle définie plus haut, l'hypothèse de l'opportunité contextuelle laisse entendre que, ce n'est pas tant une intention de détruire en tout ou en partie une population en vertu de son identité et qui mène *en première instance* ces individus à participer à la violence de masse, mais bien, initialement, en lien à des stratégies, de faible et moyenne portée, définies par les acteurs, en fonction de leurs situations et conditions hic et nunc. Ces stratégies peuvent être liées à un enjeu politique, idéologique, de mobilité sociale ou encore de profit matériel et économique. En conséquence, il est important de distinguer les raisons ou motivations, qui animent des individus à joindre une bande armée, de celles qui les maintiennent en son sein et, enfin, de l'étiologie de leur participation à la violence. Cette hypothèse permet ainsi d'articuler une partie du « jeu », dont parle Jacques Sémelin, dès lors qu'il réfère au fonctionnement du dispositif de violence de

masse, dont l'activation ne peut être expliquée par une stricte intention. Mais à elle seule, cette hypothèse ne permet pas d'expliquer le passage de la mobilisation à l'action collective, ou violence (+1 à +2). On l'a suggéré à quelques reprises dans ces lignes, les dynamiques de groupes exercent un rôle crucial. C'est l'objet de la seconde hypothèse spécifique de la préméditation émergente.

Hypothèse 2 : configuration sociale et interactions entre protagonistes de la violence

Cette seconde hypothèse avance que la mobilisation des participants, autrement dit leur regroupement en bandes armées, permet la prise en compte d'un nouveau niveau d'analyse qu'est celui du jeu d'interaction et de relations, au sein même de l'unité, mais aussi, de l'unité en tant que groupe, avec des protagonistes externes, tels que l'État et ses institutions : police et armée. Nous postulons que ces interactions participent, non seulement, au basculement des protagonistes de la mobilisation à l'action collective (+1 à +2), mais aussi conditionnent le répertoire d'action, et, ultimement, l'adoption de la violence de masse. Cette hypothèse permet à la fois de marquer nettement la distinction entre mobilisation et action collective, mais aussi d'apporter des éléments d'explication sur ce qui déclenche, ou du moins précipite cette violence. Qu'en est-il dans le cadre de ce travail ? À nouveau, reprenons chacune des bandes armées les unes après les autres.

Dans le cas des *Radislavcevi* l'hypothèse de la configuration sociale n'est que partiellement vérifiée, à la lumière des données qui retracent le parcours de Radislav, Nenán, Ivan. S'il semble que c'est bien par une dynamique de conflit, et donc d'un ensemble d'interactions entre l'opposition ultranationaliste et le régime central, qui ait déclenché la mobilisation, renvoyant alors à l'idée de *contentious dynamics* élaborée par Charles Tilly et Sidney Tarrow⁵¹⁵, les données à notre disposition ne nous permettent que partiellement d'affirmer que ce sont les interactions au sein même du groupe qui ont fait basculer Radislav, Nenán et Ivan dans la violence de masse.

⁵¹⁵ Tilly, C. & Tarrow, S. (2007), op. cit.

Certes, ces trois individus ont joint un camp d'entraînement, mais, bien qu'il paraisse évident que ce soit à ce moment que la mobilisation ait basculé dans l'action collective – le départ pour Vukovar et la participation à la violence de masse – nous ne pouvons ici que renvoyer les conjectures à la métaphore de la « boîte noire », pour en rendre compte. Aussi, et s'il s'avère bel et bien que ce soient les interactions avec les protagonistes de ce camp d'entraînement, dont le capitaine Dragan, qui aient précipité l'action des ces trois individus, nous ne sommes pas en mesure d'en préciser les modalités et l'articulation. Est-ce de la contrainte ? Est-ce une pression à la conformité ? Qui a initié l'action ? Les questions demeurent ouvertes et cette hypothèse n'est que partiellement vérifiée dans le cas des *Radislavcevi*.

Le cas des *Tigres* est plus convainquant. Premièrement, et fort de ce que nous venons de montrer, il ne fait aucun doute que les *Tigres* ont entretenus un lien d'interaction, ou *lien de collusion* comme nous l'avons nommé, avec l'État via la *ligne militaire*. Tels que l'ont laissé entendre les témoignages de Mihail Cedomir et de l'ex-secrétaire personnelle d'Arkan, le lien entre, d'une part, l'interaction de l'État central et des *Tigres* et, d'autre part, la participation de cette unité dans la violence de masse, est direct, comme le révèle une directive présentée au chapitre cinq, signée des hauts responsables de la Sécurité d'État, et qui fait expressément mention de tuer des civils musulmans. Ceci renvoie à la raison d'être des *Tigres* comme arme de destruction massive.

Mais, c'est avant tout la nature de l'articulation entre pouvoir central et les *Tigres* qui déborde une stricte dynamique de commandement, ou imposition verticale « par le haut », qui explique le basculement de cette unité dans la violence. Cette relation gravite, en premier lieu, autour d'une dynamique de partage de gains politiques et matériels entre ces deux parties. Ce jeu de profit, entre Arkan et le pouvoir central, ne datait pas du déclenchement de la violence dans les Balkans. Or, ce qui a changé à ce moment, c'est la nature des enjeux ; si pour l'État il ne s'agit plus d'éliminer ponctuellement des dissidents du régime, mais plutôt une population entière, il s'agit pour Arkan, non seulement de conquérir de nouveaux territoires dans l'objectif

d'étendre ses trafics et ses sources de revenus, mais aussi engendrer des gains politiques et s'assurer une reconversion dans la « légitimité » que représente la défense des intérêts serbes. En conséquence, la précipitation de la violence de masse résulte d'un changement d'échelle radical des objectifs, qui caractérisent ces deux parties et qui, non seulement nécessitent de mettre sur pied les outils de leurs ambitions – l'arme de destruction massive que constitue les *Tigres* – mais aussi faire usage de techniques et tactiques plus radicales. C'est une explication à l'emploi de techniques d'instillation de la terreur des populations civiles, contribuant à la violence de masse. Cette relation explique la genèse, mais aussi les conditions de durabilité de la bande armée. On le voit, le partage de profits ne se confine pas, pour Arkan, à des gains matériels et, pour le pouvoir central, à des gains politiques et territoriaux. Les bénéfices politiques sont tout aussi incontestables pour Arkan et les *Tigres* qui, peu à peu, deviennent des héros de guerre serbes, et les nouvelles figures du patriotisme, désormais élevées aux côtés des *Tchetniks* et autres guerriers s'inscrivant dans la longue tradition des combats contre les Turcs et l'Empire ottoman. Quant au pouvoir central, il se fait proxénète, comme il ressort du témoignage de Cedomir Mihailovic au procès Milosevic, puisque ses bonis matériels sont colossaux.

Mais cette radicalisation de la violence, et ce basculement d'une mobilisation à une action collective, ne s'expliquent ni ne s'inscrivent exclusivement dans le jeu d'interaction entre le pouvoir central et Arkan. Il faut également tenir compte des patterns relationnels, au sein même de l'unité. Dès lors que l'objectif d'Arkan se détermine par la nature de la collusion, entre le pouvoir central et le chef mafieux, encore faut-il s'assurer, pour ce dernier, de l'efficacité de son « arme », ou de ses troupes. Pour cela, Arkan non seulement sélectionne ses forces vives parmi les sphères les plus explosives et volatiles de la société – hooligans et milieu de la criminalité – mais, pour s'assurer de leur loyauté et rendement, instaure un ordre strict au sein du groupe et fait usage d'une discipline et d'une terreur redoutables. Tout comme la force de l'impact des *Tigres* parmi les populations civiles, qui fuient leurs territoires, à la simple évocation de leur arrivée, Arkan instille la terreur au sein de ses troupes qui, spontanément, se disciplinent. Dans un cas comme dans l'autre, nous

sommes dans la sphère de l'incitation, combinée à de la tactique, dont les conséquences sont tout à fait tangibles : une précipitation de la violence qui, de facto, mène aux buts définis ci-dessus.

Enfin, pour les *Scorpions*, la situation présente un pattern encore différent. C'est en premier lieu au sein d'un lien d'interaction avec le milieu privé, que s'inscrit la genèse de ce groupe, qui ne prendra le nom de *Scorpions* qu'ultérieurement. À y regarder plus en détails, et sous l'angle chronologique des événements, il ressort que cette bande armée tient sa genèse d'une cristallisation d'un jeu d'interaction entre trois sphères (le pouvoir central serbe⁵¹⁶, via Milan Mrgud Milanovic, le milieu privé via la compagnie d'exploitation des champs de pétrole de Krajina et les *Scorpions*), autour de leur profit mutuel, qui s'inscrit dans l'exploitation et le développement des ressources spoliées aux Croates. À ce stade, les *Scorpions* ne constituent encore qu'une unité chargée de la sécurité de ces sources de revenus. Ce n'est que dans un second temps, et dès lors que l'Armée Serbe de Bosnie (VRS) procède à la cooptation de certains de ses membres – sous forme d'une section – pour compléter ses rangs, que les *Scorpions* se métamorphosent en exécuteurs, et participent activement aux massacres, tel que nous l'avons vu au chapitre cinq. C'est à ce moment que le pattern d'interaction entre *Scorpions* et pouvoir central prend une forme similaire à celui qui caractérise le lien de collusion entre les *Tigres* et autorités étatiques, dès lors que la nature de la mission change et nécessite, en conséquence, une mutation de pratiques menant ultimement à la perpétration des exécutions. Mais, tout comme pour les *Tigres*, ce n'est épuiser que partiellement le rôle de la dimension interactionnelle dans le basculement de la mobilisation à l'action collective et il est essentiel de tenir compte, aussi, des liens du *clan* au sein même de l'unité, comme il a été illustré au chapitre cinq.

L'hypothèse, touchant au rôle des configurations sociales et de l'importance des interactions entre protagonistes de la violence de masse, rétablit une complexité aux relations entre bandes armées et pouvoir central, sacrifiée dans une perspective

⁵¹⁶ La notion de pouvoir central serbe renvoie ici avant tout à celui de la République de Serbie auquel étaient en grande partie inféodées les autorités serbes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine.

juridico-intentionnelle, pour laquelle ce type de relations n'est appréhendé que sous l'angle de la subordination. Si les bandes armées présentent une similarité avec les Einsatzgruppen nazis, alors en charge d'exécuter le sale boulot des tueries et l'exécution à proprement parler des Juifs, Tziganes et communistes, il ressort de ce qui précède que, le *lien de collusion*, avec les autorités centrales, s'explique davantage par une logique de profits mutuels, qui se cristallise et dont la genèse et le déploiement débordent une stricte criminalité de longue portée, c'est-à-dire en un projet de détruire, en tout ou en partie, une population en fonction de sa quiddité. Cette hypothèse, qui épingle le rôle des interactions entre protagonistes de la violence, indique qu'autant le pouvoir central que les bandes armées briguent des gains, tant politiques qu'économiques, qui ne sont atteignables qu'avec le concours de l'autre partie. Il s'agit d'une logique de potentialisation mutuelle. Dans le cas du pouvoir central, la promotion de l'imperium serbe et la création d'un grand État – avec l'élimination de la population non-serbe des territoires croate et bosniaque que cela impliquait – ne pouvaient être imaginées, ni atteintes sans l'aide de la *ligne militaire* et des irréguliers qui la composaient⁵¹⁷. Pour préserver tout risque d'accusation de violation de la souveraineté des frontières voisines, qu'impliquait le déploiement de troupes sur les territoires croate et bosniaque, Belgrade n'avait d'autres options, pour mener sa politique criminelle, que d'adopter la stratégie du déni plausible. Il lui fallait donc fomenter et inciter le trouble au niveau local, dont la radicalisation progressive justifiait, par la suite, une intervention plus substantielle de l'armée régulière, pour dégénérer en bout de ligne en nettoyage ethnique. Et bien entendu, les premières étapes de cette radicalisation devaient passer pour de simples troubles locaux et, si possible, une agression contre les populations serbes, dans lesquelles, Belgrade n'avait aucun rôle. Dès lors, les bandes armées, et surtout des individus tels qu'Arkan, constituaient des agents provocateurs tout désignés.

⁵¹⁷ Rappelons que Slobodan Milosevic ne pouvait compter sur l'Armée Populaire Yougoslave à cette époque puisque son état-major était sous le commandement de la présidence collégiale fédérale de la Yougoslavie, que l'armée elle-même était très réfractaire à faire usage de la force sur ceux qu'elle considérait comme ses propres citoyens et qu'enfin elle faisait face à un problème de désertion massive faisant d'elle un bras exécutif peu stable.

En contre partie, la participation des *Tigres* ou des *Scorpions* n'était pas sans rétribution. Dans le cas des premiers, nous avons vu qu'en échange de leurs services, le pouvoir central garantissait une immunité complète pour Arkan et ses hommes, ainsi qu'une liberté totale d'exercer leurs activités, pour autant qu'elles ne contreviennent pas aux intérêts du régime⁵¹⁸. Dans ce « jeu », où chacun tentait de tirer parti de l'autre, Arkan et les *Tigres*, non seulement s'enrichissaient, mais dégageaient également une plus-value de leurs actions, en passant peu à peu pour des héros de la nation. Le profit s'exprime alors également sous la forme d'une aubaine, pour des individus comme les *Tigres* ou les *Scorpions*, de convertir un statut de marginal en une position de héros patriote, à travers le concours de ce qui est présenté par la propagande du pouvoir central, comme une défense de la quiddité serbe. C'est une inversion totale des principes articulant la promotion sociale, puisque c'est par leurs compétences et leurs prouesses dans le crime, que ces individus accèdent au rang de modèles sensés inspirer une nation. C'est précisément dans cette interaction, et lien de collusion entre pouvoir central et acteurs périphériques et ce qu'il procure aux uns et aux autres, qu'il est nécessaire d'inscrire la radicalisation de la violence de masse. Dans le cas des *Radislavcevi*, la collusion avec le pouvoir central ne s'exprime que par la conséquence de leurs gestes qui, de facto, contribuent aux politiques de Belgrade. Mais ce que révèlent les chapitres précédents, et particulièrement le chapitre six, tient aussi à l'importance des réseaux communautaires, dans lesquels sont insérés ces bandes armées, qui permettent de tenir compte d'une sphère plus vaste de protagonistes de la violence – bien qu'impliquée à des degrés divers – à savoir les populations locales, qui interviennent en dehors de la dyade pouvoir central/bandes armées. C'est la troisième hypothèse, sur laquelle il nous faut revenir.

⁵¹⁸ Il semblerait que ce soit justement parce qu'Arkan devenait dangereux pour Milosevic qu'il aurait été assassiné en janvier 2000. Bien que l'ombre demeure sur l'identité des commanditaires, il s'est avéré que les coupables du meurtre étaient affiliés à la garde prétorienne de Milosevic, les *Bêrets Rouges*.

Hypothèse 3 : les activités parallèles et les réseaux de soutien

Enfin, la participation à la violence de masse nécessite des ressources et, notamment, des moyens pour former des groupes. Si l'État et le pouvoir central contribuent indiscutablement à la mise sur pied de bandes armées, comme nous l'avons vu jusqu'à maintenant, cette dimension ne parvient pas, à elle seule, à expliquer la genèse et présence de ces unités. Ces ressources proviennent également des activités parallèles et de réseaux de soutien, non-étatiques et communautaires, qui facilitent non seulement la mobilisation des individus en bandes armées, mais aussi leur participation à la violence de masse. Nous formulons, à priori, l'hypothèse que ces réseaux pouvaient être sportifs, sociaux et criminels ou encore liés à la politique, telle qu'exercée dans sa sphère locale. Une fois encore, procédons cas par cas.

L'exemple des *Radislavcevi* est probablement celui qui illustre et vérifie le mieux cette hypothèse. Du fait que leur action, paradoxalement et initialement, relevait davantage de la conjuration, que de la collusion avec le pouvoir central – bien qu'utilement et ironiquement le résultat de leur engagement dans la violence s'inscrive pleinement dans les objectifs de Milosevic – Radislav, Ivan, et Nenana dans une certaine mesure également, ont dû mobiliser des ressources parallèles pour mener leur action.

C'est dans les modes ou patterns d'interactions communautaires, tels que caractérisés par le *komsije* dans le chapitre six, que les participants ont puisé ces ressources. Rappelons-le brièvement, le *komsije* renvoie à un ensemble de pratiques quotidiennes et de normes d'échanges, qui entretiennent et consolident la solidarité entre les individus affiliés aux mêmes bars, clubs de sport et quartiers. Bien qu'à priori banal, ce concept se traduit par une série de petites actions et de séquences, qui régulent les échanges entre individus et qui agissent comme une contrainte sur ceux-ci. Si les activités criminelles, que ces individus menaient avant le début de la guerre, et qui se sont poursuivies durant celle-ci, leur ont permis de générer des profits, et ainsi faire l'acquisition d'équipements nécessaires à leur participation dans la violence, une fois

sortis du camp d'entraînement de Golubic, le soutien du *komsije* s'exprime aussi sous la forme d'un appui politique et social local de la population. Cet appui perdurait au moment des enquêtes de terrain. Dès lors et de façon marquée, c'est le *komsije* qui a permis, en dernière instance, à Radislav et Ivan de se mobiliser et, ultimement, de participer à la violence de masse. Autrement dit, c'est l'illustration d'une mobilisation « par le bas » et donc horizontale, liée à des patterns d'échanges entre ces individus et leur communauté d'appartenance, qui explique en dernière instance leur participation à la violence de masse, bien davantage qu'une sélection préférentielle ou un strict recrutement par les autorités centrales. Le *komsije* a, dans un premier temps, facilité le processus de mobilisation, ou séquence de mécanismes – formation de ressentiment, mécanisme de point de convergence et adoption de rôles paradigmatiques – par lequel ces individus ont basculé de l'état initial neutre à l'état mobilisé (0 à +1). Mais aussi, dans un second temps, et grâce aux activités criminelles exercées avant et pendant la guerre (et qui se poursuivent toujours actuellement), le *komsije* a facilité le passage de l'état mobilisé à l'action collective, la violence (+1 à +2), du fait que des fonds ont pu être générés et investis dans l'achat d'équipement nécessaire à la missions de nettoyage. Cette activité criminelle parallèle et, la structure qui lui était sous-jacente, ont permis une coordination minimale des pratiques de ces individus et, ainsi favorisé leur mobilisation, dès lors qu'ils ne pouvaient pas atteindre leurs objectifs par les canaux ou institutions de l'État.

En tenant compte d'une période s'étendant sur les trois moments que sont : l'avant, le pendant et l'après de la violence, on constate alors l'émergence et la cristallisation de *réseaux de confiance*. Il s'agit donc de modes de fonctionnement et d'interaction entre membres de la communauté même – anciens exécuteurs et citoyens ordinaires qui concourent à la durabilité et au maintien dans le secret des activités des bandes armées. Ces réseaux de confiance et les patterns d'échanges sociaux qui les caractérisent permettent à ces ex-membres de bandes armées de convertir des ressources criminelles de faibles, moyenne et longue portée en un capital politique, social et symbolique (autorité) au sein de la communauté, ce qui participe à la consolidation de leur protection. Cette conversion permet une ascension sociale,

puisque d'une position de membre de la pègre avant la guerre, ils occupent désormais une situation d'autorité au sein de leur communauté. Ces individus occupent une place stratégique d'intermédiaires – ou *brokers* – puisqu'ils agissent à la croisée des sphères politique, communautaire et sociale, au sein desquelles ils possèdent suffisamment de contacts et ramifications pour être parfaitement tenus informés de tout changement de conjoncture sociopolitique, qui pourrait les menacer.

Enfin, le komsije nous permet de jeter un regard nouveau sur la seconde hypothèse, relative à la configuration sociale et au rôle des échanges entre protagonistes dans le mouvement de bascule de la mobilisation à l'action collective. Compte tenu de ce qui précède, on pourrait plausiblement formuler l'hypothèse selon laquelle, le mode de fonctionnement entre ces trois membres d'une bande armée et leur communauté, s'est transféré, par isomorphisme, au sein même de la bande, une fois sur le terrain, laissant apparaître un mode de régulation des échanges proche de celui des *Scorpions*, c'est-à-dire basé sur les liens d'obligations et de contrainte du *clan*, avec les conséquences que cela entraîne sur la précipitation d'une mobilisation à une action collective : la violence de masse.

Quant aux *Tigres*, il est indiscutable que les activités criminelles parallèles et les réseaux de soutien ont facilité leur participation dans la violence de masse, cet exemple vient tout autant vérifier cette hypothèse. C'est principalement les activités criminelles parallèles, qu'a menées Arkan, qui lui ont valu d'être approché par le pouvoir central et la Sécurité d'État serbe dans les années 70. Peu à peu, et comme nous l'avons montré, c'est le profit mutuel généré par ce lien de collusion, qui lui a conféré son statut d'intouchable, dans le milieu du crime et, à ce titre, un pouvoir symbolique inégalé. C'est aussi à travers une mobilité sociale ascendante au sein du milieu du crime, lui conférant ainsi statut et pouvoir symbolique accru, qu'Arkan a pu mobiliser sans difficulté ses troupes, et former cette arme de destruction massive que furent les *Tigres*. Rappelons-nous les propos de certains membres de cette bande armée provenant du milieu du hooliganisme et de la sphère criminelle : ils confirment en grande partie qu'Arkan était un modèle, un sauveur. C'est justement parce

qu'Arkan disposait de ressources dans les sphères les plus marginales mais au potentiel dangereux – pour autant qu'il sache l'exploiter – qu'il fut désigné par le pouvoir central, et que son concours au nettoyage ethnique était si crucial pour des hommes comme Slobodan Milosevic, Jovica Stanisic ou encore Franko Simatovic. Si le *komsije* constitue la principale ressource expliquant la participation de Radislav, Nenana et Ivan et Janko dans la violence de masse, pour Arkan, c'est avant tout son prestige et son ascendant, son autorité, de même que son pouvoir au sein du milieu criminel, qui expliquent, dans un premier temps, pourquoi il fut approché par le régime et, dans un second temps, comment il est parvenu à mettre sur pied une bande armée, qui incarne l'idéaltype de ce concept. Il s'agissait pour cet homme d'activer ses réseaux criminels et exploiter leur potentiel.

Enfin, le cas des *Scorpions* demeure celui pour lequel nous disposons du moins d'information quant à leurs activités parallèles, ou histoire, en dehors même de leur participation à la violence de masse, en Croatie et en Bosnie-Herzégovine. Pour ces raisons, nous ne pouvons pas nous prononcer de manière sûre et définitive quant à la confirmation, ou infirmation, de cette hypothèse. En fonction des données présentées dans le chapitre cinq, il ressort que pour le noyau dur de l'unité, c'est l'expérience de quelques membres dans les massacres qui se sont produits à Vukovar à l'automne 1991, et sans pour autant qu'on ne connaisse leur affiliation exacte à ce moment, qui aurait suscité l'attention de Milan Mrgud Milanovic, lequel les a alors référés à son ami responsable de l'exploitation des champs de pétrole, dans l'est de la Croatie, pour en assurer la sécurité. D'autre part, des éléments tendent à révéler que, certains des membres, de ce qui deviendra par la suite les *Scorpions*, étaient impliqués dans des activités de contrebande, ou « petites affaires ». On pense notamment à leur leader, Slobodan Medic, qui s'est enrichi avant même la guerre par la contrebande de moutons et de bœufs. Le fait qu'il soit nommé chef de la bande par Milanovic, alors que d'autres membres travaillaient déjà pour les forces de l'ordre, et dont on aurait pu penser qu'ils soient plus aptes à diriger des hommes, indique d'autant plus le lien de collusion, en matière de contrebande, entre acteurs du pouvoir central et milieu des « petites affaires ». Mais aussi, il est révélateur du capital dont disposait Medic, à la

fois comme leader et homme de confiance. On peut présumer que, selon un schéma similaire à celui qui caractérise le lien de collusion entre Arkan et le pouvoir central serbe de Belgrade, qui consiste, via une figure importante du milieu du crime, à coopter ledit milieu dans un projet criminel de plus longue portée (élimination d'une population), Slobodan Medic aurait été choisi et sollicité pour les ressources qu'il incarnait à lui seul, c'est-à-dire une place d'autorité au sein d'un réseau criminel local. Tout comme pour les *Tigres*, la cooptation, de ce qui deviendra plus tard les *Scorpions*, ne se produit pas tant en vertu d'une disposition de leurs membres – sadiques, dangereux, psychopathes – mais, bien parce qu'ils constituent déjà un petit clan fonctionnel et mobilisable immédiatement. Mais, le cas des *Scorpions* révèle aussi que le soutien et les réseaux communautaires n'étaient pas exclusivement de nature criminelle et comprenaient aussi la religion. C'est une ressource cruciale, comme nous l'avons montré, puisqu'elle métamorphose et inscrit le massacre à venir dans un cadre référentiel d'une action divine, et, à ce titre, relevant d'une mission nécessaire. L'Église imprègne une grille normative légitimante sur une action pourtant injustifiable et, en cela, constitue une ressource concourant à la facilitation du passage à l'acte.

L'hypothèse, selon laquelle la participation à la violence de masse résulte aussi d'activités parallèles et des réseaux de soutien, qui fournissent ressources – matérielles et symboliques – et ainsi, facilitent le passage à l'acte, est en grande partie confirmée par les données qui précèdent. Sa vérification permet un désenclavement de la réflexion d'une approche exclusivement centrée sur les protagonistes principaux de la violence, comme il ressort souvent de la littérature, c'est à dire les exécuteurs en tant que tels, qu'ils soient étatiques ou non-étatiques. S'il a été documenté ailleurs⁵¹⁹, tout comme ici du reste, que les populations civiles facilitent les massacres et la violence – tel qu'il ressort des propos de Janko dans son expérience en Bosnie-Herzégovine – nous avons vu que l'effet des réseaux de soutien doit aussi s'envisager en amont (dans la mobilisation), et en aval (dans la protection des exécuteurs) et, à ce

⁵¹⁹ Stathis N. Kalyvas a notamment mis en évidence le rôle de la dénonciation dans l'accélération de la violence dans un contexte de guerre civile. Kalyvas, S., N. (2006), op. cit.

titre, exercent un rôle déterminant. Ce que laisse aussi entendre cette hypothèse tient au fait que l'exercice de la violence de masse tend à englober un ensemble plus vaste d'acteurs, que l'on considère la plupart du temps dans de tels phénomènes, et dont le rôle est pourtant déterminant. En effet, il semble qu'un lien de collusion entre bandes armées et communauté se déploie, non seulement dans la participation à la violence de ces exécuteurs, mais aussi, comme nous l'avons vu dans le cas de Radislav, Nenan, Ivan et Janko, dans le maintien du secret de leurs activités passées et, ainsi, participe à leur protection de toutes poursuites judiciaires. Ces modes d'interactions, au sein de la communauté, cristallisés en réseaux de confiance, participent donc au maintien de ces anciens exécuteurs dans le secret. Bien entendu, il ne s'agit pas de commettre l'erreur de confusion, entre culpabilité et responsabilité, des différentes sphères de protagonistes. Hannah Arendt est catégorique sur cette question : seuls sont coupables ceux qui ont activement commis une infraction et un crime. Mais tous, et par leur simple lien d'appartenance à un groupe – les individus d'une communauté donnée – détiennent une part de responsabilité à des degrés variables⁵²⁰. Dès lors, et exploitées davantage, les notions de réseaux de confiance, de communauté et de patterns d'interaction, sont incontestablement des outils analytiques pertinents et prometteurs pour identifier et catégoriser plus spécifiquement ces divers degrés de responsabilité et, c'est là, un axe de recherche qui pourrait être investigué dans de futurs travaux.

La participation de bandes armées à la violence de masse : une préméditation émergente ?

La préméditation émergente, rappelons-le, renvoie à une participation à la violence de masse, comme résultant d'un processus de décision, qui s'inscrit dans le temps, est progressif, et s'envisage dans l'interaction que les protagonistes entretiennent avec leur environnement, ainsi que les configurations d'acteurs, au sein desquelles ils évoluent. La participation à l'exécution de civils n'est pas tant le produit d'une décision initiale, mais, bien plutôt, d'une *préméditation qui se construit*, ou se nourrit

⁵²⁰ Arendt, H. (2005), op. cit.

paradoxalement d'un ensemble d'indications, dont chacune résulte d'une adaptation et d'un jeu graduel de positionnement des acteurs à leur environnement. Bien que ces décisions ne soient pas liées à une intention initiale de détruire en tout ou en partie un groupe en fonction de sa nature ou son identité, elles y participent cependant une fois mises bout à bout. C'est le principe même de la préméditation émergente, dont le substratum consiste en une combinaison des trois hypothèses ci-dessus. Qu'il s'agisse du parcours de Radislav, Nenán, Ivan, Janko, ou encore d'autres protagonistes appartenant aux *Tigres* et aux *Scorpions*, il ressort que leur participation à la violence de masse nécessite d'être envisagée comme le produit d'une séquence de décisions manifestes, mais aussi implicites, liées à la contingence des événements immédiats entourant les acteurs. S'il s'agit de se mobiliser pour contrer le régime central dans le cas de Radislav, Nenán et Ivan, c'est davantage pour ce que leur engagement peut rapporter en termes de statut et de mobilité sociale pour des membres des *Tigres*, ou encore en termes de profits matériels, pour des protagonistes des *Scorpions*, que l'action est entreprise initialement. Ce processus originel d'engagement nécessite d'être appréhendé eu égard à l'environnement et la communauté, dans lesquels ces individus évoluent, et des positions qu'ils y occupent. S'il demeure que, l'acteur est libre en dernière instance de joindre ou non une unité, son refus peut entraîner des conséquences funestes et un ostracisme qu'il faut pouvoir gérer dans des communautés qui s'organisent et vivent en grande partie par les liens du clan. Enfin, une fois la décision prise de joindre le groupe ou la bande armée, c'est encore à travers un autre référentiel – solidarité, et contraintes de clan – qu'il faut appréhender les choix de l'acteur. À cet égard, il semble que nombreux d'entre eux résultent, en première instance, d'un souci d'intégration au groupe, menant à des situations paradoxales où, tuer et sauvegarder son appartenance au groupe est préférable, plutôt qu'épargner des vies et risquer l'ostracisme, voire l'exclusion. La préméditation émergente renvoie également au fait que les décisions des acteurs sont tributaires d'événements, qu'on ne peut prédire – tel que l'exemple où Ivan se lève et propose d'aller égorger du monde – comme nous l'avons vu au chapitre précédent. Mais aussi, elle met en lien des événements, qui ne peuvent être appréhendés par un paradigme juridico-intentionnel calqué sur des chaînes de commandement étatiques, telles que les

dynamiques communautaires et infra-étatiques, qui, pourtant, expliquent une part de la variance de la participation à la violence de masse.

D'un point de vue théorique, mais aussi épistémologique, la proposition, que constitue la préméditation émergente, s'affranchit et marque une rupture avec une appréhension téléologique de la participation d'exécuteurs à la violence de masse, basée sur une interprétation causale de *processus finalisés*. S'il ne fait aucun doute que l'élimination ou l'extermination d'une population relève d'une intention, nos résultats tendent à montrer que celle-ci ne doit pas tant être appréhendée comme variable indépendante, que comme variable dépendante et subordonnée à un ensemble complexe de facteurs, au même titre que la violence. Nos recherches suggèrent que, cette intention constitue en l'état, et telle qu'abondamment exploitée dans la littérature, un concept analytique contre-productif à la compréhension et l'explication de participation à la violence de masse, de manière spécifique, mais aussi à la saisie de la violence de façon plus globale. Nous joignons notre voix à celle de Jacques Sémelin⁵²¹ pour qui, déduire qu'un massacre est avant tout le résultat d'une intention d'oligarchie – Adolf Hitler, Slobodan Milosevic ou Pol Pot – « pressant le bouton » comme l'on déclenche une chaîne de montage d'une usine, c'est faire fi de la complexité du « jeu » de tension, mais aussi de potentialisation qui articule ses différents échelons. C'est aussi laisser croire qu'elle suffit à mettre en mouvement et mobiliser un dispositif de forces armées pour éliminer une population. En conséquence, la proposition de la préméditation émergente s'insère dans le courant de pensée, qui appréhende la violence comme un *processus de radicalisation* non-linéaire et progressif ; courant illustré en grande partie dans les travaux de Ian Kershaw et Christopher R. Browning⁵²², pour ne citer que deux auteurs.

Or, comme il ressort des chapitres précédents, et se distinguant des travaux des deux auteurs ci-dessus mentionnés, c'est à travers une unité d'analyse alternative, que nous abordons cette idée du jeu, à savoir non pas tant les acteurs dits étatiques – tels que

⁵²¹ Sémelin, J. (2005), op. cit.

⁵²² Kershaw, I. (1998), op. cit.; Browning, C., R. (2007), op. cit.

fonctionnaires, hauts-gradés SS, bureaucrates – comme c’est le cas des travaux de Ian Kershaw, mais bien davantage les acteurs périphériques, que sont les exécuteurs irréguliers. L’articulation des trois variables indépendantes de la proposition de la préméditation émergente permet aussi de tenir compte plus finement de la nature capillaire, ou du processus de « capillarisation », qui caractérise la violence de masse, puisque nous ne sommes plus exclusivement dans le domaine de l’étatique, mais aussi du non-étatique et du communautaire. Si, comme le montre Ian Karshaw, au sein même de la bureaucratie nazie, un phénomène *d’appropriation* des volontés du Führer anime l’ensemble des protagonistes, quel que soit leur rang, plutôt qu’un simple mécanisme d’obéissance, et participe à la radicalisation de la violence, dans le cas des bandes armées, dont il est question ici, l’intensification ou l’accélération de l’élimination des populations civiles se présente sous une forme différente. Elle est davantage le produit d’une collusion entre acteurs périphériques et le pouvoir central qui, de fait, se prolongent et se perpétuent, convergent mutuellement et s’exercent ou cohabitent sur un mode nouveau. D’une part figure l’État, qui constitue une structure de cooptation de l’entreprise criminelle de moyenne portée, et qui opère une redistribution des profits de cete entreprise aux acteurs qui y contribuent. D’autre part on trouve les bandes armées qui, quant à elles, convertissent leur statut d’acteurs marginaux, pour entrer dans l’ordre de la promotion et la protection des intérêts du régime, et à ce titre, et parallèlement à une armée régulière, représentent un instrument des politiques d’État.

Dès lors, et selon les perspectives méthodologique et épistémologique adoptées dans ce travail, à savoir l’utilisation d’un matériel de nature « endogène », et la considération d’anciens membres de bandes armées comme « communauté épistémique », c’est l’esquisse d’une violence de masse, en tant qu’objet de savoir fort différent et complémentaire au paradigme classique juridico-institutionnel, qui se dégage. Nos données permettent de dresser un portrait plus inédit, et à validité accrue, puisque, plus documenté de la participation des bandes armées et des exécuteurs irréguliers, dans le contexte des événements, qui se sont produits en ex-Yougoslavie durant les années 90. C’est là, à en croire les propos d’Howard S. Becker cité au

chapitre trois, une première étape, qui permet de fonder des théories plus valides et c'est précisément sur cette base que nous avons émis la proposition de la préméditation émergente, fondement initial d'une théorie à bâtir et consolider.

Les bandes armées : éléments d'une définition substantielle

Dans le chapitre deux, nous formulons une définition nominale d'une bande armée. Il s'agissait d'une petite unité, ou groupe d'individus, dont la participation à la violence de masse s'explique par une articulation d'activités criminelles de faible, moyenne et longue portée, en relation aux conséquences humaines et matérielles, qu'elles provoquent. Cette notion visait à combler un vide conceptuel relatif à la typologie des exécuteurs, présents dans les événements qui ont marqué l'ex-Yougoslavie, durant les années 90. Une grande proportion d'entre eux ne comprenait ni des sadiques ou psychopathes, ni de simples voyous et maraudeurs qui, selon un mécanisme remarquablement banal, sont lâchés sur les théâtres de la violence. À l'opposé, les bandes armées ne renvoient pas non plus à des « hommes ordinaires », au sens où l'entend Christopher R. Browning⁵²³. Cette notion se distingue également du concept classique d'escadron de la mort, qui lui, renvoie aux groupes armés recrutés et organisés par un gouvernement central, et habilités par celui-ci à faire usage de la force, dans le contexte d'une politique criminelle, à l'encontre d'une population ou d'un groupe particulier, sur le territoire. Précisons que, dans le cas des escadrons de la mort, *l'ensemble* du processus est assuré par les membres de l'État. Les bandes armées ne sont pas des mercenaires, puisque l'ensemble de leurs membres provient des communautés voisines des lieux de massacres, et connaissent même parfois leurs victimes⁵²⁴. Aussi, les bandes armées sont avant tout des *exécuteurs de proximité* et des acteurs d'une violence ou « crime intime », selon l'expression de Xavier Bougarel.⁵²⁵ Ils ne sont pas non plus de simples gangs criminels, puisque, non seulement, ils sont animés par une dimension politique, sont extrêmement organisés,

⁵²³ Browning, C., R. (1992), op. cit.

⁵²⁴ C'est là ce que Rahim, rencontré à Zepce au nord de Sarajevo, en février 2006 nous a confirmé. Durant les neuf mois qu'il a passé en détention dans un camp, son gardien croate n'était autre que son voisin qu'il connaissait très bien.

⁵²⁵ Bougarel, X., (1996), op. cit.

la violence qu'ils exercent est bien davantage systématique, que ponctuelle et de l'ordre du règlement de compte. Mais aussi, et si l'on tient compte de ce qui précède, une bande armée se définit, non seulement, par le type d'individus qui la compose, mais aussi par son mode de mobilisation et de participation dans la violence de masse.

En ce qui concerne les individus formant une bande armée, qu'il s'agisse de Radislav, Slobodan Medic, ou encore Arkan, il ressort, en premier lieu, que ce sont avant tout des volontaires et des entrepreneurs, au sens que nous en avons donné au chapitre six. Plus exactement, ce sont des individus capables de mettre sur pied des solutions organisationnelles et développer des actions stratégiques, permettant la conversion d'un type de ressources (l'usage de la force, les profits générés par la participation à une activité criminelle) en d'autres types de bénéfices prisés, et sur une base plus permanente. Ces trois individus sont tous issus de la sphère non-étatique.

Il est cependant difficile d'identifier un type particulier de membres de bandes armées, puisqu'on retrouve à la fois des hooligans, des individus provenant du milieu de la criminalité, des fermiers, des anciens membres de l'Armée Fédérale Populaire (JNA), des policiers, des mécaniciens, des professionnels de la santé, tel que Radislav, mais aussi, et selon le témoignage de Goran Stoparic, quelques psychopathes, dont la présence participe au basculement de l'ensemble du groupe dans la pratique d'une violence extrême.

Enfin, une bande armée se caractérise par sa nature quasi organique ou clanique – particulièrement dans le cas des *Radislavcevi* et des *Scorpions* – et donc par des liens extrêmement forts entre ceux qui la composent, liens renforcés par la tâche et le secret qui accompagnent ces formations. Encore une fois, et bien que les *Tigres* aient été formés, en partie, de criminels dangereux ou de hooligans, ce n'est pas tant comme horde qu'ils étaient lâchés sur le terrain, mais bien plutôt comme une arme de destruction massive secrète, extrêmement disciplinée, et sous contrôle de leur chef, Arkan. Mais aussi, tel qu'il en découle de la proposition de la préméditation émergente de la participation à la violence de masse, c'est plutôt dans la modalité de

mobilisation et de contribution à la violence, qu'une bande armée se distingue clairement de ces autres catégories.

Contrairement au postulat sous-jacent à la thèse de la sélection préférentielle, ou encore à celle du mécanisme relativement banal, par lequel un gouvernement central laisse libre champ à des maraudeurs, ou autres petites frappes, dans l'espoir d'infliger une violence et une terreur maximale provoquant un nettoyage « spontané » d'un territoire, la notion de bande armée renvoie à des groupes d'exécuteurs, dont les dynamiques de participation dans la guerre sont complexes. Ces formations sont l'aboutissement d'un jeu d'interactions, entre acteurs périphériques et régime central et, à ce titre, constituent une *cristallisation* d'un rapport de forces. Celle-ci s'inscrit, à son tour, dans un jeu de profit mutuel ratissant dans les espaces de criminalité de faible, moyenne et longue portée. Les bandes armées sont une figure centrale de cette zone de métissage de la criminalité de guerre qui, telle que l'analyse le révèle, tend à politiser une criminalité civile et privatiser une criminalité politique, par le simple fait de maquiller un nettoyage ethnique, sous le prétexte qu'il ne s'agit que de groupes criminels locaux, sur lesquels l'État ne prétend disposer d'aucun contrôle.

Aussi, un aspect fondamental accompagnant le concept de bande armée, et qui probablement justifie tout autant sa création, est la dimension communautaire, et les logiques qui s'y trament. Si les bandes armées tirent profit d'un « espace d'autorisation » créé par le pouvoir central⁵²⁶, c'est également au niveau local et communautaire que leur sort et leur cristallisation s'opèrent. Tel que le chapitre six l'a illustré, et en particulier par la notion de réseau de confiance, ces unités armées puisent une grande partie de leurs ressources auprès de la population même. La bande armée, tout comme la violence de masse, est un concept dynamique, qui nécessite d'être envisagé, non pas strictement en vertu de ses actions finalisées (perspective téléologique), c'est-à-dire par les conséquences de sa participation, mais bien plutôt

⁵²⁶ Il s'agit là de la notion générique qui inclut à la fois une tolérance à la présence de bandes armées aussi longtemps qu'elles ne présentent pas de menace pour le pouvoir central (on pense alors aux acteurs de l'opposition à Milosevic mais qui participaient cependant à la mise en application de son projet politique) que leur soutien actif financièrement, et légalement parlant, tel que les cas des *Tigers* et des *Scorpions* le révèlent.

par son processus de genèse, de même que de mobilisation et de déploiement, et où la dimension émergente est également un élément constitutif de cette notion.

L'exécuteur et son expérience de la violence comme sources de connaissance

Une grande proportion de la connaissance, dont nous disposons sur l'exécuteur, provient de sources exogènes, c'est-à-dire des rapports et des témoignages de victimes, ou encore de références juridiques. Dans certains cas, tels que dans les recherches de Christopher R. Browning ou Harald Welzer, il est aussi fait usage de comptes rendus d'audiences de procès, relatant les propos d'exécuteurs qui constituent, dans l'univers des sources documentaires, les données certainement les plus riches. Pourtant, et à l'exception des retranscriptions d'audience⁵²⁷, ces sources ne permettent que de dégager un portrait téléologique de l'exécuteur, c'est-à-dire comme acteur, qui a massacré, et que l'on ne connaît essentiellement que sous cet aspect-là de sa personne. De façon tautologique, l'exécuteur ne serait alors *que* celui qui a massacré. Ces données, et pour paraphraser les propos d'Howard S. Becker, ne permettent pas de décrire en détails les activités quotidiennes de ces exécuteurs, ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, de leurs gestes⁵²⁸.

La rencontre avec Radislav, Ivan, Nenana, Janko ainsi que les témoignages de Goran Stoparic et Dragan Obrenovic, contribuent à l'appel d'Howard S. Becker et lèvent le voile sur le rapport que ces participants entretiennent avec leurs activités passées, et la manière dont ils les gèrent dans un contexte post-conflit.

Tout au long des enquêtes de terrain, Radislav, Nenana, Ivan et Janko ont justifié leur participation à la violence, par un discours que nous qualifions de mythique. Celui-ci réfère à l'engagement dans une guerre menée, au nom de la nation (plutôt qu'à un

⁵²⁷ Tel que le relève Harald Welzer, si pour l'historien et le juriste les propos des accusés retranscrits sont problématiques puisqu'ils ne permettent pas de reconstruire au-delà de tout doute raisonnable la vérité des événements (vérité historique et juridique), ils constituent une mine d'or pour le sociologue, psychologue ou criminologue qui, quant à eux, s'intéressent avant tout au regard que ces individus portent sur leurs gestes et la manière dont ils gèrent leurs actions passées sous le regard des autres.

⁵²⁸ Becker, H., S. (1985), op. cit.

massacre et des crimes de guerre), par des héros, auxquels les acteurs contemporains s'identifient, tels que les *Tchetniks*, et qu'ils font revivre par la même occasion, (plutôt que par des fermiers, mécaniciens, supporters de football aux vies mornes et, de fait, sans grande perspective d'avenir) ; cette appartenance et filiation provoquent une excitation, par le sentiment de se battre pour une cause supérieure, telle que la quiddité serbe (alors que la réalité ne met en scène qu'une série de crimes et massacres contre des populations civiles désarmées et de fait inoffensives). De plus, on est convaincu, qu'une fois la guerre terminée (et remportée), tout sera différent et mieux, que l'on entrera dans une nouvelle ère historique (alors que rien n'a changé de manière permanente, ni politiquement, ni historiquement, si ce n'est le fait de vivre avec ses propres actes). Toute information négative, touchant au groupe d'appartenance, est supprimée (alors que l'on a été soi-même le témoin de ces massacres par nos proches). Enfin, la guerre est envisagée comme une croisade contre le mal (alors que celui-ci provient des actions mêmes commises sur le terrain)⁵²⁹.

Cette compénétration, entre références à une guerre mythique, à laquelle on a participé, et stigmates d'un carnage vécu, incrustés, apparaissent à plusieurs reprises lors des rencontres avec les informateurs où, d'un coup, les participants changent de ton, pâlisent et s'agitent. Cette dynamique a ponctué et même conditionné les enquêtes de terrain. Dans la littérature touchant à la participation des exécuteurs dans la violence de masse, et plus particulièrement dès lors qu'il est question de l'utilisation de leurs propos, cette rhétorique est quasi systématiquement taxée de justifications post-hoc, qui ne permettent pas de comprendre, ni d'expliquer les « vraies » raisons de s'impliquer dans la guerre. D'autres fois, il est question d'exécuteurs qui mentiraient sciemment, pour transformer et embellir un passé extrêmement incriminant, ou même falsifier le cours d'un événement. Certes, le risque pour le chercheur d'être trompé est grand, et ce sont là des précautions qu'il doit prendre ; nous les avons décrites dans le chapitre de méthodologie, notamment la partie traitant de l'immersion. Nous pensons, au contraire, que cette interaction est une

⁵²⁹ Le concept de guerre mythique versus sensorielle provient des recherches de Lawrence LeShan : Le Shan, L., *The Psychology of War. Comprehending its Mystique and Its Madness*. New York : Helios Press, 2002.

source importante de connaissance touchant au déploiement de la violence de masse, et aux séquences qui marquent les carrières de ces exécuteurs, aussi bien avant, pendant qu'après la violence. Ce renvoi, entre guerre mythique et carnage vécu, est un symptôme d'une logique plus profonde qu'une stricte intention de cacher et dissimuler ses actions passées, bien qu'elle y participe.

À nouveau, la proposition de la préméditation émergente nous permet de considérer cette dialectique sous un aspect inédit, qui renvoie au mode sur lequel ces individus expérimentent, envisagent et vivent leurs actions passées. Rappelons-nous les résultats de l'expérience de Stanley Milgram. Infliger des traitements cruels et inhumains participe, non seulement à la transformation du comportement – un phénomène d'habituation et de routinisation prend place, qui facilite et banalise le passage à l'acte – mais, aussi des représentations qu'ont les acteurs de leurs propres actes. Dans le cas des quatre participants rencontrés, nous prétendons qu'un phénomène similaire est observable, qui explique les composantes auxquelles nous faisons référence ci-dessus : il s'agit là d'un mode de dissonance cognitive pour des anciens tueurs de masse qui, malgré tout, doivent poursuivre leur vie après les faits et, une fois le cadre référentiel actif lors de leurs actions, désormais absent. Comment justifier de tels assassinats, pillages, meurtres dès lors que l'on a repris les habits du citoyen en temps de paix ? Rappelons la réaction incontrôlée de Radislav et sa quasi attaque de panique lorsque nous sortions de la boulangerie, après avoir échangé quelques propos sur son expérience d'exécuteur, où il reconnaît toute la vanité et la futilité des gestes posés et de son activité durant la guerre : « [...] quand même, ces vies qu'on a brisées, ces familles qu'on a détruites. Je crois que c'est bien qu'on puisse parler à quelqu'un, il faut qu'on écrive la vérité sur ces guerres, mais à qui veux-tu qu'on parle » ? Cette expérience est d'autant plus déstabilisante pour lui qu'initialement, il justifiait son engagement comme aide et professionnel de la santé, à en croire ses propos. Quel regard porter sur soi-même dès lors que l'on s'est impliqué dans l'injustifiable, les tueries de masse et l'assassinat, et qui plus est, selon le principe même de la proposition de la préméditation émergente, sans que l'on en saisisse précisément les causes, ni la logique par laquelle on en est arrivé là ? Comment expliquer

rétrospectivement ce choix initial, auquel on a fini par croire, et à tel point, qu'on en est venu à commettre l'irréparable, à briser des familles ? Rappelons-nous des propos de Dragan Obrenovic, alors chef du personnel et commandant adjoint de la 1^{ère} Brigade d'infanterie de Zvornik du Corps de la Drina de l'Armée Serbe de Bosnie (VRS) qui, lors de son discours final et après avoir reçu sa condamnation à son plaidoyer de culpabilité, ne comprend toujours pas comment la guerre est arrivée, et comment les peuples, qu'on croyait pourtant proches, en sont venus à s'entre-tuer. Dans le cas de Radislav, il sait pertinemment qu'il a été un acteur de ces événements mais, en raison de ses obligations actuelles et le rythme effréné de son travail, il ne se permet guère d'être envahi en permanence par cette expérience, dont il reconnaît pourtant que : « je ne serai jamais plus le même et ces événements ont bousillé ma vie à moi aussi en fin de compte ».

Aussi, si la référence systématique à une rhétorique nationaliste, et de haine à l'encontre des Musulmans et des Croates, semble relever de l'ordre de l'artefact, elle permet à Radislav, tout comme à Ivan et Nenana, de maintenir un sens de la *cohérence*. Rappelons les propos d'Hannah Arendt, en référence à ceux qui, à la différence d'une grande proportion de leurs concitoyens, décidèrent de ne pas participer aux exactions contre les Juifs :

« Leur critère, je crois, était différent : ils se sont demandés dans quelle mesure ils seraient encore capables de vivre en paix avec eux-mêmes après avoir commis certains actes ; et ils ont décidé qu'il valait mieux ne rien faire, non parce que le monde s'en porterait mieux, mais simplement parce que ce n'était qu'à cette condition qu'ils pourraient continuer à vivre avec eux-mêmes »⁵³⁰.

C'est justement dans l'espoir, ou la tentative, de vivre avec eux-mêmes, que ce cadre ou référence mythique est réactivé par ces individus. Mais les enquêtes de terrain ont aussi révélé qu'il était très difficile, pour eux, de mettre en mots leur expérience et les gestes commis autour desquels demeure un certain brouillard. C'est aussi un élément qui ressort du témoignage de Drazen Erdemovic, dès lors que des questions lui sont posées sur l'organisation du déroulement même des tueries et des pelotons

⁵³⁰ Arendt, H. (2005), op. cit. p. 75.

d'exécutions, auxquels il a participé et, plus particulièrement, sur l'acte d'exécuter⁵³¹. Nous formulons l'hypothèse que le renvoi et l'inscription des gestes posés, et de l'action passée, demeurent difficilement pensables et palpables pour ces individus. Le discours mythique renvoie à un espace de déresponsabilisation de fait, puisqu'il suggère aux exécuteurs qu'ils ont agi au nom de quelque chose de supérieur et non pas, simplement, en vertu de leurs propres décisions. Mais, il fournit également un schéma culturel, qui permet d'inscrire des actes qu'eux-mêmes ont paradoxalement de la peine à gérer. À ce titre, il est à noter que, cette fois, ce n'est pas tant la pratique qui change le cadre de référence, mais bien l'inverse, puisqu'à force de se convaincre qu'ils ont agi telle la main de Dieu, ces exécuteurs sont devenus de fervents pratiquants. C'est un cadre référentiel qui permet d'inscrire une action, ou mission, où finalement ces individus ne se perçoivent que comme les agents, et dont les tueries n'en constituent qu'une dimension, un « effet collatéral », tel qu'interprété par ces individus. Rappelons-nous le témoignage de Rudolph Höss lors de son procès, qui prétend que le problème d'extermination des Juifs n'était pas récent, mais que lui-même soit désigné pour y contribuer et, qu'une fois après avoir reçu l'ordre clair d'accomplir sa tâche, les choses étaient plus faciles. Pour ces individus, et une fois sur le terrain des massacres, agir au nom de l'Église orthodoxe serbe et la défense de la quiddité contre les « Turcs » ou les Oustachi, a facilité le sale boulot. C'est une déclinaison de ce qu'Hannah Arendt nomme l'absence de pensée, qui caractérisait Adolf Eichmann et sa loyauté envers la bureaucratie, mais cette fois c'est envers une autre cause, et il s'agit d'acteurs actifs sur le terrain même de la violence.

Ainsi donc, outre le mensonge délibéré et la dissimulation de la vérité, le renvoi à la rhétorique mythique peut aussi s'envisager comme un mécanisme de défense, sans pour autant qu'il ne soit mené consciemment, ou à titre d'instrumentalisation ou manipulation de l'interviewer. C'est là une forme de déni d'implication, selon le concept présenté plus haut et développé par Stanley Cohen⁵³². Dès lors, et si les

⁵³¹ *Le Procureur du Tribunal Vs. Drazen Erdemovic*, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire IT-96-22 « Ferme de Pilica », 29 mai 1996 et tel qu'il ressort notamment de son témoignage lors de l'audience du 19 novembre 1996.

⁵³² Cohen, S. (2001), op. cit.

recherches de Zimbardo ou Milgram⁵³³, tout comme la proposition de la préméditation émergente, tendent à montrer que la brutalité ou la cruauté se développent avec la *pratique* qui, à son tour, transforme les cadres de référence des acteurs et, en conséquence, le regard qu'ils portent sur leur propres actions, il semble aussi que l'adoption d'un discours mythique soit un processus, et que sa logique première ne réside pas strictement dans une intention de mentir ou dissimuler la vérité. Doit-on parler d'un révisionnisme, ou plutôt d'un ancrage idéologique, permettant d'éviter une dérive identitaire, puisqu'ayant une fonction organisatrice et structurante de l'action ? C'est là, il nous semble, un point d'ordre méthodologique important, que ces enquêtes de terrain ont permis de mettre en évidence. La violence transforme et ce, encore quinze ans après les faits, ceci constitue aussi un élément important dévoilé dans la gestion qu'ils ont, ou qu'ils font, de leur passé. Cette dynamique de compénétration, entre discours mythique et carnage vécu, permet au chercheur d'organiser et recomposer la cohérence du discours de ces individus, davantage guidé par les moments forts de leur expérience, que par un souci chronologique ou d'explicitation de soi. Ce manque de cohérence ne tient pas tant en une carence intellectuelle, qu'une difficulté, pour ces individus, de mettre en récit et donc de se représenter à eux-mêmes leur expérience, et d'en faire sens. Janko est probablement le participant le plus énigmatique, puisqu'à aucun moment, il n'a manifesté quelque malaise ou regret que ce soit par rapport à ses actions passées. Mais cela tient aussi aux circonstances de terrain, puisque nous avons passé moins de temps avec lui, en raison de l'emploi du temps de Radislav, notre interprète. De fait, nous n'avons pas eu la possibilité de créer un espace de confiance suffisant, pour qu'il développe davantage sur son expérience. Mais aussi, à la différence de Radislav, Ivan et Nenán, les contacts ont été plus espacés entre Janko et nous, laissant moins de place à la discussion d'ordre général sur des sujets autres que la violence qui, paradoxalement, faisaient ressurgir les souvenirs de guerre, comme nous l'avons mentionné dans le chapitre de méthodologie.

Enfin, et puisque nous en sommes aux considérations méthodologiques, ce qui précède perm q et de donner une autre perspective aux enquêtes de terrain, et

⁵³³ Zimbardo, P. (1972), op. cit.; Milgram, S. (1974), op. cit.

notamment à la seconde, qui s'est produite entre les mois de novembre et décembre 2006. Tel qu'il ressort des conditions de collecte du matériel, ce fut également là, une épreuve difficile pour ces individus de revenir et d'expliciter leurs actions passées. On pourrait présumer que le peu de données que nous avons été en mesure de collecter lors de cette seconde enquête tient aussi au fait que la fenêtre d'opportunité s'était déjà refermée après notre première enquête et, qu'ils ne souhaitent pas revenir sur ces événements encore vécus difficilement par ces individus.

Vers des recherches futures ?

De nombreux axes de recherches s'ouvrent à l'issue de ce travail, et il nous paraît important d'en mentionner brièvement quelques-uns. Ils tournent principalement autour de deux dimensions : la validation de la proposition de la préméditation émergente et les relations entre bandes armées et populations locales. Revenons brièvement sur chacune de ces dimensions.

Un premier élément consisterait à vérifier nos trois hypothèses de départ et, donc, la proposition de la préméditation émergente. Celle-ci est-elle propre au contexte des Balkans ? Que pourrait-elle nous dire des événements qui se sont produits au Rwanda en 1994 ? Comment se déploie cette violence ? Quels sont les moments et dynamiques clés qui en marquent la progression ? Quels sont les enjeux qui ont caractérisé la mobilisation des milices interahamwe dans le génocide ? Il pourrait être intéressant de procéder au même travail avec un petit groupe d'anciens exécutés rwandais et, ultimement, dresser une analyse comparative entre les deux cas et constater les similarités et différences. Mais aussi, cette proposition et l'idée de l'émergence est-elle propre à ce type de violence extrême telles que les rébellions ?

Cette recherche ouvre également de nouvelles perspectives sur la relation entre bandes armées et populations locales. Par exemple, dans un contexte de traque active des fuyitifs, et présumés criminels de guerre, en quoi un bouleversement de l'opinion publique peut-il rompre l'équilibre, qui protège ces individus, et lancer un mouvement

de délation collective ? Et quels sont les moyens pour les principaux intéressés de s'y soustraire ? Ceci renvoie aux stratégies de dissimulation de ces fugitifs. Jusqu'ici, il ressort que, dans le cas des Balkans, on peut observer trois grande tendances : 1) la reconversion dans le secteur privé de la sécurité ; 2) l'exercice d'une criminalité politique et d'assassinat des représentants de l'État, qui ne coopèrent pas, ou menacent de bouleverser l'ordre qui maintient ces anciens exécuteurs dans le secret et enfin ; 3) l'exploitation des ressources, que constituent les réseaux de confiance locaux. L'affaire Karadzic a pourtant mis en évidence un autre type de dissimulation, qui est celui d'un changement radical de style de vie, de nom et d'activité professionnelle – bien qu'ayant évolué au sein de la médecine alternative, Dragan Dabic alias Radovan Karadzic, était psychiatre. Est-il possible de dresser une typologie de ces modes de dissimulation, et que nous apprennent-ils sur la gestion, par ces individus, d'un passé à cacher, mais avec lequel il faut pourtant vivre ?

Bibliographie

Anderson, B., *Imagined Communities: Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*. London: Verso, 2006

Anthelme, R., *L'espèce humaine*. Paris : Gallimard, 1999.

Arendt, H., *Responsabilité et jugement*. Paris : Payot, 2005.

Arendt, H., *Eichmann à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal*. Paris : Gallimard, 1966.

Arnold, B., "Justifying Genocide: Archaeology and the Construction of Difference". In Hinton, A., L., *Annihilating the Difference: the Anthropology of Genocide*. Berkeley & Los Angeles: University of California Press, 2002, pp. 95-116.

Asch, S., « Effects of Group Pressure Upon The Modification and Distortion of Judgements », in H. Guetzkow (éd.), *Groups, Leadership and Men*, Pittsburgh, 1951 : p177-190.

Baljak, J. *Vukovar: the Final Cut.*, Belgrade : B92, 2006.

Bauman, Z., *Modernity and the Holocaust*. Ithaca, N.Y. : Cornell University Press, 2000.

Becker, H. S., *Outsiders. Études de la sociologie e la déviance*. Paris : Éditions A.-M. Métailié, 1985.

Bennett, C., *Yugoslavia's Bloody Collapse: Causes, Course and Consequences*. Washington Square, N.Y.: New York University Press, 1995.

Borgman, M. & Menkes, N., *Massaker: The Murderers of Sabra & Shatilla*. France, Germany, Lebanon, Lichtblick Film und Fernsehen Produktion, 2005.

Bougarel, X., *Bosnie : anatomie d'un conflit*. Paris : La Découverte, 1996.

Bourdieu, P., *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Paris : Seuil, 1992.

Bourdieu, P., *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*. Genève : Droz, 1972.

Bourke, J., *An Intimate History of Killing : Face-to-Face Killing in Twentieth Century Warfare*. New York: Basic Books, 1999.

Brauman, R. & Sirvan, E., *Éloge de la désobéissance. À propos d'un spécialiste Adolf Eichmann*. Paris : Le Pommier, 1999.

Browning, C. R., *Les origines de la Solution finale. L'évolution de la politique antijuive des nazis, septembre 1939 – mars 1942*. Paris : Les Belles Lettres, 2007.

Browning, C. R., *Ordinary Men: Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*. New York: Harpers & Collins, 1992.

Buford, B., *Among the Thugs*. New York: Norton, 1992.

Burns, J. F., "2 Gang Leaders in Sarajevo Face Crackdown in Bosnia", *New York Times*, 27 octobre 1993, A6.

Caspersen, N., "The Thorny Issue of Ethnic Autonomy in Croatia: Serb Leaders and Proposals for Autonomy". *Journal on Ethnopolitics and Minority Issues in Europe*, 3: pp. 1-27, 2003.

Cigar, N., *Genocide in Bosnia : The Policy of Ethnic Cleansing*. College Station, T.X.: Texas A & M University Press, 1995.

Cohen, S., *States of Denial. Knowing About Atrocities and Suffering*. Malden, M.A.: Polity Press, 2001

Collier, P. & Hoeffler, A., "Greed and Grievance in Civil War". *Oxford Economic Papers*, 56(4), pp. 563-595, 2004.

Day, E., L., & Vandiever, M., "Criminology and Genocide Studies: Notes on What Might Have Been Done and What Still Could Be", *Crime, Law and Social Change*, 34, 43-59, 2000.

Deleuze, G. *Foucault*. Paris : les Éditions de Minuit, 1986

Fein, H., *Genocide : A Sociological Perspective*. London : Sage, 1993.

Foucault, M., *Histoire de la sexualité 1. La volonté de savoir*. Paris : Gallimard, 1976.

Foucault, M. *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Paris : Gallimard, 1975.

Fowler, Michael, C., *Amateur Soldiers, Global Wars. Insurgency and Modern Conflict*. Westport, Connecticut; London: Praeger Security International, 2005.

Francis, D. J., *Civil Militia : Africa's Intractable Security Menace?* Burlington, VT : Ashgate, 2005.

Frésard, J.-J., *Origines du comportement dans la guerre. Révision de la littérature*. Genève : Comité International de la Croix-Rouge, 2004.

Gagnon, V., P., *The Myth of Ethnic War: Serbia and Croatia in the 1990s*. Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 2004.

Gagnon, V. P., "Ethnic Nationalism and International Conflict: The Case of Serbia", *International Security*, Vol. 19(3), 1994/95, pp. 130-166.

Gambetta, D., *The Sicilian Mafia: The Business of Private Protection*. Cambridge, M.A.: Harvard University Press, 1993.

Girard, R., *La violence et le sacré*. Paris : Hachette Littérature, 1990.

Gobineau, A., J., *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris : Pierre Belfond, 1967.

Goffman, E., *Les cadres de l'expérience*. Paris : Éditions de Minuit, 1991.

Goffman, E., *Les rites d'interaction*. Paris : Éditions de Minuit, 1973.

Goffman, E., *Asiles; études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*. Paris : Éditions de Minuit, 1968.

Gogol, N., *Tarass Boulba*. Paris : Gallimard, 1991.

Gordy, E., *The Culture of Power in Serbia: Nationalism and the Destruction of Alternatives*. University Park, P.A.: Pennsylvania State University Press, 1999.

Gould, R., V., *Insurgent Identities. Class, Community and Protest in Paris from 1843 to the Commune*. Chicago: The University of Chicago Press, 1995.

Gourevitch, P. & Morris, E. "The Woman Behind the Camera at Abu Ghraib". *The New Yorker*, 24th March 2008, pp. 44-56.

Gourevitch, P., *Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, nous serons tués avec nos familles*. Paris : Gallimard, 1998.

Gow, J., *The Serbian Project and Its Adversaries: A Strategy of War Crimes*. London: C. Hurst, 2002.

Gow, J., *Triumph of the Lack of Will: International Diplomacy and the Yugoslavia War*. New York: Columbia University Press, 1997.

Grossman, D., *On Killing : The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*. Boston: Little, Brown & Company, 1995.

Guchaoua, A., "Vérité judiciaire et vérité du chercheur ». In Le Pape, M., Siméan, J., & Vidal, C. (Eds.), *Crises extrêmes. Face aux massacres, aux guerres civiles et aux génocides*. Paris : La Découverte, 2006, pp. 119-135.

Gutman, R., *A Witness to Genocide: the 1993 Pulitzer Prize Winning dispatches on the "Ethnic Cleansing" in Bosnia*. New York: Mcmillan Publisher, 1993.

Haffner, S., *Histoire d'un Allemand. Souvenirs (1914-1933)*. Paris : Babel, 2003.

Hatzfeld, J., *Une saison de machettes; récits*. Paris : Seuil, 2003.

Hatzfeld, J., *L'air de la guerre. Sur les routes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine*. Paris: Seuil, 1994.

Hersh, S. M., *Chain of Command: The Road from 9/11 to Abu Ghraib*. New York: Harper & Collins, 2004.

Hilberg, R., *Exécuteurs, victimes, témoins : la catastrophe juive, 1933-1945*. Paris : Gallimard, 2004

Hilberg, R., *La destruction des Juifs d'Europe*. Paris : Gallimard, 1988.

Hinton, A., L., *Annihilating Difference: The Anthropology of Genocide*. Berkeley: University of California Press, 2002

Hyden, R., M., "Imagined Communities and Real Victims: Self-Determination and Ethnic Cleansing in Yugoslavia". In Hinton, A., L., *Genocide: An Anthropological Reader*. Malden, M.A; Oxford, UK: Blackwell Publishers, 2002. pp. 231-253.

Ignatieff, M., *L'honneur du guerrier. Guerre ethnique et conscience moderne*. Paris : La Découverte, 2000.

Imbush, P., « The Concept of Violence ». In Heitmeyer, W. & Haggan, J., *International Handbook of Violence Research, Vol. 1*. Dordrecht, Boston, London: Kluwer Academic Publisher, pp. 13-39, 2000.

Ingrao, C., *Les chasseurs noirs. La brigade Dirlewanger*. Paris : Perrin, 2006.

International Herald Tribune, 22 février 2006; op. cit. "Mladic Reported Close to Surrender. War Crime Suspect from Balkans War Said to Be Located", Mercredi 22 février 2006.

Jäger, H., *Verbrechen unter totalitärer Herrschaft. Studien zur nationalsozialistischen Gewaltkriminalität*. Frankfurt a. M. : Suhrkamp, 1982.

Kaldor, M., *New and Old Wars : Organized Violence in a Global Era*. Stanford, C.A.: Stanford University Press, 1999.

Kalyvas, S., N. *The Logic of Violence in Civil War*. Cambridge, UK; New York: Cambridge University Press, 2006.

Kalyvas, S., N. "The Ontology of Political Violence: Action and Identity in Civil Wars", *Perspective on Politics*, 1(3), pp. 475-494, 2003.

Kaplan, R. D., *Balkan Ghosts : A Journey Through History*. New York: Picador, 2005.

Kershaw, I., *Hitler : 1889-1936 : Hubris*. Paris : Flammarion, 1998.

La Boétie, E., de, *Discours de la servitude volontaire*. Paris : Mille et une nuits, 1995.

Latour, B., *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*. Paris : La Découverte, 2005.

Le Breton, D., *L'interactionnisme symbolique*. Paris : Presses Universitaires de France, 2004.

Leman-Langlois, S., "Le « mégacrime », légitimité, légalité et obéissance », *Criminologie*, 39(2), pp. 23-37.

Lemkin, R., *Axis Rules in Occupied Europe*. Washington D.C.: Carnegie Endowment for International Peace, 1944.

Littell, J. *Les Bienveillantes*. Paris : Gallimard, 2006.

Le Pape, M., Siméan, J., & Vidal, C. (Eds.), *Crises extrêmes. Face aux massacres, aux guerres civiles et aux génocides*. Paris : La Découverte, 2006.

Le Shan, L. *The Psychology of War. Comprehending its Mystique and Its Madness*. New York : Helios Press, 2002.

Levi, P., *Les naufragés et les rescapés : quarante ans après Auschwitz*. Paris : Gallimard, 1989.

Lévi-Strauss, C., *Race et histoire*. Paris :Gonthier, 1961.

Lifton, R. J., *The Nazi Doctors: Medical Killing and the Psychology of Genocide*. New York: Basic Books, 1986.

Longerich, P., « Holocaust ». In Heitmeyer, W. & Hagan, J., *International Handbook of Violence Research, Vol. I*.Dordrecht, Boston, London: Kluwer Academic Publishers, 2003, pp. 139-169.

Loyd, A., *My War Gone by, I Miss it So*. New York: Penguin, 1999.

Maass, P., *Love Thy Neighbor: A Story of War*. New York: Alfred A. Knopf, 1996.

Magas, B., *The Destruction of Yugoslavia: Tracking Yugoslavia's Break-up 1980-1992*. London: Verso, 1992.

Mahmoud, C., K., *Fighting for Faith and Nation: Dialogues with Sikh Militants*. Philadelphia, P.A.: University of Pennsylvania Press, 1996.

Marks, M., *Transforming the Robocops. Changing Police in South Africa*. Scottsville, South Africa: University of KwaZulu-Natal Press; 2005.

Marks, M., "Researching Police Transformation. The Ethnographic Imperative", *British Journal of Criminology*, Vol. 44(November), pp. 866-888, 2004.

Meier, V., *Yugoslavia: A History of Its Demise*. London & New York: Routledge, 1999.

Milicevic, A. "Joining the War : Masculinity, Nationalism and War Participation in the Balkans War of Secession, 1991-1995". *Nationalities Papers*, 34(3): 265-288, 2006.

Milicevic, A., S., *Joining Serbia's Wars : Volunteers and Draft Dodgers, 1991-1995*. Ph. D. dissertation, Los Angeles, University of California, 2004.

Milgram, S., *Obedience to Authority : An Experimental View*. New York: Harper & Row, 1974.

Mommsen, H. "The Realization of the Unthinkable : The Final Solution of the Jewish Question in the Third Reich", in Michael Marrus (ed.) *The Nazi Holocaust. Historical Articles on the Destruction of European Jews*. Vol. 3, London: Meckler, pp. 217-264, 1989.

Mueller, J., *The Remnants of War*. Ithaca, N.Y. : Cornell University Press, 2004.

Mueller, J., "The Banality of Ethnic War", *International Security*, Vol. 25(1), pp. 42-70, 2000.

Naimark, N., *Fires of Hated. Ethnic Cleansing in the Twentieth-Century Europe*. Cambridge : Harvard University Press, 2001.

Nations Unies, Résolution 743 du Conseil de Sécurité des Nations Unies établissant une Force de Protection des Nations Unies « FORPRONU » sur le territoire croate contrôlé par les autorités parallèles. S/RES/743/1992.

Nations Unies, *Convention pour la Prévention et la Répression du Crime de Génocide*, Résolution 260-III, adoptée le 9 décembre 1948.

Nordstrom, C., *Shadows of War : Violence, Power and the International Profiteering in the Twenty-First Century*. Berkeley: University of California Press, 2004.

Nordstrom, C. & Robben, A., C., G., M., *Fieldwork Under Fire : Contemporary Studies of Violence and Survival*. Berkeley: University of California Press, 1995.

Ortner, S., « Patterns of History : Cultural Schemas in the Foundings of Sherpa Religious Institutions ». In Emiko, O.-T. (ed.), *Culture Through Time: Anthropological Approaches*. Stanford: Stanford University Press, 1990.

Petersen, R., D., *Understanding Ethnic Violence: Fear Hated and Resentment in Twentieth-Century Eastern Europe*. Cambridge, UK; New York: Cambridge University Press, 2002.

Petersen, R., D., *Resistance and Rebellion : Lessons From Eastern Europe*. Cambridge, UK; New York: Cambridge University Press, 2001.

Pribicevic, O., « Changing Fortunes of the Serbian Radical Right ». In Ramet, S., P. & Griffin, R., *The Radical Right in Central and Eastern Europe Since 1989*. University Park, Pennsylvania: The Pennsylvania State University Press, 1999, pp. 193-211.

Ramet, S., P., *Thinking About Yugoslavia. Scholarly Debates About the Yugoslav Breakup and the Wars in Bosnia and Kosovo*. Cambridge, UK; New York: Cambridge University Press, 2005.

Reuter, P., *Disorganized Crime. The Economics of the Visible Hand*. Cambridge, M.A.: MIT Press, 1983.

Rhodes, R., *Masters of Death. The SS-Einsatzgruppen and the Invention of the Holocaust*, New York: Alfred A. Knopf, 2002.

Rieff, D., *Slaughterhouse: Bosnia and the Failure of the West*. New York, Toronto : Simon & Schuster, 1995.

Rodgers, D., *Making a Danger Calling: Anthropology, Violence and the Dilemmas of Participant Observation*. Working Paper for the Crisis States Programme at the London School of Economics and Political Science, University of London, 2001.

Ron, J., « Territoriality and Plausible Deniability : Serbian Paramilitaries in the Bosnian War ». In Campbell, B., B. & Brenner, A., D., *Death Squads in Global Perspective: Murder With Deniability*. New York: St Martin's Press, 2000, pp. 287-312.

Sémelin, J., *Purifier et détruire: usages politiques des massacres et génocides*. Paris : Seuil, 2005.

Shaw, M., *War and Genocide. Organized Killing in Modern Society*. Cambridge: Polity Press, 2003.

Sherif, M., *The Psychology of Social Norms*, New York , 1936.

Silber, L. & Little, A., *The Death of Yugoslavia*. London: Penguin Books: BBC Books; New York: Penguin Books, 1996.

Slim, H., *Killing Civilians. Method, Madness, and Morality in War*. New York : Columbia University Press, 2007.

Sofsky, W., *L'ère de l'épouvante. Folie meurtrière, terreur, guerre*. Paris : Gallimard, 2002.

Sofsky, W., *Traité de la Violence*. Paris : Gallimard, 1998.

Sudetic, C., *Blood and Vengeance: One Family's Story of the War in Bosnia*. New York, London: Norton, 1998.

Tajfel, H., *Human Groups and Social Categories*, New York: Cambridge University Press, 1981.

Tanner, S. « The Mass Crimes in the Former Yugoslavia : Participation, Punishment and Prevention? ». *International Review of the Red Cross*, 90(2), pp. 1-15, 2008.

Tanner, S., « Saisir la violence de masse : le nettoyage ethnique en Bosnie et l'apport d'une perspective locale et d'une approche de réseau ». *Déviance & Société*, 31(3), pp. 235-256, 2007.

Tanner, S., « Le génocide à l'épreuve des massacres de masse contemporains : vers une rupture paradigmatique ? », *Criminologie*, 39(2), pp. 39-58, 2006.

Thomas, J. & Marquart, J., "Dirty Information and Clean Conscience: Communication Problems in Studying "Bad Guys"", in Couch, C. & Maines, D. (eds.), *Communication and Social Structure*, Springfield: Charles Thomas, 1987.

Tilly, C., & Tarrow, S., *Contentious Politics*. Boulder; London: Paradigm Publishers, 2007.

Tilly, C., *Trust and Rule*. Cambridge, UK; New York: Cambridge University Press, 2005.

Tindemans, L., Cutler, L., Geremek, B., Roper, J., Sommer, T., Veil, S. & Anderson, D., *Unfinished Peace: Report of the International Commission on the Balkans*. Aspen Institute, Berlin: Carnegie Endowment for International Peace, 1996.

Tomasevic, J., *The Chetniks: War and Revolution in Yugoslavia, 1941-1945*. Stanford: Stanford University Press, 1975.

Valentino, B., A., *Final Solution, Mass Killing and genocide in the Twentieth Century*, Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 2004.

Van Maanen, J., *Tales of the Field: On Writing Ethnography*. Chicago: University of Chicago Press, 1988.

Volkov, V., *Violent Entrepreneurs: The Use of Force in the Making of Russian Capitalism*. Ithaca, N.Y.; London: Cornell University Press, 2002.

Walker, R. (ed.), *Applied Qualitative Research*. Aldershot, UK: Gower Publishing Company, 1985.

Waller, J., *Becoming Evil: How Ordinary People Commit Genocide and Mass Killing*. Oxford, New York: Oxford University Press, 2002.

Welzer, H., *Les exécuteurs: des hommes normaux aux meurtriers de masse*. Paris: Gallimard, 2007.

Winslow, S., Hobbs, D., Lister, S. & Hadfield, P., "Get Ready to Duck: Bouncers and the Realities of Ethnographic Research on Violent Groups". *British Journal of Criminology*, 41: pp. 536-548, 2001.

Woodward, S., L., *Socialist Unemployment: The Political Economy of Yugoslavia, 1945-1990*. Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1995.

Woolford, A., "Making Genocide Unthinkable: Three Guidelines for a Critical Criminology of Genocide", *Critical Criminology*, 14, pp. 87-106, 2006.

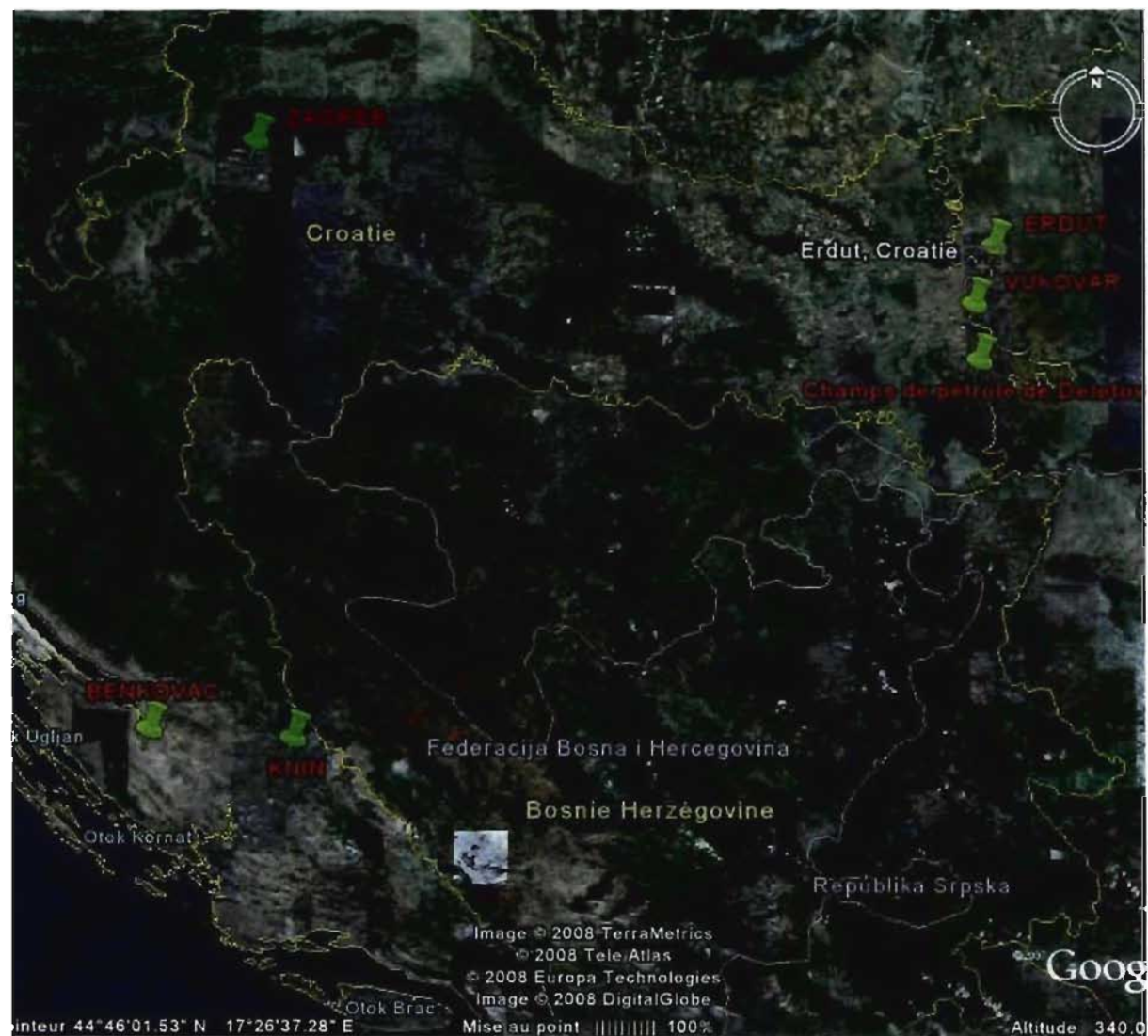
Zahar, M.-J., *Fanatics, Mercenaries, Brigands... and Politicians: Militia Decision-Making and Civil Conflict Resolution*. Ph. D. dissertation, Montreal, McGill University, 1999.

Zimbardo, P., *The Lucifer Effect: Understanding How Good People Turn Evil*. New York: Random House, 2007.

Zimbardo, P., « Pathology of Imprisonment ». *Society*, 6, 1972

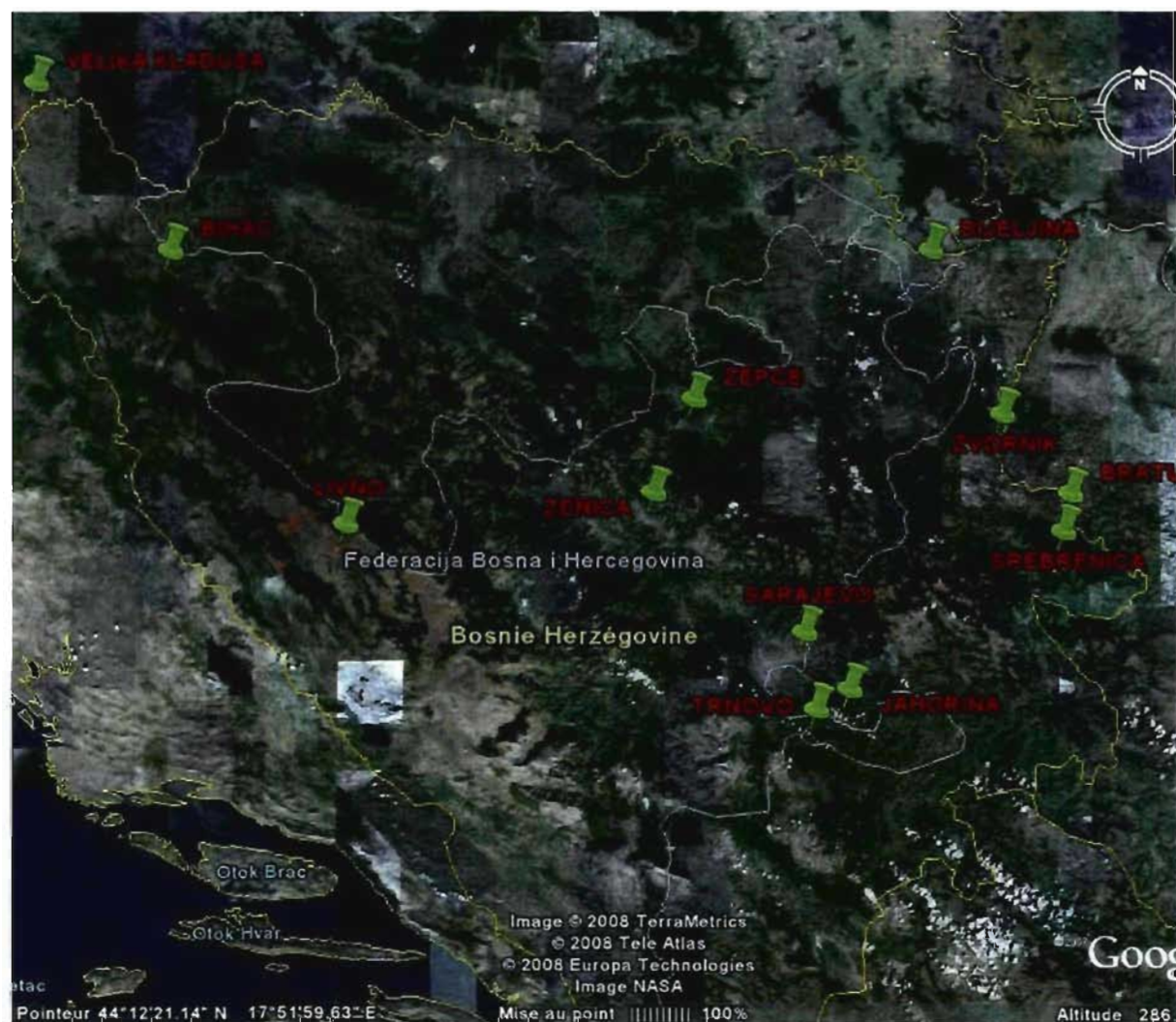
ANNEXE I. Cartes géographiques indiquant les principaux lieux mentionnés en Croatie et en Bosnie-Herzégovine tout au long de ce travail

I.1 Croatie



© Google Earth

I.2 Bosnie-Herzégovine



© Google Earth

ANNEXE II. Liste du matériel

II.1. Entrevues et témoignages

- Sélim :** Sarajevo. Représentant d'une association d'anciens combattants musulmans et lui-même de cette milice. Première rencontre en novembre 2004. Seconde entrevue menée le 19 janvier 2006 à Sarajevo.
- Ismet :** Sarajevo. Employé du bureau du Haut Représentant des Nations Unies rencontré lors du premier séjour en Bosnie-Herzégovine, en novembre 2004. A participé en tant que soldat dans l'Armée de Bosnie-Herzégovine (ABiH) lors du siège de Sarajevo entre 1992 et 1995. C'est avant tout sur une base privée plutôt qu'en tant qu'employé de l'institution des Nations Unies qu'il a répondu à nos questions.
- Sanela :** Sarajevo. Ancienne journaliste à la pige à l'époque du siège de Sarajevo. Sanela était porte-parole de la délégation du Comité International de la Croix-Rouge à Sarajevo. C'est à nouveau pour son expérience personnelle et sa connaissance quant aux acteurs de la guerre plutôt que comme porte-parole de cette institution que nous l'avons sollicitée. Les rencontres ont eu lieu à plusieurs reprises lors de notre présence en Bosnie-Herzégovine entre janvier et mars 2006.
- Viladana Salimbegovic :** Sarajevo. Rédactrice en chef du magazine hebdomadaire bosniaque *Danas*. A couvert la guerre en Bosnie-Herzégovine entre 1992 et 1995. Entrevue menée le 27 janvier 2006.
- Jovan Divjak :** Sarajevo. Ancien général de l'Armée de Bosnie-Herzégovine, il fut l'un des responsables de sa mise sur pied suite à l'« appel des patriotes » du président d'alors Alija Izetbegovic. Au moment de l'entrevue, le 2 février 2006, Jovan Divjak dirigeait une organisation non-gouvernementale venant en aide aux enfants défavorisés en Bosnie.

Misrad Tokaca :

Sarajevo. Directeur du *Research and Documentation Center* à Sarajevo, impliqué dans des programmes de gestion du passé suite à la guerre ainsi que de l'archivage de l'ensemble de données disponibles et constamment remises à jour touchant à la guerre en Bosnie-Herzégovine et aux personnes disparues. Misrad Tokaca a été d'une grande aide et générosité lors de notre premier séjour, en novembre 2004, et nous a permis d'établir un lien avec Sélim, présenté ci-dessus.

Nino :

Zenica, nord de Sarajevo. Journaliste et spécialiste de la question des Moudjahidines, ou combattants mercenaires musulmans qui ont activement participé à la violence de masse contre les non-musulmans, mais aussi contre leur propre groupe. Une de leur mission consistait selon le journaliste à radicaliser une pratique de l'Islam pourtant très tolérante en Bosnie-Herzégovine. Entrevue menées le 31 janvier 2006.

Izet :

Sarajevo. Professeur à l'université de Sarajevo et spécialiste de la question de l'Islam et des Moudjahidines en Bosnie-Herzégovine. Entrevue menée le 15 février 2006.

Rahim :

Zepce, nord de Sarajevo. S'est présenté comme ancien combattant musulman, mais il s'est avéré dès les premières minutes de l'entrevue que Rahim n'avait tenu les armes que trois jours aux côtés des Croates, contre les Serbes, avant que leurs alliés croates ne retournent leur veste et s'allient avec les Serbes. Rahim a été fait prisonnier et a passé neuf mois dans un camp de détention gardé par ses propres voisins croates du village. Il a subi des mauvais traitements. Entrevue menée le 27 février 2006.

Mehmed :

Zepce, nord de Sarajevo. Ancien combattant musulman et ami de Rahim. Histoire peu claire et individu qui esquivaient systématiquement toute question en rapport à la guerre. Entrevue menée le 27 février 2006.

- Milan :** Zenica, nord de Sarajevo. S'est présenté comme ancien combattant musulman converti au catholicisme après la guerre et la perte d'un fils, tué par les Serbes. Entrevue obscure qui s'est transformée en tentative de nous convertir au catholicisme. Rencontre qui a eu lieu le 13 février 2006.
- Louise Arbour :** Ottawa, Canada. Ancienne procureure du Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie et Juge à la Cours Suprême du Canada au moment de l'entrevue, en mars 2004.
- John :** Analyste au Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie. Multiples rencontres qui ont eu lieu à La Haye durant une semaine de collecte de donnée (essentiellement documentaires) au TPIY, en septembre 2007.
- Paul :** Analyste au Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie. Multiples rencontres qui ont eu lieu à La Haye durant une semaine de collecte de donnée (essentiellement documentaires) au TPIY, en septembre 2007.
- Karl :** Analyste au Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie. Multiples rencontres qui ont eu lieu à La Haye durant une semaine de collecte de donnée (essentiellement documentaires) au TPIY, en septembre 2007.
- Natasha Kandic :** Belgrade. Directrice exécutive de l'organisation non-gouvernementale *Humanitarian Law Center* en charge de la promotion des droits de l'homme. C'est lors de cette brève rencontre que Mme Kandic nous a mis sur le voie du procès en cours des *Scorpions*, à Belgrade. C'est également grâce à ce centre que nous avons été mis en contact avec notre interprète à Belgrade, Miroslav. Rencontre qui a eu lieu début mars 2006.
- Vildana :** Belgrade. Assistante de recherche au *Humanitarian Law Center*. Rencontré à la début mars 2006.
- Radislav :** Uzila, Serbie. Ancien membre de la bande armée *Radislavcevi*.

- Nenan :** Uzila, Serbie. Ancien soldat professionnel de l'Armée Populaire Yougoslave et ancien membre des *Radislavcevi*.
- Ivan :** Uzila, Serbie. Ancien membre de la bande armée les *Radislavcevi*.
- Janko :** Uzila, Serbie. Ancien membre de la bande armée les *Tigres*, dirigée par Zeljko Raznjatovic, alias Arkan.
- Jovan :** Jeune homme rencontré à Uzila, protégé de Radislav.

II.2. Documents

II.2.1. Monographies

Colovic, I., « Football, Hooligans and War », in Popov, N. (Eds.), *The Road to War in Serbia*, Budapest: Central European University Press, 2000, pp. 373-398.

Drakulic, S., *They Would Not Hurt a Fly: War Criminals on Trial in The Hague*. London, UK: Penguin, 2004 et plus précisément du chapitre 11 "Punished by the Gods", pp. 154-175.

Foer, F., *How Soccer Explains the World. An Unlikely Theory of Globalization*. New York: Harper Perennial, 2004

Glamocak, M., *La transition guerrière yougoslave*. Paris : L'Harmattan.

Hartmann, F., *Milosevic : la diagonale du fou*. Paris : Denoël, 1999.

Stewart, C., S., *Hunting the Tiger : The Fast Life and Violent Death of the Balkans' Most Dangerous Man*. New York: St Martin's Press, 2007.

Stojanovic, D., « The Traumatic Circle of the Serbian Opposition ». In Popov, N. (ed.), *The Road to War in Serbia. Traumas and Catharsis*. Budapest: Central European University Press, 2000, pp. 449-478.

II.2.2 Articles de presse

Anastasijevic, D. "The Trail of the *Scorpions*". *Bosnian Institute*, new series No: 45-46, May-August 2005.

Bilefsky, D. « Karadzic Arrest Is Big Step for a Land Tired of Being Europe's Pariah ». *New York Times*, 23rd July, 2008.

Burns, J. F. « A Leader Turned Ghost ». *New York Times*, 22nd July 2008.

Burns, J., F., "A Killer's Tale – A Special Report; A Serbian Fighter's Path of Brutality". *New York Times*, 27 novembre 1992.

Châtelot, C., « Lourdes peines de prison pour les anciens assassins de l'ancien premier ministre serbe, Zoran Djindjic ». *Le Monde*, 24 mai 2007.

Cohen, R., "Serb Says Files Link to Milosevic War Crimes". *New York Times*, 13 April, 1995.

Erlanger, S., "Suspected in Serbian War Crimes Murdered by Mask Gunmen". *New York Times*, 16 January, 2000a.

Erlanger, S., "Political Motive Suspected in Killing Serbian Warlord". *New York Times*, 17 January, 2000b.

Erlanger, S., "The World ; In a Land of Glitz And Crimes, He Stood Out". *New York Times*, 23 January, 2000c.

Kulish, N. & Bowley, G. "The Double Life of an Infamous Serbian Fugitive". *New York Times*, 23rd July, 2008.

Pesic, V., « La mort au bout du rêve serbe ». *Danas*, 15 mars 2003.

Simons, M., "Mystery Witness Faces Milosevic". *New York Times*, 24 April, 2003.

Sudetic, C., "A Shady Militia Chief Arouses". *New York Times*, 20 December 1992.

Wood, N., "Serb Policeman Describes Massacre in Kosovo". *New York Times*, 11 December, 2003.

II.2.3 Sources juridiques

The Prosecutor of the Tribunal Vs. Slobodan Metic et. al, War Crimes Prosecutor's Office, Republic of Serbia, Case KTRZ, br. 3/05, Belgrade, 7 October 2005.

Slobodan Metic et. al, War Crimes Chamber, Belgrade District Court, Republic of Serbia, Case K. br. 6-05, retranscriptions d'audiences couvrant la période du 20 décembre 2005 au 5 juillet 2006.

Le Procureur du Tribunal Vs. Drazen Erdemovic, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire IT-96-22 « Ferme de Pilica », 29 mai 1996.

Le Procureur du Tribunal Vs. Dragan Obrenovic, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire IT-02-60/2 « Srebrenica », 9 avril 2001.

Le Procureur du Tribunal contre Vojislav Seselj, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire IT-03-67, 7 décembre 2007.

Le Procureur du Tribunal contre Slobodan Milosevic, Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, Affaire IT-02-54, 21 avril 2004.

- Audiences des 19, 20 et 21 février 2003 : témoignage de Dragan Vasiljkovic.
- Audiences des 17 et 17 avril 2003 : témoignage de B-129, ex-secrétaire d'Arkan.
- Audiences des 8, 14 et 15 octobre 2003 : témoignage de Milan Milanovic.

II.2.4.Sources audiovisuelles

<http://www.youtube.com/watch?v=uXr1Z-MiApo&feature=related> (violences dans le stade de foot de Zagreb)

Knezevic, A. & Tufegdzic, V., *Vidimo se u citulji*, (*See you in th Obituaries*) Belgrade, Serbia : B-92 Radio, 1995, DVD.

Majdak, N., *The Scorpions : A Home Movie*, Belgrade, Serbia: Humanitarian Law Center, 2007.

Kenovic, A. & Arnaulatic, I. *Confession of a Monster*. Sarajevo: SaGa Production, 1992.

ANNEXE III : Échantillon du matériel brut

III.1. Retranscription complète du documentaire : *The Scorpions : A Home Movie*

Titre : *The Scorpions*, a Home Movie

Sources: *Humanitarian Law Center*, Documenting and Remembering

Adresse Internet :

http://www.youtube.com/watch?v=_uUtG7y5NZQ&feature=related

Remarques

Documentaire qui débute avec des images extraites de la fameuse vidéo des *Scorpions* où l'on voit six jeunes hommes entassés sur le pont d'un camion et se font brutaliser (donner des coups de pied sur la tête) par des miliciens. Ceux-ci leur donnent des ordres sur un ton proche de l'insulte. Ils se moquent d'eux.

Un ancien membre parle – Goran STOPARIC

Flaky was the word during the war. One may have gone flaky (toké) because it was hard for him to watch you weirdos. I've yet to see a weirdo go flaky; it's always the normal person that goes flaky. When volunteers came, half of them were kinks, crazy, insane, none of them went flaky during the war. They were already insane when they joined up.

À l'image on voit le narrateur décliner son identité:

My name is Goran Stoparic – S T O P A R I C.

Retour à la voix off

Back on television you could see Croatians raising the Croatian flag. Moslems, or if you will, Bosniaks raising the Bosnian flag. Macedonians theirs and Serbian theirs. And so I found myself where my flag was.

On voit Slobodan Milosevic tenir un discours à un meeting politique sur le Champ des Merles. La population l'acclame.

[Goran Stoparic] There was another reason why I went to fight, you know full well how the media presented it. *[et on voit des images où Milosevic répète que personne ne vous battra, en s'adressant aux Serbes du Kosovo]*. You just enlist and go. No one asks if you are a drug user, a psychopath, if you are getting psychiatric treatment. It turned out to be better if you were a kind of psychopath. You could say that being a criminal was good. It meant being braver, more courageous, that you would be a good fighter. Not all the volunteers were bad

people. But when two bad ones turned up and then went back home and started talking, embroidering with how they killed and I don't know what else, the next to come were always guys of that sort. If it had been punished, it would have been suppressed. Only people who knew what to do in certain situations would have come, people who knew what war really is about. If you see war as fighting between two armies, that's OK. But if you see it as fighting between two ethnic communities, two nations, with each trying to wipe out the other, then it's not ok. Like Cvjetan [ancient collègue], people of that sort shoot children. For me children have no distinguish signs, no religion or ethnicity. They are simply kids, you can't kill a Croatian kid and think you've killed an Ustasha. I mean that's completely ridiculous.

Later on it became like some kind of drug, and a man can't get himself unhooked. Even when you decide not to go to a combat zone, a friend calls and you tell him you are not going. Then he calls another five and, willy – nilly, you always go.

À l'image on voit un type, probablement un milicien, en train de fumer sa clope et qui dit:

"What are you filming you fagot fuck!". (il s'agit de Slobodan Medic, le leader des Scorpions)

Un autre ancien membre des Scorpions – Dusko KOSANOVIC (Sova)

I am Dusko Kosanovic, former member of the *Scorpions*, a unit on which media attention has focused in recent year because of the war crimes it committed.

À l'image nous sommes au TPIY où il est question du procès Milosevic :

Milan Milanovic (Mrgud), *I swear to tell the truth, the whole truth and nothing but the thruth.*

Milosevic: *You are testifying about a Scorpions unit under the command of Slobodan Medic?*

Milan Milanovic: *I put his name forward to be the commanding officer.*

Milosevic: *Why did you suggest that Medic be in charge of the security at the oil company in your oil area?*

Milan Milanovic: *I met the young man for the first time when I toured the area. A few people recommended him to me. I even remember asking Badza if he had anything against it, and he said he didn't. He was about 22 or 23 at the time. He organized the job well and completed it by the end of 1996.*

À l'image revient Goran Stoparic

Goran Stoparic: *I want to deny what Mr. Mrgud said. He himself was the one who led us to every place we went. Even to Kosovo years later.*

Retour à Dusko Kosanovic

I was at the Tovarnik police station before I joined the *Scorpions*. I was employed with law enforcement and often met Boco [Slobodan Medic] at the check-point. Boco kept asking me to join his unit. It was good offer. The money was attractive, we got more money.

Retour à Goran STOPARIC

When the Serbian Radical Party sent volunteers, more often than not they didn't even ask to see their military records. They would assign a man to be a sharp-shooter or a scout even though he was only a cook when he did his military service. You just had to be a member of the Radical Party.

À l'image on voit Vojislav Seselj et des festivités gravitant autour du Parti Radical Serbe. On peut observer des types habillés en miliciens (et miliciennes) avec des symboles du parti danser.

On entend une chanson dont voici les paroles : « Oh, maiden, do unbraid your red hair, They take your dad sweetheart to grave. Let it be, let it be taken, let go. He ran his hands through my hair long enough. Let that be, let be, may he rest in peace. I will find myself a much braver knight.

Retour à Goran Stoparic

The fighting for Vukovar was really bad, people were killed on a daily basis. But so were Croats, on a daily basis. Five policeman and four soldiers were killed in Prvomajska street. The next day Seselj turned up and asked to be taken to the front line, to see Prvomajska street. We took him to see the bodies. He looked and said: "Why haven't you burned those? Want to catch something?" Then he went to the other side of the street and asked for a gun to shoot at the Croats. It was literally house-to-house fighting. I remember we used hammers to knock holes in interconnecting walls. So we could move from one house into another. If you went through the yards, you would get killed. As soon as you started separating them, people thought they were going to be killed. It didn't happen always, it depended on the individual who was in charge.

Retour à Dusko KOSANOVIC

There's a song dating from World War II: "The men from Srem came down to from those Frushka Hills"

À l'image on voit des miliciens et en arrière-fond la chanson est diffusée

« The men for Srem came down the Frushka Hills. They went to Bosnia to take fight over there".

Retour à Dusko kosanovic

I didn't get that song in this war because the people of Lika and Kordun again got the worst of it. For example, Boco was from Kordun and Ljega [Milorad Ulemek, chef des Bérêts Rouges, garde prétorienne de Slobodan Milosevic] is from those parts too, as well as most of the men in the *Scorpions*.

Retour à la chanson et aux images de miliciens

« Oh you proud Bosnia, With your tall mountains, See, rushing to your aid, Here come the sons of Srem.... »

Puis apparaît Ratko Maldic à l'image, en action.

« From day one, it was clear to me who caused, who planed and who conducted the war »

Retour à STOPARIC

This is where I saw general Mladic for the first time. He gave us a speech. He said we were going to advance five hundred yards in an hour, and that he didn't give a damn even about households pets all the way to Livno, but that we were to watch out for civilians in Livno itself. I realized he wasn't interested in taking prisoners, or civilians since he had said he didn't care even about pets. We probably had free rein to kill everyone.

À l'image apparaissent des images des jeunes musulmans mal traités par les Scorpions.

Retour à KOSANOVIC

The *Scorpions* were posted on the border, between Nijemici village and Laze [Croatie] on the banks of the Bosut River. That's where the oil fields were and the unit was charged with their security.

Retour à STOPARIC

All the Croats had been expelled. No one lived there anymore, only the *Scorpions*. They were deployed there because of the big earnings of the oil fields, as a favour to the Krajina oil company which, in return, was to back them with funds and everything else needed, wages and I don't know what else. Such was the arrangement.

Retour à KOSANOVIC

Later on, the talk was that the unit was a part of the State Security Service (SDB) and this, that and the other. On the whole, I think the unit was formed as it was. There were some visits though, by Arkan and by Zvezdan too. They came to visit the unit.

Retour à STOPARIC

I knew the men, I knew that they were well equipped, I knew they had connections with Serbia. Otherwise, a unit of the Army of the Republic of Serb Krajina could not have had modern jeeps, NATO equipment, be better equipped than the military police corps, that would have been inconceivable.

Retour à KOSANOVIC

At the orders of general Loncar and Mrgud, we went first to the Licko Petrovo Selo area, where the unit proved itself to be a good and brave force. The CO [commandant] Slobodan "Boco", [Slobodan Medic – Boca] was the biggest surprise for me because he had had no kind of reputation until then. He turned out to be a good commander and that's when I began to trust him.

Retour à STOPARIC

He kept sheep and bullocks, and smuggled, bought and resold them. He was nothing but a herdsman. He says he finished secondary veterinarian school. I suppose he might have, why would he lie about it? He isn't a trained officer, commander, nor was he in the Foreign Legion. He is smart though, I'll give him that.

Retour à KOSANOVIC

I was nicknamed "The Owl" because I liked pigeons and used to climb trees and all kind of structures at night to catch them. So my friends started to call me the Owl.

Retour à STOPARIC

He got the most out of the war, ending up filthy rich. He got rich on those oil wells. When giving testimony here in Belgrade, when the judge asked him about his assets, he said he had five hundred sheeps, I don't know how many horses, pigs and whatever, as well as 2,5 millions German Marks in cash and so many cars. He lied, he had much more in cash. Now he had a 500 square meter house in Novi Sad, a huge farm near Ruma, and I don't know how much money. He's filthy rich and it all came from the war, from State Security turning a blind eye to his clandestine businesses. He was least of all a patriot, he was always a profiteer.

Retour à KOSANOVIC

Because I had nice mementos of the time in Licko Petrovo Selo, picture taken with my photo camera, I borrowed a video camera from a friend, which I took with me in Velika Kladusa [Bosnie-Herzégovine], to film interesting things that happened there.

Retour à STOPARIC

One hundred Muslims were seconded to us, to assist us, probably Fikret Abdic's Muslims. A few of them were killed in combat, none of the Scorpion complement had been killed up until then.

Retour à KOSANOVIC

Regardant la TV et un match de foot.

This was a game played between the Scorpion's team and the team of Fikret Abdic. An attack was planned for the next day, and I heard the Abdic team's goalie got himself killed in it. Here you can see the command post trench with Ljega and Boco in it, as well as some of Fikret Abdic's commanders. It was the command post from which the assault was commanded.

Puis à l'image on voit des hommes dans une tranchée

At one point, as you can see in the film, a mortar landed in our trench. I was knocked down with my camera and broke a finger, which healed crook like this [il le montre]. Ljega was in charge of the operation. I saw in the attack how good a professional he was. Our CO was not as good as him. Ljega was well trained and we were regular guys and farmers. Some prisoners were taken there, and one of them was brought to the trench by Abdic MPs. There was mention of a code "package". We heard Legjia talking over the radio and, from the other side, them telling him that prisoners had been taken

On voit Ljega à l'image

- Who are those fucking idiots?
- Who's the motherfucker bringing them [prisonniers] over here?
- A fool is always a fool
- Go on, call Azem to send his team. Where to Grmec?
- That's right!
- To the Grmec command post, to take over the package.
- Fuck the package, the jerk should have killed them.
- Why hold that scum?
- Orkan, come in.
- Orkan (à la radio, il s'agit de l'assistant de Legja), we need only one.
- Oh fuck it, all right, I'll deal with it.
- You know, while attempting to escape. Send them over there to clear mines!

Retour à KOSANOVIC

These are the prisoners taken in that operation, and here you see them on their way to fortifying our positions, that is, digging new trenches [on voit des prisonniers marcher sur une route]. That means they are all prisoners.

Taking shots of Legjia while he is running an operation is no easy things. The operation was a success and everybody was pleased, it's one of my favourites. In facts, we have lots of good memories of that area.

Retour à STOPARIC

I had figured out that if I had to go, it would be best to go with a unit from Serbia. But when I got there and heard the stories... What stories they had about Samac and other places, stories about how they killed. Really bad.

À l'image réapparaissent les jeunes Musulmans maltraités par les Scorpions, ils sont allongés dans le bas-côté de la route. Et les Scorpions entament le dialogue suivant :

- Zekan, hurry up, turn the truck around and drive it here.*
- My battery is dead...*
- Motherfucking...*
- Never mind, we'll kill two and let four go.*
- The best ones, [s'adressant aux victims] keep your heads down!*
- [s'adressant à l'une des victims] Say, did you ever get laid?*
- What? Never?*
- Cut the chatter [il tire un coup de fusil à côté des individus allongés dans le bas-côté]*

Retour à STOPARIC

It happened all over again in Kosovo. I can tell you that the *Scorpions* are the Muppets compared to some Special Operations Unit reservists such as Slobodan "Lugar" Nikolic, "Tralja", the "Student", a guy called the "Gladiator". They were all members of the Special Operations Unit and Zvezdan was said to be their commanding officer. They did it all the time in Bosnia. We were supposed to leave immediately. I don't remember whether for Podujevo or some place else ... We went by bus and got to Podujevo. I don't remember what time it was, but it was too late to start the operation, and we had to look for a place to spend the night and start the operation the next morning.

Retour à KOSANOVIC

I can't say anything because I wasn't there.

Retour à STOPARIC

Had it been a proper army and things had been done the way they should have been, the CO and two of his aides have gone to find billets while the troops waited at the buses. Tomic and I went to find billets and the settled the men in. I am not saying that all the members of our platoon wandered around Podujevo, but just in that street, we couldn't go anywhere in Podujevo, just up and down that street. They were going in and out. I didn't pay attention until I saw them bringing some civilians out of a nearby yard. A lot of women. At the time it seemed to me that there were much fewer children although some of them were carrying kids of about one or two years old... I don't know... I know that Cvjetan brought them. I know Gulja and little Zicko turned up there. We told them to go to the left of us because we had come from that side and Boco and Tutinac were there and they could handle things. They probably knew how the system worked. They had

already been in Podujevo and I supposed they knew what to do with civilians. They couldn't just leave them there to spend the night together with us, that was impossible. Then I heard shooting from the side. "Why are you bringing them back? Why are you bringing them into the street? Get them back into the houses!" The women hared and started going back. They came up to me and Sica, saying nothing and not looking at us. I wondered why the kids weren't crying, or the women... Nobody understood anything, any more. They weren't weeping or keening. I don't know what they were thinking, if they thought they might be killed. I don't know, but I think they did. They went past us and into that yard again, the one in which Cvjetan, Guljo and I don't know who else were. There were several men in there. Suddenly, they rushed out, I didn't see them all. A minute later I heard shooting from that side. The gunfire was heard. First, it was just one automatic weapon and the others joined in. Immediately, I run and ran over there. Tomic grabbed my arm. Then Cvjetan, Guljo, Dragan Borojevic, and Demirovic ran out and I ran after them. When he came out, Cvjetan was as red as a lobster. You could see he was agitated. I mean no one can lie to you about killing a person. And I think that Guljo, the first one who openly said he had, was counting on being in a privileged position, because he was the CO's brother. I didn't see the others who came out. But on the basis of all the other stories and our summing up, they did the shooting, not the others, meaning the others only saw it. Cvjetan told me in court that he fired some ten rounds, to hurry them up, make them move faster. Nobody fired at us, nobody... I wasn't in Podujevo, in that street, for more than ten minutes. That was my war in Podujevo, ten minutes of going up and down. It all happened in ten minutes. In ten minutes I was on the bus, in ten minutes they pissed all over my war, ruined everything in ten minutes, in just ten minutes... It all came out the next day, they bragged about it themselves, it was inevitable. Demirovic and Cvjetan took a room together right away, moved to an apartment upstairs. Only Borojevic talked about it for a time saying "so what?" and then he shut up. He had done time for murder and knew that if the issue was raised, there could be a prosecution, so he shut up. But I think he knows he's guilty. He called me once from Belgrade, to threaten me "Stinking scumbag, you won't get off easily either!" I can't believe that they, with the exception of that crazy Cvjetan, can sleep at night. I see that Cvjetan has even put on weight. I would have shrivelled up like a dried cod. Don't they come to him at night? They come to me, even though I didn't kill them; I often think of them. I would lock him in a room with a picture of children, not necessarily those exact children, just kids: black, white, yellow, all kinds. And leave him there to look at the picture for seventeen years.

From the time we moved out from Djeletovci, Boco would always ask for a priest to come. So we would form up in ranks and the camera would start filming... [on voit des images de prêtres orthodoxes en train de prêcher]

Retour à KOSANOVIC

[*Regardant des images qu'il a filmées*] These here are our flags. This is the Scorpion's flag on which "Boco's Squad" is inscribed. Generally, our insignia was a scorpion, embroiled on our flags, hats and uniform sleeves.

Sur les images, on voit une unité de Scorpions alignée, portant drapeaux, qui écoute le prêche du prêtre qui va comme suit :

... And to strengthen their right arms with the might of Thy will, for victory and the destruction of our enemy and opponents, who have risen against us. Let us pray to the Lord. Lord, have mercy. Brothers, the Turks have risen again like the vampires they are. Brothers and gentlemen, chosen to be heroes, the evil days are nigh. The Turkish Emperor Murad came to Kosovo and made a mighty battle in our kingdom. He sacked our villages, fields and towns, and broke the crosses on our churches. Therefore, my beloved brothers, if we are to surrender, we must all know it. Because Turks are unlike other men, they are all beast from Asia. Pray to the Lord, Lord have mercy

Retour à STOPARIC

And then he would say, "God, make mighty these illustrious arms and... I don't remember "destroy" and I don't remember the words, something along these lines... And then he would kind of give us something. What they called the sacrament.

Retour à KOSANOVIC

Kosanovic commente la vidéo qu'il a prise de cette scène de sacrement où l'on voit, les uns après les autres, les types se faire passer un rameau sur la tête par le prêtre :

This here is company's first CO, Boco's brother Guljo. This is his deputy, my cousin Zoran Rakic. This is my buddy Slobodan Davidovic, who was charged and convicted of a crime in Croatia. This one of the commanders of the Scouts Platoon. This is Srecko, a young guy who was killed at the end, when the *Scorpions* fell apart. This is Pera Petrasevic, who was charged with murder in Trnovo, and this is Branislav Medic whos was charged with the same in Treskavica. This is a school mate of ours. This is my cousin Zlatko. This is my cousin Momic who has also been indicted. This is my cousin Sico. This, in fact, was the strength of the *Scorpions*, all the family ties. This is Goran Stoparic [l'autre type du documentaire]. We all had family ties and were old friends from school.

Retour à STOPARIC

And when he ended the [religious] service, the camera kept rolling at the time, and we would board the buses and move out, the refrigerated truck, and the other trucks, everything there was following. So that tape shows not only that, but the whole operation.

Retour à KOSANOVIC

These are Milan "Mrgud" Milanovic, Legja and Boco. Mrgud, Milanovic and general Loncar came and decided to launch an operation elsewhere – Tresakavica.

Retour à STOPARIC

That talk was that we were to attack Sarajevo. But it turned out later on that it was not our target. Franko, Frenki or whatever his name is, Simatovic, was the CO of the Red Berets at the time. He was at the Jahorina Hotel on Mt Jahorina where the HQ of that zone of operation was located.

Retour à KOSANOVIC

This is the hotel, the complex of hotels on Mt Jahorina where we were billeted for three days after our arrival there. Here, we see the CO Slobodan "Boco" Medic, supervising our unit's packing. Here we see Slobodan "the Bulgar" Stojkovic, taking picture with a camera on Jahorina.

He continued taking pictures after I left. We received orders to go to Trnovo, and moved out in the afternoon over Mt, Jahorina. It was a difficult terrain, the ground soggy, so we go to Trnovo after nightfall.

On voit des images d'individus [membres des Scorpions] en train de faire leur toilette matinale dans une rivière.

Here we see Slobodan Davidovic, Srdjan Manojlovic and Pera Petrasevic. This is the morning washing and brushing our teeth. This is Slobodan Davidovic. He was always full of jokes and was there mostly for the fun.

On voit un serpent décapité [sans tête et sans peau] sur une table et le dialogue suivant se déroule:

-Look at that, film it !

-Done it? Let's see if it will unwind again.

The snake fell on the head of our buddy Jovan, and they decided to skin it. Here we see the snake being prepared for grilling. In the end, it was roasted and eaten. This is our command post, we had moved to a week-end cottage outside of Trnovo, this is our arrival in Trnovo.

One night we were in our room – me, Boco, Momic, Aco, Srdjan and Slobodan Davidovic. We were talking about some boyhood stuff, our friendship. At one point, somebody mentioned Miroslav Cavic, a friend of mine, Boco's and Momic's. Boco had started putting Miroslav down, and I came out against it, defending him. He was probably mad at me for standing up to him. Petro Petrasevic, who was not in our boyhood gang, was also there. He too was mad at me for answering back to him, and he being the commander. In fact, I looked upon him more as a friend than as a commander and didn't give him much importance as an officer because I had joined up before him and, while he was going about his own business, I was defending my village. He was still mad the next morning and told me it would be best if I went back to the Djeletovac base. I, of course, said it was no problem, that I would go back, that he could be as mad as he wanted and that I was leaving the camera to Slobodan Stojkovic.

- What?
- There is one that got it through the head and he made it back to life again.
- Guys...
- I think that's it.
- Wait, stop, don't go before I fire off these three rounds.
- Stop, fuck it.
- Like in the movie "Walter defends Sarajevo", is that the movie you are making, Bulgar? [*un milicien tire trois coups dans le corps gisant à terre*].
- Don't waist your ammo.
- He just got these three used cartridges, so what...
- Well, leave it...
- Go on, fire, fuck it.
- Wait, this idiot is indeed firing [*et l'on entend trios coups de feu, sans que l'on voit ce qui se passé à l'image*].
- Hey gentlemen [*et les hommes quittent la scène*].

Retour à KOSANOVIC

The genocide, that is the killing of those six Muslim civilians, should be condemned. I would say it's all been pinned on the *Scorpions* but, as the trial has shown and as is know, it wasn't our commander Boco. Now the *Scorpions* are being smeared and are blamed for everything. But here was someone else who ran the operation and who made those mistakes and who is the real guilty party for all that happened.

Exhumation: April 1999 [*on voit les images de l'exhumation et de l'enquête de la scène de crime par les spécialistes en a matière*].

Retour à STOPARIC

If I ever have a son, I'll teach him not to pay taxes to Serbia or serve in its army. I had to pay for my stupid mistakes and I can teach others to avoid making them.

Sasa Svjetan was sentenced to 20 years for the war crime in Pandujevo. The sentence is final.

Slobodan Medic, aka Boca, was sentenced in the first instance to 20 years in the war crime in Trnovo.

Slobodan Davidovic, aka Bodo, was sentenced in the first instance to 15 years for the war crime in Trnovo.

Pero Petrasevic was sentenced in the first instance to 13 years for the war crime in Trnovo.

Aleksandar Medic, aka Zara, was sentenced in the first instance to 5 years for the war crime in Trnovo.

Branislav Medic, aka Zekan, was sentenced in the first instance to 20 years for the war crime in Trnovo.

Retour à KOSANOVIC

All I can say that when we were setting off for our third operation – Treskavica, we were told to replace our Scorpion emblem with the Serbian tricolour. We got new badges for our caps. It was the Serbian tricolour. Whether it was at somebody else's order or at Boco's, I really can't say. Actually, it wasn't nice going around with the Scorpion emblem and without any Serbian national symbols.

Retour à STOPARIC

When I saw what was happening, I said to young Darko that we should go. I wanted to warn the men, get there first and tell one of the commanders up there, a nice guy, that the idiot was sending people up there to be killed. I knew his mind and that he wouldn't do it. Once we were out of Trnovo, I stayed about two hundred yards ahead of them, turning to look back all the time. I deliberately went so far ahead so that the camera wouldn't catch sight of me. But, about half way up, where there is an other cluster of two or three cottages on the hillside, over the radio I heard Boco tell them, the five or six escorts, that the troops didn't have to know everything, that they should stop somewhere on the way and get over with it.

À partir de là, on voit à l'écran la scène à laquelle Stoparic fait référence et qui s'est déroulée en juillet 1995, à savoir l'ensemble de l'exécution des 6 Musulmans.

- Out ! Out of the truck !
- Come on, get up, hurry, move it!
- Come over here, sit on the side.
- Get up.

Apparaît à l'image la première victime [Safet Fejzic : 1978].

- Come on, come on, move it !
- Sit, crouch against the...
- Turn your head toward...
- That's right, prostrate yourself in prayer, motherfuckers!

Apparaît à l'image la seconde victime [Dino Salihovic : 1979]

- Come on, come on, jump, jump !
- Whoops!
- You didn't hesitate when you slaughtered Serbs, fuck you.

À ce moment, on voit alors les victims descendre une à une du camion et qui sont forcées de s'allonger la tête en bas dans le bas-côté de la route. Les hommes ont les mains attachées dans le dos. Ils sont entourés d'un petit groupe de miliciens serbes, les Scorpions.

- Heads down!
- Heads on the ground!
- Lie down.
- Stretch out, these two? Stretch out.

Apparaît à l'image la troisième victime [Juso Delic : 1970]. Son nez est ensanglanté.

Apparaît ensuite la quatrième victime [Sidik Salkic : 1959]

Puis, apparaît à l'écran la cinquième victime [Azmir Alispahic : 1978]

Enfin apparaît à l'image la sixième victime [Smail Ibrahimovic : 1960]. Ces individus sont vivants à ce moment là encore. Ils sont forcés de s'allonger dans le bas-côté de la route, à côté du camion qui les a conduits jusqu'ici. Les six hommes demeurent totalement silencieux et obéissent immédiatement aux hommes des Scorpions, munis de leurs mitraillettes.

Retour à KOSANOVIC

Il montre une photo noir-blanc de jeunes hommes qui doivent avoir entre 10 et 13 ans au moment où elle été prise. Il les pointe un par un...

This is a picture from when we were at the eight grade. We were on a field trip to Belgrade. This is the CO, Slobodan "Boco" Medic, he was a cool cat in his salad days. This is me, and this is our pal, Petar Mitrovic, the deputy platoon commander, and here you can see Slobodan Stojkovic, the "Bulgar". I left him with my camera on Mt. Treskavica, when I left the unit.

Puis, à la séquence suivante, on voit un groupe de prisonniers escortés par des miliciens armés où chacun est identifié qui correspondent exactement aux noms des individus sur la photo en question, quelques années plus tard...

Aleksandar Medic – Zara
Slobodan Davidovic – Bodo
Branislav Medic – Zekan
Milorad Momic
Djole Siptar
Pero Petrusevic

La séquence suivante constitue les images prises lors de l'exécution a proprement parlé des six victimes ci-dessus identifiées. Les images sont extrêmement difficiles à voir. Cela tient en partie [et c'est une interprétation] au sang-froid avec lequel les exécuteurs les mènent. Les miliciens commencent par exécuter 4 individus et « gardent » les deux autres pour transporter les corps dans une petite cabane, effacer les traces. (bien qu'aucune précaution ne soit prise pour collecter les douilles).

S'adressant à l'une des victimes :

-Go on, dam nit ! Go forward, a little more, more, fuck it! [puis ils l'exécutent d'une salve de mitraillette]
-Zekan, stop so we can change.
-Fuck it, this one is a goner.
-Did you film these at least?

- Go to hell, Bulgar!
- Fuck you, d'you want me to finish them off? (les types ont le grand sourire)
- You're lying.
- It's true, on my mother's life! But it'll last long enough, go on with your work.
- Fuck it, put it another one.
- Did you catch the shooting? (pendant ce temps, la camera filme les corps gisant à terre).

Puis, s'adressant à une autre victime [il ne reste plus que deux hommes vivants]:

- There, stand there, head down.
- Djola, take him out. [*le milicien lui détache les mains*]
- Which one is still croaking ?
- Look at this one!
- That's normal, isn't it?
- Head down, head down!
- "... Come here, find... I'll be... I'll take him out...
- Fucking hell, this one's the same as the one up there, like brothers.
- Head down, head down!
- Come on, come on, lift them... [*s'adressant aux victimes*] [*à ce moment la camera fixe l'un des corps allongé sur lequel un milicien tire à nouveau*].
- Come on... ! You, come here.
- Come on, hold them damn it, d'you hear, go lift them...
- Come on, come on [*les deux dernières victimes soulèvent un des corps et le déplacent vers le boisé*]
- Slowly, slowly does it... come on. [*pendant ce temps, certains miliciens continuent à tirer sur les corps inertes, gisant à terre. L'un d'eux respire encore, ça se voit à l'image*].
- Fucking hell !
- Let me try this one, what... wait old man!
- You missed!
- The hell I missed!
- Well, you did.
- What are you looking at?
- Pull him over, go...
- hurry it up over there [*s'adressant aux deux hommes qui doivent porter les corps*].
- So close, yet so far.
- What? You don't like it?
- What?
- It was said, the cameraman should also be dealt with...
- We'll do him when we finish these two off.
- [*Un des individus porte les corps revient à l'image en se tapotant la poitrine*]
- He's a smoker and is choking because of the cigarettes.
- [*le deuxième individu revient à l'image et les deux emportant le corps dans le boisé: les deux hommes affichent un air dépité*].
- Come on, don't look, you're not squeamish are you?

-It's ok Djole, stand here.
 -Go over there, and I'll go over here.
 -Pull him over, go on, pull him.
 -Come on, come on.
 -Come on, pull him, hurry it up!
[puis la séquence suivante se déroule autour d'une petite cabane abandonnée et qui a subi des tirs. Les murs sont un peu noircis et il est évident qu'elle a été pillée. Des impacts de balles sont identifiables sur les murs].
 -Move it.
 -Is there anyone who would fire ?
 -Watch it, not into the wall, fuck it. *[les miliciens sont autour, ils discutent]*
 -They may be lucky winners, all right.
 -Wait, wait till I film it.
 -Wait.
 -What?
 -Wait for Soika to...
 -We should be so lucky...
 -Fuck him
 -Well, fuck him.
 -Yes, fuck him. I am still running, I am still running.
 -Round two.
 -Round two.
 -Get inside.
 -This one is still alive.
 -Old fart!
 -Come over here!
 -Wait, wait, wait!
 -What is it?
 -Stop!
 -Wait.
 -Get out of here.
 -Stop, stop!
 -Don't fire in bursts.
 -Not to close.
 -Wait, wait.
 -Move a bit to the right...
 -Get out of here.
[à ce moment, un milicien tire trois coups]
 -Look at him, the...
 -And that's that. *[deux autres coups sont tirés sur le corps gisant à terre, dans la petite maison].*
 -Let me have a look at this one, to see what's what.
 -Beast!
 -Wha'?'
 -Wait, I have three more rounds.
 -Oh, fuck it, now you want it all motherfucker.
 -What?
 -That one could come to life again.
 -He could.

This shot shows me and Aleksandar Medic. I wanted it for a keepsake, so that I would be in the picture for once, because I was the one who was taking them all the time. This is Aleksandar Medic, and this me.

Retour à STOPARIC

The objective was to make a diversion, to pretend to attack the city, that's why the Special Forces were brought in. A small number of men can create an impression, making the enemy think he is being attacked by a whole brigade. And we went about it fiercely, broke through all their lines straight away... But whatever we achieved, by the evening we were always back at our standing positions. It seems that is was done to make the Muslims pull their forces out of Srebrenica, Zepa, Gorazde in order to defend the city. When we did it, Zepa and Srebrenica fell right away.

Retour à KOSANOVIC

Boco left a part of the unit on the mountain while the others returned to base – the week-end cottage. I filmed it all.

Retour à STOPARIC

I walked three miles to get to Boco's HQ in Trnovo. That's a little town below Mt Treskavica. The HQ was just outside the town, in a place where there were some week-end cottages. It was a kind of base for us. I went there to get cigarettes for the men, and always had a soldier with me. But more important were fresh batteries for the Motorolas [talkie-walkies]. We never let evening come without having full batteries, so we could communicate and be sure they wouldn't go dead on us. When we got there, I had some coffee, asked the CO to brief me on the situation, got what I needed and was just about to set off. Suddenly, a bus pulled up, with police plate 606, I still remember the number. It was one of those buses that have TV sets inside, and it was escorted by a few guys from the Dobo Security Center. The bus was full of people. Shouting, the SC guys opened the door and began dragging people out. Boco came and asked: "What is this? Who are these people?" One of the guys answered that they were prisoners from Srebrenica. The order came, he said 'cause the killing started on the spot, all in one heap. Then, he said, the order came to space out the prisoners and then kill them... "So what is this here?" "Well, your slice of the cake", he said, turned on the ignition of their jeep and drove off. They probably unloaded groups of people from the bus in several different places on the way. I heard Boco say – he's always surrounded by those bodyguards and friends of his, always, they never go to the frontline where they get killed – to put them in a nearby cottage. Then he thought about what to do and said to take them up the mountain, I heard him say to bring them up to the men – to us – and liquidate them there. Then he called the cameraman, the Bulgar, to come – he was the *Scorpions*' cameraman and filmed everything all the time.

Executive producer: Natasa Kandic.

Générique – fin de la retranscription.

III.2. Retranscriptions d'audiences du procès Slobodan Medić et al.

Case: Slobodan Medić et al

War Crimes Chamber

Belgrade District Court, Republic of Serbia

Case number: K.br. 6-05

Indictment number: KTRZ br. 3-05

Date of indictment: 7 October 2005

Criminal offence: war crime against the civilian population under Article 142, paragraph 1, of the Criminal Code of the Federal Republic of Yugoslavia (KZ SRJ)

Accused: Slobodan Medić, Pera Petrašević, Aleksandar Medić, Aleksandar Vukov and Branislav Medić

Prosecutor: Bogdan Stanković

Injured Party's Legal Representative: Humanitarian Law Centre (HLC): Nataša Kandić, Executive Director, and Dragoljub Todorović, Attorney

Defence Counsel: Miroslav Perković, Attorney (for Slobodan Medić), Zoran Levajac, Attorney (for Pera Petrašević and Aleksandar Vukov), Željko Fajfrić, Attorney (for Aleksandar Medić), and Milomir Šalić and Zoran Jevrić, Attorneys (for Branislav Medić)

Trial Chamber:

Gordana Božilović-Petrović, Judge, Trial Chamber President

Vesko Krstajić, Judge, Trial Chamber Member

Vinka Beraha-Nikićević, Judge, Trial Chamber Member

Observers: Regional War Crimes Trial Monitoring Team (HLC, IDC and Documenta), OSCE Mission in Serbia

Main Hearing: 20 December 2005

Report: HLC

The trial of Slobodan Medić et al opened with the Trial Chamber President, Judge Gordana Petrović-Božilović, asking the accused to give their particulars and informing them of their rights and obligations under the Criminal Procedure Code (ZKP).

The Prosecutor read out the entire indictment, after which the Trial Chamber President ordered the accused other than Slobodan Medić to leave the courtroom.

Slobodan Medić's Defence

The accused began his defence by saying that after the end of the fighting around Vukovar early in 1992 he and some 15-20 other Serbs made arrangements to guard the oilfields at Đeletovci, a village previously inhabited by Croats. This group of guards, armed with automatic rifles and pistols, later grew into the 'Škorpioni' (*Scorpions*) military unit attached to the Vukovar Corps of the Army of the Republic of Serb Krajina (RSK) under General Dušan Lončar. In 1995 the unit numbered about 500 men. The unit was twice ordered to assist military units fighting the Army of Bosnia and Herzegovina (BiH) (in November 1994 near Bihać and in April 1995 near Velika Kladuša), as well as to help the Army of Republika Srpska (VRS) in the vicinity of the village of Trnovo in July 1995.

Regarding the execution of the six Bosniak civilians near the location called Godinjske bare on Mount Treskavica in July 1995, Medić denied any participation in and even knowledge of the incident on his part: '[...] I saw the excerpt [footage of the execution] on TV92, though I'd learned of it from Ms Nataša Kandić, she'd made accusations against me when I appeared as a witness at the trial of Saša Cvjetan. She made accusations to the effect that I'd committed some crime out there and all that, saying the locality was called Godinjske bare, that she was out to investigate the affair, that she had leads, that material evidence existed and that she was about to track it down.'

In connection with the subject-matter of the indictment, Medić said that he had been in the company at all times of his security Pera Petrašević and Aleksandar Medić, the co-accused in this trial, as well as of Slobodan Davidović (convicted in Croatia), and Milomir Momić (still at large).

Victims Legal Representative notes:

Under arrangements made by the HLC, the hearing was attended by eight victim family members from the Srebrenica Women's Association headquartered in Tuzla, as well as by Saidin Salkić, son of the victim Sidik, Sajma Salkić, sister of the victim Saib, and Smaila Ibrahimović, daughter of the victim Smail.

Main Hearing: 21 December 2005

Report: HLC

Continued examination of the accused Slobodan Medić

Medić said explicitly that he had appointed Aleksandar Vukov to command the Reconnaissance Platoon. During the time he performed this duty, Vukov was also the de facto deputy of the unit's commander Slobodan Medić.

Petrašević exercised his legal right to use silence as defence. In such a case the ZKP provides that the defendant's statement made to the investigating judge is read in the courtroom. The statement was read out by the Trial Chamber President and tendered into evidence for the purposes of the trial.

Petrašević's statement to the investigating judge

The accused joined the 'Škorpioni' in March 1995, a few days before it was deployed in the field at Kladuša in BiH. He came to the unit after the break-up of the Serb Volunteers' Guard. On his arrival, he found in command of the Reconnaissance Platoon Aleksandar Vukov, another member of the Serbian Volunteers' Guard. He spent the first 15 days or so in the Reconnaissance Platoon before being detailed by Commander Slobodan Medić as his personal security guard together with Milorad Momić, Slobodan Davidović and Aleksandar Medić.

Regarding the organization of the unit, the accused said that it numbered 400-500 and consisted of two companies, a Reconnaissance Platoon and a Labour Detail. From his statement it follows that Aleksandar Vukov was the de facto deputy commander of the unit, although the accused did not say so explicitly.

Petrašević said in this regard: '[...] now and again word was that Vukov is the commander's deputy [...] so when part of the unit went into the field together with the commander, Vukov stayed behind in Đeletovci and effectively performed the duties of command.'

The order to shoot the prisoners

In connection with the charge that he took part in the execution of the six Bosniak civilians, the accused said: 'One morning, after I'd woken up, Boca [Slobodan Medić] addressed me – go down there, I've got an assignment for you – meaning us the security guards. So when I went down I saw a lorry, it was then that Boca gave us the order to go – he didn't say where, I mean, the drivers had probably been briefed, to kill those men.'

The defendant's reply to the investigating judge's explicit conclusion that Slobodan Medić had given the order to kill the men in the lorry was: 'That is so.'

The order to film the execution

The accused also made clear that the unit commander had ordered Slobodan Stojković to take a camera along and record the execution of the prisoners.

The incident

The accused said that he, Slobodan Davidović, Milorad Momić, Aleksandar Medić, Branislav Medić and Slobodan Stojković set out to carry out the assignment ordered by the commander. The lorry carrying the prisoners was driven by Branislav Medić. The lorry came to a halt beside a field and someone ordered the prisoners to climb down and lie face down in a ditch at the side of the road. Branislav Medić then drove off to fetch a fresh battery for the camera. Meanwhile, Aleksandar Vukov accompanied with two or three 'Škorpioni' members had walked downhill from the front line to the place where the prisoners lay. One of them was known to the accused by his nickname 'Kumić' and the other as 'Dole Šiptar'.

Vuk [Vukov] strode downhill and I went up to him, I'd detached myself from them [the commander's security], I wanted to find out what reason Vuk had to come down, whether it was anything to do with this thing and whether he knew, I found out that he didn't, he merely told us that it was risky to go on because shots were being fired all the time out there...'

The investigating judge asked further questions to find out precisely why Vukov had walked downhill from the front line to the place where the prisoners lay, but the accused gave no clear and specific answer.

The accused admitted that he gave the order to proceed after Branislav Medić returned with the battery. He also admitted that he chose the place for the execution – the yard of an abandoned house. He also admitted that he was the first to order a prisoner to step forward and then shoot him in the back and kill him. As to how the other prisoners were executed, the accused said that Davidović shot the last two in the head as well to make certain; regarding the rest, he said he did not remember because he was in a state of shock, because several rifles were being fired at once, and because much time had elapsed since. He said that the two

members of the Reconnaissance Platoon who had arrived with Vukov were present at the execution and that Stojković was filming all the time.

Victims Legal Representative notes:

Petrašević was unable to explain why Vukov had left the front line in the company of two or three soldiers and walked down as far as the spot to which the prisoners were taken. One gained the impression that the accused was trying to shield Vukov and to downplay his guilt.

The hearing was attended by eight victim family members from the Srebrenica Women's Association headquartered in Tuzla, as well as by Sajma Salkić, sister of Saib, and Smaila Ibrahimović, daughter Smail.

Main Hearing: 22 December 2005

Report: HLC

Aleksandar Medić's defence

Aleksandar Medić fully confirmed Petrašević's statement regarding the order of the unit's commander, the transport of the prisoners to the said location, the return of the lorry to pick up the battery, the filming of the whole incident, Vukov's arrival, and the shooting of the prisoners. Regarding the part he played in the incident, the accused strongly denied killing anyone.

Furthermore, Aleksandar Medić had told the investigating judge that the 'Škorpioni' were part of the Serbian Ministry of Internal Affairs (MUP). When asked by an attorney at the main hearing whether this was true, the accused said that word was that they were subordinated to the MUP and that people inferred this on the basis of the equipment, clothing and weapons they had.

When asked specifically by the Trial Chamber President to whom the unit belonged, the accused replied: 'You know, people said all kinds of things, that we were [part of] the Serbian MUP, State Security, Vukovar Corps, I really don't know. I'm deeply hurt when I read that it was a paramilitary unit. Try to judge for yourself whether one could have armed 550 men out of his pocket, how can I put it, to pay their wages and what not.'

Victims Legal Representative notes:

The evidence given by this accused is particularly important in that it bears out Petrašević's statement that the execution order was given by the unit's commander Slobodan Medić.

The hearing was attended by eight victim family members from the Srebrenica Women's Association headquartered in Tuzla, as well as by Sajma Salkić, sister of Saib, and Smaila Ibrahimović, daughter of Smail.

Main Hearing: 23 December 2005

Report: HLC

Aleksandar Vukov's defence

The accused joined the 'Škorpioni' on 1 April 1994, after serving six months with the Serbian Volunteers' Guard.

The Trial Chamber sought to clarify and establish whether the accused acted as deputy to the unit's commander Slobodan Medić and his connection, if any, with the subject-matter of the indictment (the execution of the six Bosniak civilians).

As to the first question, the accused said: 'At the time the unit left for the Cazin Krajina, that is in November 1994, I informally discharged the duties of deputy commander. At that time I was officially commander of the Reconnaissance Platoon, but my platoon had been sent into the field without me. I was given the charge of 12 km of line and I performed the duties of commander following the unit's return...'

Further, the accused stated that there was no formal decision appointing him as deputy commander and that he occasionally discharged these duties in the commander's absence. He explained that when the commander was not with the unit he performed duties giving rise to his greater responsibility.

Asked by the Trial Chamber what kinds of decisions he could have taken in his capacity as deputy commander, the accused replied that he kept in touch with the commander by telephone, but when this was not possible, he took decisions without consulting the commander and informed him of these decisions later when he was able to re-establish contact with him.

Regarding his alleged participation in the incident, the accused said that throughout his service on the Trnovo front he was at the front with his Reconnaissance Platoon numbering over 20 soldiers. He said that he paid visits to the command post only a few times, making sure he did so at night in order to avoid being seen. During the 20 days he spent in the front line, commander Medić never appeared there and they communicated by radio.

As to how they were kept supplied with food and ammunition, the accused said: 'It was not customary for me to go down, I mostly sent down men who weren't charged with any duties at the time.' Between the command post and the front line there was a spot 4 km from the front line which could be reached safely by lorry carrying ammunition and food. It was to this spot that Vukov walked down on the day of the execution, saying he was to pick up a food parcel following a prior call from the commander. Asked by the Trial Chamber President to explain how he knew where to go, he replied: 'It was understood that I was to go down to the spot the lorry could reach.' Having arrived there, he saw a group of soldiers some 40 metres away. Petrašević detached himself from the group and approached him. The accused saw some men with hands tied behind their backs and Petrašević informed him that they were prisoners. He asked Petrašević whether he had brought the parcel, to which Petrašević replied that he knew nothing about it and that he had come on other business. The accused also said that it was not usual for

Petrašević to bring food. Vukov said he was not sure whether the lorry was there on his arrival on the scene. Asked by the Trial Chamber President why he had left his two men behind, he replied unconvincingly that they stayed there in case the food delivery was late.

Victims' Legal Representative notes:

In his defence the accused failed to account for the following manifest illogicalities: why he went downhill to collect the food given that he had never done that before; why he had been instructed personally by his commander to collect the food given that that was not his responsibility; why he left the line without first finding out whether the food was on its way at all; why he left the two soldiers behind with Petrašević and returned to the front line on his own; why he made no further inquiries regarding the prisoners he had seen lying beside the road with their hands tied and what was the other task Petrašević was supposed to carry out.

The hearing was attended by eight victim family members from the Srebrenica Women's Association headquartered in Tuzla, as well as by Sajma Salkić, sister of Saib, and Smaila Ibrahimović, daughter Smail.

Main Hearing: 23 January 2006

Report: HLC

Branislav Medić's defence

Branislav Medić was the unit's driver. He also worked as a car mechanic because he could do motor vehicle repair. His sister was married to the unit's commander.

The accused admitted that he drove the prisoners from the command post to the spot where they were executed. He also admitted that he was present at the execution with a rifle in his hand, but insisted he did not fire because he was terrified.

He said that on his way to Trnovo to pick up supplies he was stopped by men in two Pinzgauer all-terrain vehicles including a VRS lieutenant-colonel who asked him where the unit that had arrived from Vukovar was stationed. He led them to the weekend cottage settlement where the 'Škorpioni' had their command post. It was there that the lieutenant-colonel told him that the prisoners were to be transferred from the two Pinzgauers to the 'Škorpioni' lorry. The prisoners having been transferred, the lieutenant-colonel went into the 'Škorpioni' command post with, according to the accused, Petrašević, Davidović, Momić and Aleksandar Medić inside. He said that these four boarded the lorry together with the photographer Stojković and he drove the lorry from the command post to the place near the front line which could be reached safely and where the execution took place. On arrival the prisoners were ordered to get out of the lorry and to lie down beside the road with their hands tied behind their backs. The accused drove back to Trnovo to fetch a fresh battery for the camera as the one being used had meanwhile run down. The defendant's account of the execution itself tallies with what was recorded and with the evidence given by Aleksandar Medić, Petrašević and Stojković. He insisted that he did not fire from the rifle he held in his hand during the execution.

It is to be noted that, according to the accused, the unit's commander, Slobodan Medić, was absent from the moment the lieutenant-colonel arrived to the time of the execution.

When the Trial Chamber President observed that it was illogical for them to be ordered to kill six men by a VRS lieutenant-colonel whom they did not know and who was not their superior officer, the accused replied: 'You see, I'm trying to explain things to you, but there are things I can't remember for the life of me, I just can't. As to the officer, our commander Slobodan Medić wasn't there at that moment, they arrived, a lieutenant-colonel or colonel, that was a high rank as far as we were all concerned, we respected their orders as we were under their command, we'd gone to their parts to fight for them, for their needs, so we all of us considered that we ought to respect their orders.'

The Trial Chamber President informed those present that the HLC had filed a submission to examine Hana Fejzić, Safet's mother, Safeta Muhić, Safet's sister, Semir Ibrahimović, Smail's son, Osman Salkić, Sidik's relative, Nura Alispahić, Azmir's mother, and Hana Salkić, Saib's mother.

The submission corrects the names of the victims and injured parties as given in the indictment and raises the number of identified victims from three in the indictment to five.

Victims' Legal Representative notes:

The hearing was attended by eight victim family members from the Srebrenica Association headquartered in Tuzla: Nura Begović, Rejha Avdić, Naza Hasanović, Ešefa Alić, Refija Alić, Muzafer Ibrahimović and Hajra Čatić.

Main Hearing: 24 January 2006

Report: HLC

Confrontation of Slobodan Medić and Aleksandar Medić

i) While Slobodan Medić adhered to the assertion that all those who worked at Deletovci had contracts of employment, Aleksandar Medić insisted that no such contract existed, that he did not hand in a workbook because he had not worked before, and that he might have signed his name on an envelope or in a list in acknowledgement of the receipt of wages.

ii) Looking Slobodan in the eye, Aleksandar reiterated that the orders were issued exclusively by commander Slobodan, who replied to this that there was a headquarters that made decisions.

iii) Aleksandar reiterated that the radio link was functional whereas Slobodan insisted that it was not owing to eavesdropping and interference by the enemy side.

iv) Slobodan insisted that he did not give the order for the execution; on the other hand, Aleksandar adhered to his assertion that while he was still in bed early on the day of the execution he heard the commander say, 'Go and get Žara

[Aleksandar]', and that somewhat later, as he walked towards the lorry with the prisoners, he saw the commander sitting under a plum tree.

v) Aleksandar said that Stojković had told him personally that the commander had ordered him to film the execution; Slobodan replied to this that he knew nothing of the execution at the time, adding that if he had known he would not have allowed it to be recorded.

vi) Aleksandar said that on returning to the command post Petrašević informed the commander, who was still sitting under the plum tree, that the task had been carried out and that the 'parcels' had been 'liquidated', whereupon the commander addressed Aleksandar with the words, 'You a tough guy now, Žara?'; Slobodan replied to this that Aleksandar was saying things he had been instructed to say.

In the end, Aleksandar challenged Slobodan to say who ordered him to liquidate the prisoners, a question Slobodan left unanswered.

Confrontation of Slobodan Medić and Aleksandar Vukov

During their confrontation, Medić and Vukov adhered to the statements they had made earlier: Medić reiterated that decisions were taken according to military seniority and that company commanders, their deputies, platoon commanders and others made decisions within the scope of their competence; Vukov for his part maintained that commander Medić took every decision himself and that his word was law in all matters of the unit's operation, life and work.

The two accused were confronted to clarify the controversy whether Vukov was Medić's de facto or de iure deputy. Neither denied that during the commander's absence from the base at Đeletovci Vukov acted as his deputy there. But while Vukov insisted that in the field at Trnovo he was merely the commander of the Reconnaissance Platoon and not the commander's deputy, Medić maintained that Vukov was his deputy there too.

Confrontation of Branislav Medić and Aleksandar Medić

During this confrontation certain ambiguities were clarified, with both accused adhering to their earlier statements.

Victims' Legal Representative notes:

The hearing was attended by the following victim family members from Srebrenica: Nura Begović, Rejha Avdić, Naza Hasanović, Ešefa Alić, Refija Alić, Muzafer Ibrahimović, and Hajra Čatić.

Main Hearing: 25 January 2006

Report: HLC

Examination of injured party Hana Fejzić

Hana Fejzić lived with his son Safet (b. 3 January 1978), her daughter Safeta and her husband in the village of Mušići in Srebrenica municipality. She last saw her son on the morning of 10 July 1995 when he and his father fled Srebrenica and

took to the woods. He wore a blue Addidas tracksuit top, a T-shirt underneath, a pair of grey trousers, and a pair of sneakers a friend had made for him from his mother's overcoat. The husband's body was exhumed from a mass grave at Cerska and the son's remains found at Godinjske bare in 1999. Identification by DNK matching was carried out in 2003. Ms Fejzić identified her son in a photograph shown in the courtroom.

Examination of injured party Safeta Muhić

Safeta Muhić last saw her brother during the attack on Srebrenica, as he and his father ran into the woods and she and her mother made for the UNPROFOR base at Potočare.

The Trial Chamber President showed Safeta two photographs and she identified her brother Safet in them.

Examination of injured party Nura Alispahić

Ms Alispahić lived with her son Azmir in Srebrenica until the enclave fell. Azmir was 16 at the time. She last saw him as he made for the woods in the company of male relatives to escape the VRS. He had on a pair of sneakers, white socks, a pair of jeans, a jacket and a T-shirt underneath. He carried a bag with some food and his brother's trousers and shoes inside. She identified Azmir in the two photographs shown her by the Trial Chamber President.

Examination of injured party Osman Salkić

The executed Azmir Alispahić was Osman Salkić's brother in law and the executed Sidik Salkić, aged 35, was his close relative. He took the underage Azmir into the woods but lost sight of him after a while. When shown three photographs, the witness identified Azmir in all three and Sidik in two.

Victims' Legal Representative notes:

The hearing was attended, under arrangements made by the HLC, by the following victim family members from Srebrenica: Nura Begović, Rejha Avdić, Naza Hasanović, Ešefa Alić, Refija Alić, Muzafer Ibrahimović, and Hajra Čatić.

Main Hearing: 26 January 2006

Report: HLC

Examination of injured party Hana Salkić

Hana Salkić last saw her son Saib (b. 1975) when they left their house on 11 July. She and her daughters went to Potočare and her husband and son left in another direction in the company of other men from Srebrenica. He was wearing a green tracksuit top and a pair of jeans. She had no information about him until she saw a video footage broadcast by Sarajevo television. She recognized him as he lay down by the road next to Sidik Salkić. She could not bring herself to look at the photographs in the courtroom and became unwell.

Examination of injured party Semir Ibrahimović

The witness last saw his father Smail (b. 1960) on 11 July as he, his mother and his three sisters set out for Potočare and his father and other men took to the woods. He remembered that his father wore a black leather jacket with a blue short-sleeved shirt underneath. He had recognized his father in the Sarajevo television footage. The witness was shown two photographs and he identified his father in both.

Victims' Legal Representative notes:

The hearing was attended, under arrangements made by the HLC, by the following victim family members from Srebrenica: Nura Begović, Rejha Avdić, Naza Hasanović, Ešefa Alić, Refija Alić, Muzafer Ibrahimović, and Hajra Čatić.

Main Hearing: 21 and 22 February 2006

Report: HLC

The accused Petrašević informed the Trial Chamber that he wished to put forward a defence.

Petrašević's defence

Regarding all the main points Petrašević in his defence reiterated what he had said in his statement to the investigating judge, which the Trial Chamber President had read out on 21 December 2005 after the accused had declared that he would use silence as defence.

Confrontation of Slobodan Medić and Pera Petrašević

Petrašević said: 'You ought to confess to what happened, because I declare under full responsibility that you gave the order to kill those people. You gave the order expressly to me. This is my assertion and I stand by it.'

To this Medić replied: 'Even if you'd killed a thousand men you have no right to point the finger at your commander. That is, even if he'd ordered you to do it, you'd have no right to finger him. So, a true Serb Obilić [name of Kosovo Battle legendary hero] has no right to point the finger at his commander. Do you know that?'

Confrontation of Pera Petrašević and Branislav Medić

The two were confronted to establish whether commander Slobodan Medić was present outside the command post as they drove off with the prisoners in the back of the lorry. Branislav Medić said that Slobodan Medić was not present at the scene, to which Petrašević replied: 'I can repeat this to you again, I stand by my words. It is one hundred percent true and you know best it is. You've simply been coerced, it's clear to me that you're saying these things because you have to. If you think that that's going to be of any help to you, I myself don't hold it against you, but I must say that that "officers" yarn is such a lie, I just can't swallow it in front of this court.'

Victims' Legal Representative notes:

The hearing was attended, under arrangements made by the HLC, by the following victim family members from Srebrenica: Nura Begović, Zekira Delić, Rejha Avdić, Naza Hasanović and Ešefa Alić. Also present were members of the Srebrenica Women's' Association, and Smajila and Semir Ibrahimović, daughter and son of Smail, Hana Fejzić and Safeta Muhić, mother and sister of Safet, and Neven Anđelić from the Interdisciplinary Studies Centre in Sarajevo.

Main Hearing: 23 and 24 February 2006

Report: HLC

Examination of witness Slobodan Stojković

The witness, Slobodan Stojković, joined the 'Škorpioni' unit in July 1992 while it was guarding the facilities of the Krajina Oil Industry company. His motives for joining were of a purely financial nature, because pay in the unit was higher than pay in the then police force of the RSK.

Stojković was explicit that Vukov performed the duties of unit deputy commander since he joined the unit early in 1994 but could not say whether there existed a formal (written) decision to this effect. Asked by the Trial Chamber President to describe the manner in which the commander gave Vukov his orders, the witness said: 'I can't recall exactly, the expressions he used, it was, I think, normal, for instance, when he gave orders to Vuk to say, "Do this, do that, Go there and then there, Get this thing done..."'

The commander's order to record the execution

Stojković said that he had inherited the camera from Dušan Kosanović a.k.a. 'Sova', who had fallen ill and returned to Đeletovci. The camera was handed to him personally by commander Medić two days before the execution at Godinjske bare. The witness was explicit that the commander had ordered him to use the camera: 'I don't remember who woke me up, the upshot was that he had come with the message that Boca wanted me, and that I was to take the camera along because there was something to film...I hastily put on my clothes and presented myself outside the command post, seeing that the others had already been woken...I went up to where the commander stood...when I approached him, he told me, "Go and take pictures of that..."'

The commander's order to execute the prisoners

The witness said that as the commander gave him the order to go and take pictures Pera Petrašević, Milorad Momić, Branislav Medić, Slobodan Davidović and Aleksandar Medić were standing next to him. Slobodan Medić turned to them and said: 'Come on, no more palaver, let's go and get the mission done.'

The commander having given his orders, everybody drove off in the lorry carrying the prisoners, with Branislav Medić at the wheel. Stojković sat in the cabin next to Branislav, who told him as they set out that they were carrying prisoners from Srebrenica whom they were to liquidate.

The presence of Vukov and his soldiers at the scene

Regarding the presence of Vukov and his soldiers at the place of the execution, the witness said that Vukov arrived as the prisoners lay down on their stomachs with their hands tied behind their backs, the driver having gone back in the lorry to fetch a fresh battery for the camera. When the Trial Chamber President asked him to explain Vukov's presence there, he replied: '...the commander had probably asked him to go to the spot and be there.'

The witness observed that Vukov and Petrašević conversed rather quietly. He recorded their meeting with the camera. Vukov went away as soon as the lorry returned, but his two soldiers stayed. As to the part these two played, the witness said that after the first four prisoners were killed, they untied the hands of the remaining two so that they could drag the bodies into a summer cottage close by, where they too were shot.

The witness described the execution itself in nearly identical terms as Petrašević and said that he had filmed the whole proceeding.

The witness said that while Branislav Medić was away with the lorry, Aleksandar Medić asked one of the prisoners as they lay beside the road, 'Ever had a screw?' The youth replied that he had not, whereupon Aleksandar said, 'Well, you're not going to have one ever.'

Stojković gave a detailed account of the party's return to the command post where their commander was waiting for them under the plum tree and where Petrašević informed him that the assignment had been carried out.

The video footage

The witness said that he had seen the video footage and that, as far as he could recall things, the recording was authentic and that it included all he had filmed. In his view, nothing was added though he thought that some details he had captured were missing, e.g. shots of Momić and Davidović firing their weapons.

The footage was screened in the courtroom with the witness providing a running commentary, identifying the actors, interpreting who was saying what, and explaining when and where each sequence was taken.

Confrontation of Slobodan Stojković and Slobodan Medić

the execution, and that the order had been overheard by Đuro Opačić, the commander of Stojković's company. 'You said, "Go and take pictures of that."' Medić for his part denied saying that.

Medić also denied ordering the witness, on the party's return to base, to hand over the video cassette to Dušan 'Sova' Kosanović.

Confrontation of Slobodan Stojković and Branislav Medić

Branislav Medić said to the witness that he was certain that the commander was not at the command post on the day of the execution; that he therefore could not have ordered the witness to film the incident; that the witness was not with him in

the cabin while they drove the prisoners to the execution place. Stojković for his part adhered to his previous statements.

Victims' Legal Representative notes:

The hearing was attended, under arrangements made by the HLC, by the following victim family members from the Srebrenica Women's Association: Nura Begović, Zekira Delić, Rejha Avdić, Naza Hasanović and Ešefa Alić. Also present were Smajila and Semir Ibrahimović, daughter and son of Smail, Hana Fejzić and Safeta Muhić, mother and sister of Safet, and Neven Anđelić from the Interdisciplinary Studies Centre in Sarajevo.

Main Hearing: 13 March 2006

Report: HLC

Court decision: the Trial Chamber rejected the defence counsel's motion to examine Nataša Kandić in a witness capacity.

Examination of witness Branislav Vučenović

Branislav Vučenović joined the unit commanded by Slobodan Medić at the very beginning when its members, numbering only 15, guarded the facilities of the Krajina Oil Industry company. Before that the witness was employed by the RSK police.

The witness claimed that between his arrival in the unit and his wounding Vukov was commander Medić's deputy and at the same time the commander of the Reconnaissance Platoon. While the witness was unable to confirm whether a written decision on appointments existed, he said he knew that Vukov de facto discharged the duties of deputy commander of the unit and of Reconnaissance Platoon commander.

As to the execution itself the witness said he had had no knowledge of it until he saw it on television. He said, however, that he and Stojković slept in the same room and that one morning Stojković woke him up to have a look at some prisoners that had been brought in. The witness replied that he was not interested and went back to sleep. When later he got up and walked over to the cold storage depot to get some fruit juice, he saw a lorry, the commander, and all the security guards save Vukov in front of the command post.

Examination of witness Igor Galijaš

Igor Galijaš joined the 'Škorpioni' in July 1994. To his knowledge, Aleksandar Vukov was the deputy commander of the unit and the commander of the Reconnaissance Platoon as well. He was not in the field at Trnovo. He learned of the execution when he saw the footage on television.

Victims' Legal Representative notes:

The hearing was attended, under arrangements made by the HLC, by Hajra Čatić, Rejha Avdić, Naza Hasanović, and Ešefa Alić of the Srebrenica Women's

Association, Hana Fejzić, mother of Safet, Hana Salkić, mother of Saib, and Nura Alispahić, mother of Azmir.

Main Hearing: 14 March 2006

Report: HLC

Examination of Srđan Manojlović

Srđan Manojlović joined the unit at the beginning of 1994, having previously served as active military personnel. In the unit, he served as the commander's deputy in charge of logistics, organization, mobilization and keeping records.

Vukov's status in the unit

The witness claimed that Aleksandar Vukov was the commander's deputy between his arrival in the unit and his wounding.

Knowledge of the execution

The witness said he had no knowledge whatever of the execution. He said that he first saw the footage being shown at the Milošević trial.

The unit's links with the Republic of Serbia

In reply to a question by the injured parties' legal representative, the witness said that the members of the 'Škorpioni' unit wore a tricolour emblem on their uniforms. Asked what the emblem stood for, the witness replied: 'Why, that's the emblem of the Republic of Serbia.'

Victims' Legal Representative notes:

The hearing was attended, under arrangements made by the HLC, by Hajra Ćatić, Rejha Avdić, Naza Hasanović, and Ešefa Alić of the Srebrenica Women's Association, Hana Fejzić, mother of Safet, Hana Salkić, mother of Saib, and Nura Alispahić, mother of Azmir.

Main Hearing: 15 March 2006

Report: HLC

Examination of witness Đuro Mileusnić

The witness said that during his service on the Tmovo front he was not with his unit but served as a driver attached to the command post in Tmovo where RS police and army units were stationed.

He said he had only learned of the execution of the prisoners in the Tmovo sector when he saw the video footage on television.

Because of his manner of giving evidence and his avoidance of direct answers, the Trial Chamber President found it necessary on several occasions to caution him that making perjurious statements was a criminal offence.

Examination of witness Đuro Opačić

The witness joined the unit in 1992 but did not remember the month. At that time the unit numbered about 30 men guarding the facilities of the Krajina Oil Industry

company. The unit was part of the Vukovar Corps of the VRS and got its name 'Škorpioni' in 1994.

On the Trnovo front the witness commanded a company with Petar Dmitrović a.k.a. 'Čubra' serving as his deputy. He commanded half the unit at the front line for four days, then the other half took over for as many days under the command of his deputy Dmitrović.

As to the execution itself the witness said he had had no knowledge of it other than hearing rather vague accounts concerning an incident in which a number of prisoners were reportedly killed. He said that he had asked commander Medić at the time whether the rumours were true and that he received the reply that no incident had occurred.

Victims' Legal representative Notes

Neither the Trial Chamber nor any other participant in the proceedings brought to Opačić's attention Slobodan Stojković's assertion that Opačić was present when Commander Medić gave Stojković the order to go and film the execution. If Stojković's assertion is true, it follows that Opačić concealed the facts of Commander Medić's involvement in the shooting of the prisoners.

The hearing was attended, under arrangements made by the HLC, by Hajra Čatić, Rejha Avdić, Naza Hasanović and Ešefa Alić of the Srebrenica Women's Association, Hana Fejzić, mother of Safet, Hana Salkić, mother of Saib, and Nura Alispahić, mother of Azmir.

Main Hearing: 11 April 2006

Report: HLC

Examination of witness Dušan (Dusko) Kosanović

The witness joined the unit in mid-1993, having worked as a RSK police officer at the Tovarnik police station. He joined the unit because he knew Slobodan Medić, who was also from Vinkovački Banovci. His friendship with Medić aside, he was attracted by higher pay and his wages came to 600 German marks.

The unit's links with the Serbian MUP

Asked by the Trial Chamber President to whom the 'Škorpioni' belonged, the witness replied: 'Talk was it belonged, that we were the fire support battalion of the Republic of Serb Krajina, then later word was that we belonged to the Serbian MUP, and this to the SAJ [Special Anti-Terrorist Unit – HLC note].'

The witness served on all three fronts. On the second at Kladuša and the third at Trnovo he carried the camera and recorded the unit's life and work. On the Trnovo front he fell out with the commander and was ordered by him back to the Đeletovci base early. He handed the camera over to Slobodan Stojković.

On the unit's return to Đeletovci Stojković returned the camera to Kosanović together with the footage of the execution. Kosanović had a friend named Momirović make five or six copies of the cassette. He gave copies to Pera

Petrašević, Milorad Momić, Aleksandar Medić, Slobodan Stojković and Commander Slobodan Medić.

When the Trial Chamber President asked him specifically whether there was any possibility that Slobodan Medić knew nothing about the cassette and the execution, that he did not receive a cassette and did not see what was recorded on it, the witness replied: 'No, there was no such possibility...everybody watched the cassette, there's no question about that.'

The witness's information about the prisoners

The Trial Chamber President reminded the witness of what he had said in his statement to the investigating judge, namely that on the unit's return to Deletovci he heard it say that buses had been dispatched to Srebrenica to pick up men to be shot at the front line, that bodies were to be removed from cemeteries around Srebrenica so that when the Muslims went to recover them it would look as if they were soldiers killed in action. Kosanović replied:

'I mentioned no buses at all reaching our unit. Buses could not go as far as Trnovo, which means they could have brought no prisoners to Trnovo. What I said was, that Boca gave, that headquarters had been asking for our driver, those goings-on around Srebrenica, things taking place, that Boca's been asked to provide bus and lorry drivers and that Boca sent there Đura Mileusnić to drive a lorry as well as Braca Bogatić, that he'd dispatched men to help out with a personnel shortfall...I said word was that those people, prisoners had been taken to points along the line and that murders occurred there. I heard it say that the thing happened, that they brought those six men, that they'd meant to bring even more, but that Boca got angry and objected to our men having to do the shooting.'

Authenticity of the execution footage

The witness insisted that he had not tampered with the recording in any way, that he neither added nor erased anything, that the cassette was the master copy, such as he had received it from Slobodan Stojković. He said that he had kept the master copy in a safe in his house before giving it to friends to hide it in Bosnia following the Podujevo trial. In the end, he presented the cassette to Nataša Kandić: 'So, I gave the master copy to Nataša Kandić and it remained in her possession.' He also made available a copy to ICTY investigators.

After presenting the cassettes to Nataša Kandić and the ICTY investigators, the witness watched the recording twice: when the ICTY investigators showed it to him in Tuzla and during interrogation by an investigating judge in Belgrade. He insists that the recording shown him by the ICTY investigators was identical to the master copy record Slobodan Stojković gave him together with the camera.

Victims' Legal Representative notes:

The hearing was attended by Nura Begović, Rejha Avdić, Naza Hasanović, Ešefa Alić, and Refija Alić from the Srebrenica Women's Association, and by Nura Alispahić, mother of Azmir, and Safeta Muhić, sister of Safet.

Main Hearing: 12 and 13 April 2006
Report: HLC

Examination of witness 'A'

This hearing was closed to the public. Pursuant to a decision of the Trial Chamber, the hearing was attended by victims' and defendant's relatives, representatives of the Srebrenica Women's Association, members of an NGO Regional Trial Monitoring Team, and OSCE representatives in Serbia and Montenegro.

Main Hearing: 11 May 2006
Report: HLC

Examination of witness Bratislav Bogatić

The witness joined the unit in June 1995, a day before the unit left for Mount Jahorina. He drove a large lorry carrying clothing, footwear, fuel, lubricants, spare parts and various other items. He said that he and his colleagues driving buses had stayed behind on Mount Jahorina because their vehicles were too big to negotiate the road leading down to Trnovo. He also said that he had been given a few days to leave by the commander, so he left the mountain and went home.

The Prosecutor asked him whether the buses were left parked on the mountain or were taken elsewhere and the witness replied: 'They were up there on Jahorina all the time, with us, I think that when I left, after he'd let me go home, after I'd returned from home, that they weren't there, that they'd been taken to some other place, then they were brought back up there, I'm not sure that they were on Jahorina all the time.'

Examination of witness Milivoje Vujadinović

A resident of Novi Sad, he joined the unit in September 2003. In the army, he had been a tank mechanic. He knew the unit's commander, Slobodan Medić, and a number of other members from before, having often visited Banovci in Croatia where his father- and mother-in-law lived. In the unit, he worked as a clerk in charge of the procurement of spare parts, lubricants and fuel.

He was not in the field at Trnovo and said he did not know whether the unit had been stationed in Trnovo itself. He first saw the footage when it was broadcast by B92.

Victims' Legal Representative notes:

If one relates the statements made by Bogatić and Kosanović, one may reach the conclusion that the unit's drivers and buses were used to transport prisoners from Srebrenica, through territory under Republika Srpska control, to places near the front line so as to make it look that the prisoners were soldiers killed in action.

The hearing was attended by Nura Begović, Rejha Avdić, Naza Hasanović, Ešefa Alić, Refija Alić and Bahra Kandžetović from the Srebrenica Women's Association and Nura Alispahić, mother of Azmir, and Safeta Muhić, sister of Safet.

Main Hearing: 12 May 2006**Report: HLC****Examination of witness Petar Dmitrović a.k.a. 'Čubra'**

The witness arrived in the unit in mid-1993 and stayed in it until November 1995, when the unit was forced to leave Croatian territory as a result of the signing of the Erdut peaceful reintegration agreement. He was persuaded to join by Branislav Vučenović, whom he knew well, and he also knew the commander and a number of others. When the unit went out into the field in June 1995, the witness was deputy to company commander Đuro Opačić, a duty he performed while in the field at Trnovo.

The witness said that the commander's security comprised Pera Petrašević, Milorad Momić, Aleksandar Medić and Slobodan Davidović, who always slept in the same house as Medić. While Medić may have gone somewhere on his own or without one of the four, the four never went anywhere without their commander.

The witness said he knew nothing about the incident itself because he had been manning the front line with his soldiers. Half the company manned the line and the other half rested. He commanded one half and commander Opačić the other. Although he alleged he knew nothing about the execution, the witness said: 'While I was at the front line I heard someone say that some people, some prisoners had been around.' When the Trial Chamber President asked him when he heard the prisoners being mentioned, he replied that he could not say that because one loses the sense of time in the woods. He said he first learned of the incident when he saw the footage on television in June 2005.

Victims' Legal Representative notes:

Significantly, the only time the security guards went away without their commander was to carry out the execution that is the subject-matter of the indictment.

The hearing was attended by Nura Begović, Rejha Avdić, Naza Hasanović, Ešefa Alić, Refija Alić and Bahra Kandžetović from the Srebrenica Women's Association as well as by Nura Alispahić, mother of Azmir Alispahić, and Safeta Muhić, sister of Safet Fejzić.

Main Hearing: 19 June 2006**Report: HLC****Examination of witness Rajko Olujić**

The witness joined the unit at the end of 1994. On the Trnovo front he served as deputy to the commander of the Reconnaissance Platoon, Aleksandar Vukov. He served on all three fronts: Bihać, Kladuša, and Trnovo.

The witness said that the unit members wore the Serbian tricolour on their sleeves. He learned of the execution when he saw the B92 footage broadcast and had had no previous knowledge of it. When the Trial Chamber President asked him

whether anyone had ever mentioned an execution or something similar, the witness replied: 'No. No one ever made any mention of that to me personally.' When, however, victims' representative Kandić reminded him of what he had said during a recess in connection with the Podujevo 2003 crimes, the witness admitted that on that occasion he had learned of the Trnovo execution, thus contradicting his testimony.

Victims' Legal Representative notes:

The witness avoided giving direct answers, pleading loss of memory and absence from the incidents in question.

The hearing was attended by Hajra Ćatić, Rejha Avdić, Naza Hasanović, Refija Alić, Šefika Begić and Bahra Kandžetović from the Srebrenica Women's Association as well as by Nura Alispahić, mother of Azmir Alispahić, and Safeta Muhić, sister of Safet Fejzić.

Main Hearing: 20 June 2006

Report: HLC

Examination of witness Damir Hovan

The witness joined the unit before it was deployed on the Trnovo front. He did this to avoid regular military service in Serbia, saying that at that time one could be exempted from serving in the army if one spent a brief spell at the front. Another reason for joining up was the pay. Before that, he fought around Brčko as a volunteer with Serbian forces in BiH.

The witness said he knew that Aleksandar Vukov was commander Slobodan Medić's deputy.

As to the unit's emblems, the witness said they wore the tricolour without the scorpion on their berets, and the tricolour on one sleeve and the scorpion on the other.

The witness strongly denied the assertion of the protected witness 'A' that both saw the act of the execution from a road along which they were walking from the command post to the frontline.

Victims' Legal Representative notes:

The hearing was attended by Hajra Ćatić, Rejha Avdić, Naza Hasanović, Refija Alić, Šefika Begić and Bahra Kandžetović from the Srebrenica Women's Association as well as by Nura Alispahić, mother of Azmir, and Safeta Muhić, sister of Safet.

Main Hearing: 21 June 2006

Report: HLC

Examination of witness Željko Delić

The witness joined the unit in February or March 1994, having previously served in an RSK army unit deployed in the neighbouring village of Nijemci. He was

attracted by the pay which he said was about 250 German marks. He contacted a man named Ljubobratović whom he knew from the field, and Ljubobratović arranged an interview with the unit's commander, after which the witness was admitted. His period of service in the unit is not entered in his military service booklet.

The witness did not remember that commander Slobodan Delić had security guards and thought that Petrašević was his driver and Vukov his deputy. He never saw Vukov give an order. He also remembered that a platoon commander was a soldier nicknamed 'Crnogorac' (Montenegrin) and also recalled another called 'Đole Šiptar'.

Victims' Legal Representative notes:

The hearing was attended by Hajra Čatić, Rejha Avdić, Naza Hasanović, Refija Alić, Šefika Begić and Bahra Kandžetović from the Srebrenica Women's Association as well as by Nura Alispahić, mother of Azmir, and Safeta Muhić, sister of Safet.

Main Hearing: 3 July 2006

Report:HLC

Examination of witness Tomislav Kovač

Until September 1995 the witness was deputy RS Minister of Internal Affairs and commander of the RS police forces headquartered in Pale. In September 1995 he was appointed RS Minister of Internal Affairs.

The unit's arrival in the Trnovo front

The RSK Army dispatched from Erdut a unit composed of three companies as a reinforcement on the Sarajevo front, which the witness said was of key importance for the defence of Sarajevo and the RS. The unit's commander was Vasilije Mijović.

The Chamber President asked whether this was the same unit that the court records referred to under the name of 'Škorpioni' and the witness replied in the affirmative, adding however that he knew nothing of a 'Škorpioni' commander named Slobodan Medić. He said he was sure that the unit's commander was Vasilije Mijović.

Presentation of documents on the links between 'Škorpioni' and the Serbian MUP

i) The Trial Chamber member, Judge Vesko Krstajić, presented a dispatch addressed to Tomislav Kovač from the Forward Command Post and signed by an RS MUP officer named Savo Cvjetinović, the document reading: 'The replacement of the Serbian MUP Škorpije [sic] unit has entered into effect...'.

Asked whether it was true that the unit belonged to the Serbian MUP, the witness replied: 'To put it simply, this imprecision, the listing of that unit by Savo Cvjetinović and Milenko Kariška, my deputy, as [belonging to] the Serbian MUP, and by others, [they] did that on purpose, they threw in the "Serbian MUP" bit to

bolster morale so the fighters out there would think the Serbian MUP was helping us at the time - which wasn't true.'

Victims' Legal Representative notes:

The explanation is unconvincing and illogical because the said dispatch was sent to the minister and other senior RS MUP officials, not to the fighters in the field, so, contrary to what the witness says, the contents of the dispatch could not have improved the morale of the fighters.

ii) The Prosecutor showed the witness document No. 64-95 dated 10 July 1995 indicating that joint MUP detachments of the RSK, Serbia and the RS were used on the Trnovo front. The witness ignored this and insisted that the said unit was not detached from the joint force and dispatched to the Srebrenica area, as requested by the order, and that it remained on the Trnovo front until its departure from the theatre of war around 20 July 1995.

Victims' Legal Representative notes

Although the contents of the order indicates that the Serbian MUP unit 'Škorpioni' was stationed on the Trnovo front as part of a joint detachment also comprising RSK and RS MUP units, the witness made no statement in this regard.

iii) Asked by the victims' representative, Nataša Kandić, to explain the letters, contained in the court documents, from the Srbinje [Foča] Public Security Centre (CJB) informing the Police Forces Command Staff headquartered in Pale that Serbian MUP members wounded on the Trnovo front have been brought to the hospital in Foča, the witness categorically denied that they were Serbian MUP members.

Composition of the police forces on the Trnovo front

Drawn out by questions by the Trial Chamber member, Judge Krstajić, Slobodan Medić identified the units present on the Trnovo front as follows: a police unit from Erdut [seat of the Ministry of Defence of the self-styled Republic of Serb Krajina commanded by one nicknamed 'Plavi', Željko 'Arkan' Ražnatović's unit incorporated in the VRS and commanded by 'Arkan's' colonel known as 'Kajman', and the 'Škorpioni', the RSK Army unit from Đeletovci.

The witness, Tomislav Kovač, confirmed that the three units referred to by Slobodan Medić were actually the three companies under the command of Vasilije Mijović, those he identified as the group from the RSK sent to the Trnovo front as reinforcements. As to why the 'Škorpioni' commander took no orders from Vasilije Mijović, the witness said there was a practice at the front for orders to be given by the line commanders; consequently, in the front sector manned by the 'Škorpioni' orders were issued by the line commander Goran Šehovac, who was in charge of the Sarajevo Security Centre Special Police Units. Slobodan Medić agreed to this.

The witness was adamant that none of the units mentioned above was a paramilitary unit because, he said, it was not possible for a paramilitary unit to enter the territory of the RS. '[A unit] could have come only as a unit belonging to

the Ministry of Defence or Army, or to a defence headquarters, to the Army of the RSK, Serbia, other parts, other countries, whatever.'

The Jahorina-Trnovo front road

In contrast to the witnesses who insisted that buses could not have negotiated the road over Mount Jahorina, Kovač allowed that this was possible: 'Why, you could cross Jahorina in an all-terrain vehicle, though you couldn't do it in a luxury [...] I know that lorries could pass, but as to buses, they might have passed in summer, buses could have passed in the summer period.'

Victims' Legal Representative notes:

The hearing was attended by Nura Alispahić, mother of Azmir, Safeta Muhić, sister of Safet, Refija Alić, Naza Hasanović, Bahra Kandžetović, Rejha Avdić and Nura Begović, victim family members of the Srebrenica Women's Association.

Main Hearing: 5 July 2006

Report: HLC

Examination of witness Vasilije Mijović

Witness Mijović referred the Trial Chamber to the 4 April 2006 ICTY Office of the Prosecutor's request to the Government of Serbia and Montenegro to let it examine Vasilije Mijović as a suspect, as part of case IT. 03-69 [Prosecutor v. Jovica Stanišić and Franko Simatović]. The witness also requested the Trial Chamber, referring to Articles 100 and 101 of the ZKP, to exempt him from giving evidence in order not to expose him to possible criminal prosecution or severe disgrace.

The Trial Chamber accepted Mijović's rationale and decided not to examine him in a witness capacity, having decided that the possibility of Mijović's exposing himself to criminal prosecution through giving evidence warranted application of Article 100 of the ZKP.

Disregarding the observation of the victims' legal representatives that the ICTY has stopped making further investigations and raising new indictments, the Trial Chamber held that there was a real danger of witness Vasilije Mijović being criminally prosecuted before national courts (Croatia, BiH, Montenegro).

Examination of witness Jovan Mirilo

Mirilo was personally acquainted with Slobodan Medić, Aleksandar Medić and Milorad Memić; he has also known Pera Petrašević since he began working as a bouncer in his discotheque in Šid, which is today his property.

In the last year the witness has been receiving threats for helping disclose the footage of the execution to the public. Once he was attacked in the town by Slobodan Medić's brother while in the company of his wife and child, and he has also received threats from Petrašević.

The witness recalled that Slobodan Medić used a Mitsubishi Pajero all-terrain vehicle during the war with various licence plates: RSK, Serbian MUP (M-02), and NS (Novi Sad, Vojvodina). While he did not know to whom the unit belonged

during the Croatia and BiH wars, he knew that in 1995 it made arrests in Serbia of refugees from Croatia and BiH and that in 1999 it operated in Kosovo as a reserve Serbian MUP unit.

Mirilo said that he introduced to Nataša Kandić Dušan Kosanović, who presented her with the video cassette four months before it was broadcast on television. Kosanović had first handed in the cassette for safekeeping in Tuzla and lost all track of it for a while. When he got it back, he decided to hand it over to Nataša Kandić because he feared that someone wanted to sell it. He approached Mirilo to arrange a meeting with Kandić because he knew, as others in Šid did, that Mirilo knew Kandić from the time of the 2003 trial of Saša Cvjetan.

Victims' Legal Representative notes:

The counsel for the accused and the accused themselves were hostile toward this witness, an attitude occasionally eliciting loud expressions of approval from the defendants' relatives. The court guards failed to respond when the defendants' relatives applauded Kovač for telling the victims' legal representative, Nataša Kandić, that she was paid to work against Serbia's interests.

The Prosecutor opposes a motion by a victims' legal representative

Both the counsel for the accused and the Prosecutor opposed a motion by Nataša Kandić that the Trial Chamber request information from the Serbian MUP whether its members named in the RS MUP letter were on the Trnovo front in July 1995. Kandić's other motions were also opposed.

The Prosecutor explained his opposition as follows: 'I too must agree with my colleagues, counsel for the accused. The court must at last take a definite position on the capacity of the victims' legal representative regarding these proceedings. I hold, not in specific terms but as a matter of principle, that this capacity is being severely abused in that the context of what the state prosecution pleads, both in this and in other cases, has been transcended.'

The hearing was attended by Nura Alispahić, mother of Azmir, Safeta Muhić, sister of Safet, Refija Alić, Naza Hasanović, Bahra Kandžetović, Rejha Avdić and Nura Begović, victim family members of the Srebrenica Women's Association.

III.3 Rétranscription complète du documentaire: *Borislav Herak: Confession of a Monster*

Ademir Kenovic, Ismet Arnaulatic, *Confession of a Monster*, SaGa Production, 1992.

Description: il s'agit d'une séance durant laquelle Borislav Herak se trouve au milieu d'une pièce, (un bureau de police?) et subit un interrogatoire par une personne (dont on ne sait pas qui elle est, ni quelle est sa fonction). Herak est au milieu de la pièce et mime les gestes qu'il accomplissait alors, quand il exécutait ses victimes. Il apparaît troublé et confus. Des journalistes sont autour de lui et le prennent en photo. Il semble qu'il y ait beaucoup de monde derrière l'interrogateur et cela donne l'impression d'être au zoo. On constate immédiatement qu'il s'agit d'une suite de séquences et le fil du documentaire est entrecoupé. Certaines questions sont coupées et les réponses arrivent parfois sans qu'on entende les questions. Un ensemble de journalistes pose des questions à un traducteur qui les transmet à Herak. Des gardes de sécurité armés de fusils sont dans la salle, assurant certainement la protection du lieu. Les gestes d'Herak sont très lents, quand il se lève de ou s'assoit sur sa chaise.

Herak est un jeune homme de la vingtaine, le crâne rasé et maigre.

Retranscription

Borislav: My name is Borislav Herak, I was born January 18th 1971, in Sarajevo. My father's name is Sretko. I joined the Serb army through my cousin Radomir. He phoned me at home and told me to join them up at Vraca.

I like that song about Vikic. The video with the four guys with sunglasses... a nice song. I like pop music, folk music too, but real folk music. I never did like those Chetnik songs. I used to listen to radio "202" and to radio "M". Such nice music, pop music, foreign music... Up there all they play are "guslas", Serbian music... [ce n'est pas traduit, mais nous comprenons qu'il ajoute des chansons portent sur Karadjodje et la Serbie]. They don't make nice folk songs like they used to. I don't like the sort of music they play. Take a ride in any one's car and all you'll hear are guslas. They behave like I do when I listen to the pop music I enjoy. When my cousins are out I watch tv, I like that Vikic video, with the four guys dressed in black, walking around with guns, one of them giving some chocolate to the kids.

...
We were trained in the town of Bioca, by Pustivuk Risto. He used to be a policeman in Sarajevo. He used pigs for demonstration.

He'd take a pig by the ears, throw it to the ground, take a knife and slit its throat. And that's what we all did. Throw a pig to the ground, a small one, take a knife and cut the throat open.

Q: What about the knives you used, what were they like?

B: Big knives, local product. *[il fait un geste de ces deux mains pour montrer à peu près la taille des couteaux : 20-30 cm de long]*.

Q: Can you remember the first person you slaughtered?

We had been attacked at Dragaca, we pushed them back. Managed to capture a few... they were all in uniforms. We disarmed them, we took their weapons.

Q: You took some prisoners?

Yes.

Q: How many were there?

Six. I was together with the Zdralos, Danilo and Dragan. They ordered me to kill them, so I took my knife...

Q: Did you know these people, were they your neighbours?

No. We found out later that they came from Visoko.

Q: And then, what happened?

Then Zdralo Dragan threw one to the floor, hit him with the gun, and told me...

Q: With which part?

Automatic rifle, with the butt. *[En même temps qu'il explique comment il procédait, Herak est descendu de sa chaise et mime les gestes avec ses mains]*.

Q: In the head, the legs?

The head. And he told me to take the knife and kill him. I took the knife, grabbed him by his hair, pushed his head to the ground and slit his throat. *[Il mime tous les gestes exactement comme il l'a fait alors]*.

Q : Once?

Yes, just once. And the others slaughtered the other three.

...

We went inside and found an old man with a white hat.

Q: How did it look like?

A small, round white hat. We asked him for money. He had none so we beat him. He didn't...

Q: who was with you this time?

Those two...

Q: The same crew?

Yes, the same. Two men from my unit and me... He had nothing to give us. Then Rade, who was with me, cut his throat with a knife. He had a different knife.

Q: Did you beat him first?

Yes, we punched and kicked him.

Q: How badly? Was he bleeding?

We hit him like this, but not in the head.

Q: Was he an old man?

Yes... Fifty... or sixty...

Q: Who cut his throat?

Rade Vrljes took a knife and... He was sitting in a chair... and he just placed the knife and... cut [il mime le geste en passant sa main droite sur sa gorge, tenant un couteau imaginaire].

Q: How did he approach him, from which side?

He was in front of him. He walked up to him, pulled his head so [*il place sa main gauche sous sa gorge et mime le geste du couteau avec la droite*] and just cut his throat. We were outside. He came out, wiped his knife and... We found some liquor where these two men and two... Four men and two old women. Anyway, we found some liquor. Some four or five litres. We opened a bottle and started drinking.

...

They were wearing jeans.

Q: Boys?

Yes, boys. Denim jackets. And a white sweater underneath. The girl wore a skirt and a red blouse. They had their hands above their heads. And this old woman who was there, Dragan Vrljes hit her. He told her to hurry. She went in and we followed her. It was hidden beneath the cupboard. She got it and we snatched it from her hands. The box was full of gold and currency. We quickly stuffed it all in our pockets.

Q: How much was it?

Some 400, 500 German Marks. Also five or six golden rings. Around four necklaces, three bracelets, five-six earrings.

Q: What did the children say?

They were scarred, silent, shivering. I went back...

Q: Did any of the children say anything?

No. Nothing.

Q: All the while?

Yes, they were silent... Then we said: "Hands up and get out, all of you".

...

I was standing like this [est debout avec le bras droit levé, tenant un revolver imaginaire. Le bras gauche est le long de sa jambe], the other two were like this [pivote sur ses pieds sur sa gauche et fait semblant de tenir une kalashnikov] they turned around with their guns and said : « open fire ». [*mime à nouveau le geste*] They started a couple of seconds before me [*et fait le geste de la mitraillette de droite à gauche*]... Then I turned around and started shooting... They were next to me Vrljic and Simo, only this far away [*recule d'un pas*]... We killed them all [*fait à nouveau le geste de la mitraillette de droite à gauche*]. Then we entered the house.

Q: Did you take a look?

A glance. We held our fire [*fait le geste de tenir un fusil imaginaire*].

Q : Did they scream?

No. It was a quick burst.

Q: How long?

Maybe some 20 seconds [*il réfléchit avant de répondre*].

...

I liked the city, I had walked around, go out for a drink. This was my city [Sarajevo], I felt it, this is where I grew up. But this is a foreign town to me now. They never show the entire city, the destruction... They only show the parts they control the new part of town. The burnt buildings, all those burnt trams, cars... I saw it on Bosnian television, the destroyed buildings, ruins. And whenever I had a chance I would tune in to radio Sarajevo. Since my father was here [in Sarajevo], I wanted to know what was going on. I was interested. I watched TV whenever

possible, my uncle wouldn't allow it, he only watched the Serb news, only listened to Serbian radio. So every time he went out, I would watch TV, see images of Sarajevo and all those songs. It used to remind me that I too was once in Sarajevo.

...

A small yellow house with the inscription "Reljevo" in big black letters. Right next to it, a hole in the ground, 50 meters long, 10 meters wide. We watched from a height. The trucks were lined up along the hole. And there were Serb soldiers around, with berets. The trucks came one by one, and two soldiers with Serb emblems climbed up the truck and started offloading. They threw the bodies in the pit one by one. Many were still alive, wounded. I was standing ten meters away, smoking a cigarette. Many were alive and so they opened fire at the bodies, in the hole. They shot them all, both living and dead... When it was all over, bulldozers covered it all up. We went back to Ahatovici. We loaded the tractors with the TVs and other stuff... All the other units went back to their positions.

...

They came from the Svrake prison. They started to work but they were very slow.

Q: Where is this prison?

In Semizovac. They were basically dodging their work.

Q: Where they all Muslims?

Yes. So this guy says kill one, you won't answer for it. And if anybody asks, just say he tried to run away. I took his rifle, an automatic, and killed the man.

...

I don't have dreams. My dreams aren't connected. Suddenly, I would get a flashback, an image of a man I killed. Then I fade away and I wake up in sweat. I am not at peace when I sleep, not at all.

...

Ten pictures, they keep recurring in my dreams. Because that's something I never did before... I dream, wake up, walk around the room like a madman, I go back to bed then I dream of something else.

Q: Such as?

A soldier I slaughtered. I dream about all that happened so again I woke up, think about it all, light up a cigarette, get up in a sweat, drink some water, back to bed, try to sleep, toss and turn for an hour or two, go through a packet of cigarettes and when I finally go to sleep, I dream of my mother, father.

...

I was... when I was at home, the captain told us, Boro, he was the commander of our unit, he told us...

Q: What was his last name?

I don't know, just Capt. Boro, he wore camouflage fatigues... he is bold. He told us we should visit the "Sonja" prison where we can rape a few women, that it is good for morale. And so the first time we went down there...

Q: How many women or girls were there?

Around fifty.

Q: Locked up?

Yes, locked up in one room.

Q: What happened when you got there?

I went there with two cousins. One guy opened a door... and told the girl to get out.

Q: What was her name? Was she young?

Twenty years old, twenty years old.

Q: Do you know her name?

Amela.

Q: Was she pretty?

Yes she was. We went upstairs to a room. They gave us a room and said: do with her as you please. We undressed her and...

Q: How did she react?

She tried to resist but there was four of us, she couldn't...

Q: How did you do it? Did you beat her? What did you do?

We slapped her once or twice. Then we took her clothes off and we raped her. All four of us... Afterwards, she got dressed and we lead her out...

Q: No one left the room during the actual rape?

Nobody left the room.

Q: Did you take your clothes off?

From the waist down... Then we went out of the room. And they said we can take her wherever we want, and that we may kill her because there wasn't enough food in the prison and new girls were coming in. There wasn't enough room, so we drove up to the Zuc mount... There Sretko shot her in the forehead, just one bullet.

...

Fatima, something like that...

Q: How old was she?

Around thirty.

Q: Was she pretty?

Yes.

Q: Two of you went in the room?

Yes, they gave us the key and they left us there. So we undressed her, she tried to resist but we undressed her.

Q: Did you beat her?

No, we didn't.

We took her clothes off and had oral sex with her... First me then we took turns...

Q: Did you take off your clothes?

From the waist down, yes.

Q: What did he do while she was doing it to you? Did he take his clothes [off] too?

Yes, we both did from the waist down. Then we kissed her all over and...

Q: Was she naked?

Yes, and were doing these things to her... After we were through, we took her out of the room, and a commander told us "Take her away". We don't need her, he said, there is not enough food. Winter is approaching and we won't get enough food from Serbia. The only road gets blocked whenever it rains or snows, and so nothing comes through. We drove up to Zuc, to the same spot as before, we turned by the yellow house with the "Reljevo" inscription. And then under the bridge, two or three kilometers we pushed her out and shot her with a rifle.

Q: Who did?

I did. I shot her.

...

There were many girls up there in Bioca too, the guards would bring girls, do with them as the please. This commander and his son raped six girls there. Then they took them back, there are no murders there. I took one girl from there... Me and her, we went...

Q: What was this? A private detention camp?

A school. They were all prisoners there.

Q: Female prison, male prison or both?

Both.

Q: And you could take your pick?

Yes.

Q: What about their husbands, mothers?

Yes, but they daren't do anything, we carried guns.

Q: Did anyone try to stop you take their children away?

No, we had guns you know.

Q: Pointed at them?

Yes. I took one girl to this brick house, just bricks lined up... there was a bed there, I undressed her.

Q: What did she do? What did you do to her? Did you threaten her? Tell us about this. Did she obey all your orders?

I hit her a little.

Q: What with?

My hand.

Q: A fist or a slap?

A slap with an open hand, I hit her and tell her to take her clothes off. I threatened to kill her if she doesn't get undressed. Then I too take off my clothes and place my rifle here, on the chest [mime le geste]...

Q: You're standing up, sitting down, what?

I get on top of her. And then...

Q: What about your gun?

Here, like this, I don't really lie on top of her...

Q: Show us.

[il se lève de sa chaise et mime la scène]. Like this, the legs like this [de part et d'autre du corps de la victime, qui est allongée sur le dos, manifestement], and my gun, the head like this. The breast here and the gun and I rape her... with a bullet in the barrel. Yes, and no safety lock.

...
And we took her out and we were told the same thing. Do what you want with her... kill her. Do what you want but kill her. We don't need her here. Again, we went up to Zuc, the same place. I took my semi-automatic and walked ahead a couple of feet, then I shot her, in the head, one bullet.

...
The desire to have something. I never had anything. German Marks. Gold. I never knew what that's like. I wanted all that, and I saw the others doing it. So I followed in their footsteps. The killing, rape and looting... I saw others do that... I just went down the same path, because I wanted something... I thought I would have a little something after the war...

Q: Do you believe in God?

No, I don't.

Q: Did you go to church?

No, never. Only when someone dies... I found it all so funny... I would go to the cemetery... The families would condole... I also went there during religious feasts. When I was at my uncles... He'd go there to break bread, I went along to give money, small change, and there would be a picture of a Serbian God and I would place the coins there. My mother is religious, a great believer... She really believes in God. Goes to church every Sunday. But my father doesn't go for all that. Neither do I. I would stand there mumbling. I swore in church once and they kicked me out. The priest did. I am not, they didn't christen me, I am not christened. If they were a God, none of this would have happened.

I don't believe that it. They say there is an afterlife... after you die, you are born again somewhere in America, or in Yugoslavia, anywhere. I don't believe any of it. I have read a lot of science fiction books, a lot of novels. I liked to read whenever I was bored. But I don't believe there is an other life. Because if there was, we wouldn't have people like me.

À la fin du documentaire:

By the verdict of the District Court in Sarajevo, Borislav Herak is sentenced on capital punishment. He is charged with genocide and atrocities done on civilians and crimes against war prisoners.

Fin de la restranscription.

III.4. A Killer's Tale -- A Special Report ; A Serbian Fighter's Path of Brutality.

November 27, 1992

A Killer's Tale -- A special report.; A Serbian Fighter's Path of Brutality

By JOHN F. BURNS, *The New York Times*.

What Borislav Herak remembers most vividly about the sunny morning in late June when he and two companions gunned down 10 members of a Muslim family is the small girl, about 10 years old, who tried to hide behind her grandmother as the three Serbian nationalist soldiers opened fire from a distance of about 10 paces.

"We told them not to be afraid, we wouldn't do anything to them, they should just stand in front of the wall," said Mr. Herak, who is 21 years old.

"But it was taken for granted among us that they should be killed. So when somebody said, 'Shoot,' I swung around and pulled the trigger, three times, on automatic fire. I remember the little girl with the red dress hiding behind her granny." *Fired From the Hip*

As he tells his rambling story now, in a room with potted plants at the Viktor Buban military prison here, Mr. Herak stands up from his steel chair, shuffles into the open part of the room in his green field jacket and laceless black army boots, and demonstrates how he fired from the hip with his Kalashnikov rifle.

With his companions, he emptied a 30-bullet magazine at a family he had found cowering minutes before in the basement of a home at Ahatovici, a Muslim village five miles northwest of the prison.

The particulars given by the young Serb to investigators, and repeated during seven hours of interviews with this reporter, amounted to a chronicle of six months of the savage violence that has characterized the Bosnian war.

Two weeks ago, Mr. Herak and a Serbian married couple, now also under arrest for war crimes, took the wrong road while driving their Volkswagen Golf from the suburban town of Vogosca to Ilidza, in the Serbian-held outskirts of Sarajevo.

At a roadblock, the trio were stopped by a unit of the Bosnian Army defending Sarajevo.

Almost immediately, Mr. Herak began telling investigators of his gruesome experiences as a Serbian fighter, including one incident in which he used a six-inch hunting knife to cut the throats of three captured Muslim men who were Bosnian soldiers.

Until he fled Sarajevo in May and joined the "Serbian volunteers" who have been drafted as auxiliaries to the military forces besieging Sarajevo, Mr. Herak was a primary school graduate who pushed a handcart for a living at a Sarajevo textile company. *29 Murders Charged*

Now, under Article 41 of the old Yugoslav criminal code, he faces death by firing squad for offenses that include genocide, mass murder, rape and looting. His trial, expected to begin next month, could make him the first person to be executed legally for crimes committed in Europe's most brutal conflict since 1945.

The indictment lists 29 murders between June and October, including eight rape-murders of Muslim women held prisoner in an abandoned motel and cafe outside Vogosca, seven miles north of Sarajevo. There, Mr. Herak said, he and other Serbian fighters were encouraged to rape women and then take them away to kill them on hilltops and other deserted places.

The indictment also covers the killings of at least 220 other Muslim civilians in which Mr. Herak has confessed to being a witness or a participant. Many of these dead were women and children.

Although Mr. Herak's experiences were limited to a 10-mile stretch of territory immediately north of Sarajevo, his account offered new insights into the ways that tens of thousands of civilian victims of the war have died, most in towns and villages where there have been no independent witnesses.

In addition to the Ahatovici incident -- in which four children under 12, two elderly women and four men were killed -- Mr. Herak described two mass murders of Muslims by Serbian forces in the Sarajevo area.

In the first, in early June, Mr. Herak said, he watched a Serbian unit called the "special investigation group" machine-gunning 120 men, women and children in a field outside Vogosca.

Mr. Herak said dump trucks had been used to transport the bodies to scrub land beside a railway yard at Rajlovac, near Sarajevo, where the bodies were piled in an open pit, doused with gasoline and set afire. Bodies in a Furnace

In another incident with multiple victims, in July, Mr. Herak said, he saw 30 men from Donja Bioca, a Muslim village three miles northwest of Vogosca, shot and incinerated in a furnace at a steel plant at Ilijas, a town north of Vogosca.

Some of the men were alive when they were thrown in to the furnace, he said.

Mr. Herak also described seeing the bodies of 60 Muslim men who he said had been used by Serbian forces as a "human shield" when Bosnian forces were trying in August to drive Serbian forces off Zuc Mountain, a 3,000-foot height outside Vogosca. 'This Skill' Of Cutting Throats

Mr. Herak also recounted being taken to a small farm outside Vogosca where a 65-year-old Serbian volunteer, whom he identified as Risto Pustivuk, had led Mr. Herak and three other young Serbs to a grassy plot one morning in early June and shown them how to wrestle pigs to the ground, hold their heads back with their ears and cut their throats.

Days later, Mr. Herak said, he used what he described as "this skill" to cut the throats of three Muslim men captured fighting for the Bosnian Army near Donja Bioca, the village outside Vogosca.

In effect, Mr. Herak's story was the first account given by a perpetrator to outsiders of how the Serbian nationalist forces have carried out "ethnic cleansing."

This is the policy under which Serbian leaders seeking to carve out much of Bosnia and Herzegovina for an exclusive Serbian enclave have sanctioned the killing of large numbers of Bosnian Muslims and Croats and their forcible eviction from their towns and villages.

This has created a tide of more than 1.6 million refugees that has presented the worst crisis for international relief agencies in Europe since World War II.

Mr. Herak, his head shaven by his captors, frequently used the Serbo-Croatian word "ciscenje," meaning cleansing, to describe his activities as a Serbian fighter, for which he was paid the equivalent of \$6.50 a month.

Referring to the killing of the Muslim family at Ahatovici, for instance, he said Serbian commanders had described the Serbian operation in the village as "ciscenje prostora," or the cleansing of the region, and had told the Serbian fighters to leave nobody alive.

"We were told that Ahatovici must be a cleansed Serbian territory, that it was a strategic place between Ilidza and Rajlovac, and that all the Muslims there must be killed," he said.

"We were told that no one must escape, and that all the houses must be burned, so that if anybody did survive, they would have nowhere left to return to. It was an order, and I simply did what I was told." Either Nonchalant Or Conflicted

Throughout much of his account, which was given partly in the presence of prison officials and partly with nobody from the Bosnian Government or Army present, Mr. Herak appeared almost nonchalant. He described details of the killings without any apparent emotion, and spoke remorsefully only when he was pressed for his feelings.

Then he appeared to be in conflict with himself, saying at one point that "if there was a God, I would not have been caught," and at others that he was haunted by the recurring images of the people he had killed.

"All these things have fried my conscience," he said.

But even the threat of execution seemed not to hold his attention for long. "I am sure that I am guilty, and even if I am sorry, I will be executed," he said at one point. "They will stand me in front of a wall and shoot me."

Later, he said he would like to be exchanged for Muslim prisoners held by the Serbian forces. On another occasion, he suggested that he should be freed to fight on the Bosnian side.

"I don't suppose that's possible," he said. "But if it's possible, I'd like it."

Looking pallid, with sunken eyes and with fingernails so deeply bitten that some have virtually disappeared, Mr. Herak said he was haunted at night by the recollection of some of his victims, in particular the three Muslim men whose throats he had cut.

"I have pictures in my mind of many things I did, and they return every night," he said. "I sleep, I wake up in a sweat, I sleep again, I wake up and smoke, and Osman is always there. I have dreamed at least 10 times of Osman saying: 'Please don't kill me. I have a wife and two small children.' " His Attention To Detail Is Keen

But mostly, his account was offered in a matter-of-fact manner, and always with a keen attention to detail. As he shifted between one killing and another, and between rapes, the young Serb gave the names of many of his victims. He described where they were killed, what they were wearing, and what they said immediately before they died.

In hours of talking he never changed a detail. He fell silent, a few times, only when pressed for his feelings.

When asked what he would have said to the mother of one girl he raped and killed, he replied, "Nothing."

Asked repeatedly if he had been put under pressure to talk, or promised a lighter sentence or relief from harsh treatment for confessing, he said he had not.

At one point, when this reporter asked to see his upper body, he pulled up his shirt to show that he had not been bruised. But he appeared deeply frightened, and asked after one long session if a visitor would seek the prison governor's assurance that the guards, mostly Muslims, would not beat him once he had finished telling his story.

The governor, Besim Muderizovic, gave assurances that he would not be harmed.

According to investigators, much of what Mr. Herak has told them has been echoed by the Serbian couple who were with him in the car when he was arrested.

The second man in the car, Sreten Damjanovic, 31, is said to have been a companion of Mr. Herak's at many of the killings. After investigators confronted him with statements by Mr. Herak and Mr. Damjanovic's wife, Nada, 46, implicating him in the Ahatovici killings, Mr. Damjanovic is said to have replied: "Is that what he said? If you put me in a cell with him, I'll kill him." His Father Believes The Tales of Murder

Among those who appear satisfied that Mr. Herak is telling the truth is his father, Sretko Herak, a welding technician who is one of about 50,000 Serbs who have remained in Sarajevo during the siege.

Milica Herak, his wife, also a Serb, was visiting Belgrade, the Serbian capital, when Serbian forces surrounded Sarajevo in April, and Borislav Herak's decision in late May to flee across a bridge in central Sarajevo into the Serbian-held district of Vraca left the older Mr. Herak, who is 55, alone.

When this reporter arrived at the two-story home in the Pofalici district, Sretko Herak invited him in, then quickly burst into tears.

Referring to a tape-recorded confession by his son played on Sarajevo television on Tuesday night, Mr. Herak said: "I could see that he was frightened, but I believe he was telling the truth. Now I am ashamed to look people in the face because my son has thrown dirt on his family."

Saying his son had a history of poor grades in school, erratic behavior as a conscript in the Yugoslav Navy and heavy drinking accompanied by threats of physical harm to his father, Sretko Herak said: "I would be happier if he had simply killed me, and gone to prison for it. Now, I am alive and tortured by what my boy has done to innocent people."

Like many residential districts in Sarajevo, the Pofalici neighborhood where Borislav Herak grew up, on a hillside that has been heavily pounded by Serbian guns, is a mixed community of Serbs, Croats and Muslims, and residents say there have never been nationalist frictions.

Tracing his family's history, the older Mr. Herak noted that his mother was a Croat and that his daughter, Ljubinka, who is 30, is married to a Muslim, Nezađ Jankovic, who is a taxi driver fighting in the Bosnian forces. The couple have a daughter, Indijana, who is 7 and is now living with her mother in Skopje, capital of the former Yugoslav republic of Macedonia. Killer Speaks Warmly of Muslims

Borislav Herak, during two interviews at the prison, spoke with warmth of Muslims, in particular of Mr. Jankovic, his brother-in-law, whom he described as exceptionally kind and a good husband to his sister.

Speaking of the couple's daughter, Indijana, who like tens of thousands of people in Sarajevo has a combination of Serb, Muslim and Croat forebears, he said, "I love her more than anything else in my life, Indijana."

Mr. Herak said he had had nothing but good relations with Muslim neighbors in Pofalici. They had invited the Herak family into their homes for Bajram, the principal Muslim festival here, and had been invited each year into the Herak home to celebrate the Serbian Orthodox Christmas.

"They helped me, Muslims," he said. "They were very good to me as people. Everywhere I went, Muslims helped me. They are a very correct people."

But Mr. Herak said that after he went to the bridge across the Miljacka River in late May, carrying a loaf of bread as a pre-arranged signal to Serbian fighters waiting for him on the other side, he began to get a different view of Muslims.

From Serbian radio and television and in gatherings with other Serbian fighters, particularly the older generation steeped in Serbian folklore going back to defeats by the Ottoman Turks in the Middle Ages, he said, he learned that Muslims posed a threat to Serbs.

Among other things, he said, Serbian political leaders and commanders told fighters that Muslims, who accounted for 44 percent of Bosnia's prewar population of 4.4 million, were planning to declare "an Islamic republic" in Bosnia, which became independent of Yugoslavia under a Muslim-led Government in April, just as the Sarajevo siege began.

According to these accounts, Mr. Herak said, Muslims would also require Serbian children to wear Muslim clothing. "We were told that we would have to cleanse our whole population of Muslims," he said. "That's what we have been told. That's why it has been necessary to do all this." Massacre Began With Looting

The young fighter said that he had also been motivated by the urge to have things he never had before the war, including women and items like television sets and videos and foreign currency that Serbian fighters were encouraged to loot from Muslims' homes.

He said the Ahatovici killings, when 10 members of one family were shot by Mr. Herak and his companions, began as the three men entered the house, heard voices in the basement and went downstairs to demand valuables.

He said one of the two elderly women was sitting in a chair, and told him, "Sonny, we don't have anything."

Mr. Herak continued: "So then I hit the old granny on the head with my rifle, and she got up and pulled a wardrobe away from the wall, and there underneath it was what we were looking for."

He said he and his two companions -- whom he identified as Rade Vljes, 47, a welder, and his son Dragan Viljes, 19 -- had taken from the family 500 German marks, about \$320, plus a collection of gold bracelets, chains, earrings and rings.

Mr. Herak said the Muslims had not pleaded for their lives as they were ordered up the basement stairs and outside, although the widespread killings of Muslim civilians by Serbian fighters were well known in Bosnia by late June.

The only exception, he said, was Osman, one of the three Muslim men whose throats he cut with his hunting knife. He said the other Muslim soldiers, Ahmed and Ziad, had said nothing as they were tackled to the ground and had their feet held by other fighters while Mr. Herak cut their throats.

"It was just a short cut, and they were dead immediately, just like the pigs," Mr. Herak said, demonstrating his technique in the prison office by kneeling on one knee, pulling his right hand back in a replay of the movement needed to expose his victims' necks, and making a quick, imaginary cut with his left hand. Only One Pleaded For His Life

"But Osman was different," he said. "He pleaded for his life at the very last moment. But it made no difference. He was dead in two seconds."

One group that had no opportunity to know what the Serbian fighters planned for them was a working party of five Muslim men whom the fighters took from a "prison" for Muslim civilians near Vogosca and drove up Zuc Mountain to dig trenches for the Serbian forces.

Mr. Herak said that his companion that day, in July, was a Serbian "volunteer" named Dragoljub, and that Dragoljub had said: "These guys should be killed. They're working poorly. They're not making any effort."

Mr. Herak continued: "They were standing with their backs to me, so I opened fire. They didn't say anything; it was so fast. Two, three seconds, they were dead."

Often Mr. Herak's account ran back to the Sonja cafe, a motel and restaurant complex outside Vogosca on the main road north from Sarajevo to Zagreb, the Croatian capital.

Mr. Herak said the "commander" of the prison for Muslim women established in the motel was a Serbian fighter named Miro Vukovic, who was a loyalist of a ultranationalist Serbian paramilitary group headed by Vojislav Seselj, a leading politician in Serbia. He said Mr. Vukovic had established "a system" for the Serbian fighters raping and killing the women.

"It was always the same," Mr. Herak said, describing how he and his companions were encouraged to go to the motel by Serbian commanders who told them that raping Muslim women was "good for raising the fighters' morale." Rapist Remembers Victims' Names

Mr. Herak identified the women he had attacked -- Emina, Sabina, Amela and Fatima among others, the youngest of them teen-agers, the oldest about 35 -- and said Mr. Vukovic, the "prison commander," had told them: "You can do with the women what you like. You can take them away from here -- we don't have enough food for them anyway -- and don't bring them back."

Mr. Herak said this was understood to mean that the women should be killed. He described how he and a companion had attacked Fatima, whom he described as "a nice woman, about 30 years old," in a room at the motel, and then taken her at gunpoint in their car to Zuc Mountain.

"We stopped by a small bridge, and I told her to get out. She walked about three meters away from the car, with her back to me, and I just shot her, I think in the

upper back or the back of the head," he said, showing how he fired from the hip, once more without taking aim. "I went to her, just to be sure that she was dead."

Mr. Herak said some of the women had been left by the roadside, while others had been dragged into bushes to hide them from the Serbian military police, who he said were feared among the Serbian fighters.

He said that he went to the motel once every three or four days, and that although Serbian fighters routinely took the women they raped away and killed them, there were always more women arriving. "It was never a problem," he said. "You just picked up a key and went to a room."

Mr. Herak's account of the rapes was among the tape-recorded sequences shown on Sarajevo television.

His father, showing visitors through the younger Mr. Herak's room at the family home on Drinska Street, seemed to shift from grief to something closer to disgust as he opened cupboards and showed piles of pornographic magazines and empty liquor bottles.

"I told Boro many times, 'Never pick up a gun,' " Mr. Herak said. "But he didn't listen. He just said, 'That's okay, old man, you just stay here and wait for the Serbian shells to kill you.' "